This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

AZ 367

BCU - Lausanne

1094395973

Digitized by Google

Digitized by Google

3212

LA RÉVOLTE
DES CIPAYES

Digitized by Google

PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE ET Cie
Rues de Fleurus, 9, et de l'Ouest, 21.

Digitized by Google

LA RÉVOLTE
DES CIPAYES

ÉPISODES ET RÉCITS
DE LA VIE ANGLO-INDIENNE

PAR

E. D. FORGUES.

AZ 367

PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1861

Droit de traduction réservé

BNP

Digitized by Google

BIBLIOTHÈQUE CANTONALE
LAUSANNE
ET UNIVERSITAIRE

Digitized by Google

AU GÉNÉRAL

THÉODOSE LEBARBIER DE TINAN

CES RÉCITS SONT DÉDIÉS

EN TÉMOIGNAGE

D'UNE PROFONDE ESTIME ET D'UNE AFFECTION RECONNAISSANTE

PAR SON NEVEU

E. D. F.

Digitized by Google

Digitized by Google

AVANT-PROPOS.

L'envahissement graduel de la Péninsule indienne par les Anglais est, aux yeux de bien des gens, l'œuvre d'une ambition insatiable. Même en Angleterre, on la juge souvent ainsi, et c'est cependant en Angleterre qu'on peut le mieux étudier la formation de ce pouvoir colossal. Quiconque, sans parti pris d'avance, voudra poursuivre l'étude de ce point d'histoire avec quelque application, se convaincra aisément que, sans être absolument fausse, cette appréciation doit être essentiellement modifiée, si l'on veut se rendre un compte exact d'un des plus grands faits que les temps modernes aient vus se produire.

Entend-on par « conquête » une simple extension d'influence et d'autorité, de prépondérance politique? Il est certain que les Anglais ont dû, de toute nécessité, poursuivre ce but. Leur sécurité propre, celle des alliés qu'ils rattachaient à eux pour se mieux garantir, ne leur laissaient pas d'autre alternative. Si au contraire on donne au mot « conquête » son sens le plus

Digitized by Google

ordinaire, et si l'on veut dire que l'annexion successive des territoires soumis à des princes indigènes était, dès le principe, l'objet poursuivi par le gouvernement britannique, rien ne serait plus difficile, non à prouver, mais à soutenir d'une manière plausible.

Le système politique imaginé par Clive et suivi par ses plus glorieux successeurs, Hastings par exemple et Cornwallis, consistait à partager le pouvoir avec les princes du pays, à leur vendre le plus cher possible une protection qui les plaçait sous la dépendance du Gouverneur-général, et permettait à celui-ci d'atténuer graduellement ce que leur domination avait de plus abusif. On procédait ainsi dans un double intérêt : d'abord afin de maintenir une suprématie qui, pour durer et porter tous ses fruits, devait être tolérable, ensuite, et en seconde ligne, afin de remplir le devoir de tout peuple civilisé qui est d'amener à son niveau, par tous les moyens dont il dispose, les nations barbares dont il a pris la tutelle.

Que ce dernier point de vue ne soit pas celui où se placent les militaires qui vont ramasser des grades, à la pointe de l'épée, dans les plaines du Bengale, les gorges du Cuttak ou celles de l'Ahmednagour, nous l'admettons volontiers, — et encore réclamerons-nous le bénéfice de quelques admirables exceptions. Que ce ne soit pas celui des collecteurs d'impôt qui, çà et là, torturent le contribuable hindou pour lui arracher ses misérables épargnes, nous l'accordons encore. Soldats et hommes du fisc, toutefois, ne sont ici que des agents subordonnés. La pensée qui les met en jeu, qui les emploie, est en définitive celle qui préside aux destinées d'une *commonwealth* dont la puissance même indique assez l'élévation morale, et qui, — lorsqu'un in-

Digitized by Google

térêt pressant ou de conservation ou de susceptibilité nationale ne l'en fait pas dévier, — se montre d'ordinaire plus soucieuse que toute autre, et des droits de la conscience, et de ceux de l'humanité.

Sans nous croire plus naïf que de raison, — ou plus aveuglé qu'un autre sur les mérites et démérites du gouvernement anglais, — nous pensons et nous soutiendrions, au besoin, qu'il a pour mobile, plus fréquemment qu'on ne l'admet chez nous, le sentiment de sa responsabilité devant le monde et devant l'histoire.

Maintenant, la nécessité politique, l'entraînement irrésistible des causes et des effets, — s'ils justifient plus ou moins telle ou telle marche adoptée en telles ou telles circonstances, — ne garantissent ni des catastrophes qu'elle amène, ni des échecs qui peuvent s'ensuivre. La Révolte des Cipayes du Bengale a été une des conséquences naturelles d'un système d'extension et d'envahissements qui peut être expliqué, motivé, légitimé même si l'on veut. Elle n'en est pas moins un avertissement, à la fois, et un châtiment qui, dans l'ordre immense des desseins providentiels, sont tout aussi explicables et tout aussi légitimes.

Pour aujourd'hui, cette grande crise semble conjurée. Ni l'armée indienne de Madras, ni celle de Bombay n'ont paru hésiter dans leur fidélité au drapeau britannique. Si indifférent qu'il se soit d'abord montré aux bouleversements qui menaçaient la mystérieuse royauté de *lady Bibby Company*, — c'est le nom sous lequel est désignée la Compagnie des Indes, cette « grande dame étrangère » à laquelle, sans la connaître, obéissent, depuis un siècle et plus, les innombrables tribus de l'Hindostan, — le peuple, proprement dit et considéré

Digitized by Google

en masse, n'a pris aucune part sérieuse aux hostilités. Bien plus, à mesure que les événements se déroulent et l'éclairent, il semble ramené vers le *raj*[1] anglais, moins tyrannique, moins capricieux, moins violent que elui de la soldatesque insurgée. Le fatalisme oriental incline volontiers, on le sait, du côté de la victoire; — et il n'est d'ailleurs pas besoin d'aller en Orient pour trouver des pays où le succès est aveuglément adoré, alors même qu'il choque toutes les idées de justice.

Tenons donc pour certain que la domination des Anglais dans l'Inde est provisoirement raffermie. La Révolte de 1857, nonobstant ce prompt et victorieux dénoûment, n'en restera pas moins un terrible épisode, rempli de menaces et de leçons. Quiconque l'étudie peut se convaincre, en effet, que, depuis le jour où Clive, enfermé dans le fort Saint-David, avait en face de lui la prépondérance énorme de la France représentée par Dupleix, jamais l'Empire anglais dans l'Inde n'avait couru de plus grands périls, ne s'était trouvé plus menacé d'un subit écroulement. Il n'a dû son maintien qu'à un concours inouï de circonstances imprévues, parce qu'elles étaient improbables, et de cette vérité décourageante ceux-là sont les premiers à convenir dont l'énergie, le dévouement et la constance ont le plus contribué à conjurer cette grande crise. Nous avons scrupuleusement recueilli leurs témoignages dans les récits qu'on va lire, et l'on verra si nous en exagérons le sens et la portée.

Ces aveux sont dignes d'attention sous un autre rapport; ils permettent d'établir, sans qu'on puisse encourir le reproche de calomnie, jusqu'où les cruelles

1. *Raj*, régime, autorité, pouvoir.

Digitized by Google

nécessités de la défense ont emporté ces champions à outrance de la Civilisation et du Progrès. Sympathique à leur cause, nous ne devons aucune complicité à leurs actes, et, fidèle à la mission de l'historien, nous ne jetterons aucun voile sur les atrocités consciencieusement commises par ces rigides représentants du génie anglo-saxon. Au reste, ils n'en dissimulent rien eux-mêmes; ils les proclament, les revendiquent, et, pour ainsi dire, s'en couronnent. Sûrs du mobile qui les inspira, aucune de leurs plus terribles déterminations ne semble peser à leur mémoire, minutieusement fidèle, et, en ces épanchements étranges, dégagée, ce semble, de tout scrupule.

Nous les imiterons en ceci.

Nous serons inflexible comme ils l'ont été; nous aussi, nous sommes certain de n'obéir à aucune inspiration mauvaise, à aucune pensée de rancune, à aucune préméditation calomnieuse. Pourquoi reculerions-nous devant quelques noms à flétrir, plus que ceux qui les portent n'ont reculé devant de froides exterminations ordonnées à loisir, loin du champ de bataille, et dont le souvenir les laisse, non-seulement tranquilles, mais satisfaits, orgueilleux, et tout disposés à recommencer demain, s'il le fallait, leur œuvre sanglante?

Un mot sur l'ordre inusité dans lequel ces Récits se succèdent. Destinés à paraître l'un après l'autre, mais à de longs intervalles, dans un recueil périodique[1], ils ne pouvaient suivre strictement, méthodiquement, pas à pas, — et de manière à les embrasser tous dans un même cycle, aux proportions rigoureuses, — les évé-

1. La *Revue des Deux-Mondes.*

Digitized by Google

nements qui ont marqué ces deux néfastes années de l'histoire anglo-indienne.

Chacun des grands faits de la Révolte a été pris à part, abordé séparément, et fournit matière à un travail distinct où l'écrivain, — sans manquer, il l'espère, à la dignité de l'histoire, sans violer les lois sévères de la méthode, — a pu assouplir son style aux familiarités pittoresques qui font le charme des Mémoires, des Correspondances, des *Journaux* autobiographiques.

Il entrait ainsi en rapport plus direct, plus facile, avec les documents nombreux dont il s'était entouré. S'il n'a donc pas su faire passer dans ses pages l'intérêt puissant qu'il avait pris à lire, à comparer ces souvenirs palpitants, la faute en est à lui tout entière.

Les entraves dont il se délivrait, les libertés qu'il se donnait lui seront très-équitablement comptées, s'il a échoué, comme autant de circonstances aggravantes.

Il le sait, et d'avance s'y résigne, tout comme il se résignerait, en cas de succès, à le voir légitimement atténuer, en toute justice, par les nombreuses revendications auxquelles il s'est exposé en citant scrupuleusement les sources où il puisait à pleines mains.

Rosny-sous-Bois, 15 août 1860.

Digitized by Google

PREMIER RÉCIT

MEERUT ET DELHI

LES MASSACRES DU PENDJAB

Digitized by Google

Digitized by Google

I

Précédents de la Révolte.

Quand on oppose la fidélité traditionnelle des Cipayes aux instincts de rébellion qui se sont manifestés dans l'armée du Bengale, on ne tient pas compte, ce semble, de précédents qui sont pourtant assez significatifs.

En 1763, après la guerre avec le nabab d'Oude, une insurrection militaire éclata, qui fut promptement désavouée, sinon réprimée.

L'année suivante, le fameux *bataillon rouge* vit huit de ses hommes périr de ce même supplice qu'on a réinauguré en 1857, — attachés à la bouche du canon, — sans compter vingt autres qui subirent la mort sous une autre forme[1].

En 1782, craignant d'être embarqués, et cédant à la répugnance que *l'eau noire* (la mer) inspire aux brahmanes, trois régiments du Bengale se mutinèrent, parmi lesquels

1. Une anecdote assez curieuse se rattache au souvenir de ces exécutions : trois grenadiers du *bataillon rouge*, condamnés à être *canonnés*, réclamèrent les pièces *de droite*, comme un de leurs priviléges : ils avaient effectivement la droite dans l'ordre de bataille. On tint compte de cette singulière requête.

Digitized by Google

était un des corps-modèles de l'armée indigène, le *Mathews*, qui comptait vingt-six ans de glorieux services.

Enfin, en 1806, dans la présidence de Madras, eut lieu la fameuse révolte de Vellore, fomentée par les enfants de Tippo-Saïb.

Ils étaient, au nombre de dix-huit, enfermés avec une cour nombreuse dans la forteresse de Vellore (à quatre-vingt-huit milles de Madras), sous la garde de quinze cents Cipayes et d'environ quatre cents soldats européens. Le 10 juillet, à la pointe du jour, les sentinelles anglaises furent passées au fil de la baïonnette, et les casernes assiégées par les Cipayes, tout à coup soulevés. Les officiers anglais étaient attendus par des assassins à la porte de leurs *bungalows*, et tués impitoyablement dès qu'ils se montraient. Les serviteurs des princes captifs accouraient de toutes parts, excitant les Cipayes et les poussant au massacre. L'étendard de Tippo-Saïb fut hissé ; puis, lorsque les révoltés se virent maîtres de la place, le pillage commença. Cinq heures pourtant ne s'étaient pas écoulées que de la ville d'Arcote, située à neuf milles de Vellore, on vit accourir un fort détachement de cavalerie, amenant quelques pièces de campagne. A huit heures, ces pièces étaient en batterie devant la porte de la forteresse. Les insurgés ne tinrent pas plus de dix minutes. Avant midi, on en avait déjà exécuté quelques centaines. La campagne battue, et quand on eut réuni tous ceux des fugitifs que ramenaient les paysans, il s'en trouva six cents environ qui restaient à juger. Presque tous se déclaraient innocents, et prétendaient s'être enfuis, non devant la répression, mais devant l'émeute elle-même. On hésita sur ce qu'on ferait d'eux, les autorités civiles et les chefs militaires ne pouvant tomber d'accord sur le meilleur parti à prendre. L'humanité finit par triompher. On n'exécuta que ceux des Cipayes auxquels on avait à reprocher des actes de brigandage ; les autres furent simplement rayés des contrôles de l'armée, comme incapables de rester au

Digitized by Google

service de la Compagnie. La plupart des officiers obtinrent même une petite pension de retraite.

La révolte de Vellore, qui coûta la vie à treize officiers européens, sans parler de quatre-vingt-deux soldats anglais tués et de quatre-vingt-onze blessés plus ou moins grièvement, était le résultat d'une conspiration tramée pendant plusieurs semaines, fomentée par quelques *fakirs*, et qui avait eu pour point de départ une réforme malentendue de l'uniforme cipaye. Une espèce de shako-casque substitué au turban, la défense de porter des boucles d'oreilles, un nouveau mode de raser leur barbe, et les coups de fouet qu'on leur prodiguait pour les contraindre à ces changements, voilà ce qui avait déterminé l'émeute des soldats de Vellore.

Il n'est peut-être pas inutile d'ajouter que la mémoire de ceux qui furent exécutés à cette occasion est encore vénérée dans le pays, que leurs familles conservent précieusement certaines de leurs reliques, et qu'ils passent, aux yeux de leurs compatriotes, pour des martyrs de la foi hindoue.

Un demi-siècle sépare l'insurrection de Vellore et celle de Meerut, mais il existe entre elles une incontestable analogie : toutes deux s'accomplissent dans le voisinage et pour ainsi dire sous les auspices d'une race royale détrônée, toutes deux sont favorisées par le fanatisme des prêtres et des religieux indigènes, toutes deux ont leur prétexte, sinon leur cause, dans une modification apportée aux détails de l'équipement militaire. Néanmoins à Vellore rien ne prouva l'existence d'une conspiration étendue, ayant ses ramifications au dehors de la forteresse où la révolte sévit, tandis que l'insurrection de 1857, — s'il faut adopter à cet égard l'opinion la plus accréditée en Angleterre, — a été le résultat d'un vaste complot, longuement et habilement préparé.

Ceci est-il une vérité positive, ou bien une simple chimère dont se repaît l'orgueil britannique, et dans laquelle il cherche une sorte de consolation?

Digitized by Google

Nous hésitons à trancher une question si délicate. On verra si les faits certains, avérés, peuvent s'interpréter ainsi[1].

II

Premiers symptômes. — Dum-Dum, Barrackpore et Berhampore.

Le premier symptôme bien manifeste de la désaffection des Cipayes date des derniers jours de janvier 1857.

Le 22 de ce mois, dans un des établissements militaires de Calcutta (Dum-Dum[2]), un des subalternes, un *classie*, ayant demandé à un des grenadiers du 2e de lui donner

1. Nous ne mentionnons que pour mémoire ce qui a été si souvent raconté de « petits gâteaux chargés de symboles » et des fleurs de lotus qu'on dit avoir circulé, longtemps avant l'insurrection, dans les rangs des Cipayes. Aucun témoignage bien positif n'existe à cet égard. Un bien plus grand intérêt s'attache, selon nous, à un manifeste du roi de Delhi, daté d'août 1857, et qui renferme un exposé méthodique des griefs sociaux que le peuple indien pouvait faire valoir pour légitimer sa révolte. Ce document, publié dans les derniers mois de 1858, peut se résumer ainsi :

« Le régime anglais ferme tout avenir aux classes supérieures de la population indigène. Ni dans la carrière des armes, ni dans celle des emplois civils, ni même dans celle de la haute industrie et des arts, une ambition légitime ne trouve à se déployer. Le plus haut grade qu'un natif puisse atteindre dans l'armée est celui de capitaine en second. Les fonctions civiles les mieux rétribuées auxquelles il puisse être promu (celles de *sudder ala*, ou juge de première instance), lui donnent, il est vrai, 500 roupies par mois; mais aucune influence, aucune possession terrienne (*jaghir*), aucune gratification sous forme de présent.

« Les manufactures indigènes sont écrasées au profit du travail anglais; la ruine des *zemindars* et des *taloukdars* empêche l'agriculture de constituer, comme jadis, une profession noble et lucrative.... »

2. Dum-Dum est un vaste dépôt d'artillerie situé à deux lieues de Calcutta.

Digitized by Google

un peu de l'eau de son *lotah*, le fier brahmine refusa, ne sachant, disait-il, à quelle caste appartenait le *classie*. Celui-ci répliqua sur-le-champ que bientôt cette susceptibilité ne serait plus de mise : « Vous perdrez votre caste d'ici à peu, ajouta-t-il, car vous aurez à déchirer des cartouches enduites avec la graisse des porcs et des vaches. » Le propos circula, et du mécontentement qu'il parut soulever rapport fut fait immédiatement à l'autorité supérieure par l'officier chargé de l'arsenal où avait eu lieu cette altercation.

Cet officier, en effet, causant avec quelques-uns de ses subordonnés, avait appris que le propos tenu par le *classie* au sujet des cartouches Enfield avait déjà fait son chemin dans l'Inde tout entière. Ce n'était donc point une parole jetée en l'air, sans portée et sans valeur. Le supérieur immédiat à qui fut adressé un rapport sur cet incident y ajoutait, en le transmettant à l'état-major, que, — convoqués par lui à la parade, et sommés d'exposer les griefs qu'ils pouvaient avoir, — les hommes de son détachement s'étaient plaints en termes respectueux, mais très-positifs, de leurs nouvelles cartouches. Ils demandaient qu'elles fussent dorénavant préparées avec de la cire et de l'huile, au lieu de graisse.

C'est en cet état que l'espèce d'enquête ouverte à ce sujet arrivait au général Hearsey, commandant le dépôt de Dum-Dum. Il en sentit toute la gravité, si frivole que pût lui paraître, au fond, le grief mis en avant par les Cipayes, et, sans perdre une minute, il sollicita du vice-adjudant général l'autorisation d'acheter au bazar les substances destinées à graisser les cartouches, dont ensuite il remettrait la confection aux Cipayes eux-mêmes. Cette autorisation fut accordée par le gouverneur général siégeant en conseil dès le 27 janvier 1857.

On s'était en même temps informé du mode de confection des cartouches, et, d'après les rapports reçus à ce sujet, on avait appris qu'en effet nul soin particulier n'était

Digitized by Google

pris pour en écarter les substances réputées immondes par les soldats indigènes, qui, — leurs préjugés admis, — étaient en droit de se plaindre.

Ils allaient déjà plus loin, et plusieurs incendies nocturnes leur étaient attribués. Ces incendies avaient éclaté à Raneegunge et à Barrackpore; les flèches enflammées qui avaient servi à mettre le feu étaient en bois de santal. Or, le 2e de grenadiers ayant quitté récemment le district où ce bois se récolte, on pouvait en conclure que les coupables faisaient partie de ce corps.

D'ailleurs, des *meetings* nocturnes avaient été dénoncés.

Les Cipayes s'y rendaient pour discuter entre eux les moyens à prendre afin d'empêcher le gouvernement de « détruire leur religion. »

Devant une cour d'enquête formée pour examiner tous ces faits, un lieutenant indigène avait comparu, qui, dans la nuit du 5 février, réveillé par des Cipayes de sa compagnie, et les ayant suivis sur le champ de parade, y avait trouvé une nombreuse assemblée dont tous les membres sans exception, coiffés de leurs draps de lit, ne laissaient voir qu'une moitié de leur visage. Ils lui avaient demandé de se joindre à eux, et de prendre part à un soulèvement qui devait éclater la nuit suivante. On égorgerait les Européens surpris dans leur sommeil, on livrerait leurs habitations au pillage, et on irait ensuite où l'on voudrait.

Tous ces détails sont consignés dans un rapport officiel du général Hearsey, en date du 11 février.

Le général signalait au gouvernement le danger auquel on s'exposait en conservant auprès de la capitale une brigade entière composée uniquement de corps indigènes, et il concluait par ces lignes significatives : « Vous remarquerez que, dans toute cette affaire, les officiers indigènes n'ont été d'aucun usage. Au fond, ils ont peur de leurs hommes, et pas un n'ose prendre d'initiative. Leur action

Digitized by Google

se réduit à se tenir à l'écart, espérant ainsi que leur non-participation suffira pour les exempter de blâme. C'est ce qu'on a toujours vu en pareille occasion, c'est ce qu'on verra toujours, aussi longtemps que nous dominerons l'Inde. Sir Charles Metcalfe avait bien sujet de dire qu'il s'attendait à apprendre, un beau matin, à son réveil, la ruine entière de notre empire dans l'Hindostan. »

Quelques autres officiers tenaient un langage plus consolant et plus rassurant, entre autres le colonel Wheeler, du 34e, qui déclarait ses hommes parfaitement édifiés sur le compte des nouvelles cartouches et inébranlables dans leur fidélité au drapeau.

Cet optimisme trouvait bon accueil dans les hautes régions du pouvoir, ainsi qu'il appert des communications échangées à cette date entre le gouverneur général et la Cour des directeurs. Les Cipayes, d'ailleurs, fabriquaient maintenant leurs cartouches; on avait imaginé, de plus, une manière de charger qui les dispensait de porter à leurs lèvres ces engins suspects; enfin, par surcroît de précautions, il était secrètement enjoint aux officiers instructeurs de ne plus faire charger les carabines Enfield jusqu'à ce qu'on se fût procuré des cartouches irréprochables. Ces mesures prises, on se fiait au calme en apparence retrouvé, nonobstant qu'on eût surpris, çà et là, quelques indices de communications établies par messagers d'une garnison à l'autre.

Les choses traînèrent ainsi jusqu'au 19 février, où le 19e d'infanterie indigène, cantonné à Berhampore, soudainement appelé aux armes pendant la nuit, brisa les *kotes*[1] où les fusils étaient enfermés, et se réunit sur le champ de parade, où retentirent bientôt des clameurs sé-

1. Les *kotes*,— en anglais *bells of arms*,— sont des râteliers d'armes mis sous clôture. Cette précaution est adoptée, dans l'armée française, pour certains corps, notamment les compagnies de discipline. Elle est beaucoup plus générale, et cela se conçoit, dans l'armée anglo-indienne, pour les régiments de natifs.

Digitized by Google

ditieuses. Les armes furent chargées, mais pas une goutte de sang ne fut répandue. Il est vrai qu'il n'y avait pas un soldat européen dans la place. La révolte n'en était pas moins redoutable, car elle pouvait se communiquer, en quelques heures, à une ville de cent cinquante mille habitants (Moorshedabad), presque entièrement peuplée de musulmans, les plus irréconciliables ennemis du joug européen. De plus, le 34e, cantonné à Barrackpore, attendait impatiemment l'arrivée du 19e, qu'il avait invité à venir le rejoindre.

Cependant, suivi d'environ deux cents cavaliers indigènes, et avec deux canons servis chacun par douze *golundauz* (artilleurs indigènes), le colonel Mitchell accourait. A ses questions sur l'origine du désordre il fut répondu que les Cipayes avaient pris les armes pour se défendre contre les Européens, qui les voulaient massacrer à cause du refus des cartouches. Le colonel dut s'expliquer sur l'absurdité de cette rumeur, après quoi il enjoignit aux révoltés de mettre bas les armes. Ils obéirent, — non sans hésitation et comme à regret, — après avoir voulu obtenir, au préalable, que les canons fussent emmenés; mais on ne leur accorda cette satisfaction qu'après que la moitié des fusils eurent été réintégrés dans les *kotes*, et sur l'assurance formelle, donnée par les sous-officiers, que le reste des insurgés allait suivre cet exemple.

Le lendemain de cette échauffourée, une parade eut lieu, où les nouvelles cartouches furent soumises, devant les officiers indigènes et quelques délégués des Cipayes, à une épreuve décisive. On passait à l'eau le papier qui leur servait d'enveloppe. Il s'en trouvait qui, recouvert d'un vernis plus épais et s'imbibant moins vite, fut déclaré avoir été enduit d'une graisse quelconque. On mit de côté les cartouches revêtues de ce papier, et les soldats reçurent l'assurance qu'on ne les obligerait pas à s'en servir.

Rapport de toutes ces transactions fut adressé à l'autorité supérieure, qui naturellement s'en émut. La dignité

Digitized by Google

du commandement lui sembla rabaissée par ces discussions amiables et ces concessions en matière de discipline. Lord Canning décida qu'un exemple serait fait, et envoya un *steamer* chercher jusqu'à Ranepore un régiment anglais appelé pour assister au licenciement du 19e, mesure devenue inévitable à ses yeux.

Le secret de cette mission fut mal gardé, semble-t-il, et une nouvelle insurrection fut concertée entre les Cipayes de Barrackpore et ceux de Berhampore.

Bien combinée, elle eût pu être fatale.

Quatre mille Cipayes étaient en effet réunis à quelques lieues de Calcutta, où il n'y avait qu'un seul régiment européen. Le Fort-William avait une garnison mixte, ce qui l'exposait à être surpris sans défense possible; mais pour cela il fallait une entente parfaite chez les révoltés, dont le plan était, paraît-il, celui-ci : le 19e devait venir relever le 34e à Barrackpore; chemin faisant, il se déferait de ses officiers. A son arrivée, le 34e s'insurgerait à son tour, et tous les deux marcheraient de concert sur Calcutta.

Le colonel Mitchell, ayant quelque idée de projets semblables, les fit échouer par un stratagème fort simple. Il arrêta le 19e à quatorze milles de Barrackpore, et, convoquant les officiers indigènes, les retint autour de lui pendant quelques heures, justement celles où la révolte devait se prononcer. Cet incident suffit pour démonter les meneurs du 34e, qui n'osèrent pas donner le signal avant l'arrivée du renfort attendu. Leurs combinaisons n'aboutirent qu'à un crime isolé.

Un des leurs, Mungul Pandy, las de voir retardé le massacre des Européens, et la tête montée par les vapeurs du *bhang*, s'élança tout à coup sur le champ de parade, appelant ses camarades à la sédition. Il avait son fusil à la main, et fit feu sur un sergent-major qui accourait, attiré par ses folles clameurs. Le coup ne porta point; alors, en face même du corps de garde, où dix-neuf hommes armés contemplaient, sans bouger, ce furieux, Mungul Pandy

Digitized by Google

rechargea méthodiquement son arme, et tira de nouveau sur un adjudant qui arrivait à cheval. Le cheval seul fut atteint. L'adjudant et le sergent-major en vinrent aux mains avec le Cipaye, qui, s'escrimant de son sabre, frappait sur ces deux officiers sans qu'un seul soldat leur vînt en aide. Loin de là, plusieurs Cipayes, traîtreusement accourus, les assommaient à coups de crosse après les avoir renversés.

L'assassinat allait être consommé, quand le général Hearsey survint au galop et ordonna aux hommes du poste de faire leur devoir. Pour les décider à obéir, il lui fallut les menacer de son *revolver*. Il fut bientôt avéré que le chef du poste leur avait enjoint de ne pas bouger. Tous furent arrêtés et jetés en prison.

L'émeute était donc étouffée lorsque, le lendemain, le 19e, excédé d'une longue marche, parut devant la station. Le licenciement de ce corps eut lieu dès le jour suivant en présence du 84e (anglais) et de deux compagnies d'artillerie européenne.

Les révoltés du 26 février s'attendaient à d'autres rigueurs que le licenciement pur et simple. Ils écoutèrent sans doute avec étonnement les explications verbeuses par lesquelles on leur expliquait cette mesure, et surtout l'expression des regrets que leurs chefs assuraient avoir éprouvés en s'y décidant.

Cependant, — soit pure affectation, soit rancune véritable contre de lâches complices, — ils adressèrent au général Hearsey cette curieuse demande : « Ou bien replacez-nous sur les cadres de l'armée, ou bien rendez-nous provisoirement nos armes et mettez-nous en face du 34e ; nous nous chargeons de faire bonne et prompte justice. »

Comme de raison, la requête n'eut aucun succès, et les ex-soldats du 19e se dispersèrent plus paisiblement qu'on ne l'avait espéré. Quelques-uns des moins suspects furent admis dans les rangs de la police indigène ; à d'autres on confia des emplois non militaires. Beaucoup s'enrôlèrent

Digitized by Google

au service du nabab de Moorshedabad. Un plus grand nombre enfin furent enlevés, le long des routes qu'ils suivaient en rentrant chez eux, par le choléra qui sévissait alors avec violence.

Cinq semaines s'écoulèrent avant qu'on eût pris un parti décisif à l'égard du 34e. Cette hésitation se comprend lorsqu'on réfléchit que lord Canning, le nouveau gouverneur général, arrivé dans l'Inde depuis quatorze mois à peine, se trouvait dépourvu, en ces circonstances critiques, du concours qu'aurait pu lui prêter le commandant en chef de l'armée. Celui-ci, le général Anson, était allé passer une saison dans les fraîches vallées de l'Himalaya. Il fallait agir sans lui, et cette responsabilité isolée pesait, semble-t-il, au représentant de l'autorité suprême.

Dans l'intervalle, cependant, il fut pourvu aux plus urgentes nécessités de la répression. Le héros de l'algarade du 29 mars, et le *zemindar* (lieutenant) qui lui avait prêté un si complaisant concours, furent jugés, condamnés à mort et pendus. Mungul Pandy mourut en vrai fanatique hindou, se proclamant un « martyr de la foi. » Deux Cipayes du 70e (en garnison au Fort-William) furent transportés comme ayant trempé dans le complot qui devait livrer aux insurgés cette importante forteresse. Un officier indigène du même corps fut renvoyé du service pour « manœuvres de trahison. »

Certains membres du conseil exécutif voulaient qu'on se montrât plus sévère. L'un d'eux (M. Grant) demandait que les dix-neuf hommes du poste qui n'avait pas fait son devoir fussent passés par les armes; mais le gouverneur général n'avait pas encore admis la nécessité de si terribles mesures, et son autorité prévalut. Si cette clémence, qu'on lui a trop reprochée, fut aussi imprudente que la suite des événements semble le prouver, elle n'en est pas moins un titre d'honneur pour lord Canning. Il est beau de se tromper ainsi, et d'outrer le respect dû toujours et partout à la vie de ses semblables.

Digitized by Google

Le 6 mai, des forces imposantes furent concentrées à Barrackpore. Dans un carré formé par deux régiments anglais, trois régiments indigènes, deux escadrons de cavalerie et une batterie de six canons, on amena les sept compagnies du 34e qui, occupant la station à l'époque du complot, devaient être punies pour y avoir trempé. On leur fit sur place poser leurs armes et dépouiller l'uniforme qu'elles avaient déshonoré. On leur lut l'ordre du jour, longuement motivé, qui les déclarait exclues de l'armée. L'arriéré de solde fut distribué à chaque officier, à chaque soldat, et, sous bonne escorte, ils furent dirigés en colonne vers le point où on devait les embarquer pour les conduire à Chinsurah. Leurs bagages et leurs familles y avaient été expédiés d'avance.

Tout ceci s'accomplit sans ombre de résistance; mais un des témoins de cette scène imposante raconte que, dans l'après-midi du 6 mai, il rencontra un des officiers licenciés, lequel se plaignait amèrement de se voir complétement ruiné par suite d'une révolte à laquelle il était resté étranger. « Pourtant, lui disait-on, vous saviez ce qui se tramait parmi vos hommes? — J'en conviens, je le savais, répondit-il; mais dites-moi, vous qui parlez, ce qu'il fallait faire. Si j'avais dénoncé mes frères brahmanes, j'étais sûr qu'ils me tueraient, et encore ma mort n'aurait-elle servi de rien, car à mon témoignage isolé ils en auraient opposé par centaines, qui m'eussent convaincu ou de folie ou de parjure aux yeux de mes supérieurs. »

Ainsi se trouvait conjuré, pour le moment, un péril plus grave qu'on ne le supposait. Il allait bientôt se reproduire, moins pressant, mais tout aussi terrible, dans d'autres parties de l'Empire indien. C'était toutefois un grand point de gagné, que le siége central du gouvernement demeurât intact, et que les désastres à venir, si l'on en devait craindre, ne portassent pas le désordre dans la capitale même.

Digitized by Google

III

Meerut. — La Révolte éclate.

Généralement bons cavaliers, les Anglais emploient volontiers dans leur idiome politique des locutions empruntées au vocabulaire de l'art équestre. Si nous voulions les imiter en ceci, nous dirions, à propos des premiers symptômes de la rébellion des Cipayes, que, monté sur un cheval ombrageux, celui qui le guide doit être attentif aux moindres signes d'émotion, et, dès qu'il les constate, se raffermir en selle, rassembler les rênes, assurer ses étriers.

C'est ce que ne sut pas faire le gouvernement anglo-indien après les tentatives avortées de Dum-Dum et de Barrackpore.

Deux mois et demi s'étaient écoulés depuis que la première alarme lui avait été donnée, et aucun ordre n'était parti de Calcutta pour mettre sur leurs gardes les délégués de l'autorité centrale. Toutes les forteresses, tous les arsenaux restaient sous la garde des Cipayes. Dans beaucoup de stations, — et des plus importantes, — il n'y avait que des officiers européens, isolés au milieu de leurs soldats brahmines. Rien enfin n'avait été changé dans le régime habituel des provinces où couvait l'insurrection, ni dans la distribution des troupes destinées à la réprimer en cas de besoin.

Nous avons loué lord Canning de son humanité, mais la prudence et la prévoyance lui firent complétement défaut, on doit le reconnaître, pendant les mois de mars et d'avril, et jusqu'aux premiers jours de mai 1857. Il faut ajouter ceci à sa décharge : la rébellion éclata là où elle semblait devoir être étouffée le plus promptement, là où la prudence la plus en éveil n'aurait rien trouvé à redouter.

Digitized by Google

Entre Agra et Delhi, — à cent trente et un milles au nord-ouest de la première de ces deux villes, à quarante milles au nord-est de la seconde, — est la station de Meerut, qui donne son nom à l'une des six grandes divisions territoriales connues sous le nom de Provinces du nord-ouest[1].

Cette portion de l'Empire indien est virtuellement sous la domination britannique depuis la fameuse guerre des Mahrattes, où quatre armées anglaises, lancées à la fois sur les territoires de cette ligue puissante, virent fondre devant elles une force militaire évaluée à 210 000 fantassins et 100 000 cavaliers. Ce fut l'affaire de cinq mois, au bout desquels, tandis que Wellesley poursuivait Sindyah vaincu jusque dans le domaine du Nizam, et gagnait la célèbre bataille d'Assye (23 septembre 1803), lord Lake, — investi dans l'Hindostan proprement dit des mêmes pouvoirs que Wellesley exerçait dans le Dekkan, — conduisit le troisième corps d'armée jusque sous les minarets de Delhi. Le souverain déposé par les conquérants mahrattes fut replacé sur le trône d'Aurang-Zeb, et tous les États mahométans de l'Inde payèrent de leur allégeance la restauration dérisoire et fictive de ce qu'on appelait jadis le Grand-Mogol.

Meerut, au mois de mai 1857, eût été choisi par tous les résidents anglais comme un des points les moins menacés de toute la Péninsule. Deux régiments anglais (carabiniers et *rifles*), deux compagnies d'artillerie et une batterie de campagne européennes y tenaient garnison à côté de deux régiments d'infanterie et d'un régiment de cavalerie indigènes (le n° 3). Or, il est admis et prouvé que partout

1. Delhi, Meerut, Rohilcund, Agra, Allahabad, Bénarès. Chacune est divisée en cinq *zillahs* ou districts, sauf Bénarès, qui en a six. Réunies, elles ne comptent pas moins de 81 908 *townships* ou divisions municipales. Leur population agglomérée est, d'après les derniers recensements, de 25 724 121 Hindous et de 4 547 771 musulmans; total 30 271 885.

Digitized by Google

où les Européens constituent,—ce qui est rare,—un tiers de la force mixte, aucune chance de révolte heureuse n'existe pour les Cipayes. Ici la proportion était bien plus favorable, et dès lors la sécurité devait être complète.

Aussi lorsque, le 8 mai, le 3e cavalerie refusa les nouvelles cartouches qu'on voulait lui distribuer, personne ne prit garde à cet incident. Quatre-vingt-cinq des mutins furent arrêtés sur place et jetés dans les prisons de la ville. Un conseil de guerre s'assembla le 9, et prononça contre eux diverses condamnations, dont la plus grave était dix années d'emprisonnement avec travail forcé. Le 10, ces sentences militaires reçurent leur exécution solennelle au milieu des troupes formées en carré. Les prisonniers furent dépouillés de leur uniforme et chargés de fers. La plupart d'entre eux poussaient des cris de fureur qui semblaient faire quelque impression sur leurs camarades; toutefois, aucun symptôme de désordre ou de résistance ne se manifesta ouvertement, et trente-deux heures s'écoulèrent, à partir de ce moment, sans qu'aucune mesure fût adoptée pour le cas où une révolte éclaterait.

La moindre précaution suffisait, on l'a vu, pour la rendre impossible.

Retirés dans leurs quartiers, où, par un singulier privilége, ils n'admettent aucun autre Indien et souffrent à peine qu'un officier anglais fasse sa ronde, les Cipayes, cependant, employèrent toute la nuit à organiser leur soulèvement pour le lendemain, 11 mai, qui était un dimanche.

Ils comptaient profiter, pour surprendre la garnison anglaise, de l'heure où elle serait appelée au service religieux de l'après-midi. Fort heureusement, le premier coup de cloche trompa leur impatience fiévreuse; ils devancèrent d'une demi-heure l'instant favorable à leurs desseins, et trouvèrent dès lors inabordable la caserne des *rifles*, où ils se portaient en masse.

Un des chapelains de la station, M. Rotton, auquel nous devons un récit circonstancié de ces néfastes jour-

Digitized by Google

nées[1], décrit assez naïvement sa surprise et son incrédulité quand, au moment d'aller officier, il fut arrêté sur le seuil de la porte par une servante effrayée, qui s'opposait à ce que mistriss Rotton accompagnât son mari :

« Et pourquoi donc madame ne sortirait-elle pas? demanda le ministre.

— Parce qu'il y aura un combat.

— Un combat? avec qui donc?

— Avec les Cipayes. »

Ici le bon ministre haussa les épaules, et, tout préoccupé de son sermon, consentit simplement, — pour déférer aux inquiétudes de sa femme, — à se faire accompagner de leurs enfants, qui viendraient en voiture jusqu'à la porte du temple, et qu'un serviteur fidèle garderait là pendant la durée de l'office. « En fait d'armes, ajoute-t-il, je ne pris que ma canne, la même dont je me servais à Cambridge... »

Toutefois, à peine sorti de chez lui, le bruit de la mousqueterie et la fumée qui sortait par tourbillons épais des *bungalows* livrés aux flammes, lui donnèrent à penser que sa servante était mieux au courant que lui de l'état des choses. Elle n'avait pas, elle, de sermon à préparer.

Tout ce désordre avait lieu à une extrémité des cantonnements, du côté du campement indigène. Autour du temple, où le clairon des *rifles* appelait déjà les troupes anglaises, on ne voyait d'autre agitation que celle d'une colonne qui se forme peu à peu. La nuit cependant allait bientôt venir, car le tumulte n'avait commencé qu'à six heures du soir, et chacun s'étonnait du silence gardé par l'état-major, qui laissait inactifs les soldats anglais, déjà réunis et prêts à marcher sur les mutins.

Cette inaction fatale devait se prolonger encore toute la

1. *The Chaplain's Narrative of the Siege of Delhi*, etc., by John Edward Warton Rotton, one of the chaplains of Meerut; London, Smith Elder and Co, 1858, 1 vol. in-8.

Digitized by Google

nuit. Le commandant de la place, vieillard plus que septuagénaire, pris à court par l'événement, avait perdu la tête, et opposait ses indécisions, sa prudence inopportune, aux instances des officiers placés sous ses ordres.

Cependant la Révolte grossissait à chaque minute. Les prisonniers de la veille, qu'on avait relâchés dès le début, les voleurs qui pullulent autour des bazars, les *budmashes*, comme on les appelle, qui traînent dans les bas-fonds de toute cité indienne une existence équivoque, s'étaient immédiatement mis à piller, à brûler tout ce qui n'était pas sous la protection redoutable des lignes anglaises. Les *sowars* (cavaliers) du 3e galopaient, sabre en main, de tous côtés, chargeant ce qu'ils rencontraient d'officiers ou de résidents européens. Il n'est pas établi que le meurtre fût leur principal objet, car le chapelain,— qui n'y manque jamais ailleurs, — ne mentionne bien positivement aucun assassinat.

Le tumulte d'ailleurs ne dura pas plus de deux heures, après lesquelles, n'osant pas se risquer plus longtemps dans le voisinage des troupes anglaises, les Cipayes, formés en bon ordre et sans trouver le moindre obstacle devant eux, prirent la route de Delhi. On les entendait se réjouir, au départ, du succès de leur entreprise et du butin qu'elle leur avait procuré.

Se ravisant un peu tard, le général Hewett jeta sur leur piste quelques pelotons de dragons et de *riflemen*. Cette manœuvre, qui eût pu être décisive une ou deux heures plus tôt, — car rien n'était plus simple que de couper la retraite à ces soldats si peu redoutables en rase campagne, et qui ne disposaient pas d'un seul canon, — cette manœuvre n'aboutit qu'à faire fusiller sur la route quelques traînards qui s'étaient oubliés à piller, ou dont le poids du butin ralentissait la marche.

Les dragons et les carabiniers rentrèrent alors à Meerut, d'où pas un détachement ne sortit pendant les quinze jours qui suivirent.

Digitized by Google

IV

Delhi. — Belle défense de l'arsenal.

De Meerut à Delhi, la route est unie comme la main, et les Cipayes marchent vite quand ils ont ou croyent avoir les Anglais sur leurs talons. Leur avant-garde arrivait à Delhi le 12 mai, à sept heures du matin, après avoir franchi quarante milles d'une seule traite. Chemin faisant, néanmoins, ils s'étaient donné le loisir de massacrer quelques Européens qu'ils rencontrèrent voyageant avec les *daks* (courriers de la poste).

Au moment où les premiers se montraient sur les bords de la Jumna, du côté où elle baigne le pied des murailles du palais impérial, quelques officiers anglais, chargés de la garde de l'arsenal, virent avec surprise ces colonnes armées qui se déployaient et traversaient par subdivisions le pont de bateaux jeté derrière la résidence des rois. A peine l'avaient-elles traversé, que les portes de cette espèce de ville[1] s'ouvraient pour elles, comme si les révoltés eussent été attendus.

Peu de temps après, les *sowars* du 3e, ainsi introduits dans la résidence impériale, donnaient le signal de la révolte.

Les scènes qui se passèrent alors sont fidèlement décrites par un des négociants indiens de Delhi, auquel nous cédons momentanément la parole. Sorti de Delhi pour se rendre en chariot à quelque pèlerinage, il avait rencontré, à deux cents pas du pont de bateaux, un piquet de cava-

1. Le palais impérial de Delhi ne logeait pas moins de 6 ou 7000 personnes, de la famille ou de l'entourage du souverain. Il peut au besoin en abriter 12 000.

Digitized by Google

lerie qui, après interrogatoire, le contraignit de rentrer en ville.

En arrivant au pont, poursuit-il, ces cavaliers pillèrent la caisse du péage. Derrière eux arrivait un régiment de Cipayes qui traversèrent le pont, et, après avoir tué un Européen qui se trouvait là, pénétrèrent dans la cité. Nos cavaliers étaient encore de l'autre côté, lorsqu'arrivèrent des bateliers qui rompirent le pont; il leur fallut donc passer à gué, ce qu'ils firent, après quoi ils entrèrent en ville par la porte de Delhi [1], et galopèrent jusqu'à l'*ungauree baugh* (au-dessous du palais) pour mettre à mort le *burra-sahib* (le chef-maître, c'est-à-dire le commissaire en chef anglais).

Le *kotwal* (préfet de police), entendant parler de ceci, envoya prévenir ce fonctionnaire, Simon Fraser, qui fit immédiatement transporter les archives dans la cité; puis, montant dans son *boghey*, où il avait un fusil à deux coups, et précédé de deux cavaliers d'ordonnance, il vint au-devant des révoltés.

Les cavaliers le chargèrent. M. Fraser tira sur eux, et du premier coup cassa la tête du plus avancé. Sa seconde balle atteignit seulement un de leurs chevaux.

Il descendit alors de voiture, et, entrant au palais par le *Summun boorj*, referma la porte derrière lui; ensuite il alla vers la porte de Lahore, et donna ordre au *subadar* (capitaine) de service que cette porte fût fermée.

Celui-ci obéit sans délai.

Arrive ensuite un cavalier qui enjoint d'ouvrir.

« Qui êtes-vous? demande le *subadar*.

— Nous sommes les cavaliers de Meerut, réplique l'autre.

— Où sont vos camarades? » reprend le *subadar*.

L'homme répond : « Dans l'*ungauree baugh*. »

Le *subadar* dit alors qu'ils n'avaient qu'à venir tous ensemble, et qu'aussitôt il ouvrirait. Il ouvrit en effet dès qu'ils arrivèrent, et les cavaliers entrèrent dans le palais.

M. Simon Fraser et le capitaine Douglas, commandant de la garde du palais, firent aussitôt venir le *subadar*.

« Quelle trahison est ceci? lui dirent-ils. Faites sur-le-champ charger les armes! » (Il y avait une compagnie entière, et même plus, de garde à la porte du palais.)

1. Cette porte est à la partie méridionale de la ville, et la plus rapprochée de la Jumna.

Digitized by Google

Mais le *subadar* insulta le commissaire en chef, et lui dit de partir au plus vite.

MM. Fraser et Douglas, entendant ceci, rentrèrent à la hâte dans l'intérieur, où ils furent poursuivis par les cavaliers. L'un de ceux-ci déchargea son pistolet sur M. Fraser, qu'on vit chanceler et s'appuyer à la muraille. Arriva un autre cavalier qui, d'un seul coup de sabre, lui trancha la tête, et ensuite, de la même manière, tua le capitaine Douglas.

Ils se portèrent, après cela, vers la salle d'audience, où ils tuèrent encore deux Européens, puis vers le Durreeougunge, où ils mirent le feu à toutes les maisons.

Un autre régiment de Cipayes, survenant un peu plus tard, engagea les *budmashes* à piller les maisons; car, pour eux (les Cipayes), ils regardaient ceci comme *huram*, et ne voulaient pas se commettre à toucher eux-mêmes les objets pillés.

Il y eut aussi cinq *gentlemen* et trois *ladies* massacrés dans le Durreeougunge. Les autres se réfugièrent dans la maison du rajah de Kishungur.

Les cavaliers allèrent ensuite à la Banque, où ils mirent le feu, et tuèrent encore cinq *gentlemen*; puis ils allèrent à la *kotwalee* (préfecture de police) pour notifier qu'on eût à faire piller les maisons par les *budmashes*; sur quoi le *kotwal* se cacha, ne prenant aucune mesure pour protéger la population, et laissant même piller la *kotwalee*.

A l'arsenal, cependant, se préparait une défense héroïque, relatée dans la dépêche d'un des braves officiers qui échappèrent, comme par miracle, à la catastrophe dont ils furent les principaux agents. Elle a immortalisé le nom du jeune lieutenant George Dobson Willoughby, qui avait alors le commandement de ce poste.

On aura peine à croire qu'il y avait là, sans un soldat européen et sous la garde de quelques Cipayes, un immense matériel militaire, dont faisaient partie, notamment, trois trains complets d'artillerie de siége avec tous leurs approvisionnements de poudre et de projectiles.

Bien décidé à ne pas laisser tant de ressources tomber aux mains des rebelles, Willoughby fit fermer et barricader toutes les portes de l'arsenal. A l'intérieur de celle qu'il jugeait devoir être attaquée la première, — celle qui

Digitized by Google

ouvre sur le parc, — il établit deux pièces de 6, chargées à mitraille et à double charge. Deux des huit Anglais dont il pouvait disposer restèrent près de ces canons, mèche allumée, avec ordre de faire feu si on tentait de forcer la porte, et de se replier ensuite vers le point de l'arsenal où s'étaient postés les lieutenants Willoughby et Forrest. Deux autres pièces et des chevaux de frise défendaient la principale porte. Plusieurs autres canons et obusiers furent placés de manière à commander, dans toutes les directions, les divers pavillons et les cours du grand édifice. Enfin une trainée de poudre, communiquant au principal dépôt de munitions, était préparée comme ressource suprême. On n'y devait mettre le feu qu'à un signal convenu, lorsque l'un des subalternes anglais, le conducteur Buckley, soulèverait son chapeau, sur l'ordre que lui en donnerait Willoughby.

On voulut ensuite distribuer des armes aux gardiens indigènes de l'établissement; mais ils ne les prirent qu'avec une répugnance évidente, et il était clair qu'on ne pouvait compter, de leur part, sur aucune aide.

Ces arrangements étaient à peine terminés quand des gardes du palais vinrent, au nom du roi de Delhi, demander la remise de l'arsenal. Aucune réponse ne fut adressée à cet insolent message. Le *subadar* de garde avertit peu après Willoughby que les insurgés, rassemblés aux portes, attendaient des échelles que le roi leur avait fait promettre. Les échelles arrivèrent, effectivement, et dès qu'elles furent appliquées aux murs, tous les gardiens indigènes, sans exception, en profitèrent pour s'évader. Ils n'avaient pas négligé, auparavant, de cacher les sacs d'amorces, ce qui indiquait assez leurs dispositions hostiles.

L'un d'eux, d'ailleurs, s'était constamment tenu en communication avec les rebelles, avertis par lui de tout ce qui se passait à l'intérieur du bâtiment. « Willoughby était si indigné de la conduite de ce misérable, dit le lieute-

Digitized by Google

nant Forrest dans sa dépêche, qu'il m'avait prescrit de lui tirer dessus, s'il osait se représenter devant nous. »

Restés seuls, les neuf Anglais se défendirent aussi longtemps que la résistance fut possible. Tous les canons mis en position tirèrent au moins quatre fois, et les insurgés qui osèrent se montrer au faîte des murs furent écrasés de mitraille. Ils étaient au nombre de plusieurs centaines, et leur feu continu, à courte distance (de quarante à cinquante mètres), ne resta pas longtemps sans effet. Buckley avait déjà le bras traversé d'une balle, et le lieutenant Forrest avait reçu deux blessures à la main gauche, quand Willoughby, voyant tout compromis, donna le signal.... Obéi à la minute même, il put savourer sa vengeance, car l'explosion, qui emportait dans les airs environ un millier d'ennemis, le laissa vivant, lui et tous ses compagnons.

Tous étaient plus ou moins atteints, plus ou moins mutilés; ils purent tous, cependant, gagner la porte donnant du côté du fleuve, et s'échapper ensuite par celle qui porte le nom de Cachemyr.

Une fois dans la campagne, ils se perdirent de vue. Quelques-uns périrent sans qu'on ait jamais su comment.

Quant à Willoughby lui-même, une singulière divergence existe dans les ouvrages d'après lesquels nous écrivons. M. Mead[1] le représente arrivant à Meerut, noir de poudre, couvert de plaies, et y mourant d'épuisement après quelques jours d'agonie. M. Rotton, en revanche, qui, à cette époque même, n'avait pas encore quitté Meerut, déclare que la destinée du jeune héros est restée enveloppée de doutes et d'obscurité. « On craint, ajoute-t-il, qu'en cherchant à s'échapper, il ne soit tombé entre les mains de quelques brigands villageois appartenant probablement à la caste des Goujurs, et qui infestaient la route de Delhi à Meerut. »

Pendant que l'arsenal tenait encore, que se passait-il

1. *The Sepoy Revolt.*

Digitized by Google

dans les cantonnements de Delhi, situés à quelques kilomètres de cette capitale?

Aussitôt que la nouvelle de l'arrivée des Cipayes parvint au brigadier Graves, qui s'y trouvait à la tête de trois régiments indigènes et d'une batterie d'artillerie, également indigène, il fit prendre immédiatement les armes à celui de ces trois corps dont il se croyait le plus sûr (le 54e), et il l'envoya, avec deux canons, à la rencontre des rebelles. A peine la petite colonne avait-elle dépassé la porte de Cachemyr, et au moment où elle débouchait devant l'église Saint-James, les cavaliers du 3e arrivèrent sur elle au galop, et, attaquant seulement les officiers européens, les tuèrent à coups de pistolet. Un seul, le colonel Ripley, fut chargé à coups de baïonnette et renversé à terre, où un de ses soldats l'acheva d'un coup de feu.

Devant ces assassinats, les Cipayes du 54e demeuraient immobiles, témoins indifférents, impassibles. Pas un bras ne se leva, pas un mot ne fut prononcé pour arrêter l'œuvre de sang.

L'officier indien, de garde à la porte de Cachemyr, se hâta de la fermer, afin d'empêcher toute communication entre les cantonnements et la ville. Il fut cependant obligé de livrer passage aux deux pièces d'artillerie qui étaient restées en dehors des murs, et que le capitaine de Teissier (un Français probablement, au moins d'origine) amenait malheureusement trop tard. La seule vue des canons mit en fuite les *sowars* rebelles; mais le 54e, de son côté, se débanda presque aussitôt et courut au pillage.

Il était onze heures lorsque la nouvelle de ce désastre parvint aux cantonnements. Deux autres canons et cent cinquante hommes d'infanterie (indigènes) furent expédiés aussitôt, non sans doute en vue d'une répression quelconque, mais pour protéger la fuite des résidents européens. Arrivé vers midi à la porte de Cachemyr, ce petit détachement s'y maintint encore quelques heures, et ce fut tout. On recueillit, on chargea sur un chariot les cadavres

Digitized by Google

des officiers du 54e qui gisaient encore à quelques pas du poste ainsi conservé; on les expédia aux cantonnements où le capitaine de Teissier était retourné pour mettre en batterie ses deux derniers canons, de manière à balayer la route par où les rebelles pouvaient essayer une attaque. De cette précaution dépendait aussi le salut d'une foule de fugitifs européens, femmes, enfants, négociants, etc., qui s'étaient déjà réfugiés au pied d'une tour élevée sur une éminence voisine (*Flag-Staff-Tower*).

Cependant les Cipayes encore sous le drapeau manifestaient les dispositions les plus menaçantes. Il y eut une tentative pour enlever les pièces au moment où elles sortaient des lignes. On vint avertir officieusement le capitaine de propos suspects tenus dans les rangs de la troupe. Le premier coup de canon tiré sur Delhi devait être pour les Cipayes le signal du massacre des Européens qu'ils avaient en leur pouvoir. Ces mêmes hommes, quand eut lieu la terrible explosion de l'arsenal, s'écriaient, irrités, « que le général était un bien méchant homme de faire ainsi tuer tant de monde. » Il était facile, en un mot, de prévoir leur défection, désormais inévitable.

Aussi le capitaine de Teissier envoya-t-il aux artilleurs laissés jusqu'alors à la porte de Cachemyr l'ordre de ramener leurs canons. Il les vit d'abord avec joie revenir au trot de son côté; mais comme, — au lieu de se diriger vers la Flag-Staff-Tower, ainsi qu'il le leur avait prescrit, — ils tournaient du côté des cantonnements, il crut à une direction mal indiquée, et partit au galop pour les ramener. En le voyant arriver, et dès qu'il fut à portée de voix, au lieu d'écouter l'ordre qu'il réitérait, les soldats d'escorte lui montrèrent leurs fusils par un geste significatif, et six d'entre eux, mettant genou en terre pour mieux viser, firent feu sur le vaillant officier. Son cheval seul fut atteint, et, quoique la blessure fût mortelle, le noble animal eut encore la force de ramener son maître jusqu'à la Tour.

Il ne fallait plus songer qu'à se tirer comme on pourrait

Digitized by Google

de l'horrible mêlée. Un dernier message fut adressé au détachement qui tenait encore la porte de Cachemyr. Le capitaine qui le commandait se mit en retraite avec environ cent vingt hommes, ordonnant aux canonniers de le suivre; mais à cent pas des murs, il entendit fermer la porte et retentir un feu de file.... Les canons étaient pris, et on massacrait les officiers restés à l'arrière-garde pour les emmener.

Avec eux périrent quelques *civilians* qui s'étaient mis, pour quitter la ville, à la queue de ce dernier convoi. Mistriss Forrest, — la femme de cet officier qui, peu d'instants auparavant, avait fait sauter l'arsenal, — était de ce nombre, et reçut une balle à l'épaule.

Pas un des Européens n'eût échappé, si la soif du pillage n'eût été plus vive encore que la soif du sang chez les Cipayes, qui se jetaient tête baissée dans l'insurrection. Ils laissèrent là leurs victimes, dont quelques-unes purent s'échapper; d'autres se cachèrent, et de celles-ci encore quelques-unes ont survécu : le plus grand nombre pourtant, arrachées des asiles où on les avait reçues, périrent misérablement. C'est ce que constate une lettre écrite de Delhi, le 17 mai, au rajah de Jheend[1] par l'espion chargé de le tenir au courant.

... Ceux-là seuls des Européens qui se sont cachés ont été épargnés, dit cette curieuse missive. Toute la ville est en désarroi. Le roi a envoyé son fils pour rassurer les habitants, mais le pillage continue. Il campe en ce moment hors de la ville avec ses régiments, mais il est si vieux! L'autorité est entre des mains usées. Les *jaghirdars* (grands propriétaires féodaux) n'ont pas ceint leurs reins par déférence pour les Anglais. Les Cipayes, prêts à donner leur vie, ne marchandent pas celle d'autrui. Aujourd'hui mercredi, une cinquantaine

1. Le rajah de Jheend est un de ceux qui ont rendu les plus signalés services à la cause anglaise. C'est grâce à lui que les communications ont été maintenues entre le Pendjab et le district de Delhi. Ce témoignage lui est hautement rendu par le colonel Bourchier. — *Eight Month's Campaign against the Bengal Sepoy Army*. London, Smith Elder and Co, 1858, p. 33.

Digitized by Google

environ d'Européens, découverts dans leurs cachettes, ont été tués. On les pourchasse encore, et autant seront trouvés, autant périront. S'ils ont pu s'échapper, c'est tant mieux. Nous revoyons les atrocités de Nadir-Shah. Cinquante-trois ans de civilisation se sont trouvés effacés en trois heures. Les honnêtes gens ont été pillés, les coquins enrichis. Le roi a mandé les notables de Delhi pour remettre un peu d'ordre. Ils se disent tous malades ou incapables. Reste à voir ce qui adviendra. Le peuple ici est dans une mauvaise passe. La volonté de Dieu soit faite! Ceci est écrit avec soin et dans un esprit de loyauté. L'état du peuple ici ne se peut décrire. On vit, mais on désespère de sa vie. Pas de remède à une pareille malédiction. Les Cipayes n'ont pas de chef.

Une autre lettre est plus explicite encore.

... On a envoyé une garde à la maison du rajah de Kishungur, qu'on soupçonnait d'avoir donné asile à des Européens. Il y en avait, en effet, près de trente-quatre (hommes, femmes, enfants) cachés dans cette maison. Les révoltés y ont mis le feu, et l'ont entretenu jour et nuit; mais les Européens étaient à l'abri dans le *tykhana*[1]. Le lendemain, les soldats sont allés chercher deux canons, et ont tiré tout le jour sur la maison, mais sans résultat... Le 13, les révoltés ont encore attaqué les Européens réfugiés dans la maison du rajah de Kishungur. Ceux-ci alors ont riposté à coups de fusil et tué une vingtaine d'hommes; mais, leurs munitions s'étant épuisées, il leur a fallu sortir, au nombre de trente. Quatre sont restés dans le *tykhana*. L'héritier présomptif est survenu à cheval, priant les révoltés de les remettre à sa garde, et disant qu'il se chargeait d'en prendre soin; mais, sans écouter ce qu'il disait, ils les ont tous mis à mort. M. George Skinner, sa femme et ses enfants s'étaient réfugiés au palais. Des espions en ont averti les révoltés. Les malheureux ont été pris, conduits à la *kotwalee*, et là, massacrés très-cruellement. Le docteur Chimmun-Lall, chirurgien en sous-aide, a été tué, lui aussi, dans le dispensaire. Les cadavres sont restés trois jours sans sépulture; le quatrième jour, les révoltés les ont fait jeter à la rivière.

Qu'on prenne garde à l'accent de ces lettres : il indique

1. Appartement souterrain, ou, comme on dit maintenant, *sous-sol* destiné à l'habitation.

Digitized by Google

la disposition de toute une classe d'hommes, les négociants aisés, les bourgeois instruits de Delhi. Ils sont Hindous, et non musulmans. La Révolte est plus musulmane qu'hindoue. Le roi de Delhi, le chef de l'islamisme, n'est pas revêtu à leurs yeux du caractère sacré que lui reconnaît tout fervent sectateur de Mahomet. Ce cri de *dinn! dinn!* (la foi! la foi!), que poussent les révoltés, est aussi redouté de l'Hindou que du chrétien lui-même. C'est le cri de rescousse poussé par les hordes de Mahmoud quand, douze fois de suite, il s'élançait de Ghuznie et parcourait l'Inde en brisant les idoles, rasant les temples, insultant aux adorateurs de Brahma. C'est celui des soldats de Nadir-Shah, lorsque, six siècles plus tard, il traversait l'Inde et venait siéger à Delhi sur le trône enlevé aux faibles successeurs d'Aurang-Zeb.

Croire ce cri sympathique aux races indigènes, aux vaincus du onzième siècle, — un des historiens de la Révolte[1] le fait remarquer, — est assez peu raisonnable. « Que diriez-vous, ajoute-t-il, des officiers d'une armée anglaise, qui, pour repousser de l'Irlande une armée d'invasion, et cherchant à stimuler la fidélité des populations catholiques du pays, s'en iraient criant partout : *A bas le pape! A bas les moines!* »

Une autre remarque à laquelle conduit l'examen de ces documents, garantis authentiques, c'est qu'en définitive le rôle du vieux roi de Delhi n'a pas été celui que lui ont attribué les détracteurs intéressés de cette ombre de puissance que la Révolte sembla lui rendre un moment.

Ce vieillard indolent, énervé, sans autre force morale que celle d'un fatalisme inerte, paraît avoir fait tout autant qu'on pouvait attendre de sa faiblesse pour empêcher des meurtres qui, après tout, lui étaient inutiles, et dont il pouvait redouter le châtiment.

Dans la première journée, avant de donner aux révoltés

1. M. Mead.

Digitized by Google

le moindre assentiment officiel, il envoya, le timide monarque, un chameau chargé de cavaliers de sa garde sur la route de Delhi à Meerut, et ne se laissa déborder par la rébellion hurlant aux portes de son palais, que lorsqu'il sut, à n'en pouvoir douter, qu'aucune baïonnette anglaise ne brillait, autour de sa capitale, dans un rayon de plus de vingt milles. Si donc une marche rapide avait porté les deux mille soldats anglais que l'on gardait enfermés à Meerut jusque dans les cantonnements de Delhi, — où ils n'arrivèrent que vingt-six jours plus tard, — il est possible que le vieux souverain mahométan fût venu leur demander aide et protection contre ceux qui,— un peu malgré lui, et sans y mettre beaucoup de formes, — voulaient lui rendre une autorité fictive dont véritablement il n'avait que faire.

V

Le Grand-Mogol.

Cet héritier de Timour, de Baber, de Shah-Jehan, d'Aurang-Zeb, — celui qu'on appelait, hier encore, le Grand-Mogol, la Lumière du Monde, le Padischah, le seigneur suzerain de vingt royaumes, âgé de quatre-vingts ans, arrivé au dernier terme de la caducité, doit se rappeler encore, si quelque ombre de mémoire lui reste, le jour où les Mahrattes sortirent vaincus de Delhi.

Ce jour-là, — c'était en 1803, — lord Lake, fouillant les appartements du palais impérial, découvrit, dans quelque recoin où on le laissait obscurément végéter, un vieil aveugle, pauvrement vêtu, mélancolique jouet de la fortune, vil simulacre que vingt aventuriers heureux s'étaient passé de main en main comme un curieux débris, une relique vivante de grandeurs évanouies.

Digitized by Google

Lui-même avait régné, mais le sceptre héréditaire s'était brisé dans ses mains; ses trésors avaient été pillés, les femmes de son *zenanah* outragées sous ses yeux, et dans un accès de caprice, un des maîtres que la Fortune lui donna successivement lui avait fait crever les yeux à coups de poignard, croyant ainsi porter le coup final à la dynastie déchue.

Le général anglais, en face de tant de misères et d'abaissement, fut-il saisi d'une généreuse compassion? Nous voudrions le croire. Vit-il dans ce restant d'idole, dans ce semblant de roi, dans cette créature mutilée, le protégé naturel d'une puissance qui du droit de tutelle tire volontiers un droit de souveraineté absolue? Ceci est beaucoup plus probable. Quoi qu'il en soit, lord Lake replaça Shah-Alum sur le trône des Padischahs, non le fameux *Trône du paon*[1], mais le trône de cristal. Il lui rendit une garde nombreuse, à la condition qu'un officier anglais la commanderait, et pour défrayer les cinq ou six mille parasites, qui, de droit, engraissent à l'ombre du palais impérial, sous prétexte de parenté, d'alliances, de services plus ou moins suspects, il lui alloua une pension de 60 000 roupies par mois[2], plus une gratification supplémentaire annuelle de 70 000 roupies, en tout 80000 livres sterling ou 2 millions de francs : liste civile médiocre, souvent débattue depuis comme insuffisante, et finalement augmentée d'un tiers en 1809.

Avare d'argent, la Compagnie ne lésinait pas sur les priviléges honorifiques.

Devant ce malheureux vieillard et les deux successeurs qui, tour à tour, le remplacèrent sur le *musnud*, il n'était pas de génuflexions, de *salams* dérisoires qu'on mar-

1. Le Trône du paon ou *Takt-Taon*, qu'on estimait valoir 1 200 000 livres sterling (30 000 000 de francs), avait été enlevé du palais de Delhi, avant la conquête anglaise, par Nadir-Shah.

2. On calcule toujours la livre sterling au taux de 10 roupies, bien qu'en masse il faille déduire environ 6 pour 100 du chiffre ainsi obtenu. La roupie vaut donc un peu moins de 2 francs 50 centimes.

Digitized by Google

chandât à leur orgueil héréditaire. Jamais ils ne condescendirent à échanger une lettre avec les Gouverneurs généraux. Ils se bornaient à bien accueillir leurs « humbles pétitions, » qu'à vrai dire il n'eût pas été prudent de rejeter. Les envoyés de Calcutta n'entraient dans la salle d'audience, — le *Dewan-khass*, au pavé de mosaïque, aux colonnes incrustées de pierreries, — que déchaussés, la tête inclinée, les bras croisés sur la poitrine, dans l'attitude de la supplication[1]. Enfin on assure que l'ex-Mogol n'a jamais pardonné aux Anglais la hardiesse d'un des gouverneurs généraux qui, admis à l'honneur de le contempler sur son trône, et voulant jouir plus à son aise de cette splendide exhibition, s'avisa de réclamer.... un fauteuil.

Ainsi vivait-il, se repaissant de chimères, croyant faire honneur aux Anglais quand il recevait d'eux le salaire mensuel dont ils payaient sa complaisance à contre-signer tous leurs décrets, à sanctionner toutes leurs volontés, mais en réalité plus dépourvu de libre puissance, — hors de l'enceinte où on l'avait confiné, — que le moindre *jaghirdar* du Dekkan, le moindre *taloukdar* de l'Oude : du reste despote absolu dans ce vaste palais, et souverain redouté de ses femmes, de ses bouffons, de ses bestiaires.

Ce qui se passait derrière les murailles rouges qui entourent la résidence impériale, les mystères de cette cour oisive où fermentaient toutes les corruptions de la paresse abrutie et blasée, assez de gens le savent, tous peuvent le deviner, personne ne l'oserait dire. Quant à nous, nous y cherchons vainement la place d'une ambition quelconque, l'atelier d'une trame longuement et patiemment ourdie. Pour les révoltés comme pour les Anglais, il n'y avait là

1. Le capitaine anglais chargé de la garde du palais, fréquemment appelé auprès du Mogol, était également tenu de se déchausser à l'entrée des appartements royaux. Bien plus, il ne lui était pas permis, en traversant les cours, d'avoir un parasol déployé sur sa tête, non pas même d'en porter un à la main, privilége accordé au plus humble des officiers de l'état-major impérial. — *Lettres de M. Russell au Times.*

Digitized by Google

qu'un mannequin, une décoration, un drapeau. Le pouvoir, s'il en exista jamais à Delhi, n'était pas là. A vrai dire, il n'était nulle part : l'événement l'a prouvé.

Le roi donne son fils aux révoltés. Ce fils n'était pas plus militaire que le roi lui-même. Le roi fixe à quatre *annas* par jour la solde des Cipayes; il envoie brûler des villages où on lui dénonce des fauteurs de la cause anglaise; il signe des proclamations, très-assurément rédigées par d'autres que lui, et un beau jour, en face de Cipayes altérés de sang, qui lui amènent des prisonniers, demandant la permission de les tuer là même, dans la cour du palais, comme pour le compromettre lui aussi, le clouer à leur tête, de leur cause faire la sienne, il laisse tomber de ses lèvres blêmes ces mots (ils ont failli lui coûter le peu de jours qu'il pouvait attendre encore) : « Faites-en ce que vous voudrez! » Voilà tous les vestiges de ce prétendu règne du Grand-Mogol, règne qui a duré quatre mois en tout, et dans les plis sanglants de son linceul mortuaire a pour jamais, sans doute, enfoui la vieille dynastie de Tamerlan.

A l'heure qu'il est, — si l'on nous permet d'empiéter sur les événements dont nous avons entrepris le récit, — nous pouvons, en peu de mots, faire apprécier sa déchéance. Au mois de juin 1858, le spirituel rédacteur du *Times*, M. Russell, parcourait en compagnie du commissaire en chef de Delhi (M. Saunders), le Chandny-Chowk, la principale rue de la ville, comme qui dirait notre rue de Rivoli. En déviant à droite, les deux promeneurs arrivèrent devant un magnifique mur crénelé, bardé de tours, orné d'un portail ouvré comme le bracelet d'une élégante Parisienne. Un petit montagnard ghourka, tout habillé de vert, coiffé d'une espèce de toque bordée de tartan rouge, montait la garde devant les portes de fer incrustées de bronze. Il porta les armes au commissaire, et nos promeneurs pénétrèrent sans autre formalité dans les cours du palais.

1. L'*anna* vaut dix centimes.

Digitized by Google

Au centre de l'une d'elles, — la seconde, — un vieil arbre mutilé recouvre une vasque sans eau, à demi-détruite. « C'est là!... » dit M. Saunders à son hôte. C'est là, effectivement, qu'après plusieurs jours d'angoisses, les captifs chrétiens reçus par le Padischah, et à qui sa protection était due, ont été lâchement livrés par lui et massacrés par les Cipayes en révolte.

M. Russell fut ensuite conduit par un passage voûté dans le Dewan-khass, la salle du trône. Là, dans ce lieu sacré, splendide, où le Pontife suprême rendait ses oracles, le Roi des rois ses décrets, où le poëte couronné promulguait son hymne pieux, son cantique d'amour, — une centaine de soldats bivouaquaient, lavaient leur linge, raccommodaient leurs fourniments. Un fusilier irlandais, les manches de sa chemise retroussées, griffonnait une lettre à sa belle. Aux lambris sculptés « si finement qu'on dirait de la dentelle, » les carabines Enfield s'appuyaient; aux colonnes de marbre blanc sur lesquelles, parmi les arabesques, des versets du Koran sont gravés, et qui s'émaillent de fleurs en topazes, en améthystes, en cornalines, avec leur feuillage d'émeraudes et d'aigues-marines, pendaient les cartouchières, les gibernes, les ceinturons, les sabres, les baïonnettes, panoplies grossières et menaçantes. Sur les murs, quelques ébauches au charbon, gaietés graphiques de soldats inoccupés, des profils grotesques, tous décorés du même nez monstrueux : autant de portraits du Padischah, du Grand-Mogol, de la *Lumière du Monde*.

Comme M. Russell se laissait aller à quelque rêverie : « Allons, lui dit son guide, il est temps d'aller vers *le vieux monarque*. » Et, par une brèche, ils descendirent dans un jardin abandonné où les herbes parasites avaient déjà noyé les parterres fleuris; puis un escalier dégradé les conduisit à une terrasse sur laquelle deux soldats montaient la garde. Quelques domestiques indigènes y faisaient antichambre. Un couloir obscur menait à une chambre ténébreuse, et dans un coin de cette espèce de cachot, accroupi sur ses

Digitized by Google

hanches, les pieds nus, la tête dans un bonnet de toile, vêtu d'une tunique de mousseline d'une blancheur douteuse, le Grand-Mogol s'offrit à leurs yeux.

Or le Grand-Mogol avait la migraine, le Grand-Mogol était penché sur une cuvette, le Grand-Mogol.... on nous dispensera de dire, — d'après le journaliste anglais, qui ne recule devant aucun de ces étranges détails, — tout ce que faisait le Grand-Mogol.

... Était-ce bien, ajoute-t-il, était-ce ce vieillard décrépit, aux vagues regards, à la lèvre idiote, aux gencives dégarnies, qui avait rêvé la restauration d'un vaste empire, fomenté la plus terrible insurrection dont l'histoire ait conservé le souvenir, et, du haut de son antique palais, jeté un fier défi, compliqué d'ironiques provocations, à la race étrangère qui tient dans sa main tous les trônes de l'Inde?...

Derrière une natte qui fermait l'entrée d'une chambre intérieure, on entendait susurrer des langues bavardes, on voyait étinceler des regards curieux. Là se tenaient sans doute ces femmes du *zenanah*, ces *begums* dont il paraît que les insolentes répugnances empêchèrent le vieux prince d'y cacher les Européennes fugitives qui étaient venues lui demander asile et sauvegarde.

L'une de ces « reines, » quand les visiteurs sortirent, fit demander au commissaire anglais de l'entretenir un instant. C'était une femme de trente-cinq ans, dont les traits contractés exprimaient l'irritation et le dépit : « Je demande, disait-elle, à quitter cette prison. Ce vieil imbécile (le Grand Mogol, Padischah, Roi des rois, Omnipotence lumineuse, Maître de l'univers!), ce vieil imbécile se croit toujours souverain. Il ne l'est plus; je ne veux pas rester près de lui; il ne fait que radoter et grogner; j'en ai assez!... »

Une seule chose nous reste à dire pour achever ce portrait navrant : avec sa vénérable moustache blanche et sa barbe majestueuse, le souverain détrôné, parodiant la vieillesse d'Anacréon et de Chaulieu, couvrait de couplets érotiques les murs même de son cachot.

Digitized by Google

Son prédécesseur, Shah-Alum, était poëte, lui aussi. Tous les Mogols le sont plus ou moins. On cite de lui ces vers, aujourd'hui devenus prophétiques : « La tempête du malheur a éclaté sur moi et m'a terrassé... Elle a jeté ma gloire aux vents et dispersé mon trône dans les airs[1]!...»

VI

Marche sur Delhi. — Débuts du siége.

Le 12 mai, à six heures du soir, la révolte de Delhi était complète. Les malheureux fugitifs, qui avaient cru pouvoir faire halte à côté des cantonnements, s'étaient hâtés de se disperser dans toutes les directions, les uns vers Umballa, les autres vers Kurnaul, le plus grand nombre du côté de Meerut.

Beaucoup périrent assassinés sur les routes.

Ceux qui arrivèrent à bon port trouvèrent partout un accueil fraternel. Le coup de foudre qui menaçait tous les Anglais de l'Inde les avait réunis en une grande famille. Étrangers, la veille, les uns aux autres, ils se serraient la main à première vue « avec une sympathie intense, » disait l'un d'eux dans une lettre au *Times*.

A Meerut, les chefs militaires, absorbés dans le souvenir de leurs fautes et des occasions perdues, attendaient que quelques renforts vinssent leur permettre de quitter la station et de se porter en avant. Le temps de l'initiative

1. Le roi de Delhi a été, depuis l'époque de cette visite, décidément enlevé à sa capitale; on devait, croyons-nous, le transporter aux îles Andaman. Il a semblé plus simple de le détenir à Calcutta, ce qui était, en effet, le meilleur parti à prendre. Avec lui étaient deux de ses fils (fils naturels), qui doivent inspirer plus de craintes que le *vieux monarque*, et sont sans doute voués à la captivité la plus étroite.

Digitized by Google

était passé pour eux. Il leur fallait maintenant les ordres du général Anson, *commander in chief* de l'armée du Bengale.

Nous avons dit qu'il chassait dans les montagnes au moment où l'insurrection éclata. Pendant près de trois semaines, on fut à Calcutta sans nouvelles de lui; enfin, le 18 mai, il parut à Umballa, ramenant sur ses pas les régiments européens de Sealkote, Dughsi et Kussowlee; mais là, il lui fallut attendre des canons et un matériel de transport. Ni artillerie ni bêtes de somme n'étaient encore disponibles. Irrité de ces délais, stimulé par le remords de ne s'être pas trouvé en temps opportun à son poste, Anson, aussi brave soldat que général négligent, voulait marcher sur Delhi sans rien attendre. « Les canons suivraient, disait-il, on vivrait de réquisitions, on prendrait des chameaux en route. » Malheureusement l'intendance faisait défaut, et avec elle les chariots, les palanquins, les porteurs. La caisse militaire ne pouvait tenir lieu de tout. Y trouverait-on une pharmacie de campagne? Devant cette dernière objection, le général Anson s'inclina. Toutefois les soucis rongeaient sa santé déjà délabrée. Il mourut à Kurnaul, le 27 mai, brusquement enlevé par une attaque de choléra.

Le commandement en chef se trouvait dévolu, par les règlements militaires, au plus ancien de ses collègues, sir H. Barnard, récemment arrivé de Crimée, où il remplissait près de lord Raglan les fonctions de chef d'état-major. Le jour même où l'autorité supérieure militaire passait ainsi en d'autres mains, le général de brigade Wilson quittait Meerut pour aller rejoindre, sur un point convenu d'avance, la colonne qui d'Umballa marchait déjà vers Delhi.

Il est bon de remarquer qu'à cette date, l'Oude et les provinces adjacentes étaient encore soumises, quoique frémissantes. La première insurrection de Lucknow éclata le 30 mai seulement, celle de Cawnpore le 5 juin; celle de Bénarès, aussitôt étouffée par le terrible Neill, « à force de

Digitized by Google

pendaisons illimitées » (*by dint of illimited hangings*)[1], avait eu lieu le 4; celle d'Allahabad est du 6, ainsi que celles de Fyzabad et de Goruckpore. Nous regardons comme très-probable que si tous ces sinistres événements eussent été connus à Meerut et dans le Pendjab, l'audace anglaise — si large part qu'on lui fasse — n'aurait pas été jusqu'à jeter devant Delhi une colonne d'attaque évidemment hors d'état d'entreprendre le siége d'une place aussi vaste, aussi bien munie et fortifiée, et dont la garnison présentait déjà un effectif redoutable.

Quoi qu'il en soit, le général Wilson partit, le 27 mai, de Meerut. Deux prêtres étaient attachés à sa petite armée, un catholique et un protestant, lesquels, par parenthèse, vivaient en fort bonne intelligence. C'est le dernier qui nous a conservé les souvenirs de cette marche hardie, où il faut nous le représenter en costume laïque, avec barbe et moustache, — ce dont il s'excuse, — sur un *poney* d'emprunt, suivi d'un *syce* (palefrenier) portant un fusil dont l'honnête chapelain pouvait s'armer au besoin. La saison était brûlante. On s'arrêtait au point du jour, on marchait toute la nuit.

Après la troisième étape, c'est-à-dire le 30 mai, on avait fait halte sur les bords de la rivière Hindun, tout auprès d'un pont suspendu, qu'on devait traverser le soir même, et personne ne songeait que l'on dût rencontrer les rebelles en avant de Delhi, lorsque tout à coup — sans que les vedettes ou les officiers curieux qui flânaient à l'avant-garde eussent signalé aucun corps ennemi — les clairons sonnèrent aux armes vers quatre heures de l'après-midi. Presque aussitôt arrivèrent en bondissant les boulets cipayes, dont le

1. Mead's *Sepoy Revolt*, p. 128. Le premier ordre du jour du colonel Neill, en arrivant quelques jours plus tard dans Allahabad, donnait deux heures aux pillards pour rapporter les objets volés. Passé ce délai, tout détenteur de ces objets devait être pendu. — P. 133.

Digitized by Google

premier blessa un porteur de palanquin sur le seuil même d'une tente-hôpital.

Nous pourrions, grâce au chapelain de Meerut, raconter le combat ou plutôt les combats de Ghazeeooddeennuggur ; dire comment fut pris, seulement le second jour, ce village au nom baroque ; combien le 60e (*rifles*) se distingua en enlevant cinq canons le premier jour, et douze le lendemain, à un ennemi bien retranché ; bref, tous les incidents d'un engagement sérieux où les Cipayes révoltés se montrèrent habiles à choisir une position forte, et de plus très-bons artilleurs. Ces détails, d'un intérêt trop strictement militaire, ne sont pas notre fait, et charmeraient peu de lecteurs. Disons donc simplement que les Anglais durent combattre à deux reprises, et plusieurs heures de suite, sous les ardents rayons d'un soleil qu'ils n'eussent pas bravé huit jours auparavant pour une promenade en bateau ; — qu'à l'accablante chaleur du jour se mêlait celle de l'incendie, car il fallut brûler deux villages pour en déloger les insurgés ; — et qu'enfin, lorsque ceux-ci fuyaient, laissant derrière eux des vases remplis d'eau, les malheureux soldats qui se jetèrent, altérés, sur cette boisson perfide, payèrent de leur vie cette imprudence si naturelle. Du moins le chapelain nous affirme-t-il, sans la moindre restriction dubitative, que cette eau était empoisonnée.

Maître du passage de l'Hindun, le général Wilson n'en resta pas moins trois ou quatre jours sur les bords de cette rivière, sans qu'on nous explique le motif de cette halte prolongée.

Selon toute apparence, les troupes parties d'Umballa sous les ordres du nouveau Commandant en chef n'étaient pas encore en mesure de se trouver au rendez-vous convenu.

Suivirent quelques journées de marche, qu'on ne comprend pas davantage, puisque du champ de bataille à Delhi on ne compte guère que neuf ou dix milles, et que l'ennemi ne se montrait plus. Enfin les deux petites colonnes

Digitized by Google

se rejoignirent; le 6 juin, à Baghput, elles traversèrent la Jumna sur un pont de bateaux; et le dimanche 7, elles arrivaient à Aleepore, petit bourg situé à sept milles du terrain où l'on devait établir le camp.

Avec une lunette d'approche on distinguait déjà la *Flag-Staff-Tower* et la petite chaîne d'éminences sur l'une desquelles elle s'élève. Derrière ces petites collines était le front le mieux armé des vastes fortifications de Delhi, c'est-à-dire la face nord, allant du bastion de l'Eau, accoudé à la Jumna, au bastion du Schah, qui protége la porte Morie.

Si, au premier coup d'œil, on allait ainsi contre toutes les règles de la stratégie, si (nous passera-t-on le mot?) on semblait vouloir « prendre le taureau par les cornes, » il y avait pour cela une excellente raison. Les nécessités de l'attaque n'entraient pas seules en ligne de compte; il fallait songer à celles de la défense. Les monticules dont nous venons de parler offraient tout un système de fortifications naturelles qui devaient protéger le camp du côté de Delhi. Une fois installé derrière cette espèce de mur indestructible, il avait, pour se couvrir des attaques à revers, un large canal désigné sur les plans comme servant à l'écoulement du lac Nujufghur (*Nujufghur-Jheel*), et deux ponts solidement établis sur ce canal assuraient, en cas de désastre, une retraite facile. Enfin, à l'extrémité méridionale des éminences en question, — la seule qu'on pût essayer de tourner, — quelques massifs de bâtiments, comme le Marché aux Légumes (*Subjie Mundie*) et la maison de Rao (*Hindoo-Rao's house*), servaient d'ouvrages avancés et couvraient la droite du camp.

Tous ces motifs — difficiles à expliquer clairement en l'absence de cartes figuratives — deviennent immédiatement appréciables quand on a sous les yeux un plan de Delhi et de ses environs [1].

1. Celui qui est joint au *Chaplain's Narrative* nous semble très-suffisant, même pour un compte-rendu purement stratégique.

Digitized by Google

On ne devait cependant pas espérer que cette forte position serait occupée sans coup férir. Effectivement, les Cipayes avaient placé entre Aleepore et le canal dont nous venons de parler une batterie couverte, que soutenaient plusieurs pièces de campagne. Le feu des rebelles était rapide et précis; les pertes furent notables quand il fallut, le 8 juin, à quatre heures du matin, enlever cette première position, régulièrement bastionnée. Douze canons, dont trois pièces de grosse artillerie, tombèrent aux mains des Anglais, qui, avançant ensuite par un mouvement rapide, traversèrent le canal, guéable en cette saison. Les *Royal Rifles* s'y jetèrent sans hésiter, et se mirent aussitôt à escalader les hauteurs rocheuses qu'ils voyaient en face d'eux, couronnées d'une artillerie nombreuse et bien servie. Quand ils les eurent gravies à travers la mitraille et les balles, ils descendirent sur le revers opposé, comme emportés par leur élan, et il fallut leur envoyer par la voix des clairons l'ordre de rabattre sur leur gauche.

Ce fut le mouvement décisif de la journée.

Les artilleurs indigènes, se voyant au moment d'être tournés et coupés, abandonnèrent leurs pièces, et toutes celles qui étaient en batterie à droite et à gauche de la Flag-Staff-Tower furent enlevées par une seule charge. Avant le soleil couché, les tentes anglaises étaient dressées sur le terrain, encore détrempé de sang.

Plusieurs officiers de marque avaient péri, entre autres l'adjudant général de l'armée (le colonel Charles Chester) et le capitaine Russell.

Parmi les morts des combats précédents, nous trouvons un jeune lieutenant appelé Napier. Les beaux noms, on le voit, sont bien portés en Angleterre; et on y fait un heureux emploi des études classiques, à en juger par l'héroïque trépas d'un jeune officier d'infanterie dont nous parle aussi le chapelain de Meerut:

« Ce charmant jeune homme, nous dit-il, aimait à citer ses auteurs. Peut-être était-ce dans les grands écrivains de la

Digitized by Google

Grèce et de Rome que, tout enfant, il s'était imbu de l'esprit militaire qui devait le distinguer plus tard. En cette triste occasion, tandis que, mortellement blessé, il gisait sous une tente du camp, il s'écria tout à coup, — un sourire éclairant en même temps sa mâle et belle physionomie : — *Dulce et decorum pro patria, mori !....* Ainsi finit, le 10 juin 1857, heureux d'une si belle mort, Quintin Battye, un des plus nobles cadets d'Angleterre, simple lieutenant au 56e régiment d'infanterie indigène, armée du Bengale. »

On sait maintenant dans quelles conditions fut entrepris, le 8 juin, le siége de Delhi, ce siége qui, l'on s'en souvient peut-être, était devenu un sujet de curiosité pour toute l'Europe. A chaque malle de l'Inde, la même question : — Delhi est-il pris ? — Et quand on apprenait que Delhi tenait encore, agités en sens contraires, les amis de l'Angleterre tremblaient pour sa cause, ses ennemis souriaient à sa défaite probable. Ni les uns ni les autres ne se doutaient du véritable état des choses, qui était celui-ci : au lieu d'assiéger la capitale de l'islamisme, la petite armée du général Barnard était, en réalité, assiégée devant Delhi.

Trois ou quatre mille hommes étaient venus se retrancher en face d'une ville qui a compté naguère plus de deux millions d'habitants, et qui en compte encore aujourd'hui plus de deux cent cinquante mille. Ils avaient en face d'eux — derrière d'antiques remparts remis à neuf et perfectionnés selon les données les plus savantes de l'art moderne — une force disciplinée à l'européenne d'environ vingt mille soldats, que venaient grossir chaque jour les contingents d'une révolte gagnant, de proche en proche, toutes les stations du Bengale. A la vue des Anglais, et sans qu'ils pussent y mettre le moindre obstacle, puisque le feu de leurs canons n'enveloppait pas plus d'un septième de l'enceinte fortifiée qu'ils avaient à réduire, ces renforts entraient ou sortaient à volonté, soit pour harceler le flanc droit du camp, soit pour aller au loin, sur ses derrières, menacer sa ligne de communications. Les Cipayes dispo-

Digitized by Google

saient d'approvisionnements énormes, accumulés et thésaurisés par les Anglais eux-mêmes, tandis que ces derniers en étaient réduits à ménager avec la plus stricte économie des munitions qui leur arrivaient de loin, et qui pouvaient, d'un moment à l'autre, n'arriver plus.

Qu'on ajoute à ceci un campement insalubre, des chaleurs insupportables, des alertes continuelles, des nuits sans sommeil, les fièvres, le choléra, l'infection cadavérique, telle qu'à sept milles du camp on en était incommodé, et on verra qu'au lieu de demander avec une impatience si dédaigneuse : « Delhi n'est-il donc pas pris ? » il eût été plus équitable de s'enquérir du sort des prétendus assiégeants.

Eux-mêmes, on le devine, se croyaient perdus. Après les premières journées d'espoir, quand ils virent plus clair dans leur situation, — quand ils purent évaluer leurs chances de succès, et les comparer à celles qu'ils couraient d'être complétement anéantis, — ils demeurèrent en proie aux plus sombres pressentiments. On se disait bien tout haut que le parti pris était le meilleur ; qu'on n'avait pu en adopter d'autre ; que les Anglais dans l'Inde règnent de par le fameux axiome de Danton ; que pour eux la perte de leur prestige est la perte de l'empire même ; qu'un abîme est ouvert derrière leurs talons, et qu'un seul pas en arrière les y précipite infailliblement. Au fond cependant, et bien bas, et dans l'intimité, on tenait un langage moins stoïque. On calculait les probabilités de salut, on se demandait, avant tout, si les renforts indispensables arriveraient en temps opportun ; on comptait les jours qu'ils mettraient à franchir des distances qui semblaient énormes.

C'était surtout de l'Oude qu'on les attendait ; on comptait particulièrement sur le général Havelock, et plus encore sur le général Wheeler, sur son habileté, son tact militaire, sur son étoile aussi, toujours favorable, disait-on. Bien certainement il était en route, et l'on désignait les

Digitized by Google

régiments qu'il amenait avec lui. Encore fallait-il qu'il arrivât avant les pluies; les pluies venues, il ne pourrait plus avancer, et le camp de Delhi pourrirait sur place, comme une bergerie où sévit le *piétin*.

Pendant qu'on raisonnait ou déraisonnait ainsi, Havelock se débattait — on le verra plus loin — dans un inextricable réseau de baïonnettes cipayes, et le malheureux Wheeler, enfermé dans Cawnpore, demandait, lui aussi, rescousse. Il était à la veille d'y périr, victime de la plus indigne, de la plus lâche trahison.

En revanche, les secours si vainement espérés de l'Oude s'organisaient dans une autre région, celle de toutes qui semblait le plus compromise, celle où l'incendie, allumé de toutes parts, devait se propager le plus vite.

Qui donc, en des circonstances si critiques, eût osé vouloir qu'on retirât un soldat du Pendjab, de ce territoire, le dernier conquis de tous, où tant de rancunes subsistaient encore, pays militaire, toujours redoutable à ses voisins, peuplé de ces Sikhs indomptables que Runjet-Singh avait formés à la guerre moderne, et qui, en 1845, trop dédaigneusement attaqués, avaient failli vaincre, à Modkee, l'armée de Gough et de Hardinge?

C'était pourtant du Pendjab que les secours allaient venir. L'histoire n'explique pas la moitié des miracles qu'elle raconte : nous voulons pourtant essayer de dire à quelles conditions celui-ci s'est accompli.

Digitized by Google

VII

Le Pendjab. — Son organisation. — Ses gouvernants. John Lawrence et John Nicholson.

Le Pendjab ou Punjaub, — le pays des *cinq eaux* ou *rivières*[1], — la *Pentapotamide*, comme écrivait, en se jouant, Jacquemont, — était, quand il le visita, sous la domination de ce Runjet-Singh qu'il appelait « le descendant de Porus, » mais qu'il faut regarder tout simplement comme un bandit parvenu, sans aïeux, sans droits de race, une manière de Méhémet-Ali, moins civilisé cependant, moins organisateur, moins apte à faire œuvre durable et souche dynastique.

A cette époque (1831, de mars à octobre), le maharajah du Pendjab et du Cachemyr était, comme on dit, « en délicatesse » avec les Anglais, bien que leur traité d'alliance, datant de 1809, n'eût jamais été violé. Il ne les voyait pas sans un secret déplaisir s'installer commercialement dans le Bas-Indus, et poussant peu à peu en avant leurs stations militaires, préparer à tout événement une base d'opérations défensives plus solide que celle qu'ils avaient déjà sur le Sutledge. Vainement protestaient-ils, et de bonne foi, qu'ils entendaient par là se prémunir contre les menaçantes éventualités d'une invasion russe : soupçonneux comme il avait bien le droit de l'être, Runjet-Singh les accusait intérieurement de mensonge, et s'inquiétait de les voir tourner sa frontière méridionale de manière à l'investir ainsi peu à peu.

1. On compte effectivement, sur ce territoire privilégié, cinq grands cours d'eau : ils coulent du nord-est au sud-ouest, et, en les énumérant de l'ouest à l'est, ce sont le Scind ou *Indus*, le Jhelum ou *Hydaspes*, le Chenaub ou *Acesines*, le Toulamba-Ravie ou *Hydrastes*, et le Gharra ou *Hyphasis*.

Digitized by Google

Il se rappelait sans doute un ancien proverbe oriental dont la teneur est « qu'on n'est pas roi de l'Hindostan si d'abord on n'est maître du Caboul. » Or le Pendjab et le Cachemyr sont justement situés entre l'Empire anglo-indien et ce pays, ainsi réputé la clef de l'Inde, parce qu'il a été traversé, depuis Alexandre, par tous les conquérants qui s'y sont succédé.

L'ascendant toujours croissant de la Russie sur la Perse s'était traduit, en 1835, par une invasion de cette dernière puissance qui la rapprochait singulièrement du Pendjab, puisqu'en allant assiéger Hérat, le schah se proposait de réclamer de prétendus droits sur Candahar et Ghuznie. En outre les chefs afghans, effrayés du voisinage de Runjet-Singh, sollicitaient le patronage du tzar, et offraient de le payer en aidant les Persans à marcher ainsi vers l'Indus. On pouvait, on devait se méfier de Dost-Mohammed, le souverain du Caboul, qui, dans sa crainte des Sikhs, demandait appui, tantôt au Gouverneur général de l'Inde, tantôt au tzar et au schah. De cette situation assez compliquée, dont l'Angleterre s'exagérait peut-être les difficultés et les dangers, sortit la guerre des Afghans, qui avait pour but de détrôner, à Caboul et à Candahar, les souverains suspects, et de les remplacer par des créatures du pouvoir anglo-indien.

Entreprise en vue de périls simplement possibles, — et qu'il eût mieux valu attendre de pied ferme, sans se précipiter ainsi au-devant des aventures, — elle entraîna les plus graves conséquences. Dost-Mohammed, vaincu, sortit de Candahar et chercha refuge à Bockhara, laissant son fils prisonnier aux mains des Anglais, et sa capitale au pouvoir du rival qu'ils lui avaient suscité. En revanche, les Afghans irrités en appelèrent, plus haut que jamais, à la protection de la Russie, et le tzar, loin de rejeter cet appel, fit marcher des troupes du côté de Khiva. Sa petite armée, il est vrai, se perdit dans les neiges désertes, et quelques soldats à peine survécurent pour raconter ce désastre; mais

Digitized by Google

ce n'en était pas moins là un premier pas vers l'Inde, fait par une puissance persévérante et qui ne recule guère.

Puis, en novembre 1841 et dans les premiers jours de l'année suivante, il y eut ce grand désastre qui suivit l'insurrection du Caboul, cette retraite sanglante où toute une armée anglaise (4,500 hommes) disparut homme après homme ; son général, le vieil Elphinstone, mourant prisonnier de l'ennemi ; les résidents anglais, Burnes et M'Naghten, traîtreusement égorgés ; Schah-Soudja, le prince restauré, partageant leur destinée ; l'Angleterre enfin réduite à évacuer l'Afghanistan, après l'avoir réoccupé militairement, et laissant le pays à ce même Dost-Mohammed qu'elle en avait chassé naguère.

La conquête du Scinde et du Pendjab fut — pour nous servir d'une expression pittoresque de sir Charles Napier — « la queue de la guerre des Afghans. » Avant cette guerre, la Compagnie n'avait que des alliés au delà du Sutledje. Entre ses États et les sauvages montagnards campés au delà de l'Indus, trois royaumes, simplement protégés par elle, lui formaient comme un rempart que les talents de Runjet-Singh avaient en partie consolidé : d'abord le Cachemyr et le Pendjab, gouvernés par cet homme remarquable ; puis le Scinde, où régnait une sorte de confédération féodale dont les chefs ou Émirs subissaient sans trop d'amertune, depuis 1832, la suzeraineté de leur puissante voisine.

La politique antirusse de lord Auckland, et le parti pris de marcher sur Caboul, ne permettaient pas de laisser ces États limitrophes à leur indépendance naturelle. De là violation forcée des traités, établissement d'une force subsidiaire anglaise chez les Émirs et à leurs frais, cession des points militaires dont l'occupation permanente devenait une nécessité, contributions pécuniaires et contingent de soldats exigés pour les besoins de la campagne qui allait s'ouvrir, humiliation de ces souverains et ressentiments implacables qui, sans parler des vices de leur atroce domination, ren-

Digitized by Google

daient impossible aux Anglais, une fois maîtres du Scinde, d'y renoncer bénévolement, au risque de laisser derrière eux des ennemis qu'il faudrait ultérieurement soumettre encore.

Ainsi eut lieu, en 1842, l'annexion de ce malheureux pays, qu'on vit renaître aussitôt, comme par enchantement, sous l'administration éclairée, rigide, impartiale de sir Charles Napier, après qu'il eut bien définitivement écrasé les Émirs, à Meanee d'abord (18 février 1843), puis à Hyderabad cinq semaines plus tard.

Deux ans après, il devint indispensable de protéger les districts frontières, du côté du Pendjab, contre les continuelles razzias que se permettaient les Sikhs, chez lesquels régnait, depuis la mort de Runjet-Singh, l'anarchie militaire qui accompagne nécessairement une guerre de succession. Ce mouvement, qui leur parut agressif, détermina les Sikhs à se jeter eux-mêmes au-devant de l'ennemi qui semblait les menacer. Rassemblés d'abord autour du tombeau de Runjet-Singh, les soldats disciplinés par les généraux Allard et Ventura traversèrent le Sutledje (décembre 1845) et vinrent prendre position près de Ferozepore. La bataille de Modkee (18 décembre) leur fut livrée, et là, pour la première fois, en rase campagne, l'armée anglaise faillit succomber. Elle vainquit cependant, mais à grand'peine, et sa victoire n'avait rien de décisif. Il fallut encore les deux sanglantes journées de Ferozeshur (21 et 22 décembre) pour forcer les Sikhs à repasser le Sutledje, ce qu'ils firent sans être poursuivis ou inquiétés le moins du monde, car l'armée anglaise ne put se remettre en campagne de tout un mois.

Son prestige, déjà ébranlé par la désastreuse retraite du Caboul, le fut peut-être encore davantage par ces combats où des forces régulières indiennes lui disputaient si vivement le terrain. Et l'on peut dire que si la conquête forcée du Pendjab fut une « queue » de la guerre afghane, la révolte de 1857 a été une « queue » de la première campagne contre les Sikhs. Les Cipayes qui les combat-

Digitized by Google

taient se promirent peut-être dès lors d'imiter leurs exploits et de lutter, eux aussi, contre l'ascendant jusque-là irrésistible de la discipline européenne.

Les batailles d'Aliwal et de Sobraon achevèrent, le 28 janvier et le 10 février 1846, la destruction de l'armée des Sikhs. Le maharajah se soumit, et la route de Lahore fut ouverte.

Libre de faire ses conditions, le Gouverneur général (lord Hardinge) s'était flatté d'organiser dans le Pendjab un protectorat qui rendrait inutile l'annexion de cette nouvelle conquête. Il en détacha le Cachemyr et quelques autres territoires, qu'il donna comme royaume à ce même Gholab-Singh dont parle aussi Jacquemont, et dont le nom a retenti fréquemment dans le tumulte de la dernière lutte; mais il avait compté sans les désordres inséparables d'une minorité dans un pays aussi anarchique.

N'entrons pas dans le détail d'événements trop récents pour être encore oubliés; ne racontons ni le meurtre d'Agnews et d'Anderson, ni le siége de Moultan : rappelons seulement que les difficultés du Pendjab devinrent telles qu'il fallut avoir recours aux mains les plus énergiques, à l'expérience la mieux éprouvée, pour sortir de ces nouveaux embarras. Charles Napier fut encore envoyé dans l'Inde, et comme il hésitait à partir, lord Wellington le décida par cette parole souvent citée : « Vous ou moi, il faut que nous allions là-bas! » Quand l'ex-proconsul du Scinde arriva dans le Pendjab (1849), l'annexion de ce pays était devenue la conséquence définitive et d'une rébellion traîtreusement préparée en 1848, et de la campagne victorieuse qui, à Goujarat, avait, en fin de compte, anéanti cette insurrection[1].

1. La proclamation qui déclare le Pendjab compris dans le domaine de la Compagnie est en date du 29 mars 1849. Elle est signée de lord Dalhousie. qui, dès 1847, avait succédé à lord Hardinge. C'est encore lord Dalhousie qui, avant son départ de l'Inde, en 1855, consomma l'annexion de l'Oude.

Digitized by Google

Un aperçu aussi rapide ne peut servir qu'à faire comprendre comment le Pendjab, au lieu d'être gouverné de la même manière que les pays annexés dès longtemps à l'Empire anglo-indien, se trouvait encore en 1857 sous un régime spécial, établi d'après les errements qu'avait rendus populaires l'heureuse administration de sir Charles Napier dans le Scinde.

C'est le système gouvernemental qui, dans la langue usuelle de la bureaucratie britannique, a reçu le nom de *non-regulation*, assez expressif en sa naïveté concise. Quelques écrivains spéciaux — M. Raikes, par exemple, un des principaux magistrats de l'Inde[1] — l'appellent aussi « le système du Pendjab. »

Il serait certainement très-intéressant d'exposer ici — tout au moins dans leurs généralités — les deux modes d'administration, et de rechercher lequel des deux s'applique le mieux au pays qu'il s'agit de faire prospérer tout en le maintenant sous le joug britannique. Les matériaux ne manqueraient pas pour ce travail, s'il rentrait dans notre plan; mais nous devons nous borner à une rapide appréciation, destinée à jeter simplement quelque jour sur les récits qui vont suivre.

Dans les pays que nous appellerons *réguliers* (*regulation system provinces*), dans les Provinces du nord-ouest par exemple, on applique rigoureusement les principes inaugurés au Bengale lors de la rédaction du code de 1793. Ces principes placent le magistrat civil et le collecteur du revenu, l'administration proprement dite, sous le contrôle du pouvoir judiciaire, qui n'exerce aucune influence politique en dehors de ce contrôle. De ce partage des fonctions,

1. M. Raikes est l'auteur de deux ouvrages très-distincts. L'un a pour titre : *Notes on the North-Western Provinces of India* (Chapman and Hall, 1852); l'autre, publié, en 1858, chez Longman and Co., est intitulé : *Notes on the Revolt in the North-Western Provinces of India*, by Charles Raikes, judge of the Sudder Court at Agra, late civil commissioner with sir Colin Campbell.

Digitized by Google

et de cette anomalie qui subordonne le plus réellement puissant des deux agents du pouvoir à l'autorité accidentelle, exceptionnelle, d'un supérieur réellement investi d'une influence et d'une puissance moindres, dérivent, à ce qu'il paraît, de graves inconvénients. Les rivalités, les froissements se multiplient, fomentés avec soin par les fonctionnaires indigènes, que réjouit singulièrement tout conflit survenu entre ces maîtres impérieux expédiés de la métropole. Le *magistrate collector*, souverain du district, se montre facilement insubordonné envers un juge qui, sur son siége seulement, et dans certains cas, peut annuler ses décisions. Le juge, de son côté, par cela même qu'il se sent, à un jour donné, supérieur au chef politique et à l'agent du fisc, revendique parfois indûment une extension d'influence et d'autorité qui lui est naturellement contestée avec ardeur.

Ces luttes surprennent, ébahissent les contribuables de l'un, qui sont aussi les justiciables de l'autre. La dualité des pouvoirs n'entre pas aisément dans ces esprits habitués à la facile compréhension du despotisme pur et simple. C'est une énigme pour eux de voir, en certains cas, un simple *moonsiff*[1] reviser et déclarer nulle une sentence du terrible et omnipotent collecteur. « Songez donc !.... un misérable *moonsiff*, à cent roupies par mois, et le *magistrate*, qui en touche deux mille !... » S'ils se bornaient à s'étonner d'une si monstrueuse inconséquence, on pourrait encore passer là-dessus ; mais — l'esprit d'intrigue s'éveillant en face de ces petites luttes quotidiennes dont ils sont témoins, et dont ils se rendent compte si malaisément — ils essayent d'en tirer parti, soit pour quelque profit, quelque vengeance parti-

1. Le *moonsiff* est un juge subalterne non assermenté (*uncovenanted*). Il y a, pour les six Provinces du nord-ouest, par exemple, outre vingt juges européens (*covenanted*) payés ensemble cinq cent quatre-vingt-quatorze mille roupies (1 485 000 fr.), vingt-quatre *moonsiffs* qui se partagent un salaire de quarante-trois mille deux cents roupies (108 000 fr.).

Digitized by Google

culière, soit même par simple malice, pour augmenter le frottement de ces rouages compliqués, et dans l'espoir de les voir s'y user ou s'y rompre.

M. Raikes — qui a pratiqué successivement et alternativement les deux systèmes — déclare que, selon lui, l'application des principes européens sur la division, la balance et l'équilibre des pouvoirs, obtenus par un antagonisme bien combiné, n'est pas à la portée des Hindous, et que des siècles s'écouleront avant de leur faire trouver dans ces bienfaisantes inventions d'une civilisation dont ils sont encore incapables, les conditions efficaces du bien-être et du progrès.

Au contraire, si l'on substitue à ce système artificiel de pouvoirs rivaux, appelés à se neutraliser mutuellement dans ce qu'ils auraient d'excessif, le système *irrégulier* du Pendjab, la loi s'applique sans difficulté, l'ordre naît, le progrès s'accélère. Là le chef de district (*deputy commissioner*) résume tous les pouvoirs. En abuse-t-il, on en appelle à son supérieur hiérarchique, le *commissioner*. Leur intérêt est le même dans l'œuvre commune. Le subordonné n'a aucun moyen d'échapper à l'autorité directe de son chef. Ils agissent presque toujours d'accord, et comme *un seul homme*, — nous citons l'expression même de M. Raikes. Cette unité de vues, de desseins, de volontés, rend l'exercice du pouvoir et très-simple pour eux, et très-compréhensible pour leurs administrés. Nulle résistance à contre-temps, nulle force administrative détournée de son emploi, nul retard dans les mesures à prendre, nulle tentation de résistance chez ceux qu'on appelle à y concourir[1].

1. Dans la lettre de M. Raikes (*Notes on the Revolt*, appendix B), nous aurions encore bien des passages significatifs à relever, et notamment celui-ci :

« Ma conviction est qu'on se trompe, et d'une manière périlleuse, quand on confie à des natifs telles fonctions où ils ont à contrôler des agents européens.

« Faut-il plus de courage moral, demanderai-je, plus de confiance en soi-même, plus de loyauté, plus de lucidité dans l'intelligence

Digitized by Google

Par ce que nous venons de dire — et c'est tout ce que nous attendions de ces détails presque techniques — on se fait déjà une idée juste de ce qu'est un Commissaire anglais dans les pays où s'applique le *non-regulation system*, établi, selon M. Raikes, par le marquis de Dalhousie.

Telle était la loi. Voyons par qui elle était appliquée.

Pendant la courte période où le Pendjab vaincu — mais non encore annexé — demeura sous le protectorat anglais, sir Henry Lawrence y régna sous le nom du jeune maharajah Duleep-Singh, et de son beau-père, le sirdar Chuttur-Singh, qui avait le titre de gouverneur.

De glorieux et heureux souvenirs se rattachent à cette ère, bénie, dit-on, par les Sikhs et leurs voisins. La main énergique et paternelle de Sir Henry les ramenait, plus promptement qu'on ne l'avait espéré, dans la voie de l'ordre, du travail régulier; des familles que les troubles intérieurs du pays en avaient exilées depuis dix et même vingt années, y venaient reprendre possession de l'héritage qu'elles avaient abandonné; l'agriculture, l'industrie renaissaient. Le brigandage militaire s'éteignait peu à peu.

Les merveilleux résultats obtenus dans le Scinde par sir Charles Napier allaient se reproduire, grâce à des hommes formés à son école, ou du moins imbus de ses maximes : avec Henry, c'était George Lawrence, son frère aîné, qui, au milieu d'une nombreuse garnison sikhe, longtemps isolé de la révolte générale, avait gouverné Peshawur dans les années tumultueuses de 1848 et 1849; — c'était Abbott, patriarche à barbe blanche, espèce de juge à la façon de saint Louis, rendant au pied des arbres ses arrêts familiers, accessible à toute heure, idole des enfants indigènes, qui, lorsqu'il traversait les villages mon-

pour remplir les fonctions de juge principal ou pour être général de division?

« Le jour où vous trouverez les indigènes bons pour commander vos armées, vos brigades et même vos régiments, alors il sera temps de les faire asseoir sur le *bench* des hautes cours de justice.... »

Digitized by Google

tagnards du Huzara, couraient à l'envi après « l'oncle Abbott...; » — c'était son successeur Becher, autre magistrat patriarche, « dont la maison avait douze portes toujours ouvertes; » — c'était le major Lumsden, le créateur, l'organisateur du corps des Guides; — Edward Lake, célèbre par ses exploits militaires devant Moultan, par ses services administratifs dans le Doab; — Reynell Taylor, balafré à Modkee, et le gouverneur de Bunnoo pendant les deux années qui suivirent l'annexion : — tous vieux serviteurs de la Compagnie, éprouvés au conseil comme au combat.

Dans ce groupe remarquable se dessinent en relief deux autres physionomies plus sévères, celles de John Lawrence et de John Nicholson.

Les autres sont des pacificateurs; ceux-ci sont des gouvernants. Ils personnifient l'autorité ferme, austère, hautaine.

Quand la conquête est assurée, les cœurs à peu près gagnés, ou du moins les rancunes assoupies, quand il faut en venir à organiser, et, pour organiser l'avenir, faire table rase du passé, quand il y a de grandes existences à briser, des abus à faire cesser qui entraînent certaines ruines, Henry Lawrence cesse d'être l'homme de la circonstance. Avide de sympathie et de popularité, il fait trop de concessions, il recule trop devant de pénibles nécessités. Il quitte alors le Pendjab, et son frère John l'y remplace.

Celui-ci, rien ne le trouble ni ne l'émeut : au bien public, à sa mission, tout se subordonne. Le but, toujours le but, rien que le but, voilà sa règle, et il va au but sans broncher.

Nicholson est du même métal : c'est un des héros de Chilianvallah et de Goujarat. C'est à lui que, dans une de ses proclamations, lord Dalhousie reconnaît la « force d'une tour. » Les Hindous retrouvent en lui cette inflexibilité superbe devant laquelle ils se prosternent. Sur les champs de bataille où il a combattu, ils vous conduisent à

Digitized by Google

l'endroit même où se tenait *Nikkul-Seyn*. Bien mieux, un ordre de fakirs tout entier, dans le Huzara, renonçant à ses idoles, l'a pris pour divinité. Quand un de ces moines fanatiques le rencontre, il se jette à ses pieds, il le proclame son *gourou*[1]. Nicholson l'envoie en prison, parfois même le fait flageller, pour le récompenser de cet hommage importun. Les *Nikkul-Seynites* n'en sont que plus édifiés, plus soumis et plus dévots. « Nicholson, un beau jour, nous dit le colonel Edwardes, après en avoir envoyé quelques-uns au cachot, les fit relâcher à la condition que désormais ils adoreraient, au lieu de lui, le Commissaire qu'il venait d'imposer à leur district; mais rentrés dans leur monastère, ils reprirent sans hésiter, comme en vertu d'une révélation d'en haut, le culte de de l'inflexible Nikkul-Seyn[2]. »

A côté de ces deux hommes, proconsuls de naissance pour ainsi dire, était aussi le *judicial commissioner* Montgomery, que ses talents, mis en relief pendant la crise alors près de sévir, ont fait envoyer dans l'Oude reconquis; celui-là même dont le nom a souvent retenti dans les débats parlementaires relatifs à la fameuse proclamation de lord Canning.

Henry Lawrence, John Lawrence, Robert Montgomery, tous trois membres du bureau d'administration, avaient fondé la puissance anglaise dans le Pendjab. Deux d'entre eux allaient avoir à s'y maintenir, et s'ils n'y parvenaient point, si la Révolte gagnait ces districts guerriers, qui pourrait prévoir le sort de l'Empire indien?

Heureusement ces trois hommes, compatriotes et condisciples, se connaissaient de longue date. Partis tous trois

1. *Gourou*, guide religieux ou spirituel.

2. Il ne faudrait pas confondre le colonel Edwardes avec le juge Edwards, l'auteur des *Personal Adventures during the Indian Rebellion in Rohilcund, Futtehghur and Oude*, London 1858, dont on trouvera ci-après l'analyse complète. Les détails que nous donnons ici sur le colonel Nicholson sont consignés dans l'ouvrage de M. Raikes (*Notes on the Revolt*), p. 34.

Digitized by Google

du même point, — un pauvre collége d'Irlande où trente-cinq ans auparavant ils achevaient ensemble leur éducation, — ils savaient que nul d'entre eux ne manquerait jamais aux deux autres, et que nul d'entre eux ne se manquerait à lui-même : confiance inébranlable et légitime, dont aucun n'a démérité.

VIII

Lahore et Mean-Meer. — Ferozepore. — Loudianah. Umritsur. — La Révolte comprimée partout.

Lahore, la capitale du Pendjab, offrait, le 12 mai 1857, l'aspect le plus animé. Un bal splendide se préparait pour le lendemain même, et devait réunir autour des principales autorités l'élite de la société européenne. Nul pressentiment sinistre ne paralysait les préparatifs de la fête. On allait *danser sur le volcan*, pour nous servir d'une expression bien connue. Depuis la veille au soir, cependant, les Cipayes de Meerut étaient en insurrection; mais le télégraphe électrique n'avait pas encore parlé. Il apporta dans la journée du 12 la terrible nouvelle, et dans la matinée du 13 le récit, plus effrayant encore, de la chute de Delhi. Or à ce moment le Commissaire en chef, sir John Lawrence, était dans le nord du pays, à Rawul-Pindee. Le *judicial commissioner*, Robert Montgomery, demeurait chargé de l'*intérim*. Il eut le double mérite d'apprécier à l'instant même la situation, et de ne pas se tromper sur les mesures à prendre sans retard. Les principaux officiers de la station furent convoqués en conseil, et on délibéra sur les dangers que pouvait faire courir à Lahore le voisinage de Mean-Meer [1].

1. Mean-Meer est un vaste cantonnement militaire à cinq ou six milles de Lahore.

Digitized by Google

Il y avait là, c'est-à-dire à deux lieues de la capitale du Pendjab, trois régiments d'infanterie indigène (le 16e grenadiers; le 26e léger et le 49e), plus un régiment de cavalerie légère (le 8e), tous plus ou moins suspects malgré leurs nombreux services et les noms de victoires et les symboles d'honneur étalés sur leurs drapeaux[1]. Pour tenir en échec ces nombreuses troupes, on ne pouvait compter que sur le 81e d'infanterie anglaise, fort de huit cent cinquante hommes, et sur deux compagnies d'artillerie européenne au service de la Compagnie.

Le désarmement complet des troupes indigènes, proposé par M. Montgomery, fut décidé à l'heure même et sans désemparer. Au sortir de la séance, le *judicial commissioner* partait pour Mean-Meer, portant lui-même ses ordres au brigadier Stuart Corbett, sous le commandement duquel étaient les cantonnements, et qui, sur la nouvelle du désastre de Delhi, ne fit aucune difficulté de se rendre aux désirs du commissaire en chef par intérim. Si — confiant, comme tant d'autres officiers anglais, dans la solidité, la fidélité de ses soldats hindous — le brigadier eût seulement ajourné l'accomplissement des mesures qui lui étaient prescrites, le Pendjab était perdu sans retour.

Le bal, qui n'avait pas été contremandé, eut lieu le 13 au soir; on y vit quelques visages assombris; il y circula plus d'une rumeur étrange : rien, néanmoins, ne transpira des résolutions adoptées, et les danses venaient à peine de finir, que trois compagnies du 81e, sous les ordres du colonel Smith, s'acheminaient silencieusement vers la citadelle de Lahore. Dix hommes par compagnie avaient, de plus, reçu ordre de coucher tout habillés. Enfin, à quatre heures du matin, le régiment entier, mis sous les armes, reçut avis d'apprêter ses munitions. La curiosité des soldats était naturellement excitée au plus haut point par ces

1. Le 49e, notamment, avait sur ses étendards une étoile brodée, en souvenir de ses exploits devant Seringapatnam, et, pour ses services du Myzore, un tigre royal accroupi sous un banian.

Digitized by Google

préparatifs inusités : ils se questionnaient du regard, et quelquefois même à voix basse; mais pas un homme ne se doutait de ce qui allait suivre. Laissant les casernes sous double garde, les six compagnies ainsi réunies se portèrent sur le champ de parade, où on les forma en colonnes, contiguës à l'extrémité droite du terrain. Derrière ces colonnes, l'artillerie vint se placer. Arrivaient au même moment, sur le même point, les masses armées des Cipayes qu'on plaçait dans le même ordre, c'est-à-dire en colonnes, et côte à côte du régiment anglais; la cavalerie était à l'extrême gauche du terrain. Du haut des terrasses de l'Anar-Kullee, palais occupé par M. Montgomery, les principaux fonctionnaires, formés en un petit groupe, contemplaient avec anxiété cette scène dont, peut-être, ils n'avaient pas tous les secrets. Une seule pensée, nous dit l'un d'eux, absorbait tous les esprits : « les Cipayes ont-ils déjà chargé leurs armes ? »

Cependant à la tête de chaque régiment on lisait, par ordre du brigadier, le décret du Gouverneur général, qui, comme nous l'avons raconté, avait, quelques semaines auparavant, licencié le 34e à Barrackpore. La lecture terminée, le brigadier Corbett, s'avançant tour à tour vers les différents corps indigènes, à commencer par le plus ancien, leur adressa une allocution sommaire où il enveloppait d'éloges flatteurs quelques allusions encore assez vagues aux mesures qu'il regrettait d'avoir à prendre; puis, sans laisser place à la moindre réflexion, le commandement partit de la bouche des officiers, prompt comme l'éclair. Les troupes obéirent machinalement, et, par un mouvement de conversion, l'ordre de bataille se trouva tout à coup modifié. Les Cipayes étaient à présent refoulés, toujours dans leur ordre primitif, sur le terrain quitté par les six compagnies européennes; celles-ci leur faisaient front derrière les canons braqués sur les colonnes profondes qu'il s'agissait de réduire à l'obéissance. L'ordre de déposer les armes, donné à l'instant même, n'admettait pas

Digitized by Google

d'hésitation. Les artilleurs avaient, tout en manœuvrant, et sans donner l'éveil aux Cipayes, chargé leurs canons à mitraille. Les soldats du 81e avaient également chargé leurs fusils, et leur attitude était devenue menaçante. Il fallait donc, ou obéir, ou se voir écraser à bout portant (auquel cas, par parenthèse, les officiers européens des trois régiments cipayes étaient nécessairement sacrifiés). Quelques témoins oculaires de cette scène si dramatique assurent qu'il y eut néanmoins un instant de doute, et que les grenadiers du 16e — lorsqu'ils comprirent toute la portée des manœuvres qui les plaçaient ainsi à la bouche de douze canons — étreignirent leurs armes par un mouvement d'irrésistible colère, mais ils virent sans doute la partie perdue d'avance. Les armes furent livrées, et tandis que les Cipayes se retiraient, honteusement dépouillés, mais leurs drapeaux au vent et au bruit de leurs musiques militaires, une compagnie du 81e, rompant les rangs, venait tranquillement ramasser les fusils et les carabines dont le terrain était jonché. « — Les revoilà *nègres* comme devant, n'est-ce pas, monsieur? » disait à son capitaine un des soldats appelés à ce travail.

Tout ce que nous venons de raconter n'avait pas duré une demi-heure, et, pour un spectateur inaaverti, pouvait ne paraître qu'une simple évolution, un exercice comme on en voit tant. Cependant le sort du Pendjab — et par conséquent l'issue du siége de Delhi — dépendaient de cette demi-heure, et de cette manœuvre exécutée à petit bruit, sans la moindre résistance, sur le champ de parade de Mean-Meer. On apprit, effectivement, par des renseignements ultérieurs, que, le 14 au matin, les Cipayes envoyés pour relever la garde de la citadelle, agissant de concert avec ceux qui déjà formaient cette garde, devaient essayer d'enlever ce point important. Ils auraient eu l'avantage de la surprise et d'une écrasante supériorité de nombre. Un arsenal complet, des magasins considérables, un riche trésor, eussent ainsi été, avant coup férir, acquis à

Digitized by Google

la Révolte, et le massacre des Européens eût ensuite commencé, tant à Mean-Meer qu'à la résidence officielle d'Anar-Kullee.

On a tout lieu de penser que des intelligences séditieuses existaient entre les Cipayes de Mean-Meer et ceux de Ferozepore, autre établissement militaire des plus considérables [1]. Du moins est-il certain que le 45e indigène, établi dans les cantonnements de cette dernière ville, n'hésita pas à se révolter aux premiers symptômes de méfiance qu'on lui témoigna. Il eût fallu, comme à Mean-Meer, débuter par le désarmement. Cependant — maître de tous les les postes retranchés, d'où il avait éloigné les Cipayes, et qu'il avait garnis d'artillerie européenne — le major Redmond put sauver l'arsenal confié à sa garde. C'est de cet arsenal que les assiégeants de Delhi tirèrent, dès le début, toutes leurs ressources. Repoussés et poursuivis, les Cipayes du 45e s'éloignèrent. Ceux du 57e posèrent les armes, non sans se plaindre [2]. Le 10e de cavalerie manifesta simplement, par sa molle attitude et son indécision, qu'on l'aurait facilement entraîné dans une rébellion dont les commencements eussent été plus heureux.

Une troisième opération du même genre déjoua, dix jours plus tard, à Peshawur, — c'est-à-dire à l'extrémité nord-ouest du Pendjab, — une nouvelle tentative d'insurrection. M. Montgomery, assumant tous les pouvoirs, ne reculait devant aucune mesure de salut public. En vertu de l'axiome *ne quid detrimenti capiat*, il jetait des troupes, en dehors du cercle de sa juridiction, dans les districts révoltés de Sirsa, Hansi et Hissar, et ces bandes d'irréguliers — sans un seul corps européen, mais commandées par

1. Ferozepore est au midi du Sutledje, et en deçà, par conséquent, de l'ancienne frontière anglo-indienne.

2. Le 57e était aussi désigné, selon l'usage, par le nom d'un de ses plus illustres chefs; il s'appelait le *Lord-Moira-ke-pultun*. Le 45e, du nom d'une de ses victoires, avait gardé la désignation de *Murreerwo-ke-pultun*.

Digitized by Google

un homme aussi habile qu'énergique — y étouffèrent l'insurrection. De Lahore, cependant, partaient continuellement des ordres aussitôt obéis. Dans toutes les stations, on retenait les correspondances suspectes; dans toutes, la tête des Cipayes rebelles était ouvertement mise à prix, et les récompenses promises à qui les livrerait morts ou vifs tentaient la cupidité des villageois sikhs. Les grandes forteresses de Lahore et de Govindghur[1] étaient largement approvisionnées et mises en état de soutenir le plus long siége. Les émissaires dépêchés de tous côtés pour ébranler la fidélité des régiments sikhs étaient poursuivis à outrance; découverts, ou même simplement soupçonnés, on les jetait en prison. Les prisons elles-mêmes étaient surveillées comme autant de centres où l'insurrection pouvait venir se recruter. Loin de solliciter l'aide des grands propriétaires indigènes, on se bornait, quand ils venaient l'offrir, à les remercier assez froidement, pour les convaincre qu'on n'avait nul besoin d'eux. Nulle précipitation, nul dérangement inutile. Les tribunaux fonctionnaient comme par le passé; on ne changeait rien à la routine administrative; seulement on écartait peu à peu de toute mission active les employés indigènes. Enfin l'espionnage était organisé sur la plus vaste échelle.

« La trahison, la sédition, — nous dit l'écrivain à qui nous empruntons ces détails, et qui comptait lui-même dans la haute administration du pays[2], — étaient poursuivies jusque dans les plus secrètes profondeurs du harem, et jusque dans les sanctuaires, réputés inviolables, des mosquées et des temples. De savants *moulvies* (docteurs de la loi) étaient arrêtés au milieu d'une foule d'adorateurs fanatiques. Des hommes de rang et d'influence étaient *mandés* à l'heure des ténèbres. La

1. C'est à Govindghur que le fameux diamant *Koh-i-Noor* a été longtemps gardé

2. M. Frederick Cooper, *deputy commissioner* à Umritsur, dans son livre intitulé : *The Crisis in the Punjaub from the 10th of May until the fall of Delhi;* London, Smith Elder and Co., 1858.

Digitized by Google

police du district, animée par la certitude du gain, se jetait comme une meute sur la piste révélée à son flair, et ne la quittait plus qu'après être allée chercher, au fond des terriers où il se dissimulait, l'artisan de coupables machinations. Comme au plus beau temps de Vidocq, il y avait des espions sur le marché, des espions aux fêtes, des espions dans les chapelles, dans les prisons, dans les hôpitaux, dans les bazars militaires, dans les groupes d'oisifs bavardant au coin d'un pont, parmi les baigneurs des étangs, parmi les villageois assis en cercle autour de leur puits, sous le grand arbre qui l'ombrage, parmi les curieux qui flânent autour des tribunaux, parmi les casseurs de pierre sur la grande route, aux *séraïs* parmi les voyageurs poudreux. La langue d'un homme ne lui appartenait plus, et faisait partie du domaine public. L'esprit de chicane asiatique était tenu en échec par la volonté puissante de l'Anglo-Saxon tout à coup réveillé. »

Naturellement, toute correspondance était interceptée, et le secret des lettres violé sans le moindre scrupule :

« Dès qu'on en fût venu là, — dit M. Cooper, — on vit bientôt l'étendue et la complication de la trame ourdie pour envelopper et paralyser le gouvernement. Afin d'ébranler la loyauté sikhe, un *bunniah* (petit marchand) écrivait de Jugadaree que les blés étaient à fort bas prix et tout le monde fort satisfait, quand on avait tout à coup découvert que l'autorité *mêlait à la farine des ossements pulvérisés* [1]. Un Cipaye sikh, confiant à un ami ses idées sur la politique du jour, se déclarait, quant à lui, tout à fait indifférent, « mais, ajoutait-il, le tumulte est grand : les *Feringhis*, je le crains, ne dureront pas longtemps. On les bat chaque jour devant Delhi. Je ne sais, par exemple, quelle monarchie les remplacera. » Une autre lettre, ouverte à Jhelum par le Commissaire délégué, développait un plan régulier qui devait aboutir à la destruction totale d'une famille anglaise établie à Jullundur.... A Peshawur, un *naïk* (caporal) du 64e fut pendu pour avoir reçu, en réponse à des questions posées par lui sur le sort destiné aux Européens, une lettre renfermant

1. C'est un des mille modes que les Indiens supposent qu'on peut employer pour en venir à *kharab kur*, à « détruire la foi » des populations. On y travaille aussi, croient-ils, en jetant des cadavres de vaches ou de porcs dans les fontaines publiques.

Digitized by Google

ces mots : *Il faut les tuer tous, sans égard à l'âge, au sexe, à la personne*. En revanche, un vieux *subadar* (capitaine) du 21e, — le seul régiment de ligne qui soit resté au complet sous les armes, — répondant également à des questions qui lui avaient été adressées, engageait fort les Cipayes « à ne pas trahir leur sel. » Il ajoutait que les insurgés pourraient bien avoir trois mois de bon temps, mais qu'à la longue l'ascendant anglais reprendrait ses droits. »

Les désignations symboliques abondaient naturellement dans ces correspondances sur des sujets aussi délicats. Quand on y lisait par exemple : « Les *perles* baissent sur le marché, le *maïs rouge* est en hausse, » il fallait comprendre : « Les *blancs*, les Européens, sont battus, les Cipayes l'emportent. » On y trouvait des nouvelles d'une absurdité flagrante, mais dont se repaissait aveuglément l'ignorance populaire. Un jour, Dost-Mohammed, le maharajah du Caboul, était arrivé chez le Commissaire en chef du Pendjab pour annoncer à sir John Lawrence que l'empereur de Russie et le schah de Hérat marchaient ensemble sur l'Inde à la tête de leurs armées combinées. « L'armée de l'empereur est très-nombreuse, ajoutait le correspondant, bien qu'on n'en connaisse pas le chiffre exact; mais si quelqu'un, ayant vu une montagne à fourmis[1], en pouvait compter les soldats, quel nombre plus élevé imaginerait-on? » — « Les *gobe-mouches* ne manquaient pas dans notre armée, » ajoute M. Cooper en soulignant le mot français. La crédulité de ces *gobe-mouches* n'était pas toujours au profit de l'insurrection. Ainsi, par exemple, dans la bonne volonté si surprenante avec laquelle les troupes sikhes marchèrent contre Delhi, une part doit être faite à l'existence d'une prophétie admise depuis longtemps parmi ces soldats : à savoir qu'un jour viendrait où les Sikhs et les *porte-chapeaux* (*topie-wallahs*, les Anglais), arrivés par mer, reconquerraient Delhi, et placeraient la tête du fils du roi justement au même endroit où, cent

1. *Ant-hill*, fourmilière conique des pays chauds.

Digitized by Google

quatre-vingts ans auparavant, par ordre d'Aureng-Zeyb, avait été exposée la tête du *gourou* Teg-Bahadour. On verra plus tard cette prophétie s'accomplir presque littéralement.

Faut-il attribuer à ces idées de rétribution vengeresse, ou tout simplement à l'abondance extraordinaire qu'une excellente moisson faisait régner dans tout le pays, la tranquillité qui se maintenait malgré toutes les excitations du dehors? Question difficile à résoudre. En somme, Umritsur, la ville sainte des Sikhs, — comme Delhi est la ville sainte des musulmans, Bénarès celle des Hindous, — Umritsur, dont la population grossissait à mesure que les voies de communication se fermaient du côté de Delhi, et qui comptait près de cent cinquante mille habitants, Umritsur ne bougeait pas. Une fausse alerte, dès le 14 mai, avait fait éclater les dispositions des habitants. On crut, un moment, que les régiments désarmés à Mean-Meer allaient se porter sur Ferozepore, puis on les signala comme marchant sur la forteresse de Govindghur, alors assez mal protégée, puisque la majorité de la garnison se composait de soldats indigènes. Aussitôt un rude accueil fut préparé à ces déserteurs suspects, et il se trouva, parmi les agents de l'autorité, un Anglais assez hardi pour aller dans la campagne soulever contre eux les paysans, toujours animés d'une certaine hostilité contre leurs anciens ennemis les Hindous. Cet audacieux appel fut parfaitement écouté : les villageois accoururent sur les points menacés, et couvrirent les chemins de barricades épaisses, formées de pesantes charettes. L'un d'eux donna même l'idée d'y laisser les attelages, le contact des bœufs faisant autant de peur que celui des sabres aux superstitieux brahmines. Dans Umritsur même, on n'eut que de misérables tentatives à réprimer. La plus significative fut celle d'un gardien de ville (musulman) qui tua une vache, pour mettre ensuite au compte des chrétiens cette souillure infligée à la population hindoue; mais, découvert à temps, il fut

Digitized by Google

fouetté jusqu'au sang, puis condamné à un an de fers. L'épreuve ne fut plus renouvelée.

Les petits souverains féodaux que l'annexion avait laissé subsister, se montrèrent généralement plus attachés qu'on ne pouvait l'espérer. Presque tous avaient eu des griefs à faire valoir, ou des compensations à réclamer. Ils mirent un certain orgueil à ne pas choisir l'heure du péril pour faire reconnaître les uns et liquider les secondes. Les rajahs de Patiala, de Bikaneer, de Kuppoorthulla, se distinguèrent par le zèle qu'ils déployèrent en faveur de la race conquérante, et le *vakil* du premier de ces princes, pour exprimer la sollicitude de son maître, disait « qu'il dormait un œil toujours ouvert sur les intérêts de l'armée anglaise. » Le fait est qu'à un moment donné, — c'est-à-dire pendant que le malheureux général Anson, attendant son artillerie de siége à Umballa, se trouvait à la merci de ses troupes, mécontentes et fort ébranlées dans leur fidélité au drapeau, — le rajah de Patiala maintint seul, au moyen de sa petite armée, les communications avec Kurnaul. Il recueillait d'ailleurs, il protégeait et entretenait avec une libéralité princière, les fugitifs qui lui arrivaient de toutes les stations insurgées dans le Hansi et le Hissar.

La mort du général Anson, dont l'impopularité paralysait l'action, et qui semble avoir manqué de l'énergique décision réclamée par des circonstances aussi critiques, donna lieu à la formation d'un conseil de guerre rassemblé à Peshawur. Nous y voyons figurer le colonel Nicholson, qui allait bientôt se signaler dans l'exécution des plans mûris d'un commun accord avec ses collègues[1]. Il était temps d'adopter des mesures décisives, car la situation, malgré tout, s'aggravait. Le brigandage, à peine détruit depuis peu d'années, reparaissait de tous côtés; les mouvements insurrectionnels, plus ou moins caractérisés, qui

1. Le grand conseil de guerre établi à Peshawur se composait, avec lui, des généraux Reed, Cotton, Neville Chamberlain, et du colonel Edwardes

Digitized by Google

avaient éclaté à Thanesur, à Ferozepore — et même à Umballa, sous les yeux du général en chef — donnaient à craindre que la fidélité des Sikhs ne fût bientôt ébranlée. Le district de Simlah — cette terre de prédilection où se jettent, l'été venu, tous les riches oisifs de l'Inde — était sous le coup d'une vraie panique, et Loudhiana, plus au nord encore, n'était maintenue que par l'extrême sévérité du gouverneur anglais donné à cette cité turbulente. Le nom seul de ce terrible fonctionnaire, M. Ricketts, était un préservatif contre l'esprit de révolte, et l'on a su depuis que — tremblant sous le sceptre de fer dont il les frappait sans hésiter — les Hindous soumis à son autorité demandaient naïvement au roi de Delhi de les en débarrasser d'abord. « Ensuite, ajoutaient les pétitionnaires, le soulèvement ira tout seul. » Cependant John Lawrence et Montgomery, redoublant d'efforts, non-seulement maintenaient la paix autour d'eux, mais encore suppléaient à l'inertie forcée du Commandant militaire supérieur. Ils dégarnissaient, sans hésiter, des districts entiers pour envoyer à Umballa tout ce qu'ils avaient de meilleur et de plus sûr en fait de troupes sikhes. Le fameux corps des Guides était déjà parti pour Delhi, où il arriva dès les premiers jours du siége, après une marche — inouïe sous le ciel de l'Inde — de trente milles par jour en moyenne. D'autres bataillons prenaient la même direction. Une colonne mobile s'organisait à Jhelum. La forteresse de Kangra, située dans les montagnes, était enlevée sans coup férir, par un officier intelligent, aux Cipayes qui la gardaient. On isolait, on envoyait au loin, dans des pays déserts, les régiments les plus suspects. Tout se faisait à la fois, rapidement, sans confusion, avec une impassibilité sereine et gaie, qui se traduisait, au besoin, par des jeux de mots lancés dans les circonstances les plus critiques[1].

1. Comme dans cette réponse télégraphique de sir John Lawrence au général Anson, qui, voulant se fortifier dans son camp d'Umballa, lui demandait conseil : « Dans le doute, lui répond le Commissaire

Digitized by Google

La situation était déjà quelque peu améliorée, quand le Commissaire en chef, le 1er juin, prend la parole et s'adresse aux Cipayes par une proclamation formelle. Son langage est bref, clair, catégorique. On peut le résumer ainsi : « Cipayes! quelques-uns des vôtres se sont révoltés! ils sont déjà punis. Soyez « fidèles à votre sel, » à ce gouvernement que vos ancêtres et vous servez depuis cent ans, et qui vous traite mieux qu'aucune armée n'est traitée en aucun pays. On récompensera les soldats fidèles, on chassera les suspects, on punira les mutins. Ne vous croyez pas indispensables; dans le seul Pendjab, le gouvernement anglais trouverait demain cinquante mille soldats pour remplacer les *pourbiahs* éloignés du drapeau. Il n'est que temps de songer à ceci. Demain, l'occasion perdue ne se retrouverait plus. Déjà, de tous côtés, l'Angleterre verse à flots ses soldats dans l'Inde. On vous abuse en vous parlant d'une intervention quelconque dans vos croyances religieuses. Hier encore, le gouvernement rendait aux musulmans de Lahore une mosquée splendide, dont les Sikhs avaient fait un entrepôt. Voyez où sont vos intérêts. Quant à moi, je vous conseille de rester fidèles, et de me livrer les traîtres qui veulent vous pousser à l'insurrection. »

L'habileté de ce langage est dans son appropriation parfaite aux circonstances et aux dispositions de ceux à qui s'adresse l'orateur. Il est intelligible pour tous; il provoque les réflexions les plus simples; il met en jeu les idées qu'il sait dominantes; il exploite surtout la jalousie, la rivalité des soldats brahmines par rapport aux Sikhs, dont ils se savent exécrés. L'antagonisme de race est au moins aussi fort entre les Afghans et les musulmans des pays frontières. On ne néglige rien pour l'augmenter. Ici,

en chef du Pendjab, — lequel était justement assis à une table de whist, — dans le doute, faites *la levée*. Ce sont les *bâtons* (*clubs*, les trèfles) et non pas les *bêches* (*spades*, piques) qui sont les atouts. » En d'autres termes : « Levez le camp ! Ce sont des batailles qu'il faut, non des travaux d'art. »

Digitized by Google

on choisit dans plusieurs régiments mixtes tous les soldats sikhs pour en former un nouveau corps; ailleurs, on élimine avec soin, d'un corps irrégulier du Pendjab, tous les *pourbiahs* qui s'y sont glissés. Ceci est la politique des temps de crise. Plus tard, on fera probablement tout le contraire. On mélangera les races dans chaque bataillon, dans chaque compagnie, afin d'y jeter des éléments qui se neutralisent. En attendant, on recrute activement dans les populations les plus hostiles à l'Hindostan, on augmente les corps irréguliers du Pendjab; on remplit ainsi les vides que laissent dans les forces disponibles, et le départ des soldats européens qu'on dirige sur Delhi, et le désarmement des régiments cipayes dont on a lieu de se méfier.

IX

Peshawur. — Les massacres commencent. — Jullundur et Simlah.

Malgré ces précautions, il est un point vers lequel tous les regards sont tournés avec crainte : c'est Peshawur, à l'extrême pointe nord-ouest, à la dernière limite du côté de Candahar et de Caboul. Qu'arrivera-t-il si ce pays se lève, si les Afghans, peuple montagnard et guerrier, veulent profiter de l'heure fatale, si Dost-Mohammed, entraîné par l'élan populaire et les conseils hostiles des grands de sa cour, donne le signal de l'attaque? A Peshawur et dans les forteresses qui lui font au nord un rempart presque inexpugnable — Murdân, Abozaie, Shubkudr, Michnie, Barra — il n'y a guère que des régiments du Bengale, tous plus ou moins infectés de la contagion séditieuse. Le 55e, envoyé à Murdân pour y remplacer les Guides, s'est récrié sur ce qu'on le condui-

Digitized by Google

sait là « pour l'y tenir en prison. » Des officiers anglais ont été menacés de mort par des officiers indigènes. En certaines localités, on est obligé de tenir les canons sous bonne garde, et la nuit comme le jour, tant les dispositions hostiles des Cipayes deviennent de plus en plus évidentes. La révolte militaire se prépare; elle doit éclater le 22 mai sur tous les points à la fois. Le 18, Nicholson, alors simple colonel du 27e et commissaire délégué, se décide à brusquer la situation. Il commence par mettre en sûreté, dans la forteresse de Peshawur, le trésor, où se trouvent vingt-cinq lacks de roupies (6 250 000 fr.), destinés d'abord comme subsides à Dost-Mohammed. Il envoie en détachements, sous les canons de trois forteresses gardées par les levées montagnardes (*khelat-i-ghilzies*), le 64e, qui a donné des signes d'insubordination. Il somme le général Cotton de désarmer le 24e et le 27e (le propre régiment de Nicholson), bien convaincus d'avoir tenu des réunions nocturnes. Ce désarmement s'opère sans résistance, grâce aux précautions prises, et ceci à la vue d'une innombrable assistance de cavaliers afghans, accourus pour voir si les brahmines se laisseront enlever leurs fusils, à la vue aussi d'une multitude de montagnards qui espèrent un conflit, une lutte, un pillage, indifférents d'ailleurs à l'issue de l'affaire. Aussitôt après s'être débarrassé des deux corps suspects qu'il ne pouvait laisser derrière lui à Peshawur, Nicholson, avec un régiment européen, marche droit au 55e, qu'on lui signale comme en état de révolte ouverte. En effet, il le trouve débandé à la suite d'une émeute nocturne dans laquelle ont failli périr tous les officiers anglais, protégés par quelques soldats qui sont restés sous le drapeau. Le terrible *deputy commissioner*, avec de l'artillerie à cheval, un régiment de cavalerie irrégulière et une centaine de fantassins du Pendjab, s'élance sur les traces des fugitifs, les rejoint au galop, en tue cent vingt, en prend cent cinquante, et reçoit presque tous les autres des mains des *zemindars* épouvantés.

Digitized by Google

Les échos de la vallée de Peshawur répètent à l'envi le nom de *Nikkul-Seyn*, auquel un prestige tout-puissant s'attachera désormais. On se dit qu'il est resté vingt heures sans quitter la selle ; on parle de l'enthousiasme avec lequel l'ont suivi les *irréguliers* du Pendjab. Bientôt on apprend de lui une nouvelle prouesse. Le 10e de cavalerie irrégulière s'était mal conduit à Ferozepore, ainsi que nous l'avons raconté. On lui réservait sa punition. Une moitié de ce corps avait été dirigée vers Peshawur, l'autre demeurant à Now-Shera, c'est à dire à quelques lieues en arrière. Or, par une suite de mouvements bien combinés, cinq cents cavaliers du Moultan, — nouvelles recrues intrépides et fidèles, — partis de Peshawur pour Delhi, et un fort détachement d'infanterie anglaise, parti de Rawul-Pindee pour Peshawur, devaient se rencontrer à Now-Shera pour y cerner et y désarmer cette dernière fraction du régiment condamné, ce qui s'opéra sans difficulté. A Peshawur, l'autre moitié subit le même sort, et tous les soldats du 10e, dépouillés de leurs armes, de leurs munitions, de leurs uniformes, furent honteusement déportés dans le Caboul, où on les confiait provisoirement à Dost-Mohammed.

Bientôt après, à Peshawur, un exemple solennel allait ouvrir la série de ces *retributions*, comme disent les Anglais, — de ces vengeances, faudrait-il dire, — qui ont révolté l'Europe après avoir terrifié l'Inde. Un capitaine en premier (*subadar-major*) du 51e avait été saisi au moment où, se déclarant « rebelle depuis plus d'un an, » il annonçait la ruine de l'Empire anglais. On avait trouvé sur lui (circonstance aggravante) une somme de neuf cents roupies. Son procès fut sommairement instruit, et il fut pendu deux jours après, en pleine parade. Deux hommes du même régiment furent ensuite accrochés à la potence. Un peu plus tard, le tour du 55e arriva ; on forma un immense carré, dont deux côtés étaient occupés par deux batteries d'artillerie, autour desquelles se massaient des cavaliers du

Digitized by Google

Pendjab et des fusiliers européens; sur le troisième étaient en bataille cinq régiments indigènes, dont un de cavalerie, placés entre deux régiments d'infanterie anglaise; immédiatement derrière eux, et dans une direction parallèle, neuf corps de levées sikhes; en face de cette espèce d'amphithéâtre, et occupant la quatrième ligne du parallélogramme, une rangée de potences; en avant des potences, dix pièces de canon; enfin, au milieu du carré, quarante malheureux voués à une mort horrible. En moins d'une demi-heure, ils avaient tous péri, attachés à la bouche des canons, et les lambeaux de leurs cadavres jonchaient le sol.

Remarquons-le bien, l'état des esprits ne rendait pas indispensable — à la date où elle eut lieu — cette application terrible de la loi du talion. M. Cooper, qui en relate les détails avec une satisfaction orgueilleuse et odieuse, déclare lui-même que le désarmement du 20 mai, à Peshawur, avait produit tout l'effet moral qu'on en devait attendre. La veille, Nicholson désespérait du recrutement; les *mullicks* ou chefs de tribus de la vallée, mandés par lui pour y concourir, lui avaient dit nettement : « Montrez-nous d'abord que vous êtes les plus forts, et nous ne vous marchanderons pas notre aide. » *Trois heures après le désarmement*, — nous citons mot pour mot M. Cooper, — fidèles à leur parole, ils se pressaient autour du général Cotton, jetaient leurs sabres à terre devant lui, et lui offraient leurs services ainsi que ceux de leurs vassaux. La conclusion de tout ceci est bien, ce nous semble, que le désarmement suffisait, que le massacre était superflu. Or, s'il était superflu, comment l'appeler? Sans répondre à cette question, constatons le succès de la *politique* adoptée par Nicholson. Il avait relégué les régiments cipayes au delà de l'Indus, où ils étaient isolés et comme perdus au sein de populations hostiles. Il avait imposé à celles-ci le respect du nom anglais et une confiance absolue dans la supériorité de sa force. Enfin, par le recrutement qu'il pratiquait largement dans ces peuplades sauvages, et par

Digitized by Google

le soin qu'il prenait de mettre immédiatement les nouvelles recrues en hostilité avec les soldats venus de l'Hindostan, — soldats qu'il leur faisait désarmer et dont il leur donnait les dépouilles, — il rendait impossible toute coalition des Afghans et des brahmines.

Quant à Dost-Mohammed, il avait adopté dès le début, il avait suivi jusqu'au bout la politique dont Runjet-Singh s'était si bien trouvé. Chargé d'une mission politique relative au Candahar, il recevait de la Compagnie, à titre de subside temporaire, un lack de roupies par mois (3 millions de francs par an). Sa mission terminée, on se garda bien de supprimer le subside. Il était donc resté le pensionnaire du gouvernement anglo-indien, et toutes les incitations de sa famille, toute l'influence de son frère aîné (sultan Mohammed), ne purent le décider à échanger des avantages si palpables contre les chances fort incertaines d'une participation à la Révolte. Il préférait le bénéfice sonnant de l'alliance anglaise à l'espoir chimérique de « posséder la vallée de Peshawur. »

Si les habitants de Sivat, de Peshawur, du Caboul se sont montrés si rebelles aux incitations parties de l'Hindostan, il faut bien admettre que le joug britannique leur était relativement léger. Et c'est ce que nous explique M. Cooper dans un passage bon à reproduire :

« Les taxes imposées à la vallée, nous dit-il, sont plus légères qu'elles ne l'ont jamais été. Les Douranies (l'ancienne dynastie) foulaient le peuple comme on moud le grain; c'est ce qu'ils font encore dans la portion du Caboul qui leur est restée soumise. Ils tiraient chaque année de Peshawur, par voie d impôt, au moins douze lacks (3 millions de francs), et autant à l'aide d'exactions ou de pillages. Le gouvernement anglais se contente de six lacks par an, et il en dépense autant chaque mois. Aussi n'avait-on jamais vu pareille prospérité dans le pays; la propriété territoriale y est enviée. Sous les dynasties sikhe et douranie, on craignait d'être propriétaire, on désavouait ce titre onéreux; maintenant on se dispute le moindre lopin; on va rechercher, on invoque des contrats vieux de cinquante ans.

Digitized by Google

Du Caboul, du Bokhara, descendent des réclamants qui tentent de reconquérir, dans la riche vallée, les domaines dont ils s'étaient éloignés. Le grand nombre des troupes, les fortes dépenses de l'occupation, assurent un large débouché aux produits du sol, aux céréales de la plaine, aux bois, aux fruits des montagnes. Cela est si vrai que, pour punir une tribu factieuse, le meilleur moyen est de lui fermer le marché de Peshawur et des cantonnements militaires. C'est ce qu'on appelle la « bloquer [1]. »

Tout, dans le Pendjab, ne se passait pas comme à Peshawur. L'insurrection de Jullundur reproduisit, le 7 juin, de point en point, celle de Meerut. En face d'un régiment anglais qui ne demandait qu'à charger, et d'une batterie d'artillerie indigène, mais restée fidèle, deux régiments d'infanterie et un régiment de cavalerie cipayes mirent le feu aux cantonnements, incendièrent une des plus belles stations de l'Inde, pillèrent le trésor, tirèrent sur leurs officiers, et partirent sans avoir été attaqués. Les officiers anglais firent bravement leur devoir, et plusieurs périrent. Le général (que nous ne nommerons pas, puisque sa conduite a été déclarée exempte de tout blâme) eut le malheur d'agir comme son collègue Hewett, c'est-à-dire d'hésiter, de manquer l'heure opportune, de commencer trop tard la poursuite, et de voir s'échapper impunis, dans la direction de Loudhiana, — autant vaut dire dans la direction de Delhi, — les trois corps insurgés. La forteresse de Phillour, un des grands arsenaux militaires, déjà miraculeusement sauvée, le 12 mai, par l'arrivée d'un détachement européen, au moment où la garnison indigène allait se révolter, courut quelque danger de tomber aux mains des rebelles; ceux-ci, d'ailleurs, mieux commandés ou plus courageux, auraient pu se maintenir à Loudhiana, qui s'insur-

1. Tout marchand de la tribu *bloquée* que l'on vient à surprendre en état de rupture de ban — c'est-à-dire trafiquant dans la vallée de Peshawur — est immédiatement jeté en prison, et celui qui l'a dénoncé reçoit une prime de dix roupies (25 fr.).

Digitized by Google

gea dès qu'ils parurent; mais ils se sentaient poursuivis, et se hâtèrent d'évacuer cette ville importante, où l'inflexible *délégué* Ricketts se hâta de rentrer, dès qu'ils furent partis, à la tête de quelques cavaliers. Une vingtaine de Cachemyriens avaient pris part à l'émeute provoquée par les fugitifs de Jullundur. Ils furent pendus sans rémission dès que M. Ricketts eut repris l'administration de la cité.

La panique de Simlah mériterait à peine une mention, si, dans ce cours d'événements tragiques, elle ne formait un contraste frappant. Simlah est, nous l'avons dit, une fraîche retraite où se réfugient en foule, les chaleurs venues, les familles riches de la colonie anglo-indienne. Un régiment de Ghourkas veillait sur cette heureuse cité. Or le soldat ghourka, — fort apprécié quand il vient en aide à la bonne cause, — n'en est pas moins un allié fort capricieux, fort peu traitable, et, s'il vient à s'insurger, un véritable démon. On peut donc s'imaginer la peur qui saisit l'élégante population des environs de Simlah quand des rumeurs sinistres, et fondées en partie, lui firent craindre la révolte des montagnards à qui elle était absolument livrée[1]. La terreur s'empara d'abord des *ladies*, gagna les *civilians*, et fut, assure-t-on, partagée par quelques-uns des rares militaires que l'état de leur santé retenait, mal-

1. Les Ghourkas de Simlah s'irritèrent ou feignirent de s'irriter des précautions qu'on prenait « contre eux, » disaient-ils. Ils insistèrent surtout pour qu'on leur laissât la garde de la banque (renfermant 80000 roupies environ). Ils allèrent ensuite jusqu'à s'appliquer, sans autorisation et « à titre d'avance, » seize mille de ces roupies qu'ils avaient voulu voir, et à l'aspect desquelles leurs fronts basanés s'étaient soudainement éclaircis. Là, comme à Kussowlee (une autre station des montagnes au-dessus d'Umballa), ils se montrèrent quelque temps gardiens si fidèles du trésor public, qu'ils n'en laissaient plus sortir une roupie. Ceux de Kussowlee finirent par piller ce trésor et se disperser. Tout ceci, avouons-le, n'avait rien de très-rassurant. En somme, — et sans entrer dans le détail des faits, — les Ghourkas de Simlah arrivèrent aux dernières limites de l'indiscipline, et on ne les maintint dans une sorte d'obéissance qu'à force de concessions. Du reste, ramenés ensuite à leurs devoirs, ils sont devenus d'excellents auxiliaires, et, cette fois encore, la fin a justifié les moyens.

Digitized by Google

gré eux, dans les pacifiques vallons de l'Himalaya. Il y eut des phénomènes d'hallucination vraiment remarquables; des télescopes braqués sur Simlah firent voir la ville en feu, la banque pillée, les Ghourkas déchaînés, alors que néanmoins aucun désordre ne se manifestait dans ce Vichy, ce Cauterets de l'Inde. Des lettres furent écrites où d'éternels adieux étaient adressés à leurs amies par des dames aujourd'hui fort bien portantes. Certains fuyards firent trente milles d'une seule traite pour s'éloigner du volcan qui n'existait pas, et — ce qui rend cette comédie un peu trop dramatique — quelques-uns périrent, soit de fatigue, soit de terreur.

X

Jhelum et Sealkote. — Exterminations. — La fièvre du meurtre.

Ces événements, que nous racontons autant que possible dans leur ordre chronologique, nous ont conduit jusqu'aux premiers jours de juillet. C'est alors que la Révolte éclata coup sur coup à Jhelum et à Sealkote, deux stations fort isolées, au nord de Lahore, sur la frontière qui confine aux états de Gholab-Singh.

Toutes deux étaient absolument livrées aux Cipayes. Les régiments stationnés à Jhelum donnant quelque lieu de craindre leurs dispositions, on commença par faire sortir l'un d'eux, le 39e, qui se laissa bénévolement emmener du côté de Shahpore, croyant marcher à quelque expédition contre un des petits rajahs du pays. Là, isolé de toute influence, et ne sachant à quel mouvement se rattacher, il se laissa désarmer sans résistance. Le 14e, resté à Jhelum, était espionné de près, et on savait qu'il s'y était formé deux partis, — l'un pour la soumission, l'autre pour la ré-

Digitized by Google

volte, — dont l'influence prenait alternativement le dessus. Les choses étant bientôt venues au point de rendre le désarmement inévitable, un détachement anglais de deux cent cinquante hommes, avec trois pièces de campagne, et une fraction du corps de cavalerie formé dans le Moultan prirent le chemin de Jhelum. A peine parurent-ils en vue des cantonnements, où le colonel du 14e avait eu l'imprudence d'annoncer leur arrivée, que la révolte éclata soudainement. Les Cipayes tirèrent sur leurs officiers, dont aucun heureusement ne fut atteint, et, retranchés dans leurs casernes, ouvrirent le feu sur la petite colonne, harassée de fatigue, qu'on amenait pour les réduire. La disproportion des forces était évidente entre deux cent cinquante hommes épuisés par la marche, se battant d'ailleurs à découvert, et sept à huit cents soldats bien dispos et bien abrités. Toutefois il n'y avait pas à hésiter, et les Anglais attaquèrent, sans même faire halte. La lutte fut acharnée et sanglante. Il fallut chasser de leurs huttes, à la baïonnette, les rebelles, qui avaient cru s'y maintenir aisément. Le canon aidant, on y parvint, et les Cipayes furent contraints de se réfugier dans un village entouré de murs. Les en déloger n'était pas possible séance tenante, avec des hommes qui, après avoir fait douze milles de marche, venaient de se battre douze heures consécutives. On bivaqua donc toute la nuit. Le lendemain matin, les rebelles avaient disparu, laissant derrière eux près de deux cents morts. « La police, lancée sur leur piste, en tua bon nombre dans les îles[1], et *cent seize* furent exécutés, » nous dit, sans plus de phrases, l'impassible écrivain dont nous recueillons les précieux témoignages. Il a également jugé à propos de conserver à la postérité une correspondance qui montre comment se traitaient, entre les autorités, ces sortes d'affaires. Un Commissaire-assistant, M. Hawes, écrit à son supérieur, M. Montgomery, lequel

1. Les îles formées par les nombreux affluents du Jhelum.

Digitized by Google

en réfère au Commissaire en chef sir John Lawrence, pour lui demander ce qu'il faut faire d'*un* officier et de *sept* cipayes du 14e pris sur les bords du Jhelum[1]. Ils sont parfaitement convaincus de rébellion. « Tout ce qu'il reste à savoir est s'il faut les pendre sur place, ou les envoyer canonner en quelque autre endroit.... Ils avaient tous leurs fusils chargés et amorcés, mais la faim les avait mis hors d'état de s'en servir.... Je vous serai obligé de m'envoyer de promptes instructions. » A cette lettre, en la renvoyant au Commissaire en chef, M. Montgomery ajoute ces simples mots : — *J'ai ordonné qu'ils fussent tous pendus*. R. M. Sir John Lawrence retourne la lettre, et, jaloux du laconisme de son subordonné, voici ce qu'il a tracé immédiatement au-dessous de l'apostille qu'on vient de lire : — *All right!* J. L.

Sealkote n'est pas loin de Jhelum. Une tranquillité parfaite y avait régné jusqu'au moment où se passèrent les incidents que nous venons de rapporter. Il est vrai que sous cette tranquillité apparente on nous fait entrevoir les projets sinistres des Cipayes. « Ils étaient les maîtres, dit M. Cooper, et ils se sentaient suspectés. » Le fait est qu'en apprenant, par un soldat congédié, ce qui s'était passé à Jhelum, les soldats de Sealkote prirent immédiatement leur parti. La lettre de M. Hawes est du 11 juillet; la révolte de Sealkote est du 14. Comme à Meerut, comme à Delhi, comme à Jullundur, les cavaliers donnèrent le signal en courant au galop sur tous les points, aux cris de : *Les Feringhis arrivent! Ils veulent nous christianiser!* Puis l'incendie et le pillage, puis l'assassinat des officiers, le massacre des femmes et des enfants. Un médecin qui, la veille au soir, à table, se riait des craintes exprimées devant lui, est tué dans sa voiture, à côté de sa fille. Celle-ci, entraînée dans un corps de garde, y trouve,

1. « Les Cipayes faits prisonniers en cette occasion étaient, remarque-t-il, au nombre de *neuf;* mais l'un d'eux s'est poignardé dans le bateau, et un second s'est noyé en se précipitant dans le fleuve. »

Digitized by Google

par miracle, un officier européen et quelques soldats fidèles qui parviennent à la sauver. Des familles entières, — une, entre autres, de huit enfants, — tapies dans d'obscures cachettes, y passent quatorze heures entre la vie et la mort, à côté de leur demeure mise à sac, au bruit des meubles qu'on brise, des toits qu'on démolit, des dépôts de poudre qui sautent l'un après l'autre; des prêtres, des femmes sont égorgés de sang-froid : — bref, une série d'horreurs dont ces récits indiens nous rassasient, mais dont il ne faut cependant pas manquer d'évoquer le souvenir, car il explique — s'il ne les justifie point — les épouvantables représailles qu'on en a tirées.

A l'heure même où ces désordres ensanglantaient la station isolée de Sealkote, des émissaires fidèles allaient en prévenir Nicholson, et Nicholson ne devait pas laisser la Révolte bien longtemps impunie. Les insurgés, cependant, après avoir délibéré si, possesseurs d'un canon de 12, ils n'attaqueraient pas le fort où s'étaient retirés les Européens échappés au massacre, — songeant à la colonne mobile qui parcourait le pays et dont ils ignoraient la direction actuelle, — sortirent de Sealkote, musique en tête, bannières déployées, chargés de butin, ivres de joie. Nicholson était alors sous les murs de Phillour, occupé à désarmer plusieurs régiments d'une fidélité devenue douteuse. Ces régiments formaient exactement la moitié de la colonne placée sous ses ordres[1]. Il n'hésita cependant pas une minute, et une marche forcée, sous le soleil de juillet, le porta d'Umritsur à Goudaspore. Il apprit, en y arrivant, que les rebelles de Sealkote étaient à quinze milles de là, sur le point de traverser la Ravee, qui les séparait encore

1. C'étaient les 59e, 33e, 35e d'infanterie indigène, plus un escadron du 9e de cavalerie. Ils marchaient de conserve avec le 52e d'infanterie royale (anglais) et une artillerie fidèle, toujours placée de manière à écraser les Cipayes, s'ils faisaient mine de bouger. Après leur licenciement, il lui restait, outre le 52e et son artillerie, des détachements de deux régiments du Pendjab, une compagnie de police, et deux des *ressallahs* nouvellement levés et organisés.

Digitized by Google

de lui. Rien de plus simple que de leur disputer le passage, mais il s'en garda bien. Le fleuve, en grossissant derrière eux, — c'était l'époque des crues, — devait les lui livrer bien acculés, ou noyer ceux qui essayeraient de le retraverser dans leur fuite. Le calcul se trouva juste. Un premier combat, où ils essayèrent de tenir bon, leur coûta cent cinquante hommes, sans compter les fuyards emportés par la Ravee. Le butin fut énorme, et les Sikhs de Nicholson s'en gorgèrent comme des vautours. Le lendemain, quatre cents hommes environ, retirés dans une île du fleuve et pourvus encore d'une pièce d'artillerie, parurent vouloir résister. Nicholson fit passer la moitié de ses troupes d'un bord à l'autre, et la prise du canon des insurgés (manœuvré, soit dit en passant, par un ancien *khansamah* ou chef de cuisine) fut le signal d'une déroute complète. Tous ceux des mutins qui ne purent se sauver à la nage furent tués sur place. Quant aux prisonniers qu'on fit ensuite, leur sort ne fut pas même mis en question. A mesure qu'on les amenait devant Nicholson : — *A la lanterne !* disait-il en français, et ce français-là ne manquait pas d'interprètes[1].

A Sealkote, cependant, le *judicial commisioner* sévissait contre ceux des agents de l'autorité qui n'avaient pas fait leur devoir. Trois d'entre eux étaient Sikhs, et d'un grade élevé. On leur fit les honneurs d'un procès en règle ; mais ils furent pendus comme les autres. Leur pardonner parce qu'ils étaient Sikhs eût été contraire à la politique inflexible du Commissaire en chef et de ses délégués.

Nous allons assister maintenant à une tragédie qui fait pâlir tous les récits précédents. Qu'on veuille bien nous permettre de ne pas la raconter nous-même. M. Cooper en a été un des principaux acteurs ; il aura seul la parole, et nous n'ajouterons pas un mot de réflexion à son récit, dont nous donnons le plus fidèle abrégé.

1. Cooper's *Crisis in the Punjaub*, p. 149.

Digitized by Google

Le 26e régiment — ainsi qu'on l'a vu plus haut — avait été, le 13 mai, désarmé à Mean-Meer (près de Lahore). Il y était resté sous la garde des nouvelles levées sikhes. Un projet de fuite s'organisa dans ses rangs et, croit-on, de concert avec d'autres régiments également désarmés. Le 30 juillet, les Cipayes se levèrent en masse, et l'officier qui les commandait (le major Spencer), tomba sous leurs coups. Un sergent-major européen périt aussi ; un lieutenant ne leur échappa que grâce à l'excellent galop de son cheval. Au premier bruit de révolte, les Sikhs étaient accourus, et le feu précipité qu'ils dirigèrent sur la masse des Cipayes put bien contribuer à les mettre tous en fuite, — les bons comme les mauvais, les révoltés comme ceux qu'on aurait pu ramener,— car le meurtre du major Spencer n'avait été que le crime d'un fanatique isolé, lequel s'était jeté à l'improviste, le sabre en main, sur ce digne officier, en appelant ses camarades au massacre de tous les Feringhis. Quoi qu'il en soit, le 26e, désarmé, fuyait en masse. De Lahore et d'Umritsur, deux détachements furent lancés à sa poursuite, d'abord au sud, du côté de Delhi, où on croyait qu'il se dirigeait, puis au nord, où — sans qu'on ait pu savoir quel était son but — il se portait effectivement.

Le 31 juillet, on le signala longeant la rive gauche de la Ravee, et près d'un *ghaut*, ou gué, dont le passage lui avait été disputé avec succès par un collecteur indigène (*thesildar*) suivi de ses agents et de villageois enrôlés sous leurs ordres. On organise une poursuite nouvelle, et quatre-vingt-dix cavaliers, commandés par l'officier du district (M. Cooper en personne, ne l'oublions pas), arrivent à l'endroit désigné, où ils trouvent les traces évidentes d'un combat à peine terminé, le terrain foulé, les bords de la rivière rompus, des flaques de sang. Effectivement, on avait attaqué là les fugitifs. Près de cent cinquante avaient péri, soit fusillés, soit précipités dans la Ravee, que les premières pluies avaient déjà beaucoup grossie. Le reste

Digitized by Google

s'était dispersé, une partie remontant le fleuve, d'autres le traversant au moyen de radeaux improvisés, et se réfugiant sur une île voisine où les villageois n'avaient ni pu ni osé les rejoindre. Ils étaient là — c'est M. Cooper qui parle — « comme une couvée de gibier sauvage, » et bon nombre avaient déjà péri en se jetant à la nage, car la faim leur ôtait leurs forces. Donc toutes circonstances naturelles, artificielles et accidentelles se réunissaient pour assurer aux mutins le sort qu'ils méritaient. La journée était fraîche, les chevaux encore en état, quoique ayant fait leurs vingt-six milles tout d'une traite. Le soleil se couchait, et les révoltés, n'y voyant plus très-bien, devaient s'exagérer l'importance des renforts amenés à ceux qui les poursuivaient : ils ignoraient que le *thesildar* (le collecteur) avait envoyé à la poursuite de leurs camarades une bonne partie de son monde.

Pour les aller chercher dans leur île, on n'avait que deux mauvaises barques. De plus, quelques-uns des cavaliers étant des Hindostanis, on pouvait craindre qu'ils ne facilitassent quelques évasions présentées ensuite comme accidentelles; enfin le nombre seul des fugitifs était un embarras, en supposant même qu'ils se laissassent prendre sans résistance. Comment les passer, d'un bord à l'autre? — Ici M. Cooper fait une délicate allusion au conte badin du Renard, des Oies et du Sac d'avoine[1]. Nous la supprimerions, pour son honneur, s'il n'ajoutait qu'il récita ce fabliau de circonstance au sirdar sikh et aux autres chefs de sa cavalerie, ce qui leur procura un bon moment de fou rire (*caused intense mirth*). — Il fallut ensuite prendre un parti, et trente cavaliers, descendus de cheval, furent embarqués pour l'île. On avait eu soin de n'y pas comprendre les compatriotes des misérables qu'on allait saisir, et qui attendaient,

1. Le conte analogue, en français, est intitulé : *le Renard, la Chèvre et le Chou.*

Digitized by Google

glacés de terreur, affamés, épuisés de fatigue, ces ennemis si joyeux. La traversée dura vingt minutes. Pendant qu'elle s'effectuait, quarante ou cinquante des Cipayes, poussés par le désespoir, se lancèrent dans les flots. On les vit disparaître sous l'eau rapide, se montrer un peu plus loin, disparaître encore, et s'enfoncer sans doute pour jamais.

Les *sowars*, abordant à basse eau et s'avançant sur l'île, tenaient les fugitifs au bout de leurs mousquets à mèche, — mauvais mousquets, qui eussent très-mal fonctionné, remarque M. Cooper, — lorsque, du rivage opposé, leur arriva l'ordre : *Ne tirez pas!* Ces trois mots produisirent sur les mutins un effet remarquable. L'idée leur vint — idée folle, espoir insensé — qu'on les ferait passer devant un conseil de guerre, puisqu'on ne les fusillait pas sur place. Et alors soixante-cinq hommes, jeunes, robustes, valides, se laissèrent garrotter par un seul soldat, qui les entassa ensuite, comme un vil bétail, dans une des barques, vidée à cet effet. Puis il se mit à ramer et les conduisit à l'autre bord, où, à mesure qu'ils sortaient de la barque, les villageois s'emparaient d'eux pour les lier plus solidement, après leur avoir arraché ignominieusement leurs décorations, colliers, boucles d'oreilles, etc. — « C'était, remarque M. Cooper, le Sac d'avoine. » — Ce premier convoi reçut ordre de s'acheminer sous escorte vers la station de police la plus voisine (Ujnalla).

Seconde traversée, seconde capture. Cette fois, la barque escortée s'écartant un peu de celle qui la convoyait, on crut à une fuite préméditée, et on joignit à force rappels énergiques une volée de mousqueterie adressée aux Cipayes. En somme, c'était une fausse alerte. Le second détachement de prisonniers débarqua comme le premier. Comme le premier, il fut insulté, pillé, garrotté, expédié sur Ujnalla. De même pour le troisième, qui comprenait jusqu'au dernier des Cipayes réfugiés dans l'île. Le triple cortége avançait lentement sur les routes détrempées par la

Digitized by Google

pluie. On avait de la boue jusqu'aux genoux ; mais il faisait clair de lune, et l'astre « gracieux » — épithète de M. Cooper — empêchait toute évasion. A minuit seulement, tout le monde était rendu ; mais la pluie, qui recommençait, empêcha d'expédier immédiatement ce qui restait à faire. On remit au petit jour. Avant que l'aurore eût brillé, on amena une quatrième troupe de Cipayes comprenant soixante-six hommes, et, la station de police étant à peu près pleine, on logea ces derniers venus dans une grosse tour ou bastion.

En partant d'Umritsur, le Commissaire délégué (toujours M. Cooper) s'était pourvu d'une bonne provision de cordes, pensant que les prisonniers seraient peut-être en assez petit nombre — les arbres étant fort rares — pour être pendus. Il s'était aussi précautionné d'une réserve de cinquante fusiliers sikhs pour l'autre hypothèse, celle d'une exécution en masse. Or on se trouvait en face de *deux cent quatre-vingt-deux* Cipayes, sans compter les valets d'armée, cantiniers, etc., qu'on avait tout simplement livrés à la miséricorde des bons villageois. L'exécution en masse allait donc de soi. Elle offrait bien quelques difficultés, par exemple l'ensevelissement des cadavres ; mais « un bonheur n'arrive jamais seul, » — comme le fait remarquer le narrateur, — et un puits profond, desséché, qu'on découvrit à cent cinquante pas de la station de police, leva fort à propos tout obstacle. Ce qui mit ensuite le comble à la joie d'un chacun, — les Cipayes exceptés, bien entendu, — c'est que le jour même où allait s'accomplir ce grand acte de « rétribution » était justement le 1er août, anniversaire de la grande fête mahométane, le *Bukra-Eed*, qui jamais n'a lieu sans quelques sacrifices en commémoration de celui d'Abraham. C'était un excellent prétexte de renvoyer les cavaliers musulmans à Umritsur, pour qu'ils pussent vaquer dans la « ville sainte » à l'accomplissement de leurs rites sacrés, — « et cependant le *chrétien* resté seul, avec l'aide des Sikhs fidèles, pourrait

Digitized by Google

à son aise accomplir, lui aussi, *son* sacrifice ignoré de ceux de ses adhérents[1] dont il eût risqué, s'il les eût prévenus, d'alarmer la conscience. »

Les musulmans partis, on posa des sentinelles autour de la petite ville, afin d'empêcher la sortie d'aucun curieux; les autorités furent convoquées, et seulement alors on leur annonça ce qui allait se passer. Nous ne nous chargeons plus de raconter ou d'abréger. Traduire est déjà beaucoup.

« Les Cipayes étaient appelés dix par dix. On prenait leurs noms, on leur mettait les menottes, on les liait ensemble, et on les menait au lieu du supplice, où les attendait un détachement de fusiliers. Lorsque le bruit sinistre et lointain de la mousqueterie les eut convaincus, bien malgré eux, qu'ils étaient voués à une mort inévitable, les condamnés se montrèrent sous les aspects les plus divers : étonnement, rage, frénétique désespoir, impassibilité stoïque. En passant devant le magistrat anglo-saxon[2], assis à l'ombre de la station, entouré des autorités indigènes et remplissant un devoir solennel, un de ces pelotons lui hurla que lui, le chrétien, subirait bientôt le même sort. Puis, arrivant devant les jeunes soldats sikhs qui, tenus en réserve, devaient aller, peu après, remplacer les premiers exécuteurs, ils se mirent, tout liés qu'ils étaient, à danser en insultant la religion sikhe, et ils appelaient ironiquement *Gungajee*[3] à leur aide. Un seul homme voulut répondre à ces insultes, mais on le fit taire à l'instant. En revanche, il y eut des condamnés qui sollicitèrent la permission de faire un dernier

1. Il faut bien citer le texte même de cette phrase inouïe : « A capital excuse was thus afforded to permit the Hindostani mussulman horsemen to return to celebrate it (the Bukra Eed) at Umritsur, while the *single christian*, *unembarrassed* by their presence, and aided by the faithful Sycklis, might *perform a ceremonial sacrifice* of a different nature (and the nature of which they had not been made aware of) on the same morrow.... » — Cooper's *Crisis in the Punjaub*, p. 161.

2. Toujours M. Cooper, parlant de lui-même à la troisième personne.

3. Nous ignorons la portée ironique de ce sarcasme. Il nous semble cependant que Gungajee doit être la divinité ou l'une des divinités adorées par les Sikhs.

Digitized by Google

salaam au *sahib* (un dernier salut au Seigneur, c'est-à-dire au Magistrat européen).

« Cent cinquante, environ, avaient été passés par les armes, quand un des exécuteurs s'évanouit (c'était le plus âgé du détachement), et un peu de répit fut donné en conséquence. On reprit ensuite, et on était arrivé à deux cent trente-sept, quand le Magistrat du district [1] fut informé que le restant des condamnés refusait de sortir de la tour-bastion, leur cachot provisoire. Prévoyant quelque résistance, quelque sortie désespérée, on se mit en mesure d'empêcher toute évasion. On ne pouvait guère prévoir ce qu'on allait apprendre du sort terrible qui avait déjà frappé le reste des mutins. Ils avaient devancé de quelques heures la mort qui les attendait. Les portes ouvertes, on les trouva presque tous morts. La célèbre tragédie du *Black-Hole* [2] se trouvait ainsi involontairement reproduite. On n'avait entendu aucun cri durant la nuit, à cause du tumulte qui régnait dans le village et autour de la station. Les cadavres de quarante-cinq malheureux, morts de peur, d'épuisement, de fatigue, de chaleur, de suffocation, furent extraits au grand jour, et jetés avec les autres dans la même fosse, unique pour tous, par les balayeurs du village.

« Un Cipaye seul — grièvement blessé dans le combat — se trouvait hors d'état d'être transporté sur le lieu de l'exécution. On le réserva donc, à titre de *témoin de la reine*, et on l'expédia d'Umritsur à Lahore, avec quarante et un prisonniers

1. Encore M. Cooper.

2. Le *Trou-Noir* de Calcutta est célèbre dans les annales de l'Inde. Après avoir repris aux Anglais la ville destinée à devenir la capitale de l'Empire anglo-indien, Sourajah-Dowlah, qui avait promis d'épargner la garnison prisonnière, oublia de régler ce qu'on en devait faire. *Cent quarante-six* hommes furent, en conséquence, entassés dans une chambre de dix-huit pieds carrés, et cela au mois de juin (1756), sous le brûlant climat du Bengale. Cette chambre n'était, à vrai dire, ni un trou ni même un cachot. Elle était au rez-de-chaussée; elle était percée de deux fenêtres. Cependant, pressés les uns contre les autres, et contraints, sous peine de mort, d'y rester en silence, les Anglais mouraient asphyxiés l'un après l'autre. Quand, le matin venu, les portes furent ouvertes, on ne trouva plus que *vingt-trois* hommes vivants, et ceux-là même avaient vieilli, en une nuit, de manière à n'être plus reconnaissables. Des morts, quelques-uns se trouvaient déjà dans un état de putréfaction aussi avancé que s'ils eussent été sous terre depuis plusieurs jours. — Harriet Martineau's *British Rule in India*, p. 99.

Digitized by Google

ultérieurement ramassés de çà et de là. Plus tard, en pleine parade, et par-devant les autres régiments de Mean-Meer qui avaient montré des dispositions à la révolte, *tous*, sans exception, furent mis en pièces par le canon. Quant à l'exécution d'Ujnalla, commencée à la pointe du jour, elle ne dura que quelques heures. Ainsi, dans les quarante-huit heures qui suivirent la perpétration du crime, *près de cinq cents hommes* l'avaient payé de leur vie.

« Les indigènes, rassemblés en foule, auxquels on expliquait ce qui venait de se passer, trouvaient le procédé parfaitement équitable (*righteous*), mais incomplet, et cela parce que le Magistrat ne faisait pas jeter pêle-mêle dans le même puits la petite horde d'hommes, de femmes, d'enfants, qui avait suivi la fortune des Cipayes révoltés.

« Un tumulus a été élevé sur cette fosse, que les gens du pays appellent déjà le *Moofsedgar*, le trou aux Rebelles. On le voit de loin, et comme il est sur la grande route, les voyageurs demandent volontiers ce que c'est; ils ont ensuite tout le temps de méditer sur le récit qu'ils obtiennent pour réponse. L'inscription suivante, TOMBEAU DES REBELLES, sera gravée en lettres capitales sur trois faces du petit édifice, en persan, en anglais et en goormookhi. »

Il y a quelque chose de plus effrayant que ce récit, si lestement, si froidement, si gaiement rédigé : c'est le calme de conscience qu'il dénote chez le narrateur, et qui ne se dément pas même lorsque, renonçant à son bizarre enjouement, il expose, avec un sérieux inaltérable, les motifs de sa conduite. « Le crime était la révolte, dit-il; la révolte est punie de mort. La loi a été strictement exécutée; la politique exigeait qu'elle le fût. Nicholson venait de partir pour Delhi. La résistance prolongée de cette ville jetait les esprits dans l'inquiétude. Notre situation s'aggravait. Nous avions, dans le Doab, sept régiments et demi de Cipayes désarmés, plus deux régiments (armés) d'irréguliers auxquels on pouvait à peine se fier. Une occasion aussi précieuse de frapper un grand coup, de produire une grande terreur, ne pouvait être négligée. L'Angleterre a le droit de compter sur le dévouement absolu de tous ses

Digitized by Google

enfants. Comme le disait jadis Nelson, elle « espérait que chacun ferait son devoir. » En faisant le mien, j'ai prévenu peut-être cent fois plus de meurtres que je n'ai envoyé d'hommes au supplice. »

M. Cooper va plus loin; il flétrit, il insulte, il appelle « philanthrope pour rire (*mock philantropist !*) quiconque pensera qu'il a excédé ses pouvoirs et oublié les saintes lois de l'humanité. « La question se résume ainsi pour lui : « s'il y a un puits à Cawnpore, il y en a un à Ujnalla. » Et il ne s'aperçoit pas que le second fait presque oublier le premier. Une lettre semi-officielle le rassure d'ailleurs complétement. « Quand on l'aura lue, dit-il, on ne s'étonnera pas que le gouvernement du Pendjab soit si constamment heureux. » Lisons-la donc.

Sir John Lawrence K. C. B. à M. Cooper, esq., D. C.

« Lahore, 2 août 1857.

« Mon cher Cooper, je vous félicite de vos succès contre le 26e d'infantérie indigène. Vous et votre police avez agi avec beaucoup d'énergie et d'entrain; vous avez bien mérité de l'État. J'espère que le sort de ces Cipayes servira d'avertissement aux autres. Il faut faire tout ce qui sera humainement possible pour glaner ceux qui ont encore la clef des champs.

« Roberts vous laissera sans doute le soin de distribuer les récompenses, etc. »

M. Montgomery est plus enthousiaste encore que sir John Lawrence. « Honneur à vous, mon cher Cooper, pour ce que vous avez fait, et si bien fait.... Ce sera, votre vie durant, une plume à votre chapeau.... L'argent ne vous manquera pas pour récompenser tout le monde.... Ayez soin que les Sikhs (ceux de l'exécution) aient une bonne grosse somme bien ronde à se partager.... Je vous félicite de nouveau.... Vous ramasserez bien encore quelques traînards.... Envoyez-*nous* maintenant ce que vous prendrez.... Vous avez assez de carnage comme cela.... Il nous

Digitized by Google

en faut, d'ailleurs, pour les troupes d'ici, et pour le témoignage à rendre.... »

Autre lettre, dans le même style, d'un des rajahs les plus fidèles, celui de Khuppoorthulla. Celle-ci nous surprend beaucoup moins. Quant aux deux premières, nous les livrons, sans la moindre réflexion, aux *mock-philanthropists*, qu'elles guériront sans doute de leurs puérils scrupules.

XI

Siége de Delhi.

Sortons des charniers[1] et revenons au camp. On nous accordera bien quelques pages pour raconter ce long siége de Delhi.

Il a duré plus de trois mois, du 8 juin au 15 septembre 1857. Ce laps de temps se partage en deux périodes bien distinctes : l'une de persistance presque déses-

1. Il ne tiendrait qu'à nous d'y rester et de raconter le massacre du 51e à Peshawur. Ce régiment se souleva en masse pendant une visite qu'on faisait dans ses cantonnements pour y découvrir des armes cachées. Ceci dit assez positivement qu'il était déjà désarmé. L'insurrection échoua devant la fermeté d'un régiment indigène, le 18e, qui, après avoir repoussé les rebelles, les poursuivit dans leur fuite, de concert avec les cavaliers du Moultan. Voici le résumé de cette brillante affaire, d'après M. Cooper : « Avant la révolte, le 51e comptait 871 hommes. L'infanterie du Pendjab en fusilla ou tua sur place 125; les cavaliers du Moultan, pendant leur poursuite, 40; un autre détachement des mêmes, 15; les villageois et les patrouilles, 36. Par sentence de cour martiale au tambour (*drum-head court-martial*), le jour même de la révolte, on en exécuta 187, et le 29 août, c'est-à-dire le lendemain, 167. Environ à la même date, 84 autres furent passés par les armes. Un *thanaldar* en tua 5 pour son compte. Total, dans les trente heures qui suivirent l'émeute, pas moins de 659! » — Cooper's *Crisis in the Punjaub*, p. 177.

Digitized by Google

pérée, d'attente passive, de sombres pressentiments; la seconde, de confiance renouvelée, d'ardeur renaissante, de succès entrevu, et finalement de glorieux triomphe. Les récits de la première sont navrants : c'est la portion du journal de siége qui, du début, s'étend jusqu'aux premiers jours d'août. Pendant ces deux mois strictement consacrés à se maintenir, malgré des attaques sans cesse renouvelées, dans la position conquise devant Delhi, la petite colonne anglo-indienne — car c'est abuser des mots que de lui donner le nom d'armée — change trois fois de chef. Placé en face de difficultés insurmontables, torturé par le sentiment de son impuissance, accablé de soucis, de responsabilité, stimulé, presssé par l'opinion de ses supérieurs et du public, qui ne tenaient aucun compte de la grandeur des obstacles et ne voyaient que l'impérieuse nécessité de vaincre à tout prix, sir Henry Barnard, mal acclimaté d'ailleurs, — il n'était dans l'Inde que depuis un an, — est saisi du choléra, le 5 juillet, à neuf heures du matin. Six heures après, il rend le dernier soupir dans les bras de son fils. Le général Reed lui succède provisoirement; il avait rejoint l'armée à la fin du premier combat livré devant Delhi, celui qui porte le nom de Badull-Ke-Serai (8 juin), et déjà depuis quelque temps, lorsque le commandement lui échut, il était confiné dans sa tente — où personne n'était admis à le voir — par des souffrances que son âge expliquait de reste. La tâche qu'il assumait ainsi n'était pas de celles qu'un vieillard infirme peut remplir. Aussi, dès qu'il apprit l'arrivée à Calcutta du général sir Patrick Grant, qui venait remplacer l'honorable George Anson, le défunt *commander in chief*, il se hâta de saisir cette occasion pour résigner ses fonctions. Il avait à choisir son successeur entre deux officiers généraux d'un mérite à peu près égal, le brigadier Chamberlain, adjudant général de l'armée, et le brigadier Wilson, qui, nous l'avons vu, avait amené devant Delhi les forces disponibles à Meerut. Le premier eût peut-être été choisi comme jouis-

Digitized by Google

sant d'une plus haute influence, mais il venait d'être grièvement blessé (dans le combat du 14 juillet), et le général Wilson dut probablement à cette circonstance l'insigne honneur de commander la *field-force* assiégée devant Delhi.

Car, il faut le répéter, c'était bien un vrai siége que les Anglais soutenaient dans le camp retranché qu'ils occupaient derrière le *ridge* — la petite chaîne d'éminences, dernier rameau des monts Aravelli — qui les séparait des murs de Delhi. Les batteries qu'ils avaient dressées sur la crête de cette muraille naturelle, ne servaient absolument qu'à les protéger, et n'avaient aucune action sur les courtines bastionnées du front qu'elles semblaient menacer. A gauche, la Jumna les couvrait. Un large fossé d'écoulement protégeait l'arrière du camp. Il n'était accessible que par sa droite; mais là, il l'était à toute heure et de toute façon. En dehors des remparts de Delhi s'étend, en effet, une large zone de faubourgs, coupés de jardins, de bosquets, de jungles, de bâtiments, de *seraïs* en ruines, dans laquelle les troupes du roi se mouvaient à volonté, parfaitement invisibles et protégées. Elles arrivaient ainsi, avec leurs canons, jusqu'à deux groupes considérables de bâtiments constituant le faubourg de Kissengunge et celui de Taliwarah. Là, elles n'étaient plus qu'à fort petite distance de l'extrémité méridionale du *ridge*, qu'elles avaient à contourner pour se trouver *derrière* les batteries anglaises. Au pied même de cette première éminence, elles arrivaient à un autre corps de bâtiments, le *Subjie-Mundie*, d'où leur artillerie enfilait la face même du camp. Ce dernier point, pris, repris, abandonné, ressaisi à plusieurs reprises, ne fut définitivement acquis aux Anglais que le jour même de l'assaut final. C'était en face de ce *marché à la volaille*, et un peu à sa droite, que se trouvait placée une grande villa, la *maison de Rao* (*Hindoo Rao's house*), qui constituait la clef même de la position occupée par les Anglais. Et c'est en se fondant sur la défense acharnée de

Digitized by Google

ce point sans cesse attaqué par les Cipayes, que les vainqueurs de Delhi comparent leur résistance à celle des héroïques soldats enfermés dans la Résidence de Lucknow[1].

Tout l'avenir du siége de Delhi était dans la conservation de ce poste, où s'était établi le grand piquet de l'armée. L'ennemi une fois là, il fallait se retirer; mais *où* et *comment?* Au premier signe de faiblesse, le pays entier se levait contre les Anglais, et leurs alliés indigènes — les Ghourkas, les montagnards qu'ils avaient attachés à leur fortune — eussent été les premiers à les attaquer. Les ennemis savaient parfaitement à quoi s'en tenir sur la valeur stratégique de *Rao's house;* c'était contre ce poste que, de jour et de nuit, ils dirigeaient d'incessantes attaques. Du 8 juin, jour même de l'ouverture du siége, date la première attaque de ce genre, et ce jour-là aussi les canons de 24 placés sur le bastion Morie, à l'extrémité de droite du front attaqué, abattirent les *verandahs* de *Rao's house*. Les batteries établies par les Cipayes dans le faubourg de Kissengunge n'avaient pas d'autre but que de compléter la destruction de cet abri si essentiel. Le 10 juin, le 12, le 13, le 15, il fut attaqué. Ce jour-là, cinq mille fantassins ou cavaliers, soutenus par neuf pièces de campagne, vinrent planter à cent pas des Anglais, et au sommet même de la colline par eux occupée, l'étendard vert de Mahomet; ils purent ensuite, bien que repoussés avec perte, rentrer dans Delhi avec tous leurs canons. Le 23 juin fut, de tous ces combats, le plus mémorable. C'était le centième anniversaire de l'établisssement des Anglais dans l'Inde, et une prophétie fort ancienne disait que ce jour-là même le sceptre de l'Hindostan rentrerait aux mains du

1. Il est assez remarquable, cependant, que cette belle défense soit le fait des Ghourkas commandés par le major Reid. Voir l'hommage éclatant que rend M. Raikes à ces vaillants petits soldats du Népaul, non sans faire observer, il est vrai, que leurs chefs indigènes — Jung-Bahadour par exemple — n'en savent pas tirer le même parti que les officiers anglais. (*Notes on the Revolt*, p. 78.)

Digitized by Google

Grand-Mogol. Les fakirs, les moulvies annonçaient la réalisation de l'oracle. « C'est maintenant ou jamais! » criaient-ils aux fanatiques musulmans, et dès cinq heures du matin plus de six mille hommes vinrent se ruer autour du *Subjie-Mundie* et de *Rao's house*. Le combat, furieux, acharné, durait encore à quatre heures de l'après-midi. A onze heures du matin, cependant, était arrivé des Provinces du nord un des premiers renforts envoyés par sir John Lawrence[1], et grâce à ce secours, qu'on espérait à peine, l'ennemi, chassé du *Subjie-Mundie*, puis de jardin en jardin, de muraille en muraille, dut rentrer, déçu, vers six heures, derrière ses infranchissables remparts.

On ne nous demandera certes pas le détail des vingt-six combats de ce genre qu'eurent à soutenir les Anglais avant de pouvoir reprendre l'offensive. C'est à peine si l'attention d'un homme du métier supporterait sans lassitude la monotonie forcée du récit de ces luttes réitérées sur le même terrain, dans des conditions analogues, et avec des résultats invariablement identiques. Cependant l'esprit doit tenir compte de cet acharnement des Cipayes et de l'énergie indomptable qu'il fallut aux généraux anglais pour s'obstiner à demeurer immobiles en face de ces périls sans cesse renaissants, qu'aggravait la diminution constante de leurs troupes, vainement renforcées, par intervalles, de quelques centaines d'hommes. Les privations, l'air infect — favorisant l'influence déjà pernicieuse du climat — donnaient pour alliés, aux Cipayes, le choléra, les fièvres, les dyssenteries. La disposition des lieux favorisait, en dehors des heures de combat, les meurtres individuels, accomplis par surprise ou par embuscade. Chacune de ces victoires presque quotidiennes coûtait un certain nombre d'officiers et de soldats. Il y avait aussi des désertions, toujours suspectes, et à bon droit. Les nouvelles du dehors arrivaient plus

1. Cent hommes du 75e (anglais), quatre compagnies de fusiliers du Bengale, quelques centaines de Sikhs et six canons.

Digitized by Google

menaçantes de jour en jour. A l'intérieur du camp, on se sentait trahi. Un jour, l'ennemi fut amené jusque sur les canons d'une des principales batteries par une patrouille de déserteurs, ostensiblement sortie du camp, et qui feignait d'y rentrer. Un autre jour, on s'aperçut que quelques-uns des lascars attachés à l'artillerie altéraient les gargousses et faussaient le point de mire des pièces. Parmi les *bunniahs* (petits marchands) qui venaient trafiquer autour du camp se glissaient, déguisés, des agents de corruption envoyés pour fomenter quelque révolte des Sikhs et des autres soldats indigènes.

Par contre, il est vrai, les Anglais avaient organisé, à l'intérieur de Delhi, un espionnage admirable. Ils savaient presque jour par jour, et le nombre des contingents arrivés, et les dispositions qu'ils manifestaient, et les projets d'attaque formés par chacun d'eux, car c'était, chez les chefs des Cipayes, une invariable coutume que celle d'envoyer à l'assaut du camp anglais chacune des brigades que l'insurrection amenait dans la « ville sainte. » Le lieutenant Hodson, commandant les irréguliers à cheval, avait su établir avec quelques-uns des principaux insurgés des rapports tels que les séances mêmes du conseil royal n'avaient guère de secrets pour lui. On connut ainsi le chiffre des taxes forcées que le roi de Delhi avait à frapper sur ses sujets pour satisfaire aux exigences multipliées de ses soldats et de tous les petits rajahs qui, du dehors, offraient leurs services. On savait les mésintelligences de l'état-major ennemi, — les querelles du général Buckht-Khan[1] avec Mirza-Mogul, le fils du roi, — les prétentions rivales qu'élevaient tour à tour, à mesure qu'ils

1. Buckht-Khan est le seul des chefs Cipayes qui ait montré, pendant le siége, quelque indice de connaissances militaires. C'était un ex-*subadar* (capitaine en second) dans un des régiments de la Compagnie. Voici le portrait que trace de lui, en quelques lignes, un des chefs sous les ordres desquels il avait servi : « Soixante ans d'âge; au service de la Compagnie pendant quarante ans; hauteur, cinq pieds dix pouces (anglais); tour de taille, quarante-quatre pouces;

Digitized by Google

arrivaient, les chefs des contingents nouveaux contre l'autorité de ce personnage trop prépondérant. L'indiscipline des Cipayes, déjà notable au début de l'insurrection, paralysait de plus en plus la force immense dont aurait disposé un général capable d'établir sur eux une véritable autorité; mais ils n'obéissaient réellement à personne, se battaient à leur guise, et désertaient en foule, quitte à revenir ensuite, quand circulait quelque bruit de nature à effaroucher leur courage : par exemple l'arrivée du terrible Neill avec un régiment de « démons, » ou de Nicholson avec un corps de « cannibales. » Les agents de Hodson, entre autres un ancien *moonshee* (interprète-écrivain) de sir Henry Lawrence, nommé Rujjub-Ali, étaient chargés de répandre ces bruits sinistres, et s'en acquittaient à merveille. Rujjub-Ali avait entrepris, d'ailleurs, et mené à bien une négociation des plus importantes. Au moyen d'une correspondance assez habilement rédigée pour ne compromettre que celui à qui ses lettres étaient adressées, il était parvenu à rendre suspects aux Cipayes, et par suite à rallier secrètement aux Anglais, un des brahmines les plus fanatiques, grand protégé du roi de Delhi. Hakim-Ashanoollah-Khan (ainsi se nommait le personnage) devint, dès la fin de juillet, un précieux intermédiaire par lequel, dans les derniers temps du siége, passèrent de singulières communications, fort encourageantes pour les Anglais. On apprit par lui le désespoir toujours croissant du vieux monarque, qui — voyant son autorité méprisée, son trésor à sec, ses demandes d'impôt ou d'emprunts ironiquement déclinées — commençait à vouloir abdiquer. Conseils privés sur conseils privés, *durbars* sur *durbars* n'amenaient à aucune

famille d'extraction hindoue, mais convertie par l'espoir de quelque don territorial; très-mauvais cavalier à raison de son gros ventre et de ses cuisses trop rondes, du reste intelligent et bon instructeur. »

Les autres généraux des insurgés, Ghous-Khan, Sirdar-Sing, etc., ne nous ont transmis leurs noms que grâce aux discussions qu'ils avaient avec Buckht-Khan. Sirdar-Sing, par exemple, lui refusait allégeance « parce qu'il l'avait tenu deux jours entiers à la pluie. »

Digitized by Google

détermination sérieuse et utile, et le pauvre roi, qui, dans les premiers temps, rimait des vers sur « la conquête de Londres, promise à Nuffer[1], » en était venu à s'arracher la barbe en maudissant les embarras où on l'avait jeté. Un jour qu'il voulut en personne haranguer son armée, voici quelles paroles sublimes sortirent de son cœur ulcéré : « Ce n'est pas moi, n'est-ce pas, qui vous ai réunis? Allez-vous-en donc aussitôt que bon vous semblera! »

A ce moment (seconde quinzaine d'août), les temps les plus critiques étaient passés pour l'armée anglaise. Elle avait traversé la saison des pluies sans trop de désastres; le choléra suspendait ses ravages, qui reprirent plus tard; et les derniers secours du Pendjab, arrivés le 14 août, six jours après Nicholson, avaient enfin donné l'espoir d'un dénoûment possible à des complications d'abord sans issue. A peine investi de l'autorité, le général Wilson avait mesuré sa situation d'un coup d'œil. Les Provinces du nord-ouest, entièrement insurgées, ne pouvaient lui envoyer un seul homme; c'eût été folie que de compter sur l'assistance de l'Inde méridionale, où on retenait immobiles deux armées que la plus légère impulsion pouvait jeter du côté de la Révolte. Le nord *seul* restait, et sir John Lawrence *seul* pouvait — s'il se sentait en état de pourvoir par ailleurs à la sûreté du pays dont il était responsable — fournir à l'armée de Delhi les renforts sans lesquels elle était inévitablement perdue, et l'Inde avec elle. Mettant de côté tout vain amour-propre, le général Wilson s'adressa directement au Commissaire en chef du Pendjab, qui déjà, dès les premiers jours du siége, s'était laissé enlever, au profit de l'armée de Delhi, un de ses corps d'élite, celui des Guides. Dès qu'il se vit mis en demeure de concourir pour sa part à l'opération décisive de cette guerre si menaçante, sir John Lawrence s'y consacra tout entier, su-

1. Nuffer, nom poétique qu'il s'était décerné. Voici le texte des vers auxquels nous faisons allusion : « Moi, Nuffer, je prendrai Londres. — En effet, quelle distance la sépare de l'Hindostan? »

Digitized by Google

bordonnant — avec un dévouement qu'on ne saurait trop exalter — sa propre mission à celle d'un de ses collègues. Il semblait avoir pressenti cette situation, car, pour n'être point pris au dépourvu, à mesure que le désarmement des Cipayes se faisait sur une grande échelle, il augmentait les enrôlements des troupes irrégulières. M. Cooper porte le chiffre de ces enrôlements à vingt-huit mille, environ, chiffre qu'on jugera énorme si l'on réfléchit qu'il fallait pourvoir en même temps à l'équipement, à l'entretien de ces levées, et aux besoins matériels des Cipayes qu'on retenait, quoique désarmés, sous le drapeau. Grâce à ces mesures de haute politique, au prestige de son nom, à l'habileté diplomatique avec laquelle il paralysa toute hostilité du Caboul, et maintint le Cachemyr — non sans peine — dans les termes d'une étroite alliance, sir John put immédiatement faire droit aux demandes de secours que lui adressait le général Wilson. A mesure qu'il désarmait une brigade cipaye, un régiment anglais se trouvait disponible, et il l'expédiait aussitôt. Il choisissait aussi parmi les contingents sikhs et ghourkas des corps d'élite, comme le bataillon de Sirmoor, le bataillon de Kumaon, et il les dirigeait vers Delhi. Enfin son dernier effort, — d'autant plus méritoire que l'esprit de révolte, loin de s'éteindre, semblait se ranimer dans le Pendjab, — son dernier effort fut accompli le jour où il se priva de Nicholson et de la colonne mobile qui venait, sous le jeune général, de rendre des services si éclatants.

A partir de ce moment, — certain d'avoir outre-passé la limite des sacrifices que la prudence pouvait lui permettre, — sir John Lawrence, de concert avec le chef intrépide qu'il venait de députer ainsi, insista sans relâche auprès du général Wilson pour le déterminer à frapper le coup décisif. Celui-ci, cependant, hésitait encore, et à bon droit. Son ar-

1. La colonne amenée par Nicholson à Delhi se composait de mille fantassins anglais (six cents hommes du 52e, quatre cents du 61e), de deux cents cavaliers du Moultan, et de la 17e batterie d'artillerie légère, commandée par le colonel Bourchier.

Digitized by Google

tillerie était notoirement insuffisante pour les dernières opérations qui lui restaient à tenter, et où il ne lui était pas permis d'encourir le moindre échec. Retardé par les pluies et les inondations, le train de siége qu'il attendait avec impatience ne lui parvint que le 4 septembre, sous l'escorte d'un détachement du 8e (anglais) et d'un demi-bataillon de Beloutchies (corps irrégulier de Bombay). Il trouva le camp sous la favorable impression d'un succès tout récent.

Le 24 août, en effet, l'ennemi avait envoyé, précisément à la rencontre du convoi d'artillerie annoncé depuis longtemps, une colonne d'attaque évaluée à six mille hommes au moins, qui s'était rapidement portée sur les derrières de l'armée, à une distance d'environ dix-huit milles. Le 25, Nicholson partit dans la même direction, à la tête d'un corps composé de presque toute la cavalerie disponible et de quatre régiments d'infanterie; il avait aussi deux compagnies d'artillerie à cheval. Le soir même, à six heures, par une journée de pluie, sur des chemins détrempés et presque impraticables, il était arrivé en face de l'ennemi, près du village de Nujuffghur. Beaucoup de chefs eussent reculé devant une attaque immédiate, avec des troupes harassées et devant un ennemi supérieur en forces, qui venait d'accueillir l'avant-garde de la petite colonne par un feu des mieux nourris et des mieux dirigés. Nicholson, lui, ne vit là qu'une affaire à brusquer. Il enleva ses troupes par une courte harangue, dont les auditeurs ont vanté depuis l'entraînante éloquence, et les lança immédiatement sur le *séraï* où l'ennemi avait posté ses batteries. Ce bâtiment fut pris en quelques minutes, et une partie des Cipayes qui en formaient la garnison demeurèrent prisonniers. L'ennemi se retira ensuite vers un pont qu'il s'agissait de lui enlever et de détruire. Le pont fut pris et sauta en l'air, malgré les tentatives faites d'abord pour s'y maintenir, ensuite pour en empêcher la destruction. L'explosion n'eut lieu qu'à minuit, sous le

Digitized by Google

feu de quelques canons que les Cipayes avaient conservés; mais treize pièces d'artillerie, tout l'équipage du camp et le trésor de l'ennemi étaient tombés aux mains des Anglais. Le combat de Nujuffghur est le dernier de ceux qui ont assis la réputation militaire de Nicholson.

L'artillerie de siége, à peine arrivée, fut mise en batterie dans l'espace compris entre les remparts de Delhi et le *ridge* qui protégeait le camp anglais. Sur quatre points différents se répartirent les pièces qui allaient ouvrir la brèche, et cette dernière opération, si vivement chicanée d'ordinaire, eut lieu presque sans obstacle, les Cipayes s'étant persuadés que l'attaque des Anglais aurait lieu par la droite de leur ligne d'opérations, c'est-à-dire du côté de Kissengunge et de *Rao's house*. Aussi la batterie n° 1, placée à l'extrémité méridionale du *ridge*, — plutôt pour soutenir la lutte avec celles des faubourgs de Taliwarah et Kissengunge, et pour écarter toute attaque de flanc, que pour agir directement sur la ville, — fut la seule dont ils essayèrent sérieusement d'inquiéter l'érection. Les travaux du génie, hâtés comme ils le furent du 4 au 12 septembre, nécessitèrent un déploiement de force et d'activité qu'on aurait à peine pu attendre de cette armée si peu nombreuse, après tant de fatigues et d'épreuves diverses; mais l'approche du jour suprême avait rendu l'espoir aux plus découragés. Les derniers renforts affluaient de toutes parts. Le 6 septembre, on recevait de Meerut deux cents *rifles* et cent artilleurs. Le 7, arrivaient le 4e infanterie (Pendjab) et trois cents hommes amenés par le fidèle rajah de Jheend; le 8, enfin, ce qu'on appelait le *Jummoo contingent*, c'est-à-dire un corps de deux mille deux cents Cachemyriens envoyés par le jeune maharajah, qui venait de succéder à son père Gholab-Singh. L'odeur du butin attirait ces avides auxiliaires.

Le 12 au matin, toutes les batteries ouvrirent à la fois leur feu sur la portion de l'enceinte de Delhi comprise entre le *water-bastion* (le plus voisin de la Jumna) et la

Digitized by Google

porte Morie, qui forme l'extrémité opposée du front nord. Tout le samedi, tout le dimanche, et jusqu'au lundi matin, le bombardement continua sans répit. Delhi, enfin assiégée, sentait son heure arriver. Les bruits les plus sinistres y circulaient. « Sir John Lawrence, disait-on, approchait avec dix mille hommes. » La désunion était parmi les Cipayes, et les plus notables courtisans du Schah-Bahadour-Schah se recommandaient d'avance à la clémence du vainqueur[1]. Lui-même, le Grand-Mogol, avait, quelques jours auparavant, proposé de se rendre, moyennant le maintien de sa pension et une amnistie pour certains grands personnages. Le général anglais se borna, pour toute réponse, à lui faire dire qu'on traiterait toutes ces questions dans la ville même. Moins menacés que le monarque, et désireux de se soustraire aux terribles conséquences d'un assaut, un grand nombre d'habitants de Delhi (deux mille cinq cents femmes ou enfants, dit-on, avec cinq ou six cents chariots) se pressaient dans les principales rues et demandaient à se retirer du côté des Anglais; mais les portes restèrent fermées devant eux.

XII

L'assaut. — Mort de Nicholson. — Delhi reconquis.

« Messieurs, — avait dit le général Wilson aux membres du conseil de guerre réuni sous sa tente, le 12 septembre, après leur avoir distribué ses instructions pour l'attaque

1. Les correspondances envoyées de la ville à ce moment décisif, c'est-à-dire à partir du 30 août, renferment de curieux détails. Elles sollicitent le pardon des Anglais pour « le roi, les nobles et les citoyens de Delhi, qui sont innocents et abandonnés. » Nous y voyons mentionné le départ de quatre mille cavaliers irréguliers. La moitié

Digitized by Google

décisive qu'ils venaient de résoudre, — j'ignore le jour et l'heure où l'assaut sera livré : je le saurais, du reste, que je ne me croirais pas autorisé à vous le faire connaître. » Mais — en vertu d'ordres donnés dans la soirée du dimanche 13 — les cinq colonnes d'assaut se formèrent, le 14, dès trois heures du matin. Nicholson avait réclamé le commandement de la première, composée de 550 soldats européens (75e de la reine et fusiliers européens du Bengale), plus 450 hommes de l'infanterie du Bengale, disciplinés par lui et accoutumés à son commandement; la seconde colonne comptait 850 hommes, dont 500 Européens; elle était commandée par le brigadier Jones; la troisième (750 Sikhs et 200 Anglais) marchait sous les ordres du colonel G. Campbell. La première de ces trois colonnes, séparée en deux, devait attaquer le bastion de Cachemyr par deux de ses faces, et enlever la brèche ouverte à la droite de ce bastion; la seconde était dirigée vers la brèche ouverte dans le bastion de l'*Eau;* la troisième, marchant droit à la porte de Cachemyr, devait pénétrer dans la place par cette issue, après qu'on aurait fait sauter la porte au moyen du pétard.

En même temps, la quatrième colonne (environ 850 hommes, tous indigènes, parmi lesquels figuraient les Guides et le bataillon de Sirmoor), commandée par le major Reid, devait, du haut du *ridge*, se précipiter sur le faubourg de Kissengunge, et pénétrer dans Delhi par la porte de Lahore. Le contingent de Cachemyr, composé, nous l'avons dit, de 2200 hommes, agissait de concert avec elle.

Enfin une cinquième colonne, formant la réserve, était composée d'un régiment anglais (le 61e) comptant 250 baïonnettes, d'une partie des *rifles* (200 hommes),

des Sikhs enfermés dans Delhi se déclarent disposés à passer du côté des Anglais. Enfin le roi a paru devant son *durbar*, arrachant son turban, prenant sa barbe à deux mains, invoquant la vengeance céleste sur ceux dont la démence et la couardise l'ont amené à cette déplorable extrémité.

Digitized by Google

d'un bataillon de Beloutchis et d'un régiment du Pendjab, (ces deux corps représentant une force de 750 hommes), enfin des 300 soldats amenés par le rajah de Jheend. — La garde du camp restait confiée aux malades.

On voit, en récapitulant bien ces chiffres, que 1700 soldats anglais, soutenus par 2300 indigènes disciplinés à l'européenne et par 2500 hommes de troupes purement indiennes, le tout formant un total d'environ 6500 hommes, — non comprise la brigade de cavalerie, 610 sabres environ, — allaient livrer, dans les conditions déjà dites, cet assaut qui, s'il échouait, pouvait, devait compromettre le sort de l'Inde anglaise tout entière.

La matinée était sombre, la chaleur étouffante. Les trois premières colonnes et la réserve étaient massées derrière les bâtiments de Ludlow-Castle, — l'ancienne résidence des délégués anglais à Delhi, — situés en avant du *ridge*, non loin des bords de la Jumna, derrière la seconde des batteries de siége, et à peu près en face du bastion de Cachemyr. Au signal donné, les batteries se taisent subitement, les *rifles* poussent un *hourrah* d'enthousiasme, et se précipitent, tirailleurs éparpillés, en rase campagne. Un moment après, apparaissent les têtes des deux premières colonnes, émergeant de leurs abris. L'artillerie des bastions ennemis était réduite au silence depuis plusieurs heures déjà; mais les remparts étaient couverts de Cipayes, et un feu terrible de mousqueterie s'ouvre, aussitôt qu'elles se montrent à découvert, sur les troupes lancées en avant. Les *rifles*, dont la mission était de couvrir l'attaque, ne résistent pas à la tentation de courir les premiers à la brèche. Quelques-uns d'entre eux se précipitent sur le bastion de l'*Eau*, en chassent les Cipayes, et, trouvant là quelques canons en état, les tournent rapidement contre l'ennemi, qu'ils ont mis en fuite.

Le soleil, qui justement alors commençait à percer les brumes matinales, éclaira une scène héroïque. Tandis que, parvenus à la crête des glacis, et ne trouvant as dans

Digitized by Google

le fossé les échelles destinées à gravir l'escarpe, officiers et soldats, arrêtés là dix minutes, tombaient sans reculer sous la fusillade des assiégés, un petit groupe de soldats du génie courait, en avant de tous, vers la porte de Cachemyr. Un horrible épouvantail les y attendait. L'ennemi avait enchaîné, en dehors de cette porte, un malheureux Anglais fait prisonnier dans quelque sortie, et que les boulets des batteries anglaises avaient écrasé. La porte elle-même était fermée; mais, par un guichet resté ouvert, on tirait sans relâche sur le petit détachement qui s'avançait à grands pas. Le lieutenant Salkeld marchait en tête. Avec lui se trouvaient un autre officier (le lieutenant Home), deux sergents anglais (John Smith et Carmichael), un *havildar* ou sergent indigène (Madhoo), un caporal (Burgess) et un clairon (Hawthorne), tous chargés de sacs à poudre. Aucun d'eux n'avait été atteint quand ils arrivèrent à l'extrémité du pont-levis, qu'ils trouvèrent en place, mais détruit en partie. Ils le traversèrent sans accident; mais, au moment où Carmichael dépose contre la porte son sac de poudre, il tombe frappé à mort. Le *havildar* est blessé. La terrible besogne n'en continue pas moins; le pétard est posé, la traînée s'étale sur le sol. Salkeld tient déjà la mèche allumée.... il reçoit deux balles, dont l'une lui casse le bras. A peine a-t-il le temps de jeter la mèche à Burgess, qui, lui, met le feu à la poudre, mais tombe aussitôt mortellement atteint. Salkeld avait roulé dans le fossé. Le clairon y descend, bande ses blessures, et, sous une pluie de balles, emporte, avec tous les ménagements d'une garde-malade, son chef expirant.

La porte a sauté. Le 52e et le 2e, les *rifles*, le bataillon de Kumaon, se jettent dans la ville par cette issue béante, en même temps que Nicholson, malgré une résistance acharnée, chassait les Cipayes du bastion de Cachemyr, et une fois dans le voisinage de l'église anglaise, située derrière ce bastion, reformait sa colonne, appelait à lui celle du brigadier Jones et, se portant sur sa droite, le

Digitized by Google

long des remparts, se dirigeait vers le bastion du Schah et la porte Morie. La réserve, une fois l'assaut réussi, était venue couvrir les positions enlevées, et le laissait ainsi maître de ses mouvements. En revanche, il trouvait partout, devant lui, des maisons occupées, des canons en position à l'extrémité des rues. Il fallait conquérir le terrain pied à pied. Avec lui était le *thanadar* de Peshawur[1], un des auxiliaires afghans, dont nous emprunterons les paroles naïves pour reproduire les détails de ce qui suivit :

« ..... En avançant dans la direction de *Skinner's house*[2], il prit encore là quelques batteries. Ensuite un de ces mécréants, à une de ces batteries, lui tira un coup de mousquet. La balle entra du côté droit, sous l'aisselle, et sortit sous l'aisselle gauche. Le général voulut alors qu'on l'étendît à l'ombre, et dit : « Je resterai ici jusqu'à ce que Delhi soit pris. » Il demanda ensuite un peu d'eau fraîche. A ce moment, je commandai qu'on amenât un *doolie* (chariot) de la ville, et, sous la conduite de Latif-Khan, je dirigeai le général vers le grand hôpital du camp, où le docteur *** lui donna quelques médecines qui le soulagèrent un peu. Alors il m'enjoignit de le faire transporter dans la tente du major Daly.... Le lendemain, le *sahib* (seigneur, maître) me dit de porter son *salaam* au capitaine Lake, et de lui demander si les rebelles tenaient encore dans Kissengunge et dans Taliwarah, ou bien s'ils avaient été défaits. Le capitaine monta aussitôt à cheval et vint trouver le général. Celui-ci, considérablement affaibli, et à cause des souffrances qu'il ressentait dans l'abdomen, écrivit sur un papier, qu'il donna au capitaine, quelques mots sur Taliwarah et Kissengunge. Le capitaine lui répondit verbalement, et ensuite, remontant à cheval, alla donner quelques ordres concernant ces deux faubourgs. Le troisième jour, le général Nicholson envoya chercher le brigadier général Chamberlain, et lui parla en anglais touchant Kissengunge et Selimghur. Chamberlain partit ensuite pour la ville, donna quelques ordres touchant Selimghur, et fit

1. Khajah-Khan-Raus, Mouzah-Warajaub-Hussein. — Voyez son récit entier dans l'*Appendice* de la *Crisis in the Punjaub*, p. 249.

2. Le colonel Skinner, après avoir habité longtemps à Delhi comme Résident, et y avoir formé plusieurs corps irréguliers, avait fini par y établir sa famille.

Digitized by Google

ouvrir le feu des canons. Le quatrième jour, par ordre du docteur, le général fut transporté dans une maison vide, proche du camp. Le 20 septembre, la victoire de Delhi fut complète. Les visages des rebelles furent noircis, et ils prirent la fuite. J'allai vers le *sahib*, et je lui parlai de la victoire. Il ressentit une grande joie, et me dit : « Mon désir était que Delhi fût pris avant ma mort, et il l'a été. » Le 24 septembre, le *sahib* (à visage de rossignol) se déroba de ce monde éphémère. »

Effectivement, comme le laisse pressentir cet extrait de journal afghan, les Anglais, dans les journées du 14 et du 15, n'avaient pu que s'établir en dedans des remparts, et pour ainsi dire au bord de Delhi. L'attaque dirigée sur les faubourgs extérieurs (ceux qui préoccupaient si fort Nicholson) avait été repoussée, non sans des pertes sensibles. Le 16, le général Wilson annonçait l'abandon de Kissengunge et de Taliwarah, évacués, sans nouvelle attaque, par les rebelles; mais il parle encore de leur résistance obstinée dans la ville même de Delhi[1], et il accuse des pertes notables résultant de l'assaut (quarante-six officiers, et huit cents hommes environ, tués ou blessés). Le 17 et le 18 se passèrent à enlever successivement — et toujours au prix de sacrifices essentiels — les postes avancés de l'ennemi. Le 19 seulement, le bastion Burun, placé entre la porte de Caboul et celle de Lahore, put être enlevé par surprise. Le 20 au matin, on acheva, sans trop de résistance, la prise du reste de l'enceinte fortifiée. Le

1. Une circonstance particulière explique l'espèce d'inaction relative où resta l'armée assiégeante pendant la journée du 15. On trouva réunies — à dessein, dit-on — dans les maisons occupées les premières, des quantités notables de bière, de vin et d'eau-de-vie. Épuisés de fatigue et dévorés par la soif, les assiégeants se précipitèrent sur ces boissons perfides, et il y eut un moment où leur intempérance, mieux mise à profit, eût pu compromettre la victoire obtenue. Le général Wilson dut ordonner la destruction de tout ce qui se trouvait dans les *godowns* ou entrepôts souterrains des marchands hindous. On répandit ainsi en pure perte des quantités énormes de liqueurs qui, en toute autre circonstance, auraient été achetées à grand prix et précieusement emmagasinées.

Digitized by Google

palais même et le grand temple mahométan, — la *Jumna Musjid*, — défendus obstinément, et qu'il fallut bombarder durant trois journées entières, ne furent occupés que le 20 à midi, après la fuite du dernier corps d'insurgés, dont quatre ou cinq mille hommes traversèrent précipitamment la Jumna par le pont de bateaux, et les autres remontèrent la rive droite de ce fleuve.

Ceux-ci emmenaient le vieux roi, qu'un détachement d'irréguliers à cheval, commandés par le lieutenant Hodson, alla saisir dans un temple où il s'était arrêté. Il fut ramené prisonnier dans son palais. Trois *shahzadas*, ou princes du sang royal, furent également découverts, le lendemain, par l'infatigable lieutenant, et chacun sait ce qui en advint [1].

Ce tragique épisode clôt pour nous le siége de Delhi. Nous avons montré sous ses deux faces — l'une odieuse, l'autre admirable — le caractère de la répression. On peut apprécier maintenant la vigueur, l'énergie presque surhumaines, et aussi la cruauté sans remords, déployées tour à tour par ces hommes de fer que l'Angleterre a eus pour champions dans une des plus violentes crises que son Empire indien ait traversées.

Les réflexions qu'elle suggère ont été faites, il y a une trentaine d'anées, par ce *libéral* si singulièrement positif qu'on appelait Victor Jacquemont : « La force matérielle des Anglais, dit-il quelque part, n'a d'autre base qu'une force morale aujourd'hui très-puissante, mais qu'un caprice peut ébranler. Alors tout croule à la fois !.... Quel événement produira ce choc ?... *Le réveil de l'esprit religieux, sans doute*. Cela pourrait être demain, comme cela n'arrivera peut-être pas avant un siècle [2].... — Il est évident, dit-il

1. On trouvera plus loin, dans le récit intitulé : *les Campagnes du major Hodson* les détails, singulièrement dramatiques, de l'arrestation des *shahzadas* et du triple homicide qui fit disparaître, en une minute, les derniers descendants de la dynastie mongole.

2. Lettre 80 à M. Jacquemont père, à Paris.

Digitized by Google

ailleurs, que ce n'est pas par la force matérielle que nous contenons l'immense population de cet immense pays. Le principe de notre puissance est ailleurs : dans le respect que notre caractère inspire à ces peuples. Un Européen qui a des mœurs basses devrait être immédiatement *empoigné* et embarqué pour l'Europe [1].... » — Et celui qui dit ceci avait écrit déjà, notons-le bien : « Le seul danger intérieur probable pour la puissance anglaise serait *une révolte partielle de son armée native* [2]. »

Reste à savoir si le respect du caractère européen doit et peut être maintenu par des actes de violence et de barbarie comme ceux que nous venons de rapporter ; — si le prestige de la puissance est séparable de l'acquiescement involontaire imposé par la justice, et de la reconnaissance que le pardon commande ; — si enfin, comme le prétendent les singuliers *doctrinaires* du Pendjab, l'arbitraire individuel, poussé jusqu'à ses plus abominables conséquences, est la seule forme sous laquelle le génie asiatique puisse comprendre, aimer et vénérer l'autorité que l'étranger lui impose.

L'Asie est immense ; les peuples qui l'habitent forment la grande majorité des habitants du globe. Il nous serait dur, appartenant à l'espèce humaine, d'accepter l'étrange verdict prononcé contre cette majorité, et dès lors — indirectement, il est vrai — contre nous-mêmes.

1. Lettre 85 à M. Jacquemont père, à Paris.
2. Lettre 68, *au même*.

Digitized by Google

DEUXIÈME RÉCIT

INSURRECTION DE L'OUDE

LE SIÉGE DE LA RÉSIDENCE

Digitized by Google

Digitized by Google

I

L'annexion de l'Oude. — Conséquences de cette annexion.

L'Oude était jadis une dépendance féodale de l'empire du Mogol, et pliait sous la mystérieuse puissance cachée au fond du palais de Delhi ; mais le temps avait peu à peu relâché les liens de cette espèce de suzeraineté : un simple tribut représentait tous les devoirs d'allégeance, lorsque les Anglais se trouvèrent pour la première fois en contact avec le Nabab-vizir qui régnait à Lucknow.

Lord Cornwallis conclut avec lui des arrangements analogues à ceux qu'avaient déjà souscrits plusieurs autres souverains du même ordre. Les attributions du gouvernement étaient divisées en deux parts. L'une, comprenant tout ce qui a trait à la défense du territoire et aux relations avec les États étrangers, devenait le domaine des Anglais, bien entendu moyennant subside ; l'autre, concernant l'administration intérieure, restait au prince ou à ses agents.

Le Nabab régnant, comme il arrive la plupart du temps, n'était prince que de nom, se laissant gouverner par son ministre, devenu lui-même l'instrument de la puissance anglaise. L'intervention de cette puissance n'empêcha pas, semble-t-il, les abus de s'accroître ; les exactions destinées

Digitized by Google

à pourvoir au subside, venant s'ajouter à celles qui défrayaient le luxe du souverain, aggravèrent purement et simplement la situation des sujets. Le pays s'appauvrissait de jour en jour; les impôts, devenus excessifs, ne rentraient pas; les arrérages dus à l'Angleterre allaient s'accumulant d'année en année, et les lettres éloquentes de lord Cornwallis au Nabab, pleines de reproches poignants et d'utiles conseils, ne changeaient en rien cette situation déplorable.

Quand lord Cornwallis eut été remplacé par lord Mornington (depuis lord Wellesley), celui-ci, qui avait à se prémunir contre les attaques prévues des peuplades guerrières de l'Afghanistan [1], crut dangereux de laisser subsister dans les provinces où l'ennemi pénétrerait sans doute, une organisation militaire indigène capable de lui créer des embarras. Il voulut donc en finir avec « Son Excellence le Vizir, » et lui demanda nettement de licencier toutes ses troupes, l'armée anglaise d'occupation, qu'on aurait soin d'augmenter, — moyennant augmentation du subside, — devant suffire à tous les besoins, soit de la défense des frontières, soit de la répression des troubles intérieurs.

Le Vizir, persuadé que toute résistance ouverte était inutile, essaya de la diplomatie; il parla de ses répugnances, demanda des délais, manifesta l'intention d'abdiquer.

Cette menace touchait peu lord Wellesley, qui était tout prêt à permettre l'abdication, mais au profit de la Compagnie.

Le Vizir, au contraire, entendait transmettre le pouvoir à un membre de sa famille. Comme il insistait sur ce point, on l'accusa de mauvaise foi, presque de trahison, et on lui fit entendre qu'un châtiment sévère pourrait bien mettre un

1. Les Afghans, en 1796, avaient fait irruption dans l'Inde, et Zemanah ou Zemaum-Schah, dont les États s'étendaient des bouches de l'Indus au parallèle de Cachemire, des frontières des Sikhs jusque dans le voisinage de la Perse, s'était avancé jusqu'à Lahore à la tête d'une armée de trente-trois mille hommes, presque uniquement composée de cavalerie.

Digitized by Google

terme à des tergiversations inutiles. Bref, sous la main de fer qui l'étreignait, le malheureux prince dut céder.

On lui imposa l'abandon d'un territoire dont les revenus étaient l'équivalent des services que lui rendraient les troupes anglaises, mises désormais « gratuitement » à sa disposition. Les troupes indigènes devaient être licenciées. Quant au territoire sur lequel le Vizir semblait, une fois ces conditions accomplies, conserver tous ses droits, on lui déclara nettement qu'on n'entendait pas qu'il y pût exercer une autorité indépendante. « N'oubliez pas, écrivait lord Mornington au résident anglais, n'oubliez pas que mon principal objet a été bien moins d'assurer le payement régulier du corps auxiliaire, que d'annuler le pouvoir militaire du Vizir. »

Celui-ci comprenait de reste sa situation, et cherchait à s'y dérober par tous les expédients imaginables; mais aux raisonnements spécieux de la diplomatie anglaise, tels qu'on les imagine sans peine, — bon ordre rétabli dans le royaume, appui constant de la Grande-Bretagne, sécurité absolue pour le souverain, — des menaces directes venaient prêter leur poids décisif. Les principaux employés de l'administration financière avaient déjà reçu ordre de se tenir prêts à rendre leurs comptes au gouvernement britannique, et un des frères cadets du Gouverneur général (Henry Wellesley) était accouru à Lucknow pour confirmer les altiers protocoles du résident anglais. A toutes les plaintes, à toutes les remontrances, les deux négociateurs restaient sourds, et à force d'insister, ils finirent, sinon par convaincre le Vizir, du moins par le décider à paraître convaincu.

Tout ce qu'il obtint,— en échange de la cession qu'il fit de tous ses droits essentiels, — fut la permission d'accomplir un pèlerinage qui le dispensât d'assister à l'écroulement de sa puissance, et d'entendre les amers reproches que sa faiblesse ne pouvait manquer de lui attirer.

Le traité fut enfin signé.

Digitized by Google

Les districts cédés à la Compagnie représentaient un revenu d'environ trente-huit millions de francs (13 523 474 roupies). La Compagnie garantissait au Vizir et à ses successeurs la possession du surplus de l'Oude, *avec l'exercice de leur commune autorité*. Le Vizir s'engageait, de son côté, à établir dans ses possessions réservées un système d'administration favorable à la prospérité des habitants, et calculé de manière à sauvegarder soit leurs vies, soit leurs droits de propriété. « Enfin, disait le traité, Son Excellence le Vizir s'engage à consulter sur toutes choses les officiers de l'honorable Compagnie, afin d'agir, de tous points, conformément à leurs conseils. »

On ne saurait être plus clair et plus catégorique, et il n'est pas malaisé de voir à quoi se réduisait la souveraineté garantie au Nabab-vizir.

L'état de choses constitué en 1801 s'est maintenu jusqu'en 1856, époque où l'annexion complète — l'*absorption*, c'est le mot consacré — a été formellement proclamée. Autant vaut dire que, pendant un demi-siècle et plus, les Anglais ont eu, sans conteste, la haute main dans les affaires de l'Oude. Or, comme la responsabilité se mesure au pouvoir qu'on exerce, c'est à eux, à eux seuls, qu'il faut demander compte de l'état dans lequel ce royaume s'est trouvé lorsque — une année à peine après leur prise de possession — il est devenu le principal théâtre de la formidable insurrection de 1857.

Dans aucune autre partie de l'Empire anglo-indien, ce terrible incendie, que tant de sang a dû éteindre, ne trouva plus d'aliments, ni de plus inflammables. D'où vient donc ceci ? — Et la réponse à cette question n'est-elle pas dans la situation faite au prétendu souverain de ce malheureux pays, comme à ses grands feudataires, à partir de l'époque dont nous avons dû évoquer le souvenir ?

Un livre curieux à plus d'un titre, — et devenu plus curieux encore qu'il ne l'était, — *the Private Life of an Eas-*

Digitized by Google

tern King, a montré l'intérieur de ce *kayser-bagh* [1] de Lucknow, où se vautrait dans l'abrutissement le plus effréné, dans les excès du sensualisme le plus grossier, Wajid-Ali, le cinquième successeur de ce Saadut-Ali-Khan avec lequel fut signé le traité de 1801.

Saadut-Ali-Khan lui-même n'était pas, comme on est peut-être tenté de le croire, un prince dépourvu de toute énergie et de toute capacité. Il avait su, tout en réduisant considérablement l'effectif de son armée, tenir en bride les excès d'une turbulente aristocratie, faire exécuter à peu près les lois du pays, rentrer en possession de plusieurs territoires arrachés par d'indignes favoris à la prodigalité aveugle de ses ancêtres; et telle était son économie (dont les Anglais profitèrent largement), qu'ayant trouvé à son avénement le trésor royal tout à fait vide, il y laissa, après dix-sept ans de règne, une épargne de quatorze millions sterling (350 millions de francs). Lord Hastings, au milieu des embarras financiers de 1814, alors que le change mettait la roupie au taux exorbitant de deux shillings huit et dix pence [2], ayant sur les bras son expédition du Népaul, fut heureux d'avoir à puiser dans ces coffres si bien garnis.

Après la mort du Nabab, son fils aîné Gazee-ud-Deen-Hydure, absolument dominé par le résident anglais, — qui était alors le colonel Baillie, — prêta successivement à l'honorable Compagnie, et à l'intérêt de six pour cent, très-léger pour la circonstance, deux *crores* de roupies. C'est là le début de son règne, et aussi le seul monument que l'histoire en ait enregistré, car elle ne dit pas même si ces millions ont été remboursés exactement, ce qu'il faut supposer pour l'honneur de la Grande-Bretagne.

Quoi qu'il en soit, Gazee-ud-Deen-Hydure et ses quatre successeurs passèrent, tour à tour, sur le *musnud* sans laisser aucun indice d'une initiative politique quelconque.

1. *Kayserbagh*, Palais du roi.
2. Au lieu de 2 shill. 1/2 p.

Digitized by Google

Entourés de baladins, de jongleurs, d'eunuques, de femmes perdues, d'animaux domptés, engourdis par l'abus des boissons enivrantes, hébétés par les infâmes voluptés du *zenanah*, sans volonté comme sans pouvoir, — dignes en tout point de cette énergique définition que Napoléon appliquait au monarque constitutionnel tel que Sieyès l'avait rêvé, — ils ne durent peut-être qu'à cet excès d'abaissement le maintien de leur autorité à peu près nominale. Rois vassaux, s'ils avaient montré la moindre énergie, le plus léger ressentiment de leur condition servile, un décret signé à Calcutta les eût aussitôt renversés.

Ils le savaient peut-être, et ceci, bien prouvé, leur compterait comme circonstance atténuante.

Leurs premiers ministres, dépositaires de cette ombre de pouvoir qui leur avait été laissée, — on ne sait vraiment pourquoi, — gouvernaient, tant bien que mal, entre deux périls et entre deux terreurs : le résident anglais, dont un souffle les ébranlait, et les *zemindars* ou *taloukdars* [1], sujets émancipés qui, dans le domaine dit royal, s'étaient peu à peu taillé des baronnies indépendantes.

La politique, on va le voir, a comme toute autre science

1. Le *zemindar* (nom mahométan substitué à celui de *des-adikar*) est, dans l'organisation politique de l'Inde, un agent du fisc, banquier intermédiaire entre le gouvernement et les contribuables. Ces fonctions, d'abord révocables, devinrent ensuite inamovibles, puis enfin héréditaires. Le *zemindar*, placé entre le gouvernement et la municipalité villageoise, leur servait d'intermédiaire. Lui-même n'entrait en rapport avec les contribuables qu'au moyen d'un autre intermédiaire, le chef ou maire (*potail* ou *pottell*) de chaque village. Ces deux fonctionnaires héréditaires, aidés de quelques habitants à leur choix, faisaient la répartition de l'impôt et en assuraient la rentrée. Le *zemindar*, responsable envers le gouvernement, recevait dès lors des pouvoirs étendus, et y puisait une influence considérable, dont il profitait nécessairement pour amasser de grandes richesses. Le *taloukdar* est une espèce de *zemindar* de moindre importance, tenancier feudataire de domaines étendus. A côté, au-dessous du *zemindar* et du *taloukdar*, il y a une quantité de possesseurs terriens à divers titres : *maliks*, *khoudkhats*, *paykatsh*, *puttiedars*, *byacharrys*, *ashrafs*, etc.

Digitized by Google

ses causes et ses effets rigoureusement enchaînés, ses lois irréfragables, dérivant d'une logique partout la même.

La féodalité hindoue s'était formée dans l'Oude comme on l'a vue se former, au Moyen âge, dans les différents États de l'Europe. Le pouvoir absolu du Grand-Mogol ayant à s'exercer sur une étendue trop vaste pour être administrée directement, il avait fallu la scinder en fractions soumises au vasselage. Les grands vassaux, placés sous le coup d'exigences plus ou moins dures, menacés de dangers plus ou moins pressants, avaient dû chercher, soit en se fortifiant chez eux, soit en s'alliant avec leurs pairs, à se garantir des unes et des autres. De là les royautés subalternes, les Vizirs, les Nababs, dont l'existence affermie et la puissance toujours croissante tendaient sans cesse à restreindre l'autorité centrale, et, par une politique assidûment suivie, l'avaient peu à peu réduite, en effet, à se contenter d'un tribut d'argent plus ou moins considérable, payé avec plus ou moins d'exactitude, selon les circonstances et l'impunité plus ou moins bien garantie.

Aveuglés à leur tour par le succès de leur entreprise, enivrés du pouvoir conquis, et cherchant aussi à simplifier les ressorts de leur gouvernement, afin de savourer plus à leur aise la magnifique existence qu'ils s'étaient faite, les Nababs, les Vizirs, les grands feudataires de la couronne, avaient de même compromis leur puissance en acceptant les services intéressés des grands propriétaires, devenus fermiers à bail d'immenses districts. Assez riches pour assurer la rentrée à peu près régulière de l'impôt frappé sur la circonscription territoriale qu'on leur soumettait ainsi, et pour payer de plus, au besoin, la connivence des favoris du Nabab, ces *zemindars* usaient largement de leurs priviléges, qu'ils comprenaient comme Reginald Front-de-Bœuf, par exemple, interprétait ceux du baronnage normand. La population du pays d'Oude étant essentiellement militaire, en vertu de traditions et de circonstances historiques qui se perdent dans la nuit des âges, ils n'éprouvaient

Digitized by Google

aucune difficulté à enrôler des bandes d'hommes d'armes, prêtes à marcher au premier signal du maître et contre n'importe lequel de ses ennemis. Ces bandes grossissaient à mesure que le domaine du *zemindar* s'étendait, — et il s'étendait toujours, soit par concessions payées au gouvernement, soit par annexion à main armée des domaines voisins, quand ces domaines étaient mal défendus, soit par suite de ces contrats en vertu desquels, lorsque le droit est foulé aux pieds, le plus faible est réduit à s'assurer, en la payant, la protection du plus fort.

Aussi, de génération en génération, le nombre de ces tyrans subalternes diminuait-il, et leur puissance individuelle s'en trouvait-elle accrue dans la même proportion. Ils n'étaient plus, comme dans le principe, de riches paysans, chefs de bandits, mais de hauts et puissants seigneurs, ayant forteresse à créneaux, menant leur contingent à la guerre, et au besoin pouvant tenir tête à leur souverain, si celui-ci s'avisait de prendre trop au sérieux ou ses droits ou ses devoirs monarchiques.

Un militaire fort distingué, — qui a longtemps rempli dans l'Inde des fonctions importantes, et s'est fait connaître au dehors par sa participation active à la destruction de cette secte soi-disant religieuse qui avait érigé la trahison en principe et l'assassinat en sacrifice agréable à la Divinité, — le colonel Sleeman [1], l'historien des *thugs*, après une tournée qu'il avait faite, par ordre de lord Dalhousie, dans le royaume d'Oude (1849-1850), devait rendre compte de ses observations. Or, assez versé dans la routine officielle, il savait d'avance à quel sort était réservé un long mémoire manuscrit déposé aux mains des agents de l'autorité centrale, soit à Calcutta, soit à Londres. Aussi prit-il le parti de rédiger ce mémoire de manière à pouvoir le faire imprimer au besoin, et le livre parut en effet, mais

1. Depuis général, chevalier de l'ordre du Bain, etc. Le général sir William Sleeman est mort en 1856, durant la traversée qui le ramenait en Angleterre.

Digitized by Google

tiré à un très-petit nombre d'exemplaires, et destiné à une circulation très-restreinte. Depuis cette demi-publication, les événements ont marché de manière à rendre superflus les scrupules administratifs de l'auteur, et — après sa mort, du reste, — la masse du public a été initiée aux renseignements secrets donnés sur l'état intérieur du royaume d'Oude par l'un des derniers résidents anglais à la cour de Lucknow.

Nous résumerons, en peu de mots, le livre du colonel Sleeman.

Au-dessus d'une population misérable, que déciment les guerres privées, qu'épuise l'impôt perçu sous mille formes, règnent en définitive les *taloukdars*, ces grands barons dont nous avons parlé. Autour d'eux tout est corvéable à merci. Ils peuvent impunément commettre les crimes les plus odieux. Aucun redressement possible contre leurs usurpations tyranniques. Le gouvernement, auquel ils dérobent ouvertement les deux tiers du revenu que les taxes produisent, n'a ni le pouvoir ni même la volonté de punir ces insolents déprédateurs. Pourvu qu'ils achètent, à beaux deniers comptants, le ministre en exercice; pourvu que les jongleurs, les musiciens et les bayadères du palais soient amplement défrayés; pourvu que le Nabab voie s'étaler dans les orgies dont on le berce le même luxe grossier, tout est bien, et tout peut marcher ainsi.

Cette insouciance brutale n'existât-elle pas, que pourrait un prince comme celui qui règne à Lucknow, contre deux cent cinquante grands vassaux, dont un seul peut mettre sur pied dix mille hommes, et qui possèdent, entre eux tous, cinq cents pièces d'artillerie? Aussi se garde-t-on de les mécontenter en quoi que ce puisse être, et encouragés ainsi, ces fiers aristocrates en viennent parfois à d'étranges extrémités.

L'un d'eux, Gholam Huzrut, a deux forteresses où il se retire lorsqu'il se croit menacé. S'agit-il de recruter ses garnisons, il envoie à Lucknow des hommes à lui, chargés

Digitized by Google

de faciliter l'évasion des prisonniers détenus pour crimes ou délits. Une de ces tentatives (1849) eut les résultats suivants. Cinq des prisonniers furent tués, vingt-cinq furent repris, quarante-sept s'échappèrent et allèrent prendre du service sous le drapeau de leur libérateur.

Au confluent des rivières Ghogra et Chouka est le fort de Bhitolee, où se maintient un autre *taloukdar* nommé Gorbuksh. Gorbuksh a des comptes embrouillés avec le fisc; il est aussi sous le coup de certaines poursuites, plus sérieuses, que la police des frontières (police anglaise) entend diriger contre lui. Aussi se tient-il prêt, et quatre mille hommes abrités derrière les murailles de sa forteresse, quatre mille complices de ses brigandages, lui serviront au besoin de cautions. Naturellement il les faut nourrir, et il n'y a pas de quoi s'étonner beaucoup si Gorbuksh — dont la redevance annuelle comme percepteur d'impôts monte à deux cent mille roupies (500 000 fr.), et qui, sur cette somme, a obtenu remise du quart — ne verse plus, depuis trois années consécutives, ès mains du trésorier de la couronne, une seule pagode étoilée[1]. On a voulu procéder envers lui par les voies de rigueur; elles ont échoué misérablement : il a fallu temporiser d'abord, céder ensuite. Gorbuksh, en revanche, entend la science fiscale beaucoup mieux que les agents anglais. Les propriétaires qu'il tient sous sa domination acquittent fort régulièrement leur tribut, et il perçoit ainsi, chaque année, un revenu évalué à deux cent-cinquante mille roupies (625,000 fr.). Il a un fils qui écume ouvertement les grandes routes, et qu'il désavoue très-haut pour cette conduite irrégulière. — Au fait et au prendre, père et fils se valent, et s'entendent à merveille. — Dans la bande du fils s'enrôlent ceux qui feraient trop éclatante figure dans l'armée du père, lequel est — tout comme ses ancêtres depuis plusieurs généra-

1. La plus petite des monnaies d'or indiennes. Elle vaut environ dix francs.

Digitized by Google

tions — magistrat héréditaire, officier public, administrateur des revenus du gouvernement.

On ne nous demandera pas sans doute une longue galerie de portraits pareils; ceux-là suffisent pour caractériser un état social.

Ce qu'il entraîne de conséquences déplorables est facile à deviner. Les petites guerres féodales de *taloukdars* à *taloukdars* ruinent peu à peu le pays. On n'y cultive plus en paix que les terres possédées par ces riches seigneurs, et là seulement peut s'apprécier la fertilité naturelle de ce sol admirable, qui du territoire d'Oude avait fait jadis une sorte de jardin. Le laboureur, quand il a vu sa moisson ravagée, sa chaumière détruite, déserte ou le pays ou son ingrat métier. Il émigre ou se fait brigand, lui aussi. Parfois il essaye de se défendre, et tombe en soldat à la limite de son champ envahi. Sur ce champ, désormais abandonné à sa fécondité propre, le berger nomade vient paître son troupeau. Après un certain temps, le sol, ainsi fréquenté, acquiert un renouvellement de puissance productive qui provoque une nouvelle culture. D'ailleurs le gouvernement demande moins de loyer de cette terre améliorée, mais dont la possession est si précaire. Il donne quittance de tous les arriérés de bail ou de taxe dont elle est la garantie hypothécaire; souvent il la concède pour plusieurs années à titre gratuit. Il s'appauvrit d'autant, sans que le cultivateur y ait le moindre gain. Le dommage fait se compense tant bien que mal, et voilà tout.

Pour peu qu'on suive de fait en fait les conséquences inévitables d'un pareil désordre, il est aisé de comprendre pourquoi le pays d'Oude est si essentiellement un pays guerrier. De tous côtés, des forteresses cachées parmi les bambous, dans les jungles, qu'on s'abstient tout exprès de défricher; — des partis errants, des bandes de pillards auxquelles on en oppose d'autres; — le gouvernement obligé de recouvrer une partie de ses contributions à force ouverte; — la police organisée en *guérillas;* — une foule

Digitized by Google

d'hommes sans autre vocation, sans autre industrie que le maniement du *tulwar* ou du mousquet à mèche; — les enfants de village se donnant pour passe-temps favori la construction et la prise de petites fortifications pétries dans l'argile; — puis, brochant sur le tout, le recrutement pour l'armée de la Compagnie, pratiqué là sur une plus grande échelle que dans aucun autre pays de l'Inde. « Sur la portion du territoire d'Oude qui nous fut cédée en 1801, dit le colonel Sleeman, cette classe d'hommes d'armes, de *condottieri*, a presque disparu. C'est donc seulement dans l'autre moitié qu'ont été enrôlés près de cinquante mille officiers ou Cipayes que ce pays a fournis à l'armée indigène. A peine chez nous en a-t-on levé cinq mille. »

Ici se présente l'objection que nous faisions pressentir plus haut. Comment, sous l'influence anglaise, — dont le traité de 1801 nous révèle l'étendue, à vrai dire illimitée, — un régime aussi abusif avait-il pu se maintenir et se développer? C'est justement un résident anglais, un homme investi de l'autorité la plus redoutable et la plus efficace, qui nous dépeint ces désordres, cette dégradation, qui les signale à son gouvernement, et il n'y voit d'autre remède que l'annexion du royaume d'Oude. N'a-t-on pas le droit de lui demander si — avant de recourir à cette flagrante violation des traités — il a épuisé tous les moyens de prédominante influence qui étaient en ses mains? Où est la preuve qu'il a exigé le renvoi de ces ministres corrompus dont il signale les concussions éhontées? Établit-il, bien ou mal, qu'il ait pris à cœur l'anéantissement de cette puissance illégale que les *taloukdars* s'étaient arrogée; qu'il ait tenté de déjouer les fraudes au moyen desquelles ils agrandissaient leurs domaines et s'assuraient les revenus indispensables à l'entretien de leurs coupe-jarrets? Laisse-t-il entrevoir qu'à Lucknow même, sinon dans les provinces, — où à la rigueur beaucoup de crimes pouvaient se commettre sans qu'il les connût, — il ait essayé de réagir contre les monstruosités du *kayserbagh*, ce mauvais lieu royal, où il n'y avait de

Digitized by Google

chastes que les eunuques, de raisonnables que les animaux apprivoisés ?

Le colonel Sleeman a donc formulé un très-éloquent réquisitoire; mais il a oublié ce point essentiel, c'est que son inertie l'a presque rendu complice des crimes qu'il signale, et que, sans doute, il n'était pas seulement chargé de dénoncer.

Faut-il maintenant dire toute notre pensée? Il nous semble que si on n'eût pas regardé comme une éventualité possible — n'ajoutons pas désirable — la rupture du traité de 1801, l'action de l'Angleterre sur les Nababs d'Oude eût été tout autrement suivie, persistante, énergique, effective, qu'elle ne l'a été, malheureusement pour tout le monde.

Quoi qu'il en soit, le royaume d'Oude était en dissolution. Plus d'autorité reconnue, plus de sécurité personnelle, plus de propriété certaine; un peuple sous les armes, chaque district, chaque *pungannah*, devenu le théâtre de luttes sanglantes; les champs déserts et envahis par le *jungle*, les forces productives du pays diminuant chaque jour, tels furent — on le dit, et il faut le croire — les motifs de l'absorption.

Quant aux prétextes, ils ne manquaient pas, car, volontairement ou non, les Nababs d'Oude avaient très-certainement enfreint les clauses du traité de 1801. Nous n'en voulons qu'une preuve, mais décisive. Ce traité leur prescrivait le licenciement de toutes leurs troupes indigènes. Or, au moment de l'annexion, ils avaient soixante mille hommes sous les armes.

Ce fut là une des difficultés sérieuses de la mesure proposée par le colonel Sleeman, et définitivement adoptée par lord Dalhousie cinq ou six ans après le compte rendu de son délégué [1]. Il fallut licencier cette armée, au moins les deux

1. *A Journey through the kingdom of Oude in* 1849-1850.... *with a private Correspondance relative to the Annexation of Oude to British India*, 2 vol., publiés réellement pour la première fois — ainsi que nous l'avons dit — en 1858.

Digitized by Google

tiers, car vingt mille hommes environ furent incorporés dans les troupes de la Compagnie. Il fallut aussi liquider sa solde, fort arriérée, suivant l'usage. Quarante mille hommes exercés au métier des armes rentrèrent ainsi dans les rangs de la population civile, sans aucune des habitudes ou des industries qui sont pour celle-ci les conditions de son existence. Ils y rentraient avec quelques ressources bien précaires, provenant de la distribution d'argent qui venait de leur être faite. Ces ressources ne pouvaient les mener loin, et il est aisé de deviner qu'un an après l'annexion, — c'est-à-dire à l'époque où éclata la Révolte des Cipayes, — ceux d'entre les anciens soldats du roi d'Oude qui n'avaient pas trouvé à s'enrôler dans les bandes des *taloukdars*, devaient être réduits à ces dures extrémités que le poëte qualifie de « mauvaises conseillères. »

Jusqu'alors tout était resté dans un calme absolu, qui avait complétement abusé les autorités anglaises. Ni les quarante mille soldats licenciés, ni les *taloukdars* et leurs cent mille satellites, ni la population suspecte des grandes villes du pays, comme Lucknow ou Fyzabad, n'avaient fait entendre une seule plainte.

Par le fait, l'annihilation de la vieille royauté dynastique n'était un véritable grief pour aucune des grandes classes d'habitants. On avait supporté les Nababs en les méprisant; on les voyait tomber sans regret.

Mais si par là aucun intérêt vital ne se trouvait froissé, il n'en était pas de même de l'application du nouveau régime. Dans la capitale, par exemple, la cour, brusquement dépossédée, laissait en souffrance toutes les industries, plus ou moins légitimes, qui alimentaient ses vices abjects et capricieux, ses goûts insensés. De même, si l'on dit vrai, que les perruquiers se montrèrent à Paris, en 1789, les plus ardents ennemis de la Révolution, de même le gouvernement anglais à Lucknow, en 1856, dut compter parmi ses adversaires tout ce ramas de bétail humain qui s'entasse en Orient autour d'un *zenanah* royal. Ceci, à tout prendre, n'eût

Digitized by Google

été qu'un inconvénient et non pas un danger : il n'y avait pas à en tenir compte; mais il eût fallu, au contraire, — l'événement l'a prouvé, — prendre en grande considération l'attitude réservée et les sourdes rancunes des *taloukdars*.

Ils se sentaient menacés dans leur indépendance graduellement conquise, et menacés aussi dans leurs intérêts, dans la possession de ces immenses domaines, agrandis *per fas et nefas*. Cependant, aux premiers jours, pas un ne bougea. Ils voulaient, d'un côté, apprécier au juste la situation qui allait leur être faite par le nouveau pouvoir; de l'autre, calculant leurs chances, ils comprenaient qu'il n'y avait pas, pour le moment, de résistance utile à tenter. Le pays — en vue de l'agitation qu'aurait pu y produire le changement politique accompli — avait été fortement occupé.

Les agents anglais, rassurés par le calme profond qui régnait autour d'eux et par la présence des bataillons qu'on avait mis en marche pour les soutenir au besoin, ne gardèrent pas, vis-à-vis de cette puissante aristocratie terrienne, les ménagements auxquels elle était habituée.

Le roi d'Oude, d'autant moins exigeant qu'il se sentait plus faible, n'était pas pour elle un créancier incommode. Il atermoyait le payement de l'impôt, il accordait remise des arrérages accumulés, il acceptait, en équivalents, des services de toute nature. Il faisait aux grands du pays les crédits que lui faisaient, à lui-même, ses soldats indisciplinés et mal payés. — Le collecteur anglais, au contraire, alignant les dépenses et les recettes, eût trouvé dur de liquider les créances de l'armée d'Oude sans exiger, en revanche, pareille liquidation pour les arriérés d'impôts dus par l'aristocratie du pays. Et, justement, les plus hautes fonctions de la nouvelle province, celles de Commissaire en chef (*chief commissioner*), avaient été dévolues à un officier du service civil (M. Coverley Jackson), fiscal excellent, mais politique assez hasardeux, et qui mit immédiatement dans la percep-

Digitized by Google

tion des impôts une roideur inopportune. Les *taloukdars* plièrent et payèrent, mais non sans irritation.

L'un d'eux, le rajah de Toulsepore, plus audacieux que les autres, se mit ouvertement en révolte. Il apprit à ses dépens que l'autorité avait changé de mains. Un collecteur anglais et quelques compagnies de Cipayes furent envoyés dans ses domaines, qui passèrent aussitôt sous le séquestre. Ses hommes d'armes eurent ordre de se disperser, et obéirent. Le rajah lui-même fut conduit prisonnier à Lucknow, où il est mort, pendant le siége, sans avoir recouvré sa liberté.

A partir de ce moment, les politiques optimistes de Calcutta décidèrent que « la question de l'Oude était vidée. » On retira la plus grande partie des troupes anglaises qu'on avait envoyées en vue de la résistance possible, et le désarmement de la population, d'abord mis en question, fut ajourné [1] par lord Canning, qui venait de succéder, comme Gouverneur général, à lord Dalhousie.

Nous venons d'indiquer, à peu près, toutes les difficultés cachées sous le calme apparent du royaume d'Oude quelques mois après que l'Angleterre l'eut définitivement et complétement annexé à ses domaines de l'Hindostan. Cet exposé, quoique bien rapide, fera comprendre que nulle part le mouvement insurrectionel, parti d'ailleurs, ne devait trouver autant de facilités pour se développer et s'aggraver. Nous en avons déjà raconté l'origine; mais il ne sera peut-être pas sans intérêt de savoir à quels vices d'organisation militaire il est attribué par les écrivains les plus dignes de confiance.

1. On redemanda cependant aux *taloukdars* les canons dont leurs forteresses étaient armées, offrant, au reste, fort naïvement de leur rembourser à prix légal « le métal » de ces pièces d'artillerie. Ils en livrèrent ainsi un certain nombre, et, le jour de la Révolte venu, on put s'assurer qu'ils avaient gardé les meilleures.

Digitized by Google

II

Les trois armées. — Éléments militaires de l'organisation anglo-indienne.

L'Angleterre a, dans l'Inde, trois armées indigènes, — une par Présidence, — Bombay, Madras, Bengale. La seule armée du Bengale s'est insurgée. Or, depuis des années déjà, maint et maint juge compétent déclarait que les troupes du Bengale étaient, sous le rapport de la discipline, fort inférieures au reste de l'armée anglo-indienne.

Avant l'insurrection, un des officiers qui ont fait dans l'Inde la plus brillante fortune militaire — le général Jacob, le même qui a commandé en chef les forces employées, dans la campagne de 1857, contre la Perse — signalait, avec une rare véhémence, les vices de leur organisation. Il les énumère sous huit chefs distincts : abaissement moral des officiers anglais de l'armée du Bengale, qui les ravale au niveau des Asiatiques ; — pouvoirs insuffisants accordés aux chefs de corps, tenus en méfiance par le général en chef et par le gouvernement ; — relations mal établies et mal cimentées entre les soldats et les officiers ; — dans le choix des soldats, trop d'égards accordés à la caste ; — l'avancement mal réglé pour les soldats et officiers indigènes ; — la discipline très-relâchée, etc. [1].

Chaque censure, ainsi numérotée, a ses preuves à l'appui, et ses développements, parfois très-instructifs.

L'honorable général se moque ouvertement de ces jeu-

1. Nous omettons ce qui est strictement du ressort militaire, par exemple ce qui a rapport aux *messes* ou tables d'état-major. On peut, au surplus, consulter l'ouvrage même : *The Views and opinions of brigadier general John Jacob*, aide de camp to the Queen, etc., second edition ; London, Smith Elder and C°, p. 101 et suiv.

Digitized by Google

nes cadets qui, fraîchement débarqués, se croient tenus d'adopter les molles et dispendieuses habitudes de leurs *anciens*, — de fuir le soleil, de voyager en palanquin (*palkie*),—de se faire éventer, masser par des serviteurs *ad hoc*, — d'avoir valet pour la pipe, valet pour le parasol, valet pour la bouteille, valet pour les causeries du divan, — et tout cela sous peine d'être méprisé comme *griffin*, c'est-à-dire comme novice, homme de bourgeoise humeur, d'habitudes mesquines.—« Nos *griffins* de Bombay se contentent d'un homme pour tous ces offices divers, » s'écrie le rude vétéran avec une certaine amertume. Il ajoute, arrivant au point le plus essentiel :

« Enrôler des hommes d'une certaine caste ou croyance, à l'exclusion de tous autres, dans l'armée de l'Inde, c'est mettre cette armée, non sous l'autorité du gouvernement et du code militaire, mais sous celle des brahmanes et des *goseins*, des moullahs et des fakirs. Dans ce système, un homme n'est pas choisi pour son aptitude au service, sa bonne volonté, sa force, sa docilité, son courage, mais parce qu'il est un des adorateurs *deux fois nés* de Vichnou. Quelles que soient d'ailleurs ses qualités, si un homme se refuse à croire qu'un caillou barbouillé de rouge doit être adoré comme une puissance créatrice, — bien moins encore s'il a été cordonnier, etc., — il ne saurait trouver place dans les rangs de l'armée du Bengale : on craindrait d'offenser, en l'y recevant, quelque brahmine insolent et paresseux. Que s'ensuit-il? Un soldat indigène, au Bengale, redoute bien plus une atteinte portée au privilége de caste qu'une infraction aux règles du code militaire, et le simple soldat demeure investi, par la même raison, d'une autorité incompatible avec toute règle salutaire....

« La trahison, la révolte, les perfidies de tout ordre peuvent se propager indéfiniment parmi les simples soldats, à l'insu de leurs officiers, là où les hommes appartiennent à la même caste d'Indiens, et là où les lois de la caste sont plus respectées que les prescriptions de la discipline. »

Ce dernier paragraphe, imprimé *en majuscules* dans l'ouvrage anglais, a vraiment, lorsqu'on regarde à la date, quelque chose de prophétique. Il est de 1851.

Digitized by Google

Le général Jacob s'étonne plus loin que, dans les conditions où elle est placée, l'armée du Bengale puisse conserver encore un semblant d'existence. *The thing is rotten throughout!* — « La machine est pourrie de part en part, » écrit-il, encore en majuscules. Puis, dans un autre chapitre, il oppose à l'indiscipline religieuse des Cipayes du Bengale l'esprit beaucoup moins pieux, mais infiniment plus militaire des Cipayes de Bombay. —« Parmi ceux-ci, un *purwarie* (caste subalterne) peut arriver, par son mérite, jusqu'au grade de *subahdar* (capitaine). Au Bengale on n'en voudrait pas, même comme simple soldat, tant on craindrait de contaminer par son voisinage ces dédaigneux *gentlemen*, messieurs les brahmines. Et tandis qu'au Bengale les officiers, pleins d'égards pour les préjugés de leurs subordonnés, semblent s'attacher à se faire Asiatiques, ceux de Bombay, au contraire, tendent sans cesse à *européaniser* le soldat hindou. Ils ignorent, de propos délibéré, sa croyance ou son rang social ; ils ne violentent en rien sa foi, mais ils ne la laissent empiéter sur rien de ce qui touche au service. Leur exemple aidant, les soldats eux-mêmes finissent par se dépouiller de leurs superstitions nationales, et le brahmine, couché sur le même lit de camp que le purwarie, ne voit plus en lui que le soldat de l'État, devenu son camarade, sinon tout à fait son égal. »

Dans un ouvrage, postérieur il est vrai, le général Jacob se plaint que « les vices de l'armée du Bengale se glissent peu à peu dans celles des autres Présidences, » et il en accuse les officiers plus que les soldats. L'impression générale qui résulte de ses critiques est celle d'une dégénérescence graduelle dans l'état-major anglais des armées de l'Hindostan. En présence d'événements qui ont justifié ses plus sinistres prévisions, il est permis de se demander s'il n'a pas mis le doigt sur la plaie, et si l'abaissement moral, l'énergie diminuée, les complaisances excessives de leurs chefs étrangers, ne sont pas les principales causes de la Révolte des Cipayes.

Digitized by Google

Cette opinion est fort accréditée en Angleterre. Elle a eu son écho dans un des meilleurs récits de l'insurrection de 1857 [1]. L'auteur, un des principaux représentants de la presse anglo-indienne, critique rigide et même acerbe de l'administration britannique, champion résolu des *ryots* opprimés, juge l'armée du Bengale aussi sévèrement que l'avait fait le général Jacob. Il raille, comme lui, ces superstitions calculées du brahmine qui—lui permettant tout ce dont il tire profit—lui interdisent tout ce qui le gêne. Le brahmine strictement fidèle aux principes de son culte ne pourrait être soldat ; il lui est interdit, en effet, de détruire un être vivant. Il n'en recherche pas moins le service militaire, source de gains et de priviléges. La vache est à ses yeux un animal sacré ; il n'en porte pas moins, plutôt que de marcher pieds nus, des souliers de cuir. Il y a mieux encore : les règles du service interdisent d'admettre au delà d'une certaine proportion, dans le millier d'hommes qui composent un régiment cipaye, les volontaires appartenant à la caste des brahmines. Ceux-ci, trouvant là un obstacle, l'éludent fort bien en se présentant comme rajpoutes ou kchattryas, ce qui n'entraîne nullement, pour ces menteurs privilégiés, une déchéance irrévocable.

Le soldat de race aristocratique, le Cipaye brahmine, est essentiellement courtois, prévenant, beau parleur. Sa tournure est élégante, ses traits fins et réguliers, sa tenue fort soignée : il brille aux parades, et flatte l'œil du chef qui le commande ; mais quand on en vient à scruter de près les éléments de force réelle que chaque espèce de recrues apporte à l'armée cipaye, le Sikh, le *Madrassee* tant méprisés prennent leur revanche, et le Ghourka lui-même, ce montagnard nain du Népaul, (« le plus laid et le plus malpropre des guerriers connus, » dit M. Mead), offre de bien autres

1. *The Sepoy Revolt*, by Henry Mead. Nous avons déjà cité plusieurs fois ce volume, publié chez Murray, à la fin de 1857.

Digitized by Google

garanties de bravoure, de docilité, de savoir-faire et de dévouement.

Avec eux, pas de mécomptes, pas de résistance à contretemps. Le Sikh, né soldat, tient avant tout à sa réputation militaire. L'adoration de la vache ne vient qu'en seconde ligne. L'armée de Madras est composée en grande partie d'Hindous. Le *Madrassee*, né presque toujours dans une caste inférieure, n'a pas pour « l'eau noire » (*kalapaouni*, la mer) cette horreur mystérieuse que ressent le brahmine, ou qu'il affecte, et que l'on conçoit, du reste, en songeant que ce dernier, une fois à bord, ne peut plus préparer aucun aliment, et se voit réduit à vivre de légumes secs, de sucre, et d'eau plus ou moins fraîche.

M. Mead compare le *Madrassee* au « radical de Sheffield, » que tient en petite estime un orgueilleux membre de la pairie (le brahmine), mais qui, au fond, se sent le plus utile des deux, et comprend l'injustice dont il est victime. Il peut, en effet, selon la tradition du pays, (doit-on la croire si mal fondée?) marcher plus longtemps, tirer plus juste, et se battre mieux que ce camarade qui le dédaigne. « Voyons! qui vient avec le damné petit moricaud? » s'écriait un de ces pauvres diables, se jetant résolûment en avant, sous le feu d'une batterie. Apostrophe complexe, où se retrouve, avec la conscience de sa bravoure, celle de sa dégradation. Dans l'armée de Bombay, il y a un tiers de brahmines; le reste se compose de basses castes, de quelques juifs, et de cent ou deux cents musulmans, environ, par régiment.

Des soldats de l'armée indigène passons à l'état-major.

Là nous trouverons les inconvénients du régime militaire anglais en général : l'avancement systématique dans les hauts grades; la capacité, les services subordonnés soit à l'ancienneté, soit à la faveur; presque tous les généraux beaucoup trop vieux, presque tous les lieutenants beaucoup trop jeunes; puis un inconvénient spécial au service dans l'Inde, où certaines fonctions du service civil, éminentes et

Digitized by Google

lucratives — celles de Commissaire en chef, par exemple, auprès des princes protégés — sont données à des officiers détachés de leurs régiments. Ces positions sont enviées de tous les ambitieux, autant vaut dire de tous ceux qui se sentent en état de faire leur chemin. Le service purement militaire, comparé à ces hautes missions si bien rétribuées, si commodes, si peu fatigantes, est une corvée malsaine, infructueuse, pauvrement payée. Aussi qu'arrive-t-il? « Des officiers de l'armée indienne dans les trois Présidences, la moitié, régulièrement, se trouve à l'état d'absence. On peut citer un régiment de l'armée du Bengale où il n'y a pas un seul capitaine; six autres n'en comptent qu'un par régiment. Le bataillon d'artillerie que commandait, de son vivant, sir Henri Lawrence, n'a que trois officiers en activité, dont deux ont le grade de lieutenant. Les deux cent quarante et un officiers qui sont en tête de la liste dans l'armée du Bengale ont, en moyenne, quarante ans de service chacun. Les deux cent quarante-deux qui terminent la liste ont, en moyenne, dix-neuf mois de service, et, toujours en moyenne, n'ont pas servi un an près de leur régiment. De ceux qu'on marque *absents*, deux cent douze sont employés comme agents civils ou politiques. » C'est encore M. Mead qui nous donne ces curieux renseignements, et il est du même avis que le général Jacob sur l'insuffisance du pouvoir laissé au chef de chaque corps, soit pour récompenser le mérite, soit pour punir l'insubordination [1].

1. La jalousie du gouvernement, à cet égard, est extrême. On l'a vue se manifester dans les circonstances les plus critiques, de la façon la plus imprévue, entre autres occasions, lorsqu'au début de l'insurrection, le major général Hearsey, l'un des vétérans de l'armée anglo-indienne, crut pouvoir récompenser sur-le-champ, et sans formalités, le service inappréciable du Cipaye qui — on l'a vu plus haut — s'était porté bravement, le seul de tout un poste, au secours de deux officiers européens attaqués par plusieurs rebelles. Il l'avait promu au grade de *hawildar* (sergent); lord Canning maintint et annonça cette promotion, mais en faisant remarquer, en termes passablement amers, « qu'elle était irrégulière, et que le major général avait outrepassé ses pouvoirs. »

Digitized by Google

Le premier symptôme de révolte fut, nous l'avons dit, le mouvement de Barrackpore (26 et 27 février 1857), et ce mouvement avait pour motif l'emploi des nouvelles cartouches destinées à la carabine Enfield.

L'innovation, qui consistait à frotter de graisse ces cartouches pour en faciliter l'introduction dans l'arme qu'on s'étudiait encore à perfectionner, se produisit malheureusement à une époque où les Cipayes, émus par les récits de la guerre de Crimée, craignaient de se voir transportés, soit dans les colonies anglaises, soit même en Russie. La guerre de Perse — où furent employés plusieurs corps de l'armée de Bombay — et les hostilités commencées contre la Chine vinrent confirmer ces rumeurs, et faire décidément croire aux soldats hindous que l'Angleterre avait absolument besoin d'eux en Europe. Or en Europe il faudrait, ou mourir de faim, ou manger des substances impures. Donc il était indispensable, avant tout, de faire perdre leur caste aux soldats qu'on y enverrait. Et quel moyen plus sûr, plus ingénieux, que l'emploi de ces cartouches, où la graisse de vache et celle de porc se mélangeaient de façon à souiller en même temps les lèvres du brahmine, du musulman, et même du juif?

L'idée était absurde; mais, par cette absurdité même, elle s'adaptait aux méfiances inintelligentes des Cipayes. L'émeute d'abord réprimée à Barrackpore, l'insurrection de Meerut, les événements de Delhi, furent les conséquences de cette étrange erreur. Lucknow devait, tôt ou tard, recevoir le contre-coup de ces agitations extérieures. C'est là qu'il faut maintenant nous transporter pour assister au plus curieux épisode de cette guerre qui finit à peine, et qui a menacé, un moment, l'existence de l'Empire anglo-indien.

Digitized by Google

III

Lucknow avant l'insurrection.

Devenue, au dix-neuvième siècle, la seconde ville musulmane de l'Inde et le centre des études théologiques et littéraires pour les sectateurs du Prophète qui habitent la Péninsule, Lucknow n'avait d'abord été qu'un simple village. Les Vizirs résidaient à Fyzabad. Les scheiks choisirent Lucknow pour y installer le siége habituel de leurs insurrections trop fréquentes, et s'y créer un refuge. Ils bâtirent, à cet effet, une forteresse, la Muchie-Bhaoun [1]. Un jour, las de leurs continuelles révoltes, le vice-roi Azoph-oud-Daoulah dirigea contre eux, en personne, une expédition victorieuse, prit leur château de la Muchie-Bhaoun, et, trouvant la situation à son gré, transféra la capitale du pays dans cette ville nouvelle, dont il hâta le développement.

Au moment où éclata l'insurrection indienne de 1857, Lucknow comptait près de cent cinquante mille habitants, et parmi eux des classes nombreuses de mécontents. L'absorption du royaume d'Oude avait entraîné la dispersion des milliers de parasites que le prince entretenait autour de lui : le harem, objet de folles dépenses, n'alimentait plus diverses industries spéciales, qui avaient à se créer de nouvelles ressources au milieu de tous les inconvénients d'une situation transitoire. L'état-major de l'armée du Nabab, brusquement rejeté dans la vie civile, peuplait

1. De *muchie* (poisson, — à cause d'une devise emblématique inscrite sur la porte du fort), et de *bhaoun*, mot sanscrit qui signifie maison.

Digitized by Google

Lucknow d'aventuriers affamés pour qui le métier des armes n'avait pas d'équivalent.

Leur situation était, à certains égards, celle des officiers de l'armée de la Loire en 1816 et 1817. « Je suis soldat et gentilhomme, disait l'un d'eux, ex-capitaine de cavalerie; je ne puis pas travailler : si on ne me rend pas mon grade, je serai réduit à me faire brigand. » Et l'alternative lui paraissait toute naturelle.

A côté de ces soldats oisifs pullulaient les prêtres, les fakirs, ardents à prêcher la « guerre sainte » contre les infidèles, et dont il fallut plus d'une fois, dès le début, châtier à coups de fouet l'éloquence incendiaire; puis une populace misérable, comme celle qui grouille dans les bas-fonds de toute grande ville d'Orient, populace ignorante et crédule, prête à tous les désordres, heureuse de toute occasion de pillage.

Tels étaient les éléments, très-inflammables on le voit, qui s'agitaient au centre d'un pays nouvellement occupé, où l'Angleterre n'avait, pour toute force armée, que *neuf cents* soldats européens[1], à côté de vingt-deux mille soldats indigènes[2], ceux-ci tout disposés, l'événement l'a prouvé, à donner le signal de l'insurrection.

Un nouveau Commissaire en chef de la Compagnie venait d'être envoyé dans la province d'Oude pour y réparer les fautes du premier agent appelé à remplir ces importantes et délicates fonctions : c'était sir Henry Lawrence.

1. Savoir : un régiment d'infanterie, le 32e, une compagnie d'artillerie à cheval, deux compagnies d'artillerie à pied, un régiment de cavalerie légère.

2. Savoir : sept régiments d'infanterie indigène, trois batteries de campagne de la cavalerie irrégulière de l'Oude, dix régiments d'infanterie irrégulière levés dans le pays, trois régiments de police. Les « irréguliers, » c'est-à-dire ceux qui, pris dans l'armée de l'ex-Nabab, étaient depuis peu de temps au service de la Compagnie, se montrèrent — circonstance étrange — beaucoup moins hostiles, beaucoup moins altérés de sang que les Cipayes de l'armée du Bengale.

Digitized by Google

Son frère (sir John Lawrence) et lui s'étaient fait remarquer dans les campagnes du Pendjab et du Scinde par leurs talents administratifs en même temps que par leur intrépidité militaire. John était un *civilian*, Henry figurait sur les cadres de l'état-major; mais un juge compétent, un général bien connu, disait du premier, sans prétendre faire tort au second: « C'est l'agent civil qui est le meilleur soldat des deux[1]. » En somme, ils se sentaient appelés l'un et l'autre, et l'un comme l'autre, à ces missions complexes où l'intelligence et le bras sont alternativement requis, où il faut se montrer à la fois capitaine habile, diplomate expert, administrateur intelligent et sagace : missions qui demandent, pour ainsi dire, plusieurs hommes, et ne conviennent cependant qu'à un seul. A la nouvelle de l'annexion de l'Oude, sir Henry Lawrence, alors dans le Pendjab, qu'il achevait de pacifier, avait écrit au Gouverneur général pour demander la direction de la nouvelle province. Un retard de la poste empêcha sa requête d'arriver en temps utile; mais, l'heure de la crise venue, on se rappela son offre. C'est ainsi qu'il se trouvait — l'ayant voulu, désiré, sollicité — au poste le plus périlleux.

Les affirmations de M. Ruutz Rees — à qui nous devons le récit le plus complet qu'ait encore écrit, du siége de Lucknow, un de ceux qui défendirent la place[2] — ne permettent aucun doute sur la sécurité que donnait aux habitants de Lucknow la présence de cet homme, dont la prudence et l'énergie étaient si renommées. Parti le

1. Ce jugement est rapporté par la *Quarterly Review*, n° 206, p. 513.

2. *A Personal Narrative of the Siege of Lucknow, from its commencement to its Relief by sir Colin Campbell*, by L. E. Ruutz Rees, one of the surviving defenders, London 1858, Longman, Brown and Co. — M. Rees, né à Spire, et neveu d'un professeur du même nom au collége de Calcutta, quitta l'Allemagne à l'âge de quinze ans pour venir chercher fortune auprès de son oncle. Il était attaché depuis plusieurs années déjà au collége Martinière, à Lucknow, quand se passèrent les étranges événements dont il nous a donné le récit.

Digitized by Google

10 mai de Calcutta, pour la province d'Oude, M. Rees trouva Bénarès, Allahabad, dans la plus profonde terreur. On venait d'y apprendre les désastres de Meerut, les atrocités commises à Delhi.

A Cawnpore, l'angoisse était déjà grande.

A Lucknow, au contraire, — où il semblait que le danger fût le plus pressant, — personne ne croyait à une insurrection générale.

Cependant l'attitude de la population n'était déjà plus tout à fait la même que par le passé : un essai de révolte militaire, comprimé avec vigueur, n'en avait pas moins laissé des ferments sur la nature desquels il n'y avait pas à se tromper. Le 7e régiment irrégulier de l'Oude, cantonné à l'ouest de la ville, dans le Mousabagh (palais d'une des dernières reines), avait fait courir de sérieux dangers aux officiers européens placés à la tête de ce corps. Fort heureusement la cavalerie irrégulière, campée dans le voisinage et appelée sur le moment même, était accourue, donnant le temps à sir Henry Lawrence d'amener quatre compagnies du 32e, deux corps d'infanterie indigène et quatre canons, avec lesquels il vint entourer les mutins, qui perdirent courage et prirent la fuite. On fit beaucoup de prisonniers, on ramena par de simples conseils un bon nombre de fuyards, et le tout aboutit à un *durbar* (une réception solennelle) où sir Henry Lawrence, entouré d'un brillant état-major, distribua des récompenses à ceux des officiers et soldats indigènes qui s'étaient fait remarquer par leur bonne attitude.

Le Commissaire en chef profita de l'occasion pour haranguer, en bon hindostani, ses soldats et la foule accourue au *durbar*. Il cita la campagne de Crimée comme une preuve éclatante de ce que l'Angleterre pouvait faire au besoin : cinquante mille hommes étaient allés combattre en son nom la Russie ; cent mille, au besoin, viendraient dans l'Inde en trois mois de temps, si les circonstances l'exigeaient.

Digitized by Google

Ce discours, écouté avec une attention profonde, contribua peut-être au rétablissement provisoire de la tranquillité dans la garnison de Lucknow; ce résultat seul en faisait un signalé service.

Dix jours plus tard, après avoir reçu la nouvelle de la chute de Delhi, sir Henry Lawrence demanda des pouvoirs extraordinaires, qui lui furent accordés avec le grade de brigadier général, et il se hâta de prendre les précautions qui, à tout événement, devaient le mettre en état de garder Lucknow. Ses instructions, il est vrai, lui laissaient toute latitude : il pouvait, s'il le trouvait à propos, évacuer la capitale de l'Oude, et même la province; mais en lui confiant un arbitraire aussi large, le Gouverneur général savait d'avance qu'à moins d'une nécessité absolue, un homme de la trempe d'Henry Lawrence ne voudrait ni reculer ni lâcher prise. De fait, si Lucknow eût été abandonné avant que les Cipayes eussent été contraints de rendre Delhi, on ne saurait dire combien le prestige du pouvoir britannique eût souffert, et ce que ce double désastre eût ajouté de révoltes à celles qui déjà s'étaient produites.

Cependant les nouvelles désastreuses arrivaient à Lucknow de tous les points de la province. Les villes se soulevaient l'une après l'autre; à Fyzabad, à Sultanpore, à Duriabad, à Salona, l'insurrection triomphait. Les villages à leur tour — et les *villages cipayes*[1] tout au moins aussi volontiers que les autres — se mêlaient au mouvement. On n'entendait parler que de collecteurs massacrés, de maisons de péage incendiées, d'Européens réduits à fuir et impitoyablement égorgés sur les routes. Presque chaque jour on envoyait en reconnaissance de petits déta-

1. Ceux où les Cipayes retraités et pensionnés par la Compagnie forment la majorité des habitants. Nous aurions voulu pouvoir entrer dans quelques détails sur les curieux priviléges que leur assurait la protection du Résident anglais, et les abus auxquels cette protection donnait lieu. Ces abus irritèrent profondément la population, et ne servirent pas — comme on l'espérait sans doute — à créer, pour les moments de crise, des clients fidèles à la puissance anglaise.

Digitized by Google

chements qui ramenaient parfois quelques-uns de ces *feringhies* proscrits, ceux-ci mutilés, ceux-là presque fous de douleur ou de souffrances.

Sir Henry Lawrence, pourtant, s'inquiétait surtout des villes placées entre lui et Calcutta. Le télégraphe, qu'il faisait jouer sans relâche, demandait des nouvelles d'Allahabad, de Bénarès, de Cawnpore. Le 20 mai, après trois semaines employées à s'approvisionner, à creuser des fossés, à dresser des palissades autour de la Résidence, où s'étaient déjà réfugiées, avec leurs enfants, beaucoup des *ladies* ou des femmes européennes séjournant à Lucknow, il écrivait au Gouverneur général : « Tout va bien ici et dans le district; notre position est maintenant très-forte. S'il faut en venir à se défendre, ne craignez rien pour nous. » Trois jours après, il annonçait que, grâce à ses approvisionnements, il avait dix jours de vivres assurés pour cinq cents hommes, — trente canons et cent Européens dans la Muchie-Bhaoun[1], — trois cents Européens et une batterie anglaise dans les cantonnements. Il se regardait donc comme à peu près en sûreté; mais Cawnpore le préoccupait toujours. En attendant, il achetait des quantités de blé, approvisionnait ses deux postes fortifiés de tout ce qui pouvait servir à la défense, et des milliers de *coolies*, enrôlés et payés par lui, continuaient les travaux de terrassement, l'installation des batteries, etc.

Plus le temps marchait, en effet, et plus l'attitude des troupes indigènes devenait équivoque. Chaque jour arrivaient du dehors des messagers inconnus qui leur apportaient les nouvelles de l'insurrection triomphante, les décrets de l'empereur de Delhi, les proclamations des *taloukdars* qui se déclaraient, et — sous ces coups d'aiguillon réitérés sans relâche — on voyait frémir le coursier mal dompté. Chaque

1. Il avait acheté lui-même cette forteresse, pour le compte du gouvernement, et moyennant cinquante mille roupies (125 000 fr. environ), au Nabab Yah-Ally-Khan.

Digitized by Google

matin, on annonçait une émeute des cantonnements; chaque soir, elle devenait plus probable.

Deux de ces détachements de Cipayes qu'on envoyait battre la campagne, lancés, le 23 mai, du côté de Cawnpore, se séparèrent, une fois là, pour aller dans deux directions opposées.

Celui qui prit le chemin d'Agra était commandé par un des orientalistes les plus distingués de l'armée, gradué de Cambridge, et qui avait rempli auprès de l'ex-roi d'Oude les fonctions importantes d'aide-résident. Cet officier, M. Fletcher-Hayes, cheminait derrière le dernier peloton de sa petite troupe de cavaliers. En avant était le lieutenant Barber; à côté de M. Hayes, un des engagés volontaires que la population européenne de Lucknow avait fournis à la garnison de la place. Ce dernier s'arrête dans le voisinage d'une source, et demande un peu d'eau. Quelques Cipayes s'avancent comme pour lui donner à boire, et l'un d'eux, se glissant derrière ce malheureux, lui tranche la tête d'un coup de sabre. Le capitaine Hayes, sous les yeux duquel le meurtre venait de s'accomplir, porte la main à son *revolver*, mais, avant qu'il ait pu s'en servir, il tombe frappé d'un coup de lance. Une fois à terre, d'autres Cipayes se jettent sur lui et l'achèvent. Au bruit de cette lutte, le lieutenant Barber regarde en arrière. Un simple coup d'œil lui apprend de quoi il s'agit. Il tourne bride et se jette résolûment, le *revolver* au poing, sur les misérables assassins qui viennent de tuer leur chef. Deux d'entre eux tombent sous ses balles; les autres l'entourent. Il fait alors encore une fois volte-face, pique des deux, et s'élance du côté d'Agra; mais il est poursuivi, atteint, haché à coups de sabre. Un seul officier restait (le lieutenant Cary), excellent écuyer, monté sur un cheval de race, prompt comme le vent. Plus heureux que ses camarades, il s'échappa, de si près qu'on le suivît, et arriva jusqu'à Cawnpore.... pour y périr, quelques jours plus tard, dans le massacre général.

Digitized by Google

Le second détachement revint à Lucknow, ramené à temps par son commandant, qui avait pressenti les sinistres projets de ses hommes.

Ce tragique épisode était des plus significatifs. Cependant une certaine sécurité régnait encore dans la capitale d'Oude. L'état-major seul, auquel parvenaient les rapports quotidiens de la police, savait qu'une insurrection était imminente[1]. On avait essayé de la prévenir en dispersant les divers corps indigènes : les « irréguliers » étaient à l'ouest de la ville, dans le Mousabagh; la police militaire à l'intérieur, autour de la prison et dans les palais Feradboukch; les deux régiments d'infanterie régulière indigène dans les cantonnements, avec une partie des forces européennes; le surplus de celles-ci gardait les deux points essentiels : la Muchie-Bhaoun et la Résidence. Un certain nombre d'habitants européens ne s'étaient pas encore transportés dans ce dernier refuge, se croyant assez à l'abri dans une habitation du Commissaire en chef, située au milieu des cantonnements. On y était en effet sous la protection d'une batterie européenne.

Telle était la situation aux derniers jours de mai.

Les yeux expérimentés ne s'y trompaient guère. Il y avait eu des assassinats dans les rues de Lucknow; on y voyait circuler, malgré les règlements de police,—difficiles à faire exécuter rigoureusement dans des temps aussi critiques,—des hommes armés, ayant tout l'air de maraudeurs; parfois aussi se manifestaient des menaces symboliques, dont voici un échantillon : « Un soir que je passais sous une porte de rue, dans le voisinage du *kayserbagh*, je vis, accrochée au mur, la tête d'un jeune buffle; l'animal semblait avoir été tué tout récemment. Cette tête était fixée les cornes en bas, et, le long de ces cornes et autour de la

1. *The Defence of Lucknow*, *a Diary*, by a Staff-officer; London, Smith Elder and Co., 1858; un vol. in-18, avec un plan de la Résidence.—Cet ouvrage, publié sans nom d'auteur, est attribué au major Wilson, du 13e d'infanterie indigène.

Digitized by Google

mâchoire inférieure, une guirlande de petites fleurs blanches était passée. Je mentionnai ceci à quelques-uns des habitants de Lucknow, qui parurent n'y attacher aucune importance. Pour moi, je ne puis encore m'empêcher d'y voir un de ces mille artifices employés par les musulmans pour nous signaler à la haine des Hindous. C'était dire à la population, — je me le figure du moins : — Voyez ces Européens; — ils tuent des buffles jusque dans vos rues[1] ! »

Autres symptômes moins équivoques : on voyait, çà et là, circuler des hommes portant des poupées habillées à l'européenne et représentant des enfants; ils leur tranchaient la tête à coups de sabre, au grand divertissement des spectateurs. — Des placards affichés dans les rues principales exhortaient les Hindous et les musulmans à se soulever et à exterminer les chrétiens. — Un négociant portugais, assez imprudent pour faire sa sieste dans son bureau, fut assassiné sans qu'on pût découvrir les meurtriers, qui étaient, paraît-il, des agents de la police indigène. — Le corps d'une femme du pays, chrétienne à ce que l'on suppose, fut apporté à la Résidence, coupé en quatre morceaux. — Les mosquées musulmanes (*imanbaragh*) ne désemplissaient pas, et il en sortait de longues processions qui parcouraient la ville comme pour faire dénombrement et parade des forces hostiles qu'on pouvait mettre en jeu. — Les marchands, habitués à faire *un mois* de crédit aux Européens, ne voulaient plus rien livrer que contre argent comptant. — On ne prenait le papier du gouvernement qu'à raison de trente-sept roupies, c'est-à-dire avec un escompte de soixante-trois pour cent. — Les fakirs étaient plus insolents que jamais.— On avait surpris, jusque dans les retranchements nouvellement élevés, des émissaires employés à fausser le point de mire des pièces d'artillerie.

1. *A personal Journal of the Siege of Lucknow*, by captain R. P. Anderson, London, Thacker and Co. 1858.

Digitized by Google

Enfin, le 30 mai au soir, un Cipaye, récemment récompensé par le Commissaire en chef pour avoir concouru à la capture d'un espion, vint annoncer au capitaine Wilson, *assistant-adjudant-general*, que ses camarades entendaient se soulever le soir même. La révolte commencerait à huit ou à neuf heures; il ne savait pas au juste le moment précis.

Cet homme ne paraissait pas douter du renseignement qu'il apportait. Son accent était ému et grave. Il disait la vérité !

IV

Le Soulèvement. — Les rebelles chassés. — Exécutions. Nouvelles révoltes.

A neuf heures, le 30 mai, le coup de canon réglementaire donnait en effet le signal. C'était bien — comme l'avait annoncé le Cipaye — dans les lignes du 71e que la révolte éclatait. Sir Henry Lawrence, averti aussitôt, quitta la table dont il faisait les honneurs, et entendit quelques coups de feu dans la direction des cantonnements. Le ciel, de ce côté, ne tarda pas à s'éclairer d'une lueur sinistre, et le bruit de la mousqueterie allait croissant. Les *bungalows* des officiers étaient en feu : on tirait sur ceux d'entre eux qui s'échappaient.

Le récit des témoins oculaires peut seul faire comprendre le désordre et l'animation des scènes émouvantes dont Lucknow fut alors le théâtre.

M. Rees, en arrivant dans cette ville, s'était établi chez son associé, un de nos compatriotes, nommé Deprat. Ce Français — ancien soldat de Cavaignac et de Lamoricière, négociant un peu hasardeux, mais admirable dans des

Digitized by Google

circonstances comme celles où il allait se trouver — avait fait de sa maison, située au delà de la rivière Goumti, et dans le voisinage du pont de fer jeté sur cette rivière, au nord-ouest de la Résidence, un petit fort, un *blockhaus*, pour mieux dire. Sir Henry Lawrence n'avait pas dédaigné de surveiller ce travail, et de fournir à ce représentant de la valeur française, avec les munitions de guerre dont il eût manqué sans cela, les éléments d'une garnison à peu près respectable. Il avait placé sous ses ordres une centaine d'hommes détachés du corps de police. Deprat était donc prêt à tout événement. Une tente était dressée sur sa terrasse, avec deux lits pour lui et pour son associé. Deux petites coulevrines, des fusils de rechange, une provision d'eau, de la poudre, des balles, des cartouches en quantité suffisante, permettaient de soutenir quelques jours de siége, si la garnison du petit *blockhaus* restait fidèle, — et on comptait un peu sur elle, en raison des vingt-cinq Sikhs qui en faisaient partie.

Ceci expliqué, laissons parler M. Rees :

« Le soir du 30 mai, j'étais paisiblement endormi dans mon lit quand le domestique de Deprat me réveilla soudain, et, le visage consterné, m'apprit que les cantonnements étaient en insurrection. Il fallait se lever sans perdre une minute. J'avais à peine bondi hors de ma couchette lorsque Deprat lui-même m'appela : « La fête a commencé, dépêchez-vous !... » Je ne m'amusai pas à faire toilette ; mes habits dans une main et mon fusil à deux coups dans l'autre, je le suivis vers ses magasins, situés en face de sa maison d'habitation...

« Arrivés sur la terrasse au moyen d'une échelle mobile, nous vîmes l'horizon couleur de sang. On avait mis le feu aux *bungalows*. La fusillade retentissait, et, plus haut que la fusillade, les détonations de l'artillerie.

« Le feu, cependant, diminuait par degrés. Bientôt nous vîmes des cavaliers au galop venant de la ville ou y retournant. Pas un seul ne passait sans explications.

« Un drôle arrivait, ventre à terre, des cantonnements. Le colloque suivant s'établit entre nous :

« Qui vive?

Digitized by Google

— Ami, ! Je porte un message à la Résidence.
— Quelles nouvelles alors ?
— Bonnes.
— Bonnes en quoi ?
— Les *bungalows* brûlent.... On fusille les Européens de tous côtés. »

« Je lâche mon coup de pistolet. Le coquin passe au galop ; je l'avais manqué.

« Deprat, cependant, avait fait seller sa jument, et, me laissant ses gens à commander, était parti pour les cantonnements. On passait et repassait à chaque instant sous nos murailles. Les officiers du 48e et quelques-uns du 13e, déguisés en indigènes, avaient été sauvés par un détachement de leurs Cipayes, qui les escortèrent jusqu'à la Muchie-Bhaoun. Une portion du 7e (cavalerie légère), qui n'avait pas voulu prendre part au mouvement, passa aussi, commandée par les officiers du corps. Peu après arriva la voiture de sir Henry Lawrence, et, dans cette voiture, un officier blessé. La mutinerie, inaugurée par le 71e, était bientôt devenue générale. A part la majeure partie du 7e de cavalerie légère, un grand nombre d'hommes du 13e, quelques-uns seulement du 48e et du 71e, — tous nos Cipayes s'étaient déclarés contre nous... »

Quelques dames européennes — nonobstant les avis répétés de sir Henry Lawrence — étaient restées auprès de leurs maris, dans le voisinage du volcan près de faire explosion. On pressent quels périls elles coururent.

« ..... Il y eut, cette nuit-là, des *sauvetages* miraculeux, dit plus loin M. Rees. Une pauvre femme, mistriss Y...., arriva le lendemain matin, sans autre vêtement que sa chemise, avec deux de ses enfants. Son mari l'accompagnait dans un costume vraiment pittoresque, en caleçon à plis, comme ceux qu'on garde au lit, un drap sur les épaules en guise de toge, et coiffé d'un chapeau de feutre en forme d'armet. Nonobstant tout le respect dû à leur malheur, ce petit homme, avec sa ridicule tournure, nous fit perdre notre sérieux. Cependant il avait déployé une rare énergie ; il avait soustrait sa femme à des traitements pires que la mort. Malgré le nombre des chenapans qu'il tenait en respect, et profitant avec une merveilleuse présence d'esprit d'un incident qui les détourna pour quelques minutes de leurs odieux projets, il parvint à conduire

Digitized by Google

sa famille dans les champs voisins de son habitation. Ils y passèrent toute la nuit, grelottant de froid et dans l'agonie de la terreur. Mon ami Deprat leur fournit aussitôt un logement, des habits, et de quoi manger.

« Mistriss Bruère [1], qui, elle aussi, contrairement aux ordres donnés, avait passé la nuit dans les cantonnements, se vit bien près de périr. Quelques hommes du 13e, restés fidèles, lui sauvèrent la vie en la faisant passer à travers un mur, qu'ils trouèrent pendant que les révoltés parcouraient le logis en demandant à grands cris qu'elle leur fût livrée. Elle et ses pauvres enfants passèrent une affreuse nuit, tapis au fond d'un fossé sans eau. »

En somme, commencée avec de bien meilleures chances que celle de Meerut, l'insurrection de Lucknow devait échouer bien plus complétement. Sir Henry Lawrence n'était pas un Hewett[2].

Arrivé au camp, avec son état-major, en aussi peu de temps que ses chevaux purent l'y conduire, il trouva, déjà rangés en bataille, les trois cents hommes du 32e (infanterie européenne). Deux canons des irréguliers d'Oude, mis en batterie, étaient braqués de manière à balayer tout le front des lignes du 71e, et aussi la route menant des cantonnements à Lucknow. Empêcher toute communication entre ces deux points, était de toutes les nécessités la plus impérieuse. Sir Henry Lawrence y pourvut en se plaçant lui-même, à la tête d'une compagnie du 32e, en travers de la route.

Le 7e de cavalerie (indigène), campé à Modkipore,—c'est à dire au delà et au nord des cantonnements,—était accouru au bruit de la fusillade, amené par ses officiers. Il comptait environ cent cinquante sabres, divisés en trois escadrons. En arrivant en face des lignes, où les révoltés, occupés à

1. Le major Bruère commandait le 13e d'infanterie (indigène). Il fut tué le 4 septembre suivant. Sa mort est racontée en détail dans le *Journal* du *Staff-officer*, p. 144, 145. La balle qui l'atteignit fit quatre orphelins.

2. Le général Hewett — nous l'avons dit — commandait à Meerut le 10 mai 1857.

Digitized by Google

chercher leurs officiers, à piller et brûler leurs habitations, entretenaient un feu très-irrégulier, une trentaine de ces cavaliers quittèrent le rang et partirent au galop dans la direction des cantonnements. Ils passaient à l'ennemi, et on n'entendit plus parler d'eux. Le reste heureusement demeura fidèle.

Grâce à cette circonstance, on put former des patrouilles à cheval qui parcoururent les entours de la Résidence (celle des cantonnements, qu'il ne faut pas confondre avec celle de la ville), et même les chemins que traversaient dans toutes les directions les balles des insurgés. Ces patrouilles ne pouvaient empêcher ni l'incendie ni le pillage; elles sauvèrent seulement quelques malheureux officiers échappés de leurs *messes*, et qui s'étaient dérobés au massacre.

Plusieurs autres avaient déjà péri : le lieutenant Grant, par exemple, fils du gouverneur de Madras, et qui commandait le piquet de garde, abandonné par la plupart de ses hommes, avait été caché sous un lit par ceux qui étaient restés auprès de lui. L'un d'eux s'était offert à le garder. Les révoltés arrivant, ce misérable, — soit trahison ou lâcheté, — leur indiqua l'asile du jeune lieutenant, qui fut immédiatement massacré. Son cadavre témoignait de la fureur des mutins. Déjà criblé de balles, ils l'avaient littéralement lardé à coups de baïonnette. Le même soir périt aussi un des vétérans du Sutledje, le colonel Handscombe, dont la mort est diversement racontée[1].

Cependant on ne pouvait, dans les ténèbres, diriger au-

1. MM. Mead et Rees le font périr victime de son humanité et de sa confiance dans les Cipayes qu'il était chargé d'attaquer. « Prenez garde de tirer sur des amis! » aurait-il dit à ses soldats, et, s'avançant seul vers ces « amis, » serait tombé sous un feu de peloton. Toutefois *l'Officier d'état-major* anonyme, dont le *journal* est beaucoup plus méthodique et beaucoup plus précis, nous raconte que le colonel Handscombe, revenant des lignes du 71e, fut tué par une balle égarée, partie de ces mêmes lignes. « Il tomba mort de son cheval, nous dit le *journal*, au moment où il arrivait sur le flanc du 32e. »

Digitized by Google

cune manœuvre effective. La Résidence était sauve, les routes gardées, les ponts garantis de toute attaque. On demanda des renforts, et on attendit le jour.

A l'aurore du 31 mai, on put mesurer l'étendue de la catastrophe et les ressources qu'elle laissait. Autour des compagnies du 32e, environ cent hommes du 71e et deux cent vingt du 13e (Cipayes) s'étaient ralliés, puis le 7e de cavalerie indigène, moins les déserteurs dont nous avons parlé. Ces forces se portèrent en avant, vers les lignes occupées la veille par les régiments révoltés. De celles du 13e, une cinquantaine d'hommes, environ, sortirent l'un après l'autre, se vantant d'avoir sauvé les magasins.

Les révoltés, — on l'apprit alors, — s'étaient jetés du côté de Modkipore pour aller piller les cantonnements de la cavalerie. Ils y avaient trouvé un pauvre cornette, retenu au lit par la maladie, et l'avaient impitoyablement assassiné. Cet officier, âgé de dix-sept ans, n'était au corps que depuis trois jours. Arrivées à Modkipore, qui était déjà évacué par les insurgés, les troupes qui les poursuivaient trouvèrent encore chaud le cadavre du malheureux jeune homme. Le sang coulait goutte à goutte de ses blessures. Une boucle de cheveux de femme, — quelque gage d'amour, sans doute, — pendait encore à son cou. On avait coupé un de ses doigts, auquel probablement quelque bague était passée.

Les rebelles, au nombre d'environ douze cents hommes, renonçant à l'idée de pénétrer dans Lucknow, s'éloignaient décidément vers le nord. La cavalerie et l'artillerie, lancées sur leurs traces, les rejoignirent sur l'hippodrome, où ils étaient en bon ordre. Quelques coups de canon les dispersèrent, et ils se mirent à gagner pays, profitant, pour s'échapper, de l'agilité proverbiale des Cipayes. Bientôt ils furent hors de la portée des boulets. La cavalerie seule, galopant autour de leurs détachements, put ramener une soixantaine de prisonniers, et sabrer sur place quelques fuyards qui essayaient de tenir bon.

Digitized by Google

Cette poursuite, commencée au point du jour, cessa bientôt, à cause de l'excessive chaleur. A dix heures du matin, la petite expédition était rentrée dans les cantonnements.

Le soir du même jour, 31 mai, une émeute éclatait du côté d'Hoseinabad, à l'ouest de la Muchie-Bhaoun. L'étendard du Prophète fut arboré; des fanatiques appelaient aux armes la populace musulmane; mais la police indigène fit son devoir : ce mouvement fut réprimé, l'étendard de Mahomet apporté à la Résidence. La nouvelle de cette émeute n'en alla pas moins, propagée dans le district, mettre en péril les stations voisines, et le 4 juin, dans l'après-midi, les officiers du 41e (Cipayes), arrivant avec leurs familles sous l'escorte de vingt-cinq hommes de ce régiment, restés fidèles, apportèrent à Lucknow la nouvelle de l'insurrection de Sitapore, où avaient misérablement péri le lieutenant-colonel Birch, le capitaine Christian, plusieurs *civilians*, et plusieurs dames européennes.

Le 5, on apprit que les Cipayes de Cawnpore s'étaient révoltés à leur tour. Sir Hugh Wheeler, avec deux compagnies européennes et huit canons, sans provisions, presque sans retranchements, sans ressources pécuniaires, se trouvait au centre d'un pays complétement insurgé. Nana-Sahib, le perfide rajah de Bithoor, bloquait la place, certain que la famine la lui livrerait tôt ou tard, et, en attendant, il faisait poursuivre et tuer tous les Européens dont sa cavalerie, dispersée de tous côtés, parvenait à s'emparer [1]. A Bénarès, en revanche, la révolte du 37e avait échoué, grâce à l'arrivée providentielle du colonel Neill, accouru en toute hâte de Madras, et dont les exploits ultérieurs ont attesté la redoutable énergie. Quelques jours après avoir sauvé Bénarès, ce ferme et vaillant capitaine étouffait la révolte dans Allahabad, qui a été depuis, on le sait, le

1. On trouvera dans le Récit suivant les détails de l'insurrection de Cawnpore.

Digitized by Google

centre de toutes les opérations militaires dans lesquelles il a joué un des rôles les plus brillants.

A ces nouvelles, arrivées le 5, succéda, pour les défenseurs de Lucknow, un silence absolu. Les fils du télégraphe étaient coupés, les *dâks* (courriers) ne circulaient plus. Cinq jours entiers se passèrent sans un seul renseignement sur les événements du dehors. Cet intervalle de temps fut mis à profit par sir Henry Lawrence.

Stimulés par son incessante surveillance et ses excitations continuelles, les ingénieurs multipliaient les fossés, les levées de terre, les estacades, destinés à former autour de la Résidence un cercle complet de fortifications. On continuait les approvisionnements. On entassait les vivres dans les deux centres de résistance qui avaient d'avance été choisis : la Résidence et la Muchie-Bhaoun.

Parallèlement à ces mesures de prudence, les mesures de rigueur, devenues indispensables, avaient leur cours. Les commissions militaires fonctionnaient. Chaque matin, chaque soir, on assistait à des exécutions sanctionnées, non sans regret, par le Commissaire en chef. Elles avaient lieu en face de la porte de la Muchie-Bhaoun, dont la garnison se tenait aux meurtrières, prête à tirer sur la foule, que contenaient d'ailleurs les soldats de police, rangés en ligne sur trois ou quatre hommes de profondeur.

« .... Un jour, dit le capitaine Anderson, j'en vis exécuter neuf, tous Cipayes révoltés, leur aspect le disait de reste. La plupart étaient de beaux hommes. Ils marchaient vers la potence d'un pas ferme et délibéré. Cependant ce beau calme se démentit. Quand le nœud fatal fut ajusté autour de leur cou, quelques-uns sollicitèrent humblement leur grâce. D'autres firent appel à la multitude, demandant s'il ne se trouvait pas là quelques bons musulmans ou Hindous qui les voulussent arracher aux maudits *feringhies* (chrétiens). Un malheureux Hindou, sur le point de périr, s'écriait : « Hélas ! hélas ! c'est « vous autres, musulmans, qui êtes la cause de tout.... » Un autre pauvre diable disait : « Sauvez-moi ! sauvez-moi ! J'ai une « femme et des enfants tout petits. Faut-il donc qu'ils meurent de

Digitized by Google

« faim?... » Mais l'arrêt était rendu ; il n'y avait pas de grâce à espérer. A un signal donné, cinq hommes furent lancés dans l'éternité, et ce fut un triste spectacle que le frémissement soudain des quatre autres condamnés, placés sous les potences en face, quand ils virent le plancher manquer sous les pieds de leurs camarades, brandillant en l'air devant eux. Un instant après, les pieds leur manquaient, à eux aussi.... »

M. Rees porte à trente-six le nombre des exécutions ainsi ordonnées. Les condamnations furent bien plus nombreuses, à n'en juger que par un seul exemple. Sur vingt-deux émissaires des insurgés, arrêtés à la fois dans un des faubourgs de Lucknow, quatre seulement furent punis de mort. C'étaient des *bunniahs* (boutiquiers) de Bénarès, venus tout exprès pour propager la rébellion.

S'ils n'y réussirent pas, ce n'était pas faute de trouver des sympathies parmi le peuple. Le bouleversement politique de l'année précédente avait, on le sait, rempli la capitale de gens désormais sans ressources. Plusieurs classes de négociants voyaient leurs affaires notablement diminuées par la dispersion d'une cour opulente et fastueuse ; les pauvres souffraient aussi, non peut-être d'un surcroît de taxes, mais de ce que les taxes étaient plus exactement prélevées.

« Nous désirions tellement obtenir une balance favorable entre les recettes et les dépenses, — dit M. Rees, — que le soin de remplir nos coffres passait avant celui de mettre le peuple en bonne condition. Droit sur les timbres, droit sur les pétitions, droit sur les substances alimentaires, sur les maisons, sur les gués de la rivière ! Il y avait un fermier de l'opium, un fermier des blés et approvisionnements, un fermier pour les sels et spiritueux. Bref, tous les droits qu'on perçoit à Paris sous le nom général d'octrois étaient donnés à ferme. Il en résultait un renchérissement général. Nos fermiers, — dont le principal, un certain Shirf-oud-Daoulah, était un misérable renégat déjà fameux sous l'ex-monarque Wajid-Ali par ses péculats et ses vols, alors que les vols et les exactions de tout ordre se commettaient à ciel ouvert, — nos fermiers faisaient d'immenses fortunes, tandis que le menu peuple souffrait de leurs extorsions. »

Digitized by Google

Il paraît que la taxe sur l'opium était une des plus odieuses. Ce poison devient, pour ceux qui en font un usage régulier, le plus impérieux des besoins. On vit à Lucknow, parmi les plus pauvres *opium-eaters*, des suicides causés uniquement par le désespoir où ils se trouvaient réduits de ne plus pouvoir s'enivrer à leur guise.

Les agents anglais d'ailleurs, circonscrits dans les règles strictes de leur administration, étaient trompés la plupart du temps par les employés indigènes, qui étaient leurs intermédiaires forcés avec les populations. Dans les négociations subreptices auxquelles ceux-ci se livraient, ils ne manquaient jamais de traiter au nom de leurs supérieurs, et ils trouvaient facilement créance chez des malheureux habitués à toutes les infamies de l'administration des Nababs.

Le 11 juin, un grave symptôme de désaffection vint montrer combien il fallait peu faire fonds sur la fidélité dont se targuaient encore beaucoup d'indigènes. Un régiment entier de police militaire à cheval donna des signes non équivoques de mutinerie. Le capitaine Weston, qui le commandait, sans autre escorte que deux *sowars* (cavaliers indiens), courut vers les rebelles, et voulut les ramener par ses exhortations au sentiment de leurs devoirs. Un moment ils parurent disposés à l'écouter ; mais peu à peu, couvrant sa voix de leurs clameurs obstinées, ils lui enjoignirent de repartir sur-le-champ pour la Résidence. « Ils s'étaient trop compromis, disaient-ils, pour espérer aucune grâce, et d'ailleurs ils ne pouvaient résister au torrent de l'insurrection. »

Dès le lendemain, le régiment de police à pied suivit l'exemple qui venait de lui être ainsi donné ; mais tandis que le capitaine Weston avait pu rentrer dans la ville sans avoir à courir aucun danger, le capitaine Orr ne dut la vie qu'à l'extrême hâte avec laquelle son beau-père et lui, se jetant à cheval dès que l'insurrection du corps qu'il commandait leur fut signalée, s'échappèrent à travers les balles. La maison qu'ils habitaient, et où était la caisse militaire, fut pillée de fond en comble.

Digitized by Google

Enhardis par ce premier succès, les insurgés pénétrèrent dans les faubourgs voisins de leur caserne et pillèrent encore quelques bazars, après quoi ils se mirent en retraite.

Ces désordres duraient depuis onze heures du matin, lorsqu'un peu avant minuit, le conseil de guerre décida qu'il fallait donner chasse aux insurgés. On partit, aussitôt l'ordre donné, les pièces attelées à la hâte, la cavalerie s'organisant comme elle put, et chacun sautant sur le premier cheval qui se rencontrait. L'infanterie devait suivre de son meilleur pas. Quelques volontaires à pied avaient trouvé place sur les caissons de l'artillerie.

On se demande ce que pouvaient espérer une cinquantaine de cavaliers (la plupart militaires de rencontre et non de profession), lancés ainsi, avec une soixantaine de fantassins ou d'artilleurs, contre une colonne de sept ou huit cents hommes.

De fait, la poursuite n'eut que d'assez pauvres résultats. On atteignit les révoltés à l'ouest de la ville, qu'ils tournaient pour aller rejoindre la route de Cawnpore. Quelques volées de canon trouèrent leurs rangs (car ils marchaient en bon ordre, sans se presser, se formant en carré dès qu'ils étaient menacés d'une charge), et tout au plus put-on en sabrer une douzaine, attardés à l'arrière-garde. On ramena aussi une douzaine de prisonniers. Presque aussitôt, cependant, il fallut s'en retourner. Le colonel Inglis, chef de cette petite expédition, jugea, bien évidemment avec raison, que les chances d'une attaque étaient trop inégales, et que ses canons seraient trop compromis si leur petite escorte venait à être mise en déroute. Il ordonna de revenir sur Lucknow.

Digitized by Google

V

La défaite de Chinhut.

Les derniers jours de juin se passèrent sans événements notables. Nonobstant la chaleur intense, la petite vérole et surtout le choléra, qui, commençant à sévir, décimait particulièrement la petite garnison de la Muchie-Bhaoun, on préparait sans relâche les éléments de la défense ultérieure. On élevait les batteries, on augmentait les approvisionnements, on enterrait le trésor monnayé[1]. Dans les *compounds* (espaces enclos), la paille destinée aux bestiaux était amoncelée et mise, autant que possible, à l'abri de l'incendie ; on formait au tir du fusil, et même du canon, les Européens civils et les *eurasiens* (métis) qu'on avait enrégimentés.

Ce fut, dans le principe, une tâche assez pénible que d'habituer à la rigoureuse discipline du soldat ces malheureux employés, — scribes pour la plupart ou commis de négoce, — habitués à régler eux-mêmes leur vie, à se regarder comme entièrement indépendants de l'autorité militaire. Le capitaine Anderson entre là-dessus dans des détails un peu trop gais peut-être. Il est évident que les tournures et les habitudes des *pékins* qu'il avait à former lui firent passer, — malgré la gravité des circonstances, — des moments fort agréables ; mais, après s'être quelque peu amusé à leurs dépens, le brave et loyal soldat ne manque pas de leur rendre justice.

« Nos volontaires, dit-il, faisaient à l'exercice une singulière figure ; mais il eût bien fallu se garder de les juger sur l'apparence. Dans ces rangs si gauchement alignés, et où de si

1. Il s'élevait à 24 ou 25 lakhs de roupies, — entre 6 et 7 millions de francs.

Digitized by Google

étranges caricatures eussent pu être signalées, il se trouva, pendant le siége, des hommes intrépides, pleins de courage et d'entrain. A les prendre en bloc, ils firent un excellent service, et sans nos volontaires, il eût été absolument impossible à la garnison de défendre tous les points menacés.... Nonobstant toutes ces petites absurdités, — ajoute-t-il, après avoir énuméré les ridicules prétentions de certains d'entre eux à l'*élégance* de la tenue et à la précision des allures militaires, — je dois admettre que les *drill-sergeants* (sergents instructeurs) les mirent assez vite à même de charger et de tirer, ce qui était l'essentiel, et ce n'était point chose si facile, la plupart n'ayant jamais manié un mousquet, ni seulement vu la moindre cartouche à balle.... Quelques-uns cependant, et même des *eurasiens*, avaient des fusils à deux coups, et ceux-là faisaient très-bonne besogne à l'heure des attaques. Au bruit du clairon, nous les voyions accourir, le mousquet dans une main, le fusil de chasse dans l'autre, et c'était ce dernier qu'on réservait pour les moments difficiles, ceux où l'ennemi serrait de trop près nos défenses. »

Cette addition à la force numérique de la garnison était d'autant plus impérieusement requise que, dès les premiers jours de juin, sir Henry Lawrence, ne voulant garder autour de lui que des hommes à peu près sûrs, avait renvoyé, à peu d'exceptions près, tout ce qui lui restait des régiments révoltés. Le désarmement de ces soldats avait eu lieu sans difficulté, et ils étaient partis avec un congé en règle, qui s'étendait jusqu'au mois d'octobre. Bon nombre d'entre eux, peut-être, allèrent grossir les rangs des rebelles; mais ceux-là mêmes, ne valait-il pas mieux les avoir pour ennemis que pour aides?

Il n'y avait déjà, malgré les précautions prises, que trop de trahisons à redouter[1]. Les canonniers indigènes, tant ceux de la Résidence que ceux de la Muchie-Bhaoun, étaient placés sous le feu des batteries européennes, autour

1. « Vingt-cinq Cipayes, sous l'escorte desquels étaient arrivés les fugitifs de Sitapore, et à qui sir Henry Lawrence, — en sus de la récompense pécuniaire qui leur était due pour cet acte de fidélité signalée, — avait formellement promis des grades, déclaraient néan-

Digitized by Google

desquelles on veillait jour et nuit, et dans l'enceinte fortifiée n'étaient strictement admis que ceux à qui des passes en règle avaient été délivrées.

Du côté de Cawnpore, cependant, il n'arrivait que de sombres nouvelles. Une lettre, — dictée, le 18 juin, par sir Hugh Wheeler, et qui fut remise, le 20, à Lucknow, — démentait l'arrivée de renforts européens. Tout au plus pourrait-on tenir quinze jours encore. Une barque, chargée de fugitifs européens partis de Futtehghur, avait été interceptée avant d'arriver à Cawnpore, et ces malheureux avaient péri jusqu'au dernier [1]. La terrible catastrophe s'annonçait ainsi, et on comprend ce que souffrait sir H. Lawrence, hors d'état de porter secours à son frère d'armes.

Comment l'eût-il fait? Sans parler des soins impérieux qui jour et nuit réclamaient sa présence, des quatre ou cinq mille *coolies* dont il avait à diriger les travaux, des mesures de police qu'il fallait prendre pour ainsi dire à chaque minute, il était lui-même menacé d'une attaque prochaine. Lucknow ne bougeait pas; mais les environs se garnissaient peu à peu d'ennemis. Dès le 17 juin, on lui signalait des agglomérations menaçantes dans le voisinage des cantonnements, dont il fallut aussitôt préparer l'évacuation pour le cas où elle deviendrait indispensable. Le 25, les rapports des espions mentionnaient une force considérable arrivée à Nawabgunge, où l'ennemi avait fait halte, ralliant des renforts qui lui arrivaient de tous côtés. Le 27, on parlait de cette armée comme grossissant d'heure en heure, mais indécise dans ses plans d'attaque.

moins que, si le rajah Maun-Singh se prononçait contre les Anglais, ils iraient tous le rejoindre, fallût-il pour cela tirer sur leurs officiers. Ces dangereux auxiliaires furent naturellement désarmés et congédiés. » (*Journal d'un officier d'état-major*, p. 20.)

1. Voir les détails de ce tragique épisode dans notre cinquième Récit : *La fuite du juge Edwards.*

Digitized by Google

En présence d'éventualités aussi menaçantes, le Commissaire en chef ne pouvait se préoccuper que de Lucknow, et il précipitait avec une activité, une énergie presque surhumaines, les travaux qu'il avait entrepris depuis quelques semaines. La batterie du redan, celles qui ouvraient sur la route de Cawnpore, une grosse tour ajoutée à la Muchie-Bhaoun; autour de la Résidence, toutes les maisons situées favorablement transformées en autant de forts détachés, d'ouvrages extérieurs; au devant de ces maisons, le terrain déblayé à grand renfort de sape et de mine; les toits des maisons enlevés; une porte monumentale minée et détruite à grand'peine; les magasins de tout ordre fouillés, et ce qu'ils renfermaient d'utile transporté dans la Résidence; tout un parc d'artillerie (deux cents pièces de canon) découvert à l'improviste dans un des palais de l'ex-roi, et qu'il fallut amener en dedans des fortifications; des exercices, des revues continuelles : telles furent les préoccupations et les travaux des derniers jours où sir Henry Lawrence demeura libre de ses mouvements.

Se retirer, il le pouvait encore. Ni ses instructions, ni les lois de l'honneur militaire ne s'y opposaient. Il n'y songea pas un instant.

Le 29 juin, une patrouille fut envoyée du côté de Cawnpore, afin d'obtenir, si la chose était possible, quelques renseignements sur le sort de la place, que de vagues rumeurs disaient avoir été livrée à Nana-Sahib par le malheureux Wheeler. Elle revint, annonçant que deux autres régiments de rebelles étaient campés à quelque distance dans cette direction. Un peloton de cavalerie sikhe, sous les ordres du capitaine Forbes, alla battre le pays du côté de la route de Nawabgunge. Il rapporta la nouvelle que les insurgés étaient campés à Chinhut ou Chinât, à neuf *milles* de Lucknow.

Pouvait-on permettre à ce corps, dont la force numérique n'était pas bien connue, de venir se loger dans la capitale de l'Oude, ce qui serait, pour la ville entière, le

Digitized by Google

signal de l'insurrection? ou bien fallait-il marcher résolûment au-devant de lui, en assez grande force pour pouvoir au besoin lui livrer combat? Telle était la question. Elle fut, paraît-il, vivement débattue dans le conseil de défense, qui adopta la seconde de ces deux alternatives.

Le motif déterminant fut précisément cette ignorance où l'on était resté du nombre de rebelles qu'on aurait en face de soi. Les espions indigènes ne dénonçaient pas plus de trois ou quatre mille hommes : s'ils disaient vrai, s'ils ne se trompaient pas, il n'y avait évidemment pas à hésiter. L'ordre de départ, afin d'assurer le secret de l'opération, ne fut donné que le 30 juin, à trois heures du matin.

Six cents hommes, environ, composaient l'expédition, que sir Henry Lawrence commandait en personne. Sur ce nombre, il n'y avait que trois cents hommes du 32e (anglais) empruntés en partie à la garnison de la Muchie-Bhaoun. L'infanterie comptait, en outre, cent cinquante hommes du 13e (indigène), plus les débris du 48e et du 71e (indigènes), comprenant environ quatre-vingts baïonnettes. En fait de cavaliers, il y avait trente-six Européens, et environ cent vingt hommes pris dans ce qui restait des trois régiments de la cavalerie irrégulière de l'Oude. L'artillerie avait onze pièces, dont quatre canons servis par des Européens, six par des natifs, plus un obusier de huit pouces, trouvé dans la ville quelques jours auparavant. Deux éléphants traînaient cette pièce énorme[1].

A cinq heures trois quarts, ces divers corps étaient réunis en arrière du pont de fer jeté sur la Goumti, entre la Résidence et la Muchie-Bhaoun. Ils se mirent aussitôt en marche. Quarante cavaliers sikhs et européens formaient l'avant-garde avec quarante soldats à pied, pris

1. Il y a d'étranges différences dans le compte rendu de la composition de cette colonne expéditionnaire, soit comme infanterie, soit comme artillerie. Nous adoptons les chiffres donnés par le colonel (depuis général) Inglis dans son rapport officiel au gouvernement de Calcutta, en date de Lucknow, 26 septembre.

Digitized by Google

également par moitié dans l'infanterie indigène et l'infanterie européenne. Les canons suivaient sous l'escorte immédiate des soldats du 32e (anglais) et du 13e (indigène). A l'arrière-garde étaient les cinquante hommes du 48e (indigène) et le surplus de la cavalerie. A six milles, environ, du pont de fer se trouve un cours d'eau peu considérable, coulant entre deux rives escarpées ; on l'appelle le Kokraul ou Kocaralie. Un pont est jeté sur ce ruisseau, et près du pont se groupent quelques chaumières, formant une espèce de village. Là on fit halte. Sir Henry Lawrence et l'avant-garde, après quelques instants de repos, poussèrent un mille plus loin, et ne virent pas trace des forces ennemies.

Vi nouvelles hésitations. Attendrait-on l'attaque? irait-. la chercher? Sir Henry Lawrence penchait pour laisser arriver l'ennemi, à qui on disputerait le passage du Kocaralie. D'officieux conseillers, — persuadés sans doute par les rapports des espions, que l'on n'avait affaire qu'à un noyau d'armée dans tout le désordre d'une organisation incomplète, — insistaient, au contraire, pour marcher en avant. Leur avis finit par prévaloir ; on partit sans avoir distribué le moindre rafraîchissement aux troupes, déjà fort éprouvées par une marche assez rapide sous les premières ardeurs du jour. Or beaucoup de soldats, surtout parmi les Européens, ayant, la veille au soir, quelque peu abusé des stimulants spiritueux, avaient à lutter contre la réaction ordinaire après ces légers excès, et il eût été à propos de ne les pas garder absolument à jeun. Ajoutons que, marchant dans la direction de l'est, ils avaient en plein visage le redoutable soleil de l'Inde.

Ce fut ainsi qu'on déboucha dans la plaine de Chinhut, à laquelle donne son nom une grosse bourgade située sur les bords d'un assez vaste *jheel* (lac), près duquel est bâti un palais de chasse jadis à l'usage des rois d'Oude. En avant du village apparut tout à coup l'armée ennemie, — non pas quatre ou cinq mille hommes, conformément aux rapports des espions, — mais quinze ou seize mille, ayant de

Digitized by Google

six à sept batteries de canon, qui comportaient au moins trente-six pièces de calibres divers. A gauche de Chinhut s'étendait, bien retranché, le camp des rebelles; à peu de distance, on remarquait un hameau composé de sept ou huit chaumières, et, sur la gauche des Anglais, un village plus considérable, Ishmaelpore, qui fut, à vrai dire, le théâtre du combat. Le centre de l'ennemi, disposé en demi-cercle, barrait la route; sa gauche était appuyée à un petit bois, sa droite à Ishmaelpore, où il avait quelques canons.

Les Anglais avaient placé l'obusier juste en face du centre des rebelles, et leurs autres pièces un peu sur la droite. Celles que manœuvraient les artilleurs européens étaient en avant. La cavalerie était à la droite des canons, et un peu en arrière. Ce fut l'obusier qui ouvrit le feu, à la distance de treize cents *yards*. La première bombe éclata sur la tête des rebelles, qu'on vit bientôt s'écarter de la route. On put croire, pendant quelques minutes, qu'ils battaient en retraite; mais ils se portaient en masse, avec leurs canons, sur la droite des Anglais, qu'ils voulaient tourner. Ils lançaient, en même temps, sur la gauche, de nombreux tirailleurs, qui allaient renforcer ceux dont on avait garni d'avance les maisons d'Ishmaelpore. Les soldats du 32e, leur colonel en tête, avaient pénétré dans ce village. Une balle abattit leur chef, et, découragés par ce désastre, ils se retirèrent derrière un pli de terrain, d'où ils continuèrent le feu avec une rare vivacité.

La manœuvre ennemie se développait cependant, évidemment dirigée par un tacticien exercé. On voyait circuler dans les rangs des insurgés un cavalier de bonne mine, blond, bien fait, de vingt-cinq ans environ, avec l'uniforme de petite tenue des régiments de cavalerie européenne, coiffé d'une casquette bleue à galons d'or. Peut-être était-il Russe[1]; peut-être aussi, — M. Rees le laisse entendre, —

1. On avait arrêté, quelque temps auparavant, et relâché ensuite, un voyageur qu'on soupçonnait d'appartenir à cette nation.

Digitized by Google

était-ce un de ces renégats qui, renonçant à leur religion, adoptent les mœurs et jusqu'aux passions politiques de leur nouvelle patrie. Ce fait n'a jamais été éclairci. Toujours est-il que ce personnage équivoque déployait un vrai talent militaire, et que, s'il eût eu de vrais soldats sous ses ordres — au lieu de ces timides Cipayes, toujours méfiants d'eux-mêmes et de leurs supérieurs, — pas un homme de l'expédition anglaise ne fût probablement rentré à Lucknow. En effet, tandis que le feu de l'infanterie et de l'artillerie se soutenait de part et d'autre, la cavalerie ennemie descendait à la droite des Anglais, cherchant à les déborder et à leur couper la retraite. Les tirailleurs de gauche, qui occupaient Ishmaelpore, étendaient de plus en plus leur ligne, et, par un mouvement analogue à celui de la cavalerie, tâchaient de venir se rejoindre à elle sur les derrières de la colonne commandée par sir H. Lawrence.

Dès le début de l'affaire, ce vaillant officier avait pu concevoir de tristes pressentiments sur l'issue probable d'une lutte trop inégale. Les deux premiers coups de canon tirés par les rebelles ayant atteint, dans les rangs de l'artillerie indigène, un *havildar* (sergent) et un des chevaux, les autres canonniers se hâtèrent de descendre avec leurs pièces au bas d'une pente qui les protégeait, mais d'où, le cas échéant, ils ne pouvaient que très-difficilement sortir, soit pour l'attaque, soit pour la retraite. De plus, quelques-uns de ces canonniers avaient passé à l'ennemi, et l'on comprend sans peine que tous ces incidents avaient jeté beaucoup de désordre dans les manœuvres.

M. Rees parle aussi de la défection de trois cents hommes de police, dissimulés dans un ravin à la droite des Anglais, et qui, passant du côté des rebelles, se seraient mis immédiatement à tirer sur leurs ex-compagnons d'armes. Néanmoins, — ces trois cents hommes ne figurant pas dans le dénombrement qu'il fait lui-même des forces de l'expédition, — on en est réduit à se demander par quel hasard ils se trouvaient là. Il dit encore, — et ceci sug-

Digitized by Google

gère moins de doutes, — que les artilleurs indigènes, avant d'avoir déchargé une seule de leurs pièces, coupèrent les traits de leurs chevaux, et s'échappèrent, les uns dans la direction du camp ennemi, les autres du côté de Lucknow, d'où ils allèrent ensuite jusqu'à Cawnpore, porter la nouvelle de leur défection et de la défaite signalée qu'elle avait dû amener.

Ceux d'entre ces artilleurs qu'on avait encadrés, pour ainsi dire, entre deux corps anglais, et qui ne pouvaient déserter, battaient en retraite malgré les menaces des cavaliers européens, qui à chaque minute les couchaient en joue. L'obusier, cependant, — les servants l'avaient surnommé *le Turc*, — continuait son feu vivement soutenu, et qui ouvrait de larges trouées dans les rangs ennemis. Par malheur, les cornacs des éléphants qui le traînaient avaient, eux aussi, disparu, et on ne savait comment, au besoin, cette masse énorme pourrait être mise en mouvement.

La nécessité de battre en retraite fut bientôt démontrée, et il n'y avait pas une minute à perdre. Les rebelles, à qui l'énorme supériorité de leurs forces donnait une confiance inaccoutumée, s'avançaient de toutes parts en bon ordre, colonnes ouvertes, l'artillerie et la cavalerie dans l'intervalle des lignes, la masse entière cherchant à se jeter, par une manœuvre bien combinée, entre les Anglais et Lucknow. La droite des Anglais recula donc, et la gauche, qui ne comprit pas d'abord ce mouvement, se vit néanmois forcée de l'imiter. Peu à peu le mouvement s'accéléra; une sorte de panique se glissa dans les rangs, et sans les hommes du 32e (anglais) qui, placés à l'arrière-garde, maintenaient un feu bien nourri, la débandade fût devenue complète, le désastre sans remède.

Soldats, officiers tombaient de distance en distance, marquant chaque étape de ce triste retour. Ceux qui n'étaient que blessés et que leurs camarades ne pouvaient emporter, sachant qu'ils n'avaient pas de quartier à espé-

Digitized by Google

rer, se battaient « comme des boule-dogues acculés, » — ainsi s'exprime M. Rees, — jusqu'à ce que l'ennemi les eût achevés. Parmi ceux-là, un certain nombre n'étaient qu'épuisés de fatigue et de soif. Plusieurs hommes tombèrent, frappés d'apoplexie.

Les cavaliers sikhs avaient été des premiers à fuir. L'ennemi, sur lequel ils se jetaient en désespérés, — car la peur donne du courage, — ne tenait pas, et ouvrait ses rangs pour les laisser passer. Il ne restait donc que les cavaliers européens pour faire face aux nécessités de la retraite. Grâce à eux, les canons servis par les Anglais purent se retirer au galop. De ceux qu'on avait confiés aux indigènes, deux seulement furent sauvés; quatre restèrent aux mains de l'ennemi. *Le Turc*, — nous avons dit que c'était le nom de l'obusier, — encore attelé de ses deux éléphants, devint l'objet d'un combat corps à corps.

« Le sergent Miller, dit M. Rees, avait été envoyé pour ramener les éléphants et leur charge. Il n'y réussit pas. Le lieutenant Bonham, voyant que la cavalerie de l'ennemi se rapprochait de l'obusier, appela le capitaine Ratcliffe à son secours. Quatre hommes accoururent en conséquence, et se trouvèrent sous le feu le plus intense; mais ils arrivèrent à temps pour disperser pareil nombre de cavaliers ennemis, déjà parvenus à la bouche même de la pièce. L'un de ces derniers, déchargeant sa carabine sur le lieutenant Bonham, le blessa au bras. Cet officier résolut, puisqu'il n'y avait pas moyen de réatteler les éléphants, d'enclouer l'obusier. Malheureusement on n'avait pas de pointe. Un sergent, qui était là, brisa le dégorgeoir dans la lumière, et la pièce, mise ainsi provisoirement hors de service, fut abandonnée.... »

La cavalerie ennemie, commandée par cet inconnu dont nous avons déjà parlé, avait réalisé son projet, et s'était placée entre la colonne en retraite et le pont sur le Kocaralie, vers lequel les Anglais se dirigeaient alors. Il y avait là, massés, environ quatre cents sabres. Les volontaires européens, — ils n'étaient guère plus de vingt-cinq, — reçurent ordre de charger, et bien que la plupart vissent

Digitized by Google

alors le feu pour la première fois, ils obéirent vaillamment. L'ennemi ne les attendit pas ; il se rabattit à sa gauche, — et par conséquent à la droite des Anglais, — vers les tirailleurs qui, nous l'avons dit, manœuvraient de manière à venir rejoindre leur cavalerie, mais n'avaient pas encore pu y parvenir, tenus en échec par le feu soutenu des Cipayes restés à leurs rangs. Dans cette charge hardie, les volontaires à cheval ne perdirent qu'un des leurs. Deux autres furent blessés ; un quatrième, dont le cheval avait été tué sous lui, et qui, dans sa chute, avait eu le pied démis, trouva place, comme maint autre invalide, sur un caisson d'artillerie. Après avoir ainsi débarrassé la route, ces intrépides cavaliers, longeant le flanc de la colonne, revinrent à l'arrière-garde pour couvrir la retraite de l'infanterie et des canons.

Au pont du Kocaralie, les canons furent dégagés de leurs avant-trains pour être à même d'envoyer quelques boulets à l'ennemi, dont les colonnes se rapprochaient trop. On s'aperçut alors qu'il ne restait plus une seule charge. Par bonheur, la simple démonstration de la mise en batterie avait suffi pour arrêter sur place l'armée ennemie. La retraite put continuer.

Les Cipayes fidèles se distinguèrent, dans cette journée fatale, par des actes de rare dévouement. Ils semblaient avoir à cœur de dissiper la méfiance qui pesait sur eux, et dont M. Rees donne une preuve singulièrement significative. « Les canons, dit-il, se retiraient au galop. A côté d'eux courait un Cipaye du 13e. Son fusil part accidentellement, et le coup effleure l'épaule d'un des artilleurs. Celui-ci, suspectant les intentions du Cipaye, l'étend roide mort d'un coup de pistolet. »

Au milieu de ce désordre, partout où les balles sifflaient, partout où on voyait tomber le plus d'hommes, sir Henry Lawrence était toujours présent. Arrivé au pont du Kocaralie, on le vit, dans une sorte d'agonie morale, se tordre les mains, et, oublieux de lui-même, ne songeant

Digitized by Google

qu'à ses pauvres soldats : « Mon Dieu ! mon Dieu ! l'entendit-on s'écrier, faut-il que, *moi*, je les aie amenés ici ? » Comme preuve de la confiance qu'il avait eue dans le succès de cette désastreuse entreprise, on raconte qu'il avait donné ordre à sa voiture de venir le chercher à moitié chemin. Les chevaux, dételés, servirent à sauver quelques blessés. La voiture elle-même fut abandonnée.

Toujours serrée de près par l'ennemi, et semant la route de ses débris, — le 32e seul avait perdu cent douze hommes et cinq officiers [1], — la colonne anglo-indienne, parvenue enfin au bord de la Goumti, trouva sur le pont de pierre bon nombre d'habitants de Lucknow accourus dans les plus bienveillantes intentions. Aux soldats harassés ils apportaient de quoi boire et de quoi laver leurs fronts poudreux. Des canons bien pourvus de munitions et une compagnie européenne, arrivant en même temps de la Résidence, interdisaient aux rebelles le passage de ce pont, par où s'écoulèrent, à mesure qu'ils arrivaient, les vaincus de Chinhut. Cependant il n'y avait pour eux, même là, qu'une sécurité de quelques instants, car au-dessous du pont la cavalerie de l'ennemi, franchissant déjà la rivière à gué, allait occuper l'est et le midi de la ville. Quant au nord et à l'ouest, les canons de la Muchie-Bhaoun les protégèrent encore quelque temps, en empêchant l'ennemi de franchir les ponts.

Ainsi commença, le jeudi 30 juin 1857, une heure avant midi, le siége de la Résidence, qui, sans la désastreuse expédition de Chinhut, n'aurait peut-être pas été tenté, ou, sans aucun doute, l'eût été beaucoup plus tard.

1. La perte des soldats indigènes en tués, blessés ou *manquant*, allait à cent quatre-vingt-deux hommes. L'expédition revenait donc affaiblie de moitié.

Digitized by Google

VI

La Résidence assiégée. — Mort de sir H. Lawrence.

Après la retraite précipitée qui, du champ de bataille de Chinhut, ramenait dans Lucknow, presque pêle-mêle, les vaincus et les vainqueurs, si ces derniers avaient profité de tous leurs avantages, il suffisait d'un coup de main vigoureux pour les introduire à l'intérieur de l'enceinte fortifiée par sir Henry Lawrence. Dès lors une défense prolongée n'eût pas été possible. Les travaux de fortification étaient inachevés; le désordre était partout. L'idée d'un investissement subit, d'un siége immédiatement entrepris, n'était entrée, au début, dans l'imagination de personne. Aucun des résidents européens ne s'était approvisionné, aucun n'avait fait d'arrangements spéciaux en vue d'une situation si exceptionnelle et si périlleuse. Le 30 juin au matin, par exemple, bon nombre de domestiques étaient allés en ville comme d'ordinaire; le soir, ils ne pouvaient déjà plus rentrer dans l'enceinte de la Résidence, entourée d'un cercle de feu par les tirailleurs ennemis embusqués sur toutes les avenues. A part cet obstacle, il est douteux qu'il en fût revenu beaucoup, car, de ceux qui étaient restés auprès de leurs maîtres, le plus grand nombre s'échappa dès les premières journées du siége. La désertion commença par eux, et dans cette série de misères qui tour à tour vinrent assaillir les défenseurs de Lucknow, l'obligation de se servir eux-mêmes n'est pas celle qui tient le moins de place. Leurs doléances à cet égard sont unanimes, et font comprendre à quel degré peut arriver l'amour des habitudes indolentes que fait contracter un séjour dans l'Inde.

Digitized by Google

Les insurgés, cependant, n'osèrent pas risquer le passage des deux ponts, le pont de fer et le pont de pierres, que dominait l'artillerie, soit de la Résidence, soit de la Muchie-Bhaoun. Ils se bornèrent à élever en hâte, au delà de la rivière Goumti, une batterie où prit place l'obusier qu'ils avaient enlevé le matin, et qu'ils manœuvrèrent de manière à prouver que les artilleurs exercés ne manquaient pas dans leurs rangs. Puis, pratiquant des meurtrières dans toutes les maisons d'où l'on avait vue sur l'enclos tant bien que mal fortifié par les Anglais, ils ouvrirent un feu de mousqueterie qui ne discontinua pas de toute la nuit et de toute la journée suivante (1er juillet). Le matin, ils avaient essayé une attaque de vive force; mais elle n'aboutit qu'à les rendre un peu plus circonspects. Retirés à l'abri des maisons et surtout des mosquées voisines que sir H. Lawrence, arrêté par d'honorables scrupules, avait trop hésité à faire abattre, ils passèrent la journée à mettre en position les canons qui leur arrivaient.

Pour se faire une idée générale de l'attaque et de la défense, il faut se représenter l'enclos fortifié (*compound*) autour de la Résidence, comme un pentagone irrégulier s'étendant en longueur du nord-est au sud-ouest. La rivière Goumti coule au nord de cette enceinte, dont la séparent deux mosquées, un vaste bazar (*Captan-Bazar*), et trois ou quatre palais occupant un terrain considérable (*Tarie-Khotie*, *Dil-Aram*, *Feradbouksh*, *Chuttur-Munzil Palaces*). A la pointe nord du pentagone est une éminence au pied de laquelle coule un canal dérivé de la Goumti, et qui de ce côté forme une sorte de fossé naturel. Là se trouvent des habitations d'officiers reliées de manière à former une sorte de fort, et occupées par un de ces petits corps qu'on regardait comme autant de *garnisons* détachées : la garnison *Innes*, ainsi désignée du nom de l'officier qui la commandait [1].

1. Le lieutenant J. J. Macleod Innes, officier du génie dans l'armée du Bengale. Il a écrit, lui aussi, un récit du siége de Lucknow,

Digitized by Google

Sur la face, assez développée, qui, de ce point, mène à l'angle le plus en relief dans la direction du sud, sont deux batteries inachevées. La face méridionale, la plus attaquée, est tournée vers la route de Cawnpore. C'est là qu'est la garnison commandée par le capitaine Anderson; c'est là qu'est la maison de ce Français dont nous avons déjà parlé, M. Deprat ou Duprat; c'est là qu'est la batterie dite « de Cawnpore. » Deux autres ouvrages reliés à ceux-ci (*Judicial-Garrison*, *Sago's-Garrison*) leur prêtent et en reçoivent secours. De la maison Sago à l'angle occupé par le corps de garde dit *Baily-Guard*, lequel défend une des deux portes de l'enceinte, trois postes retranchés (*Fayrer's-Garrison*, *Financial-Garrison*, *Baily-Guard*) et quatre pièces en position battent l'entrée de la *Baily-Guard-Gate*[1]. La face suivante s'étend presque à la pointe extrême du redan, espèce de promontoire fortifié à qui son escarpement permet de dominer la rivière, et de balayer le pont suspendu, le plus voisin de la Résidence. Sur cette face ouvre la *Porte d'eau* (*Water-Gate*), du côté de la Goumti.

En arrière de cette issue est une autre batterie (*Alexander's-Battery*), qui, avec les canons du redan, tient en respect les insurgés installés, soit dans le *Captan-Bazar*, soit dans la mosquée voisine. Enfin, de la pointe du redan à cette autre pointe extrême où se trouvent les *bungalows* occupés par la garnison Innes, s'élève un dernier front, au-devant duquel sont des huttes ruinées et une grève marécageuse au bord de la rivière : c'est le mieux protégé par les difficultés du terrain, et celui qu'on devait le moins assaillir.

Cette enceinte, dont nous venons de faire rapidement le tour, n'a pas, dans sa plus extrême longueur, plus de deux mille deux cents pieds anglais, et plus de treize cents dans sa largeur la plus développée. Sur cet étroit plateau,

plus particulièrement curieux comme étude militaire : ***Rough Narrative of the siege of Lucknow***, Calcutta 1857.

1. Fermée d'ailleurs par un terrassement.

Digitized by Google

derrière un réseau de fossés, de parapets, d'estacades, s'entassaient cinq ou six cents hommes armés pour le défendre, environ deux cent cinquante malheureuses femmes européennes [1], et à peu près pareil nombre d'enfants à elles, tous voués au massacre, si, sur un seul point de l'enceinte, une brèche livrait passage aux bandes furieuses qui les cernaient de tous côtés.

A peine sir Henry Lawrence s'y vit-il enfermé, que l'impossibilité de diviser la défense lui apparut bien évidente. Il ne pouvait ni se passer des soldats européens qui formaient la garnison de la Muchie-Bhaoun, — cette forteresse détachée qu'il avait munie avec tant de soin et de dépenses, — ni compter même que ses murailles, imposantes par leur hauteur massive, mais en réalité fort délabrées, pussent résister longtemps, ne fût-ce qu'à l'action destructive des canons dont il les avait armées. La possession de la Muchie-Bhaoun lui avait servi jusqu'alors par le prestige de force qu'elle lui prêtait, et qui avait maintenu la ville dans l'obéissance. A présent il fallait l'évacuer, et l'évacuer sans laisser aux insurgés les immenses approvisionnements qu'on y avait entassés. Dans la première journée du siége, deux ou trois émissaires, porteurs des ordres relatifs à cette opération délicate, quittèrent successivement la Résidence ; mais comme on avait fort à craindre qu'ils ne pussent remplir leur périlleuse mission, on eut en outre recours à un système de communication télégraphique convenu d'avance. Le télégraphe fort élémentaire qu'on avait établi sur le point culminant de la Résidence, se

1. Une liste nominative porte leur nombre à 238, dont 69 dames (*ladies*) avec 67 enfants. Les 169 autres *femmes* européennes avaient 196 enfants. Il faut ajouter à ces deux groupes les femmes et enfants de sang mêlé (*eurasians*) et les subalternes non combattants, les élèves du collége La Martinière, etc. C'est ainsi qu'on peut s'expliquer le calcul de M. Rees, qui, après avoir porté à 600 hommes le chiffre de la garnison proprement dite, ajoute que les femmes ou enfants dont elle avait à garantir l'existence menacée s'élevait « au triple de ce nombre. »

Digitized by Google

composait d'un poteau surmonté d'une barre transversale où pendait une rangée de sacs de toile noire, bourrés de paille, à chacun desquels correspondait une poulie qui servait à le manœuvrer. Quand il fallut s'en servir, la simple apparition de quelques hommes sur la terrasse de la Résidence y attira aussitôt une véritable pluie de balles qui coupèrent les cordes de plusieurs des sacs. De plus, les poulies jouaient mal. Il fallut, à deux reprises différentes, démonter et replacer l'appareil entier. On en vint à bout après trois heures de travail, accompli sous un soleil ardent et un feu soutenu de mousqueterie. Un message put être lancé qui prescrivait au capitaine Francis, commandant du fort [1], d'en sortir le soir même à minuit, emportant avec lui les canons et le trésor de la place, et après avoir, autant que possible, détruit les munitions qu'il ne saurait enlever. Cet ordre était-il exécutable ? L'ennemi, avec tous les avantages de sa position, n'intercepterait-il pas le faible convoi qu'on appelait ainsi à travers ses lignes ? Questions par elles-mêmes d'un intérêt poignant, et, de plus, questions vitales pour la défense, dont l'organisation s'achevait en toute hâte.

Les insurgés, — fort heureusement fidèles à leur respect traditionnel pour la Muchie-Bhaoun, qu'ils persistaient à regarder comme imprenable, — ne pouvaient prévoir la mesure adoptée par sir Henry Lawrence. Celui-ci, de plus, aux approches de l'heure indiquée, prit soin de détourner leur attention par un feu d'artillerie qu'on ouvrit à la fois dans toutes les directions, mais principalement du côté du pont de fer, à l'extrémité duquel passe la route qui, de la Muchie-Bhaoun, conduit à la *Porte d'eau* de la Résidence. Les obus jetés de ce côté, peu d'instants avant minuit, écartèrent les piquets de l'ennemi, et la manœuvre ordonnée

1. Blessé quelques jours après (le 8 juillet) dans sa chambre même (*brigade-mess*) par un boulet de canon, qui, perçant la muraille, lui brisa les deux jambes. L'amputation amena des accidents mortels, ce qui, au dire des *journaux* du siége, arrivait presque inévitablement.

Digitized by Google

s'accomplit si ponctuellement, avec si peu de bruit, dans un ordre si parfait, qu'à minuit et quart la petite garnison de la Muchie-Bhaoun, se glissant silencieusement au milieu des ténèbres, était arrivée au pied de la Résidence sans avoir reçu ou tiré un coup de fusil. Cette exactitude même faillit causer un désastre : la colonne arrivant plutôt qu'on ne l'attendait, la porte n'était pas encore ouverte pour la recevoir. — *Open the gates!* (ouvrez les portes!) crièrent les premiers arrivés. Les artilleurs, qui, mèche en main, étaient près de leurs canons chargés à mitraille, crurent entendre l'ordre de tirer (*open with grape!*), et un affreux malentendu était imminent, lorsqu'un officier, doué de plus de sang-froid et d'une oreille plus fine, prévint les effets de ce zèle intempestif.

Le capitaine Francis, — laissant derrière lui, dûment encloués, ceux de ses canons qu'il n'avait pu emmener, — avait, au moment de son départ, mis le feu à une mèche lente [1] aboutissant à une traînée de poudre qui elle-même communiquait au magasin de la forteresse. Il venait à peine de faire entrer dans l'enceinte de la Résidence le dernier des hommes sous ses ordres, que la Muchie-Bhaoun s'écroulait après une magnifique explosion : deux cent quarante barils de poudre et près de six cent mille cartouches venaient de sauter en l'air.

Circonstance étrange, un pauvre diable de soldat que l'ordre d'évacuation avait trouvé ivre mort, et qu'on avait dû laisser au sein de ce volcan près d'éclater, en sortit, le lendemain matin, parfaitement sain et sauf. On le vit arriver, nu comme un ver, aux portes de la Résidence. Pas un ennemi ne s'était rencontré sur sa route. Peut-être aussi l'indécence même de sa tenue l'avait-elle sauvé : on l'avait pris pour quelqu'un de ces mendiants insensés en qui le fatalisme oriental respecte les suprêmes rigueurs du sort.

1. Le mètre de la mèche lente brûle en 93, 99, 225, 720 secondes, suivant la proportion de soufre mêlé au pulvérin.

Digitized by Google

En tête du curieux volume de M. Rees se trouve, admirablement reproduite par la gravure, une photographie prise à Lucknow. Elle représente un homme assis, les mains sur ses genoux : c'est à peu près la pose que M. Ingres a donnée à M. Bertin dans ce beau portrait que personne, l'ayant une fois vu, n'a dû oublier. Une simple casquette couvre les cheveux gris de ce personnage, vêtu comme un bon bourgeois à l'ombre de sa tonnelle. Sans le crachat de l'ordre du Bain à demi caché sous le revers du paletot, sans l'épaisseur exceptionnelle des moustaches et de la barbe, qui ruisselle en deux pointes grisonnantes sur la poitrine de ce vieillard fatigué, il serait difficile de reconnaître en lui un de ces capitaines qu'on se figure si volontiers en grand harnais de guerre, le panache au front, l'épée en main. Cette gravure représente cependant sir Henry Lawrence, « l'homme de guerre et l'homme d'État, » comme le qualifie si bien un de ses plus vaillants compagnons d'armes[1]. Sa physionomie est austère et pensive ; son front et ses joues labourés de rides profondes, ses yeux caves et abrités sous d'épais sourcils, ses épaules voûtées, sa poitrine comme rétrécie, tout exprime, dans cette figure imposante, l'énergie de la volonté survivant à toute espérance. Le sentiment d'un devoir inflexible y lutte, ce semble, contre les anxiétés poignantes d'une prévoyance sans illusions.

Depuis quelques semaines, nous l'avons dit, l'intrépide vétéran n'avait pas cessé, un seul instant, de songer à toutes les éventualités d'une résistance dont il sentait peser sur lui seul la responsabilité. Il était resté libre, jusqu'au dernier moment, d'évacuer Lucknow, d'abandonner l'Oude tout entier aux Cipayes rebelles. Ses pouvoirs étaient illimités ; le Gouverneur général s'en remettait absolument à sa discrétion. Si donc à Lucknow comme à Cawnpore, — et

1. Le brigadier-général Inglis, sous les ordres duquel s'est achevée la seconde période du siége de la Résidence. Les mots cités se trouvent dans son rapport du 26 septembre 1857.

Digitized by Google

nécessairement alors sur une plus vaste échelle, — la fortune des armes livrait aux insurgés ce noyau de population européenne réfugié là comme sur une espèce d'arche au milieu d'un pays submergé, lui seul porterait le faix de ce dénoûment terrible, et après une vie héroïque, — dût-il lui-même périr avec les victimes qu'il aurait faites, — l'auréole glorieuse attachée à son nom s'éteindrait dans une sorte de sanglant nuage. Qui dira les mortelles inquiétudes d'une pareille situation? et qui ne comprendra la tâche immense dévolue à l'homme dont elle stimule jour et nuit la conscience épouvantée? Aussi, de l'aveu de tous, sir Henry Lawrence s'était-il condamné à une existence sans repos ni trêve. Tout arrivait à ses mains, tout passait sous ses yeux, qui pour ainsi dire ne se fermaient plus. Il courait sans cesse d'un poste à l'autre, pressant, encourageant, dirigeant les efforts de chacun. Une sorte de fièvre le soutenait. La nuit, il dormait au hasard dans quelque batterie où dès l'aurore on le voyait debout, prêt à recommencer l'œuvre de la veille. Un respect enthousiaste, une chaleureuse reconnaissance, le payaient de cette activité dévorante. Les *vivat* éclataient fréquemment sur son passage, et son énergie communicative passait, d'homme à homme, dans tous les rangs de sa petite garnison.

Le 1er juillet, au sein de ce désordre universel qui avait suivi le désastre de Chinhut, le Commissaire en chef s'était prodigué plus encore que de coutume. On l'avait vu partout où le feu de l'ennemi semblait annoncer quelques projets d'attaque. Ce jour-là, dans la chambre même qu'il occupait à la Résidence, un obus vint éclater entre sir Henry Lawrence et son secrétaire, sans blesser ni l'un ni l'autre. Les officiers de l'état-major insistèrent pour lui faire quitter cette pièce, sur laquelle les artilleurs ennemis, qu'un espionnage intelligent et actif aidait dans leurs manœuvres, paraissaient de préférence diriger leurs coups. Il repoussa en plaisantant cette inspiration d'une prudence qui lui semblait exagérée. « Jamais, disait-il, on ne logera

Digitized by Google

un second obus dans un si petit cabinet. » Le lendemain matin, un peu après huit heures, accablé de fatigue, le général entrait chez lui et se jetait pour quelques instants sur son lit. Quelques minutes plus tard, une bombe pénétrait par la fenêtre et venait éclater dans cette petite chambre, qui, en ce moment même, renfermait quatre personnes. Le général fut frappé à la hanche droite. Sa blessure était effrayante. Son neveu, couché sur un second lit, échappa comme par miracle à toute atteinte. Le capitaine Wilson, qui, un genou sur le lit du général, lui donnait lecture d'un document, fut renversé par des éclats de briques, et légèrement frappé dans les reins par un fragment du projectile. Un domestique indigène eut le pied emporté.

Le premier examen suffit pour s'assurer que sir Henry Lawrence était frappé à mort. Lui-même ne se fit pas la moindre illusion, et au milieu de souffrances atroces perdit à peine, dans quelques accès passagers, l'usage de sa ferme et lucide intelligence. Transporté dans un des postes qui paraissaient le moins exposés au feu, il désigna le major Banks pour lui succéder en sa qualité de Commissaire en chef, et plaça les troupes sous les ordres du colonel Inglis; puis il enjoignit de cacher sa mort aussi longtemps que faire se pourrait, et il attendit ensuite, sans l'éloigner ou l'appeler de ses vœux, l'heure qui devait finir ses tortures : elles durèrent deux jours entiers. Le 4 juillet seulement, il rendit à Dieu son âme vaillante. Peu d'instants après, son neveu, si miraculeusement sauvé dans la matinée du 2, recevait une balle à l'épaule, sur le perron même de la maison où le général venait d'expirer.

Le *journal* du siége tenu avec une si grande exactitude par un *officier d'état-major*, ne mentionne même pas les funérailles de sir Henry Lawrence. M. Rees est heureusement plus explicite. « Le moment, dit-il, était trop critique pour le consacrer à de vaines démonstrations de respect. Une prière hâtive fut récitée sur ses restes, au bruit des canons ennemis et des balles sifflant sur nos

Digitized by Google

têtes, après quoi on les laissa tomber dans la fosse où l'on venait de précipiter quelques autres de ses plus humbles compagnons d'armes. Que de reconnaissance ne devons-nous pas à ce héros ! La paix du ciel soit donnée à son âme ! »

VII

Baba-log et Gora-log.

Le détail des premières journées du siége fait comprendre cette apparente indifférence. Les insurgés, dirigés dans leurs opérations par des militaires expérimentés [1], avaient mis en position un certain nombre de pièces fort habilement servies. Leurs boulets atteignaient tous les points de l'enclos fortifié. Une belle jeune fille, miss Palmer [2], avait été atteinte, comme sir Henry Lawrence, dans la Résidence même. Des malades étaient tués dans leur lit d'hôpital. Perçant les murailles derrière lesquelles on se croyait abrité, maint boulet arrivait tantôt sur le bureau d'un employé civil (M. Ommaney), tantôt sur la table où quelques officiers prenaient leur repas. On évalue à dix mille le nombre des tirailleurs embusqués dans les maisons voisines de la Résidence, et qui, sans presque se donner de relâche, y envoyaient leurs balles dans toutes les directions. A ce métier continuel, leurs munitions parurent d'abord s'épuiser, et on tua plusieurs d'entre eux qui se

1. M. Rees désigne, en quelque sorte nominativement, un militaire anglais soupçonné de s'être vendu aux rebelles. Il parle aussi, mais en termes moins précis, d'agents russes qui, après avoir fomenté la révolte dans les rangs des Cipayes, auraient pris part aux opérations du siége.

2. Fille du colonel du 48e indigène. Elle était fiancée depuis trois mois à un des officiers de la garnison.

Digitized by Google

hasardaient hors de leurs abris pour ramasser les balles qu'on leur avait envoyées en leur ripostant. Également à court de boulets et d'obus, ils y suppléaient en chargeant leurs canons avec des rondins de bois, des morceaux de fer, des monnaies de cuivre, et même des cornes de bœuf taillées en mitraille; mais peu après ils furent ravitaillés, et leur éternelle canonnade ne manqua plus d'aliments.

D'autres dangers non moins redoutables naissaient du désordre qui régnait encore, dans ces premières journées, au sein de la garnison elle-même. Les liens de la discipline s'étaient relâchés tout naturellement dans ses rangs, où une sévérité inopportune pouvait faire germer l'idée de la désertion. Les maisons particulières, occupées, comme elles l'étaient presque toutes, par des garnisons mixtes, furent peu à peu mises au pillage. Il n'était guère de cave si bien fermée dont on ne s'ouvrît l'accès, et il arriva fréquemment que des postes entiers, abrutis par l'abus des liqueurs fortes (le *claret* et les autres vins de France n'étant pas du goût des Sikhs), restèrent à la discrétion de l'ennemi. Ceci, toutefois, ne fut qu'un inconvénient passager, et de l'excès même du désordre naquit la sécurité. Les caves une fois vides, l'ivrognerie se trouva naturellement réprimée.

En attendant, il est vrai, peu s'en fallut que la garnison ne périt tout entière. Faute de surveillance, un des assiégeants avait pu se glisser tout près d'un amas de *bhousa* [1] fort imprudemment laissé dans le voisinage d'un des principaux magasins de poudre. Il y mit le feu et s'échappa nonobstant deux coups de fusil tirés sur lui, et qui le manquèrent. L'incendie se propageait rapidement, et sans que personne fût assez osé pour essayer de l'éteindre, car il fallait, pour cela, s'offrir aux coups des centaines de tirailleurs qui faisaient pleuvoir leurs balles sur l'espace découvert où il s'agissait de se risquer. Tout semblait donc

1. Paille hachée pour la nourriture du bétail.

Digitized by Google

perdu et l'était inévitablement, car le terrain, s'échauffant par degrés, devait à la longue faire sauter le magasin dont il recouvrait les voûtes, lorsqu'une pluie providentielle vint arrêter les progrès du feu.

Cette pluie bienfaisante rendit encore d'autres services. C'était la première qui tombât depuis sept jours que durait le siége, et il est aisé de se figurer ce qui s'était amoncelé d'immondices de tout genre, dans une enceinte comme celle que nous avons décrite. Les domestiques et les subalternes indiens ayant pour la plupart déserté dans les premiers jours, et la garnison ayant à peine assez de bras pour suffire à toutes les nécessités de la défense, les bœufs, les chevaux conservés dans les écuries de la Résidence demeurèrent privés de soins et de nourriture. Ces animaux s'échappaient, erraient au hasard, misérablement affamés, et allaient périr çà et là. Leurs cadavres empestaient l'air, déjà chargé de miasmes impurs qui allaient bientôt engendrer des maladies contagieuses. La pluie venait donc pourvoir, fort à propos, aux soins hygiéniques que le manque d'hommes ne permettait plus de se procurer. Elle tempérait de plus, non sans quelques inconvénients, une chaleur presque intolérable pour les Européens, et malgré laquelle il leur fallait, sous peine de mort, — à peine relevés de garde ou revenus des tranchées, quittant le mousquet pour la bêche et la pelle, — creuser des fossés, réparer des épaulements écroulés, le tout sans préjudice de ce que chacun d'eux avait de soins à prendre pour s'assurer le pain quotidien, l'entretien des vêtements, la satisfaction de ces mille et une habitudes qui, pour l'homme civilisé, deviennent autant d'impérieux besoins.

On se prend à chercher, dans les récits personnels de quelques-uns des assiégés, l'effet que tant de privations et de fatigues devaient produire sur leur moral. Cette étude faite, on est étonné de la force de résistance que la nécessité trouve au fond des natures en apparence les moins préparées. Après le premier ébranlement et la première

Digitized by Google

agitation causés par le sentiment d'une situation critique et d'un imminent péril, l'âme se rasseoit et se fait à toutes les exigences de la crise. S'il n'est pas d'espoir fondé, raisonnable, où elle puisse se réfugier, elle se forge des illusions consolantes, elle se repaît de quelques riantes chimères. Elle résiste aux accablements extérieurs, elle se roidit contre le fardeau qui la surcharge et va l'écraser, et en somme, — à quelques rares exceptions près, — elle finit par retrouver l'équilibre, sans lequel l'être lui-même s'anéantirait. Remarquons aussi que, dans ces circonstances extraordinaires, tout incident nouveau retrempe l'homme, et, favorable ou contraire, ranime sa force défaillante.

Ces incidents ne manquaient pas, on peut le croire, aux défenseurs de Lucknow. Jacques Cipaye ou *Baba-log* [1], — ces sobriquets grotesques, donnés aux insurgés, disent assez que la gaieté même n'avait pas disparu tout entière, — s'étudiait à les harasser par des menaces continuelles. L'heure du repos venue, ou bien lorsque le feu des assiégeants, ralenti depuis quelques heures, faisait croire à une espèce de trêve, on entendait tout à coup des clameurs assourdissantes. Le clairon résonnait de tous côtés. La grosse artillerie retentissait, mêlée aux crépitations de la fusillade.... Cependant, après tout ce bruit, pas un homme ne se montrait. Il n'en fallait pas moins, l'arme au pied, se tenir prêt à tout événement. Une partie de la nuit et du jour s'écoulait ainsi, interrompant les travaux de la garnison sans lui permettre pourtant de se livrer au repos. D'ailleurs, de tant de balles et de boulets lancés au hasard, quelque mal résultait toujours. Chaque journée avait ses morts et ses blessés, de huit à dix en moyenne. Encore ne comptait-on que les Eu-

1. « *Baba-log*, mot à mot *cher enfant;* c'était le mot favori dont se servaient les vieux officiers, parlant à ces honnêtes Cipayes dont la loyauté leur inspirait une si entière confiance. » La note est de M. Rees : *Personal Narrative*, p. 128. Les Cipayes appellent *Gora-log* leurs officiers d'abord, et, par extension, les Européens en général. *Gora-log* équivaut presque à monseigneur.

Digitized by Google

ropéens, ainsi que nous l'apprend naïvement M. Rees. « *Naturellement*, dit-il, les soldats indigènes n'entrent pas dans mon calcul : la perte, nous le sentons bien, n'en est pas grande ; mais le cœur nous saigne quand on nous apprend qu'un Européen a été atteint. Ce n'est pas à l'homme lui-même, il faut en convenir, que nos regrets sont voués : notre égoïsme déplore cette unité dont s'affaiblit le chiffre de la garnison, et cette perte nous montre l'avenir sous un jour peu flatteur. Si nous ne sommes pas secourus d'ici à un mois, il nous faudra devenir la proie de ces ingrats coquins (*those ungrateful scoundrels*) dont nous sommes environnés. »

Ces phrases significatives figurent, dans le *journal* du jeune professeur, sous la rubrique du 15 juillet, et nous pourrions en citer bien d'autres[1] où se peint le mépris dans lequel, après quelques jours, les assiégés de la Résidence avaient fini par tenir les *ingrats coquins* en question. Jacques Cipaye allait bientôt se montrer sous un aspect nouveau.

Le 20 juillet, vers neuf heures du matin, toutes les batteries assiégeantes ouvrirent leur feu, et de tous côtés on vit se mettre en mouvement les colonnes des insurgés. Les canons de la Résidence, braqués sur ces masses mouvantes, entrèrent dès lors en fonction, et le combat s'engagea simultanément sur tous les fronts de la petite enceinte.

L'effort principal néanmoins se portait sur le redan. Les insurgés avaient, sans qu'on s'en fût rendu compte, poussé une mine dans la direction de cet important ouvrage. Fort heureusement elle n'était pas arrivée assez loin, quand ils y mirent le feu, pour lui porter dommage ; mais à peine avait-elle éclaté, que, se croyant certains de trouver la

1. « 18 juillet. — Les clairons de l'ennemi résonnent encore, et ils crient à tue-tête : *Lia! lia! Jallou, bahadour!* « Il est pris! il est « pris! (sous-entendu le retranchement.) Avancez, mes braves! » Mais la petite forteresse tient encore, et les *bahadours* ne *jallouent* pas. » — *Personal Narrative.*

Digitized by Google

brèche ouverte, les Cipayes s'y précipitèrent plus audacieusement qu'on ne s'y fût attendu. La fumée de l'explosion venant à se dissiper, ils se trouvèrent arrêtés, par des obstacles imprévus, sous le feu combiné de deux ou trois batteries et sous celui des tireurs accourus de ce côté.

Toute la garnison avait compris que, cette fois, la partie se jouait sérieusement. Pas un homme ne manquait à son poste. Les malades et les blessés eux-mêmes, quittant les matelas sanglants de l'hôpital, accouraient, pâles et suant la fièvre, à ce dernier rendez-vous de la mort. On vit derrière les créneaux se traîner jusqu'à un malheureux amputé qui, de son unique bras, déchargeait les fusils qu'on lui passait l'un après l'autre. Épuisé par ce dernier effort, il mourut le jour même.

L'énergie de la résistance eut quelque peine à dominer celle de l'attaque. Les chefs des insurgés donnaient l'exemple, s'élançant jusqu'aux palissades, leur bonnet au bout de leur épée; leurs hommes les suivaient, et vinrent en plusieurs endroits se coller aux remparts, là où ni boulets ni balles ne les pouvaient aller chercher. Quelquefois on les délogeait avec des grenades. — Sur un point où les grenades manquaient, on recourut à l'un de ces expédients singuliers qui s'improvisent dans la mêlée, et jaillissent, comme l'étincelle, du choc où l'on s'entre-tue. On jeta sur les Cipayes des substances que M. Rees qualifie d'*éminemment impures*, et les Cipayes, redoutant plus que la mort le contact de ces « substances sans nom, » retraversèrent, sous une pluie de balles, l'espace périlleux qu'ils avaient franchi dans leur premier élan.

Sans entrer dans plus de détails stratégiques, bornons-nous à dire que chacune des garnisons attaquées, — Innes comme Anderson, Gubbins comme Sago, — se défendit avec la même intrépidité, le même bonheur, et que les Cipayes se retirèrent vers quatre heures de l'après-midi, c'est-à-dire après sept heures de lutte, laissant des centaines de cadavres autour de la redoutable enceinte. Les Européens n'eurent

Digitized by Google

que quatre tués et douze blessés. On évalue la perte des rebelles à un millier d'hommes.

Pendant le combat, les Cipayes avaient emporté bon nombre de leurs camarades ; ils sollicitèrent, après l'assaut, la permission d'enlever le reste. Peut-être la leur eût-on refusée en d'autres circonstances, pour ne pas traiter selon les usages ordinaires de la guerre des misérables qui jamais ne s'astreignaient à les respecter ; mais la crainte de la contagion fut plus forte que tout autre calcul, et plutôt que de laisser se décomposer sous les ardeurs du soleil tant de débris humains, on consentit à la demande des Cipayes, qui vinrent, avec des charrettes, enlever, dans un horrible pêle-mêle, leurs blessés et leurs morts.

De cette lutte acharnée, nous ne voulons détacher que deux épisodes caractéristiques.

Un des *civilians*, M. Hardingham, embusqué à côté d'une meurtrière, entend tout à coup siffler à ses oreilles une balle partie derrière lui. En se retournant vivement, il se trouve en face d'un des Cipayes de la garnison, dont la physionomie terrifiée semble accuser les desseins perfides, et qui tient encore son arme fumante. L'Européen, furieux, court sur lui, baïonnette en avant : « Pas encore, Hardingham ! lui crie le commandant du poste. Vous en aurez plus tard tout le loisir.... » De fait, on constata que le fusil du Cipaye était parti par accident.

L'autre anecdote (je l'emprunte à M. Rees) nous rend dans toute sa verve un dialogue vraiment homérique entre un volontaire anglais, parlant à merveille l'hindostani, et les insurgés qui essayaient d'enlever le petit réduit confié à sa garde. Se méprenant à son accent, et croyant avoir affaire soit à un mahométan, soit même à un des leurs, ils l'interpellent à travers la palissade qui les sépare, et lui offrent la vie sauve, s'il veut mettre bas les armes.

« Voyons, — criait un des rebelles, abrité dans une de ces nombreuses huttes qui subsistaient encore à quelques mètres du rempart.... — Venez à nous!... Abandonnez ces maudits *Fe-*

Digitized by Google

ringhies, dont nous avons déshonoré les mères et les sœurs, et que nous extérminerons aujourd'hui même.... Venez à nous!... Qu'espérez-vous d'eux?... Voulez-vous donc qu'ils vous fassent chrétien?... (Ici deux coups de fusils. — Pan! pan!).... Ou bien avez-vous déjà perdu votre caste? — A vous ceci! répond Bailey, déchargeant son arme.... Pensez-vous donc que je me suis nourri de porc comme vous autres?... Croyez-vous que je vais me déshonorer en me montrant *infidèle à mon sel* [1]?... A vous, fils de chien! (Pan!).... A toi! j'ai souillé le tombeau de ton grand-père. (Pan!) — Attends, crie un troisième interlocuteur, attends, rejeton impur d'une mère déshonorée!... Nous t'aurons bientôt rejoint.... Attends que nous ayons franchi ta muraille!... Mon sabre a le fil.... — Peut-être, répond Bailey; mais le cœur te manque.... Viens donc, fanfaron! ma baïonnette est toute prête.... Voyons ton escalade!... Mais prends garde à la pointe qui te recevra.... Et, en attendant, voici pour toi!... »

Ainsi parlait le brave petit Bailey, pour qui les deux Cipayes placés sous ses ordres chargeaient, tour à tour, une douzaine de fusils. En fin de compte, et à force de tirer, les cartouches vinrent à lui manquer. Or il ne se souciait, ni de quitter son poste pour en aller chercher, — car ses deux Cipayes n'y fussent pas demeurés sans lui, — ni d'envoyer l'un d'eux, qui certainement ne reviendrait pas, ni même de crier trop haut pour en avoir, de peur que l'ennemi ne comprît sa situation critique et ne tentât un coup de main qui eût immanquablement réussi. Comment il se tira de ce mauvais pas, Dieu le sait; mais, peu d'instants avant la fin de l'assaut, le pauvre diable reçut une balle qui, après lui avoir écrasé le menton, sortit derrière le cou.

M. Rees, à qui nous devons ces curieux détails, avait passé lui-même toute la journée dans un état d'excitation

1. Nous avons déjà mentionné cette expression proverbiale qui revient à ceci : « mordre la main dans laquelle j'ai mangé. » Le mot indien est *nimakhalaly*. C'est le seul, au dire de M. Rees, par lequel un Hindou peut exprimer l'idée de *reconnaissance*, et il en conclut que « désormais les indigènes doivent être menés avec une verge de fer. » — Bel échantillon de philologie appliquée à la politique!

Digitized by Google

fiévreuse qui lui a laissé, le croirait-on? d'agréables souvenirs.

« Je dois avouer, dit-il, qu'au début de l'affaire je sentis, pendant quelques minutes, la crainte de la mort prédominer en moi. J'étais certain, — et c'était notre pensée à presque tous, — que nous touchions à notre dernière heure. Je fis donc une courte prière, me remettant absolument à la garde de Dieu, et après avoir mentalement fait mes adieux à ceux que j'aime le mieux ici-bas, je chargeai mon fusil, et me préparai à combattre avec la ferme résolution qui convient au soldat.... J'en eus bientôt fini avec ces craintes égoïstes. A mesure que le feu devenait de plus en plus intense, et lorsque je vis ces hommes avancer hardiment sur nous, la peur que j'avais éprouvée fit place à une excitation nerveuse, et finalement le désir de tuer, la soif de la vengeance l'emporta sur tout autre sentiment.... Je n'avais rien pris depuis le matin, — ajoute M. Rees après avoir rendu compte des événements de la journée, — et le combat fini, quand je me retrouvai en vie, sain et sauf, la peau intacte, je remerciai le ciel *in petto;* puis je savourai mes *chupatties*[1], et un verre d'eau-de-vie que me donna Deprat, avec un plaisir que les mots ne peuvent rendre. J'étais noir de poussière et de poudre, sale à faire peur; mais une ablution, quelques instants de repos, mon pauvre dîner, et un cigare pour dessert, me mirent dans une situation d'esprit tout à fait digne d'envie. Depuis bien longtemps, je ne m'étais trouvé si heureux, — non, pas même avant d'avoir été cerné par ces damnés rebelles. »

Comme on peut le croire, cet état de bien-être, tout à fait relatif, ne dura pas au delà de quelques heures. Dès le lendemain, le découragement, l'ennui, la fatigue, revinrent plus poignants que jamais.

Le lendemain, en effet, le successeur désigné par sir Henry Lawrence, le major Banks, qui s'était montré digne

1. Gâteaux de farine.

Digitized by Google

de ce choix flatteur et périlleux, fut atteint par un boulet pendant qu'il examinait, du haut de la batterie Gubbins, quelques maisons occupées par l'ennemi. La tête fracassée, il tomba mort sans pousser un cri. Le commandement suprême se trouva ainsi dévolu au colonel (depuis brigadier-général) Inglis, qui le conserva jusqu'à la fin du siége, non sans rencontrer quelque opposition de la part du commissaire-fiscal, M. Gubbins.

Il pourra sembler étrange qu'en des circonstances si particulièrement critiques, des questions d'amour-propre, de prérogative, aient encore le privilége de soulever quelques susceptibilités entre frères d'armes. La chose est pourtant ainsi. Le commissaire-fiscal s'était mis en rapport direct avec le Gouverneur général, auquel il adressait lettres sur lettres par des messagers plus ou moins adroits, plus ou moins fidèles, et qui, sortis une fois de l'enceinte assiégée, n'y reparaissaient jamais. Le colonel Inglis, — supposant avec quelque raison que ces dépêches réitérées pouvaient bien tomber aux mains de l'ennemi, à qui elles donnaient sur la situation intérieure de la place des renseignements propres à l'encourager, — voulut faire cesser une correspondance si compromettante. A des observations mal accueillies il fit succéder des ordres formels, qui ne furent pas écoutés, et il se vit enfin obligé de revendiquer, dans toute leur étendue, les droits incontestables que la situation donnait à l'autorité militaire, responsable de la défense, et par là même investie de pouvoirs littéralement absolus. M. Gubbins, — menacé des arrêts forcés nonobstant son grade élevé dans la hiérarchie civile, — finit par céder, mais non sans avoir à se reprocher un éclatant exemple d'indiscipline fort mal à propos donné [1].

Cinq jours s'étaient écoulés depuis l'assaut du 20 juillet,

1. On doit comprendre que nous sommes ici, tout simplement, les échos des censures portées par des témoins oculaires sur la conduite du commissaire-fiscal. Aussi tenons-nous à dire que M. Gubbins a publié un ouvrage qui n'est pas arrivé en nos mains, mais où il a

Digitized by Google

cinq jours pluvieux, où une vapeur lourde, montant de la terre alternativement échauffée et mouillée, aggravait l'état hygiénique de la garnison. La fièvre, la dyssenterie et le choléra sévissaient à la fois. L'hôpital était encombré, les soins manquaient forcément. De malheureux blessés, se tordant sur quelques lambeaux d'étoffe jetés à terre, demandaient en vain quelque assistance, et n'obtenaient même pas toujours le verre d'eau qu'ils sollicitaient en gémissant. Ils respiraient un air infect dans ces salles basses dont la moitié des fenêtres demeuraient closes, afin de mettre les malades à l'abri des balles, et où les balles et les obus pénétraient encore quelquefois, tantôt tuant le chapelain qui récitait au chevet d'un agonisant les prières suprêmes, tantôt brisant la main exercée du chirurgien tandis qu'elle bandait une plaie [1]. C'est au milieu de scènes semblables que mainte pauvre femme, s'arrachant au chevet de son enfant malade, dut venir assister aux derniers moments de son époux moribond, et il arriva parfois que l'enfant et la mère, — que dis-je? la mère et les enfants — allèrent en quelques jours rejoindre le mari, le père qu'ils avaient perdu.

Pendant ces tristes journées, le moral de la petite garnison, relevé un moment par l'exaltation d'une victoire inespérée, baissait de nouveau, et rapidement. Chaque soir, on faisait le compte des *casualties*, — morts ou blessés, ce qui revenait à peu près au même, les blessés étant d'avance envisagés comme morts, surtout s'il y avait lieu à pratiquer

sans doute expliqué et justifié sa conduite dans des circonstances si délicates. En voici le titre : *An Account of the Mutinies in Oude and the Siege of Lucknow Residency, with some observations on the cause of the Mutiny*, by Martin Richard Gubbins, financial commissioner for Oude.

1. Qu'on ne nous accuse pas d'amplifier. Nous racontons, et sans pouvoir tout dire. Le chapelain s'appelait Polehampton; M. Rees le dépeint comme un modèle de charité chrétienne. Le chirurgien s'appelait Brydon; il fut blessé tandis qu'il faisait une opération. Regardée de prime-abord comme très-dangereuse, sa blessure guérit pourtant.

Digitized by Google

une opération, — et on calculait qu'en un temps donné, ces disparitions quotidiennes, jointes à de fréquentes désertions des soldats indigènes, devaient rendre la défense littéralement impossible [1]. Or ce temps arriverait-il avant les secours attendus? Les dernières nouvelles reçues remontaient au 27 juin, et on était au 23 juillet; depuis vingt-sept jours, on n'avait aucun renseignement, absolument aucun, sur ce qui se passait au dehors.

Le 23, cependant, vers une heure du matin, un *pensionné indigène* (Cipaye retiré du service avec une pension à vie), qui avait quitté Lucknow le 27 juin, y revint pour rendre compte de sa mission. Retenu prisonnier par les insurgés pendant treize jours, il avait pu néanmoins aller à Cawnpore, d'où il était parti l'avant-veille. Il y avait laissé une colonne anglaise (celle du général Havelock) avec douze canons. A trois reprises différentes, cette colonne en était venue aux mains avec les troupes de Nana-Sahib, et chaque fois elle les avait battues, leur prenant un grand nombre de pièces d'artillerie. Maintenant elle organisait le passage du Gange, préliminaire indispensable de sa marche vers Lucknow. L'intrépide espion n'apportait aucun document écrit qui pût tomber avec lui aux mains des rebelles; il attestait simplement la vérité de son rapport, refusa toute récompense pécuniaire, et voulut, à peine arrivé, sortir de la Résidence à la faveur d'une pluie battante qui rendait bien moins redoutable la surveillance des postes ennemis.

On lui confia un petit billet pour le commandant de la colonne de secours, puis on attendit, avec une impatience joyeuse, la réalisation des espérances qui étaient si à propos venues ranimer les courages abattus.

1. Dans le *journal* du *Staff-officer*, sous la rubrique du 22 juillet, nous lisons : « Le choléra sévit encore. Notre force numérique est bien diminuée, puisque, seulement dans le 32e (anglais), nous avons eu déjà cent cinquante et une *casualties*. » Au 24 juillet, le *journal* constate que les débris du 48e régiment comptaient déjà sept déserteurs, ceux du 71e plus de cinquante.

Digitized by Google

Sous l'influence du mauvais temps, le feu de l'ennemi avait sensiblement diminué. On profitait de cette bonace provisoire pour mille travaux urgents : la poudre à extraire des souterrains où elle était cachée, les tranchées à réparer, les animaux morts à enfouir, les provisions de blé à réduire en farine, mais surtout les travaux de l'assiégeant à surveiller. On remarquait, en effet, une activité extraordinaire sur plusieurs points à l'extérieur de l'enceinte, et notamment en face du redan. Négliger ces inquiétants symptômes eût été une grave imprudence. Aussi, par les nuits sombres et pluvieuses, les officiers du génie, se glissant furtivement hors de l'enceinte, allaient-ils fréquemment, au risque imminent de leur vie, examiner autant que possible dans quelle direction étaient poussées les approches souterraines que l'ennemi se ménageait.

Le 25 juillet, les nouvelles apportées le 23 avaient été pleinement confirmées. Un autre *pensionné*, nommé Ungud, qu'on avait dépêché, le 22, dans la direction de Cawnpore, parvint à rentrer dans la Résidence. Il apportait une lettre du quartier-maître général de la petite armée commandée par le général Havelock. Ungud, il est vrai, ne parlait, comme étant en marche vers Lucknow, que de sept cents soldats anglais, plus un régiment de l'armée indigène; mais ce n'était là sans doute qu'une avant-garde, puisqu'il annonçait en même temps plusieurs engagements heureux, la délivrance de Cawnpore arrachée au féroce Nana, et Bénarès, Allahabad, Agra, restés aux mains des Anglais.

On continua donc à espérer, à se réjouir. Chaque soir, des chants d'allégresse, entonnés en chœur, portaient aux assiégeants des défis indirects, auxquels presque chaque soir ils répondaient par de fausses attaques qui interrompaient les couplets commencés, et cela au grand détriment du repos de la nuit.

« Mais, — nous dit M. Rees, — arriva le 27, jour où nous attendions la venue de nos amis, et pas un soldat ne parut;

Digitized by Google

le 28, pas de secours! Le 29, le 30, le 31, aucun symptôme de délivrance prochaine! Aussi quelle torture!... Le cœur commençait à nous manquer. Beaucoup d'entre nous (je n'étais pas de ceux-là) perdirent alors jusqu'à la dernière lueur d'un espoir quelconque, et s'abandonnèrent à un découragement sombre, amer, obstiné, qui ne leur laissait plus qu'une pensée : tuer avant de périr. L'existence était devenue pour ces malheureux un insupportable fardeau, et j'en surpris plus d'un jetant un regard d'envie aux cadavres de leurs infortunés camarades, qu'on emportait le soir pour les précipiter dans la fosse toujours béante et toujours remplie.... »

D'où venait la navrante déception qui portait ainsi le désespoir dans des cœurs intrépides? Nous n'avons pas besoin de le dire à ceux qui se rappellent cette première campagne de Havelock et de Neill, si remplie de palpitantes péripéties. Cawnpore à peine repris, et lorsque le colonel Neill (bientôt après nommé général de brigade), à la tête de ses terribles fusiliers de Madras, eut exercé, sur les misérables auteurs de ce massacre à jamais célèbre, des vengeances *à la Montluc;* — quand il eut forcé les fanatiques brahmines à balayer de leurs mains, à essuyer de leurs lèvres, avant de marcher à la mort (souillés à jamais et privés de leur caste), le sang séché à l'orifice du *puits* ou Nana-Sahib avait fait précipiter les corps mutilés de ses victimes, — les deux chefs de cette mémorable expédition avaient voulu marcher immédiatement sur Lucknow.

Entre eux, malheureusement, et la Résidence assiégée, se trouvait comme un épais rideau de corps armés qui, à chaque étape, se refermait obstinément devant les Anglais. Chaque jour, il fallait forcer un passage plus ou moins disputé par un ennemi dont les rangs brisés se reformaient, à peine un peu moins nombreux, à deux ou trois lieues en avant du champ de bataille abandonné. La colonne anglaise, au contraire, n'avait derrière elle aucune réserve où il lui fût permis de puiser pour réparer ses pertes quotidiennes.

Digitized by Google

Invariablement victorieuse, chaque succès la laissait affaiblie, et — le choléra venant en aide au feu des Cipayes — cette poignée d'hommes, après quelques jours de marche, fut obligée de faire halte et de rétrograder vers Cawnpore.

Les détails stratégiques de cette pointe aventureuse, demeurée sans résultats, sont consignés tout au long dans d'excellents rapports militaires dont une note peut résumer la substance[1]. La physionomie toute particulière du général Havelock s'y révèle, et nous remet en mémoire les plus beaux types du temps des grandes guerres civiles. Havelock eût été, sous Cromwell, le modèle de ces soldats dévoués que le Protecteur appelait ses *Côtes de fer*. Religieux et brave, prédicant et soldat, convertisseur par instinct, exterminateur par devoir, Havelock est à l'heure présente un des

1. Havelock, arrivé de Bushir (Perse) à Bombay, puis de Bombay à Calcutta, n'avait pu se trouver à Allahabad que le 30 juin. Il ne put en partir que le 7 juillet, avec moins de douze cents hommes, dont mille Européens. Une avant-garde de huit cent vingt hommes, envoyée par le colonel Neill, le précédait vers Cawnpore. En somme, il n'eut, pour cette première campagne, que quatorze cents baïonnettes anglaises et huit canons. Le 12 juillet, il vainquit les insurgés à Futtehpore, le 15, à Pandoo-Nuddie (ce qui détermina le massacre des Européens prisonniers à Cawnpore). Le 16, il reprit Cawnpore, après un combat en règle avec les troupes de Nana-Sahib. Le 19, il alla chercher le féroce rajah dans son repaire de Bithoor, où ce dernier ne l'attendit pas, et qui fut livré aux flammes. Ce fut en revenant de Bithoor à Cawnpore qu'il apprit la mort de sir Henry Lawrence. Le 20, il fut rejoint par Neill à la tête de deux cent soixante-dix hommes. Le 21, il traversa le Gange. Le 25, il commença sa première pointe sur Lucknow par un temps de pluies torrentielles qui entravaient sa marche. Le 29, il prenait d'abord Oonao, puis Busserut-Gunge, en deux combats successifs, livrés le même jour, qui lui coûtèrent douze morts et soixante-seize blessés. Cependant le choléra faisait plus de ravages que le feu de l'ennemi. La colonne expéditionnaire comptait déjà près de trois cents malades. Pour les renvoyer à Cawnpore, il fallait une escorte au moins aussi nombreuse, et Lucknow était encore à douze lieues. Ce fut alors que Havelock se décida à battre en retraite jusqu'à Munghowur, où il attendit de nouveaux renforts, que Neill, resté à Cawnpore, put lui envoyer encore. Dès qu'il se vit à la tête de quatorze cents hommes, il se remit, le 4 août, en marche sur Lucknow.

Digitized by Google

saints de l'Angleterre en même temps qu'un de ses héros et de ses bannerets. Parmi ces *tracts* dont les sociétés bibliques propagent l'édifiante lecture en les mettant au plus bas prix possible, vous trouverez déjà la *Biographie de sir Henry Havelock*[1].

Et pourquoi pas? Le plus surprenant n'est pas qu'il y ait, çà et là, un cœur de prêtre sous une cuirasse; la merveille, au contraire, est que l'idée de la mort toujours présente, toujours imminente, ne fasse pas de nos militaires, — des plus vieux, surtout, — autant de moines armés.

Mais, sans nous écarter davantage, rentrons à Lucknow, où une nouvelle phase du siége allait commencer.

VIII

Le Mois des mines.

Le mois d'août, dans cette histoire de quatre-vingt-sept jours, s'appelle le *Mois des mines*, désignation qui s'explique assez d'elle-même. Renonçant aux attaques de vive force, — ou ne voulant plus les risquer que sur une enceinte moins bien prémunie, — les Cipayes avaient changé de tactique.

Celle qu'ils adoptèrent leur assurait de grands avantages. Déjà nombreux par eux-mêmes (on a évalué au chiffre de quarante ou soixante mille hommes), et même à un chiffre supérieur, les forces, d'ailleurs flottantes, qu'ils ont

1. Il existe deux biographies d'Havelock, toutes deux par de révérends ministres (MM. Owen et Brock). Une troisième vient de paraître (juin 1860), écrite par un allié, un ami et un frère d'armes du général. Celle-ci sera certainement plus complète, et probablement mieux composée que les deux premières.

Digitized by Google

pu grouper sous les murs de la Résidence), ils disposaient, en outre, de la population ouvrière de Lucknow. Tous les *coolies* de cette vaste cité étaient à leurs ordres. Employer la sape et la mine leur était donc facile, et il l'était beaucoup moins aux assiégés, — si peu nombreux, affaiblis par les privations, les maladies, le manque de sommeil, — de suffire aux travaux indispensables pour combattre ces approches à couvert.

Aussi, dès qu'on eut parlé de « mines, » l'anxiété fut-elle grande parmi eux. Ce furent d'abord de vagues rumeurs, commentées, discutées, démenties. S'agissait-il de véritables galeries ou de simples tranchées? Les ingénieurs penchaient pour cette dernière hypothèse, la plus consolante des deux; mais ils ne trouvaient pas crédit chez tout le monde, témoin cet ami de M. Rees qui ne le rencontrait jamais sans lui parler des progrès souterrains faits par les insurgés. Se regardant comme parfaitement sûr de sauter un jour ou l'autre : « Hourra! mon bon ami, lui criait-il, hourra pour un céleste voyage en l'air! »

Ce parti pris philosophique n'était pas, naturellement et heureusement, à l'usage des officiers du génie. Or, parmi eux s'en trouva un, — porteur d'un nom célèbre, — à qui, après sir Henry Lawrence, l'opinion de bien des gens attribue le salut de Lucknow. Le capitaine Fulton, investi de toute la confiance du général Inglis, et placé par les circonstances[1] à la tête des ingénieurs militaires qui

1. Son supérieur hiérarchique, le major Anderson, était alors dans un état de santé si précaire, qu'il avait dû renoncer à toute fonction active. Le capitaine Fulton, du reste, fut tué le 14 septembre. Un boulet de canon lui emporta la tête pendant que, du haut de la batterie Gubbins, il examinait les travaux de l'ennemi. Nous trouvons consignés dans tous les récits du siége, les témoignages les plus expressifs de la reconnaissance que lui avaient vouée les assiégés, et des regrets que sa perte leur laissa. Le corps de mineurs formé pour la circonstance par le capitaine Fulton n'était que de vingt-quatre hommes, dont six Européens seulement. Les insurgés avaient, nous le répétons, à leurs ordres tous les *coolies* disponibles dans Lucknow.

Digitized by Google

aidaient à défendre la Résidence, s'adjugea le soin périlleux de deviner, sous la terre fouillée dans tous les sens, le trajet des galeries percées par l'ennemi; il se promit de veiller à ce qu'elles fussent détruites en temps utile.

Les travaux commencèrent, le 26 juillet, devant la batterie dite *de Cawnpore*. Le 27, à travers deux planches jetées, comme par hasard, sur la route qui séparait des palissades anglaises une maison (*Johannes-House*) occupée par les Cipayes, on aperçut, en y regardant bien, la main d'un homme soulevée à temps égaux. Ces planches, qu'on avait posées là pendant la nuit, abritaient son travail mystérieux. Peu après, la terre, creusée presque à la surface et détrempée par la pluie, s'éboula près de ces planches sur une longueur de sept ou huit pieds, révélant ainsi la direction de la mine pressentie. Elle traversait la route et poussait droit à l'estacade élevée du côté opposé. Six pieds de plus, elle arrivait. Il était donc grand temps, et de l'apercevoir, et d'y opposer une autre mine, ce qu'on fit pendant que, du haut de la *brigade-mess*, quelques bons tireurs, entretenant un feu nourri dans la direction de l'éboulement, empêchaient l'ennemi de réparer le dommage causé à sa galerie.

Il serait fastidieux d'entrer dans le détail des opérations de ce genre, qui devinrent, à partir de ce moment, des incidents de chaque jour et de chaque nuit. Ce que nous en avons dit suffira pour montrer quel surcroît de fatigues et de périls, quel surcroît d'anxiétés et de secrètes angoisses il en résulta, désormais, pour la petite garnison de Lucknow. Sur le plan de la Résidence qui accompagne le *Personal Narrative* de M. Rees, on peut suivre le tracé de toutes ces mines successivement creusées par les Cipayes. Nous en avons compté *quatre* sur un front de rempart qui n'excède guère deux cents *yards* ou cent quatre-vingt-deux mètres. Ce sont celles qui éclatèrent le 27 juillet, le 10, le 18 août, et le 5 septembre.

Laissons là cette horrible guerre de taupinières, ces

Digitized by Google

puits creusés par des muets, ces routes tracées par des aveugles, ces outils qu'on assourdit, ces combats au fourneau, à l'asphyxie, au camouflet, aux pots à feu, qu'on appelle aussi pots infects (*stink-pots*), sortons même, un instant, de cette Résidence où l'on étouffe, et demandons-nous ce qui se passait alors dans la ville de Lucknow.

Un jour, — le 5 août, ce semble[1], — le canon retentit dans la cité : non point le canon quotidien, celui qui démolissait lentement, pan de mur après pan de mur, les bâtiments de la forteresse improvisée. Non ; cette fois c'étaient des salves d'artillerie comme celles qui annoncent les fêtes publiques. Un instant les assiégés s'y trompèrent. Ce canon lointain ne pouvait être que celui de l'armée de secours, et les têtes de se monter, et les hourras de retentir !... La nuit passa là-dessus, nuit fiévreuse où certes on ne dormit guère ; mais, le lendemain, l'énigme fut éclaircie, et derechef l'espoir s'envola. Les insurgés n'étaient point aux prises avec les soldats de Havelock ; ils étaient en grande joie, au contraire, et en grand travail ; ils venaient de faire un roi.

Ce roi donc, — Briseïs-Kuddr, un des fils naturels de Wajid-Ali, — entrait tout justement dans sa dixième année. Aussi régnait-il sans gouverner, cela va sans dire. Le véritable roi était l'amant de sa mère, laquelle exerçait de droit la régence. Mummoo-Khan (ainsi se nommait cet heureux favori) comprenait le gouvernement comme une exploitation régulière de la fortune publique et privée. Il vendait les places au plus offrant et dernier enchérisseur. L'acheteur ne devait toucher d'appointements qu'après l'expulsion définitive des Anglais. En attendant, congé lui était donné d'exploiter de son mieux sa position officielle,

1. Notre formule dubitative tient à la divergence des témoignages. M. Rees donne une date, *l'Officier d'état-major* en donne une autre. Si la date importait, on chercherait un troisième témoignage (qui peut-être ne ferait qu'accroître l'embarras) ; mais ici nous pouvons sans inconvénient passer outre.

Digitized by Google

et Dieu sait s'il y manquait. Tout privilége s'affermait à l'encan. Un des fermiers, nommé Mussumut-Abassie, avait pris à bail les tribunaux et les mauvais lieux de la ville. Des tribunaux (civils et criminels, s'il vous plaît), il ne donnait, bon an, mal an, que 18000 roupies. Il payait au contraire 60 000 roupies le second fermage, tout autrement fructueux, à ce qu'il paraît.

Une autre bizarrerie de ce gouvernement improvisé fut de donner pour généraux à ses troupes les eunuques du palais, nécessairement sinécuristes sous un roi de dix ans[1]. Ceci semblera peut-être moins bizarre et moins invraisemblable, si l'on se dit que ces eunuques, sous le régime qui venait de finir, avaient cumulé, avec leurs fonctions les plus essentielles, celles d'officiers des chasses royales. En cet emploi, ils étaient devenus fort habiles à manier le mousquet. De là une supériorité quelconque, — peut-être pas la plus rationnelle, — sur les soldats dont ils reçurent le commandement. De là aussi les duels engagés entre ces grands généraux et les francs tireurs de la Résidence.

On a l'histoire d'un de ces noirs gardiens du harem, que son adresse avait fait surnommer *Bob the Nailer*, — Robert le Cloueur. Embusqué dans la *Johannes-House*, et armé d'un fusil à deux coups, il abattait, il *clouait* quiconque se hasardait à découvert dans le rayon où ses balles pouvaient atteindre. Las de servir de poupées à cet adroit tireur, les Anglais dirigèrent, le 5 août, contre la maison qui l'abritait, une sortie qui réussit parfaitement. Une petite

1. Il y avait aussi un Conseil d'État et un Commandant en chef, beau-frère de Wajid-Ali, mais aucune autorité bien définie et bien reconnue. Les Cipayes eux-mêmes élisaient leurs officiers, et les officiers choisissaient, en définitive, les commandants à qui il leur plaisait d'obéir. Que si un officier venait à déplaire, ses subordonnés, se formant en conseil de guerre, lui notifiaient parfois sa dégradation, parfois plus simplement se jetaient sur lui et le fusillaient. Volontiers aurait-on refusé un grade, à ces conditions exorbitantes; mais le refus d'un grade était puni de mort.

Digitized by Google

porte céda brusquement à l'explosion d'un pétard, au moment où les Cipayes étaient, pour la plupart, profondément endormis. Ceux que l'on surprit ainsi furent expédiés à coups de baïonnette (*bayoneted in grand style*, dit le narrateur de ce fait d'armes). Bob, perché au plus haut de la maison, — et tout occupé des coups de feu que quelques officiers dirigeaient vers lui du haut des terrasses qui dominaient sa position, — n'avait rien entendu. On le trouva tranquillement assis, chargeant et déchargeant son mousquet. Inutile de dire qu'il alla rejoindre ses camarades égorgés.

A une époque postérieure, un autre eunuque, du haut de la tour dite de l'Horloge (*Clock-Tower*)[1], avait pris, pour ainsi dire, la suite des affaires de *Bob the Nailer*. De son embuscade élevée, il décimait, tout à loisir, les soldats du poste opposé, et se rendit enfin si incommode qu'on ouvrit sur lui, tout exprès, un bombardement en règle. Les bombes, lancées avec une admirable précision, éclataient justement à l'endroit d'où partaient les coups de cet ennuyeux voisin; mais, lorsqu'on devait le supposer mis en pièces, une balle arrivait en sifflant pour témoigner de l'étrange invulnérabilité qui le protégeait. On n'eut le mot de l'énigme que lorsque, après l'arrivée des renforts, il fut possible de s'emparer de la tour. Cette tour, nous l'avons dit, dominait la Résidence, et par conséquent les batteries d'où on tirait sur elle. Notre eunuque, pourvu d'un bon télescope, guettait le moment où la bombe allait partir, et par une échelle à cet effet préparée, il courait s'abriter dans un réduit qu'il s'était fait creuser dans l'épaisseur des murs. Immédiatement après l'explosion, le drôle revenait à son poste, et reprenait « la conversation » interrompue. Lorsque les soldats anglais, maîtres de la tour, montèrent jusqu'à lui et l'eurent tué, on le trouva étendu entre son fusil et son télescope.

1. Située en face de la *Baily-Guard-Gate*.

Digitized by Google

Le mois d'août s'écoulait, et chaque jour apportait son contingent de désastres. Pour se faire une idée des angoisses qui planaient sur ce groupe d'hommes voués, selon toute apparence, à la plus horrible mort, il faut se dire que parmi eux se trouvaient, et par centaines, des chefs de famille.

Figurons-nous, — dans les tranchées infectes où, presque à bout de forces, il passe une nuit fiévreuse, — figurons-nous ce malheureux que poursuit jusque-là, jusque sous les balles ennemies, jusque sur ce terrain miné peut-être, l'image désolante de son enfant qui se meurt faute de soins, faute d'aliments. Il n'a pu le veiller; il a fallu le laisser à sa mère, elle-même épuisée, affamée, désespérée! Cette nuit-là même, l'enfant meurt, et, des larmes dans les yeux, son père raconte à un ami (M. Rees) les dernières heures de ce pauvre petit Herbert, si doux, si aimable. « Songez donc!... c'était justement l'anniversaire de ma naissance.... Oui, j'avais hier vingt-neuf ans,... et mon enfant m'a été pris.... A la volonté de Dieu!... Mais ce sont là d'affreux moments! Cette nuit, ma femme et moi, nous avons creusé un trou dans le jardin, et nous y avons couché le petit, enveloppé dans sa couverture.... Oh! mon Dieu[1]! »

A la sympathie que ces paroles excitent succède, chez celui qui les écoute, un retour égoïste, mais bien naturel: « Eh bien! oui, se dit-il, c'est ainsi pour lui, et demain, ce soir, tout à l'heure peut-être, que m'arrivera-t-il? C'est bien vite fait.... On roule mon cadavre dans quelque lambeau d'étoffe; un *doolie*[2], porté par des balayeurs, me sert

1. Nous avons relevé, sur les listes nominatives, les noms des *vingt-trois* enfants appartenant aux *ladies* de la garnison de Lucknow, et morts dans le cours du siége. Vingt-trois sur soixante-sept! Les *femmes* en perdirent trente et un sur cent quatre-vingt-seize. Les premières virent périr un enfant sur trois, les secondes un peu moins de un sur six. La Providence, on le voit, a ses compensations.

2. Palanquin fabriqué pour les usages les plus communs.

Digitized by Google

de char mortuaire ; la fosse, creusée à la hâte, n'est pas profonde ; une prière vite marmottée, cinq ou six corps jetés sur le mien, et tout est dit, et personne jamais ne retrouvera mes os !... Telles sont les réflexions qui fréquemment me reviennent, mais que je chasse le plus vite possible. »

Le 18 août fut marqué par l'explosion d'une mine qui emporta toute une face du *Seikh-Square*. Trois officiers et trois sentinelles, postés dans le haut du bâtiment, sautèrent en l'air, juste au moment où le bruit de la mine venait d'appeler l'attention d'un des soldats. Cinq hommes restés en bas furent écrasés sous les décombres. Des trois officiers, pas un seul ne fut blessé ; ils s'échappèrent tous les trois. Une des sentinelles, lancée du côté de l'ennemi, périt misérablement ; son cadavre, décapité, demeura exposé, toute la journée, aux regards des assiégés.

La brèche faite, — une brèche de trente pieds, — les insurgés s'étaient présentés à l'assaut ; mais, comme à l'ordinaire, une fois leurs chefs couchés par terre, ils battirent en retraite, se contentant d'entretenir une vive fusillade sur le point où la nécessité de réparer le rempart appelait impérieusement les assiégés. Ceux-ci, cependant, s'avançaient à l'abri de portes en planches qui, à l'épreuve de la balle, leur servaient de boucliers. Ils parvinrent à réoccuper la position, et à la remettre en état, sous la protection d'une pièce d'artillerie amenée là et mise en position après d'incroyables efforts. La nuit venue, une brusque sortie délogea l'ennemi des ruines où il s'était maintenu jusqu'alors, et fit tomber provisoirement aux mains des assiégés quelques-unes des maisons qu'il occupait depuis le commencement du siége. On se hâta de les faire sauter.

Ce fut dans cette attaque, — hardiment conçue et hardiment exécutée, — que tomba, frappé à mort d'une balle en plein visage, notre compatriote Deprat. Il nous est impossible de ne pas nous arrêter, un instant au moins, devant ce type original dont nous avons déjà eu occasion

Digitized by Google

de parler. Cœur chaud et généreux, imagination vive et prompte, courage brillant, bonté inépuisable et prodigue, humeur sereine, résignation facile et gaie, tel nous apparaît, dans les souvenirs de ses compagnons d'armes, ce caractère bien français, où l'éclat des qualités jetait dans l'ombre, — si graves, si essentiels qu'ils fussent, — les défauts qu'on pouvait lui reprocher : paresse insouciante, inconstance de vues, manque de suite dans la volonté, absence d'ordre en tout ce qui en demande le plus; — négociant fort incomplet, on le voit, mais ami dévoué, honnête homme dans la moins étroite acception du mot.

M. Rees, son associé, ne peut retenir quelques plaintes motivées par les pertes qui ont été pour lui le résultat de leurs affaires communes; mais on voit, en même temps, qu'il n'en garde aucun ressentiment à l'ancien officier des chasseurs d'Afrique, devenu marchand par hasard. Moins que personne, effectivement, il pouvait avoir le plus léger doute sur le désintéressement et la loyauté de Deprat.

« Le Nana de Cawnpore [1], nous dit-il, qui, dès longtemps avant l'explosion de la Révolte, le visitait fréquemment à Lucknow, savait parfaitement que Deprat avait fait toutes les campagnes d'Algérie sous Lamoricière, Cavaignac, Changarnier, Pélissier et Canrobert. A l'instigation d'Azimoollah, son principal conseiller, qui, ayant voyagé en Europe, parlait l'anglais parfaitement et le français assez bien, il dépêcha un messager et une lettre à Deprat, lui offrant, s'il voulait le venir rejoindre, le commandement de ses troupes et une somme considérable, une vraie fortune. Peu familier avec l'hindostani, mon ami dut avoir recours à moi et me mettre dans le secret de la proposition. Je fus par lui prié d'y répondre. — « Non, m'avait-il « chargé de dire au messager; ceci n'est pas possible pour moi. « Il est maintenant trop tard : je me suis placé sous la protection « des Anglais, et je ne les abandonnerai pas en de pareilles cir« constances. Que puis-je d'ailleurs avoir de commun avec des « gens qui assassinent des femmes et des enfants?... Chargez« vous de ceci pour le Nana et pour Azimoollah, et maintenant

1. Le fameux Nana-Sahib.

Digitized by Google

« partez vite !... Si vous êtes encore ici dans une demi-heure, je « vous fais pendre. Prenez ces vingt roupies, et décampez ! »

« Je pressai Deprat de faire son rapport au commandant, et de lui livrer le misérable embaucheur, — par lequel, soit dit en passant, nous fûmes les premiers à apprendre ce qu'il appelait « la grande victoire » du Nana, c'est-à-dire le massacre de Cawnpore ; — mais mon ami ne voulut pas entendre parler de ceci, et comme il avait pris la précaution de m'engager d'honneur au secret, je ne pus moi-même intervenir.... Au surplus, un quart d'heure après, ma dénonciation n'eût plus été de mise. Le messager n'avait pas attendu le résultat de nos réflexions pour retourner à Cawnpore.

« Deprat, pendant tout le siége, se montra sous le jour le plus brillant. Il servait à la batterie Gubbins tantôt comme officier d'artillerie, tantôt comme simple *rifleman*, et on le vit accomplir là quelques-unes de ces témérités sans profit dont un Français et un fou peuvent seuls s'aviser : « Arrivez ! arri- « vez ! criait-il parfois dans son mauvais jargon hindostani.... « Arrivez, fils poltrons de mères mises à mal !... Avez-vous donc « si grand'peur ?... Êtes-vous des hommes ou des femmes ? »

« La réplique suivait : « Oh ! je te connais bien, maudit chien « d'infidèle ! Tu es Deprat le Français.... Tu habites près du pont « de Fer. Sois tranquille, va !... Tu n'en seras pas moins tué pour « attendre.... Attrape ceci !... »

« Et une balle sifflait à ses oreilles.

« Deprat mourut dans des souffrances atroces. L'os facial avait été mis en pièces. Il se rétablissait, cependant, lorsqu'une imprudence qu'il commit vint aggraver sa blessure, et il expira un mois après l'avoir reçue. Quelque temps auparavant, nous avions eu, lui et moi, une discussion théologique. « Je nie for- « mellement, disait-il, qu'il y ait une Providence. Voyez donc « un peu la belle justice qu'elle ferait ici-bas ! Ce modèle de « brave homme, Polehampton [1], le voilà mort. Et un gredin « comme moi,... vous verrez que je m'en tirerai, allez ! Je parie « que je sortirai d'ici sain et sauf. »

« Il se trompait. — A l'heure présente, il sait s'il y a, oui ou non, une Providence (ajoute pieusement M. Rees). »

Qu'on relise, maintenant, le dernier chapitre de la *Chronique du temps de Charles IX*, et on verra si Deprat n'était

1. Le ministre protestant dont nous avons déjà raconté la mort.

Digitized by Google

pas de même race que « le capitaine George. » Voici encore une figure qui semble étudiée par M. Mérimée.

« Trois amis de Deprat et moi, portâmes ses restes au cimetière. Le cadavre du capitaine Cunliffe, mort le même jour, fut jeté dans la même fosse, et une courte prière acheva la cérémonie.

« En cette occasion, j'eus lieu de remarquer une différence frappante entre notre chapelain protestant et le prêtre catholique.

« Personne, du vivant de M. Deprat, n'avait été plus généreusement traité par lui que le P. B... [1]. Cependant, comme il pleuvait fort ce soir-là, — pluie d'eau et pluie de balles, ma foi, — le *padre* semblait peu disposé à suivre le corps, alléguant que M. Deprat, fort relâché dans ses principes religieux, ne méritait pas d'être enterré chrétiennement. Pourtant, comme M. Harris (l'ecclésiastique protestant) se préparait pour la cérémonie, l'autre, un peu honteux, se vit amené par cela même à composition. Il vint de mauvaise grâce marmotter quelques mots inintelligibles, qui étaient censés du latin, et se retira bien vite, laissant enfouir à peu près comme un chien son compatriote et coreligionnaire. Je dis « comme un chien, » car les fossoyeurs manquaient en ce moment, et en conséquence nous fûmes obligés de le descendre nous-mêmes dans une fosse à moitié remplie d'eau. M. Harris, cependant, lisait à loisir sur le corps du capitaine Cunliffe nos belles prières pour les morts, et nous en adjugeâmes sa part au pauvre Deprat.

« J'ai connu, au reste, de très-excellents prêtres appartenant au clergé catholique, gens qui méritaient toute espèce d'estime et de respect; mais le P. B.... n'est certainement pas de ceux-là. »

Un autre Français, M. Geoffroi, un Italien, M. Barsotelli, sont fréquemment nommés dans les récits du siége de Lucknow. Tous deux firent bravement leur devoir de volontaires, et le dernier nommé, avec son imperturbable politesse, son optimisme persistant, sa ferme croyance aux principes de la phrénologie, le grand sabre de cavalerie qu'il traînait partout après lui, n'est pas une physionomie

1. Nous supprimons, naturellement, le nom de cet ecclésiastique.

Digitized by Google

sans relief. Toutefois Deprat était un homme de trempe supérieure, et, dans ces critiques circonstances, commandait bien autrement l'attention.

Vers la fin du mois d'août, les privations matérielles, s'aggravant de jour en jour, vinrent ajouter leur inutile surcroît aux désastres de ce long siége. Le sucre et le thé manquaient, dès le 20, aux habitants de la Résidence, le peu qui restait étant réservé aux malades et aux blessés. Le savon n'existait plus depuis longtemps; les vêtements étaient dans un état déplorable, et les officiers eux-mêmes faisaient leur service dans les plus étranges costumes dont on se puisse aviser. Beaucoup n'avaient plus que leur caleçon, leur chemise et des pantoufles. Un d'eux portait une chemise taillée dans une nappe. Un des *civilians* avait pour uniforme une sorte de jaquette fabriquée avec le drap vert dont il avait dépouillé un billard. Le tabac manquait aussi; on le remplaçait, tant bien que mal, en fumant des feuilles de thé ou de goyavier. Un cigare avait fini par se vendre 3 roupies (environ 7 francs). Tout montait à l'avenant. Le 27 août, à la vente aux enchères des objets laissés par sir Henry Lawrence, on paya l'eau-de-vie sur le pied de 400 francs la douzaine de bouteilles, la bière (même quantité) 175 francs, le vin de Xérès à peu près le même prix, les jambons en boîte 180 francs pièce, une bouteille de miel 112 francs, la poudre de chasse 40 francs la livre. « Quant au sucre, s'il y en eût eu, nous dit *l'Officier d'état-major*, on ne peut savoir à quel prix il serait arrivé [1]. »

1. La cherté des subsistances alla toujours en augmentant. Le 12 septembre, un des *civilians* paya 20 roupies, ou 50 francs, une petite volaille qu'il achetait pour sa femme malade. Une bouteille de curaçao se vendit 16 roupies ou 40 francs, et 40 francs aussi deux livres de sucre. Les vêtements n'étaient guère moins chers. Le 19 septembre, à la vente aux enchères des effets d'un officier récemment tué, une chemise de flanelle neuve fut poussée jusqu'à 40 roupies (100 francs): cinq autres, qui avaient servi, se vendirent en bloc 380 francs, etc.

Digitized by Google

L'argent perd singulièrement de sa valeur relative, dans des situations aussi exceptionnelles. « Je n'aurais jamais pensé, dit M. Rees, qu'on pût tenir les roupies en si petite estime que je les ai, et je m'émerveille seulement de ceci, c'est qu'il y ait, parmi nous, des gens qui leur attribuent encore un prix quelconque. »

La farine même, la farine de blé, commençait à être rare, et, dès le 22 août, on ne distribua plus aux non combattants, — à ceux qui avaient le temps de moudre, — que du maïs en nature. Des germes d'épizootie commençaient à se manifester parmi le bétail, et, plus d'une fois, on se vit obligé d'abattre de jeunes bœufs tenus soigneusement en réserve, pour ne pas risquer de les perdre absolument.

Le 12 août, une vieille femme était sortie de la Résidence, emportant, roulée dans un tuyau de plume, une dépêche adressée au général Havelock. Vingt autres lettres, dans les quarante-cinq jours précédents, étaient parties ainsi, et restées sans réponse. Cette fois on fut plus heureux : le 28 au soir, une lettre du général Havelock, datée de Cawnpore, le 24, pénétra dans la place, grâce à l'adresse d'Ungud, — le pensionné indigène qu'on a déjà vu remplir avec succès une mission de ce genre. Elle annonçait que les secours ne pouvaient pas arriver avant vingt-cinq jours. Ungud — complétant la dépêche, nécessairement très-laconique, — raconta la retraite forcée d'Havelock[1] après qu'il avait déjà quitté Cawnpore et franchi le Gange

1. Dans une des notes qui précèdent, nous avons suivi Havelock jusqu'au début de sa seconde marche sur Lucknow, le 4 août. Le 5, à Busserut-Gunge, sur le même champ de bataille où il avait triomphé une première fois, il fut contraint d'enlever les mêmes positions, réoccupées après sa retraite par les insurgés. Faute de cavalerie, cette victoire nouvelle resta sans résultats ; elle avait été livrée sur un terrain couvert de marécages, d'où s'exhalaient des miasmes pestilentiels. Le choléra se remit à sévir dès le soir même avec une intensité qui ne permettait pas de se risquer plus avant. Il fallut revenir à Munghowur, position élevée et salubre. Le 11 août, apprenant que les rebelles étaient rassemblés près d'Oonao en force considérable, on alla leur livrer bataille et enlever un village où ils

Digitized by Google

pour marcher sur Lucknow ; il annonça aussi que, dans la première de ces deux villes, des renforts arrivaient journellement. Excellentes nouvelles, sans doute, mais espérances bien atermoyées : telles qu'elles étaient, on s'en contenta.

Les Cipayes eux-mêmes, — ceux de la garnison assiégée, — tout en grommelant, se montrèrent un peu moins abattus. Ils venaient, au surplus, de donner un gage expressif de leur bonne volonté, en refusant un mois de paye qui leur était dû et qu'on voulait leur compter. Aucun d'eux, il est vrai, ne manquait d'argent, une assez forte prime étant attachée au travail de mines qu'eux seuls pouvaient faire par certaines journées de chaleur accablante.

Vingt-cinq jours ! il fallait tenir vingt-cinq jours encore, alors que déjà on semblait arrivé à la dernière limite des forces physiques et de l'énergie morale !

L'ennemi, lui, ne se lassait pas. Ses tranchées se multipliaient dans tous les sens, lacis incompréhensible, labyrinthe mystérieux et menaçant. Chaque jour, à des heures différentes, la canonnade, la mousqueterie, reprenaient de plus belle. *Baba-log* brûlait sa poudre sans marchander, et quand il y mettait de l'économie, la garnison s'inquiétait. On avait remarqué, en effet, que les journées relativement tranquilles présageaient, pour le lendemain, quelque explosion de mines ou quelque attaque. Ces jours-là, d'ailleurs, on était moins sur ses gardes, on se laissait plus facilement apercevoir, et les francs tireurs ennemis,

s'étaient fortement retranchés, au nombre d'environ vingt mille. Havelock n'avait guère plus de mille hommes; il en perdit près de cent quarante dans cette victoire désastreuse. Aussi dût-il, — ajournant décidément son entreprise, — revenir le 12 à Munghowur, retraverser le Gange dans la journée du 13, et aller ensuite à Cawnpore rejoindre Neill, mis dans un grand péril par un retour hostile de Nana-Sahib. La cavalerie du Nana était déjà dans les faubourgs de la ville, et les communications avec Allahabad pouvaient être coupées d'un moment à l'autre. Havelock chassa Nana-Sahib jusqu'à Bithoor, puis s'en revint à Cawnpore, pour n'en sortir de nouveau que le 19 septembre.

Digitized by Google

toujours embusqués aux meurtrières, ne manquaient guère de mettre ces imprudences à profit.

En moyenne, ils tuaient de trois à cinq hommes par jour. La nuit, pour garder tous les postes, il ne fallait pas moins de trois cents hommes. Il fallait, en outre, des corvées nombreuses pour le service des mines et contre-mines. Le manque de sommeil, l'humidité des tranchées, l'infection de l'air, tout conspirait pour que la dyssenterie, la fièvre, la petite vérole, le choléra, vinssent ajouter leurs ravages à ceux de la guerre.

Au milieu de ces terribles fléaux, croira-t-on qu'un des plus ressentis fut le nombre immense de mouches attirées sur ce point où la chaleur et les pluies intermittentes mettaient tant de substances animales en état de putréfaction? Pas un des annalistes du siége qui ne se rappelle cette plaie d'Égypte, et cela dans des termes encore empreints de la colère nerveuse que cause l'attaque réitérée de ces odieux insectes. « Le sol en était noir, nos tables en étaient couvertes, s'écrie l'un d'eux. Elles nous ôtaient notre sommeil du jour; elles nous empêchaient de manger.... Quand j'avalais ma misérable *dall-rotie*[1], ces maudites bêtes se jetaient par escouades dans ma bouche à peine ouverte, et de là retombaient pêle-mêle dans mon assiette, où elles flottaient, poivre improvisé, puis.... mais je m'arrête avant de me laisser aller à quelque impertinence. Le fait est que le seul souvenir de cette agaçante misère suffirait à faire blasphémer un saint.... »

Depuis une attaque repoussée le 10 août, — et dont le récit ne nous a paru présenter aucun intérêt particulier, — les rebelles avaient cessé de tenter l'assaut. On s'attendait

1. Soupe au bouillon de lentilles mêlé à des tranches de pain sans levain. C'est le plus grossier aliment des soldats hindous. A Delhi, les Cipayes victorieux demandaient à être nourris par les plus riches négociants de la ville. Ceux-ci, intimidés, proposaient de la *dall-rotie*. « Comment? de la *dall-rotie* pour quelques jours qui nous restent à vivre? » s'écriaient les Cipayes dans un curieux accès de sincérité découragée et d'indignation gastronomique.

Digitized by Google

à quelques entreprises prochaines à l'occasion des fêtes du Mohurrum[1], qui s'annonçaient par le bruit, devenu plus fréquent, des tam-tams et des cornets à bouquin. Le neuvième des quarante jours du Mohurrum arrive la *Kutl-ka-Rath*, — la *Nuit de la Boucherie*, — où les musulmans Schiites sont dans l'usage d'immoler des chèvres par manière de sacrifice propitiatoire. La garnison de Lucknow pensait à bon droit que le massacre des Feringhies devait être regardé par ces fanatiques comme bien autrement agréable à leur divinité. Quiconque d'entre eux mourrait cette nuit-là, et pour une cause aussi sacrée, était certain, au surplus, d'aller tout droit au sixième ciel.

La *Nuit de la Boucherie* était donc attendue avec une certaine anxiété qui se trouva trop forte pour certains courages. Une douzaine d'eurasiens, — poussés par un sergent ivrogne qu'exaspérait le manque d'opium, — résolurent de ne pas l'attendre. Profitant d'une nuit noire, ils défirent une barricade, rompirent la porte qu'elle masquait, et, laissant cette porte ouverte, sortirent de la Résidence sans avoir été aperçus. Ces misérables ne faisaient que courir ainsi au danger dont ils prétendaient se garder. Les insurgés s'emparèrent d'eux, les tuèrent, et firent des libations de leur sang sur les *tazias* ou images du tombeau de Hossein.

Cette désertion n'en détermina pas moins plusieurs autres. La place devenait peu à peu intenable pour tous ceux que l'honneur d'une part, et de l'autre la certitude de ne trouver aucune merci, n'y attachaient point. Dans la seule nuit du 28 août sept domestiques désertèrent. On put prévoir que bientôt, si les secours tardaient encore, il n'en resterait plus un seul.

L'assaut, prévu pour quelques jours auparavant, fut donné le 5 septembre.

1. Fête mahométane, où est honorée la mort de Hossein et de Hussen, regardés par les Schiites comme deux martyrs de leur foi, et comptés parmi leurs douze *imaums* ou saints.

Digitized by Google

Après la plus violente canonnade qu'on eût encore essuyée, on vit, au lever du soleil, environ huit mille hommes d'infanterie et cinq cents chevaux manœuvrer autour de l'enclos fortifié, de manière à faire prévoir une attaque. A dix heures du matin, l'explosion de deux mines en donna le signal. Aucune des deux, fort heureusement, n'avait été poussée assez loin et ne fit brèche aux remparts. Du double nuage que formaient la poussière et la fumée, les plus intrépides d'entre les Cipayes sortirent assez résolûment, et ceux qui attaquaient la batterie Gubbins plantèrent contre le bastion une échelle énorme, où plusieurs se hasardèrent jusqu'au sommet. Pas un d'eux, cependant, n'arriva sur le terre-plein. Parmi les officiers, les meilleurs tireurs les attendaient au dernier échelon, et les abattaient à peine entrevus. Du côté de la *Baily-Guard*, ils furent accueillis par des décharges à mitraille « qui ouvraient dans leurs rangs de larges rues, et les dispersaient, dit M. Rees, comme la paille chassée par le vent. » Bientôt des centaines de cadavres jonchèrent le sol, et les assaillants se retirèrent derrière leurs abris, repoussés comme toujours, mais en apparence plus découragés qu'ils ne l'avaient jamais été.

Ce fut leur dernière attaque à force ouverte. Ils parurent, désormais, décidés à user lentement, patiemment, cette énergie désespérée contre laquelle échouaient successivement tous leurs coups de main. Après deux jours de tranquillité relative, ils se remirent à canonner, aussi régulièrement que par le passé, les murailles démantelées qui, tant bien que mal, servaient de remparts à la vaillante garnison de Lucknow. Dès l'aurore et jusqu'à neuf heures du matin, puis de quatre heures du soir au coucher du soleil, chaque jour ce travail de destruction recommençait[1]. La direction du feu était excellente, et on pouvait

1. On a évalué à plus de dix mille coups de canon la somme de ces décharges quotidiennes. On cite un bâtiment qui avait reçu pour

Digitized by Google

s'assurer, en voyant les boulets arriver plus nombreux vers les bâtiments où ils pouvaient causer le plus de dommage, que les insurgés étaient exactement renseignés sur tout ce qui se passait à l'intérieur des remparts.

Pour ceux que ces remparts abritaient, au contraire, le monde connu finissait à la limite de cette étroite enceinte : « Nous ne savions pas plus ce qui se passait dans Lucknow, à quelque cent mètres de nous, que nous n'étions au courant des affaires du Kamtchatka, » nous dit M. Rees.

Cette ignorance était, à elle seule, un malheur de nature à entraîner des conséquences terribles.

On pouvait, en effet, remarquer chez les Cipayes restés fidèles jusqu'alors, les symptômes évidents d'une démoralisation, d'un découragement bien naturels, après tout. Or, s'ils venaient à manquer, c'en était fait des Européens, trop peu nombreux dès lors pour suffire à la défense de leurs fortifications si incomplètes, si endommagées[1].

Cette éventualité était prévue, discutée d'avance. Il n'y avait plus, si elle se réalisait, qu'à faire sauter la Résidence, et avec elle les femmes, les enfants, qu'on savait promis à l'infamie et à la mort s'ils tombaient aux mains des rebelles. Ensuite chacun se ferait tuer et vendrait sa vie le plus cher possible. Ces résolutions désespérées, ces hypothèses effrayantes agissaient sur certaines imaginations avec une irrésistible puissance. Il faut sans doute leur attribuer la mort tragique d'un excellent et brave officier (le lieutenant Graham) qui, le lendemain même de l'assaut du 5 septembre, se fit sauter la cervelle. — Un suicide, en de pareilles circonstances, n'étonne-t-il pas ?

sa part près de quatre cents boulets, retrouvés dans les diverses parties de sa coque. Voyez le *journal* de *l'Officier d'état-major* sous la rubrique du 8 septembre (*the Defence of Lucknow*, p. 152).

1. Depuis le commencement du siége jusqu'au 25 septembre, terme de la première période, la garnison perdit plus de quatre cents combattants, européens ou cipayes. Ce chiffre est donné par M. Rees, p. 249. Les termes dont il se sert excluent l'idée que les déserteurs figurent dans ce chiffre, proportionnellement si élevé.

Digitized by Google

Ungud, l'adroit émissaire déjà nommé, fut dépêché, le 16 septembre, vers le général Havelock, avec un message qui contenait sans doute un dernier appel. La réponse, s'il parvenait à la rapporter, devait lui être payée à très-haut prix.

Du haut de la tour de la Résidence, d'où la vue s'étendait au loin sur les trois ponts, et de la terrasse du *Post-office*, qui dominait une grande partie de la ville et la route de Cawnpore, des officiers, relevés toutes les deux heures, et qui tenaient registre de leurs moindres observations, ne cessaient d'interroger tous les points de l'horizon, épiant les symptômes avant-coureurs de la délivrance. Ils remarquaient bien quelque agitation dans les rangs ennemis; des corps nombreux allaient et venaient; on entendait moins de clairons, ce qui paraissait indiquer que l'état-major des régiments révoltés avait quitté la ville. Quelques *doolies* observés sur la route de Cawnpore, un homme richement vêtu qu'on voyait haranguant la populace, il n'en fallait pas davantage pour éveiller l'attention, et donner l'essor aux chimères.

En attendant, la fusillade continuait sans relâche, et chaque jour faisait quelques victimes. L'une d'elles fut un pauvre porteur d'eau, tué tandis qu'il était à sa besogne, et dont le cadavre tomba dans le puits sur lequel il était penché : « Grand malheur! dit le *Staff-officer*, car aucun des indigènes ne voudra plus boire de cette eau [1]. »

Le 22 septembre, la désertion avait recommencé sur une grande échelle : un Cipaye du 13e, un artilleur indi-

1. Déjà le 1er septembre *l'Officier d'état-major* inscrit dans son *journal* la mention suivante : « Pour transporter quelques morceaux de bœuf pris à l'abattoir, on s'est servi d'une des charrettes de l'entrepôt. Or on s'en sert aussi parfois pour porter le grain. Ceci a suscité de la part des Sikhs des observations dont il faut tenir compte. La charrette en question a été marquée, en présence de tous les employés du commissariat, et des ordres stricts ont été donnés pour qu'on eût à cesser de s'en servir. On ne saurait être trop scrupuleux en ce qui touche aux idées de caste. »

Digitized by Google

gène, deux domestiques et trois faucheurs (*grass-cutters*) disparurent pendant la nuit. Dans la matinée, profitant de la pluie qui tombait à flots, quatre autres subalternes parvinrent à s'échapper.

Quelques heures plus tard, cependant, ces petits malheurs étaient largement compensés : Ungud revenait, porteur d'une lettre qui annonçait positivement l'arrivée des secours si longtemps attendus.

IX

Havelock à Lucknow.

« .... J'ai une rude tâche devant moi, car il me faut secourir Lucknow, et je ne dispose que de forces à peine suffisantes. Je ferai de mon mieux, mais l'opération est bien délicate, et il n'est que trop probable que la Résidence sera tombée aux mains de l'ennemi avant que nous puissions la délivrer. Les misérables passeront tout au fil de l'épée, et cette pauvre Mary est enfermée là dedans, elle et son époux[1] ! »

Nous relevons ces lignes dans une lettre de Havelock, datée de Cawnpore, le 12 septembre.

Le 16, arrivait le général sir James Outram, nommé au commandement militaire du district, et, parmi les généraux anglais, celui de tous qui connaissait le mieux le pays où la guerre se concentrait définitivement.

1. Mary Thornhill, nièce du général Havelock, mariée l'année précédente à un employé du service civil. Son mari, Bensley Thornhill, fut mortellement blessé le jour même de l'entrée à Lucknow, au moment où il allait au-devant du capitaine Havelock, frappé lui aussi, et qu'on amenait à la Résidence.

Digitized by Google

Havelock venait de servir en Perse sous ses ordres. Vieux compagnons d'armes, ils se connaissaient à fond, et comptaient l'un sur l'autre. Le premier acte officiel du général Outram fut empreint d'une générosité chevaleresque. Déposant provisoirement tous les priviléges de son grade, il déclara, par un ordre du jour spécial, qu'il se mettait, en qualité de volontaire, à la disposition de son digne camarade. Il accompagnerait l'armée simplement en cette qualité, et aussi à titre de Commissaire en chef de l'Oude, Havelock devant conserver la direction de l'entreprise qu'il avait si vaillamment commencée.

Avec les forces que lui amenait le général Outram [1], — et en y joignant, en sus des blessés qu'on avait remis en état de faire campagne, les cholériques qu'un mois de repos avait rétablis, — Havelock disposait de deux mille six cents combattants. Le 19, il traversait le Gange, grossi par les pluies; et faire franchir le fleuve à cette longue suite de chariots, de canons, de bœufs, de chameaux, d'éléphants, à ces nombreux valets d'armée et *coolies* qui constituent les *impedimenta* d'une armée anglo-indienne [2], — ceci sous le feu des tirailleurs ennemis qu'il fallut disperser, — constituait déjà une difficulté assez notable.

Par delà le Gange, on trouva l'inondation. Le soleil dardait de puissants rayons sur les champs submergés où la colonne se traînait lentement. Elle n'emportait que quinze jours de vivres, mais, en revanche, un parc d'artillerie au complet, et des munitions en quantité considérable.

Après les marais vinrent les sables brûlants. L'ennemi

1. Le 5e fusiliers, quelques compagnies du 78e et une portion du 90e régiment.

2. Un seul détail peut en donner une idée. A chaque compagnie sont attachés dix palanquins. A chaque palanquin il faut *six* porteurs, payés chacun 16 roupies ou 20 fr. par mois. Donc, *pour le seul transport des malades ou blessés*, chaque régiment traîne après lui quatre cent quatre-vingts *coolies*, ce qui suppose une dépense annuelle d'au moins 103 200 fr. C'est M. Russell, le correspondant du *Times*, qui nous donne ce curieux renseignement.

Digitized by Google

battait en retraite; déjà, pourtant, sur les derrières de la colonne, il avait repris la campagne. Pas un des messagers (*cossids*) que Havelock dépêcha vers Cawnpore ne put franchir la ligne des insurgés, qui s'étendait le long des rives du Gange. La journée du samedi avait été consacrée au passage du fleuve; le dimanche, on fit halte : Havelock n'aimait pas, sauf les cas d'urgente nécessité, à violer le sabbat. L'ennemi, campé à deux milles de lui, harcelait la cavalerie de l'avant-garde; on ne répondit pas à ses provocations, et, le lendemain seulement, la marche recommença par une pluie diluvienne.

A peine avait-on fait une demi-lieue, que les boulets des insurgés arrivaient aux premiers rangs. On avait, cette fois, de quoi leur répondre. Les batteries ennemies furent réduites au silence; la cavalerie et les canons que les rebelles avaient jetés sur les flancs de la colonne, furent obligés de se retirer sans avoir achevé leur mouvement. Enfin, se voyant tournés par l'infanterie anglaise, qui s'avançait sur leur droite, les ennemis réattelèrent leurs pièces, — dont deux cependant furent abandonnées, — et quittèrent précipitamment leur position. Ce mouvement avait été prévu et devancé : sir James Outram, à la tête d'un petit corps de cavalerie volontaire auquel il avait mêlé quelques irréguliers à cheval, les attendait dans la plaine, où ils eurent une centaine d'hommes sabrés, et laissèrent encore deux canons.

Ce combat, — dit de Mungarwar, — eut pour effet d'ouvrir la route jusque dans le voisinage de Lucknow. L'ennemi, cherchant une position plus forte encore que celle d'où il venait d'être délogé, ne la trouva qu'à l'Alumbagh.

L'Alumbagh (jardin de la dame Alum)[1] est un édifice comprenant plusieurs corps de bâtiments, mosquées, *imanbaragh*, puits couvert, etc., situé au sud et un peu

1. *Alum* veut dire Beauté-du-Monde.

Digitized by Google

en avant de Lucknow, sur la route de Cawnpore, au milieu d'un beau jardin qu'entoure un parc admirable.

L'armée anglaise, — qui avait fait vingt milles dans la journée même du 21 septembre, après le combat de Mungarwar, quatorze dans la journée suivante, et qui, toujours sans la pluie, avait passé la nuit dans de misérables villages abandonnés par les habitants, — n'arriva que le 23, dans l'après-midi, à l'Alumbagh.

L'armée ennemie était en bataille sur les hauteurs voisines, sa droite masquée en partie par ces hauteurs, sa gauche appuyée aux murs de clôture du parc. Ayant appris à leurs dépens la tactique familière de Havelock, ceux qui commandaient cette armée avaient tout fait pour qu'il ne pût pas la tourner par un mouvement de flanc. La route que suivait la colonne avait été ouverte à travers des marécages, réputés infranchissables, qui la bordaient encore à droite et à gauche. Là où ils cessaient — et où le sol s'élevant permettait de prendre pied, — les bataillons ennemis étaient massés avec leur nombreuse artillerie, et leurs cavaliers dispersés au centre et sur les ailes. Sur la route même convergeait le feu de leurs batteries. Havelock vit qu'il n'y avait pas un moment à perdre. Les boulets ennemis décimaient déjà ses soldats, massés trop près les uns des autres. Il donna l'ordre d'attaquer; et sous une pluie de fer, — sous celle aussi que, comme les jours précédents, leur envoyaient les nuages, — ces intrépides soldats, qui avaient déjà marché sept heures, se jetèrent sur la droite de l'ennemi. La terre détrempée cédait sous eux, mais, à travers ces marécages qu'on avait cru inaccessibles, ils chassèrent les rebelles de village en village. L'artillerie anglaise, en même temps, frappait à coups redoublés le centre de l'armée ennemie, dont la déroute commença bientôt.

Le bruit de la canonnade arrivait cependant jusqu'à la Résidence, où il éveillait mille espérances, mille inquiétudes. Dans l'après-midi, vers cinq heures, ce bruit sem-

Digitized by Google

bla se rapprocher. On avait vu, toute la journée, des mouvements de troupes, fort inusités, dans les rues de la ville. Sur ces bataillons, — qui le matin se dirigeaient vers la droite, le soir, au contraire, vers la gauche de la Résidence, — le général Inglis faisait tirer ses obusiers.

Le lendemain soir vint sans qu'on eût d'autres nouvelles, et la pluie tombait toujours à flots. La nuit fut tranquille. A huit heures et demie, on entendit de nouveau dans le lointain le bruit de l'artillerie. Le jour entier se passa dans des anxiétés inexprimables. Sur les huit heures, les assiégés eurent à repousser une fausse attaque dirigée contre la batterie de Cawnpore. On tirait, d'ailleurs, sur la Résidence, exactement comme à l'ordinaire. Pendant la nuit, on entendit encore le canon, et l'éclair même de chaque décharge se distinguait dans les ténèbres, à travers une distance que les officiers d'artillerie évaluaient à sept milles environ.

La journée du 24 avait été employée, par Havelock et sir James Outram, à rassembler les bagages et les munitions, que l'on voulait laisser dans l'Alumbagh, sous bonne garde, avant de pénétrer à Lucknow.

Le 25, ils abordèrent enfin l'épreuve décisive, et, — si braves qu'on les suppose, — il est permis de penser que ce ne fut pas sans quelque secrète anxiété. L'avant-veille, en rase campagne, ils avaient éprouvé bon nombre de pertes : que serait-ce une fois dans la ville, où peu à peu s'étaient concentrées toutes les forces de la Révolte? Le Cipaye, timide quand on l'aborde baïonnette baissée, tient bon derrière un abri quelconque, et on savait que des barricades, des tranchées profondes, des murs crénelés et percés de meurtrières, étaient préparés dans toutes les directions, en vue de l'attaque imminente.

Entre l'Alumbagh et la ville s'étend un *jungle* épais, dont les herbes avaient à ce moment six ou sept pieds de haut, et que coupent, çà et là, des bouquets de bois. A peine hors de leur camp, les soldats de la première brigade, sous les

Digitized by Google

ordres de sir James Outram, se virent assaillis par les tirailleurs cipayes, cachés de toute part dans ces fourrés si favorablement disposés. La route était aussi balayée par la mitraille de quelques pièces de campagne, mises en position la veille : il fallut les enlever. Un peu plus loin, masquée par un pli du chemin, était une autre batterie, placée de manière à commander le pont des Char-Bagh[1], où l'ennemi avait laissé, embusqués derrière les murs de clôture, bon nombre de *sharpshooters*. Il fallut déloger ces francs tireurs, et prendre les pièces qu'ils défendaient. Le général Outram reçut une balle dans le bras ; mais, tout affaibli qu'il fût par la perte de son sang, il ne descendit pas de son cheval. On traversa le pont, on avança toujours, sous le feu d'un ennemi invisible.

On était maintenant sur la route qui mène directement à la Résidence, et à deux milles environ de ses portes, en suivant la route de Cawnpore ; mais prendre ce chemin, c'était (les renseignements reçus en faisaient foi) s'exposer aux chances les plus hasardeuses : partout des palissades, des fossés profonds et larges, et, parmi les maisons qui bordaient la route, une sur deux était garnie de Cipayes.

Comme alternative, on avait, après cela, le grand détour que devait suivre, quelques mois plus tard, sir Colin Campbell. Il fallait alors s'écarter à l'est de la ville, et revenir vers le nord en passant par ce parc immense (*Dilkoosha*) au sortir duquel, dans cette direction, se trouvent les bâtiments du collége La Martinière, le Secunder-Bagh, et le Motie-Mahal ; mais, après d'aussi fortes pluies, ce chemin à travers champs n'était praticable, ni pour les canons, ni pour les wagons de munitions.

Restait, à droite, une route étroite, presque une ruelle, longeant le canal sur lequel est jeté le pont des Char-Bagh. Là, effectivement, on ne trouva aucun préparatif de résis-

1. *Char-Bagh*, Quatre-Jardins.

Digitized by Google

tance jusqu'au moment où, quelques heures plus tard, on parvint sous les murs du Kayserbagh. Il fallut, de toute nécessité, y faire halte.

On venait d'apprendre que les *highlanders*, — laissés sur le pont des Char-Bagh pour protéger le passage de la grosse artillerie, restée à l'arrière-garde, — à peine séparés du reste de la colonne, avaient été aux prises avec des masses de Cipayes, et se trouvaient fort compromis. Il fallait, avant tout, les dégager. On leur envoya des canons qui les rencontrèrent à mi-chemin du pont et de la colonne, avançant lentement, au pas des bœufs qui traînaient le convoi, et assaillis, à chaque minute, par des essaims d'insurgés. Quelques coups à mitraille dispersèrent ces incommodes compagnons, et la colonne se trouva de nouveau réunie en face du Palais du roi.

Là, le feu des insurgés était formidable. « On n'y pouvait vivre, » a écrit Havelock dans une de ses dépêches. Or il n'y savait qu'un remède, c'était de donner tête baissée sur les batteries, et de les enlever à la baïonnette. Ainsi fit-on, deux fois encore, avant de se trouver à peu près à l'abri sous les murs du palais Feradbouksh, situé au nord de la ville, sur les bords de la Goumti, et séparé par un seul autre palais (*Tarie-Kothie*) de la Résidence elle-même.

Les deux généraux y arrivèrent par divers chemins, mais après une lutte si acharnée, des pertes si notables, et avec des soldats tellement harassés par six mortelles heures de combat, sous un ciel d'airain et un feu d'enfer, que même là, — à deux cent cinquante mètres de la *Baily-Guard-Gate*, — ils se demandèrent s'il fallait risquer de pénétrer immédiatement dans la Résidence. L'idée d'ajourner au lendemain ce dernier effort ne tint pas contre celle d'exposer les assiégés à une suprême attaque de nuit, où peut-être ils succomberaient en vue même de l'armée de secours, arrivée jusqu'à eux au prix de tant de périls. Qui savait, d'ailleurs, si les cinquante mille ennemis dont on avait traversé les masses n'organiseraient pas, autour du

Digitized by Google

palais Feradbouksh, un blocus tellement étroit, que dès le lendemain la délivrance des assiégés fût devenue impossible?

Havelock ne put se faire à cette pensée. Laissant, dans les palais qu'il venait d'occuper, ceux des blessés qui avaient pu arriver jusque-là [1] et les bagages qui ne cessaient de se présenter aux portes, il s'élança vers la Résidence avec les *highlanders* du 78e et le régiment sikh de Ferozepore.

De tous les points de la vaste cité, les insurgés étaient accourus sur les traces sanglantes de la colonne de secours, et avaient rempli les maisons situées autour des deux palais où elle venait de s'installer. Un feu terrible accueillit donc les deux régiments, à peine sortis de l'enceinte du palais Feradbouksh. Ils ripostaient au hasard, tirant contre les murs dans l'espoir que quelques balles pénétreraient, par les meurtrières, jusqu'à leurs ennemis embusqués.

Sous un portique « ruisselant de feu » qu'ils eurent à traverser, l'intrépide Neill, — le vengeur de Cawnpore, — tomba pour ne plus se relever, la tête fracassée par une balle.

A chaque pas, nouvelles pertes. La nuit était venue, et l'on marchait, littéralement, à la clarté de la mousqueterie. Enfin parurent les portes de la Résidence!... Il faut,

1. Pendant la terrible marche du 25, on avait laissé sur différents points des groupes de blessés, chacun avec une escorte. L'ennemi s'acharnait sur ces malheureux. Un des chirurgiens restés avec eux a raconté en détail, avec beaucoup de verve, le sort d'un de ces convois, escorté par cent cinquante hommes, et qu'il avait ordre de conduire, comme il le pourrait, jusqu'à la Résidence. Une fois engagés dans les rues de Lucknow, les cent cinquante hommes d'escorte périrent ou furent dispersés. Les blessés furent noyés en partie au passage d'un ruisseau. Le reste, abandonné par les porteurs de palanquins, resta sur la route, exposé aux balles des Cipayes, qui finirent par descendre des maisons d'où ils tiraient, et par brûler vifs, dans leurs *doolies*, ces malheureux, incapables de se défendre. Le chirurgien en question échappa miraculeusement à cette boucherie. — On trouvera son récit dans la *Biographical Sketch of sir Henry Havelock*, par M. Brock, p. 232.

Digitized by Google

ici, laisser la parole aux témoins de cette scène vraiment émouvante.

« A quatre heures de l'après-midi, on avait signalé quelques officiers en veste de chasse et en *solah-caps* [1], un régiment européen, pantalons bleus et chemises bleues, et enfin une batterie, attelée de bœufs, dans le voisinage de Motie-Mahal.

« A cinq heures, les volées de mousqueterie se suivaient, de plus en plus près, au cœur de la ville. Enfin une balle Minié, sifflant au-dessus de nos têtes, attesta que nos amis se rapprochaient de nous. On n'avait encore vu, jusque-là, que les insurgés tirant sur eux du haut des terrasses.

« Cinq minutes plus tard, nous distinguâmes nos soldats se frayant passage dans une des principales rues. A chaque instant, il en tombait quelqu'un; mais la colonne avançait toujours, sans que rien pût tenir devant elle. Une fois *vus*, plus de doutes, plus de craintes ni pour eux ni pour nous, et les longues anxiétés de la garnison, comprimées depuis si longtemps, éclatèrent en une clameur assourdissante. De chaque trou, de chaque fossé, de chaque batterie, de derrière les sacs à terre qui protégeaient les maisons à moitié démolies, ce cri se propagea, se répéta, trouvant partout de l'écho, même dans les salles de l'hôpital. Plus d'un blessé, se traînant péniblement hors de son lit, venait joindre sa voix à celle qui envoyait cette joyeuse bienvenue au-devant de nos glorieux libérateurs. Ce fut un de ces moments à ne jamais oublier [2]. »

« .... A ces bruyants hourras répondaient ceux de nos libérateurs, à mesure qu'ils franchissaient le seuil de l'enceinte.... Qu'elles étaient douces à contempler, ces figures amies! Nous courions au-devant de ces braves compatriotes, officiers, soldats, et c'étaient des serrements de main.... Qui les décrira? Les notes aigres et perçantes de la cornemuse écossaise déchiraient nos oreilles. La plus admirable musique nous eût-elle autant émus? Et ces braves camarades, rendus de fatigue, couverts de sang, ils oubliaient tout, eux aussi; leurs compagnons d'armes tombés derrière eux, leurs propres blessures, leur épuisement, tout disparaissait devant le bonheur qu'ils éprouvaient à se dire qu'ils nous avaient enfin sauvés [3]. »

1. Ce sont ces casquettes dont la partie postérieure se rabat sur la nuque, qu'elle protége contre le soleil.
2. Relation de l'Officier d'état-major, p. 174.
3. Ruutz Rees, *Personal Narrative*, p. 223, 224.

Digitized by Google

Un tragique et touchant épisode de cette journée doit encore trouver place dans les souvenirs qu'elle a laissés.

« En arrivant dans la *Baily-Guard-Battery*, dit encore M. Rees, les *highlanders* du 78e la trouvèrent gardée par nos Cipayes, et, ne se sachant pas dans l'intérieur de nos fortifications, ils crurent avoir affaire à l'ennemi. En un clin d'œil, trois de nos hommes, — qu'ils prenaient pour des insurgés, — tombèrent percés de baïonnettes. Ils ne firent pas ombre de résistance, et l'un d'eux, en se laissant aller sur le sol, où il expira quelques minutes après, leur dit, les saluant de la main : « Ce n'est rien (*koutch* « *purouanni*)! L'intention est bonne. Soyez les bienvenus, « camarades! »

X

Le second siége. — Sir Colin Campbell. — Évacuation de la Résidence.

Affaiblie, dans cette seule journée du 25 septembre, de près de cinq cents hommes (un cinquième de son effectif)[1], l'armée de secours apportait certainement le salut, mais non pas la délivrance immédiate. Les soldats qui la composaient avaient rêvé, sans doute, une triomphale entrée à Lucknow et la déroute soudaine des Cipayes épouvantés; mais ils comptaient sans ce génie tenace des Hindous qui, par l'obstination, essaye de suppléer au courage. Partout où il croit pouvoir demeurer sans trop de périls, *Baba-log* attend qu'on l'expulse de vive force. Dès le lendemain du jour où les soldats de Havelock et d'Outram eurent péné-

1. Le rapport de Havelock dit cinq cent trente-cinq hommes tués, blessés ou *manquant*.

Digitized by Google

tré au cœur de Lucknow, ils se sentirent bloqués comme l'étaient la veille ceux qu'ils venaient délivrer. La ceinture de feu, quelque peu élargie, entourait, non plus seulement la Résidence, mais les palais voisins, militairement occupés, et que leurs nouveaux hôtes s'appliquèrent immédiatement à fortifier.

Toute communication avec le dehors se trouva rompue, et la petite garnison laissée à l'Alumbagh, avec le gros des bagages et des approvisionnements, s'y vit, elle aussi, parfaitement cernée. On en fut réduit, pour communiquer avec elle, à inventer un système — fort imparfait, paraît-il, — de langage télégraphique.

A la rigueur, on aurait pu l'aller rejoindre, en laissant à la Résidence un renfort de trois ou quatre cents hommes; mais comme il eût fallu y laisser aussi les blessés, en nombre considérable, qui ne pouvaient se transporter, le secours eût été presque dérisoire, compensé surtout par l'augmentation des bouches à nourrir, et l'insuffisance numérique de la garnison pour tout ce qui lui restait à faire. De plus, la retraite exigeait de nouveaux combats, imposait de nouvelles pertes. Enfin que ferait-on, dans l'Alumbagh, des femmes et des enfants qu'on y aurait transférés, et qui n'y trouveraient pas les approvisionnements indispensables? Cette idée fut donc abandonnée.

La prise de Delhi, qu'on apprit le 10 octobre, faisait espérer de prompts secours. On résolut de les attendre. Peu à peu, à la suite de sorties nombreuses, la ligne de défense s'étendit. On détruisit celles des batteries ennemies qui gênaient le plus. On disposait de bras nombreux, qu'on utilisa pour les ouvrages de défense, tranchées, mines, contre-mines, etc. Dans cette seconde période du siége, l'ennemi ne poussa pas moins de vingt mines sous les murs des palais nouvellement occupés, et — au rapport de sir James Outram — la défense exécuta vingt et un puits, comprenant une profondeur de deux cent neuf pieds, et cinq mille deux cent quatre-vingt-onze pieds de

Digitized by Google

galeries souterraines. Ces chiffres donnent une idée de l'activité qu'on déployait de part et d'autre.

Comme on le pense bien, après les premières journées d'enthousiasme, la vie des assiégés avait repris son caractère monotone et triste. C'étaient les mêmes devoirs que par le passé; c'étaient aussi les mêmes privations [1]. A part ce qu'on avait trouvé dans les trois palais occupés par les troupes de renfort, et qui, malheureusement, consistait surtout en objets de luxe, châles, pipes et poignards incrustés de pierreries, selles brodées de perles, porcelaines de prix, etc., les approvisionnements ne s'étaient point accrus, et il y avait bien plus de monde à nourrir. Aussi les aliments gardaient-ils des prix exorbitants, dont profitèrent amplement certaines personnes douées de cet esprit commercial que nulle circonstance ne trouve en défaut. M. Rees nous parle, entre autres, d'un ingénieux négociant, qui, à échanger du thé contre des brocarts tissés d'or, et du sucre contre des diamants, réalisa une petite fortune en quelques semaines. Encore eut-il la chance de l'emporter dans une magnifique calèche attelée de bœufs, le tout faisant partie de ses propriétés nouvellement acquises.

L'histoire du second siége est celle du premier, moins ce que celle-ci a de plus dramatique, — le nuage de terreur, l'auréole de sang, qui planaient alors sur le sort des assiégés. Nous passerons donc rapidement sur le mois d'octobre et les premiers jours de novembre, qui n'apportèrent aucun changement essentiel à la position des Anglais.

Le 12, ils apprirent que sir Colin Campbell marchait sur Lucknow à la tête de cinq mille hommes. Le même soir, son arrivée fut signalée de l'Alumbagh. Dans la matinée du 15, le télégraphe annonça qu'il se portait en avant.

1. « Nous avons pour vivres, dit Havelock dans une lettre à sa femme (10 novembre), une ration réduite de bœuf pris au train d'artillerie, des *chupatties* et du riz; mais le thé, le café, le sucre et le savon sont des objets de luxe qui nous demeurent inconnus.... Je dîne un jour par semaine chez le commissaire-fiscal (Gubbins), qui

Digitized by Google

Ainsi que nous l'avons laissé pressentir, il évita, en faisant un long circuit, les dangers affrontés par Havelock, chassa les insurgés qui occupaient le grand parc de la Dilkoosha, s'empara des bâtiments du collége La Martinière, par eux transformé en forteresse, et s'y établit jusqu'au lendemain. Les rebelles se portèrent aussitôt, en grand nombre, dans tous les édifices qui se trouvaient entre La Martinière et la Résidence.

Le Secunder-Bagh était le mieux fortifié : il fut d'autant plus vigoureusement défendu que la garnison s'y trouva cernée, et n'avait pas de capitulation à espérer. La brèche faite, — une brèche de deux pieds carrés, — les Sikhs et les *highlanders* y pénétrèrent, pour ainsi dire, un à un, et un horrible combat corps à corps commença dans cette enceinte close de toutes parts ; un vrai massacre s'il est vrai, comme on l'affirme, que deux mille cadavres, nageant dans leur sang, encombraient, après l'assaut, les salles du Secunder-Bagh. Jamais les atrocités de Cawnpore n'avaient été mieux vengées.

Il fallut ensuite emporter une mosquée, la Shah-Nujjif, à laquelle l'assaut ne put être donné qu'après une canonnade de trois heures : — ce fut la seconde journée.

La garnison, de son côté, s'avançait à la rencontre de l'armée de secours, et les chefs se rejoignirent enfin, le troisième jour, sous les murailles de la *Mess-House*, le dernier point dont les Cipayes eussent essayé de disputer la possession [1]. Sir Colin Campbell arrivait dans tout l'enthousiasme de la victoire. Havelock se mourait déjà.

m'a fait boire d'excellent *sherry* (vin de Xérès), sans lequel je crois qu'il me serait advenu malheur, car la disette n'est pas si aisément supportable à soixante-trois ans qu'elle l'était à quarante-sept. » Ces derniers mots renferment une allusion au siége de Jellalabad, en 1841-42, où Havelock avait eu à supporter des privations du même ordre.

1. Les pertes de sir Colin Campbell, dans ces trois journées, furent de quatre cent soixante-sept tués ou blessés, dont dix officiers tués et trente-trois blessés.

Digitized by Google

Lucknow n'était pas repris, cependant. Y rester avec six ou sept mille hommes était une entreprise chimérique; dès lors il n'y avait pas une minute à perdre pour en sortir avec la moindre perte possible. Le plan de sir Colin Campbell était fait d'avance. Les rebelles purent croire — le voyant continuer son feu contre les bâtiments voisins de la *Mess-House* — qu'il voulait les déloger de toutes leurs positions autour de la Résidence. Il ne songeait qu'à en tirer, sains et saufs, les quinze cents malheureux dont elle était le refuge depuis près de six mois.

Les prisonniers d'État, les femmes et les enfants, enfin le trésor, devaient partir les premiers. Une longue chaîne de piquets était établie de manière à protéger leur marche jusqu'à la Martinière. Les combattants restaient à leurs postes, chargés de détruire, peu à peu, tout ce que la Résidence renfermait d'engins ou d'approvisionnements militaires hors d'état d'être transportés.

Ce fut à quatre heures du matin, le 18 novembre, que le précieux convoi se mit en marche. Mistriss Inglis — la femme du commandant de Lucknow — a décrit, avec une incomparable naïveté, les émotions de ce qu'elle appelle un « exode. » Elle raconte comment John (son mari), n'ayant pu l'escorter en personne, lui donna pour l'accompagner son aide de camp, « *a very nice creature,* » dit-elle en propres termes. Et, devant ces familiarités de style, nous serions tenté de sourire si nous ne savions, à n'en pas douter, que cette noble femme avait donné, pendant toute la durée du siége, les plus beaux exemples d'abnégation et de dévoûment. Ce matin-là même, refusant le palanquin préparé pour elle, mistriss Inglis avait voulu faire route à pied comme toutes ses compagnes d'infortune. Or, parlant de ceci, elle dit simplement: « Il fallut marcher, n'ayant plus d'attelage pour la voiture. » N'y a-t-il pas, dans cette réticence, une exquise délicatesse? « Nous ne courûmes aucun danger, continue-t-elle, sauf en trois endroits où l'ennemi nous dominait, et où il fallut prendre le pas de course. » Au

Digitized by Google

Secunder-Bagh, les dames trouvèrent des palanquins préparés pour elles et furent, sous bonne escorte, conduites jusqu'aux tentes dressées, à leur usage, dans le beau parc de la Dilkoosha.

Le 20, le 21 et le 22 se passèrent à bombarder le Kayserbagh, comme si on prétendait l'enlever d'assaut. Le capitaine Peel, mort quelques mois plus tard, après avoir contribué, pour sa bonne part, à l'extinction de la Révolte[1], dirigeait cette opération simulée. Ainsi, dans l'évacuation provisoire de Lucknow, rien ne fut laissé au hasard. Cette opération s'exécuta selon les règles de la stratégie, en face d'un ennemi exaspéré, et que son immense supériorité numérique rendait, après tout, assez redoutable.

A minuit, dans la nuit du 22 au 23 novembre, l'ordre de départ, donné à l'improviste, passa de rang en rang, et, pour ainsi dire, d'homme à homme. On n'éteignit aucun feu, et la garnison sortit en silence, sans que rien pût trahir l'abandon où elle laissait, tout à coup, ces fortifications jusque-là si vaillamment défendues.

Un seul homme resta dans la place, un capitaine, plongé dans un sommeil profond, et que personne ne s'avisa d'aller avertir dans l'obscur recoin qu'il avait choisi pour y passer la nuit en pleine tranquillité. Le malheureux se réveilla deux heures après, seul, absolument seul dans cette enceinte déserte, autour de laquelle rugissaient encore, sans oser y pénétrer, cinquante mille démons à face humaine. Une terreur profonde s'empara de lui dès qu'il put se rendre compte de sa situation. S'élançant à toute course, il traversa les cours emmêlées, les corridors tortueux, les allées inextricables du Feradbouksh et du Tarie-Kothie. Partout la même solitude, partout le même silence, interrompu çà et là par quelques coups de canon, quelque

1. Fils de sir Robert Peel et officier de grande espérance. Il s'était distingué devant Sébastopol, où il dirigeait la batterie anglaise empruntée aux vaisseaux, et qu'on appelait *batterie de la marine*.

Digitized by Google

volée de mousqueterie que l'ennemi envoyait au hasard. Enfin, hors d'haleine, à moitié mort de fatigue, il rejoignit le dernier peloton de l'arrière-garde ; mais le choc nerveux qu'il avait ainsi reçu à l'improviste ne le laissait déjà plus maître de lui-même. Il était à peu près fou, et ne recouvra l'usage entier de sa raison qu'après quelques jours de repos.

Attaqué, dès le 20, du mal qui allait l'emporter, Havelock était encore sous le charme de cette gloire qu'il avait longtemps méritée sans l'acquérir, et qui venait, comme un rayon de soleil couchant, dorer le soir de sa vie. « Je ne vois pas encore, après tout, ma nomination dans la Gazette [1] ; mais sir Colin n'adresse plus ses lettres qu'à sir Henry Havelock, » écrivait-il dans les dernières lignes qu'il ait pu tracer : singulier témoignage du prestige que garde encore la distinction aristocratique dans ces âmes héroïques, et détachées, en apparence, de tout ce qui tient aux vanités de la terre !

Transporté à l'Alumbagh, le pieux vétéran y reçut la visite de son compagnon de gloire, sir James Outram. « Pendant plus de quarante ans, lui dit-il, j'ai réglé ma vie de manière que la mort me trouvât toujours prêt.... Aussi n'ai-je pas peur.... Mourir, c'est gagner. *To die is gain.* » Et ses dernières paroles, adressées au fils qui, grièvement blessé, le soignait cependant avec une infatigable tendresse, furent, dit-on, celles-ci : « Venez, mon enfant, venez voir mourir un chrétien. »

1. Sa nomination comme *baronet*, titre que la reconnaissance nationale a fait passer à son fils, — sir Henry Marshman Havelock, — avec une pension de mille livres sterling (25 000 fr.). Pareille pension a été accordée à la veuve du général.

Digitized by Google

XI

La proclamation du Gouverneur général.

Les opérations militaires qui, quatre mois plus tard (du 2 au 19 mars 1858), ramenèrent les Anglais dans Lucknow, soumis cette fois et pacifié, n'entrent pas dans le cadre de ce récit[1]. Nous renvoyons à un autre chapitre la relation de ces événements, pour laquelle nous aurons une précieuse collaboration, celle du correspondant du *Times*, M. Russell, qui avait déjà si bien raconté les divers épisodes du siége de Sébastopol. *Pen-of-War* — Plume de guerre, c'est son surnom bien gagné, — semble, depuis lors, être attaché en qualité d'historiographe à toutes les armées anglaises entrant en campagne. On n'a certainement pas oublié, on retrouvera plus loin les pages étincelantes où il faisait pénétrer avec lui les lecteurs du *Times* dans le Kayserbagh reconquis et livré au pillage, et il serait plus que superflu de résumer actuellement ces scènes étranges où se reflètent et miroitent les splendeurs du ciel oriental, les lueurs de l'incendie, l'éclair des canons et le ruissellement fauve des trésors amoncelés dans l'ancienne demeure des rois d'Oude. Bornons-nous donc, pour l'instant, à rappeler ces récits où l'imagination irlandaise de l'écrivain, comme emportée sur l'aile des *djinns*, effleure avec une vertigineuse rapidité les sites merveilleux de l'Orient, les scènes pittoresques d'une marche à

1. On les trouvera dans les pages qui suivent. Remarquons seulement ici que sir James Outram, laissé dans l'Alumbagh avec quatre mille hommes, s'y était maintenu, nonobstant plusieurs attaques des rebelles de Lucknow, depuis le 26 novembre 1857 jusqu'au jour où sir Colin Campbell l'y vint rejoindre.

Digitized by Google

travers les plaines brûlées de l'Inde, et les incidents inouïs de ces campagnes fabuleuses qui mettent aux prises, comme jadis, la petite phalange macédonienne avec les innombrables armées de Darius et de ses satrapes. Revenons dans notre vieille Europe, où un autre spectacle, moins brillant, mais plus instructif, sollicite notre curiosité.

Nous sommes en plein sénat. Une lutte acharnée met aux prises ces hommes d'État émérites, ces orateurs experts qui, du haut de la tribune anglaise, prétendent régler les destinées du monde en réglant celles de leur pays. L'Oude, la Compagnie, les Directeurs, le Gouverneur général, ces mots reparaissent à chaque instant dans les discours amers qu'ils échangent. D'où vient que ce sujet, tant rebattu naguère et si froidement accueilli, si discrédité comme *topic* oratoire, passionne aujourd'hui tous les esprits? Ce phénomène s'explique aisément. Le sort de l'Oude, c'est la destinée d'un cabinet. Lord Canning, le Gouverneur général, c'est le ministère Palmerston, brisé naguère sur un récif à fleur d'eau. Le blâme infligé à lord Canning par un membre de l'administration tory, c'est le terrain sur lequel on veut la faire combattre, la désarmer, la tuer. Vous comprenez, maintenant, d'où vient ce chaleureux intérêt porté aux dépêches datées de Calcutta. Calcutta, c'est Londres, puisqu'on y fait et défait les ministres. Rome n'est plus dans Rome, elle est au Bengale.

Au fond, de quoi s'agit-il, et à travers tout ce bruit parviendrons-nous à le savoir? En deux mots, voici le fait.

Lord Canning, pour aider autant qu'il est en lui aux efforts de sir Colin Campbell et de sir James Outram, a lancé une proclamation aux habitants de l'Oude. Voulant être compris d'eux, il leur a parlé leur langue. Ignorant que son œuvre officielle, adressée au cabinet whig, aurait à obtenir l'approbation de ses ennemis politiques, devenus, sans qu'il le sût encore, maîtres de l'administra-

Digitized by Google

tion, il a oublié précisément les scrupules libéraux, les exigences constitutionnelles du torysme au pouvoir. Il a parlé en souverain d'Orient. Il a revendiqué, au profit de l'Angleterre, les droits absolus que naguère le Grand-Mogol exerçait sans contrôle.

Dans l'Inde, comme jadis en Europe, *la terre est au roi*, qui la donne ou la reprend à son gré. L'impôt n'est pas autre chose que le loyer de cette terre donnée à bail.

Partant de là, — tout autre principe étant incompréhensible pour le peuple qui l'écoute, — que dit lord Canning dans cette fameuse proclamation du 14 mars, inspirée par le sentiment du triomphe obtenu à Lucknow? « L'empire nous est rendu sur cette partie du pays. Le temps est venu de récompenser et de punir. Des grands propriétaires du sol, il en est six (et il les nomme)[1] qui se sont distingués par leur fidélité au gouvernement anglais. Ceux-là, sans préjudice des récompenses qui leur seront plus tard décernées, restent seuls propriétaires héréditaires des biens qu'ils possédaient dans l'Oude quand ce royaume a été annexé au domaine britannique. A part ces exceptions, *le droit de propriété sur le sol de ces provinces est confisqué au profit du gouvernement anglais, qui disposera de ce droit comme il le jugera convenable.* »

Lord Canning propose ensuite, à ceux des propriétaires révoltés qui feront immédiatement leur soumission, l'honneur et la vie saufs, pourvu qu'ils n'aient pas trempé dans un meurtre, proprement dit, pratiqué sur un sujet anglais. « En ce qui touche, ajoute-t-il, le surplus d'indulgence qui pourra s'étendre jusqu'à eux, et la situation qui leur sera faite désormais, il faut qu'ils s'en remettent absolument à la justice et à la clémence du gouvernement anglais. Ceux qui se hâteront de se montrer, et de venir en aide au Commissaire en chef de la province pour rétablir

1. Les *rajahs* de Bulrampore, Padnaha et Kuttiarie, le *taloukdar* de Sissaindie, les *zemindars* de Gopaul, de Kheir et de Moraon.

Digitized by Google

l'ordre et la paix trouveront cette justice et cette clémence largement appliquées. Le Gouverneur général envisagera d'un œil très-libéral les titres qu'ils pourront ainsi acquérir à la restitution de leurs anciens droits. »

Certes, pour des oreilles européennes, ce langage est singulier. Les droits revendiqués sont exorbitants, l'opportunité de cette altière revendication peut être contestée : qui le niera? Encore faut-il apprécier les circonstances de temps et de lieu, et savoir si une parole moins énergique eût suffi pour obtenir les résultats désirés, et qu'on a pu croire en voie de réalisation[1].

Est-ce au peuple qu'on s'adresse? Menace-t-on les *ryots* de les chasser de leurs huttes de boue, de leur enlever leur pauvre champ de blé ou leur rizière? Non, ceux-là sont inviolables dans leur misère insouciante.

Ceux qu'on veut atteindre, ce sont les grands propriétaires, les grands barons du pays, ces *zemindars*, ces *taloukdars*, dont nous avons, au début de cette étude, éclairci les droits, expliqué la situation. De leur résistance obstinée ou de leur prompte soumission dépend, non le sort, mais la durée de la campagne qui va s'ouvrir, et où devra couler encore tant de sang anglais.

Humilierez-vous devant eux votre drapeau victorieux? Non sans doute. Procéderez-vous par la simple injonction? Habitués à un autre langage, ils trouveront celui-ci peu concluant. Menacerez-vous leur vie? Mais vos baïonnettes et vos canons s'expliquent, là-dessus, plus catégoriquement

1. L'état ultérieur des affaires de l'Oude et la pacification rapide de ce pays guerrier ont prouvé que le Commissaire Montgomery, appliquant la proclamation selon l'esprit et non selon la lettre, a su tirer parti de la situation excessive qui lui était faite. Secondé par les succès de sir Colin Campbell, il a opéré, en quelques mois, la soumission de la grande majorité des *zemindars* et *taloukdars*, lesquels, à peine rentrés dans le devoir, obtenaient, avec la rémission de leurs crimes, la restitution complète et de leurs propriétés et même de leurs priviléges. — L'annulation de ceux-ci est sans doute remise à des temps plus opportuns.

Digitized by Google

que toutes les proclamations du monde, et cependant on ne les a pas intimidés. Restent ces biens immenses sur la possession desquels repose toute leur grande existence féodale et presque dynastique. Eh bien! on les leur reprend, non pas *en fait*, mais *en principe*. On rétablit à leur usage la fiction qui a existé pour eux de tout temps. La terre était au souverain; la Grande-Bretagne est souveraine; donc la terre est à la Grande-Bretagne. Elle la laisse aux sujets fidèles, elle la rendra aux sujets repentants, elle ne l'enlèvera qu'aux rebelles obstinés.

Voilà ce que *dit* lord Canning, voilà tout ce que ses prédécesseurs ont *fait* sans hésiter, et sans encourir le moindre blâme.

Qu'il y ait mieux à dire, et surtout mieux à faire, cela n'est pas douteux; mais une fois qu'on sort du domaine du droit pur, et qu'on se résigne à subir la nécessité politique, où n'est-on pas entraîné?

L'Europe n'est pas l'Inde, et que n'y voit-on pas, dans les temps de crise? Demain, qu'une émeute éclate à Barcelone, et on peut savoir d'avance par quels sauvages *bandos* le capitaine général essayera d'intimider les mutins : état de siége, justice militaire, fusillades sans jugement, il ne promettra rien de moins. Pour une parole provocatrice, la mort; pour une arme de guerre indûment détenue, la mort; pour un délit qui, en temps ordinaire, s'expie par une amende de cinquante francs, la mort, toujours la mort! Est-ce à dire que la vie humaine soit devenue tout à coup, en Espagne, un objet de si mince valeur? Va-t-on réellement recommencer à Barcelone les massacres de Cabrières ou ceux de Nantes? Pas le moins du monde. Ces terribles formules, purement comminatoires, sont destinées à frapper les esprits simples, à donner une haute idée d'un pouvoir qui se déclare indépendant de toutes les lois, à relever le principe défaillant d'une autorité menacée. On espère, à l'aide des mots, se passer des actes; on menace pour ne pas sévir. Ainsi a fait lord Canning.

Digitized by Google

Il lui eût fallu les trésors de l'Hindostan tout entier pour acheter la soumission des *taloukdars;* il payera cette soumission avec les biens mêmes qu'il leur reprend aujourd'hui pour les leur rendre demain. Quoi de si terrible, après tout?

Qu'on se soit trompé de bonne foi sur le caractère essentiellement modéré de lord Canning et sur le vrai sens de sa proclamation, il ne nous est vraiment pas permis de le croire. Le bénéfice d'une telle erreur, nous ne l'accordons qu'à lord Ellenborough, personnage singulier, esprit *sui generis*, animé des intentions les plus loyales, mais pétri des préjugés les plus bizarres. Il fut sincère, nous le croyons, dans le blâme précipité dont il foudroya immédiatement la proclamation de son successeur[1]. Ce blâme, pourtant, était une imprudence pour le moins égale à celle de la proclamation, et détermina un retour d'opinion qui menaça d'emporter le cabinet tory. La démission spontanée de lord Ellenborough devait apaiser la tempête ; mais les membres du dernier ministère whig ne l'entendaient pas ainsi, et voulaient pousser à bout ce commencement de succès pour eux, d'échec pour leurs rivaux.

A leur tour, ils dépassaient le but, et leurs efforts échouèrent devant le *refus de concours* que leur opposa la fraction la plus radicale de la Chambre des communes. Il y a là des hommes que lasse le vieux libéralisme, exclusif et trompeur, des grands meneurs whigs, et qui savent maintenant à merveille tout ce qu'on peut obtenir des *tories*, en leur marchandant un appui indispensable.

Élevons-nous quelque peu au-dessus de ces combinaisons parlementaires, qui jamais n'auront que l'intérêt du jour ou de la semaine, et demandons-nous si le temps de la justice est enfin venu pour l'Inde.

1. Lord Ellenborough a été, comme chacun sait, Gouverneur général de l'Inde anglaise, et son administration, bien intentionnée d'ailleurs, n'y a pas laissé les plus heureux souvenirs.

Digitized by Google

Cette simple question ouvre d'immenses horizons, sur lesquels il semble que le jour commence à poindre.

L'Angleterre comprend — ses généraux eux-mêmes le lui disent[1] — que la force matérielle ne peut lui assurer longtemps la domination de cette vaste agglomération de territoires et de peuples qu'elle appelle son « Empire indien. » Elle comprend aussi que — de tous les moyens de « conquête morale » qu'elle peut employer — le plus irritant, le plus périlleux serait celui que lui proposent les fanatiques d'Exeter-Hall, la propagation presque forcée du christianisme tel qu'ils l'entendent. Elle sait, en outre, que sa domination, aisément subie par les *ryots*, dont elle peut et devrait améliorer la condition, est odieuse, et le sera toujours, aux classes autrefois dominantes, dont elle doit tendre peu à peu — sans secousses, sans tyrannie, — à réduire, à limiter l'influence. Elle sait enfin que l'impôt excessif sous lequel se débat, depuis des siècles, la misérable agriculture de la Péninsule indienne devra — quoi qu'il en puisse coûter d'abord — être ramené à des proportions plus équitables, et perçu par des moyens moins violents.

Ces idées, facilement intelligibles, ont commencé leur chemin, grâce à la terrible insurrection dont nous avons voulu raconter quelques épisodes, et un premier pas a été fait, dans une voie de sages innovations, par la destruction du monopole de la Compagnie.

Aucun intérêt *tiers* ne viendra se placer, désormais, entre celui de la nation anglaise et celui des cent cinquante millions de *fellow subjects* dont elle s'est déclarée la tutrice. Humainement — et, si l'on veut, chrétiennement compris, — ces deux intérêts, loin d'être opposés l'un à l'autre, devront finir par n'en faire qu'un, jusqu'au jour où l'émancipation intellectuelle des peuples hindous leur donnera le

1. Sir James Outram dans ses remontrances à lord Canning, le général Jacob dans une lettre curieuse adressée au *Daily-News*.

Digitized by Google

droit de réclamer une indépendance qu'ils obtiendront, très-probablement, avant d'en être complétement dignes, car il en est de la Liberté comme de la Grâce divine, qu'on a *par surcroît*, si peu qu'on fasse pour l'obtenir.

Certains peuples l'ont eue qui, la comprenant peu, l'avaient, quoi qu'on en dise, à peine désirée. Il est vrai qu'ils n'ont pas su la garder longtemps.

Digitized by Google

TROISIÈME RÉCIT

AVENTURES DE « PEN-OF-WAR »

LA FIN DE LA RÉVOLTE

Digitized by Google

Digitized by Google

Nous avons raconté le siége héroïque soutenu à Lucknow par les Anglais enfermés dans la Résidence, la prise de Delhi, les terribles exécutions du Pendjab. Sans prétendre compléter ici l'histoire très-compliquée de cette insurrection dispersée, multiple, incohérente, qui, — vaincue dans un district, renaissait sur un autre point, — éteinte en apparence à un moment donné, se ranimait, le lendemain, plus ardente que jamais, — nous tenons à en esquisser les traits principaux, et à ne laisser de côté aucun des détails qui la caractérisent le mieux, à notre sens. Deux volumes que le correspondant du *Times* a publiés dans les premiers jours de 1860 répondent à cette pensée. Nous allons, en les analysant, compléter l'histoire de la grande Révolte indienne.

M. William Russell, parti de Londres dans les dernières semaines de 1857, n'est arrivé sur le théâtre des événements qu'après les temps héroïques de cette immense crise.

Il débarquait à Calcutta, vers la fin de janvier 1858, au moment où les esprits les plus timorés commençaient à se rasseoir et à ne plus douter de la victoire finale.

Sans doute il restait beaucoup à faire, sans doute il y

Digitized by Google

avait encore place pour mainte erreur et maint désastre, sans doute il fallait s'attendre à voir couler encore bien du sang; mais le premier choc de la Révolte — choc effrayant, imprévu, qu'on avait pu croire irrésistible, — avait, en définitive, laissé debout l'édifice, un moment ébranlé, de la puissance britannique dans l'Inde.

L'Oude, cependant, et le Rohilcund étaient encore en armes. Agra tremblait, sans cesse menacée. A Lucknow, cent cinquante mille rebelles, armés et organisés, s'appuyaient sur une population énorme (un million d'âmes, dit-on), leur complice plus ou moins volontaire. Les derniers mouvements de l'armée anglaise, alors commandée par sir Colin Campbell, avaient pour but d'en finir avec cet immense foyer de révoltes.

On a pu se rendre compte des deux entreprises successivement tentées sur Lucknow : la première (25 septembre 1857) pour dégager l'héroïque petite garnison qui défendait, contre tout espoir, les murs démantelés de la Résidence; la seconde (17 novembre) pour retirer de ce poste périlleux les braves soldats qui, sous Havelock, s'y étaient jetés et maintenus. Cette fois, nous l'avons dit, les Anglais avaient complétement évacué la capitale du royaume d'Oude; mais, dans un des palais voisins, dans une des résidences royales (l'Alumbagh), ils avaient laissé, à quelques milles de Lucknow, sous les ordres de sir James Outram, une garnison d'environ deux mille hommes, comme pour braver les rebelles, défier leurs bandes innombrables, et attester leur impuissance flagrante.

Maintenant, il s'agissait de reprendre l'offensive et de les chasser de la grande cité où régnait, sous le patronage d'une altière *begum*, un fantôme de roi, un enfant, Brijeis-Kuddr, c'est-à-dire, en bon français, « l'Égal de la planète Mercure; » mais, auparavant, il fallait débarrasser Cawnpore, placée sur la ligne de communication qu'on laissait derrière soi, d'un corps de troupes ennemies qui,

Digitized by Google

profitant d'un moment où cette ville était incomplétement défendue[1], était audacieusement venu la menacer.

C'était le fameux « contingent de Gwalior, » levé, commandé, aux frais du maharajah, par les officiers anglais, mais qui, dès le début de l'insurrection, — à Hattrass comme à Neemuch, à Augur, à Sullutpore comme à Gwalior même, — s'était soulevé, circonstance notable, malgré le prince dont il reconnaissait les droits héréditaires. Le maharajah, effectivement, devenu le *protégé* des Anglais dès 1843, et formé dès son plus jeune âge à son rôle de sujétion royale, éprouvait d'ailleurs la répulsion de tout bon Mahratte contre la race musulmane, dont la Révolte, partie de Delhi, semblait devoir, en cas de succès, rétablir la suprématie.

Le premier coup de sir Colin Campbell fut donc porté contre cette petite armée, bien disciplinée et pourvue d'une artillerie nombreuse. La rencontre eut lieu, sous les murs mêmes de Cawnpore, le 6 décembre 1857[2]. Le contingent de Gwalior fut contraint à battre en retraite dans un grand désordre, et le général sir Hope Grant, détaché à sa poursuite, lui enleva la plus grande partie des canons qui avaient pu, sur le champ de bataille même, échapper aux charges des Anglais.

Une seconde opération préliminaire dut être tentée avant de marcher vers Lucknow. Futtehghur était encore au

1. Le brigadier Wyndham y avait été laissé avec un très-petit nombre de troupes, et, attaqué, dit-on, à l'improviste, avait couru des dangers assez sérieux. La panique à laquelle, en cette occasion, les soldats anglais se laissèrent aller, étonna singulièrement les Sikhs, appelés à combattre à côté d'eux. « Vous n'êtes donc pas de la race qui nous a vaincus ? » demandait l'un de ces braves montagnards aux jeunes recrues qu'il voyait se réfugier en désordre derrière les batteries du pont de Cawnpore.

2. Nous renvoyons, pour les détails militaires de ce combat, assez intéressant parce qu'il fut vigoureusement disputé, à l'ouvrage du colonel Bourchier (*Eight Months Campaign*, etc., chap. XII, p. 162 et suiv.). Ce volume est accompagné de plans fort exacts, et que les écrivains spéciaux consulteront avec fruit.

Digitized by Google

pouvoir de l'insurrection. Le Nabab à qui elle avait provisoirement décerné l'autorité suprême, était noté pour ses crimes abominables et pour le nombre d'Européens qui tour à tour avaient été accrochés à la potence établie en permanence aux portes de son palais. De plus, il existait à Futtehghur, en affûts d'artillerie et en vêtements militaires, d'immenses approvisionnements dont il était fort utile de s'emparer au début de la campagne. Les diverses colonnes qui battaient le pays reçurent donc ordre de rallier l'armée anglaise sous les murs de cette ville; leur jonction eut lieu dans les premiers jours de janvier.

Le 3, sir Colin Campbell rencontra les révoltés qui venaient, en rase campagne, lui disputer audacieusement les approches de Futtehghur; il les battit, leur tua beaucoup de monde, et leur prit douze canons. Le lendemain, il entrait vainqueur à Futtehghur, d'où le Nabab s'était enfui après avoir, on ne sait trop pourquoi, fait sauter son magnifique palais, tandis qu'il laissait intacts des approvisionnements précieux pour ses ennemis. Un de ses principaux agents, l'instigateur bien connu de ses mesures les plus sanguinaires, — un certain Nazir-Ali-Khan, — fut livré par les habitants de Futtehghur, et faillit être arraché, dès son arrivée au camp, par les marins de la brigade navale[1], à la justice prévôtale anglaise, — bien expéditive, cependant, — mais trop lente au gré de ces rudes canonniers.

Nous trouverions sans doute, en y regardant de près, quelques mouvements militaires et quelques combats sans importance dans le courant du mois de janvier 1858; mais nous n'écrivons pas une chronique militaire, et on nous excusera de les passer sous silence. Revenons donc vers Cawnpore, où, après la réoccupation de Futtehghur, sir Colin Campbell était venu achever ses préparatifs de marche.

1. Commandée par William Peel (le fils de sir Robert), officier des plus remarqués, mort quelques semaines plus tard.

Digitized by Google

I

De Calcutta à Cawnpore.

Dûment muni d'un *post-dâk*, — qui équivaut à ce que les Russes appellent un *padarodjnie*, — c'est-à dire d'un passeport officiel donnant droit à un *dâk* ou relais de chevaux sur tout le parcours d'une route déterminée, M. William Russell, qui voyageait avec tout l'empressement réclamé par son importante mission, partit, le 4 février 1858, de Calcutta, par un chemin de fer de cent vingt milles de long, qui le conduisit, en sept ou huit heures, jusqu'à Raneegunj.

Là cessait le *railway*, là commençait le *gharry*.

Le *gharry* est une litière sur quatre roues, percée de deux ouvertures latérales, au-dessus desquelles une espèce de tendelet en toile fait comme une sorte de parasol à demeure. Le fond de la voiture devient lit au besoin, grâce à un matelas de forme spéciale qu'on établit entre les banquettes, et à des coffres qui, servant de siéges, recèlent en outre les provisions de bouche. Les armes sont accrochées aux parois de cette alcôve roulante ; sur l'impériale s'amoncellent les caisses et paquets. Le valet de chambre y perche comme il peut. Le tout est qualifié par M. Russell de « chariots de blanchisseuse passés à l'état de pénitentiaires. » D'après lui, cependant, le boyard moscovite n'est pas plus mal à l'aise dans son *tarantasse* que le voyageur anglo-indien étendu dans son *gharry* ; donc l'amour-propre national est sauf : c'est l'essentiel.

Une roue cassée, un orage tropical, mais surtout l'avis charitable donné au voyageur que, peu de jours auparavant, un tigre s'était embusqué sur la route même où galopait son rapide attelage, lui firent nettement comprendre en

Digitized by Google

quel pays il courait la poste. Beaucoup d'oiseaux, au bord des nombreux étangs ou perchés sur les fils télégraphiques, de charmants écureuils zébrés sur les arbres qui bordent la route (*great Trunk Road*), — peu de villages en perspective, — ils se cachent volontiers derrière d'épais bouquets d'arbres et loin des chemins publics, — d'affreux vautours étirant leurs longs cous chauves sur les branches nues de quelque arbre flétri, — des nuages de poussière et de moustiques, — voilà les principaux traits du paysage entrevu.

Quand on fait halte au *dâk-bungalow*, c'est-à-dire au relais, on trouve, à peu près invariablement, le même quadrangle de maçonnerie, haut d'un étage, surmonté d'un toit, chaume ou tuile, qui déborde les murs où il s'appuie de manière à former des portiques ou *verandahs*. A l'intérieur, des appartements de deux ou trois chambres plus ou moins bien pourvues de *charpoys* (bois de lits), de tables en bois blanc, et de chaises à deux ou trois pieds. Les fenêtres sont également plus ou moins pourvues de vitres. Les portes, mal en ordre, semblent peu disposées à remplir leur mission providentielle. Chaque chambre, en revanche, a son cabinet de bain, avec d'immenses jarres de terre emplies d'eau fraîche. Le *khitmutgar* — c'est-à-dire l'aubergiste — est, en général, un malheureux vieillard, à la mine effarouchée, qui, à chaque question, à chaque requête du voyageur, levant vers le ciel ses mains suppliantes, répond par la même formule : *Nae-hai, kodawun!* (il n'y en a pas, monseigneur!) Notez que ces splendides établissements, dus à la munificence du gouvernement de l'Inde, et pour la jouissance desquels il perçoit la taxe uniforme d'un shilling[1], ne servent, très-exclusivement, qu'au voyageur de race européenne. Le plus riche banquier parsis, le *baboo* le plus familiarisé avec la

1. Cette taxe représente simplement le droit d'entrée dans le *bungalow*. Les ustensiles ou aliments que fournit le *khitmutgar* font l'objet d'un compte particulier qui se règle à prix débattu.

Digitized by Google

littérature anglaise, un prince indigène lui-même s'abstient scrupuleusement d'y entrer. Le voyageur anglais ne les y verrait pas admettre sans indignation. Il trouve déjà fort mauvais qu'un de ces *niggers* se permette, à Calcutta, de pénétrer dans un wagon de première classe, au risque d'y déranger une *lady* ou un *gentleman*.

A Dinapore, le 8 février, M. William Russell rencontra les premiers vestiges de l'insurrection. Le bungalow, incendié quelque temps auparavant par les rebelles, avait un toit neuf, et les murs étaient noircis par la fumée. Partout où était resté un espace à peu près blanc se lisaient des inscriptions, laissées par les divers détachements anglais qui avaient fait halte en cet endroit : — Vengez vos concitoyennes massacrées!... En enfer les sanguinaires Cipayes[1]!... Et, autour de ces inscriptions, des images grossières représentaient les divers supplices destinés à ces « rebelles exécrés : » potences, pals, haches, canons, tristes symboles d'une rage qui a pu se satisfaire tout à l'aise.

Aux approches de Bénarès, la route se peuple ; on dirait presque une procession se dirigeant vers la Cité sainte des musulmans. Les Hindous voyagent volontiers par groupes nombreux, jeunes hommes et vieillards, enfants et femmes, tous, pêle-mêle ; leurs pieds nus ou leurs souliers à pointes soulèvent une poussière étouffante. Leur aspect frappe vivement le voyageur anglais, habitué à tenir grand compte des signes physiques, à y chercher l'expression visible d'un état social ; M. Russell remarque donc que les jeunes gens ont la poitrine large, les muscles saillants ; du genou à la hanche, les reliefs musculeux sont déprimés, la cuisse semble creuse, les genoux énormes. Les vieillards sont excessivement maigres, pliés en deux, affaiblis ; leur peau, sillonnée de rides innombrables, pend de tous côtés en plis flasques, et sous cette enveloppe, en

1. *Revenge your slaughtered countrywomen!... To the....* (*devil* sous-entendu) *with the bloody Sepoys!*

Digitized by Google

quelque sorte détachée, on voit se mouvoir autour de la charpente osseuse — comme autour d'un squelette — le double jeu des muscles et des nerfs ; on dirait le cuir d'un animal plutôt qu'un épiderme humain.

« Chaque homme, poursuit M. Russell, porte son *latee* de bambou garni de fer, à l'une des extrémités duquel pend un paquet, et de l'autre, invariablement, le *lotah*, le vase de bronze poli qui sert de casserole, de verre à boire, et remplace au besoin le seau des puits, ce qu'indique la longue corde attachée à son anse. Bien pauvre celui dont le *lotah* est en faïence, et tout pauvre qu'il est, cette économie lui coûte cher, puisqu'après chaque repas, sous peine de souillure, le vase doit être brisé. Ceci vous explique, sous les arbres où se font les haltes de piétons, ces tas de poterie brisée, mêlés aux ossements des animaux de boucherie.

Les femmes ont leurs fardeaux, animés et autres. Les premiers, accroupis les jambes croisées sur le fort relief d'une hanche bien accusée, se cramponnent au cou de la personne qui les porte ; les seconds sont posés plus simplement sur l'épaule. Des enfants de tout âge, depuis cinq ans jusqu'à douze, vaguent sur le chemin, prenant leur petite part des travaux de leur famille.

Jamais, de ces groupes divers, un regard ami ne se dirige sur la voiture de « l'homme blanc. » Oh ! ce langage des yeux !... qui peut douter de ce qu'il exprime ? qui peut lui donner une fausse interprétation ? J'ai appris de lui seul que notre race, moins généralement redoutée qu'on ne le croit, est en revanche l'objet d'une aversion générale. Plaise au ciel que j'aie mal traduit !

Ces gens en voyage sont merveilleusement sordides et pauvrement vêtus ; mais on m'a déjà charitablement averti que dans l'Inde « l'habit ne fait pas le moine. » Le climat, ajoute-t-on, rend à peu près superflue toute espèce de vêtement. Une fois dans son intérieur, l'Hindou met bas le plus qu'il peut de ses enveloppes de coton. Voici cependant un « élégant » qui me *contre-passe* dans son *shigram* de va-nu-pieds, — un petit hangar roulant, très-original, espèce d'auge encadrée de bambous, — et il est drapé dans une quantité de châles, noyé dans des vêtements aux plis nombreux. Cela, paraît-il, ne signifie rien ? — « Ces gens-là aiment à montrer qu'ils sont riches

Digitized by Google

en faisant étalage de leurs cachemires et de leurs tuniques brodées d'or. »

— Donc, quand ils sont riches, ils se parent de leur mieux; donc la nudité, les haillons signifient qu'on est pauvre? — « Point, point, cher monsieur! Vous êtes un *griff*[1]; vous ne comprenez encore rien à ces *niggers*. »

Bénarès[2] elle-même passe devant nos yeux, comme devant ceux du voyageur, à l'état de vision splendide, avec ses minarets, ses coupoles, ses colonnes, son pont de bateaux jeté sur le Gange, ses jardins peuplés de perroquets, sa haute forteresse dominant le fleuve sacré. Pour en donner une idée, le pittoresque écrivain suppose le Rhin coulant au pied de la vieille ville d'Édimbourg. Il ôte seulement au paysage son arrière-plan de montagnes. Et les brouillards, qu'en fait-il?

Reparti, le 9 au matin, de Bénarès, et toujours pressant le pas de ses chevaux, M. Russell était le soir même à Allahabad, où l'avait précédé le Gouverneur général de l'Inde, lord Canning, qui s'était montré, à Calcutta, rempli d'égards pour le représentant du « quatrième pouvoir, » c'est-à-dire de la presse anglaise, — anglaise et non autre, qu'on n'aille pas s'y tromper. Admis de nouveau près de lord Canning, il ne sortit de son cabinet qu'avec une excellente recommandation pour le surintendant délégué des télégraphes de l'Inde, le lieutenant Patrick Stewart, en compagnie duquel, désormais, il allait faire la plus grande partie de sa campagne.

1. *Griff*, abréviation de *griffin*, griffon, appellation ironique décernée par les vieux Anglo-Indiens à ceux de leurs compatriotes qui font encore l'apprentissage de la vie orientale.

2. Bénarès est à quatre cent vingt milles au nord de Calcutta, et à quatre-vingts milles à l'est d'Allahabad, sur la rive gauche du Gange. Cette ville eut aussi sa velléité de révolte, contenue d'abord par la ferme attitude des autorités anglaises (MM. F. Gubbins et Lind), puis définitivement réprimée par l'arrivée du terrible colonel Neill. Du reste, les Anglais furent puissamment aidés par le rajah de Bénarès, et par un autre noble hindou immensément riche et très-influent, le Rao Deo-Narain-Singh.

Digitized by Google

Ce jeune officier, le plus complaisant des *ciceroni*, lui expliqua, en lui faisant visiter les fortifications d'Allahabad, qu'à la possession de cette place centrale avait tenu le sort de l'Empire anglo-indien, et qu'Allahabad, cependant, avait échappé aux rebelles par une pure et simple faveur de la Providence. L'extrême lâcheté des insurgés les empêcha seule d'enlever une forteresse que défendaient une poignée d'Européens, aidés de quelques Sikhs, ceux-ci fort tentés de se révolter. Havelock et Neill trouvèrent la ville encore soumise, et c'est de là qu'ils purent marcher sur Cawnpore et Lucknow.

Les plus grandes choses humaines ont ainsi leurs moments de défaillance imprévue, où il semble que le moindre effort suffirait pour faire crouler, en quelques heures, un énorme monument, produit d'un travail séculaire.

Il ne fallait, le 14 mai 1857, — jour où la nouvelle de l'insurrection de Meerut arriva aux Cipayes d'Allahabad, — qu'un simple mouvement du 6e d'infanterie indigène pour que le fort, l'arsenal, la trésorerie, qui renfermait cent soixante-dix mille livres sterling *en argent*, — soit quatre millions deux cent cinquante mille francs, — tombassent aussitôt en leur pouvoir. Qui les arrêta? Pas un soldat européen, à l'exception de leurs officiers, n'était en ce moment dans la place. Il s'écoula neuf jours entiers avant que parût le premier détachement envoyé au secours de l'une des plus importantes stations de l'Inde. Ce détachement se composait, — le croira-t-on? — de soixante-cinq *invalides* pris dans le dépôt de Chunar [1]. Encore une fois, pourquoi ces mêmes Cipayes qui, le 6 juin, après avoir vingt

1. Le 27 mai arrivèrent les premières troupes envoyées de Calcutta. Il fallut les expédier immédiatement à Cawnpore. Le jour de la révolte (6 juin), il n'y avait pas deux cents Européens dans le fort d'Allahabad. Sur ces deux cents hommes, soixante-cinq invalides et cent individus n'appartenant pas à l'armée. Nous ne parlons pas de quatre cent soldats sikhs, d'une loyauté fort douteuse et fort ébranlée, dont on n'obtenait, à force de complaisances, qu'un sem-

Digitized by Google

fois fait solennelle profession de leur fidélité au drapeau, massacraient traîtreusement leurs officiers, attendirent-ils jusqu'alors ?

D'Allahabad à Cawnpore, une partie du chemin se fait sur un tronçon de *railway*, long de soixante-cinq milles : quatre heures et demie de trajet.

A Khaga, — c'est le nom de la station finale, du *terminus*, comme disent nos voisins, — les *gharrys* manquaient. Le voyageur employa en promenades ses trois heures de halte forcée autour de quelques misérables tentes. Il errait au hasard parmi les champs de *dall* (plante légumineuse à hautes tiges), effrayant au même degré les femmes, jeunes ou vieilles, et les familles nombreuses de quadrumanes qui s'ébattaient parmi les arbres. A l'aspect de « l'homme blanc, » les singes grinçaient des dents et lui envoyaient des malédictions expressives, les guenons emportaient leurs petits sur les plus hautes branches ; — antipathie de race, après tout !

Les *gharrys* arrivés, on repartit sur les cinq heures de l'après-midi. A sept heures, on fit halte à Futtehpore, afin de ne pas débarquer en pleines ténèbres dans une ville où l'on n'avait pas de gîte assuré.

Le 12 février, à six heures et demie du matin, — après une nuit où les voyageurs avaient souffert du froid plus qu'ils ne s'y attendaient sous ce brûlant climat, — le lieutenant Stewart réveilla son compagnon par ces mots expressifs : « Regardez.... voici Cawnpore ! »

blant de discipline. Neill arriva le 11 juin. Sait-on ce qu'il amenait? *Quarante-trois* hommes. Une de ses premières mesures fut d'expulser du fort les Sikhs, dont il se méfiait à bon droit, et de les loger dans quelques masures protégées et dominées par son artillerie. Sept jours après son arrivée, cependant, il prenait l'offensive, et faisait évacuer la ville par les rebelles, tout à coup saisis d'une terreur panique.

Digitized by Google

II

Le Drame. — Sir Hugh Wheeler et Nana-Sahib.

Cawnpore! nom tragique, qui sonne à l'oreille comme un glas, et saisit l'imagination par les sanglants souvenirs qu'il évoque!... Pour un Anglais, surtout, ces deux syllabes magiques, d'une sonorité mate, — qui semble celle du cadavre précipité dans un gouffre, — rappellent la trahison la plus infâme, le crime le plus monstrueux que les annales humaines aient jamais signalé à l'horreur des siècles.

Cependant, — la remarque est de M. W. Russell, — il faut se défendre de ce que cette impression peut avoir d'outré. Il faut en déduire tout ce qui appartient aux récits fabuleux dont on a grossi une tragédie assez horrible déjà, et qui n'avait nul besoin d'être ainsi surchargée de détails abominables. Dans la crise anglo-indienne, Cawnpore et Nana-Sahib ont été le prétexte d'abord, l'excuse ensuite, des représailles, parfois atroces, qui ont souillé la victoire des Anglais. C'est au nom du massacre de la *Charnel-house*, c'est pour faire expier au « tigre de Bithoor » ses abominables perfidies, que les *highlanders* de Havelock et les *madrassees* de Neill, après avoir bravement enlevé des batteries sur le champ de bataille, se transformaient en bourreaux, et pendaient aux arbres de la route, pêle-mêle, tout ce qu'ils rencontraient de plus ou moins suspect. Pour les exalter ainsi et les pousser à cette guerre de héros et de cannibales, la vérité n'eût peut-être pas suffi : nous n'avons, nous, fort heureusement, qu'à la rétablir de notre mieux.

Sir Hugh Massy Wheeler, qui commandait la station de Cawnpore lorsqu'y parvint la nouvelle de l'insurrection

Digitized by Google

de Meerut (13 mai 1857), était un des vétérans les plus estimés de l'armée anglo-indienne, où il comptait cinquante-quatre années de bons et glorieux services. Presque toujours placé à la tête de corps indigènes, on le regardait comme un des hommes le mieux au fait du naturel, des préjugés, des instincts, des manies du Cipaye, et aussi comme un des chefs qui savaient le mieux se concilier l'affection de ces « grands enfants armés, » qu'il avait tant de fois menés à la victoire[1].

Peut-être la confiance qu'il inspirait fit-elle sa ruine; c'est du moins à cette confiance qu'on attribue la situation de Cawnpore au début de l'insurrection. Dès les derniers mois, en effet, on avait retiré de cette importante station, pour l'envoyer à Umballa, un bataillon de fusiliers du Bengale, qu'on y laissait, depuis l'annexion du royaume d'Oude, à la requête du *chief commissioner* chargé d'organiser la nouvelle conquête. Il ne restait à sir Hugh Wheeler, après cette imprudente mesure, que *soixante et un* artilleurs européens, et — à côté d'eux en temps ordinaire, en face d'eux en cas d'insurrection, — trois mille cinq cents soldats indiens, des mieux disciplinés et des mieux aguerris[2].

Si beaucoup d'officiers anglais mirent une confiance aveugle dans la fidélité des soldats indigènes, sir Hugh Wheeler ne fut point de ce nombre. Après les premiers symptômes de désaffection, à Berhampore (24 février 1857), il avait, comme bien d'autres, blâmé les indécisions, l'indulgence à contre-temps des autorités de Calcutta, et prévu que ce défaut d'énergie devait tendre à propager l'agitation. Les événements de Meerut ne le surprirent donc pas ; mais ils le trouvèrent désarmé de tout moyen d'action

1. Sir Hugh Wheeler servait déjà sous lord Lake. Il avait pris part aux guerres de l'Afghanistan, aux deux campagnes contre les Sikhs, etc.

2. Trois régiments d'infanterie (1er, 53e, 56e) et un régiment de cavalerie légère (le 2e).

Digitized by Google

immédiate. Seulement ils lui donnaient une liberté d'action dont jusqu'alors il n'avait pas osé se prévaloir, craignant que la moindre manifestation de méfiance ne fût, de sa part, un démenti donné à la politique du gouvernement central.

La position de sir Hugh était critique ; l'Oude s'ébranlait, et il n'était séparé de l'Oude que par le Gange. Le cantonnement militaire de Cawnpore ne lui offrait aucun point retranché où il pût se retirer en cas d'attaque ; en revanche, il y avait là des munitions de guerre en quantités énormes, et le magasin qui les renfermait, placé à sept milles de la ville, ne pouvait être un abri que si, d'avance, on prenait le parti de s'y réfugier avec toute la population européenne. Or c'était là une mesure des plus graves, à laquelle était attachée une immense responsabilité. Elle pouvait être regardée, si on l'adoptait, comme la cause du soulèvement des Cipayes, irrités par d'injustes précautions, encouragés par cet étalage de craintes anticipées. Somme toute, cependant, il fallait avoir et préparer un refuge.

Ce fut alors que l'idée vint à sir Hugh Wheeler — idée trop amèrement critiquée depuis — d'approprier aux besoins d'une défense qui, à ses yeux, ne devait jamais durer au delà de quelques heures, peut-être de quelques journées, un double corps de bâtiment servant jadis d'hôpital au régiment européen qui avait été longtemps regardé comme indispensable à la sûreté de Cawnpore. Ces *barracks*, situées au centre d'une vaste plaine, n'avaient, pour attirer le choix du vieux général, que leur isolement relatif[1], qui permettait à l'artillerie de déployer ses feux sans obstacles immédiats.

A cela près, on ne pouvait guère choisir une position

1. Un plan de Cawnpore dans des proportions réduites, mais d'ailleurs bien exécuté, est annexé à l'ouvrage du colonel Bourchier (*Eight Months Campaign*, etc., p. 168). La ville couvre un espace d'environ cinq milles, sur la rive droite du Gange, qui se rapproche d'elle par une courbe assez prononcée. Un canal se détache du fleuve

Digitized by Google

plus insuffisante. Les deux bâtiments de l'hôpital étaient construits pour renfermer cent hommes chacun : l'un de ces bâtiments était couvert en chaume; tous deux étaient entourés d'une de ces arcades à toit plat, une de ces *verandahs* qu'on retrouve partout où l'intensité du soleil est à craindre. Les murs, en brique, n'avaient qu'un pied et demi d'épaisseur. Devant la façade s'étendait un grand terrain destiné aux jeux des convalescents (*cricket-ground*), terrain bordé à gauche, et en retour sur la face opposée, par des casernes en construction, mais non achevées. En arrière s'élevait une église (Saint-John's-Church). En avant et à droite, on rencontrait la caserne et l'école de cavalerie des dragons; plus à droite encore, deux routes bordées de maisons, et, par delà ces maisons, le fleuve, dont le « retranchement » se trouvait ainsi tout à fait séparé. Ce « retranchement » — c'est à dessein que nous ne lui donnons pas d'autre nom — consistait en un simple fossé, dont la terre avait été rejetée à l'extérieur de manière à former, tant bien que mal, un grossier parapet. Ce parapet pouvait bien avoir cinq pieds de haut; mais vers sa crête, graduellement amincie, il n'offrait aux boulets qu'un obstacle dérisoire, et les larges embrasures pratiquées pour les canons laissaient les servants à peu près découverts. Ni les hommes dans la tranchée, ni les bâtiments eux-mêmes ne se trouvaient réellement protégés.

Le commerce florissant de Cawnpore avait attiré dans cette ville maint négociant européen. Les soldats et sous-officiers du 32e régiment de ligne (anglais), cantonnés pour le moment à Lucknow, avaient laissé là, comme en dépôt, leurs femmes et leurs enfants. Lors donc que, le 21 mai, — averti que le 2e régiment de cavalerie se disposait à l'in-

à la droite du pont de bateaux qui aboutit à la route de Lucknow, et coupe en deux l'extrémité orientale de la cité. Les *barracks* où sir H. Wheeler se retrancha sont plus à l'est, au delà de ce canal. Le *magazine* est au contraire à l'ouest de la ville, à peu près à la même distance, et tout au bord du fleuve.

Digitized by Google

surrection, — sir Hugh Wheeler fit enjoindre aux résidents européens de venir, avant la fin du jour, s'abriter dans l'asile qu'il leur préparait depuis le 15, la population mélangée qui s'entassa derrière ses faibles remparts — employés civils, ingénieurs du canal et du chemin de fer, négociants, etc., — ne comptait pas moins de sept ou huit cents âmes, dont trois cent trente femmes ou enfants.

La première nuit passée dans l'enceinte du « retranchement » — nuit d'angoisses, de terreurs vagues, de malaise moral et physique auquel on n'était pas encore fait, — a été racontée avec plus de détail et dans des termes plus pathétiques encore, que toutes les horreurs qui suivirent. Une vive alerte fut donnée aux dames, qui venaient à peine d'arriver et commençaient leur installation de nuit, par l'apparition d'une bande de soldats indiens qui venaient prendre les ordres de sir H. Wheeler : c'étaient deux cents Mahrattes envoyés par Nana-Sahib.

Depuis quelque temps déjà, Dhondoopunt Nanajee, se disant rajah de Bithoor, était entré en négociations suivies avec le collecteur du revenu, M. Hillersdon, et lui avait proposé son aide pour le cas où les Cipayes (dont il raillait volontiers les manies superstitieuses) viendraient à se soulever. En vertu de plans concertés entre eux, le prétendu rajah devait organiser un corps de quinze cents *nujeebs* ou volontaires, à l'aide desquels, aux premiers symptômes de révolte, on espérait ménager aux Cipayes une surprise sanglante. En attendant, il avait offert de placer autour de la trésorerie ses gardes du corps ordinaires, et de défendre, envers et contre tous, les caisses publiques.

Peut-être se fût-on méfié d'une offre qui avait bien son côté suspect, mais les Cipayes avaient déjà manifesté la plus vive indignation quand ils avaient pu supposer qu'on voulait leur retirer la garde du trésor, et d'ailleurs on savait que l'opulent rajah n'avait pas placé moins de cinq cent mille livres sterling (12 500 000 francs) dans les fonds publics anglo-indiens; seulement on ignorait que, peu à peu,

Digitized by Google

par d'insensibles retraits, il avait réduit à des proportions relativement insignifiantes cette créance, qui en quelque sorte cautionnait son dévouement.

Ses antécédents ne le recommandaient guère à la confiance des Anglais.

Fils de Ramchundur-Punt, *subadar* (capitaine) au service de Bajee-Rao, dernier *peshwah* de Poonah, il avait grandi dans la maison de ce prince, mort sans enfants en 1852. Avait-il été adopté par son protecteur? Les uns le nient, les autres l'admettent. En somme, il avait reçu, grâce au *peshwah*, une éducation relativement soignée, il avait même appris assez d'anglais, non-seulement pour causer avec les employés de la Compagnie, mais pour lire au besoin leurs lettres et y répondre en bons termes. La mort du *peshwah*, aux termes de la loi hindoue, laissait sa veuve en possession de tous les biens de la communauté. Nana-Sahib — laissons-lui ce nom devenu historique — demeura auprès d'elle dans la situation subordonnée et légèrement équivoque d'un enfant étranger, traité comme membre de la famille, mais sans titre légal, sans droits reconnus. Son ambition ne pouvait se contenter de si peu. Il fabriqua un testament qui lui attribuait toutes les richesses mobilières de son défunt patron. La veuve du *peshwah* contesta la validité de ce document; des juges, peut-être corrompus, lui donnèrent tort; elle s'enfuit alors à Bénarès, décidée à déférer au gouvernement anglais la sentence qui la dépouillait. Nana-Sahib la suivit, la circonvint par mille artifices, fit appel aux sentiments presque maternels que jadis elle lui avait témoignés, et parvint, diplomate déjà consommé, à lui persuader de rentrer à Bithoor. Elle y resta depuis, déchue de ses droits par l'abandon tacite qu'elle en faisait ainsi. Nana-Sahib ne s'en tint pas à ce coup de maître. Riche désormais, il voulut être puissant, et réclama, non plus seulement les trésors de l'ancien *peshwah*, mais son titre et son rang presque royal, qu'il revendiquait, cette fois, non plus à titre de légataire, mais comme enfant

Digitized by Google

adoptif. Le gouvernement anglais n'eut pas à vérifier si l'adoption était réelle, et si toutes les formes légales qu'elle exige avaient été remplies. Lord Dalhousie venait d'établir en principe que l'adoption, en matière pareille, ne conférerait plus de droits héréditaires. Cette fin de non-recevoir mit à néant les prétentions de Nana-Sahib, qui avait déjà fait partir pour l'Angleterre un agent chargé d'y plaider sa cause.

Cet agent n'était autre qu'un certain Azimoollah-Khan, jeune et joli garçon, d'une familiarité insinuante, bon convive, un peu fat, et se vantant de bonnes fortunes qu'il prétendait avoir eues, à Londres, dans le meilleur monde. Tel il apparut un beau jour à M. William Russell, devant Sébastopol, au moment le plus critique de la guerre de Crimée. Cet homme, effectivement, en voie de retour dans l'Inde, avait entendu parler, à Malte, des échecs subis, le 18 juin, par l'armée alliée, et avait voulu vérifier l'état des choses. Les *Souvenirs* du correspondant du *Times* nous le montrent, observateur sardonique, embusqué derrière les murailles du fameux cimetière, et contemplant de là, par une belle soirée d'été, le duel d'artillerie engagé entre les batteries russes et les canons anglais[1].

Nana-Sahib apprit par Azimoollah que les autorités anglaises étaient irrévocablement décidées à lui refuser ce qu'il regardait comme son droit légitime. C'est cependant au

1. « Jamais vous ne viendrez à bout de cette grande cité, » disait-il en ricanant à M. Russell. Il raillait aussi l'état un peu *déprimé* de l'armée anglaise. Enfin il se proclamait fort supérieur aux préjugés religieux de la race musulmane, et n'affectait parfois quelques scrupules mahométans que pour s'en moquer ensuite avec un laisser-aller parfait. De retour auprès de Nana-Sahib, ces deux hommes, différents de race et de culte, firent ensemble un prétendu « pèlerinage aux *montagnes* » qui avait pour but réel, à ce qu'on pense, de passer en revue les stations militaires du nord de l'Inde, et d'y nouer des relations secrètes avec les différents corps de Cipayes. M. Russell ne paraît pas éloigné de croire que Nana-Sahib a pris parti contre les Anglais en vertu des récits qu'Azimoollah lui avait rapportés de la Crimée.

Digitized by Google

prétendu héritier adoptif de l'ancien *peshwah* que se confiaient, au mois de mai 1857, les principaux fonctionnaires de Cawnpore; c'est entre ses mains qu'ils plaçaient leur trésor; et le rajah venait aussitôt, suivi du reste de sa garde[1], s'établir dans leur voisinage immédiat. Logé à côté de « son ami » le collecteur, il ne perdait pas de vue le trésor, et pouvait, tout à son aise, communiquer avec les Cipayes.

Le 22, la situation parut s'éclaircir. On vit arriver de Lucknow quatre-vingt-quatre hommes du 32e (anglais), commandés par un officier à qui la destinée réservait une fin tragique, le capitaine Moore, le plus vaillant auxiliaire de sir Hugh Wheeler, et bientôt le véritable chef de la garnison de Cawnpore. Ils étaient envoyés par sir Henry Lawrence, qui se dépouillait ainsi, avec un magnifique désintéressement, des rares soldats à l'aide desquels il allait avoir à braver une des plus formidables insurrections de l'Inde.

Une semaine entière s'écoula ensuite (du 22 au 31 mai) sans amener d'incidents nouveaux. On dormait sur le volcan. Jamais expression ne fut plus juste et ne caractérise mieux l'impassible courage des officiers anglais attachés aux régiments de Cipayes. Chaque soir, ils quittaient « le retranchement, » pour passer la nuit au milieu de ces hommes que beaucoup d'entre eux savaient disposés à les égorger, et n'attendant pour cela qu'un signal, un moment favorable.

Le 31, on se crut sauvé. Les premiers renforts envoyés de Calcutta parurent enfin[2], et ce n'était qu'une avant-garde : lord Canning annonçait au général Wheeler que, soit par bateaux à vapeur, soit par trains à bœufs, et même

1. Le rajah de Bithoor était autorisé à entretenir cinq cents hommes de troupes et une artillerie de six pièces. — Bithoor est à dix milles à l'ouest de Cawnpore.

2. Quinze fusiliers de Madras et cent cinquante hommes du 84e arrivèrent dans les journées du 31 mai et du 1er juin.

Digitized by Google

par les *dâks*, c'est-à-dire en poste, il ferait partir pour Cawnpore et Lucknow toutes les forces disponibles.

Malheureusement cette lueur d'espérance s'évanouit bientôt.

L'insurrection d'Allahabad (6 juin) vint barrer le passage aux troupes ainsi expédiées, et sir Hugh Wheeler, qui, sur la foi des promesses de Calcutta, avait renvoyé à Lucknow, dès le 3 juin, une portion des hommes du 32e, plus une compagnie entière du 84e, se trouva définitivement réduit à un chiffre de deux cent dix baïonnettes[1].

Dès le lendemain, les symptômes de rébellion s'aggravèrent, au point que l'ordre de service prescrivit aux officiers de ne plus coucher dans les cantonnements des Cipayes. L'employé chargé du magasin reçut en même temps pour instructions de faire sauter, en cas d'émeute, les munitions de guerre qu'il avait sous sa garde; mais quand il voulut remplir cette mission, il était déjà trop tard, et les Cipayes de garde ne le lui permirent pas. Un immense arsenal allait donc se trouver à la disposition des insurgés.

La révolte éclata dans la nuit du 4 au 5 juin. Les cavaliers du 2e déclarèrent, tout à coup, qu'ils étaient l'objet de méfiances insupportables; ils s'élancèrent à cheval après avoir mis le feu aux *bungalows* de leurs sergents, se rendirent aux écuries du commissariat, où ils s'emparèrent de trente-six éléphants, et se dirigèrent ensuite vers la trésorerie, où — de concert avec les fidèles Mahrattes de Nana-Sahib — ils firent main basse sur l'or et l'argent des caisses publiques. Elles renfermaient, selon les uns, huit lacks et

1. Soixante et un artilleurs, quatre-vingt-quatre hommes du 32e, quinze fusiliers de Madras, et cinquante hommes du 84e (tous Anglais). Il faut y joindre, pour arriver au total de la garnison, une centaine d'officiers de tout grade, à peu près autant de négociants ou employés civils capables de quelque service, et enfin une quarantaine de tambours : — somme toute, quatre cent cinquante Européens avec six canons.

Digitized by Google

demi, selon les autres, neuf lackhs de roupies[1]. Sir Hugh Wheeler n'avait pu en distraire qu'un lackh (250 000 fr.), transporté presque furtivement dans la nouvelle enceinte retranchée.

Le 1er régiment d'infanterie (Cipayes), invité à se soulever, hésitait encore. Le bruit de ce qui se passait à la trésorerie, arrivant jusque dans ses lignes, dissipa tous ses scrupules. Seulement, par un reste d'honneur militaire, au lieu de massacrer ses officiers, accourus pour le maintenir dans le devoir, il les somma, il les contraignit même, de se retirer dans le « retranchement, » leur déclarant qu'à partir de ce moment il ne se regardait plus comme tenu de leur obéir; puis il partit pour se rendre à la trésorerie, brûlant et pillant au passage les *bungalows* dont l'apparence tentait la cupidité de ses hommes.

Sir Hugh Wheeler, — en se plaçant à l'est de la ville et sur la route d'Allahabad, au lieu de se retrancher dans le *magazine* placé sur celle de Delhi, — avait raisonné d'après ce qui s'était passé à Meerut. Les Cipayes, selon lui, devaient, une fois en révolte, aller rejoindre le gros de l'insurrection, et courir au-devant des récompenses que le monarque mogol décernait aux insurgés qui venaient se ranger sous son drapeau.

Cette prévision du vieux général parut se vérifier. Lorsque le lendemain, 6 juin, les deux autres régiments cipayes se décidèrent à suivre l'exemple de leurs camarades, ils ne firent du côté du « retranchement » qu'une démonstration insignifiante. Au premier boulet, on les vit se disperser, et, tournant la ville, se rendre du côté de Nawabgunge, c'est-à-dire du côté de la trésorerie et du magasin. Les artilleurs d'une batterie indigène (3rd *Oudh horse battery*), qu'on avait cru assez fidèles pour les lancer, avec une com-

1. 2 125 000 fr. dans la première hypothèse, et, dans la seconde, 2 250 000.

Digitized by Google

pagnie anglaise, à la poursuite des rebelles, allèrent bientôt grossir les rangs de l'insurrection.

A partir de ce moment, la station proprement dite ne comptait plus un insurgé. Si le général Wheeler avait été libre de ses mouvements, et simplement à la tête de ses trois ou quatre cents hommes, rien ne s'opposait à ce qu'il prît la route d'Allahabad ; mais d'abord qu'y pouvait-il trouver? La brusque cessation de l'arrivée des renforts lui disait assez clairement que la Révolte sévissait aussi de ce côté. Comment, d'ailleurs, faire voyager sans chariots, sans éléphants, sans protection contre l'impitoyable soleil de l'Inde, toutes ces femmes, tous ces enfants, fragile et cher dépôt dont il devait compte à la patrie ?

Les révoltés, cependant, ne semblaient nourrir aucuns desseins hostiles. Leur butin chargé sur leurs charrettes, et sur les bêtes de somme dont ils s'étaient munis avec tant de prévoyance, ils prenaient, dès le 5 au soir, le chemin de Delhi. Leur première halte fut Kullianpore (on écrit aussi Kullumpore), où Nana-Sahib vint les rejoindre.

On n'a jamais su, au juste, quelle part ses Mahrattes lui avaient faite dans le partage du trésor ; il est à supposer qu'elle fut considérable. On n'a jamais su non plus de quels arguments il se servit pour décider les Cipayes insurgés à le reconnaître pour chef. Les raisonnements qu'on lui a prêtés sont plausibles. « Pourquoi, — aurait-il dit à ces hommes, — pourquoi laisser vos officiers derrière vous ? Si l'Angleterre vient à triompher, vous êtes perdus, vous êtes marqués. Vos anciens chefs sauront vous traquer partout et vous reconnaître. Pourquoi laisser la vie à ces odieux *Feringhies?* Pourquoi leur laisser les trésors qu'ils ont entassés derrière ce retranchement dont vos canons et les miens auront si facilement raison ? [1] »

1. Ce dernier argument était appuyé du témoignage des artilleurs de l'Oude, éblouis sans doute par ce qu'ils avaient pu voir amoncelé dans l'étroite enceinte où toute une population avait emporté ses effets les plus précieux.

Digitized by Google

Quand on s'adresse en même temps à la couardise et à la cupidité des hommes, on a grande chance d'être écouté. L'éloquence de Nana-Sahib, stimulée par ses projets ambitieux, — il ne rêvait pas moins que de redevenir, comme son père adoptif, *peshwah*, c'est-à-dire vice-roi, du riche district de Poonah, — changea les projets des Cipayes.

Le 6 juin, à huit heures du matin, ils revinrent vers Cawnpore. Le Nana marchait cette fois à leur tête ; il posa son camp au centre même de la station, et ce brahmine de haute caste, — mais au fond dépourvu de tout préjugé religieux, — hissa deux étendards devant sa tente, l'un pour Mahomet, l'autre pour Hunaman, la divinité des Hindous. Les fidèles de tout culte avaient ainsi satisfaction, et devaient, — faisait-il proclamer, — le rejoindre sans retard. Puis, par son ordre, cinquante *sowars* (cavaliers) fouillaient la ville de tous côtés, avec ordre de sabrer impitoyablement, d'abord tous les Européens qui s'offriraient à leurs coups, puis les natifs même qu'on saurait convertis au christianisme.

Dès le lendemain 7, le général Wheeler recevait une lettre où Nana-Sahib, jetant enfin le masque, lui annonçait une attaque très-prochaine. Deux canons, mis en batterie au nord-ouest de l'enceinte fortifiée, ouvrirent le feu presque aussitôt. Une vive fusillade commença de tous côtés. Le 8, trois canons de plus furent mis en position, et enfin, dès le 11, l'ennemi battait jour et nuit le misérable « retranchement » et ses deux casernes, avec treize pièces d'artillerie [1].

1. Trois mortiers, deux canons de 24, trois de 18, deux de 12, deux de 9 et un de 6.

Digitized by Google

III

Le siége du Retranchement. — La Trahison. — Les deux barques. — Massacre-House.

Nous n'essayerons pas de dire ce que dut être, au mois de juin 1857, l'intérieur de ces deux hôpitaux, où s'entassait un millier de misérables sur qui le soleil dardait ses rayons implacables, tandis qu'un ennemi lâche et féroce, qui jamais n'osa tenter un assaut, les accablait à distance de ses boulets, de ses obus, de ses projectiles incendiaires. Il suffit de rappeler un tableau déjà tracé par nous dans les pages qui précèdent, celui des souffrances qu'eurent à supporter les assiégés de Lucknow, pour donner une idée des scènes, — plus tristes encore et plus poignantes, — dont Cawnpore fut le théâtre. Comment décrire, d'ailleurs, la scène horrible qu'offrit l'une des deux *barracks* recouverte de chaume, quand elle prit feu et brûla de fond en comble avec les blessés et une partie des femmes malades qu'elle abritait ? [1] Comment dépeindre ces deux puits dont il fallut consacrer l'un à la sépulture des cadavres qu'on y précipitait la nuit sans aucune des solennités de l'ensevelissement chrétien, et dont l'autre, devenu le point de mire des rebelles, n'était accessible qu'à travers une pluie de balles? Comment montrer ces faibles murailles chaque jour ébréchées, chaque jour croulant, les toitures effondrées, et les assiégés — n'ayant pour couvrir leur tête que quelques lambeaux de tentes, — obligés de se creuser, à la base des murs détruits, des terriers où les balles enne-

1. Tout le matériel d'hôpital, pharmacie, bandages, instruments de chirurgie, fut détruit du même coup.

Digitized by Google

mies ne venaient plus les chercher, mais où les poursuivaient des myriades d'insectes impurs, voltigeant dans une atmosphère infectée? Voilà, vraiment, ce qui passe notre courage. Aussi laisserons-nous à l'imagination épouvantée du lecteur le soin de deviner ce que contenait d'angoisses, de larmes, de frénésies, chacune de ces journées sans espérance, chacune de ces nuits sans sommeil.

La résistance fut héroïque. Sir Hugh Wheeler, accablé par l'âge, les soucis, la maladie, avait cessé de pouvoir y prendre une part active, tout en conservant l'autorité hiérarchique qui lui appartenait et la déférence respectueuse due à son caractère. Le vrai chef des assiégés était le capitaine Moore, du 32e. C'était lui qui, par son exemple, soutenait le moral des soldats, par sa surveillance incessante déconcertait les tentatives de l'ennemi. Un bras en écharpe (car il était blessé), le *revolver* à la ceinture, le capitaine menait toujours en personne les sorties de jour et de nuit au moyen desquelles on empêchait les Cipayes de s'établir dans les bâtiments, à moitié construits, qui occupaient un des côtés de l'enceinte fortifiée. Une double ligne de chariots formait, tant bien que mal, le chemin couvert par lequel on s'y glissait. L'ennemi n'essaya jamais d'y tenir; les *hourras* anglais et les baïonnettes anglaises effarouchaient ces Hindous si fermes devant la torture, si timides dans la lutte armée.

Par deux fois, la nuit, à la tête d'une vingtaine d'Européens, le capitaine Moore alla impunément enclouer les canons dont le feu gênait le plus les assiégés; mais ces canons étaient bientôt remplacés, et, grâce aux munitions inépuisables du magasin [1], le feu des assiégeants continuait sans relâche, et les assiégés, au contraire, dont les approvisionnements militaires diminuaient rapidement, ne

1. Il y avait, au moment de l'insurrection, amarrée sur le Gange, au pied du *magazine*, une flottille entière, — cinquante-quatre bateaux, — chargée de boulets, de bombes, etc., laquelle tomba naturellement au pouvoir de Nana-Sahib.

Digitized by Google

pouvaient plus riposter qu'à bon escient et lorsque la nécessité les y forçait.

Chaque jour leur position devenait plus intolérable. Jusqu'au 14 juin, ils avaient espéré quelque secours, soit de Lucknow, soit d'Allahabad ; mais à Lucknow sir Henry Lawrence, complétement cerné, ne pouvait même plus communiquer par lettres avec sir Hugh Wheeler, et le colonel Neill, — arrivé le 11 juin seulement dans le fort d'Allahabad, — n'avait encore le 18, quand il reprit si audacieusement l'offensive, que trois cent soixante combattants européens à mettre en ligne. Le 24 à la vérité, l'ordre, ou ce qu'on pouvait alors appeler de ce nom, était à peu près rétabli : les pendaisons se succédaient sans fin ni trêve, — *the gallows were well at work*, dit tranquillement un des historiens de cette crise [1] ; — mais au moment où Neill songeait à marcher, quelques jours plus tard, au secours de Cawnpore, son remplacement par Havelock était venu paralyser ses mouvements.

Ce fut le 30 juin seulement, — le jour même où Havelock prenait possession de son commandement, — qu'une colonne d'avant-garde, sous les ordres du major Renaud, put se mettre en route pour aller délivrer sir Hugh Wheeler.... Il était trop tard.

Six jours auparavant, le 24, dans l'après-midi, une lettre de Nana-Sahib, apportée par une de ses prisonnières [2], offrait une capitulation à sir Hugh Wheeler. Les termes en étaient simples. Les voici textuellement : « Tous soldats ou autres individus qui n'ont point été mêlés aux œuvres de lord Dalhousie [3], et qui mettront bas les armes pour se rendre, seront épargnés et envoyés à Allahabad. »

1. *The Mutiny of the Bengal Army*, p. 121. — Supposons (ce qui est après tout possible) que Nana-Sahib ait su ce qui se passait à Allahabad du 18 au 24 juin : croit-on que les crimes dont lui ou ses soldats se rendirent coupables quelques jours après, n'en seraient pas atténués dans une certaine mesure?

2. Mistriss Greenway, femme d'un négociant établi à Cawnpore.

3. Les griefs personnels du Nana contre l'ex-Gouverneur général

Digitized by Google

Le conseil de défense eut à délibérer sur ces préliminaires : si les officiers qui le composaient eussent été au courant de ce qui s'était passé à Cawnpore pendant les dix-huit jours qui venaient de s'écouler, ils eussent rejeté avec mépris les propositions du chef des rebelles ; mais ils ne le connaissaient encore que par leurs rapports antérieurs, comme un hôte prodigue, empressé, dont les procédés étaient empreints d'une courtoisie tout européenne, dont les équipages de chasse, les chevaux, les éléphants étaient toujours à leurs ordres. Ils se rappelaient aussi les professions de foi d'Azimoollah, toutes en faveur de la cause anglaise ; ils le croyaient secrètement acquis à cette cause, et ne cherchant qu'à détourner d'eux la colère des insurgés. S'ils ne s'étaient point bercés de cette illusion, s'ils avaient su que le 10 juin, par exemple, Nana-Sahib avait fait tuer sous ses yeux, l'un après l'autre, une infortunée lady, arrivée en poste à Cawnpore, et ses quatre jeunes enfants, — que, le 11, il avait accepté, à titre de *nuzzur* ou don royal, la tête d'une autre Anglaise, massacrée par ses Cipayes, — que le 14, enfin, il avait fait sabrer ou fusiller en masse les malheureux fugitifs de Futtehghur [1], — ils n'auraient sans doute admis aucune négociation. Mieux valait cent fois mourir les armes à la main, en essayant de se faire jour, que de se livrer, pour ainsi dire pieds et poings liés, à la bonne foi d'un brigand déjà couvert du sang de leurs compatriotes.

D'autre alternative, les assiégés de Cawnpore n'en avaient point. Les vivres commençaient à manquer ; les maladies sévissaient avec une rage croissante ; les femmes étaient à moitié folles de désespoir et de terreur. Les pluies,

de l'Inde étaient : 1° le refus de reconnaître au fils adoptif du *peshwah* un droit héréditaire sur la principauté de Poonah ; 2° une mesure financière qui avait converti en 4 pour 100 l'intérêt, primitivement à 5, d'un emprunt dans lequel Nana-Sahib avait pris une forte part.

1. Voyez notre cinquième Récit.

Digitized by Google

dont la saison allait commencer, ne pouvaient manquer de rendre complétement intenables les terriers qu'ils s'étaient creusés.

Toutes ces considérations pesées, Moore lui-même, le plus intrépide de tous ces braves soldats, fut d'avis qu'il fallait traiter. Il fut chargé de conclure la capitulation, et dut s'aboucher, à cet effet, avec Azimoollah, délégué du Nana. Le rusé musulman voulut ouvrir la conférence en anglais; mais, aux premiers mots, les *sowars* qui l'accompagnaient se récrièrent : « Parlez notre langue!... nous voulons tout entendre, » disaient-ils impérieusement. Il fallut leur obéir. Le traité fut discuté et rédigé en hindostani. Il stipulait que l'argent appartenant à l'État, le magasin du fort, les canons seraient remis au Nana, lequel s'obligeait, pour sa part, à fournir les moyens de transport sur le fleuve, et à laisser s'embarquer, sains et saufs, pour Allahabad, tous les individus compris dans la capitulation. Ceci fut écrit, signé, scellé par les deux chargés de pouvoirs, et ratifié de plus par Nana-Sahib, avec un serment solennel, le tout dans la journée du 25 juin 1857.

Le 26 au matin, une commission d'officiers sortit du « retranchement » pour aller examiner les barques proposées. Elles étaient au nombre de trente, parfaitement en état et dûment équipées. Tout fut préparé pour le départ du lendemain.

L'évacuation du « retranchement » eut lieu à sept heures du matin. Les soldats anglais (plus de cent avaient péri pendant le siége) emportaient leurs fusils et leurs gibernes garnies. L'armée entière du Nana était sous les armes et formait l'escorte. On arriva aux bords du fleuve sans qu'aucun symptôme alarmant se fût produit. Les Anglais prirent place dans les barques, au fond desquelles leurs fusils furent couchés. Quelques-unes de ces embarcations se détachèrent même du rivage, et commencèrent à nager....

Tout à coup, au signal de Nana-Sahib, deux pièces de

Digitized by Google

canon, jusqu'alors masquées par un bouquet d'arbres, arrivèrent au grand trot. Les cabines des barques, recouvertes en chaume, flambèrent en même temps; les bateliers, qui venaient d'y mettre le feu, sautèrent sur le rivage. La fusillade éclatait de toutes parts. Des malheureux ainsi attaqués à l'improviste, les uns tombaient sous les balles, les autres cherchaient la mort dans les flots; d'autres enfin, revenant au rivage, se rendaient et demandaient merci [1].

Sur les trente barques, cependant, *deux* étaient parvenues au milieu du courant. L'une d'elles fut bientôt coulée bas par les boulets. Une partie des hommes qui la montaient put passer à bord de celle qui voguait en avant. Une centaine de fugitifs s'y trouvèrent entassés.

Ils descendaient le fleuve, suivis sur les deux bords par les Cipayes du Nana, qui ne cessèrent de tirer sur eux. A une distance d'environ six milles, cette barque s'engrava sur un banc de sable. Les passagers se tinrent immobiles, attendirent la nuit, et parvinrent alors à la dégager. Huit milles plus bas, à Mussapghur, même désastre, suivi d'une attaque en règle, les Cipayes se jetant à l'eau pour monter à bord de cette misérable épave. Repoussés bravement, mais non sans avoir tué plusieurs des passagers, les Cipayes retournèrent à Cawnpore, d'où le Nana fit immé-

1. Sir Hugh Wheeler, déjà grièvement blessé à la jambe (si l'on en croit la première note officielle insérée par ordre de lord Canning dans les journaux de Calcutta), l'était-il mortellement? Périt-il dans ce tumulte? Fut-il massacré de sang-froid par les ordres du Nana? Aucun des récits que nous avons sous les yeux ne résout ces questions, et cependant ils analysent le récit de l'*ayah* (nourrice) attachée à la famille de sir Hugh Wheeler, — celui du Cipaye Nunjour Tewarree, que ses tendances anglophiles avaient fait emprisonner avec les Européens captifs à Cawnpore, — celui du brave lieutenant Delafosse, — celui de M. Shepherd, etc. L'*ayah*, pressée de questions, finit par dire à M. William Russell « qu'on avait coupé la tête de sir Hugh au moment où il se penchait hors de son *doolie;* » mais le journaliste expérimenté ne paraît pas avoir regardé ce renseignement comme très-digne de foi.

Digitized by Google

diatement partir deux régiments entiers à la poursuite de cette poignée de fugitifs. Un orage favorable les avait remis à flot pendant la nuit. Quand le jour revint, il les trouva devant Sooragpoor, à trente milles de Cawnpore; mais le rivage était encore garni de Cipayes, et la barque venait de s'arrêter pour la troisième fois.

Il fallait prendre un parti décisif; on ne pouvait rester immobile, pendant toute une journée, sous un feu continuel, parti des deux rives. Chaque fois qu'un des fugitifs sautait à l'eau pour essayer de pousser l'embarcation, trente ou quarante balles arrivaient à son adresse.

Quatorze hommes alors, les moins épuisés, se dévouèrent; parmi eux était le lieutenant Delafosse, un des héros de la défense [1]. Le capitaine Moore était aussi dans la barque, mais trop grièvement blessé pour se mouvoir. Il vit partir ses braves compagnons, il les vit arriver sur le rivage et chasser l'ennemi devant eux; peut-être comprit-il qu'ils s'écartaient trop, car l'écho lui apportait toujours plus faible le bruit de leurs coups de fusil.

Bientôt, cependant, il fallut songer à se défendre : une barque arrivait de Cawnpore, montée par des Cipayes. Ceux-là furent encore repoussés. Le soir vint, le fleuve grossit, la barque, remise à flot, descendit encore.... Ce fut la dernière faveur de la destinée. Trois compagnies de soldats survinrent un peu plus tard, et, s'emparant de bateaux de passage que manœuvraient et poussaient des pê-

1. On peut lire, dans le récit de M. Shepherd, un trait de courage qui assimile ce jeune officier aux plus vaillants et dévoués soldats dont l'histoire fasse mention. Un obus ennemi avait mis le feu à un des wagons pleins de cartouches placés au nord-est du « retranchement. » Le feu menaçait de se propager, et la défense absorbait en ce moment tous les bras. Le lieutenant s'élança, sous les boulets, jusqu'au chariot enflammé, se glissa dessous, et arrachant comme il pouvait les écailles embrasées des planches que le feu consumait, les éteignit *avec de la terre*. Son exemple encouragea deux soldats qui lui apportèrent deux seaux d'eau, à l'aide desquels il accomplit ce prodige de sauvetage. Le feu éteint, tous les trois revinrent intacts.

Digitized by Google

cheurs experts en ce métier, abordèrent l'embarcation, où il ne restait plus que des blessés et des femmes. Après une courte lutte, il fallut céder au nombre. Les fugitifs furent ramenés au rivage, et chargés sur des chariots qui prirent la route de Cawnpore. Là, — s'il faut ajouter une foi complète au récit du Cipaye Nunjour Tewarree, — voici ce qui se passa :

« A leur arrivée, on les fit descendre de charrette et asseoir à terre. Il y avait soixante hommes, vingt-cinq femmes et quatre enfants. Le Nana lui-même donna ordre de fusiller les hommes ; mais les Cipayes du 1er régiment, dont le fils du général Wheeler avait été quartier-maître, firent quelque difficulté. Un des régiments d'Oude fut appelé pour l'exécution.

Ordre fut donné de séparer les femmes d'avec leurs maris. A cette indignité les pauvres prisonniers refusèrent de se soumettre ; la force vint à bout de leur résistance. Une femme et son mari se tinrent si étroitement, si fermement embrassés, qu'après bien des tentatives on dut renoncer à les séparer.

Les Cipayes s'apprêtaient alors à commencer le feu, quand le chapelain de Cawnpore, — le révérend E. Moncrieff, antérieurement *curate* de Tooting, — demanda la permission de lire les prières ; elle lui fut accordée. Les condamnés prièrent ensemble ; ensuite ils se serrèrent les mains à la ronde. Le signal fut donné, les Cipayes firent feu ; plusieurs furent tués sur le coup, d'autres seulement blessés ; ces derniers furent promptement dépêchés par le sabre.

On conduisit les femmes, quand tout fut fini, dans la maison où étaient déjà déposées celles qu'on avait prises antérieurement. »

Revenons sur nos pas, et voyons ce que devenaient les quatorze vaillants soldats qui combattaient si témérairement — et si vainement, hélas ! — pour sauver leurs malheureux compagnons de fuite.

Arrivés à gué, le mousquet au-dessus de la tête, sur le rivage où les Cipayes n'eurent garde de les attendre, ils s'engagèrent imprudemment à la poursuite de ces ennemis toujours lâches, mais redoutables par leur nombre. Bientôt ils se virent coupés de la rivière, et, craignant

Digitized by Google

d'être entourés, durent faire retraite. Ils marchèrent alors parallèlement au Gange, qu'ils rejoignirent un mille plus bas. Le traverser était inutile. Une nombreuse bande de Cipayes les attendait à l'autre bord. Plus nombreux encore étaient les ennemis, qui, les ayant devancés, leur coupaient le chemin, tandis que d'autres, — ceux qu'ils avaient d'abord poursuivis, — se ralliaient derrière eux.

Tout espoir semblait perdu. Ils ne voulurent cependant pas désespérer.

Près de la rivière, en face d'eux, — et très-près aussi de l'ennemi, qui les attendait au passage, — était un petit temple de forme circulaire, n'ayant qu'une issue. Après une décharge qui disperse l'ennemi, ils s'élancent vers ce petit bâtiment et s'y réfugient. Un des leurs fut tué, un autre blessé sur le seuil même de cet asile. De là, ils tiraient sur tout Hindou qui osait se montrer.

Nul moyen pour des Cipayes d'aborder une position pareille. En revanche ils pouvaient, sans risque, tourner le bâtiment, et arriver, par derrière, jusqu'au pied des murailles. Ils profitèrent de cet avantage pour entasser du bois tout autour de l'édifice, et ils y mirent le feu. La brique s'échauffait sans brûler, mais bientôt la fumée devint insupportable, et, pour aggraver encore cet inconvénient, les Cipayes jetaient de temps en temps sur le feu quelques poignées de poudre.

Les Anglais, alors, à demi étouffés, mirent habits bas, et complétement nus, mais encore armés, prirent leur course vers le fleuve. Sept d'entre eux y arrivèrent. Les six autres (on a présumé qu'ils ne savaient pas nager) se jetèrent en furieux sur l'ennemi, et tombèrent percés de coups.

De ceux que le Gange avait reçus et qui s'échappaient à la nage sous une grêle de balles, deux furent tués presque immédiatement. Un troisième, un artilleur, qui pour se reposer un moment se mit à nager sur le dos, — à *faire la planche*, comme on dit vulgairement, — dé-

Digitized by Google

riva trop près du bord, où il fut traîtreusement harponné, puis sabré. Les quatre autres, dont le lieutenant Delafosse était un, — trois d'entre eux étaient blessés, — lassèrent la persévérance diabolique des Cipayes. Après avoir fait, toujours nageant, près de six milles, ils s'entendirent héler, en termes à peu près rassurants, par deux ou trois Cipayes, appartenant, disaient-ils, à un rajah du parti anglais. Confiance ou désespoir, les fugitifs se livrèrent. On ne les avait pas trompés. Ils furent conduits au rajah de Raïswarra[1] (Oude), qui les accueillit, les protégea, les fit vivre du 29 juin au 28 juillet. Alors ils purent rejoindre une des colonnes anglaises qui sillonnaient le pays.

Nous touchons, Dieu merci, au dénoûment de ce drame affreux, et ce dénoûment, — sur lequel plane comme un nuage, comme une vapeur de sang, — n'en a peut-être frappé que davantage l'imagination publique : elle a rempli de formes hideuses, d'apparitions fantastiques, ce théâtre vide, muet, sanglant, où l'appelaient cent relations vengeresses. On lui a donné en pâture quelques débris mutilés, un puits comblé de cadavres, un édifice à jamais flétri, la Maison-du-Massacre (*Massacre-House*), quelques murailles rayées de coups de sabre, des dalles humides encore, où le pied glissait sur une fange noirâtre qui devait être du sang figé : çà et là une poignée de cheveux blonds, un vêtement d'enfant, un feuillet de Bible, un jouet brisé; puis on l'a conviée à deviner ce qui avait dû se passer en ce lieu funeste.

Ce qu'elle a rêvé, ce qu'elle s'est représenté, passe tout ce que les plus sombres poëtes ont écrit des derniers *cercles* de l'Enfer. Ce qui est résulté de cette fièvre de pensée a, nous le croyons sincèrement, dépassé, par malheur, ce qu'elle avait enfanté de plus monstrueux. Nous estimons au centuple, — et sans croire exagérer d'un seul meurtre, — le

1. Maharajah Dig-Bajah-Singh.

Digitized by Google

nombre des malheureux Hindous qui ont souffert la torture, et subi les plus ignominieux supplices, pour expier un forfait dont ils étaient innocents, un forfait qui a peut-être été l'œuvre de quelques misérables chassés du champ de bataille, ivres de honte, altérés de vengeance.

Examinons, en effet, ce qu'on sait de positif.

Cent quatre-vingts femmes tombées, — à différentes dates, entre les mains du Nana — étaient prisonnières dans une petite chartreuse divisée en deux pièces et située au milieu d'un jardin, ou, pour mieux dire, d'un *compound*, d'un enclos planté.

Cette maison, entourée de pilastres qui soutiennent une verandah, et percée de trois grandes portes sur chaque façade, est marquée, sur les plans de Cawnpore [1], à peu près au milieu de l'espace compris entre la portion centrale de la ville et le pont de bateaux jeté sur le Gange. Le terrain où elle est bâtie forme l'angle de deux routes. Dans le choix de cette prison, rien n'annonce une préméditation sanguinaire. Le *bungalow* dont elle dépend était jadis celui d'un officier anglais. Le petit bâtiment accessoire dont nous parlons paraît avoir été ce qu'on appelle une *bee-bee-house*, c'est-à-dire, en termes décents, une « petite maison, » la résidence d'une de ces pauvres filles indiennes qui, sans que la pruderie anglaise s'en effarouche, — elle feint de n'y pas prendre garde, — charment les loisirs du célibat militaire.

Les prisonnières y étaient l'objet de peu de soins : on ne leur distribuait qu'une nourriture assez grossière, on ne paraissait point s'inquiéter de ce qui pouvait contrarier leurs habitudes de comfort ou d'élégance ; mais rien n'établit qu'elles aient été l'objet d'aucun mauvais traitement, d'aucun outrage, pendant les vingt journées qu'elles passèrent en captivité.

1. Voyez celui du colonel Bourchier. (*Eight Months' Campaign*, etc.)

Digitized by Google

Parti le 7 juillet d'Allahabad, Havelock brisait cependant, un à un, tous les obstacles jetés sur sa route. Le 15, il arrivait à Pandoo-Nuddee, où l'attendaient les meilleures troupes que Nana-Sahib pût mener à sa rencontre. La victoire resta aux Anglais. Les révoltés rentrèrent à Cawnpore, — qu'ils n'allaient pas oser défendre, et qu'il fallait évacuer sans trop de retard, — dans une rage facile à concevoir. On dit qu'ils demandèrent tumultueusement à leur chef, comme une vengeance, le droit d'immoler les prisonnières, et que Nana-Sahib, loin de s'y opposer, les encouragea, leur donna des ordres précis; on le dit, mais où est la preuve? Quel témoignage a-t-on jamais fourni à l'appui de cette version, si peu vraisemblable, d'un fait si facile à expliquer différemment?

Le plan de Cawnpore, bien étudié, met en effet les choses sous un autre jour. On y voit que les insurgés, chassés par Havelock de la route d'Allahabad, et se retirant vers celle de Bithoor, c'est-à-dire poussés de l'est à l'ouest, et de la pleine campagne vers les bords du Gange, ont nécessairement dû se jeter — sinon tous, du moins le plus grand nombre — sur deux routes latérales qui, derrière le « retranchement » vont, du *Great-Trunk-Road*, rejoindre un chemin longeant précisément les murailles du *compound* au milieu duquel s'élève la Maison-du-Massacre. Dans les circonstances que nous venons d'énumérer, faites défiler, non pas des Cipayes, mais des Croates autrichiens, — voire des soldats plus civilisés encore, — le long d'une enceinte facile à franchir, sans défenseurs, sans protection quelconque, où se trouvent les êtres pour lesquels la victoire a été disputée, — ceux que les soldats anglais venaient chercher la baïonnette basse et le sabre au poing, — ceux qu'ils redemandaient à grands cris, — ceux dont, par représailles anticipées, ils avaient déjà vengé la captivité en immolant Dieu sait combien de victimes. Qu'un mot, un seul, parte d'une âme ulcérée; que ce mot circule dans les rangs des fuyards; qu'une voix s'élève, qu'un sabre sorte

Digitized by Google

du fourreau, qu'un cri de mort retentisse, qu'une seule femme tombe égorgée au milieu de ces brutes qui ont vu, la veille encore, leur sang couler comme l'eau : — qu'arrivera-t-il?

Quoi qu'il en soit de cette hypothèse, — selon nous plus vraisemblable que toute autre, — nous dirons que sur ce point on en est réduit aux conjectures. En effet, quand les soldats de Havelock arrivèrent, le 17 juillet, dans la station reconquise, où ils trouvèrent à peine quelques traînards prompts à s'échapper[1], un homme, barbouillé de noir, les cheveux hérissés, à moitié fou de terreur, se jeta au-devant d'eux : il s'annonçait comme l'unique Européen qui eût survécu au massacre; c'était M. Shepherd, un des *écrivains* du commissariat. Deux jours avant la capitulation du 26 juin, il avait quitté le « retranchement » déguisé en cuisinier. Reconnu et saisi presque aussitôt, il fut conduit au Nana, qui l'envoya travailler sur les routes par mesure de pénalité. Le 16, pendant la panique, on l'avait sans doute oublié, car il put s'échapper sans le moindre obstacle.

Tel est le seul témoin des événements qui se passaient à l'intérieur de Cawnpore; — nous ne comptons guère cette *ayah* dont nous avons déjà parlé, cette nourrice attachée à la famille de sir Hugh Wheeler; la pauvre femme, à peu près idiote, s'est mille fois contredite dans son récit. M. William Russell, qui lui a parlé, qui l'a interrogée, n'a pu en tirer quatre paroles de bon sens.

M. Shepherd, disions-nous, était le seul Européen resté dans l'intérieur de Cawnpore; mais Cawnpore est une grande cité, qui s'étend sur cinq milles de terrain, — plus d'une lieue et demie. Il est hors de toute probabilité que M. Shepherd se tînt à portée du Nana et de son quartier général. Il avait d'excellentes raisons pour se faire petit et

1. Les troupes du Nana avaient évacué Cawnpore le 16 au soir, et pris la route de Bithoor après avoir fait sauter le magasin militaire, situé au bord du Gange et non loin de cette route.

Digitized by Google

se rendre invisible. Il n'était pas non plus, sans doute, sur le passage des troupes en retraite, et par conséquent il n'était pas dans le voisinage de la *Charnel-house*. Il n'a donc pu attester avec certitude, ni que le massacre eût été sollicité, ni qu'il eût été autorisé, ni même raconter comment il eut lieu.

Le crime a été commis ; c'est tout ce qu'on sait positivement, et il est bien à parier qu'on n'en saura jamais davantage. Nous comprenons la fureur des soldats anglais quand ils mirent le pied dans cette enceinte encore chaude de carnage, et où les vestiges d'une horrible lutte appelaient de tous côtés le regard ; nous comprenons leur serment de vengeance, légitime à ce moment, trop bien tenu depuis. — Ce que nous comprenons moins, c'est qu'animés de ces sentiments, et roulant en eux-mêmes des pensées, des projets sanguinaires, ils aient placé, sur le puits où les victimes encore pantelantes avaient été précipitées pêle-mêle, une croix de pierre, c'est-à-dire le symbole de l'expiation, du pardon, de la clémence infinie.

Le 26 octobre 1857, — un peu plus de trois mois après la catastrophe que nous venons de raconter, — le colonel Bourchier arrivait à Cawnpore, avec la colonne envoyée de Delhi pour balayer le Doab et rejoindre l'armée qui allait au secours de Havelock, encore enfermé dans Lucknow. On appréciera les sentiments dont les soldats anglais étaient animés en écoutant cet officier supérieur, représentant distingué d'une arme savante :

« ... Ces scènes horribles étaient déjà bien loin ; mais les murailles percées à jour (les murailles du « retranchement ») récitaient haut ce poëme de misères. On pouvait voir, à chaque heure du jour, des soldats anglais de tout grade errant dans cette enceinte désolée, où ils cherchaient quelque *memento* de leurs compatriotes si lâchement assassinés. D'amères promesses, des élans partis du cœur vouaient à de cruelles vengeances les auteurs de ces atrocités énormes.

Je confesse que je ne pus me soustraire à l'influence que de pareilles scènes exercent sur la pensée. Les pires sentiments

Digitized by Google

montent alors à la surface. Je ne voyais pas impunément passer un dragon portant une blouse d'enfant au bout de sa lance et jurant que cette lance n'épargnerait jamais un Cipaye ; ailleurs c'était un fantassin qui, nouant autour de sa baïonnette une tresse blonde, se repaissait déjà de la vengeance à venir.

Et comment s'en étonnerait-on? Deux fois je traversai ces ruines, deux fois les mêmes impressions m'assaillirent malgré moi. Je résolus de ne plus entrer dans la fatale enceinte, et bien que, dans des circonstances ultérieures, j'aie eu ma tente appuyée, six jours durant, à un des angles du « retranchement de Wheeler, » je me suis religieusement tenu parole....

.... Si le « retranchement » avait cet aspect sinistre, que dire de la Maison-du-Massacre? Dans la cour intérieure était un arbre sur lequel se voyaient encore des traces du meurtre de ces pauvres petits innocents; leurs cheveux, collés à l'écorce, disaient assez quelle mort terrible avait été la leur.... L'intérieur des deux chambres était criblé de balles, le sol saturé de sang; çà et là se lisaient des sentences que les ongles des victimes avaient gravées sur le mur[1] (*scratched upon the walls*). Les malheureuses prisonnières y dépeignaient leurs souffrances, et conviaient leurs compatriotes à des représailles expiatoires. »

Quatre mois plus tard (février 1858), c'est M. William Russell qui traverse à son tour la « cité dolente. » Ses impressions ne ressemblent en rien à celles du colonel Bourchier. Le temps a calmé les esprits, éteint les colères trop vives. M. Russell, d'ailleurs, sur toute sa route, a pu s'assurer que l'expiation a égalé, si horribles qu'ils fussent, les crimes commis. Il a entendu, non sans dégoût, des offi-

1. Après une longue et inutile conversation avec l'*ayah* de sir Hugh Wheeler, — conversation à laquelle cette vieille femme mit fin par un soudain éclat de larmes, — M. William Russell écrit ces lignes dans son *journal :* « Un seul fait est clairement établi, c'est que l'inscription placée, disait-on, derrière la porte de la *Slaughter-House*, — paroles qui remuèrent si fort Calcutta, qui de là retentirent par toute l'Inde, et rendirent furieux tant de braves soldats, — cette inscription n'existait pas lorsque Havelock pénétra dans ce lieu fatal. En revanche, elle a été gravée, à la pointe des sabres ou des baïonnettes, sur le mur du « retranchement de Wheeler » et sur ceux de plusieurs *bungalows*. » (*My Diary*, etc., t. Ier, p. 191.)

Digitized by Google

ciers, des *gentlemen*, se vanter de leurs expéditions à la Montluc. Son esprit pénétrant et juste, son remarquable bon sens, l'avertissent qu'il ne faut plus échauffer, mais calmer les passions jusque-là surexcitées.

« Prenons garde, dit-il, de nous placer à un point de vue trop exclusivement anglais; évitons surtout de prendre au mot ces fabricateurs de récits mensongers qui ont grossi de tant de fables un récit déjà bien assez chargé d'horreurs. Ce n'est pas la première fois qu'au mépris d'une capitulation, des garnisons désarmées ont été massacrées; ce n'est pas la première fois que des hommes, des femmes, des enfants, ont péri sous le glaive des ennemis de leur race. Rappelons-nous, sous Mithridate, la révolte du Pont; celle des catholiques d'Irlande contre les colons protestants (1641); rappelons-nous les Vêpres siciliennes et les assassins de la Saint-Barthélemy.... Ce qui caractérise d'une manière spéciale les tueries de Cawnpore, c'est qu'elles sont le fait d'une race courbée sous le joug, d'*hommes noirs* qui ont osé verser le sang de leurs maîtres et celui des femmes, des enfants appartenant à leurs maîtres. Il n'y a point eu ici, simplement, une guerre servile et une espèce de Jacquerie combinées : il y a eu guerre de religions, guerre de races, guerre de vengeance, d'espoir indéfini, d'instincts patriotiques, qui poussaient à briser une domination étrangère, à rétablir le plein pouvoir des chefs indigènes, la pleine suprématie des cultes nationaux. Quelles qu'aient été les causes de la Révolte, il est assez évident que ceux qui la dirigeaient, — mus en quelque sorte par une impulsion commune, — comptaient, parmi les moyens de la rendre efficace et d'arriver à leurs fins, la destruction de tout individu de race blanche,—homme, femme, enfant, — qui tomberait dans leurs mains : dessein qu'ont frustré, en mainte et mainte occasion, l'humanité populaire ou certains calculs d'une politique raffinée. De plus, il faut se souvenir que le code des Hindous n'est pas ménager de supplices, et l'Hindou lui-même, bon ou

Digitized by Google

mauvais, — pas plus au reste que le musulman, — ne s'est jamais distingué par sa clémence envers l'ennemi[1]... »

L'aspect des lieux réveilla aussi chez M. Russell plus de dégoût matériel que d'indignation rétrospective. — « Le *retranchement*, dit-il, sert de *cloaca maxima* aux indigènes, aux valets de camp, aux *coolies*, bref, à tous ceux qui bivouaquent dans la plaine sablonneuse au milieu de laquelle il s'élève. De révoltantes odeurs s'en exhalent. Des rangées de vautours rassasiés, et les ailes à demi ouvertes, siégent sur les parapets qui peu à peu s'écroulent, ou perchent par groupes sur deux ou trois arbres dénudés qui se dressent à l'angle par lequel nous avions pénétré dans cette misérable enceinte. J'en tuai un avec mon *revolver*, et tandis que ce dégoûtant animal vomissait, dans les tortures de l'agonie, son dernier repas, en déroulant à droite et à gauche son cou chauve et noir, aux allures serpentines, je fis en moi-même un serment solennel de ne plus me procurer ce hideux spectacle. »

Quant à la Maison-du-Massacre, le voyageur laisse entendre incidemment qu'il la visita au moins deux fois; mais il ne la décrit point, probablement pour ne pas répéter ce qu'il en avait dit dans sa correspondance adressée au *Times*.

1. *My Diary in India*, t. Ier, p. 164-165. — Ceci est plutôt une analyse qu'une traduction.

Digitized by Google

IV

Plume-de-Guerre au camp. — Une station.
La campagne s'ouvre.

L'écrivain n'est pas entouré, en Angleterre, de toute la considération à laquelle il a très-certainement droit; le journaliste, presque toujours anonyme, semble plus particulièrement encore se regarder comme «déclassé.» M. Russell lui-même se qualifie quelque part de « bédouin de la presse, » et il ajoute, — en riant, il faut le croire, — que « le bédouin de cette caste est un *paria*. »

Il avait cependant été, on l'a vu, parfaitement accueilli par lord Canning. Il fut reçu de même, à Cawnpore, par le commandant en chef de l'armée.

A peine avait-il fait remettre sa carte par l'aide de camp de service, que le rideau de la tente se soulevait pour lui donner accès auprès de sir Colin Campbell (qui n'était pas encore lord Clyde). Après quelques souvenirs donnés à la campagne de Crimée, que le général et le correspondant du *Times* avaient faite ensemble :

« Voyons, monsieur Russell, dit le premier au second, je vais vous parler net. Nous ferons ensemble un petit traité : vous saurez, sans réserve, tout ce qui se passe; vous verrez tous mes rapports; vous prendrez connaissance de tous les renseignements qui m'arrivent; mais à une condition, c'est que vous n'en parlerez, dans le camp, à âme qui vive, et n'en laisserez rien percer, sinon dans les lettres que vous envoyez en Angleterre. »

La condition fut acceptée et la promesse tenue, nous n'en doutons pas; mais nous nous demandions, en lisant cette page, si, en pareille circonstance, le correspondant

Digitized by Google

accrédité d'un de nos plus importants journaux aurait trouvé le même accueil auprès de n'importe lequel des généraux placés à la tête de nos troupes.

Sir Colin Campbell ajouta un bon procédé de plus à cette courtoisie déjà si remarquable : il offrit sa table au pauvre « paria » du *Times*. Celui-ci refusa discrètement, et préféra la *mess-tent* du quartier général, où il lui était permis de payer son écot. Partageant d'ailleurs le sort de son ami le lieutenant Stewart, — et comme associé par là au service télégraphique, si important pour les opérations militaires qui allaient s'ouvrir, — il était bien certain de faire campagne dans les meilleures conditions possibles.

Pendant ses quinze jours de halte à Cawnpore, M. Russell étudiait son terrain, hommes et choses, nouait ses relations, assurait sa petite influence. On peut s'en fier à cet habitué des camps de Crimée pour ne pas faire fausse route, et utiliser ses qualités de bon convive, d'obligeant camarade, les amitiés formées jadis sous les murs de Sébastopol, la confiance qui s'établit après les longs repas arrosés de *hock* et de madère, pendant qu'on fume le *cheroot* en se promenant, au clair de lune, sur les bords du Gange. Le récit détaillé de ces heures de loisir nous fait pénétrer plus avant que jamais dans les régions ordinairement assez closes de la haute aristocratie militaire anglaise, et même dans le secret des plans de campagne qui semblaient alors défier le mieux la perspicacité critique des juges du camp.

Fidèle à son engagement, sir Colin Campbell expliquait tout à son nouvel hôte, et répondait sans réserve à toutes les questions que lui adressait cet acolyte volontaire, dont la présence eût semblé gênante à bien d'autres. Le général lui disait, par exemple : « « Si je ne marche pas immédiatement sur Lucknow (et je ne me dissimule pas la curiosité malveillante que suscitent ces retards), c'est que deux bonnes raisons m'arrêtent : d'abord je veux réunir autour de moi jusqu'au dernier homme, jusqu'au dernier canon

Digitized by Google

disponible; puis il faut que le convoi de femmes et d'enfants qui, venant d'Agra, descend le long du *great Trunk-Road*, ne cesse d'être escorté, protégé, mis à l'abri de toute insulte. Or, il a sur sa gauche, de l'autre côté du Gange, les ennemis aux aguets; à droite, Calpee est occupé par un autre corps de rebelles; enfin, partout où nos troupes ne couvrent pas le terrain, circulent des bandes tellement nombreuses, qu'on pourrait presque les qualifier de corps d'armée. Un nouveau massacre d'Européens, en ce moment, détruirait d'avance l'effet de la prise de Lucknow. »

Le général Mansfield, le chef d'état-major de sir Colin Campbell, à qui M. William Russell se fit présenter aussitôt que possible, ne se montra pas moins franc, moins ouvert que son supérieur hiérarchique. Il prit la peine, cartes en mains, d'analyser, pour le correspondant du *Times*, et les opérations déjà terminées, et celles qui se préparaient. Il lui expliqua comment sir Colin, marchant de Cawnpore sur Futtehghur, après avoir battu, comme nous l'avons dit, le contingent de Gwalior, voulait immédiatement passer dans le Rohilcund pour le nettoyer des bandes de rebelles qui infestaient cette province, et comment lord Canning, usant de la prédominance qui, dans les affaires militaires elles-mêmes, appartient au Gouverneur général de l'Inde, avait décidé qu'avant tout, au point de vue politique, il importait d'enlever Lucknow aux rebelles. De là, ce temps passé à Futtehghur pour y attendre le matériel de siége, qui arrivait d'Agra et d'ailleurs : « temps perdu! » disaient les bavards de Calcutta, mais en réalité délai nécessaire, indispensable, inévitable.

Une autre cause de retard était la lenteur que Jung-Bahadour mettait à amener ses Ghourkas. Dans cette lenteur, — s'il fallait du moins en croire le résident britannique (M. Mac-Gregor), — il n'y avait ni calcul ni arrière-pensée de trahison; l'allié des Anglais péchait seulement par vice d'organisation militaire, manque de moyens de transport, etc. Lord Canning n'entendait pas qu'on se mît en

Digitized by Google

marche sans les Ghourkas, non peut-être qu'il regardât leur concours comme indispensable; mais il savait Jung-Bahadour avide de gloriole militaire : il prévoyait donc que si on semblait tenir sa coopération en trop petite estime, la vanité du prince se hérisserait, et qu'il rentrerait, blessé au cœur, dans ses montagnes du Népaul.

« On n'y mettait pas tant de façons du temps de Clive, » remarque M. Russell. Et il ajoute, parlant de *son altesse royale* le maharajah Jung-Bahadour : « Le gaillard n'est point d'une moralité fort scrupuleuse : même parmi les princes hindous, qui ne se contraignent guère sur ce chapitre, il passe pour un sensualiste effréné. *Eh bien!* il a si complétement *empaumé*[1] notre Commissaire, le colonel Mac-Gregor, et il en a fait son confident si intime, qu'il met au supplice ce malheureux presbytérien, ce chrétien si rigide, en le consultant avec affectation sur les détails les plus intimes de sa *vie de jeune homme*. La situation est vraiment plaisante, et nous voudrions tous savoir, ici, quels sont les avis donnés au maharajah sur ces sujets croustilleux, par notre digne et sévère *commissioner*. »

L'analyse des entretiens que le correspondant du *Times* eut, dans ces premiers jours, avec le général en chef, donne une valeur historique à son journal. On nous permettra donc d'en détacher quelques passages caractéristiques :

« 18 février 1858. — Il était tard, ce soir, quand nous nous sommes séparés après avoir dîné à la *mess*, car nos amis ont toujours beaucoup à bavarder sur cette guerre de Crimée, déjà si loin de nous ; mais il faisait un magnifique clair de lune, et la route seule sépare le bosquet dans lequel se dresse le camp des *rifles*, de la plaine sablonneuse où s'élèvent les tentes du quartier général. Pas un être vivant ne se montrait ni sur la route ni dans la plaine. Les tentes brillaient comme des cônes de neige. Aucune sentinelle ne me cria : *Qui vive?* quand je pénétrai dans la principale avenue du camp, la *grande rue*, c'est ainsi que nous l'appelons. On n'entendait pas une voix

1. Ces mots sont en français dans l'original.

Digitized by Google

humaine ; pourtant mon regard, qui parcourait cette rue d'un bout à l'autre, rencontra, tout à l'extrémité, la forme mouvante d'un individu, qui se promenait, la tête basse, comme absorbé en ses pensées.

« En m'approchant, je reconnus le général en chef, sa figure bien caractérisée, sa taille et sa démarche de soldat. C'était sir Colin, qui peut-être se perdait dans le même ordre de méditations que Shakspeare attribue à son Henry la veille de la Saint-Crispin.

Nous eûmes là une longue et intéressante conversation.

Sir Colin attache la plus grande, la plus vitale importance à ce qu'on *manie* habilement les soldats qui, pour la première fois, vont au feu. « — Il se passera quelquefois des années, disait-il, avant qu'une infanterie à laquelle on a fait essuyer quelque rude échec, ait repris la moindre confiance en elle-même. Peut-être même cette confiance ne renaîtra-t-elle jamais, à moins que les soldats ne passent sous les ordres de chefs plus judicieux. La cavalerie, une fois battue, est peut-être plus longtemps encore à recouvrer cet entrain (*dash*), cet esprit d'aventure, qui constituent la meilleure portion de son mérite. » — J'ai cru comprendre que sir Colin faisait allusion à la manière dont certains régiments, sous les ordres de Wyndham, viennent de se conduire à Cawnpore. C'étaient, de fait, les mêmes qui, devant le Redan, à Sébastopol, ont subi successivement deux échecs assez connus.

20 février. — .... Vu le Chef, et acquis une prénotion assez claire de son plan d'attaque. Nous nous emparerons d'abord de la *Dilkoosha* (un palais entouré d'un vaste parc très-bien clos), située sur la rivière Goumti, au sud-est de la ville. De là, nous marcherons contre les ouvrages élevés par l'ennemi, et qui, à partir de la Goumti, bordent la cité sur toute la ligne du Vieux-Canal jusqu'au pont que Havelock et Outram traversèrent pour entrer à Lucknow. La ville prise en bloc (un labyrinthe de petites ruelles, étroites et tortueuses, presque aussi vaste que Paris) s'étend au nord et à l'ouest de ce pont, d'où part une route qui mène à la Résidence. Sir Colin ne veut point de combats de rues. Il jettera bas, à coups de canon, leurs murailles de boue, puis bombardera les palais qui forment le centre et la véritable défense des positions de l'ennemi. Ils sont situés à l'est de la ville, et presque en ligne parallèle avec la route de la Résidence, au nord et au sud des faubourgs qui confinent la rivière. Le chemin que compte

Digitized by Google

suivre sir Colin lui est familier, car c'est celui qu'il a déjà parcouru lorsqu'il allait relever la garnison commandée par Havelock et Outram.

Tout ce qu'on a dit des forces qu'il dirigeait lors de cette mémorable expédition, d'après les calculs faits en Angleterre, est marqué au coin de l'exagération la plus ridicule. Ceci vient du mystère, tout à fait *vénitien*, que le gouvernement de l'Inde affecte si volontiers. De là des méprises inévitables qui égarent l'opinion publique, obligée d'établir ses calculs sur les données fausses que lui fournit la presse de Calcutta. Quand sir Colin, au mois de novembre dernier, marcha sur Lucknow, — j'ai vu, aujourd'hui même, les rapports et tableaux officiels, — il n'avait, en tout, infanterie et cavalerie, que 5536 hommes (dont 946 cavaliers)[1]. Là-dessus il fallut prélever à peu près mille hommes, qu'il laissa dans la Dilkoosha, lorsqu'il se mit en route pour percer jusqu'à la Résidence. A Cawnpore, en novembre dernier, Wyndham commandait à 2402 hommes. Lorsque Havelock et Outram se jetèrent dans la Résidence, ils avaient 2683 hommes et 527 chevaux. »

Dans l'intervalle de ces confidences stratégiques, le spirituel voyageur aimait à étudier l'organisation de ces villes bicéphales qu'on appelle des *stations*. Ses observations méritent d'être rapidement analysées.

Deux pópulations, parfaitement isolées l'une de l'autre, habitent une cité anglo-indienne. Le *cantonnement* européen est d'un côté ; de l'autre, la ville indigène et le bazar. Aucun trait d'union entre les deux : ni le langage, ni la foi, ni la nationalité ne les rattache. Le cantonnement, sis

1. Les chiffres du colonel Bourchier sont tout à fait d'accord avec ceux-ci. Les voici :

Brigade navale et artillerie	400	hommes.
Cavalerie	900	—
Infanterie	3,200	—
Sapeurs	200	—
	4,700	hommes.

Dans ce chiffre n'est pas comprise la petite garnison laissée à l'Alumbagh. Quant à l'artillerie, elle se composait de 12 pièces de siége, 10 mortiers et 27 pièces de campagne, — total, 49 pièces.

Digitized by Google

à l'ouest, est séparé de la ville, sise à l'est, par un grand terrain vague, ou par des champs, ou par des jardins.

L'*occident* gouverne, recueille les impôts, donne des bals, se promène en carrosse, suit les courses, fréquente l'église, améliore les routes, se bâtit des théâtres, organise ses loges maçonniques, tient séance à la *cutcherry* [1], et boit sa *pale ale*. L'*Orient* paye les taxes en raison de ce qu'il a fait pousser sur le sol taxé, grogne et rugit sourdement, fabrique des enfants en grand nombre, se chamaille, prie accroupi dans ses temples en ruine, hante ses autels qui pourrissent, se lave dans ses *tanks* qui se dessèchent faute d'entretien, et en boit l'eau à demi putréfiée.

Entre les deux populations est un vaste abîme ; celui qui trouvera moyen d'y jeter un pont méritera bien certainement une statue.

De larges rues séparent les bâtiments vastes et réguliers où se carre à l'aise le résident européen. La cité indigène est un aggrégat de maisons, perforé çà et là de sentiers tortueux. Le plan exact d'une de ces ruches ressemblerait à un morceau de vieille charpente rongé par des termites. Les Européens, — une poignée d'hommes, — occupent avec leurs cours, leurs jardins, leurs *communs* de toute espèce, quatre fois autant d'espace qu'il en faudrait aux Hindous et aux musulmans pour loger une population de cent mille malheureux, mis en presse dans d'étroites et sales habitations.

Au milieu du quartier indigène, pourtant, se dresse un édifice d'architecture indienne, au sommet duquel flotte un drapeau ; et devant cet édifice, un groupe de *natifs* en tunique de cotonnade bleue se tient à poste fixe, le *tulwar* (sabre) au côté. Ce bâtiment est la *kotwalee*, la résidence et le bureau du *kotwal*, ou maire et préfet indigène.

Tout cela ressemble merveilleusement aux *stations* des

1. La *cutcherry* est le tribunal à la fois administratif et judiciaire où siége le représentant de l'autorité britannique.

Digitized by Google

Russes en Géorgie. Seulement la Géorgie est chrétienne et *russifiée* (*russianized*) depuis déjà bien des années.

« A qui est (continue notre observateur), à qui est ce *buggy*[1] précédé de deux cavaliers indigènes, et suivi de cinq ou six piétons armés qui galopent tant bien que mal pour ne pas le perdre de vue? — C'est celui du *Magistrat-collecteur*. — Quel est son emploi? — Il siége dans la *cutcherry* pour juger les procès civils; il fait rentrer les impôts; il a un contrôle arbitraire sur tout ce qui concerne l'administration civile de la province, car toute une province dépend de lui; c'est le *burra-sahib*, le « grand personnage » de la station.

— Et qui vient à nous dans cet élégant *gharry*, avec des domestiques en livrée? — C'est le Chapelain de la station, qui marie, baptise, prêche les Européens et leur dit l'office. — Va-t-il parfois du côté des indigènes? — Lui?... Vraiment non. Il laisse ceci aux missionnaires, dont nous avons ici un nombre considérable; mais il tient une école où les enfants viennent ou non, comme cela leur convient. C'est un très-bon chapelain, très-aimé, très-respecté.

— A merveille! Et cet autre, encore en *buggy*, très-fringant, très-leste, qui conduit si bien cette belle jument baie? — Ceci, c'est le Docteur de la station. Il soigne les malades européens. En certaines circonstances, il entreprend aussi, à forfait de veiller sur la santé des soldats indigènes de la garnison. — Et.... les soigne-t-il réellement?... — Je.... je ne crois pas.... Comment diable s'occuperait-il de ce tas de *niggers*? — Et cependant il est payé en leur honneur.... Pourquoi cette anomalie? — Ah! ceci est une autre affaire. Il faut embrasser l'ensemble du système avant de prétendre expliquer tous ces détails.

— Voici un cavalier de bonne et joyeuse mine, monté sur un arabe au poil gris : qui donc est-ce? — Le Juge de la station, un brave garçon s'il en fut.... Maintenant, vous savez.... tous les juges sont un peu flâneurs.... Les causes criminelles rentrent dans leurs attributions, et s'ils se trompent par-ci par-là, il n'y a pas grand mal, vu qu'ils n'ont pas d'Européens parmi leurs justiciables. Lorsque, dans un service civil, on ne peut rien tirer de quelqu'un, ce quelqu'un-là est bien près d'être nommé juge. »

1. Espèce de cabriolet.

Digitized by Google

Après ces vives esquisses, signalons aussi ce mouvement de répulsion, de plus en plus accentué, que provoquent chez M. Russell les forfanteries cruelles, les bravades sanguinaires dont il a les oreilles rebattues. Après un dîner où a fait son apparition un brillant officier, récemment revenu d'une tournée à la *Jack-Ketch*[1], voici les réflexions indirectement dédaigneuses de l'impartial narrateur : — « Charmante soirée, remplie de discussions sur les affaires indiennes, et qui serait fort instructive pour un *griffin* comme moi, n'était que chacune de ces autorités si compétentes diffère de toutes les autres sur presque tous les points. Au surplus, j'ai constaté que les gens stupides sont en même temps féroces.... en raison, — le dirai-je ? — de leur stupidité même.... »

Cependant les divers corps de l'armée anglaise avançaient lentement, sûrement, vers Lucknow, à la manière du serpent qui, pour chaque pas en avant, replie sur eux-mêmes et déroule un peu plus loin ses anneaux élastiques. L'avant-garde était à Bunee, c'est-à-dire au delà d'Oonao, lorsque le signal du départ fut donné au quartier général.

Le 27 février 1858, on se mit en route ; le bruit lointain des canons de l'Alumbagh, — où sir James Outram avait presque chaque jour à repousser quelque attaque des insurgés de Lucknow, — animait la marche et faisait pressentir de rudes combats.

Étrange et curieux tableau que celui d'une armée anglo-indienne ! il a trouvé, cette fois, pour le reproduire, un de ces peintres qui allient un coloris brillant à une exactitude presque photographique.

« Quelle infinie variété d'aspects et de bruits ! quelle multitude d'objets nouveaux ! quelles étranges combinaisons de couleurs et de formes ! Secoué dans mon *gharry*, à demi

1. On sait que *Jack-Ketch* est, chez nos voisins, le surnom populaire de l'exécuteur des hautes œuvres.

Digitized by Google

étouffé, presque cuit au four, riant des mensonges pompeux du *syce*, qui court en avant, proclamant mes titres fantastiques pour que la foule me livre passage, je ne puis m'empêcher d'admirer, — et je suis peut-être le seul à voir les choses ainsi, — ce vaste fleuve qui va se jeter dans l'océan de guerre épandu devant moi, ces hommes, ces femmes, ces enfants, animés, joyeux, qui courent à flots pressés vers Lucknow pour aider le Feringhie à subjuguer.... leurs frères.

J'ai là sous les yeux comme une scène des vieux âges du monde, alors que, de l'Orient et du Nord, des tribus nomades se jetaient à la conquête de pays inconnus. Ces gens qui dévalaient près de moi portaient avec eux toute leur richesse domestique, lares et pénates : pour maisons, leurs tentes ; pour rues, le bazar du camp ; pour maître, le *kotwal* (préfet de police) du bazar ; pour politique, la hausse ou la baisse du riz ; pour destinée, celle du camp auquel ils adhèrent, comme les moules au flanc du navire en marche. Il y avait là des vieillards qui se souvenaient de Lake, de Holkar et de Sindyah, puis des jeunes gens qui auraient pu raconter les campagnes du Pendjab ou du Scinde, des enfants qui venaient de faire leur noviciat dans la campagne de l'Oude. Élevés dans les camps, mais non guerriers, — toujours derrière les canons, jamais en face, — l'aptitude des innombrables *natifs* de l'Hindostan pour cette vie étrange manifeste assez clairement leur origine, ou tout au moins l'histoire de leur pays depuis dix siècles.

La plupart sont des Hindous du Bengale ou des Provinces du nord-ouest ; quelques-uns viennent de l'Inde centrale. Les musulmans ne sont pas nombreux, sinon parmi les domestiques d'officier. L'Afghan à la lourde structure, avec son turban énorme et son teint clair, traîne la jambe à côté de son chameau chargé de fruits secs. Le Sickh, dont les moustaches longues et retroussées vont se nouer l'une à l'autre au-dessus de la tête, épargne à sa précieuse toison le contact impur de la poussière au moyen d'un mouchoir fixé sous son menton : son allure est celle du chat, tandis qu'arpentant le terrain de ses longues jambes nerveuses, il hâte le pas pour rejoindre ses camarades. L'obèse *bunniah* (petit marchand forain) presse sa charrette de bambous sans s'inquiéter de ses subordonnés, qui le suivent comme ils peuvent. Les femmes des *bunniahs*, à califourchon sur les plus maigres ânes qui soient au monde, et de leurs orteils rasant presque le sol, forment, — avec les en-

Digitized by Google

fants qu'elles tiennent embrassés, ceux qui s'accrochent à leur dos, et la masse de bagages qu'elles trouvent moyen d'entasser par-dessus tout cela, — une montagne sous laquelle disparaît leur monture. On ne voit plus que la triste et patiente figure de l'animal surchargé, ses longues oreilles, sa queue pelée par la rogne, et ses quatre petits pieds noirs, comme pliés en dehors, autour desquels, à chaque pas, ballottent des fanons touffus. Le Madrassee grêle, à la physionomie subtile, grimace et rit, du haut de l'éléphant sur lequel il est perché, avec les *coolies* efflanqués, mais nerveux, qui halètent autour de lui sous leurs fardeaux de chaises, tables, paniers de bière ou de vin, marchandises de bazar, etc.... »

Ces armées traînent avec elles tout ce qu'exige le comfort anglais : des chèvres laitières, des moutons gras, des troupeaux de dindons ont place dans l'interminable cortége. Sur le dos des chameaux s'amoncellent des caisses de bière, de conserves alimentaires, de viandes en terrine, de *soda-water*. Des singes, — juchés et attachés par-dessus tout cela, — peu familiers avec l'allure des chameaux ou des *poneys*, se démènent, faisant assaut d'horribles cris et de bizarres grimaces, à chaque secousse un peu trop accentuée. Abrités dans mille et mille recoins, d'invisibles perroquets emplissent l'air de leur ramage aigu. Çà et là quelque daim apprivoisé soupire et fait halte, las de cette marche lente et régulière pour laquelle la nature ne l'a point formé. « Enfin, dit M. Russell en terminant cette énumération vraiment homérique, des meutes de *parias* précèdent, accompagnent et suivent la marche, enviant ceux d'entre eux, — en bien petit nombre, — que le sort a favorisés, et qui, passés domestiques, ont désormais un serviteur à leurs ordres. »

Tel était l'aspect général de l'avalanche humaine qui, le 27 février 1858, traversant le Gange et franchissant la frontière de l'Oude, se déroulait sur plusieurs lieues de route, et allait porter le dernier grand coup à la Révolte indienne.

On avançait à travers des plaines dépouillées de leurs

Digitized by Google

moissons. Les villages étaient déserts, et cela depuis le premier passage de Havelock. Bâties en terre sèche, leurs maisons, dont les toits s'effondraient déjà, offraient l'aspect le plus misérable. Chacun de ces villages a son lac (*tank*) creusé de main d'homme, presque tous s'abritent d'un petit bois : quelques-uns ont une enceinte, misérable rempart d'argile que le soleil et les pluies battent bien vite en brèche ; mais ces murs, parfois crénelés et bastionnés, réveillent l'idée des guerres intestines auxquelles se livrent, de bourgade à bourgade, les populations de l'Oude, guerrières et déprédatrices.

A quelques milles du Gange, on rencontra la première trace des combats encore récents livrés par Havelock aux rebelles ; c'était un ouvrage en terre, dominant la route. Les parapets, noircis par le feu des canons, attestaient que là s'était livré un de ces engagements nombreux qui avaient sigalé, au mois de juillet précédent, la marche de la première colonne envoyée au secours des assiégés de Lucknow.

Huit mois s'étaient écoulés depuis lors, et Lucknow était encore aux mains des révoltés. L'heure était venue d'en finir ; — la campagne était ouverte.

V

La marche sur Lucknow. — Préliminaires de l'attaque.

A deux heures de la nuit, les clairons sonnent, et l'armée anglaise s'éveille. Un étrange bruit occupe l'espace, jusque-là silencieux. On dirait des milliers de chevaux foulant, de leurs sabots, la terre dure et sonore. Sortez de votre tente, et, au clair de lune, vous verrez les *khelassies* (ouvriers du camp) frappant de leurs maillets de bois les

Digitized by Google

innombrables piquets qui soutiennent les tentes : ébranlés ainsi, et se maintenant à peine dans leurs trous élargis, les piquets laisseront tomber, au moindre effort, l'abri mobile. Sur le ciel clair et profond, semé d'innombrables étoiles, se détachent, de tous côtés, les blanches fumées qui s'envolent des feux du bivouac, et dont la lune argente les orbes légers. Autour de ces feux s'agitent les noires silhouettes des *camp-followers*, ou parasites d'armée. Un vaste murmure de voix humaines, le craquement de milliers d'essieux, annoncent que la masse énorme se met en mouvement. Les bazars volants sont en route.

Peu à peu le tumulte s'accroît d'une rumeur inexplicable, grognements d'abord faibles et plaintifs, qui deviennent de plus en plus rudes et prennent l'accent de la fureur : ce sont les chameaux, éveillés plus tôt qu'ils ne voudraient, et qui protestent, à leur manière, contre les mauvais procédés passés et futurs dont ils ont gardé mémoire, dont ils prévoient le retour. Au moment où le *dood-wallah* (le cornac) tire la corde fixée au morceau de bois fiché dans la cloison cartilagineuse qui sépare ses naseaux, le pauvre animal ouvre son immense bouche garnie de dents noirâtres qui se projettent, comme des chevaux de frise, en avant de ses lèvres retroussées, et du fond de ce merveilleux appareil hydraulique qui absorbe et retient si bien la rare boisson fournie par les puits du désert, partent des clameurs, des rugissements, à étourdir même une oreille habituée au canon. Tout en criant, il obéit pourtant aux secousses réitérées de sa longe ; il replie sous lui ses longues jambes et s'agenouille. Une corde, qu'on passe autour de son cou et sous ses genoux, l'empêche de se relever à l'improviste. Pendant qu'on empile sur son dos le fardeau qui l'effraye, il crie de plus belle, et crie encore longtemps après qu'il s'est relevé, mis en marche, et qu'il suit, attaché par le nez à la queue du chameau qui le précède, l'interminable file dont ils font tous deux partie. Il s'en exhale d'abominables odeurs auxquelles ne

Digitized by Google

s'habituent guère certains chevaux, volontiers rétifs quand on veut les faire marcher côte à côte de ces exotiques compagnons.

L'une après l'autre, les tentes tombent ; roulées autour de leurs piquets, elles vont prendre place sur le dos des chameaux. Les officiers qu'elles abritaient, restaurés par une tasse de thé, le cigare aux lèvres, cheminent déjà sur les flancs du long cortége. La route est large, mais le flot humain la déborde des deux côtés, et se fait, aux dépens des champs qu'elle traverse, deux autres chemins supplémentaires. Une poussière blanche, soulevée de tous côtés par les roues des chars et des caissons d'artillerie, emplit l'air de molécules calcaires ; elle forme une espèce de rideau très-favorable aux petites excursions que les fourrageurs se permettent, à droite et à gauche, vers les villages en vue, d'où ils rapportent des fagots de bois sec pour le feu du soir, avec des feuilles vertes qui défrayeront, au souper, l'appétit des *doods* et des *hathoes* (les chameaux et les éléphants).

Après plusieurs heures de marche, on aperçoit, planant au-dessus des nuages de poussière, une multitude de milans et de vautours. Ces avides oiseaux sont d'un heureux présage ; au-dessous d'eux est le camp. En effet, voici dans la plaine les tentes déjà dressées. L'étendard national, l'*Union-Jack*, planté devant celle du général, indique à chacun dans quelle direction il doit chercher son quartier. Les *khelassies* ont marqué, avec des cordes et des piquets, chaque grande division de la cité improvisée. Telle on a quitté sa tente le matin, telle on la retrouve : le mobilier est en place ; vos serviteurs, vêtus de blancs, les bras croisés, vous attendent respectueusement. Après quelques ablutions indispensables, vous vous rendez à la *mess-tent*, où le dîner est servi, suivant toutes les lois de l'étiquette, dans la porcelaine et l'argent. La chère est peut-être un peu moins délicate qu'au *Bengal-Club*, mais si le *khansamah* (l'intendant pourvoyeur) n'est pas un maladroit à

Digitized by Google

fustiger et à destituer sur place, vous aurez le *curry*, les *steaks*, les côtelettes, l'*ale*, le *porter*, — voire les vins de France ou de Portugal, — absolument comme si vous étiez l'hôte bien venu et bien traité de la ménagère la plus entendue. De la table, après une causerie émaillée de *cheroots*, vous regagnez votre *charpoy*, où votre valet de chambre vous enferme soigneusement sous le moustiquaire impénétrable ; demain, avant l'aurore, les *bugles* vous éveilleront ; vous quitterez, frissonnant, vos couvertures ; aux pâles clartés d'une bougie, vous avalerez une tasse de thé, vous allumerez votre cigare, et en route jusqu'au soir, sous le soleil, en pleine poussière !

Pour distractions, çà et là, quelque alerte, quelque panique. Les *grass-cutters*[1] (chargés d'approvisionner de foin la cavalerie) se sont éparpillés un peu loin. La peur les prend tout à coup ; ils se rabattent à grand train vers la colonne. Les *syces* (valets d'écurie), les gens du bazar s'effrayent à leur tour ; grand reflux d'hommes, de chevaux, d'ânes et d'éléphants, confusion, désordre, cris d'alarme : on annonce l'ennemi.

« Si c'est bien réellement l'ennemi, que faire? demande, étonné, le voyageur que nous connaissons, M. Russell. Comment le distinguer de nos propres hommes ?

— Ne vous inquiétez pas pour si peu, lui répond son ami Stewart. Tirez sur tout cavalier vêtu de blanc et armé d'un sabre ; vous ne risquez guère de vous tromper. »

Par bonheur, cette fois, il n'y eut pas à dégainer. Les *sowars* ennemis battaient, il est vrai, la campagne ; mais ils n'en étaient pas à ce point d'oser se jeter sur l'armée dont ils observaient la marche.

Ceci se passait, le 1er mars 1858, entre Oonao, qu'on avait quitté le matin, et Buntheerah, où l'on fit halte. Le 2,

1. Ils coupent l'herbe jusqu'à la racine avec un outil semblable au tranchet de nos cordonniers.

Digitized by Google

au lever du jour, sir Colin Campbell, à la tête d'un détachement, devançait la colonne et allait choisir, dans les environs de Lucknow, l'assiette du camp où il voulait s'établir. On n'avait plus qu'une journée de marche pour se trouver enfin devant la ville promise. En effet, le 3, de bonne heure, la colonne défilait devant Jellalabad, petit fort aux murailles croulantes, occupé par une partie des défenseurs de l'Alumbagh. Plus d'une fois, les Cipayes étaient venus de Lucknow attaquer cette extrémité de la ligne ennemie ; leurs échelles étaient encore renversées le long des fossés ; parmi les buissons, maint et maint squelette était resté sans sépulture. « Mais que fait là cet officier ? se demande M. Russell ; pourquoi pousse-t-il ainsi son cheval sur ces ossements à demi couverts par quelques rouges lambeaux de l'uniforme cipaye ?... Les vrais braves ne font point la guerre aux morts. »

Au delà de Jellalabad apparaissent quelques bois, puis une vaste plaine inculte, que bornent à gauche des bois encore, et des plantations de cannes : une hauteur limite cet horizon. Derrière cette hauteur, quand on arrive au sommet, on trouve l'enceinte murée d'un vaste enclos planté d'arbres ; c'est là un des parcs royaux situés à l'est de Lucknow, et dans lesquels l'armée de siége va s'établir. Sir Colin Campbell y a déjà sa tente, et les *khelassies* sont à l'œuvre. L'endroit s'appelle Bibiapore ; il est en arrière et au sud de la Dilkoosha, autre parc bien plus vaste et plus découvert, d'où l'on a déjà chassé l'ennemi. L'enclos de la Martinière, — qui confine à la Dilkoosha comme ce parc confine à Bibiapore, — est encore occupé par les Cipayes : « Mais le général n'a qu'à parler, dit à M. Russell l'honnête sergent qui le guide (vieille connaissance de Crimée), nous serions bientôt dans la Martinière ! »

Arrêtons un instant nos yeux sur l'ensemble du paysage, si nous voulons bien nous rendre compte des combats qui vont y être livrés.

Digitized by Google

De Cawnpore, la route remonte vers Lucknow dans la direction du nord-est. Cette route côtoie les murs de l'Alumbagh, mais l'armée anglaise ne l'a point suivie jusque-là; deux ou trois milles en deçà, elle s'est rabattue par sa droite (autant vaut dire à l'est) jusqu'au fort de Jellalabad, qu'elle a tourné ; puis, se dirigeant à nouveau vers le nord, elle est venue se placer entre la Goumti, à laquelle elle s'adosse, et la face orientale de l'énorme cité qu'elle veut réduire.

Lucknow, dont la circonférence n'a pas moins de trente milles (environ 53 kilomètres), présente un front redoutable. Au nord, la Goumti couvre la ville et lui sert de fossés. Un ancien canal, — qui se détache de cette rivière à l'endroit même où un méandre bien marqué ramène ses eaux dans la direction du midi, — protége la place à l'est, et forme, en face de la Dilkoosha, de la Martinière, etc., sa première ligne de défense. Inclinant, ensuite, par une courbe, dans la direction de l'ouest, et enveloppant ainsi la capitale au midi, ce canal continue l'enceinte.

On peut, comme Havelock, attaquer Lucknow par le sud, en forçant l'unique pont jeté sur ce canal, près du palais appelé « les Char-bagh ; » mais alors on en est réduit, pour arriver jusqu'aux points fortifiés intérieurs (le Kayserbagh, la Résidence, l'Imanbaragh, le *Begum's Kothie*), à traverser la ville dans presque toute son épaisseur. C'est là ce que ne veut pas sir Colin Campbell, instruit justement par cette fatale expérience, et qui se souvient du sang inutilement versé dans « la guerre de rues » que Havelock et Neill ont affrontée. Plus prudent, plus ménager de la vie de ses soldats, il entend renouveler l'attaque du 17 novembre 1857, qui, somme toute, lui a si bien réussi. C'est la ligne orientale des défenses ennemies qu'il veut forcer, et qu'il veut forcer à son extrémité nord, c'est-à-dire au point même où le Vieux-Canal se réunit à la Goumti.

S'il y parvient, il prend à revers toute cette pre-

Digitized by Google

mière ligne, et, sans rien avoir à démêler avec la ville proprement dite, se trouve en face d'une seconde ligne de fortifications, parallèle à la première, mais beaucoup plus restreinte. Celle-ci part de la Goumti, passe devant le Kayserbagh, et, se rapprochant de la première enceinte, vient envelopper le Begum's-Kothie et l'Imanbaragh. La troisième et dernière ligne de défense s'appuie aux murailles mêmes du Kayserbagh; elle couvre la Résidence, et s'étend jusqu'aux deux ponts (*Iron bridge* et *Stone bridge*) qui permettent seuls de passer la Goumti.

A défaut de plan qui parle aux yeux, — et afin d'être mieux compris, — nous supposerons la Seine coulant de l'ouest à l'est. Nous lui ferons contourner au nord les fortifications de Paris, depuis Asnières, si l'on veut, jusqu'à Joinville-le-Pont. Le parc de la Dilkoosha devient le bois de Vincennes, compris dans la courbe que forme le fleuve. Belleville, Ménilmontant, la place de la Bastille, le Jardin des Plantes, et les boulevards du midi marqueraient alors, assez bien, la ligne de retranchements opposés à l'armée anglaise.

Ce rapprochement n'est pas si singulier qu'on pourrait le croire au premier coup d'œil. Lucknow a, plus d'une fois, rappelé Paris au correspondant du *Times*, qui, sur les terrasses de la Dilkoosha, songeait aux perpectives de Saint-Cloud. Lucknow, seulement, jette plus de feux que Paris. Ses coupoles dorées, ses dômes d'azur, ses minarets, ses palais, ses toits plats et brillants, miroitent sous l'ardent soleil de l'Inde. De hautes colonnes se détachent du sein des massifs de verdure, et portent haut dans l'espace des sphères dorées qui ressemblent à des constellations. La rivière roule des flots d'acier liquide, d'où jaillissent des reflets diamantés. Un moment ébloui par cette vision splendide, M. Russell cherche pourtant à se reconnaître, et, familier avec l'usage des lunettes d'approche, il a bientôt saisi les traits distinctifs de ce vaste panorama.

Du haut de la Dilkoosha, — édifice d'architecture italienne

Digitized by Google

dans le style du dix-huitième siècle, — son œil embrasse toute la partie nord de Lucknow. A sa droite, en dehors des retranchements, est l'enclos de la Martinière, ainsi nommé d'un brave Français, Claude Martin, enrichi dans les guerres de l'Inde, et dont le magnifique mausolée est encore debout à côté du palais qu'il s'était donné [1]. Au premier coup d'œil jeté sur cette bizarre fabrique, on pousse un cri d'admiration ; le second provoque un éclat de rire. Rien de plus fantastique, en effet, que cette architecture incohérente, où des maçons dociles ont essayé de réaliser les rêves d'un millionnaire en délire. Colonnes, arceaux, piliers s'amalgament sans ombre de raison : ici un escalier qui ne mène à rien, là des fenêtres sans emploi possible ; en saillie, hors des murs, sans motif, sans symétrie, d'énormes têtes de lions grotesques. Une porte inutile sert de prétexte à deux pilastres incongrus. Des statues partout : au bord des perrons, au sommet des tourelles, à l'angle des terrasses, rangées, pressées l'une contre l'autre, et de là se répandant, comme la foule un jour de fête, dans le parc et jusque sur les murailles qui le bornent.

Par delà ce singulier monument, à droite, au bord de la Goumti, commence le rempart élevé par les Cipayes, et qui a dû coûter un travail énorme. Il ressemble, de loin, à ces longs remblais sur lesquels courent nos railways quand ils ont un vallon à traverser. On remarque ici une redoute accotée à ce rempart (moins solide en réalité qu'en apparence), plus loin une batterie, çà et là quelques canons en *barbette*. Justement en face du camp anglais, un ouvrage, assez bien établi, couvre un bâtiment à deux étages, le *Bank's Bungalow*. A gauche de cet édifice s'élève le palais de la Begum (*Begum's Kothie*) ; en arrière, le petit Imanbaragh (temple musulman) ; plus en arrière encore, et

1. Ce palais, à l'époque de la Révolte, était une grande et riche institution, une sorte d'université anglo-indienne.

Digitized by Google

dans le même axe, le Kayserbagh, groupe énorme de bâtiments aux coupoles étincelantes.

Si le regard s'en détache et se détourne vers la droite (ou vers le nord), il rencontre la Résidence aux murailles démantelées, et les trois ou quatre palais adjacents où Havelock s'était établi (Chuttur-Munzil, Motie-Mahal, etc.); s'il franchit la rivière, il aperçoit, à l'autre bord, le Badshahbagh, château de plaisance entouré d'un parc magnifique, puis de vastes plaines que traverse, de l'ouest à l'est, la route qui mène à Fyzabad. C'est par delà cette route, et dans la même direction, qu'est le village de Chinhut, resté célèbre depuis l'échec subi par sir Henry Lawrence[1].

Au premier plan de ce vaste tableau, et pour ainsi dire au pied même de la Dilkoosha, M. Russell plongeait sur les tranchées en zigzag, creusées sur la droite de la Martinière, et reliant à cette forteresse improvisée les trous (*rifle-pits*) où se cachaient les tirailleurs cipayes.

Tandis que nous regardions,—dit-il,—un grand mouvement se manifeste tout à coup dans ces voies profondes. Des murs du parc on voit ruisseler dans les tranchées comme un flot d'hommes vêtus de blanc. Une fusillade irrégulière s'établit le long de ces boyaux anguleux; on dirait une traînée de poudre qui s'enflamme. Cette mousqueterie est à l'adresse de la Dilkoosha. Les balles passent dans l'air en frissonnant par-dessus nos têtes, ou viennent, de temps en temps, s'aplatir contre le toit; mais la grande majorité des coups ne porte pas jusqu'à nous; on le voit de reste aux petites éruptions de poussière que les balles font jaillir du sol en avant du château.

Grâce à Dieu, l'ennemi ne possède encore que « la brune Bess[2]. » Encore quelques années, et pas un de nous ne fût impunément resté sur cette terrasse, car nos bons amis des tranchées auraient été pourvus d'excellentes armes de précision, — Enfield ou toute autre, —bien rayées et portant à mille mètres.

1. Voir, dans notre second Récit, les détails de cette affaire désastreuse.

2. *Brown-Bess* (Élisabeth-la-Brune), nom donné à l'ancienne carabine de munition, dont le canon était bruni.

Digitized by Google

« Voyez donc, sergent!... Faites tirer sur ces drôles, là-bas, autour de cet arbre ! »

En effet, d'une tranchée pratiquée en travers de la route qui mène directement de la Dilkoosha vers le *Bank's Bungalow*, venaient de sortir sept ou huit hommes, qui, s'abritant d'un gros arbre, s'amusaient à tirer sur nous.

« Allons, Mac-Alister, dit le sergent, il me semble que vous pouvez calculer sur sept cents *yards* [1].

— Laissez-moi essayer à six cent cinquante. »

Et la balle vibre dans l'air. Nos bons amis saluent et courent se réfugier dans la tranchée. Un d'eux, au moment de sauter dans cet asile sauveur, a levé ses deux bras en l'air.

« M'est avis, dit Mac-Alister, bourrant une autre cartouche dans son fusil, m'est avis que cette fois je les ai *pincés*. »

Peu à peu la fusillade gagnait du terrain; les Anglais se faisant un point d'honneur de répondre au feu des tranchées. Leurs balles coniques écrêtaient le bord de ces fosses sablonneuses ; mais ni de part ni d'autre on ne se faisait grand mal. Tout à coup, cependant, derrière un groupe d'arbres à la droite de la Martinière, un épais nuage de fumée s'envola, et un boulet passa sur la tourelle où le correspondant du *Times* s'était perché pour mieux voir. En même temps, une autre pièce, placée devant le *Bank's Bungalow*, ouvrait aussi son feu, et, par trois ricochets successifs, le projectile qu'elle expédiait aux Anglais, arrivant jusqu'au seuil même de la Dilkoosha, mit en déroute un groupe de curieux. Bref, il devint évident qu'on était sous le feu de l'artillerie des rebelles. Aussi un officier vint-il faire taire les tirailleurs qui garnissaient les fenêtres inférieures du château ; leur feu ne servait à rien et attirait les boulets ennemis.

Sous ces boulets, — et sans s'en inquiéter autrement, — les chefs de l'armée anglaise, plans et cartes en main, délibéraient sur leurs attaques futures, ou discutaient les rapports de leurs espions. Ceux-ci racontaient que les assiégés étaient loin d'être d'accord entre eux. Le principal agent

1. Le *yard* est, à peu de chose près, le mètre français.

Digitized by Google

de la résistance était toujours la *begum* Huzrut Mahul, mère du prétendu roi Brijeïs-Kuddr, femme énergique, passionnée, rompue aux intrigues du *zenanah*, mais gouvernée par un imbécile favori, nommé Mummoo-Khan [1]. A la tête de l'opposition, et prêchant plus haut que le gouvernement lui-même la résistance aux Anglais, était le fameux *moulvie* de Fyzabad, — celui qu'on a longtemps appelé « le *Moulvie* » sans trop savoir de qui l'on parlait [2].

Le 5 mars au soir, après un excellent dîner fourni par la *mess* des ingénieurs, — le vin de Bordeaux et le vin de Champagne y avaient représenté la France très-honorablement, — la causerie se prolongeait et les pipes allaient s'éteindre, quand un jeune officier d'artillerie, la mine assez piteuse, vint s'enquérir « de la route à suivre pour aller au pont. » Il avait des canons à y conduire, et ne savait quel chemin prendre. Cette simple question n'était rien moins qu'un grand secret divulgué; secret caché, même à M. Russell, par la prudence du général en chef. Le pont en question ne pouvait être qu'un pont en construction. Il ne s'agissait donc que de savoir où on travaillait à l'établir, et là n'était pas le difficile. On n'avait qu'à suivre les pièces envoyées pour couvrir et protéger le travail des ingénieurs.

Les vastes prairies comprises dans le parc de Bibïapore descendent, par une pente adoucie, jusqu'au bord de la Goumti. Là, tout à fait à l'arrière du camp, un corps de sapeurs était à l'œuvre, aidé par des centaines de *coolies*. Ils ajustaient, ils reliaient ensemble des barriques jadis pleines de *porter*, et qui allaient, disposées en radeau, former un pont mobile d'un bord à l'autre de la rivière, profondément encaissée en cet endroit, et large de quarante *yards*. Cette opération, mystérieuse de sa nature, s'accomplissait à grand bruit. Les charretiers criaient, les

1. Le même dont les dépêches de l'Inde, reçues en avril 1860, annonçaient le procès et l'exécution.

2. Les *moulvies* sont des prêtres mahométans.

Digitized by Google

roues gémissaient, et pour peu que l'ennemi eût mis en campagne des patrouilles vigilantes, ce tapage risquait fort de leur donner l'éveil. Or il eût suffi d'une centaine de fusiliers, tapis dans les hautes herbes de la rive gauche, pour gêner singulièrement les travaux entamés sur la rive droite. Pas un Cipaye ne se montra. M. Russell put admirer à son aise l'adresse des pontonniers formés à Chatham et le talent de l'ingénieur Nicholson, (le même, par parenthèse, qui, après la prise de Sébastopol, fut chargé de faire sauter les fameux docks) ; puis il s'alla paisiblement coucher, et revint le lendemain, tout à loisir, s'informer des progrès qu'avait faits l'ouvrage.

Un des deux radeaux destinés à soutenir le pont flottait déjà d'un bord à l'autre, et un détachement d'infanterie l'avait franchi pour protéger, au besoin, les ouvriers. Tandis que, télescope en main, M. Russell admirait la sérénité du paysage, l'opulence paisible des champs de blé, la fraîcheur veloutée des prairies, il entrevit tout à coup, parmi les arbres et au-dessus des épis, quelques *blancheurs* mobiles.

Son œil exercé ne pouvait s'y tromper : c'était l'ennemi.

Un corps de cavalerie, effectivement, ne tarda point à se montrer hors des bois qui avaient d'abord masqué ses approches. M. Russell discernait d'ailleurs, derrière les chevaux, quelques têtes de bœufs, ce qui annonçait de l'artillerie. Prédire les boulets, en pareil cas, n'est point le fait d'un nécroman très-subtil. Les boulets arrivèrent au moment dit, pendant que la cavalerie, déployée dans la plaine, s'avançait en bon ordre, avec toute sorte de triomphantes allures :

« En tête, dit *Pen-of-War*, galopait un *swell*[1], — c'est le surnom que lui donnèrent aussitôt nos soldats, — coiffé d'un turban vert, vêtu de châles jaunes, monté sur un bel étalon

1. Élégant de bas étage, qui fait montre de beaux habits, de bijoux, etc.

Digitized by Google

blanc, et suivi d'une sorte d'état-major. Ses *sowars*, habillés de blanc et marchant sur trois de front, le suivaient la lance haute. On les reconnut aussitôt pour avoir appartenu à l'un des régiments révoltés.

« Coquins d'enfer! — grommelait près de moi un officier de l'armée indigène, — ils ont tué leur colonel, et les infâmes poltrons ont échappé à la potence!... »

Ils avançaient pourtant, déployaient leurs escouades, paradaient avec une sorte d'affectation, et furent bientôt, sur notre droite, à cinq ou six cents *yards* de l'endroit où nous nous tenions. C'était, pour nos jeunes soldats, une bravade un peu trop insolente.... Au lieu d'attendre les *sowars* à trois ou quatre cents *yards*, le piquet de droite se leva tout d'un coup et leur envoya sa volée, au petit bonheur.

Jamais changement à vue plus rapide que celui de ces vaillants paladins. Ils piaffaient, caracolaient, tranchaient du victorieux, brandissaient leurs sabres l'instant d'avant; mais à peine la première balle vint-elle, égratignant le sol, soulever une traînée de poussière aux pieds du cheval monté par le capitaine, que celui-ci, — laissant retomber son sabre et piquant des deux, — se déroba, par une volte rapide, à un danger sur lequel il ne comptait pas. Il fut suivi de près par tout son essaim de cavaliers, et pas un d'entre eux ne parut songer à retenir sa monture avant d'être à un bon mille de nos tireurs.

Les canons, en revanche, se mirent de la partie; la batterie anglaise établie en deçà de la Goumti s'empressa de leur répondre, et le spirituel correspondant jugea qu'il était temps de déjeuner. Il revint au camp, suivi et parfois précédé de quelques boulets, lancés à toute volée, qui ne laissèrent pas de blesser et tuer quelques bœufs et quelques chameaux.

Ce siége ne rappelait en rien les siéges ordinaires. Il n'y avait ni tranchée ouverte, ni travaux de sape, ni sorties à repousser, ni batteries à faire taire, ni murs à battre en brèche. Les Cipayes étaient mal pourvus d'artillerie. Mieux armés sous ce rapport, ils auraient rendu la Dilkoosha inhabitable. Un édifice pareil, devant Sébastopol, eût été jeté par terre en moins de douze heures; c'est ce que se disait M. Russell, réduit à philosopher, n'ayant rien à voir,

Digitized by Google

sur les droits incontestables de la *begum*, sa légitimité vainement mise en doute par les Anglais, son habileté opiniâtre, les motifs sérieux de sa haine contre la race ingrate qui avait détrôné, — oublieuse des immenses services qu'elle leur devait, — les souverains héréditaires du royaume d'Oude.

Si, de temps en temps, il sortait de ces méditations profondes, c'était pour catéchiser les généraux et les harceler de ses innombrables questions. Sa curiosité satisfaite, et ses dépêches quotidiennes une fois livrées à la poste, il n'avait plus d'autre ressource, pour tuer le temps, que la bonne chère ou la pêche à la ligne. Ce dernier plaisir, assez fade en lui-même, était relevé par la chance attrayante de servir de cible aux *budmashes* errants sur la rive gauche de la Goumti. On était fréquemment exposé à périr ainsi, victime d'un affût perfide. Un mot tout exprès avait été forgé pour ce genre de péril : c'était le verbe *to pot*. *Poter* quelqu'un voulait dire — en 1858, devant Lucknow, — le canarder à loisir sans qu'il pût vous apercevoir. Être *potted* ou *empoté*, c'était jouer le rôle de ces poupées de tir qu'on s'amuse à mettre en pièces. Nous laissons, à de plus savants étymologistes que nous ne le sommes, le soin de chercher, et le plaisir de trouver une origine rationnelle à cette expression du langage militaire anglo-indien.

Pourtant, le 6 mars, une manœuvre importante avait éclairci les plans ultérieurs du général en chef, qui prit alors la peine de les expliquer, cartes en main, au correspondant du *Times*. Sur ce pont de bateaux jeté à l'arrière du camp, une division tout entière allait franchir la Goumti. S'élevant ensuite au nord jusqu'au viaduc de Kokraul, — ou en d'autres termes jusqu'à la route de Lucknow à Fyzabad, — elle se porterait par un *à-gauche* rapide sur la face nord de la ville assiégée. Côtoyant alors, au plus près possible, la rivière dont elle remonterait ainsi le cours, elle devait établir ses batteries de manière à prendre en enfilade

Digitized by Google

les ouvrages extérieurs construits sur la ligne du Vieux-Canal; en avançant un peu plus à l'ouest, elle pourrait même les prendre à revers. L'extrémité septentrionale de la première ligne de défense, — à la fois attaquée de front par sir Colin Campbell, et balayée de côté ou même en arrière par les canons de la division détachée, — ne pouvait tenir longtemps.

Inutile d'ajouter qu'une manœuvre pareille eût été parfaitement insensée, en face d'une garnison bien composée et bien commandée, et qu'en isolant de lui un tiers de sa petite armée, sir Colin Campbell se fût exposé à le voir écraser sans pouvoir lui porter secours[1]; mais son calcul avait pour base l'ignorance et la lâcheté des innombrables soldats entassés dans Lucknow, et ce calcul devait se trouver juste.

Pendant que sir Colin entrait dans ces intéressants détails, la colonne détachée, que commandait sir James Outram, défilait sur le pont-radeau sans que l'ennemi fît mine de mettre obstacle à son passage, qui dura plus de quatre heures; elle emmenait trente canons, deux bataillons de *rifles*, deux régiments anglais, un régiment de fusiliers du Bengale, un régiment d'infanterie du Pendjab, un régiment de dragons, un de lanciers, trois régiments de cavaliers du Pendjab, sans parler de la multitude d'indigènes attachés à ces divers corps. Ceux-ci défilaient encore, la nuit venue, et alors que la colonne elle-même avait disparu à l'horizon, derrière les bois qui en forment la limite.

Braquant sa lunette sur la plaine qu'allait bientôt avoir à franchir la division de sir James Outram, M. Russell voyait ce vaste espace littéralement couvert de petits

1. C'est ce qui eût pu arriver, devant Toulouse, à l'une des divisions de l'armée anglaise, que la Garonne, grossie tout à coup, isola pendant deux jours de lord Wellington. Le maréchal Soult a été vivement blâmé, par les historiens militaires, de n'avoir pas mis cette occasion à profit.

Digitized by Google

groupes armés, sortis de Lucknow par les deux ponts, et qui se répandaient en désordre le long de la route de Fyzabad, dans les champs, derrière les arbres, dans les chaumières éparses, chacun s'embusquant à sa guise. Çà et là, dans cette foule éparpillée, se traînait un canon tiré par des bœufs; çà et là, dans son palanquin doré ou sur quelque éléphant, à l'ombre d'un immense parasol, se prélassait quelque chef, quelque haut fonctionnaire, allant en guerre avec toute la pompe, toutes les aises imaginables.

Cavaliers et fantassins, pêle-mêle, marchaient ainsi au-devant des *Feringhies*. Alléchés par les promesses d'un pareil spectacle, les officiers de l'état-major se pressaient sur les terrasses de la Dilkoosha; leurs yeux sondaient la profondeur des bois, et guettaient le moment où la tête de la colonne anglaise se montrerait enfin aux rebelles.

« Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir?... » La ville cesse de vomir ses essaims de soldats, la poussière s'épaissit dans la plaine et semble se rapprocher de nous. A travers le tapage que font nos canons, en batterie presque sous nos pieds, il me semble que j'entends comme un bruit lointain d'artillerie.... Tenez, tenez!... les bois fourmillent de blancs soldats, qui, cette fois, rebroussent chemin vers Lucknow.... Voyez plutôt ce torrent de cavalerie qui se précipite vers le pont du Kokraul!... Que de poussière! quelle course effrénée! Outram est donc sur leurs talons?...

L'instant d'après, dans un désordre impardonnable, apparaît un escadron de nos *bays*, reconnaissables seulement à leurs vestes rouges, et courant le sabre haut sur les fugitifs, qui, çà et là, se retournent pour faire feu. La masse se jette dans ces terrains bouleversés, coupés de fossés, qui s'étendent entre le Kokraul et la rivière, terrains impraticables pour la cavalerie qui les poursuit.

Une minute plus tard, débouche une batterie d'artilleurs à cheval, affamés de carnage. On détache les pièces, on les place. De ces points noirs jaillit un éclair, et, dans le rayon que la mitraille a parcouru, on voit la poussière monter plus épaisse....

C'est en vain, cependant, que nos boulets cherchent la masse compacte des fuyards; ils sont déjà trop loin pour être vus, pour être atteints, tant le bruit des canons et la charge

Digitized by Google

impétueuse de nos cavaliers ont accéléré leur retraite! Outram est maître du terrain, et va poser son camp à l'issue même des bois qu'on prétendait lui disputer.

Le lendemain (7 mars), les Cipayes, qui, pendant la nuit, avaient incendié les hautes herbes des ravins, afin de mieux juger la position de ce nouveau camp, firent mine d'attaquer ses piquets et postes avancés : vain et ridicule effort, après l'éclatant échec de la veille! Outram était désormais inébranlable. Aussi lui fit-on passer immédiatement vingt-deux canons de 16, avec leurs attelages d'éléphants, et tout le matériel que comportait l'active coopération qu'on espérait de cette grosse artillerie.

Les assiégés, cependant, convaincus que le dimanche, à certaine heure, l'armée chrétienne devait être absorbée en ses dévotions, voulurent essayer une surprise; mais, bien qu'ils s'y reprissent à deux fois, ils purent s'apercevoir que l'office divin laissait beaucoup de bras disponibles, et que les soins du culte ne sont pas incompatibles avec la plus stricte observance des précautions militaires. Leur double tentative échoua misérablement.

Trente-six heures se passèrent alors en préparatifs pour la journée décisive qui allait suivre. On brûlait force poudre de part et d'autre, sans grands résultats, et, de son observatoire élevé, le correspondant du *Times* admirait le sang-froid de certains habitants de Lucknow qui, — se livrant au passe-temps chéri des Hindous, — lançaient leurs cerfs-volants dans l'azur, par delà les minarets dorés du Kayserbagh.

« Ces braves gens (se disait-il, moralisant toujours à sa manière), si nous tombions dans leurs mains, nous dépèceraient, nous éventreraient avec la même sérénité qu'ils mettent à ces jeux puérils. C'est leur nature, c'est celle de tous les Orientaux, participant à la fois du singe et du tigre. Et nous autres, d'ailleurs, n'avons-nous pas traité les Juifs, autrefois, comme les Hindous et les mahométans traitent aujourd'hui les chrétiens? Nos croisés de Palestine, ou du

Digitized by Google

moins leurs farouches soldats, ne faisaient guère quartier, que je sache, à l'infidèle que leur livrait la victoire; mais que dis-je? nous-mêmes, nous accordons rarement la vie à nos ennemis. Et nos auxiliaires, ces farouches *Pendjabees*, renchériraient, s'ils l'osaient, sur les cruautés que nous reprochons aux Poorbeahs...»

VI

Prise des avant-postes. — Un Durbar. — Jung-Bahadour.

Les préparatifs de l'attaque étaient achevés. Un fil télégraphique, installé par le lieutenant Stewart, mettait en communication instantanée les deux fractions de l'armée assiégeante, et le concert parfait de leurs opérations se trouvait ainsi assuré. Sir Colin Campbell et sir James Outram devaient, ce jour-là (9 mars), pousser en même temps l'ennemi.

La colonne jetée au delà de la Goumti, s'ébranla de bonne heure, et, marchant derrière son artillerie, s'avança vers Lucknow, dans la plaine labourée par ses boulets. Les canons ennemis ripostaient faiblement, et, successivement ramenés de position en position, se rabattaient dans la direction des deux ponts. Du reste, un immense rideau de poussière enveloppait les combattants, et, du haut de la Dilkoosha, on ne distinguait les progrès de sir James Outram qu'au bruit de la mousqueterie et de la canonnade, apporté par l'écho dans une direction toujours plus voisine de la place. De temps en temps, un message arrivait, annonçant que la marche en avant continuait de ce côté sans rencontrer de trop sérieux obstacles.

L'ennemi, chassé par le canon de toutes ses embus-

Digitized by Google

cades, se rejetait du côté du Badshahbagh, ce palais qui fait presque face à la Résidence, sur l'autre bord de la Goumti; il paraissait, cependant, vouloir défendre auparavant un autre palais baigné par la rivière, le Chuckerwallah-Kothie.

En même temps que ces nouvelles arrivaient au camp de la Dilkoosha, l'ordre y circulait, — donné sans trop de bruit, — de faire dîner les soldats à midi précis. On sait, en campagne, ce que présage une mesure de ce genre. Les officiers, entrevoyant du nouveau, questionnaient à l'envi l'impassible correspondant du *Times*, qu'on savait au courant de plus d'un mystère. Il était, en effet, prévenu qu'à deux heures on attaquerait la Martinière. Ceci lui gâtait le spectacle, et il se prenait à regretter la précision des ordres, les combinaisons trop méthodiques de la stratégie civilisée. Dans l'attaque préméditée, rien d'imprévu, rien de livré au hasard. En termes aussi clairs, aussi froids qu'une démonstration géométrique, le général Mansfield assigna à chacun son poste, son rôle, et chacun devait à ces indications de l'état-major une obéissance mécanique. Moyennant cette stricte observance des ordres reçus, la position de l'ennemi, en un temps donné, devait être occupée par *a* plus *b*; procédé merveilleux d'exactitude, de netteté, qui aboutit à épargner beaucoup d'hommes, mais laisse peu de place à la curiosité, à l'émotion du spectateur.

A droite et à gauche de la Dilkoosha, deux batteries, dont l'une était commandée par William Peel, redoublaient leur feu contre la Martinière ; elles y envoyaient une pluie d'obus, de boulets et de fusées. Les parapets s'ébréchaient, les murs croulaient, les statues de plâtre volaient en éclats: *Pandy* [1], malgré tout, tenait bon. Turbans blancs et faces noires fourmillaient encore dans ce palais en démolition. A couvert, et de loin, *Pandy* supporte le feu avec assez de constance.

1. Surnom générique décerné aux Cipayes, probablement en mémoire de ce Mungul Pandy, que nous avons montré (1er Récit) donnant le signal de la Révolte.

Digitized by Google

Cependant deux heures sonnent : à la minute même, au milieu des éclats de la canonnade, on entend de cour en cour passer le signal : *en avant!* Massées derrière le château, qui les abritait jusque-là, les colonnes d'attaque se mettent en marche. Elles ont l'ordre de ne pas tirer; c'est à la baïonnette que la position doit être enlevée. A peine les premiers pelotons de *highlanders* se sont-ils montrés, l'artillerie se tait tout à coup. C'en est assez pour que l'ennemi comprenne de quoi il s'agit. Du haut des terrasses, on voit les Cipayes fuir de tous côtés dans les zigzags des tranchées, et déserter à l'envi leurs trous de tir; on les voit se presser à toutes les issues, et se précipiter de toutes parts vers la Martinière. Un bien petit nombre songe à faire feu pendant cette brusque retraite. Les *highlanders* se déploient; les Sikhs se jettent, pêle-mêle, sur les flancs de la ligne formée par les *highlanders*. Tous prennent bientôt la course; c'est à qui rejoindra plus tôt l'ennemi.

Cet élan rapide les met promptement à l'abri du feu de flanc que leur envoie, dès qu'ils sont à découvert, toute l'artillerie placée en écharpe sur la ligne du Vieux-Canal. Les boulets à leur adresse arrivent en plein sur les porte-brancards (*doolie-bearers*) qui marchent à l'arrière pour recueillir les blessés. Ces pauvres *coolies* tombent çà et là, victimes obscures auxquelles personne n'accorde même un regard. En revanche, sir Colin se fâche sérieusement contre « un imbécile » qui mène son régiment sous le feu, en bon ordre et massé comme à la parade.... « Allez!... courez lui dire d'éparpiller ses hommes.... Peut-on commettre de pareilles bévues?... » Quand il s'agit d'économiser le sang anglo-saxon, le général en chef est intraitable.

Il peut, d'ailleurs, se rassurer. Arrivés aux tranchées que les Cipayes viennent d'évacuer, les *highlanders* et les Sikhs s'y jettent à l'envi et gagnent ainsi, à l'abri des boulets, les murs de la Martinière. On voit bientôt les Cipayes s'élancer sur les degrés du palais, et fuir par les longs cor-

Digitized by Google

ridors. Quelques minutes plus tard, le général en chef interpelle le correspondant du *Times* : « Tenez, monsieur Russell, je vous fais mon aide-de-camp provisoire.... Prenez cette lunette!... vos yeux valent mieux que les miens.... Sous ces arbres, sur la droite de la Martinière, quels sont ces hommes que je distingue à peine?... » C'étaient les *highlanders* et les Sikhs, déjà installés dans l'enceinte ennemie, où ils faisaient des progrès rapides au milieu d'une fusillade enragée. « Eh bien! reprit tranquillement sir Colin, c'est le moment d'aller à la Martinière. »

Les chevaux amenés, l'état-major partit pour aller prendre possession de la nouvelle conquête. Quelques boulets passèrent, en déchirant l'air, bien près de ces hardis cavaliers; mais pas un d'entre eux ne fut atteint, et bientôt ils s'accoudaient aux balcons du palais de Claude Martin, ayant alors sous les yeux, dans toute sa splendeur, le panorama de Lucknow, dont, sur les terrasses de la Dilkoosha, l'œil n'embrasse qu'une partie. On voyait de là, sans obstacle, les mouvements de la division Outram, s'avançant en bon ordre vers le Chuckerwallah-Kothie et le Badshahbagh, tandis qu'une partie de ses canons, déjà mise en batterie sur la marge sablonneuse de la Goumti, commençait à prendre en flanc la première ligne de défense. Le plan de sir Colin se réalisait de point en point.

Cette première ligne, du reste, était déjà presque abandonnée. Les artilleurs cipayes n'avaient pas même attendu la complète occupation de la Martinière pour se rabattre en arrière sur le Palais de la Begum (*Begum's Kothie*), l'Imanbaragh et la ligne bastionnée qui partait de la rivière presque parallèlement au Badshahbagh. Pour renouveler la manœuvre qui venait de lui réussir si bien, le général Outram avait à s'emparer de tous les points encore défendus sur la rive gauche de la Goumti. Il continua donc, avec vigueur, son mouvement en avant, tandis que, satisfait d'avoir vu tomber la ligne du Vieux-Canal, sir Colin permettait simplement aux Écossais et aux Sikhs de s'établir

Digitized by Google

dans les faubourgs situés entre cette ligne et la cité proprement dite.

Le Chuckerwallah-Kothie est — ou plutôt était — un grand édifice peint en jaune, situé sur le Champ de courses, tout au bord de la rivière. Quelques vingtaines de Cipayes s'y étaient enfermés, avec la ferme résolution de s'y défendre et la certitude, une fois cernés, de n'en pas sortir vivants. L'héroïsme de leur sacrifice aurait dû toucher les soldats d'Outram comme il a touché M. Russell :

On les a traités d'insensés, de fanatiques, nous dit-il; ce qu'ils firent était tout simplement digne d'être chanté par un Tyrtée de leur race. Ils combattirent jusqu'au bout, tuant ou blessant tout ce qui venait à eux. Leurs balles ayant frappé à mort un des officiers anglais qui commandaient les Sikhs, et grièvement blessé deux ou trois autres, on retira les troupes d'assaut, et on ouvrit sur cette habitation une canonnade terrible. Quand les murs furent percés, abattus en vingt endroits par les boulets et les obus, quand on devait croire que pas un homme de la petite garnison n'était debout, un détachement de Sikhs se précipita dans ces ruines.

Quelques Cipayes y respiraient encore. On les acheva; c'était clémence; mais — pour une raison ou pour une autre, qu'on n'a jamais bien éclaircie, — un de ces malheureux fut tiré par les jambes hors de ces décombres; on le traîna sur le sable jusqu'à un endroit commode pour l'opération qui se préparait, et là, quelques-uns de ses bourreaux le tenant, d'autres lui lardaient la figure et tout le corps à coups de baïonnette, pendant que d'autres encore rassemblaient à grand'peine quelques fragments de charpente, dont ils formèrent une espèce de petit bûcher. Quand tout fut prêt, cet homme fut brûlé vif !...

Plus d'un Anglais assistait à cette scène atroce, plus d'un officier en fut témoin; pas un n'intervint.

Un incident imprévu vint encore aggraver cette cruauté vraiment infernale. Ce fut la tentative que fit le malheureux, à moitié brûlé, pour se soustraire à la torture qu'on lui infligeait ainsi. Par un soudain effort, il bondit hors du brasier, et traînant après lui des lambeaux de chair fumante, il put encore fuir à quelques pas de là; mais on le saisit de nouveau; de nouveau il fut couché sur son lit de flammes, où on le main-

Digitized by Google

tint à la pointe des baïonnettes jusqu'à ce que la mort fût venue l'y clouer.

« Je n'oublierai jamais, me disait l'ami qui me racontait cette horrible scène, je n'oublierai jamais les hurlements de cet homme, et la hideuse image de son supplice m'accompagnera jusqu'à ma dernière heure.

— Et vous n'avez pas essayé d'intervenir?

— Je n'ai pas osé. Les Sikhs étaient enragés. Ils vengeaient la mort d'Anderson, et nos hommes, au lieu de les retenir, les encourageaient. Impossible de rien faire. »

Après la prise du Chuckerwallah-Kothie, le Badshahbagh ne fit pas très-longue résistance. Dès le 9 au soir, maître de cette position importante, le général Outram put y établir trois batteries, dont les feux convergents tombaient sur le Kayserbagh, position centrale et dernier refuge de l'ennemi.

Dans la soirée de ce jour, M. Russell alla rendre visite à William Peel, blessé grièvement, et qui, — nonobstant des pronostics d'abord favorables, — devait, peu après, mourir de sa blessure, aggravée par un accès de petite vérole. En le quittant, il s'assit à la même table que le major Hodson, officier encore plein de vie, d'ardeur, d'espérances guerrières ; Hodson, quarante-huit heures plus tard, allait être mortellement frappé [1]. Que de braves, que d'éminents soldats cette guerre d'esclaves aura coûtés à l'Angleterre ! Ils ne figurent pas au bilan de ses pertes, tel que le donnent les statisticiens de la trésorerie.

La journée du 10 mars fut consacrée, tout entière, à s'établir dans les positions enlevées le 9, et à bombarder impitoyablement les points fortifiés où l'ennemi tenait encore. Sir Colin prodiguait les boulets pour économiser les hommes.

Ses troupes, — bien abritées dans les maisons et jardins clos compris entre le Vieux-Canal et le *Begum's Kothie*, — perçaient, l'une après l'autre, les murailles qui les sépa-

1. Voyez, sur ce brillant militaire, le quatrième de ces Récits.

Digitized by Google

raient de ce palais, transformé en forteresse. Les Anglais se dérobaient, en se frayant ainsi une espèce de chemin couvert, aux dangers d'un combat de rues qu'auraient rendu formidable les préparatifs de l'ennemi : des barricades dans toutes les rues, la plupart armées de canons; partout des fenêtres crénelées; partout des meurtrières pratiquées dans les murs; et, derrière tous ces abris, près de soixante mille Cipayes, appuyés par environ soixante-dix mille *nujeebs* ou soldats volontaires, — simples paysans armés il est vrai, — mais qui se battaient plus énergiquement et avec plus d'enthousiasme que les anciens soldats de la Compagnie.

Le lendemain, rien ne faisait prévoir de graves événements. L'affaire importante de la journée était un *durbar* (assemblée solennelle) préparé en l'honneur de S. A. R. Jung-Bahadour, qui arrivait enfin, ouvrier de la dernière heure. Les troupes du maharajah, établies sur la gauche de l'armée anglaise, menaçaient l'angle sud-ouest de Lucknow, le pont des Char-bagh, et cette partie de la ville qui s'étend au-dessous du *Bank's Bungalow*. Son Altesse en personne s'était annoncée, et avait fait demander, par l'entremise du colonel Mac-Gregor, un « salut royal. » Obligé de l'accorder, sir Colin se plaignait de l'extrême condescendance qu'on témoignait ainsi au souverain du Népaul. « Un officier d'artillerie, disait-il, proposer une telle dérogation à tous les usages!... Ne pouvait-il dire à ce Jung-Bahadour que, pendant les siéges, les salves de cérémonie sont interdites?... »

La réception devait avoir lieu à quatre heures. Tous les officiers disponibles, en grande tenue, entouraient le général en chef, lui-même en grand uniforme. D'épais tapis couvraient le sol de la tente, devant laquelle l'*Union-Jack* flottait déployé. Deux escadrons et deux canons étaient allés chercher l'Altesse népaulaise, qui se faisait attendre.

Vers quatre heures et demie, le bruit des canons, qui grondaient sans relâche depuis le matin, cessa tout à coup.

Digitized by Google

L'écho n'apportait plus sous la tente que le crépitement sec de la mousqueterie. A ces signes certains, on pouvait reconnaître l'assaut du *Begum's Kothie*.

Décidément, Jung-Bahadour prenait mal son temps, et les braves militaires condamnés à l'attendre rongeaient leur frein avec une impatience toujours croissante. Sir Colin lui-même avait l'air d'un chasseur qui prête l'oreille aux aboiements significatifs de la meute lointaine.

Justement alors, — dit M. Russell, — une certaine agitation dans la foule des *camp-followers*, et les « garde à vous [1] ! » lancés aux soldats qui formaient la haie, nous avertirent que le maharajah se décidait enfin à paraître. Bien lui en prit. Un quart d'heure plus tard, il risquait fort de trouver la tente vide.

Son Altesse arrivait, se prélassant à pas comptés et majestueux, accompagnée de ses frères et du capitaine Metcalfe, chargé du rôle d'introducteur et d'interprète. Un état-major ghourka suivait à distance. Nos yeux étaient fixés sur le prince, mais, au fond, nous étions tout oreilles, et ne pensions qu'à l'assaut.

Sir Colin vint jusque sur le seuil de la tente à la rencontre du maharajah, lui prit la main, et le fit entrer. Alors commença une série de révérences et de *salaams*, réitérés sans fin ni trêve, à mesure que le prince présentait au général en chef d'abord les Altesses ses frères, puis, un à un, tous ses grands officiers. Il s'écoula quelque temps avant que le général eût pu s'établir sur son fauteuil, placé au fond de la tente. Le prince ghourka était à sa droite, et avec lui tous les hôtes qu'il nous avait amenés. Les Anglais occupaient la gauche.

Le *durbar* était ouvert; il consistait en quelques discours fleuris que traduisait, avec un sérieux parfait, le capitaine Metcalfe, tandis que les Népaulais et les Anglais ne cessaient de s'examiner.

Les premiers étaient en général d'assez gros hommes, à faces de Kalmouk, hauts d'épaules, les jambes fortement arquées, richement vêtus d'une sorte d'uniforme d'ordre composite, mi-parti oriental et européen. Jung lui-même resplendissait comme une queue de paon étalée en plein soleil, et ses frères ne brillaient guère moins, il faut en convenir. Mais ce qui jetait plus de feux que toutes les joailleries du maharajah,

1. *Stand to your arms !*..

Digitized by Google

c'était son œil, dont la prunelle phosphorescente émettait je ne sais quels froids rayons, insupportables à contempler. Dans ce regard de tigre, que de cruauté, que de subtilité, que de ruse! Et comme il sondait, avide et brillant, toutes les profondeurs de la tente! « Voilà bien, murmurait un de mes plus proches voisins, le drôle le mieux conditionné qu'on ait jamais acquitté.... ou pendu. »

Le *durbar* durait encore lorsqu'arrive un des aides de camp, chargé par le général Mansfield d'annoncer à sir Colin que le *Begum's Kothie* est à nous. Nous avons peu de pertes à regretter. L'ennemi a laissé plus de cinq cents morts. Le *hourra* qui s'arrête sur nos lèvres, chacun l'a poussé au fond du cœur. Jung essaye de paraître charmé de cette nouvelle, que sir Colin lui communique avec une certaine vivacité.

Malgré tout, la conférence officielle avait duré trop longtemps, et quand les cornemuses écossaises se mirent de la partie, un vrai désespoir gagna l'assistance; mais pas un de nous n'osait bouger.

Enfin le général en chef et le maharajah se levèrent, et alors commença la présentation des officiers anglais à Son Altesse. Arrivant à moi :

« Désirez-vous, me dit sir Colin, être présenté au prince?

— Excellence, je n'en ai pas la moindre envie. »

J'échappai, par cette simple réponse, à la nécessité de presser une main qui a commis plus d'un meurtre.

Son Altesse et ses frères se hissèrent ensuite sur l'éléphant de cérémonie que le général avait mis à leur disposition, et dont j'admirais pour la première fois le *howdah* d'argent, le masque et la trompe, peints des plus vives couleurs, les formes massives qu'un harnachement somptueux semblait avoir incrustées d'or. Ce fut ainsi que, suivi de son cortége à cheval, Timur-Leng prit congé de nous!

Le *Begum's Kothie* était pris, le petit Imanbaragh fort menacé, le Kayserbagh en échec et bombardé sur deux de ses faces. C'était assez pour une journée. Le général en chef s'attendait à une résistance encore énergique; mais, le Kayserbagh dût-il tenir bon, la résistance qu'il pouvait offrir n'était plus qu'une question de temps. « Or, quelque temps qu'il nous prenne, j'aime encore mieux cela que de voir mes soldats dans les rues, exposés au feu des maisons. »

Digitized by Google

Ainsi parlait sir Colin Campbell, dans sa prudence tout écossaise.

Pendant que, le 12 et le 13 mars, fidèle à son système, il faisait canonner la seconde ligne de défense et occuper un à un tous les postes d'où l'on délogeait les Cipayes, M. Russell, avide d'informations, courait à cheval dans toutes les directions, visitant le Secunderbagh, le Shah-Nujeef, le Kuddom-Russoul, édifices épars le long de la Goumti (rive droite), et qui, lors de la première expédition de sir Colin (novembre 1857), avaient coûté de rudes combats. Cette fois, l'ennemi les abandonnait sans coup férir.

Un pont de bateaux jeté sur la rivière, non loin du Secunderbagh, lui permit d'aller rendre visite au général Outram. Le « Bayard de l'Inde, » — ainsi l'avait surnommé sir Charles Napier, — fit un excellent accueil au correspondant du *Times*, et, après l'avoir gardé toute une nuit sous sa tente, l'emmena, par mesure de bienvenue, dans une reconnaissance périlleuse qu'il allait faire du côté des deux ponts.

A un moment donné, cette double issue pouvait être, pour les opérations à venir, d'une importance majeure. En attendant, les ponts, bien barricadés, étaient aux mains des rebelles, qui occupaient aussi, en grand nombre, les maisons les plus voisines.

Dès que le général et ses compagnons se montrèrent dans une des rues que dominait le feu des Cipayes, ils furent exposés à une véritable grêle de balles que le « Bédouin de la presse, » déjà fait au péril, affronta bravement, mais dont on s'aperçoit qu'il garda quelque rancune au Bayard de l'Inde.

« Supposons, — lui disait-il assez raisonnablement pendant que la mousqueterie sifflait autour d'eux, — que vous succombiez ici, on dira, (et on dira vrai,) que votre mort est celle d'un soldat tombé en faisant son devoir, et couvert de lauriers glorieux; mais si le crâne de votre serviteur n'était pas de force à résister aux instances d'une de

Digitized by Google

ces balles, qui viendrait frapper à sa porte en lui demandant l'hospitalité, que dirait-on, je vous le demande?... Qu'il est mort en véritable imbécile, pour s'être fourré où il n'avait que faire, et qu'il s'en va couvert, non de lauriers, mais de ridicule. »

La différence, effectivement, méritait d'être prise en considération.

VII

Sac de Lucknow. — La Chasse aux rebelles.

Ce jeu fatal qu'on appelle la guerre a des chances tout à fait imprévues. Le programme du siége que nous racontons portait, à la date du 14, l'occupation du temple musulman (l'Imanbaragh), vers lequel, depuis quarante-huit heures, les assiégeants se frayaient péniblement un chemin parallèle à la rue principale de Lucknow, — la Huzrutgunj, — où Havelock avait fait jadis décimer sa colonne d'attaque, imprudemment engagée. L'assaut était annoncé pour le milieu du jour; on venait de déjeuner; et les officiers de l'état-major que la rédaction des ordres ne retenait pas à leur bureau fumaient tranquillement leurs cigares, quand une ordonnance parut, qui arrivait au galop, tenant à la main un papier plié en quatre. Un aide de camp passait quelques secondes plus tard. Le correspondant du *Times*, toujours aux aguets, crut devoir l'interpeller. « Eh bien! Norman?... l'Imanbaragh est à nous?... — L'Imanbaragh, mon cher?... Plaisantez-vous?... Nous sommes dans le Kayserbagh!... »

Rien de plus imprévu, et pourtant rien de plus vrai. Deux officiers du génie (le lieutenant-colonel Harness et M. Napier) venaient d'annoncer que les défenses exté-

Digitized by Google

rieures du Palais impérial étaient tournées, et la vive fusillade qu'on entendait dans cette direction prouvait que les assiégeants avaient pénétré dans la place. A travers les jardins encombrés de soldats, parmi les *doolies* qui revenaient du combat et rapportaient les blessés, gravissant des brèches, se glissant d'issue en issue, M. Russell, à qui l'excitation du moment faisait oublier ses principes de prudence, parvint bientôt jusque dans l'Imanbaragh, où sir Colin arrivait en même temps que lui, au milieu des immenses clameurs poussées par les troupes victorieuses. Le temple était jonché de débris. La joie farouche des soldats se donnait carrière, et, pêle-mêle, saccageait tout. Le pillage et les dévastations de Kertch revinrent à la mémoire de l'ancien « Criméen, » qui passa, haussant les épaules, et courut s'installer sur les terrasses de l'Imanbaragh. Un certain nombre de *pandies*, postés sur les toits des environs, y envoyaient bien encore, de temps en temps, quelques balles perdues; mais « ils étaient trop agités pour bien viser, » et notre observateur put examiner, en détail, le curieux tableau qu'il avait sous les yeux : devant lui, les dômes bombés, les clochers-coupoles, les toits pointus du Kayserbagh, où on se battait encore, où « la poudre parlait » à mots pressés; derrière la Goumti, sur la droite, les batteries d'Outram, tirant sans relâche, non pas sur le Kayserbagh lui-même, mais sur l'espace compris entre le Palais et les deux ponts, espace où s'entassaient les Cipayes en retraite; dans les cours del'Imanbaragh, aux pieds du spectateur, le désarroi d'une évacuation soudaine : vêtements, armes de tout genre, *tulwars*, mousquets à mèche, boucliers, etc., sur lesquels couraient de tous côtés les *highlanders* et les Sikhs, fouillant partout, pillant partout, et, de temps à autre, ramenant du fond de quelque retraite obscure, avec d'horribles cris de joie, quelque malheureux Cipaye, bientôt immolé.

M. Russell ne resta pas longtemps au milieu de ce tumulte sans intérêt, et descendit dans la Huzrut-gunj, main-

Digitized by Google

tenant encombrée de troupes anglaises, qui, haletantes de chaleur, bouillonnant d'impatience, attendaient l'ordre de marcher en avant. — « Savez-vous pourquoi on nous fait languir ainsi? » lui demanda le lieutenant Ingram, dont l'impatience semblait au comble. Peu d'instants après, arrivait l'ordre attendu, et presque au seuil de ce palais fatal où s'élançait le jeune officier, animé d'une ardeur fiévreuse, il allait tomber, frappé à mort.

Le correspondant du *Times*, dans cette bagarre périlleuse, marchait escorté de son fidèle compagnon « Pat Stewart. » Ce fut avec lui qu'évitant une barricade incendiée, — où deux canons, peut-être chargés, montraient leurs gueules noires au milieu des flammes, — il parvint, le long d'un mur crénelé, à une grande porte murée, dans laquelle un détachement de sapeurs venait justement de faire brèche. Le porche était encore encombré de briques et de gravois, mais, en somme, le passage était praticable. Une fois qu'on l'avait franchi, on se trouvait dans une des cours du Kayserbagh.

Au fond de cette cour, sous une porte intérieure percée dans le même axe, les sapeurs, lancés à toute course, disparurent comme l'éclair. « Attention ! disait un officier qui venait de rejoindre nos deux *promeneurs*.... Tous ces appartements qui entourent la cour sont encore pleins de Cipayes!... Je les vois,... je les entends!... » Il n'y avait pourtant pas à reculer. Les trois curieux s'élancèrent sur la trace des sapeurs. Vingt balles se croisèrent sur leurs têtes, vingt autres rasèrent le sol à leurs pieds; mais « hors d'haleine, et mourant de rire, » ils traversèrent sains et saufs l'espace ouvert. La seconde porte donnait accès dans une autre cour garnie de statues, plantée d'orangers et d'arbustes en fleurs, bordée de palais italiens, — petit paradis où l'enfer déchaîné prenait ses ébats. Un peloton de soldats en uniformes rouges, à peu près formé en bon ordre, envoyait ses volées à un ennemi invisible. Tout le reste était tumulte et chaos.

Digitized by Google

Tableau plus étrange et plus navrant ne se voit guère, — continue M. Russell, — mais il avait quelque chose d'enivrant.

Figurez-vous des cours aussi vastes que Temple-Gardens; tout autour, d'élégants pavillons revêtus de stuc et d'or, dont les fausses fenêtres sont, çà et là, décorées de peintures à fresques, tandis que de vertes jalousies et des tendelets à l'italienne protégent le double rang des croisées où l'air et le soleil peuvent pénétrer. Des statues, des candélabres, des fontaines, des massifs d'orangers, des aqueducs, des kiosques recouverts en métal bruni occupent ces riches *squares*.

Là, de tous côtés, dans toutes les directions, courent au hasard, avec de grands cris, soldats d'Europe, soldats indigènes, tirant aux fenêtres, d'où partent de temps en temps quelques mousquetades, quelques balles isolées. Devant chaque porte se presse un groupe ardent et avide qui cherche à l'enfoncer, tantôt à coups de crosse, tantôt en faisant sauter la serrure d'un coup de fusil. Quelques-uns de ces palais à colonnades, résidences des grands officiers de la Couronne, ont déjà livré passage aux assiégeants, qu'on voit courir le long des corridors; on s'y fusille encore de chambre en chambre. Des cris sauvages, le bruit des glaces qu'on brise, parfois un jet de fumée à travers les treillis des jalousies, disent assez ce qui s'y passe.

Parmi les orangers, dans les allées qu'ils abritent, gisent des Cipayes morts ou mourants, et les blanches statues sont parfois teintes d'un rouge suspect. Un de nos soldats, adossé contre une Vénus de marbre, au sourire impassible, aspire péniblement l'air qui manque à ses poumons, et chaque aspiration lui coûte un flot de sang. Une balle lui a traversé le cou.

Des officiers vont de çà, de là, courant après leurs soldats : promesses, menaces, rien n'y fait. La discipline n'existe plus. Par les portes enfoncées débouchent les pillards, chargés de butin, enivrés par la colère, altérés d'or. Châles, riches tapis, brocarts d'or et d'argent, écrins de pierreries, armes incrustées, vêtements splendides, ils plient sous le faix. Quelques-uns, chargés de porcelaines ou de glaces magnifiques, les brisent de dépit sur la dalle, et retournent chercher un butin de meilleur aloi. D'autres s'occupent à détacher des poignées d'épées, des canons de pistolets, des pommeaux de selles, des tuyaux de pipes, les pierreries qui les ornaient. Ceux-ci se traînent sous d'épais et lourds tissus, où, dans une

Digitized by Google

trame de métal précieux, s'incrustent des arabesques de perles. Ceux-là, prenant tout ce qui se trouve sous leurs mains, arrivent chargés de vases en bronze ou en jade, de tableaux, de monstrueuses terres cuites.

Sous les voûtes qu'on traverse pour passer d'une cour à l'autre, — toutes offrant à peu près le même spectacle, — une épouvantable odeur de *grillé* vous saisit parfois à la gorge. C'est quelque Cipaye tué à bout portant, dont les vêtements de cotonnade ont pris feu, et qui se consume lentement sous la flamme que son cadavre alimente.

.... Nous voici dans un véritable cul-de-sac, une cour étroite, dont un côté est occupé par des hangars ouverts. Là sont entreposées toutes sortes de voitures, calèches, coupés, *broughams*, — et des palanquins garnis de velours à franges d'or, — bref, un vrai magasin de carrosserie. De l'autre côté sont des entrepôts surmontés d'un étage de chambres, le tout bien clos et barricadé ; dans un recès passablement ombragé, une fontaine construite en pierre ; tout auprès, une porte donnant accès dans l'un des entrepôts dont il vient d'être question.

Cette porte, enfoncée par quelques maraudeurs, est demeurée ouverte. Nous entrons : une montagne de caisses, pleines à déborder, de porcelaines bien emballées et de vases énormes, de coupes, de gobelets, tous du plus beau jade. Quelques-unes ne renferment que des bouts de pipes, des cuillers, des tasses, des soucoupes, également en jade, et par conséquent d'un assez haut prix. Il y avait là, en fait de bric-à-brac et de curiosités, au moins une charge de chameau. Nous choisîmes, Stewart et moi, — ainsi que deux ou trois autres officiers qui s'étaient joints à nous, — quelques objets à notre convenance, que nous mîmes de côté autour de la fontaine. Bien nous en prit, car tout aussitôt, — dans l'hémicycle lumineux qui de l'arceau de la porte venait s'inscrire sur le pavé de la cour, — l'ombre d'un homme s'allonge : une baïonnette se montre d'abord, évidemment à la hauteur de l'œil, puis l'extrémité d'une carabine Enfield, puis, ne se hasardant qu'à bon escient, la tête d'un soldat anglais. « Qui vive?... amis?.. c'est entendu.... Arrivez, vous autres!... » Et trois ou quatre bandits, appartenant à un régiment de Sa Majesté la reine, entrent en scène au pas de charge : faces noires de poudre, buffleteries rouges de sang, poches gonflées de toute espèce d'objets de prix.

Le pillage s'organise alors sous nos yeux. La première

Digitized by Google

porte attaquée résiste à toute sorte d'efforts, jusqu'au moment où on fusille la serrure à bout portant. Nos hommes se précipitent, on entend un cri de joie : ils reviennent, rapportant à brassées des coffrets de fer, des écrins, des caisses. Ce sont des joyaux, des armes incrustées, des parures.

Un de ces gaillards, qui vient de faire sauter une charnière qu'on eût crue en plomb, — mais elle était en bel et bon argent, — tire de la boîte qu'elle fermait un bracelet d'émeraudes, diamants et perles, le tout de dimensions si extraordinaires, que je ne pouvais le prendre au sérieux. Ce devait être, pensai-je, quelque fragment de lustre à girandoles en pierres fausses. « Qu'en donne Votre Honneur? me dit-il. Je le lâche pour cent roupies, vaille que vaille. »

Malheur! trois fois malheur! je n'avais pas un *penny* dans mes poches, Stewart pas davantage, ni les autres officiers présents. C'est l'usage de l'Inde : le valet de chambre est chargé de la caisse. Le mien veillait avec un soin tout particulier sur mes poches, où il ne laissait jamais résider ni mohur d'or ni roupie d'argent.

« Voyons, dis-je à mon brocanteur, vous aurez vos cent roupies; mais je dois vous prévenir que si les pierres que voilà ne sont pas fausses, le bracelet vaut bien davantage.

— Soit, soit,... et tant mieux pour Votre Honneur.... Vraies ou fausses, je les lui laisse pour cent roupies.... Prenez, voici!

— Alors vous viendrez toucher ce soir à l'état-major,.... ou bien donnez-moi votre nom et le numéro de votre compagnie; je vous ferai passer cet argent.

— Ah! mais, Votre Honneur plaisante.... Est-ce que je sais où je serai ce soir?... Peut-être à tous les diables, avec une bonne balle dans le coffre.... Tenez, je me contenterai de deux mohurs[1] payés comptant, plus une bouteille de rhum fournie sur place.... Ce n'est pas un jour, vous comprenez, à faire crédit. »

L'axiome était incontestable, et toute discussion, d'ailleurs, tout à fait superflue. Le bijoutier improvisé remit dans leur écrin ces magnifiques émeraudes, dont le souvenir m'éblouit encore.... et ma fortune, du coup, se trouva manquée[2].

1. Le *mohur* vaut 32 shillings, soit 40 francs.

2. M. Russell a ouï dire que les pierres de ce bracelet, arrivées dans les mains d'un officier, ont été revendues par lui à un joaillier 7500 livres sterling (187 500 francs).

Digitized by Google

En nous quittant, au reste, — comme s'il avait eu quelques remords de sa rigueur commerciale, — cet homme prit, dans l'écrin, deux colifichets qu'il nous offrit à titre de bon souvenir, et à charge de revanche. Celui qui m'échut ainsi était un anneau de nez, orné de perles et de petits rubis. Stewart, plus heureux, fut gratifié d'un papillon, formant broche, dont les ailes étaient d'opale et de diamant.

Mais ceci n'était qu'un épisode. Pendant que nous débattions notre marché, le pillage prenait des proportions fantastiques. Les soldats entassaient dans la cour des vêtements brodés, de la vaisselle plate, des manteaux de brocart, des bannières, des tambours, des châles, des écharpes, des instruments de musique, des miroirs, des tableaux, des livres, des fioles de médecines, des lances, des boucliers, que sais-je encore? Un catalogue complet tiendrait vingt pages. Ivres de pillage, — jamais je n'ai mieux compris la valeur de ce mot, que j'avais entendu plus d'une fois, — ils brisaient les armes, pour ne garder que l'or et les pierreries des montures, et brûlaient les tissus d'or et d'argent dans un feu allumé tout exprès, afin de les réduire en lingots portatifs. Ils cassaient la porcelaine et le jade par pure fantaisie de destruction; ils crevaient les tableaux et les lançaient en lambeaux sur l'ardent brasier. Les meubles servaient à l'alimenter....

Peu à peu, une vingtaine de pillards se trouvèrent ensemble dans la cour envahie. La plupart étaient des Anglais; mais il y avait aussi quelques Sikhs. Plus d'une querelle s'élevait déjà, qui menaçait de mal finir. Les choses prenaient une physionomie de plus en plus sombre. Notre présence n'était d'aucune utilité, et comme un sapeur indigène vint justement à se montrer, nous nous emparâmes de lui pour faire transporter nos vases dans une autre cour. Tout s'y passait à peu près de même; mais elle était plus vaste, et, dès lors, on y courait moins de risques.

Le Kayserbagh était occupé, irrévocablement occupé; mais on se battait encore dans les rues de Lucknow, et plusieurs points plus ou moins importants, sur la rive droite de la Goumti (le grand Imanbaragh, la Muchie-Bhaoun, etc.), étaient encore occupés par les rebelles en force. Le général Outram, établi dans le Badshahbagh, tenait fermé le pont de fer (le plus à l'est, le pont infé-

Digitized by Google

rieur); mais le pont de pierre, situé à quelques cents mètres plus haut, était ouvert aux fuyards, qui s'y jetaient par milliers. Les batteries d'Outram leur envoyaient des boulets, et une fusillade bien nourrie se continuait dans cette direction; encore eût-il fallu, pour rendre la journée plus décisive, enlever le pont de fer, passer la rivière, et se placer, avec une partie de la division, sur la route même des fugitifs, tandis que le reste, avançant à l'ouest, irait leur fermer le *Stone bridge*. Par cette manœuvre, que la situation des choses indiquait nettement, on aurait décimé ces masses désordonnées et découragées. Peut-être aussi, à vrai dire, les eût-on réduites au désespoir, et une fois acculés, peut-être les Cipayes se fussent-ils décidés à combattre plus énergiquement. Quoi qu'il en soit, ce grand *coup de filet* ne fut pas même essayé. Sir Colin Campbell avait donné au général Outram des instructions positives : ce dernier ne devait traverser le pont de fer que si cela se pouvait « sans risquer la perte d'un seul homme. » Entre le général en chef et son vaillant collègue, il existait, sinon une mésintelligence absolue, du moins une certaine *roideur* qui ne permettait pas à sir James Outram de prendre sur lui une infraction formelle à des ordres si positifs. Il se sentait les mains liées, et laissa perdre, — au grand regret de sir Colin lui-même, — une occasion qui ne devait plus s'offrir, celle de frapper sur la masse des révoltés, qui allaient, une fois hors de Lucknow, se disperser en *guerillas* encore redoutables.

Pendant toute la journée du 14, et une partie du 15 mars, Lucknow fut livré au pillage, malgré la résistance obstinée d'un grand nombre de retardaires qui défendaient, çà et là, certains quartiers, certaines rues, certains édifices d'où il fallut successivement les déloger. Quand on parvenait à cerner quelqu'une de ces garnisons éparpillées, — comme cela eut lieu à l'*Engine-house*, un peu au-dessous du Chuttur-Munzil, près de la Goumti, — on les mitraillait, on les fusillait en masse. Trois ou quatre cents d'entre eux pé-

Digitized by Google

rirent, à l'*Engine-house*, sans qu'on fît quartier à un seul. M. Russell, toujours aux avant-postes, prit part, le 16, à l'expédition envoyée contre la Résidence et le grand Imanbaragh, défendus encore par des révoltés pourvus de canons et abrités derrière des barricades qu'il fallut enlever à la baïonnette. Plus d'une poignée de mitraille, plus d'une balle isolée passèrent à quelques pouces de l'intrépide observateur, qui n'en prenait pas moins ses notes, le cigare aux lèvres, sous un ciel embrasé, dans une atmosphère infectée par la décomposition des cadavres, qui de tous côtés gisaient au soleil. On ne faisait pas encore quartier, et certains exemples de férocité individuelle déshonorèrent la victoire aux yeux mêmes des vainqueurs. Les fusiliers du Bengale venaient d'occuper la porte du grand Imanbaragh, donnant sur la place qui sépare ce temple du Hosseinabad. « Un enfant kaschmyrien arriva au poste, conduisant par la main un vieillard aveugle, et, se jetant aux pieds d'un officier, implora sa protection. L'officier, — je le tiens de ses camarades, — prit son *revolver*, et, le dirigeant vers la tête du suppliant, lâcha la détente : *Shame! shame!* (honte! honte!) criaient les soldats. Le coup ne partit pas. L'officier arma de nouveau son pistolet, dont la capsule refusa encore service. Une troisième fois la détente fut pressée, une troisième fois l'arme rata. A la quatrième seulement, — il avait eu, à trois reprises, l'occasion de se laisser fléchir, — le noble officier en vint à ses fins! Le sang qui battait dans les veines de l'enfant ruissela aux pieds de son meurtrier, tandis que les assistants poussaient une clameur indignée[1]. »

On se battait encore, le 18 mars 1858, mais le pillage était arrêté. Des postes, établis aux extrémités des rues, faisaient rendre gorge aux déprédateurs qui circulaient chargés de dépouilles ; la plupart étaient des valets de camp qui s'étaient abattus, comme des vautours, sur la grande

1. *My Diary in India*, tome I, page 348.

Digitized by Google

cité presque morte. La Begum, avec son fils Brijeis-Kuddr et le fameux moulvie de Fyzabad, était restée jusqu'alors à la tête de cinq ou six mille hommes, campés autour du Moosabagh, vaste palais entouré de jardins et ceint de fortes murailles, situé à l'extrémité occidentale des faubourgs, bien au delà du grand Imanbaragh et du Hosseinabad. Sir Colin conçut, un moment, l'espoir de les enlever au moyen d'une triple expédition, qui, si elle était menée avec ensemble, devait tourner la position, et fermer toute chance à la retraite de ces chefs de la Révolte, soit qu'ils voulussent fuir à l'ouest, soit que, traversant la rivière, ils songeassent à se jeter vers le nord. Mais pour l'agilité, la dextérité des retraites, les Cipayes en remontrent aux Anglais. Comme à travers les réseaux d'un filet mal tendu, la Begum et ses adhérents se dérobèrent aux trois détachements envoyés pour les envelopper. Les *bays* (cavalerie) que commandait le brigadier Campbell, et qui devaient fermer le côté sud du Moosabagh, ne mirent ni assez de promptitude dans leur marche, ni assez de décision dans leurs attaques. Le prétendu roi d'Oude, sa mère, et le prêtre fanatique qui, de tous les chefs de la Révolte, a déployé le plus d'instinct militaire, s'échappèrent ensemble, et on sut bientôt qu'ils étaient dans le Rohilcund, à la tête de plusieurs corps d'armée encore en état de tenir la campagne.

Lucknow pris, l'Oude n'était point rentré sous le joug; les grands chefs féodaux se maintenaient dans leurs « forteresses de boue[1], » et attendaient, pour se soumettre, des indications précises sur le sort qui leur était réservé par l'Angleterre victorieuse. De tous côtés erraient des bandes armées, levant les impôts au nom de l'insurrection. La Begum était à Bithowlee, sur la Ghogra; Koer-Singh battait le district d'Azimghur; un ancien *chuckledar* de

1. *Mud-forts*. Cette expression revient à chaque instant sous la plume de M. Russell.

Digitized by Google

l'Oude, Mehndie-Hossein, rassemblait à l'ouest, dans le Goruckpore, des forces qu'on disait formidables. Nana-Sahib était du côté de Calpee. Aussi fallut-il bientôt rompre l'armée en plusieurs colonnes volantes qui, sous les ordres de sir Hope Grant, du général Rose, etc., marchèrent de tous côtés pour balayer le pays[1]. M. Russell, atteint d'une forte dyssenterie, resta au quartier général de Lucknow, jusqu'au jour où sir Colin Campbell quitta la capitale conquise, après y avoir installé le *commissioner* Montgomery. On était alors à la moitié d'avril. Le général en chef revenait à Cawnpore, d'où il allait bientôt, à la tête de forces respectables, se porter sur Futtehghur. Là, le brigadier Walpole, — qui, soit dit en passant, avait essuyé un rude échec devant un de ces « forts de boue » si dédaignés[2], — vint le rejoindre avec sa colonne. Le 27 avril, les deux généraux passèrent ensemble le Gange et pénétrèrent dans le Rohilcund. Deux jours après, le correspondant du *Times* reçut, à l'intérieur de la cuisse, un coup de pied de cheval qui allait lui rendre fort pénible le reste de la campagne. Cet accident le réduisit bientôt à ne plus marcher qu'en *doolie*, et parfois, quand le *doolie* manquait, à monter dans le *howdah* de quelque éléphant, ressource extrême dont il parle avec une rancune amère. De plus, il dut être saigné plusieurs fois, couvert d'emplâtres, bref, traité de telle sorte que sa constance à marcher en avant, son rôle d'informateur public, sa curiosité qui le maintenait toujours en tête du long cortége formé par les troupes, prennent vraiment des proportions héroïques.

1. Avant cette dislocation, en avril 1858, l'armée de sir Colin Campbell se composait (d'après les états officiels que cite M. Russell dans l'Appendice de son *Diary*) de 18 278 hommes de toutes armes, dont 1745 soldats ou officiers d'artillerie, 865 du génie, 3169 sabres et 12 498 baïonnettes.

2. Roya ou Royea, défendu par Nerput-Singh, un des chefs rebelles. Un des plus brillants officiers de l'armée anglaise, le jeune Adrian Hope, périt misérablement devant cette bicoque, imprudemment attaquée de front.

Digitized by Google

Arrivé à Shahjehanpore, sur la route de Bareilly, le corps d'armée de sir Colin Campbell y fit halte, le 1er mai. On venait d'apprendre le désastre du vieux général Penny, tombé dans une embuscade de nuit, et tué par les rebelles dans les rangs desquels son cheval l'avait emporté[1]. Il fut, en conséquence, décidé que Shahjehanpore demeurerait occupé pendant qu'on marcherait en avant. Les colonels Hale et Percy Herbert y furent laissés avec quelques troupes, établies, tant bien que mal, dans la prison de la ville, le seul bâtiment propre à recevoir garnison que Nana-Sahib eût laissé debout dans cette place, quittée par lui quelque temps auparavant. Le 2 mai, sir Colin Campbell se remit en route dès le matin. Il venait d'arriver à Tilhour (à douze milles de Shahjehanpore) quand le vent lui apporta un bruit de grosse artillerie. A peine avait-il perdu de vue Shahjehanpore que l'habile et obstiné *moulvie* de Fyzabad était accouru, menaçant la petite garnison dont nous avons parlé. Cette manœuvre, si hardiment conçue et si adroitement exécutée, fit froncer le sourcil du général en chef; mais il comptait sur l'énergique résistance des vaillants soldats qu'il avait laissés derrière lui, et continua flegmatiquement à marcher sur les rebelles, qui, disait-on, voulaient lui disputer Bareilly. Les espions racontaient qu'il y avait là 30 000 fantassins, 6000 cavaliers, et quarante pièces de canon.

1. Cette affaire eut lieu près d'Oosaite, sur la route de Budaon, dans un endroit nommé le Kukrowlie. La colonne du général Penny était de 1550 hommes, dont 553 Anglais, un bataillon de Belouchies, quelques fantassins du Pendjab et 250 cavaliers du Moultan. Il menait avec lui six pièces de campagne. Plusieurs officiers furent grièvement blessés dans ce combat, qui eut tous les caractères d'une surprise.

Digitized by Google

VIII

Pen-of-War au combat. — Derniers jours de l'insurrection.

Cette affaire de Bareilly (5 mai 1858), — où, faute d'informations suffisantes, sir Colin Campbell devait voir, encore une fois, lui échapper les rebelles, alors qu'il se croyait certain de frapper un grand coup, un coup décisif, — n'est pas, en elle-même, plus intéressante que vingt autres combats livrés à cette époque, ou dans les mois qui suivirent, aux sept ou huit principales fractions de l'armée insurgée, qui parcouraient le pays dans toutes les directions.

Les vaincre, si elles avaient voulu combattre en rase campagne, rien de plus facile; mais les traquer, les surprendre, les acculer, telle était la mission des généraux anglais, et il faut convenir qu'elle n'était pas des plus simples. La connaissance imparfaite des localités, les divergences des rapports d'espions[1], les chaleurs excessives qui tuèrent plusieurs centaines de soldats européens, les terribles orages de l'Inde, ces *tempêtes de sable*, comme on les appelle, où le simoun balaye devant lui des montagnes d'une poussière qu'on dirait empoisonnée, voilà ce

1. La veille de la bataille de Bareilly, par exemple, plusieurs rapports signalaient la présence à Furreedpore de plusieurs corps ennemis, bien pourvus de canons. Un voyageur qui arrivait de cette ville déclara qu'il n'y avait laissé ni un soldat ni une pièce d'artillerie. Le mensonge parut flagrant, et le quartier-maître général fit raser les sourcils, la barbe et les cheveux de l'imposteur, à qui on administra ce que les Anglo-Indiens appellent « un *backshish* (gratification) de bambou, » savoir une forte bastonnade. Le lendemain, il fut constaté que lui seul avait dit vrai. (*My Diary*, t. I, p. 407.)

Digitized by Google

qui, mieux que leurs fusils et leurs canons, protégeait les Cipayes, favorisés d'ailleurs par le concours tacite des populations indigènes.

Il a fallu plusieurs mois consécutifs, — et plus d'expéditions encore que de mois, — pour arriver peu à peu à les refouler vers la frontière du nord, à les chasser vers le Népaul, à les fatiguer, les réduire en détail : œuvre complexe dont nous n'aborderons pas le récit.

Ce qui nous ramène à Bareilly, c'est le souvenir que nous a laissé le récit de cette bataille (ou de ce combat) tel qu'il se trouve dans le *journal* du courageux Correspondant. Jamais M. Russell, jamais *Pen-of-War* n'avait couru de telles chances ou vu la mort de si près.

Ses impressions furent vives; elles ont chaudement coloré la chronique de cette journée, mémorable à ses yeux. Nous nous permettons, tout en lui laissant la parole, d'abréger quelque peu sa vive et pittoresque narration.

Nous marchons, — dit-il, — sur Bareilly, par une chaussée élevée au-dessus du plat pays ; on l'a ainsi construite pour la mettre à l'abri des inondations. La plaine est coupée de nombreux *nullahs* (ravins), ce qui gêne, en bien des endroits, les évolutions des troupes régulières. Le colonel Jones, qui vient pour prendre la ville à revers, est, on le suppose, à une journée de marche. Bareilly se trouve donc bloqué sur deux faces ; mais il reste deux côtés par lesquels la plus grande partie des rebelles pourra s'échapper, attendu qu'ils ont une cavalerie bien plus nombreuse que la nôtre.

J'ai dit ce matin à mon *syce* qu'il eût à tenir mon cheval toujours à portée de la litière où je voyage. Alison et Baird [1] ont donné des instructions analogues à leurs serviteurs. L'ennemi a des milliers de *sowars*, nous avons seulement quelques centaines de cavaliers. Notre ligne de marche sera très-longue, très-imparfaitement protégée. Les indigènes aiment beaucoup les attaques de flanc et d'arrière-garde. Notre position spéciale nous expose particulièrement, car nos porteurs, en

1. Les deux premiers aides de camp de sir Colin Campbell, tous les deux malades, le dernier de la petite vérole.

Digitized by Google

butte aux insultes des soldats qui encombrent la chaussée, s'écartent volontiers, et prennent à droite ou à gauche, à travers champs, sur les flancs de la colonne.

Les mouches me persécutent, la poussière m'étouffe, la chaleur m'abat. Le sang qu'on m'a ôté, les récentes piqûres des sangsues, le vésicatoire posé récemment à l'intérieur de ma cuisse, viennent ajouter à mes souffrances. La belladone a perdu son influence calmante sur les douleurs du membre si rudement atteint. — Je ne vois, par l'interstice de mes rideaux, que les jambes des chameaux, des chevaux, des éléphants et des hommes, comme perdus dans un nuage de poussière. Pas d'arbres au bord de la route, un soleil de feu! Mes sensations sont à peu près celles d'un homme qu'on étoufferait dans un bain de boue. Les haltes fréquentes de la colonne sont *agaçantes* au dernier point. Quelques coups de feu à l'avant-garde.... Je m'informe : c'est une patrouille ou un piquet ennemi auquel on vient d'enlever un canon destiné à balayer la route. Un escadron ou deux de carabiniers sont dans les champs à ma gauche, et se dirigent vers des bois qui bordent la plaine richement cultivée. Un nuage de fumée s'élève à la base d'un bouquet d'arbres. Arrive un boulet de l'ennemi, qui ricoche dans la direction de ma litière, au grand émoi des *camp-followers* occupés à récolter les champs de légumes. Second coup de canon. Les carabiniers se retirent au petit trot hors de la ligne du feu. Sir Colin passe, suivi d'un état-major peu nombreux et d'une pièce attelée. L'ennemi semble les prendre pour but. Tout à coup, cependant, son feu cesse. Je regarde, penché hors de mon *doolie*, et je vois notre infanterie qui se développe sur les côtés de la route. On aperçoit, à travers les arbres, quelques blanches maisons : *Bareilly hai, sahib!* me disent mes porteurs.

Un officier passe près de moi et m'aperçoit dans le *doolie:* « Dites-moi, Russell, savez-vous où est Tod Brown[1]?... Le *chef* (général en chef) demande un gros canon.... L'ennemi est bien retranché, il paraît nombreux; sir Colin, avant d'aller à lui, veut le régaler de quelques boulets.... Il y a des masses de cavalerie sur nos deux flancs.

J'avais vu Tod Brown, une heure auparavant, cherchant à se frayer un passage à travers les chariots et l'infanterie qui

1. Officier d'état-major attaché à l'artillerie.

Digitized by Google

encombraient la route. Je le dis à mon questionneur, qui me quitta pour continuer ses recherhes.

La chaleur devenait de plus en plus écrasante. A chaque instant des soldats européens se trouvaient mal, et je les voyais emporter. Le major Metcalfe m'avait donné le matin, fort obligeamment, deux bouteilles de vin de France; j'en fais porter une tasse à un pauvre diable étendu près de ma litière. On lui ingurgite le vin, non sans difficulté, car il avait déjà les dents serrées et la langue collée au palais. Il reprend quelque peu connaissance, me regarde et me dit : *Dieu vous récompense!* puis il fait un effort pour se relever, aspire l'air avec peine, et retombe.... mort.

La route s'encombre de plus en plus. Ma litière subit de rudes chocs, et menace de rouler en bas de la chaussée. J'aperçois sur notre gauche un petit bouquet d'arbres qui me semble à un petit quart de mille, et où nous serions à l'ombre. Tout autour, dans les champs, nos valets de camp continuent à piller les légumes, les salades, les grains de toute espèce qui semblent abonder en ce fertile pays. Ce bouquet de bois, si attrayant de loin, n'est en somme qu'un groupe de bambous et d'autres arbustes donnant peu d'ombrage. Nous nous y installons, cependant, et nos porteurs se dispersent dans les bambous pour y bavarder et y dormir tout à leur aise.

De l'armée, plus de vestige; elle a disparu comme si un gouffre se fût ouvert sous elle. Nos troupes sont dans les ravins en avant de nous, et peut-être aussi dans la plaine à droite, dont la chaussée nous isole; derrière nous, assez loin, l'arrière-garde et les bagages. Çà et là des nuages de poussière indiquent la marche d'un corps de cavalerie. Grâce à nos moissonneurs, le paysage a l'aspect paisible de ceux d'Angleterre au temps des récoltes; mais le soleil nous avertit que nous ne sommes point dans le comté de Kent.

Toutes mes plaies piquent ferme. J'ai, l'un après l'autre, dépouillé tous mes vêtements, sauf ma chemise, et je demeure haletant au fond de mon *doolie*. Une demi-heure se passe ainsi dans une espèce de rêverie nuageuse et troublée. J'ai cessé de m'étonner de toutes ces lenteurs inexplicables. Un bruit de mousqueterie me réveille. Je regarde, penché à ma portière, et je vois une longue ligne de *highlanders* en avant de nous, qui, paisiblement, fermes à leur poste, les yeux fixés au loin, tiraillent isolément.... sur quoi, je ne puis le deviner; on entrevoit, cependant, quelques troupes indigènes défilant en avant

Digitized by Google

d'eux dans le lointain. Le feu, soudainement ouvert, s'éteint tout à coup.

« Qu'y a-t-il donc? demandai-je à Baird.

— Ah! je n'en ai pas la moindre idée.... On tire.... voilà tout.... Quelle damnée chaleur!... Je me sens mourir.... »

Suit une longue pause. Je regarde une ou deux fois vers la route, cherchant des yeux quelques symptômes de marche en avant; puis le sommeil me gagne.... Quels rêves je fis, je ne m'en souviens guère; mais le réveil.... oh! je me le rappelle bien. . . . . .

Une clameur, des cris étourdissants à mon oreille; mon *doolie* brusquement soulevé retombe à terre : *Sowar! sowar!* criaient mes porteurs. Je les vois gagner pays tout effarés. Les *camp-followers*, en grand désordre, galopent tous vers la route; hommes, animaux, battent le sol de leurs pieds tumultueux; les éléphants jettent des cris aigus; les chameaux, le cou tendu, allongent leur trot irrégulier. Chevaux, ânes, femmes, enfants, une véritable marée déferle, blanche et rapide, vers la chaussée en relief : bref, une panique monstre; puis,— ciel miséricordieux! — à quelques centaines de mètres, un grand flot de blancs *sowars*, le sabre haut et brillant au soleil! L'air ébranlé s'emplit de leurs cris et de leur galop sonore; sur leur passage, les *camp-followers* tombent, la tête fendue, les bras sanglants, et l'aile gauche de cette cavalerie enragée arrive en droite ligne vers le bouquet d'arbres qui nous abrite!...

Un clin d'œil suffit pour embrasser un tableau que la langue ou la plume serait une bonne heure à rendre incomplétement.

En ce moment mon fidèle *syce*, — la sueur perlant sur sa face noire, — accourait vers la litière, et tirait après lui mon cheval, qui se défendait et se cabrait; le brave homme poussait des gémissements à fendre l'âme. A peine pouvais-je me mouvoir dans le *doolie*. Je ne sais donc comment je m'y pris, mais enfin je trouvai moyen, aidé par le pauvre Ramdeen, de me mettre en selle. Je crus enfourcher une plaque de fer rougi. La peau de ma cuisse, brûlée par les vésicatoires, se détacha et roula sur elle-même comme un parchemin qu'on approche du feu. Les piqûres de sangsues se remirent à couler. Le fer des étriers me paraissait du charbon incandescent.... La mort semblerait douce auprès d'une torture pareille.

Digitized by Google

Je n'avais sur moi, — je l'ai dit, — que ma chemise, Pieds et jambes nus, la tête découverte, escorté de Ramdeen, qui avait saisi la courroie d'un de mes étriers et poussait le cheval autant par ses cris qu'avec la branche épineuse dont il lui labourait les flancs, je traversai la plaine sous cet effrayant soleil. Je me trouvai bientôt dans un tohu-bohu d'animaux empêtrés les uns avec les autres, et quand je vis une compagnie de *sowars* se ruer sur nous, je dis adieu à toute espérance. Ramdeen poussa un cri et, jetant par-dessus son épaule un regard effrayé, lâcha tout à coup mon étrier, puis disparut. Je suivis la direction de son regard, et aperçus un grand coquin à barbe noire, accompagné de trois *sowars*, qui venait droit à moi. Je n'avais ni sabre ni pistolets. Précisément alors un pauvre *doodwallah*[1], menant sa bête par l'anneau passé dans le nez, se jeta en travers de moi et, voyant le *sowar* si près, se coula sous le ventre du chameau. Prompt comme la pensée, le *sowar* fit passer son cheval autour de l'obstacle qu'on lui opposait ainsi, et au moment où l'homme baissé se redressait, je vis, comme on voit l'éclair, le *tulwar* levé fondre sur sa tête. La lame traversa les deux mains qu'il avait machinalement portées en l'air pour parer le coup, et avec un faible cri de *Ram! Ram!* qui s'éteignit au fond de sa gorge, le chamelier tomba tout à côté de moi, la tête fendue jusqu'au nez.

Je compris que mon heure était arrivée. Mes talons nus ne produisaient aucun effet sur les flancs de mon cheval essoufflé. J'entrevis bien un nuage de poussière et un groupe d'hommes qui, de la route, venaient sur nous; mais au même moment je ressentis une douleur poignante, et il me sembla que deux éclairs jaillissaient de mes yeux. Cependant un sentiment net de la situation me restait encore : je compris que je venais d'être sabré; je portai ma main à ma tête, et la retirai non ensanglantée.... Alors me vint un rêve joyeux, qui tout à coup me transporta dans mon pays. J'étais en pleine chasse, la meute aboyait autour de mon cheval lancé au galop; mais je ne pouvais plus me tenir en selle, un brouillard passait devant mes yeux, et tout ce qui me revient de mes sensations à cette minute même, c'est que je faisais un délicieux plongeon dans les fraîches eaux d'un lac, où j'enfonçais à des profondeurs inouïes; puis les eaux pénétraient dans mes pou-

1. *Dood*, chameau; *dood-wallah*, conducteur de chameaux.

Digitized by Google

mons avec ce bruit particulier qu'elles font à l'issue évasée d'un étroit conduit.... et je me sentis étouffé....

En recouvrant mes sens, je me trouvai sur le bord de la route, couché dans un *doolie*. Tout ce qui m'était arrivé me faisait l'effet d'un rêve. Je voulus parler; ma bouche était pleine de sang. De violents spasmes dans les poumons me firent expectorer, pendant une heure et plus, des mucosités sanguinolentes. Des médecins m'ont dit depuis — ce que j'ignorai dans le moment — qu'un de mes poumons ne fonctionnait déjà plus, et que, sans l'événement qui détermina cette évacuation abondante, je serais infailliblement mort, non d'un coup de sabre, mais d'un coup de soleil.

A cette même journée de Bareilly, un incident caractéristique faillit priver l'armée anglaise de son général. Ce fut une charge de ces guerriers fanatiques qu'on appelle *ghazies*. Les ghazies sont liés par un serment religieux; d'avance ils ont fait le sacrifice de leur vie quand ils marchent contre les infidèles. Ceux-ci, coiffés de turbans verts, ceints d'écharpes vertes, arrivèrent, le *tulwar* en main, la tête abritée sous le bouclier, ayant au doigt l'anneau d'argent sur lequel est gravée une sentence du Coran. Ils criaient : *Deen! deen!* (la foi! la foi!) et se livraient à des danses frénétiques.

Leur charge inattendue fut si rapide que sir Colin Campbell eut à peine le temps de commander aux grenadiers de son escorte de recevoir ces gens à la baïonnette. Quelques soldats, malheureusement, perdirent la tête et firent feu. A la faveur du désordre, les ghazies pénétrèrent derrière les soldats du 62e jusqu'au groupe de l'état-major, et quelques officiers, arrachés de leurs chevaux, faillirent être mis en pièces.

Des ghazies, deux ou trois échappèrent. Leur chef ou champion était arrivé, avec des cris de défi et à travers les balles, jusqu'à un mètre de la ligne formée par les soldats. L'un de ceux-ci fit un pas en avant, et, lui appuyant sa carabine entre les deux yeux, lui cassa la tête à bout portant.

Digitized by Google

Tout semblait fini quand le regard de sir Colin Campbell, errant sur cette scène de carnage, rencontra celui d'un ghazie étendu à terre et qui faisait le mort, mais dont la main serrait étroitement le manche de son sabre : « Piquez-moi cet homme-là! » dit froidement le général. Un grenadier exécute l'ordre : la pointe de son arme s'engage sans pouvoir le percer dans l'épais tissu de coton maillé qui protégeait la poitrine du ghazie, et celui-ci se relève par un élan de bête fauve ; mais un Sikh, qui se trouvait là par hasard, d'un revers de son sabre bien affilé, fait rouler aux pieds de sir Colin la tête de son féroce ennemi.

La chance avait définitivement tourné contre M. Russell, déjà malade et blessé deux fois. Après une dizaine de jours passés à Bareilly, — que les rebelles avaient évacué, — il rebroussa chemin avec l'état-major, et, non sans dangers nouveaux, non sans fatigues nouvelles, se retrouva, le 24 mai, à Futtehghur.

De là seulement il put se mettre en route pour Simla, où les médecins l'envoyaient respirer l'air vivifiant des montagnes. Ce fut à cette occasion qu'il vint à Delhi et fut admis à contempler, dans sa misérable déchéance, le vieillard à peu près idiot en qui se sera éteinte la dynastie mogole[1]. Il en partit le 10 juin, et trois jours après il était au bord de cette fraîche zone qui enveloppe au nord les plaines brûlantes de l'Hindoustan.

Son séjour à Simla, interrompu par deux excursions dont le récit offre de curieux détails, dura jusqu'au 6 octobre.

A cette époque, lord Clyde (sir Colin Campbell) préparait une nouvelle expédition contre ceux des grands feudataires de l'Oude qui n'avaient pas encore déposé les armes. M. Russell, bien rétabli et nullement rebuté par ses mésaventures de guerre, courut rejoindre l'état-major.

1. Nous avons donné plus haut (p. 34 et 35) les curieux détails de cette entrevue.

Digitized by Google

Sur sa route se trouvaient Meerut, Agra, Mynpoorie, qu'il visita pour la première fois, et Cawnpore, qu'il revit avec de moins sombres préoccupations. D'Allahabad, où le 23 octobre il reprenait sa position quasi-officielle auprès de lord Clyde, il commençait, le 1er novembre, une seconde campagne qui dura deux mois.

Cette « chasse aux taloukdars, » — lui-même l'appelle ainsi. — fut un tissu de mécomptes quotidiens, de fausses manœuvres, d'avortements stratégiques. L'ennemi était partout et n'était nulle part. Tantôt il offrait la bataille et disparaissait au moment où l'on croyait en venir aux mains, tantôt la forteresse où l'on pensait avoir cerné quelqu'un de ces chefs rebelles, — Bene-Madhoo, Mehndie-Hoosein, Tantia-Topee, ou tout autre, — se trouvait évacuée de nuit par ces insaisissables fuyards. Cependant, au prix de marches et de fatigues énormes, on repoussait peu à peu les insurgés vers le nord, et les postes de police, établis derrière l'armée dans chacun des districts qu'elle venait de balayer, replaçaient le pays sous l'autorité britannique.

Un moment vint où les corps insurgés furent rejetés derrière la Ghogra. Les soumissions individuelles commencèrent dès le 18 novembre ; les fiers *zemindars* venaient, l'un après l'autre, faire leur traité de paix. La misère sévissait dans les rangs des rebelles. On savait, par vingt rapports d'espions, que de graves dissensions s'étaient glissées parmi leurs chefs.

Enfin, après un dernier combat (30 décembre 1858), le dernier corps qui restait en deçà de la Raptie fut rejeté derrière ce cours d'eau, et se trouva ainsi sur le territoire du Népaul.

Allié plus fidèle et moins indécis, Jung-Bahadour n'aurait pas eu grand'peine à dissoudre ce qui survivait de ces bandes amoindries et désorganisées ; mais soit inertie, soit pour témoigner au gouvernement anglais qu'il ne se regardait pas comme assez largement payé de ses services passés, soit enfin, — ce qui est moins probable, — par

Digitized by Google

un reste de compassion pour des hommes de même race et de même religion que lui, le maharajah ne prit aucune mesure sérieuse contre les insurgés réfugiés dans ses États.

Pénétrer au delà de la frontière anglaise était une mesure grave. Lord Clyde ne se croyait pas autorisé à la prendre sans consulter le gouverneur général. Une chute de cheval était d'ailleurs venue tempérer son ardeur, et lui rendait le repos fort nécessaire. Aussi, dès la première quinzaine de janvier, après avoir reçu à merci plusieurs des principaux chefs rebelles, — mais sans s'être saisi du Nana, dont on avait presque constamment suivi la trace dans les derniers jours de l'expédition, — il reprenait la route de Lucknow, où M. Russell se sépara de lui, définitivement, le 18 janvier 1859.

Sa mission était terminée, et, parti le 3 mars de Cawnpore, il courut à Calcutta s'embarquer pour le *home, sweet home*, après une année qui doit compter au moins double dans les états de service de « Plume-de-guerre[1]. »

L'impression générale que traduit son *journal*, et que, de retour en Angleterre, il paraît avoir conservée, est celle d'une surprise découragée. Bien évidemment, il ne s'attendait point à ce qu'il a vu. Bien évidemment aussi, ce qu'il a vu ne lui a point laissé sur l'avenir de l'empire anglo-indien des espérances trop flatteuses. Quelques vérités, bien constatées par lui, attestent à ses yeux la fragilité de cette immense construction.

La première est celle-ci : sans le concours des populations indigènes elles-mêmes, les Anglais ne pourraient pas se maintenir dans l'Inde. Supposez que les Sikhs et les Ghourkas eussent refusé de marcher, la Révolte des Cipayes n'eût pu être domptée ; elle l'eût été difficilement, même avec l'aide des Sikhs et des Ghourkas, sans les services actifs de quelques puissants *rajahs*[2] demeurés fidèles à

1. *Pen-of-War;* nos lecteurs connaissent maintenant le surnom populaire donné à M. William Russell.

2. Le rajah de Puttiala, celui de Jheend, etc.

Digitized by Google

une cause qui leur était étrangère. Ces misérables *camp-followers* eux-mêmes, ces valets de camp, porteurs d'eau, porteurs de litières, marchands de lait, faucheurs, chameliers, cornacs d'éléphants, que l'Anglais hautain et brutal injurie ou frappe à tort et à travers, sont les agents indispensables de sa puissance. « Sans eux, disait un sergent à M. Russell, nous ne tiendrions pas huit jours la campagne. » Par un simple acte de mauvaise volonté, purement passive, et, à plus forte raison, par cet abandon collectif de toute industrie, de toute activité (*dhurna*), que se sont quelquefois imposé les habitants d'une ville ou d'un district tout entier, l'Inde se débarrasserait, sans coup férir, de ses maîtres.

Ces maîtres, elle les hait sans les comprendre. Les deux races juxtaposées sont une énigme l'une pour l'autre.

L'Anglais ne peut se faire à ce calme du fatalisme oriental qui laisse si peu d'essor à la volonté, à l'activité humaine. Lui, l'homme glouton du Nord, il méprise ce sensualisme subtil qui se nourrit de parfums, de rêverie, de paresse et de voluptés. Lui, l'aristocrate laborieux, armé, dompteur d'hommes et d'animaux, écuyer, boxeur, rameur, orateur, voyageur, il prend pitié de cet autre aristocrate bien autrement fier, qui de ses pieds sacrés dédaigne de toucher le sol immonde, pour qui tout travail est une œuvre servile, tout trafic une souillure, tout effort un supplice infamant. Diplomate courtois et rusé, dont les lèvres distillent le miel au moment même où sa main cherche, sous le *cummerbund* de soie, le khanjiar empoisonné dont il va vous frapper, l'Hindou, par sa duplicité, révolte, exaspère l'honnêteté farouche de John Bull, qui oublie, en s'indignant, de combien de promesses violées, de combien de traités menteurs, de combien d'attaques imprévues, de corruptions largement payées, se compose le pouvoir qu'il est appelé à maintenir.

Aux yeux de l'Hindou, qu'est-il donc? Pas même un

Digitized by Google

homme; une créature étrange,— un orang-outang, si l'on veut, très-perfectionné, — qui sait se battre, envoyer des boules de feu qui tuent de très-loin, faire marcher des voitures avec de l'eau chaude, obtenir à coups de bâton la rentrée de l'impôt, du reste sans aucune notion de la vie civilisée. Ne mange-t-il pas du porc? n'immole-t-il pas à son appétit insatiable le bœuf lui-même, animal sacré? Ne mêle-t-il pas à ses goinfreries l'abus des liqueurs qui rendent fou? Puis, les joues animées, la langue épaisse, après avoir hurlé on ne sait quels discours sauvages terminés par des cris de chien (*toasts* et *hurrahs*), ne le voit-on pas aller rejoindre, dans le salon voisin, des *mems* (*madams*) éhontées qui, le visage nu, les bras nus, les épaules nues, se laissent prendre à bras-le-corps, et dansent comme des *nautch-girls* (bayadères)? Le domestique qui se tient debout, grave et vêtu de blanc, derrière chaque convive anglais à la table du *deputy-commissioner*, ne pense et ne peut pas penser autre chose de ces *burra-sahibs* inexplicables, pour lesquels il a toutes les génuflexions qu'ils voudront, mais pas d'autre respect que celui dont le nègre entoure le commandeur qui le fouaille.

Grave malentendu que des siècles ne détruiraient pas! Et l'Angleterre a-t-elle des siècles à rester maîtressede cette colonie lointaine, coûteuse, énorme? Au fond du cœur, qu'en pensent ses hommes d'État? N'en est-il pas qui, s'ils osaient dire toute leur pensée, avoueraient qu'ils subissent l'Inde comme une succession acceptée, dont les charges passent les bénéfices? Mais comment donner cours à cette opinion quand l'abandon de l'Inde est reconnu impossible?

« Puisqu'il en est ainsi, disent certains politiques, convertissons, moralisons notre conquête. » Convertir et moraliser cent cinquante millions d'hommes, petite difficulté! Comment s'y prendre? — Comme s'y prenaient les lieutenants de Mahomet : le crucifix ou le sabre. — A merveille!... Mais ce n'était pas le crucifix que l'on imposait,

Digitized by Google

en février 1857, aux Cipayes de Berhampore : on leur demandait de porter à leurs lèvres un morceau de papier où pouvait se trouver l'arrière-trace de quelque substance réputée impure. De cette exigence, bien innocente à coup sûr, qu'est-il résulté ? Nous ne savons trop ce que valent, comme engin de guerre, les cartouches Enfield ; mais nous savons, en revanche, qu'elles coûtent présentement à l'Angleterre, qui liquide les frais de l'insurrection, plus d'un milliard de francs. A ce prix-là, que représente la conversion de l'Inde, chiffrée en livres sterling ?

Sur tous ces sujets, réforme religieuse, réforme morale, réforme militaire, réforme administrative de l'empire anglo-indien, les livres abondent[1]. Il faut les parcourir pour se faire une idée juste de l'incohérence qui règne dans les vues, les déductions, les raisonnements de tous ces réformateurs.

Tout vient, selon l'un, de ce qu'on a laissé « déshonorer le Christ. » Cela veut dire qu'il fallait abolir l'idolâtrie des Hindous, et forcer ces mahométans à ne plus haïr Jésus. Encore une fois, détruire trois cent trente-trois millions de dieux, — c'est le chiffre du panthéon Hindou, — adorés par deux cent millions d'êtres humains, cela n'est point une œuvre légère. Hunooman, le singe à face noire[2], Indra, Doorga, Shiva, Yuma, Gunesha, Puvuna et Brahma, ainsi que les animaux qu'ils montent, éléphant, lion, taureau, buffle, rat, daim, chèvre, etc., ont autant d'adorateurs que les saints de notre calendrier, et, — il faut bien le dire, — des adorateurs plus convaincus, plus fervents, plus exacts à pratiquer leur culte.

Presque tous ces dieux ont une biographie romanesque,

1. *England and India, an Essay on the duties of Englishmen towards the Hindoos*, by Baptist Wriothesley Noel; 500 pages (London, Nisbet, 1859). — *Topics for Indian Statesmen*, by John Bruce Norton, barrister at law, Madras, 400 pages (London, Richardson brothers, 1858), etc.

2. Fils de Puvuna et d'une guenon.

Digitized by Google

qui terrifie et réjouit l'imagination des croyants. L'Évangile leur paraît bien pâle quand ils le comparent aux incarnations de Vichnou, lequel eut deux femmes légitimes et en séduisit une foule d'autres : Rhada, par exemple, sa maîtresse favorite, dont l'image figure sans cesse dans les cortéges solennels, à côté de celle du dieu, tandis que les épouses légitimes y brillent par leur absence. Que de gaieté dans les querelles de Shiva et de sa femme Parvutee, jalouse et fière comme Junon, et qui reproche à son Jupiter de courtiser « des filles de basse caste ! » Indra, le roi du ciel, a violé la femme de son guide spirituel ; Yuma, le Pluton hindou, a frappé sa mère d'un coup de pied ; Doorga épouse deux fois son mari Shiva, sous un nom d'abord, puis sous un autre (Suttee et Parvutee); Kali (c'est encore Doorga), pour avoir bu le sang des géants vaincus par elle, a sur la poitrine un éternel ruisseau de sang. C'est Kali qu'invoquent de préférence les voleurs et les courtisanes, dévots et dévotes étranges, mais sincères, et qui ne manquent jamais de prier, soit pour le succès d'une embuscade, soit pour la rencontre d'un riche amoureux.

Nous voilà un peu loin du christianisme. Serions-nous, par hasard, plus près de la Grande Charte et du régime constitutionnel ?

Il est permis d'en douter, et d'admettre, — au moins pour solution provisoire, — celle qu'ont adoptée les maîtres de l'Inde, à savoir qu'il faut laisser subsister, comme instrument nécessaire, le pouvoir féodal des grands propriétaires terriens, les confirmer dans leurs priviléges, les avoir pour intermédiaires entre les foules assujetties et la poignée de conquérants qui vient leur dicter des lois.

Quant au mécanisme administratif à l'usage de ceux-ci, la conclusion la plus généralement acceptée, à l'heure présente, est qu'il faut le simplifier autant que possible, en donnant l'autorité la plus absolue, la plus arbitraire, aux

Digitized by Google

représentants supérieurs du gouvernement britannique, tout en les maintenant sous un contrôle sévère, et en laissant peser sur eux, de tout son poids, la responsabilité de leurs erreurs ou de leurs crimes. C'est ce qu'on appelle « le système du Pendjab. »

Mais tous ces changements, toutes ces réformes seront vainement essayés, si le niveau moral de la race conquérante ne s'élève pas à la hauteur de sa tâche. Depuis les soldats anglais que M. Russell nous montre crevant les barils d'or placés sous leur escorte[1], jusqu'aux officiers et employés supérieurs qui, de leur propre aveu, « ne resteraient pas vingt-quatre heures dans l'Inde sans les roupies qu'on y récolte, » nous ne rencontrons que des hommes poussés par un mobile unique, l'amour du gain. C'est là, — nous le savons de reste, — la grande préoccupation des temps actuels, c'est le grand ressort de l'activité des nations. Cependant, pour résoudre un problème comme celui que l'Inde pose à l'Angleterre, il faut d'autres pensées, des vues plus hautes, un désintéressement, une abnégation dont quelques-uns de ses plus grands hommes d'État et de guerre lui ont, en divers temps, donné le glorieux exemple.

Une immense part lui a été faite dans la tutelle du monde. L'Angleterre s'en est montrée digne à certains égards, ce n'est pas nous qui le contesterons jamais. La Providence semble lui demander plus encore, et certes la Révolte de 1857 est une injonction solennelle s'il en fut jamais. Le moment est donc venu de ceindre ses reins, non pas comme le mineur rapace qui va creuser son filon dans la roche obscure, mais comme le pasteur d'hommes qui mène dans la bonne voie son troupeau docile. Le rôle de cette île riche et puissante lui interdit le repos. Pour

1. Il ajoute, et ceci est une honte pour l'Angleterre, qu'on en était venu à ne plus faire voyager les caisses publiques autrement que sous la garde des soldats indigènes !

Digitized by Google

elle, ne pas grandir est déchoir; s'arrêter, c'est ne plus vivre.

Heureuse, après tout, la nation à qui Dieu dit: « Sois héroïque ou meurs! » Il ne peut parler ainsi qu'à celles qu'il a mises au premier rang.

Digitized by Google

QUATRIÈME RÉCIT

LES CAMPAGNES DU MAJOR HODSON

Digitized by Google

Digitized by Google

I

Un élève de Rugby. — Débuts militaires.

Un tragique incident avait marqué, on s'en souvient, le lendemain de la prise de Delhi.

Le vieux souverain musulman, que la prise de sa capitale venait de précipiter du trône, s'était réfugié avant la fin de la lutte dans une de ses résidences, le Kootub, et là négociait avec les vainqueurs, dont jusqu'alors il n'avait obtenu que la promesse d'avoir la vie sauve.

A peu de distance, enfermés dans la vaste enceinte d'un de ces palais que l'orgueil oriental donne pour tombe aux monarques défunts, les trois jeunes princes ou *shahzadas* qui avaient, en réalité, exercé l'autorité royale pendant toute la durée du siége, attendaient aussi leur sort, comme fascinés par le terrible ascendant de la puissance victorieuse.

Des milliers de partisans armés entouraient encore ces débris de la cour mogole.

Il semblait superflu, et dans tous les cas fort hasardeux, au chef de l'armée anglaise, décimée par l'assaut et occupée à reformer ses cadres brisés, de tenter un effort de plus pour compléter un succès déjà décisif.

Sur ces entrefaites, un jeune officier connu par son au-

Digitized by Google

dace alla, presque sans autorisation, saisir dans son dernier asile le roi de Delhi, et le ramena prisonnier dans sa capitale dévastée.

Le lendemain, encouragé par ce premier succès, il courait sommer les *shahzadas* de se livrer, sans conditions, à sa douteuse miséricorde. Ils n'avaient qu'une volonté à concevoir, un mot à prononcer, pour que le petit détachement qui servait d'escorte à l'officier anglais fût entouré, désarmé, détruit; mais le fatalisme oriental l'emporta sur toute inspiration de désespoir ou de courage. Les *shahzadas* se rendirent ignominieusement, et, deux heures après, ils tombaient, l'un après l'autre, sous les balles du hardi capitaine qui était venu les désarmer et les enlever.

Cet officier se nommait William Stephen Raikes Hodson [1]. Six mois plus tard, lui-même périssait un des premiers dans les murs de Lucknow reconquis.

Le vaillant soldat qui venait de finir ainsi à l'âge de trente-sept ans, était le troisième fils d'un membre distingué de la hiérarchie anglicane, archidiacre de Stafford, chanoine de Lichfield. Né en 1821, élevé d'abord par un précepteur auprès de son père, il avait ensuite passé à l'école de Rugby, sous la direction du célèbre docteur Arnold. Là son souvenir vit encore, et William Hodson est inscrit dans les annales du pensionnat comme un des gymnastes les plus adroits, un des coureurs les plus infatigables, un des meilleurs écuyers qu'on y ait jamais connus.

Les élèves de Rugby ont pour champ de course à pied un tracé de six milles sur un sol accidenté, qu'il faut franchir en un temps donné, pas tout à fait une heure et demie. Ce n'était qu'un jeu pour le brillant écolier, dont les exploits en ce genre inquiétaient sérieusement le docteur Arnold, et lui faisaient redouter pour son élève quelque maladie de cœur.

1. *Twelve years of a Soldier's Life in India*, 1 vol., London, Parker and Son, 1859.

Digitized by Google

A ces prouesses du corps se joignaient certains dons de l'intelligence que nulle éducation ne remplace, entre autres celui d'une énergique volonté qui s'assure partout la prépondérance, et s'impose naturellement, sans conteste, sans tyrannie.

Le docteur Arnold l'avait remarqué. A Hodson, plus volontiers qu'à tout autre, il déléguait les délicates attributions du *præpostor*, de l'élève appelé à suppléer le maître, à servir d'intermédiaire entre son supérieur et ses camarades. Et Hodson, toujours obéi, restait toujours populaire, parce qu'il se montrait toujours judicieux, modéré, sans partialité, sans orgueil, protecteur des faibles, intrépide devant les forts, sûr de lui-même et de son prestige souvent éprouvé.

En 1840, il passa de l'école de Rugby à l'université de Cambridge, et les joutes à la rame y comptèrent un champion de plus. Un goût assez vif le portait d'ailleurs aux études classiques; mais un accident de son organisation physique l'empêchait de s'y livrer. Toute application suivie aux travaux de cabinet causait d'intolérables douleurs de tête à cet athlète infatigable, dont la vocation se marquait de plus en plus.

Son parti fut pris de bonne heure : il voulait servir, et servir dans l'Inde, comme tous les jeunes ambitieux qui sentent leurs forces naissantes. En attendant la *cadetship*, qu'il espérait obtenir des directeurs de la défunte Compagnie, — et afin de ne pas laisser courir à son détriment les années qui auraient pu le rendre inadmissible, — il s'engagea dans la milice de la petite île de Guernesey. Ce fut là que se fit son apprentissage de soldat, sous les yeux du major général W. Napier, lieutenant-gouverneur de cette annexe au Royaume-Uni. Quand, après bien peu de temps, il passa au service de la Compagnie, ce militaire éminent avait déjà deviné la valeur de Hodson. « Je crois, écrivait-il, que ce jeune homme sera une précieuse acquisition pour n'importe quel service. »

Digitized by Google

Débarqué à Calcutta le 13 septembre 1845, et, peu de semaines après, incorporé dans le 2e régiment de grenadiers, Hodson partit d'Agra, le 2 novembre, avec le gouverneur général, qui allait prendre à Umballa le commandement des forces rassemblées contre les Sikhs. Il n'y avait pas, on le voit, grand temps de perdu; aussi les lettres du jeune officier respirent-elles la joie la plus sincère. On l'y voit enivré de « cet orgueil, de cette pompe, qui font la guerre glorieuse, » pour parler comme Othello.

« Jamais, dit-il, jamais je n'ai vu spectacle aussi splendide que celui de ces douze mille hommes de belles troupes rangées sur une seule ligne pour faire accueil au gouverneur général. »

Cette variété de costumes, ces uniformes étranges, ces races d'hommes si diverses, et dont les types sont si marqués, toute cette force parfaitement compacte, grâce aux liens étroits de la discipline, parlent à ses instincts, en même temps guerriers et organisateurs, comme une strophe à l'âme du poëte, comme une symphonie à l'oreille du musicien.

La lettre où il consigne ses impressions est du 2 décembre 1845; celle qui la suit est du jour de Noël. Vingt-trois jours se sont écoulés. Dans ce court intervalle, le novice officier a déjà pris part à *quatre* affaires, affaires sérieuses et sanglantes, car les troupes formées par Runjeet-Singh ne ressemblaient en rien à ces lâches troupeaux hindous que chassaient jadis devant eux les soldats de Clive ou de Dupleix. L'artillerie des Sikhs, dans ces premiers combats de la campagne de 1845, terrifiait les pauvres Cipayes de la Compagnie, et pour les mener au feu quoi qu'ils en eussent, les officiers étaient obligés de les y devancer. L'état-major fit des pertes énormes. Le premier boulet dirigé sur le 2e de grenadiers abattit, à côté de Hodson, un des soldats qu'il commandait; lui-même faillit être tué par un Cipaye épouvanté qui tirait au hasard derrière lui. — « Nous étions, dit-il, à vingt *yards*, quelquefois à dix, de trois ca-

Digitized by Google

nons qui nous envoyaient leur mitraille, et, ce qui valait encore moins, dans les buissons épais qui couvraient le terrain, des tireurs de choix étaient abrités, qui, sans que nous pussions les voir, nous *canardaient* à leur aise. »

Cependant la journée était restée aux Anglais, et cela juste au moment où les munitions allaient manquer. Ce fut une victoire décisive que celle de Modkee : la grande armée sikhe dispersée après trente-six heures de combat, son artillerie détruite, cent canons pris à la baïonnette, le tout au moment où, en deçà du Sutledje, ses étapes vers Delhi étaient assurées d'avance, sans que les chefs de l'administration anglaise eussent connaissance de ce détail significatif.

Ainsi le dit Hodson, et il ajoute : « L'Inde septentrionale était prête, comme toujours, à se soulever en masse contre nous d'une heure à l'autre. »

Pour lui, rien ne manquait à sa joie : il était resté, lui trentième, autour du drapeau, sous le feu des batteries ennemies. Il avait reçu une balle au-dessous du genou, laquelle, épargnant l'os, n'avait déchiré que les chairs. Un obus, éclatant à quelques pas derrière lui, avait tué plusieurs de ses camarades et l'avait jeté par terre ; il était tombé une seconde fois, abattu par l'explosion d'une mine ou d'un magasin à poudre. Bref, il avait reçu le baptême de sang ; il se sentait bon soldat, et sa vie désormais avait un but.

Au milieu de cet enchantement, il a pourtant ses ennuis, ses déceptions. Il s'en explique, dès le 22 janvier 1846, avec l'un de ses chefs.

« Sans me permettre, soldat novice que je suis, la moindre critique contre mes supérieurs, je puis en particulier, je le crois, vous dire l'extrême désappointement que me cause l'état actuel des Cipayes. Si j'en juge par les conversations que j'entends tenir autour de moi, ce sentiment est celui de presque tous les officiers de l'armée. Ces troupes sont désolantes par leur manque de discipline et de subordination, surtout vis-à-vis des officiers indigènes.... Ceux-

Digitized by Google

ci, dans nos dernières marches, m'ont donné plus à faire que les soldats eux-mêmes. On m'assure que mon régiment est un mauvais échantillon,... mais je crains que le mal ne soit déjà bien étendu. Il faut en chercher la principale cause dans le nombre insuffisant des officiers européens. »

Après Modkee, la campagne n'était pas terminée; elle ne le fut complétement que le 10 février 1846, par la bataille de Sobraon, à laquelle Hodson assista malgré vent et et marée. Il avait effectivement sollicité un changement de corps en apprenant que le 2e grenadiers, chargé d'assurer les communications, allait passer sur les derrières de l'armée. Aussi eut-il le double plaisir d'enclouer deux canons ennemis et d'avoir l'extrémité du petit doigt éraflée par une balle : « vraie piqûre d'épingle, dit-il, bien qu'elle ait endommagé un gant de chevreau. » Et à ce prix il avait vu, sous une pluie de feu, se fondre peu à peu une armée de cent mille hommes, dont vingt mille restèrent sur le champ de bataille.

Dix-sept jours plus tard, il datait ses lettres de Lahore. La guerre était finie; la puissance des Sikhs était brisée. On ne devait plus entendre parler d'eux que onze ans après, en les retrouvant à côté des Anglais, en face des Cipayes rebelles.

Ces Cipayes, on vient de voir en quelle estime Hodson les tenait. Aussi demanda-t-il presque aussitôt à rentrer dans les troupes européennes du Bengale, ce qui lui fut accordé à raison de ses bons états de service. Il avait déjà vingt-cinq ans, et il n'était encore que *huitième* lieutenant *en second*. « Belle position, n'est-il pas vrai? écrit-il avec une certaine amertume; mais que voulez-vous? la dernière campagne ne m'a pas servi comme promotion, et cela parce que je n'étais pas, lorsqu'elle s'est ouverte, pourvu d'une fonction permanente. »

En sortant d'un corps indigène pour passer dans un régiment européen, Hodson devait trouver la discipline beau-

Digitized by Google

coup plus stricte, le commandement beaucoup plus rude, la règle plus impérieuse et mieux observée. Il ne s'en étonne pas, il s'en réjouit. « Tout cela nous est bon, écrit-il, et j'estime, pour ma part, qu'il y a plus de liberté réelle dans une soumission convenable que dans l'entier affranchissement de toute espèce de frein. » Ce qui le console, d'ailleurs, c'est de se retrouver entouré de vrais Anglais, d'entendre le langage natal, de se croire pour ainsi dire en famille. « Ah! s'écrie-t-il, nous émigrerions bien pour l'Angleterre, tous tant que nous sommes, si on nous laissait la route libre ! »

Autre motif de satisfaction, il est dans les plus charmantes régions de l'Inde, sur ces pentes boisées et fraîches de l'Himalaya, où se réfugient les Européens, quand la saison brûlante leur rend insupportable le séjour des villes. Et enfin, ce qui le met encore en meilleure disposition, il vient de rencontrer là un homme digne de le comprendre, placé de manière à lui frayer la voie. A peine ils se sont vus, et ils se sentent attirés l'un vers l'autre. Cet homme, c'est Henry Lawrence, alors tout récemment nommé colonel et chevalier du Bain.

Lawrence, établi à Simla, mande auprès de lui le jeune lieutenant, et le garde un mois entier. Il le choie, le conseille, et (ce qui plaît mieux encore à Hodson) il fait de son nouvel ami son aide de camp, son secrétaire intime. En cette qualité, il l'accable de besogne. Il l'initie ainsi très-rapidement, et sans réserve, au secret des affaires politiques; il lui prodigue les trésors de son expérience; il le prépare à devenir en ses mains un de ces instruments dont il faut assurer la trempe avant de s'en servir dans des opérations délicates.

L'un des résultats de la guerre des Sikhs fut, on le sait, l'attribution du royaume de Kachemyr à Ghoolab-Singh, dont on payait ainsi les services, tout en diminuant d'autant les ressources militaires du Pendjab; mais le peuple dont on disposait si cavalièrement ne voulut point, de prime

Digitized by Google

abord, reconnaître la validité de ces arrangements politiques. Les délégués et les troupes du nouveau prince que l'Angleterre lui donnait, furent reçus à coups de fusil au sein des tribus montagnardes, soulevées par le cheik Imaumodeen. Sans se faire la moindre illusion sur le mérite du souverain qu'ils avaient imposé à ces malheureuses peuplades, les maîtres de l'Inde durent intervenir. « Nous lui avons charpenté un trône, il l'y faut maintenir, écrit Hodson en parlant de Ghoolab-Singh, et pourtant c'est un si grand misérable, et si abhorré! L'ordre ainsi obtenu ne sera jamais, je le crains bien, que le calme passager du torrent près de se ruer dans l'abîme. »

Henry Lawrence devait aller, en qualité d'agent, surveiller l'occupation du pays où Ghoolab-Singh, laissant son domaine héréditaire sous la garde des troupes anglaises, se jetait à la tête de toutes celles qu'il avait pu réunir. Il emmène avec lui Hodson, dont la volonté laborieuse et l'intelligence toujours prête lui sont déjà un précieux secours.

Bientôt après (octobre 1846) ils quittent Lahore et se portent sur le théâtre même de la guerre. Là, le jeune lieutenant fait pour la première fois connaissance avec une cour indienne; il étudie les graves dehors sous lesquels se cachent les passions indomptables de cette vieille aristocratie, si habilement hypocrite, si profondément corrompue. Les leçons de Lawrence ne sont point perdues pour lui, et il voit clair dans tout ce qui l'entoure. C'est ainsi par exemple qu'il parle de Ghoolab-Singh :

« Le *maharajah* est un bel homme, de haute taille, d'ample corpulence; sa figure expressive et régulière, ses façons courtoises et prévenantes, sa voix richement timbrée, le rendent pour moi l'indigène le plus séduisant que j'aie encore rencontré. Vous diriez un homme doux entre les plus doux, et le plus sincère, le plus loyal du monde. Ses habitudes quotidiennes sont exemplaires, très-certainement; au fond, c'est le plus habile tartufe qui se puisse

Digitized by Google

voir, aussi subtil, aussi retors que possible, dévoré d'avarice et d'ambition, et, quand il se monte, horriblement cruel. Il essaye de se justifier, à cet égard, en faisant valoir la nécessité qui le pousse et la férocité des gens à qui il a affaire. Selon nous, cependant, le penchant qu'il a pour certaines opérations de boucherie (dépecer des hommes vivants, leur couper le nez, les mains, les oreilles, etc.) ne permet guère d'admettre les circonstances atténuantes. Accusé d'avoir fait écorcher sous ses yeux une douzaine de mille hommes, il se récrie contre cette calomnie monstrueuse. *Trois* seulement avaient subi, selon lui, ce traitement, peut-être sévère. Quelque temps après, vaincu par l'évidence, il en avouait *trois cents*.... Et il ne vaut pas moins, il vaut peut-être mieux que la plupart de ses pareils! Lawrence met en doute qu'on pût, dans des circonstances analogues, trouver un prince indigène souillé de moins de crimes.... »

La présence de l'agent anglais, plus imposante que l'armée de Ghoolab-Singh, à l'avant-garde de laquelle il marchait hardiment, fit tomber la résistance du cheik Imaumodeen, et, — tout joyeux d'avoir franchi un des premiers les passes du Kachemyr, encore inconnues, — Hodson revint à Lahore d'abord, puis à Subathoo, où l'attendait une transformation singulière partout ailleurs que dans l'Inde.

Henry Lawrence, entre autres créations de son génie actif et fécond, voulait installer un Asile pour les enfants de race européenne que les hasards de la guerre et l'insalubrité du climat laissent fréquemment orphelins sur cette terre dévorante de l'Inde. Le site était choisi près de Subathoo. Il n'y avait plus qu'à bâtir, aménager, peupler, réglementer cet utile établissement. Hodson fut chargé de tous ces soins, et, de soldat, le voilà devenu architecte, dans des conditions exceptionnelles. Pour bois de charpente, on lui donne une forêt; pour briques, de l'argile; pour chaux, une montagne à éventrer, le tout avec des ouvriers indigènes auxquels il faut tailler, par le menu,

Digitized by Google

chaque portion de leur besogne, car ils ne savent ni ajuster deux poutres, ni mettre une porte sur ses gonds, ni même joindre correctement les pierres d'un mur. Ajoutez à leur ignorance une paresse incorrigible, un admirable instinct de ruse développé par l'oppression, et figurez-vous un pauvre jeune homme obligé de se débattre seul au milieu d'un atelier de quatre cent cinquante hommes, dont la direction, la paye, les résistances et les bévues sont toutes à sa charge.

D'obstacles, il n'en saurait être question. Ce mot-là, dans l'Inde, n'est plus anglais; du moins est-ce la manière de voir du colonel Lawrence. Aux mille observations de son jeune subordonné, il n'a qu'une réponse, toujours invariable : — « Faites selon vos lumières. Prenez le parti que vous jugerez le meilleur. Je vous ai donné carte blanche pour agir en mon nom. Vous pouvez tirer sur ma caisse. Cela doit vous suffire. »

L'Asile finit par s'élever dans ces conditions étranges. A peine les murs sont-ils séchés qu'il se peuple, et l'Asile n'a pas encore de directeur. En attendant qu'il en vienne un d'Angleterre, Hodson en fera les fonctions. L'ancien *præpostor* de Rugby n'est pas absolument novice en ces matières, et s'il n'y avait que des garçons à conduire, il y trouverait peu d'embarras; mais vient un moment où le lieutenant et ses vingt-six ans sont requis de diriger quatorze petites filles, la plupart en bas âge, et de faire régner l'ordre parmi les femmes attachées au service de ces enfants.

Peu à peu, comme tout créateur, Hodson prend goût à ce travail opiniâtre, dont il attend les meilleurs résultats, non pour lui, — Dieu merci, l'ingratitude publique lui est connue, — mais pour ce qu'on pourrait appeler « l'intérêt anglais » dans l'Inde. Les enfants resteront à l'Asile jusqu'à dix-huit ans. Les garcons, pour la plupart, seront soldats. Enfin, nourris, élevés dans ces belles régions de l'Himalaya, on peut espérer qu'ils y reviendront après dix ou quinze ans passés sous le drapeau. Ils s'établiront alors, agriculteurs ou commerçants, autour des différentes sta-

Digitized by Google

tions, dans ces fraîches vallées aux pentes insensibles qu'abritent à diverses hauteurs les chaînes de l'Himalaya. Ils y formeront bientôt le noyau de la première colonie anglaise au sein de la Péninsule indienne.

En attendant que ces beaux plans se réalisent, il faut que l'établissement vive, et en peu d'années vive par lui-même. Hodson, pénétré de cette vérité, organise une ferme-école à côté de l'Asile. Il dessine et plante un beau jardin. Il parle avec orgueil, dans ses lettres, de ses haricots verts, de ses fraisiers, de ses choux et même de ses pommes de terre (qui n'ont pas la maladie, dit-il entre parenthèse).

« Je suis, ajoute-t-il, fort sévère sur la couleur, quand il s'agit d'examiner les candidats à l'admission. Qu'on m'accuse tant qu'on voudra d'un exclusivisme antilibéral. Ma réponse est bien simple : les demi-castes, les *eurasiens* supportent trop bien le climat des plaines pour avoir besoin de l'air pur des montagnes. D'ailleurs, en les mêlant aux enfants anglais, vous arrivez à corrompre ceux que vous vous proposiez de rendre meilleurs. »

II

Un protecteur. — Voyage au Thibet. — Lieutenant et Roi. Fortunes et disgrâce.

Tandis que William Hodson exerçait ainsi le métier complexe de philanthrope à tout faire, Henry Lawrence, chargé d'organiser le Pendjab, y créait ce corps de Guides qui a rendu de si éclatants services dans les dernières guerres.

Digitized by Google

Le but de cette création, le voici :

« On se propose, écrit Hodson[1], de former, en temps de paix, des hommes utiles en temps de guerre, connaissant non-seulement les localités, routes, rivières, collines, gués, passages, mais aussi, approximativement, les produits de chaque contrée et ses ressources en tout genre, capables de donner sur toute chose des renseignements exacts, d'apprécier la force d'un corps en marche, de ne s'exagérer rien, de ne pas prendre pour un détachement quelques cavaliers soulevant la poussière autour d'un chariot attelé de bœufs. Les officiers doivent pouvoir esquisser les principaux détails de tout pays où l'on s'engage; ils doivent être au fait de toutes les voies de communication et de tous les moyens d'alimenter les troupes. Enfin, et surtout — c'est ici que leur rôle acquiert une portée politique — ils doivent avoir l'œil sur l'état moral du pays, les menées des princes voisins, et donner à propos les indications qui permettent d'étouffer en son germe toute révolte projetée. Voilà ce qu'est, en théorie, le corps des Guides. Je vous dirai, quand je le saurai, ce qu'il sera dans la pratique. »

Tout naturellement, en organisant cette nouvelle milice, Lawrence avait songé à son jeune protégé. Cependant, par un admirable désintéressement, il faisait auprès du gouverneur général toutes les démarches qui pouvaient procurer à Hodson un grade plus avantageux dans l'armée régulière; mais comme il se présentait des difficultés réglementaires que la bonne volonté officielle ne paraissait pas devoir lever de sitôt, l'agent du Pendjab (c'est sous ce titre modeste que Lawrence exerçait sa vice-royauté très-effective) sentit qu'il avait mis trop de scrupules à s'assurer les services de Hodson.

Il l'appela dans sa province, lui donna le commandement en second du corps des Guides[2], et tout immédiate-

1. Lettre du 27 février 1848.
2. Sous les ordres du lieutenant Lumsden.

Digitized by Google

ment l'envoya faire le relevé topographique d'un des districts encore en voie d'organisation.

Le même homme que nous avons laissé, au mois de juillet 1846, à la tête d'une espèce de pensionnat, nous le retrouvons, en novembre, campé à Kunoor, et chargé de percer une route de quarante milles allant de Lahore à Ferozepore, sur les bords du Sutledje. Autres soins, même ardeur. Hodson manie les chaînes, les niveaux, le télescope, le compas, le théodolite, comme jadis le sabre, la truelle et la bêche.

Mais ce qui le distingue, avant tout, c'est le talent de persuader, de convaincre, de se soumettre les hommes. Chez ces tribus encore barbares, que d'abominables tyrans exploitaient la veille, et qu'ils avaient habituées à toutes les méfiances, il rencontre des résistances passives, que la violence dompterait mal. Il faut parler, se faire entendre, se faire croire : il y réussit.

« Mon prédécesseur, dit-il, officier d'artillerie fort distingué d'ailleurs, s'est vu retirer la mission dont je suis chargé, par suite des procédés trop sommaires que lui dictait son ardent désir de se procurer des ouvriers. Il prenait tout simplement les principaux de chaque village, et les faisait pendre aux arbres, *la tête en bas*, jusqu'à ce qu'il les eût ainsi amenés à ses idées. Sa méthode ne valait et ne produisait rien. Vous serez charmé d'apprendre, pour l'honneur de la famille, que « j'embête » à merveille nos bons vieux municipaux hindous par mon éloquence insinuante. Pauvres innocents! quand je vais discourir avec eux sous l'arbre ou près du puits qui leur tient lieu de mairie, quand je leur démontre, avec conviction, tout ce que la société a gagné à la destruction des Sikhs, et à quel point leurs taxes se trouvent allégées, je ne sais vraiment ce qu'ils me refuseraient. »

Effectivement, en moins de trois semaines, il avait réuni un millier de cantonniers plus ou moins volontaires, tracé vingt milles de route à travers une forêt

Digitized by Google

déserte, et parfait une partie notable de cette première section.

Chemin faisant, — c'est bien le cas, ici, d'appliquer cette locution, — il n'en remplissait pas moins les fonctions ardues de juge de paix, punissant les voleurs, faisant enquête sur les crimes plus graves, décidant mainte et mainte question litigieuse, bref travaillant sans relâche, de l'aurore à la nuit, pour voyager ensuite, très-fréquemment, de la nuit à l'aurore ; vraie machine à vapeur, — la comparaison est de lui, — toujours soufflant, sifflant, hennissant, courant, travaillant jour après jour, semaine après semaine, et sans se trouver, en fin de compte, beaucoup plus avancé qu'au début. Il avait cessé, depuis longtemps, de s'étonner, quelque ordre qui lui vînt d'en haut. « On me dirait de construire un vaisseau, de rédiger un code, d'ouvrir des assises, que ce me serait tout un. De fait, voilà comme il en est ici. Chacun doit apprendre son œuvre à mesure qu'il fait son œuvre.... Si je continue comme j'ai commencé, je mourrai professeur *in utroque*.... »

En février 1848, tandis que la France remuait tant de questions, Hodson creusait paisiblement des canaux, revisait des impôts, et faisait la guerre aux bandits sur les bords de la rivière Chukkir, laquelle, grossie tout à coup par des pluies torrentielles, faillit le noyer bel et bien.

D'abord pour s'instruire, ensuite pour s'amuser, cet infatigable observateur avait créé tout un système de police, devenu fort utile à la domination des provinces conquises. « La plupart des bandits sur lesquels j'ai mis la main (et j'ai fait fusiller l'un d'eux pour encourager les autres) ont été découverts par l'entremise de gaillards fort intelligents que je disperse, déguisés en fakirs, dans les différents villages, et qui ont pour mission de faire bavarder un chacun. Les historiettes sikhes que j'ai recueillies par ce moyen vous paraîtraient incroyables si je vous les racontais. Violence, cruauté, trahison, s'y rencontrent dans des proportions inouïes. L'indifférence de ces gens pour la vie hu-

Digitized by Google

maine a quelque chose de terrifiant. J'ai à peine pu obtenir d'eux qu'ils accordassent une pensée, et quelques soins, à la recherche des meurtriers d'un pauvre diable que je trouvai, hier matin, dans un fossé au bord de la route, et dont le cadavre attestait qu'il était mort victime d'un assassinat. En revanche, ils demeuraient frappés d'horreur à la pensée de garrotter et d'enfermer un bœuf, animal sacré, qui, dans ses fantaisies homicides, en était à son *treizième* blessé. Ceci se passait avant hier au soir. Ils me disaient, tout nettement, que personne n'a le droit de se plaindre d'un coup de cornes quand il provient d'une si vénérable bête. »

Un ordre soudain vint le surprendre au milieu de ces travaux si variés. On le rappelait à Lahore pour l'envoyer à Moultan, avec M. Agnew.

A la pensée de voir un pays tout nouveau, de se trouver mêlé à une crise politique, Hodson sentait battre son cœur, et il ne put sans doute que regretter vivement le changement de décision qui le fit rester à Lahore, tandis que la mission du Moultan partait sans lui.

Cette déconvenue apparente lui sauvait pourtant la vie. Le capitaine Anderson, nommé à sa place, et M. Agnew, le résident qu'il devait accompagner, disparurent, à peine arrivés, dans le tumulte d'une insurrection militaire suscitée par le souverain démissionnaire, le traître Moolraj.

Ceci se passait au mois d'avril 1848. Au mois de juin, les hostilités avaient recommencé dans le pays des Sikhs. Des conspirations étaient découvertes, et la potence faisait justice des conspirateurs. Hodson, avec un détachement de Guides et un régiment d'irréguliers à cheval, battait l'estrade dans toutes les directions. Un jour, c'est une princesse souveraine, une *ranee*, qu'il va enlever et qu'il ramène prisonnière. Le lendemain, il est sur la piste d'un faux prophète qui a déjà réuni quatre ou cinq cents fanatiques, et menace d'insurger le pays. Il sillonne le pays dans tous les sens, saisissant les bateaux, postant des hommes à tous les gués, coupant du mieux qu'il peut toutes

Digitized by Google

les voies, heureux en somme de cette vie à cheval, pleine d'émotions, de chances diverses, d'activité fiévreuse, de soucis continuels. Les marches de nuit, seulement, lui paraissaient parfois pénibles, et il trouvait de trop certaines brises chaudes qui, selon lui, sont « des *simouns* en miniature. » L'une d'elles, surprenant un régiment européen qui s'était arrêté près d'une source pour s'y désaltérer après une longue marche, y laissa quatorze hommes étendus morts. Il faut des événements de ce genre pour arracher à Hodson quelques expressions de mauvaise humeur. Du reste, tout est bien, même la fièvre, dont on se débarrasse si aisément avec force quinine.

Il y eut un moment où la guerre du Moultan (1848) prit une tournure assez équivoque. Le général Whish, après avoir mis le siége devant la capitale du pays en révolte, fut obligé de se retirer. L'importante forteresse de Govindghur, confiée à des troupes suspectes, courait grand risque d'être enlevée aux Anglais sans coup férir. Hodson fut chargé de la sauver. Un stratagème à la Montluc lui en fournit les moyens. Il envoya devant la forteresse un jeune officier indigène avec un détachement de ses Guides, escortant quatre prétendus prisonniers d'État, chargés de chaînes pour le besoin de la journée. Les Sikhs de la garnison, ne voyant aucun visage suspect, laissèrent entrer les soldats de Hodson, et ceux-ci, une fois à l'intérieur, jetant tout à coup le masque, prirent possession de la place importante où Runjeet-Singh abritait jadis ses trésors.

Pendant la campagne de 1848, investi de pouvoirs absolus, — ceux que donne l'état de siége, — Hodson avait, comme il le dit lui-même, à faire vivre une armée de 18 000 hommes (3000 soldats, 15 000 valets de camp) et 2000 chevaux ; à surveiller et diriger le corps des Guides ; à tenir l'état-major au courant de toutes les manœuvres de l'ennemi ; à combattre, l'occasion s'offrant ; à démolir six forteresses pour en vendre le contenu aux enchères ; à bien

Digitized by Google

accueillir tout visiteur. Il fallait encore de chaque chose rendre compte quotidien au gouvernement, — le tout sans préjudice d'une marche de nuit variant de dix à vingt milles, et sans parler des heures forcément consacrées aux repas, à la toilette, au sommeil, parfois même à se reposer de ces fatigues surhumaines.

Qu'arive-t-il de tant d'efforts et de glorieux services? Force compliments, et pas grand'chose de plus. Le résident, M. Currie, transmet au gouverneur général les plus beaux certificats en faveur du lieutenant Hodson. Le secrétaire du gouverneur général riposte en envoyant à M. Currie le témoignage de l'admiration que lui inspire l'honorable conduite dudit lieutenant. En somme, la guerre finie et le Pendjab annexé, l'objet de tant de flatteuses démarches demeure ce qu'il était. Que dis-je? il retombe à un rang bien inférieur, du jour où cessent les priviléges exceptionnels de l'état de guerre. Il n'a plus la moindre part au gouvernement de ce pays qu'il a tant aidé à conquérir. L'Angleterre a un royaume de plus; la reine Victoria met le *Koh-i-Noor* dans son écrin; Hodson se retrouve en face des règlements, et les règlements de la très-honorable Compagnie n'admettent pas de droits supérieurs à ceux de l'ancienneté. La qualité des services n'en compense pas la durée. Hodson a surabondamment prouvé qu'il était capable de gouverner; mais on ne gouverne pas au bout de cinq ans : tant pis pour les mérites exceptionnels; la règle est faite pour le commun des martyrs.

Les Guides, cependant, sont à Peshawur, à la limite de l'Afghanistan. C'est là une compensation à bien des déboires, car il y a peu de chemin à faire pour se retrouver sur un champ de bataille. Ira-t-on à Caboul et à Kandahar? Pourquoi même ne pousserait-on pas jusqu'à Hérat? L'ancien élève de Rugby se pose toutes ces questions; mais point. Les forces accumulées à Peshawur (10 000 hommes à peu près, dont bon nombre d'Européens) y

Digitized by Google

passeront sept longs mois, sept mois de chaleur, « et sans livres ! s'écrie douloureusement Hodson.... Je suis un des mieux approvisionnés, ajoute-t-il, car, en ma qualité de nomade, j'ai toujours dans mes bagages, si légers qu'ils soient, un petit nombre de volumes ; mais je les ai tous lus et relus jusqu'au dégoût, *Shakspeare excepté !...* »

Henry Lawrence, pourtant, ne laissera pas languir longtemps, dans la fastidieuse oisiveté d'une garnison, un homme dont il connaît la valeur. Il lui a fait résigner son commandement des Guides, et le place comme *assistant-commissioner* dans les cadres de l'administration civile. Hodson, — qui ne dépose pas son épée sans quelque regret et quelque résistance, — finit par céder aux conseils de ses patrons.

Ses fonctions nouvelles, il les définit ainsi : « Dans leurs districts respectifs, les délégués aides-commissionnaires réunissent toutes les attributions judiciaires, fiscales et administratives qui, dans nos pays d'Europe, incombent au gouvernement. Ajoutez-y le soin d'assurer la rentrée du prix de ferme de toutes les terres cultivées, et les devoirs attachés à la condition de propriétaire d'immeubles, la police, le régime des prisons, les sessions trimestrielles, les mandats d'arrêt, les fonctions de juré, celles de juge, les taxes de consommation, le droit de timbre, les impôts personnels ou directs, les routes, les ponts, les gués, les eaux et forêts, puis, pour couronnement, le revenu domanial : pensez à tous les détails de chacune de ces administrations, et vous aurez quelque idée de ce qui constitue les fonctions d'un administrateur de l'ordre civil, dans ce bienheureux pays du Pendjab. »

Son début dans la carrière administrative se fit au quartier général, sous les yeux de sir Henry Lawrence. Il eut à examiner, et à faire admettre ou rejeter, les réclamations innombrables de tous les individus naguère attachés à la cour de Lahore, et que l'annexion avait privés de leurs emplois. Ensuite vint le travail des pensions ou indemnités

Digitized by Google

individuelles à répartir aux familles des soldats tués pendant la guerre.

« Je n'ai pas moins de deux mille vieilles femmes, veuves et mères de héros défunts, à voir et à faire vivre, » s'écrie-t-il avec une certaine mélancolie qu'il est difficile de ne pas s'expliquer. Mais son heureux naturel reprend bientôt le dessus, et tout en se remémorant l'ingratitude dont on a payé ses premiers services, il pousse au joug avec plus d'ardeur que jamais. « Nous reverrons d'autres guerres, s'écrie-t-il, et *alors*... »

En attendant, sir H. Lawrence l'emmène avec lui, et ils examinent ensemble les pays promis aux prochaines conquêtes, le Kachemyr par exemple, qu'ils parcourent en 1850, poussant, par delà ses frontières, jusqu'aux montagnes du Thibet. Parmi les lettres qu'il écrit alors à sa sœur, il en est qui rappellent vivement à l'esprit celles de Victor Jacquemont ; lisez plutôt.

Qui m'eût dit que je vous écrirais du Thibet? Me voici assis sous une petite tente de huit pieds de long, où tiennent à grand'peine un étroit *cot*, une table et une chaise de dimensions militaires, mon sac de nuit, mon fusil, et une petite boîte d'étain renfermant, avec mes livres et mes papiers, les matériaux de la présente épître. A l'ombre du même arbre (un marronnier vénérable) se trouve la tente de sir Henry Lawrence, toute pareille à la mienne, sous laquelle il dort présentement, et je devrais l'imiter. Par dehors sont mes animaux favoris, savoir : l'attelage de mulets que j'emmène dans tous mes voyages, et qui, pendant la traversée des montagnes, ont l'insigne honneur de porter ma personne aussi bien que mes effets. La cuisine est sous un arbre voisin, et autour du feu sont accroupis nos vaillants gardes du corps, tirés de la brigade spécialement attachée à la personne royale du maharajah Ghoolab-Singh. Quelques gens de sa cour nous accompagnent aussi, et vaille que vaille, en comptant les valets, un *moonshee* (écrivain) ou deux pour l'expédition des affaires, et les domestiques dont ils sont pourvus, nous formons une caravane de deux ou trois cents individus de toute foi et de toute nuance : chrétiens, musulmans, Hindous bouddhistes, Sikhs, chaque espèce représentée par des échantillons assez variés.

Digitized by Google

Quand je parle des nuances aussi diverses que les cultes, ce n'est pas dire peu. Vous seriez de mon avis, comparant ma face blanche et mes cheveux jaunes avec le teint noisette de sir Henry, le blanc jaunâtre et parcheminé des Kachemyriens, la couleur honnêtement brunette du Sikh haut et mince, l'olive clair du Radjpoute, et toutes les dégradations enfumées qui mènent au noir parfait de l'Indien basse caste. Je suis, je crois, un des hommes les plus blancs de l'Inde, car au lieu de brunir au soleil, j'y blanchis, à l'instar de la chicorée et du céleri.

Quels yeux vous ouvririez devant ma longue barbe, mes moustaches, mes favoris! Mais c'est aussi trop de personnalités; revenons aux faits. L'Indus mugit à cinq cents pieds au-dessous de nous, comme pressé de quitter un pays si monotone, et nous nous tordons le cou quand, de l'endroit où nous sommes, nous voulons regarder la cime des monts sourcilleux qui l'enferment dans son lit de rochers. Je n'ai jamais contemplé scène si sauvage, pays si abandonné du ciel. Ici toute vie cesse. En huit jours de voyage, savez-vous ce que j'ai vu? J'ai vu trois marmottes, deux hoche-queues et trois choucas. Or, nous faisons, en moyenne, vingt milles par jour.

Dernièrement il nous advint de rencontrer une dame, de la façon du monde la plus romanesque, au milieu du plus sauvage vallon, et par un temps presque aussi sauvage. C'est une fort jeune et fort jolie créature, douée de la plus indomptable énergie, et capable de tout supporter au monde.... excepté, cependant, monsieur son mari.

C'est pour ne pas l'avoir avec elle qu'elle voyage ainsi seulette.

Figurez-vous que, depuis tantôt trois mois, elle parcourt à dos de *poney* un pays où fort peu d'hommes osent se risquer, traversant les passes les plus formidables, les rivières les plus profondes et les plus rapides, les déserts les plus abandonnés de toute l'Asie. Elle était depuis vingt jours dans les plus extrêmes solitudes du Thibet, où ses yeux n'ont pas rencontré une seule habitation à l'usage des hommes, passant des journées entières sans nourriture, des nuits entières sans abri, franchissant des défilés qui s'ouvrent seulement à seize ou dix-huit mille pieds au-dessus du niveau de la mer (à ces hauteurs, respirer fait mal), souffrante, épuisée, mais persévérant toujours. Pauvre enfant, je crains bien qu'elle ne soit près de sa fin!... Il est évident qu'elle lutte contre une consomp-

Digitized by Google

tion terrible, résultant d'une chute qu'elle fit, au début de sa route, au fond d'un précipice.

Donc nous la rencontrâmes, l'autre soir, à mi-chemin d'ici au Kachemyr. Elle se trouvait à quinze ou vingt milles de ses tentes; la pluie et l'obscurité arrivaient de compagnie; le thermomètre était au-dessous de 50. Nous la conviâmes, en conséquence, à camper avec nous. Je lui donnai ma tente et mon *cot;* je pris le rôle de femme de chambre : je lui apportai des bas et des souliers bien chauds, de l'eau, des serviettes, des brosses, bref tout ce qui pouvait compléter autour d'elle un certain comfort, après quoi nous dînâmes ensemble, et je n'ai jamais passé soirée plus charmante.

Gaie comme une alouette, elle nous donnait mille renseignements curieux, semés des plus piquantes anecdotes, et nous racontait ses Mémoires dans le style le plus original et le plus vif. Le matin suivant, après un déjeuner avalé au point du jour, je la replaçai sur son *poney*, elle reprit sa route, et nous ne l'avons plus revue. Espérons qu'elle vivra assez longtemps pour atteindre le but de sa course, et ne s'en ira pas mourir dans quelque gorge de montagnes, seule et sans secours.

Nos voyageurs poussèrent jusqu'à Ladâckh, où ils virent des marchands qui vont chercher leurs approvisionnements à Nijni-Novogorod, et apportent ainsi, traversant l'Asie dans toute sa longueur, les produits industriels de la Russie aux sauvages habitants du Thibet. Toutefois cet entrepôt central, ce grand *emporium* du commerce nord-oriental, leur apparut comme un amas de misérables boutiques à peine dignes d'une foire de comté.

Le climat seul les ravit par sa bienfaisante fraîcheur. A ces hauteurs exceptionnelles, il neige rarement, il ne pleut jamais, et, sous un ciel toujours bleu, courent des brises délicieusement fortifiantes qui retrempent les organisations épuisées par la chaleur des jungles.

S'attachant de plus en plus à son compagnon de voyage, sir Henry Lawrence le pressait de solliciter, en vertu de ses services dans la dernière campagne, l'avancement qu'il avait mérité. Une fois major, si Hodson s'ennuyait du ser-

Digitized by Google

vice civil, son ami se faisait fort de le placer à la tête d'un des régiments du Pendjab. Or c'était là une grande tentation, pour un homme que la guerre attirait.

« Le rang, les distinctions militaires ont plus de charmes pour moi que toutes les roupies du monde, dit-il dans son style énergique. J'aime mieux m'ouvrir avec l'épée la route qui mène à une pauvreté glorieuse, que creuser avec la plume celle qui conduit à l'opulence. A mes yeux, — continue-t-il, — former, dresser, *entraîner* des soldats (*to train*, le mot des jockeys disciplinant leurs chevaux) est un travail d'un attrait tout particulier. J'aime passionnément cette influence supérieure qu'on acquiert sur leurs âmes, autant par l'ascendant de la volonté individuelle que par celui de la discipline, et en vertu de laquelle vous pouvez, quand bon vous semble, les mener à la mort. J'ai ressenti l'enivrement enthousiaste de ce pouvoir, exercé avec succès sur les Guides que je commandais pendant la dernière guerre, et à présent que ma force m'a été révélée, j'en cherche naturellement l'emploi dans les chances de l'avenir. »

Il fallut, pour le moment, renoncer à ces visées belliqueuses. Un avancement rapide retint Hodson dans les cadres de l'administration civile. On l'avait nommé *personal assistant* du Commissaire pour les États en deçà du Sutledje (*Cis-Sutlej-States*). A peine installé à Kussowlee (mars 1851), ses lettres expriment une vive satisfaction. Son supérieur hiérarchique, M. Edmonstone, est un homme de premier ordre. Il a un immense *appétit* d'activité, et la besogne ne leur manquera point, à son acolyte et à lui, car ils ont sous leur sceptre, — et c'est bien le mot, — outre cinq districts anglais, neuf États souverains, c'est-à-dire nominalement indépendants, mais placés sous l'influence britannique. Depuis des années, le pays est livré à l'anarchie ; les dispositions du populaire y sont des moins conciliantes ; bref, il y a beaucoup à faire, beaucoup à risquer, beaucoup de travail, beaucoup de responsabilité. Que demander de mieux, s'il vous plaît ?

Digitized by Google

Le ton joyeux des lettres écrites par Hodson à cette époque s'explique, d'ailleurs, par des espérances d'un autre ordre. Il aimait, il était payé de retour. Dès les premiers jours de janvier 1852, il épousait à Calcutta la fille d'un capitaine de vaisseau, veuve d'un *gentleman* du comté de Hants.

La guerre des Birmans, qui allait éclater, menaçait de troubler leur lune de miel, car le régiment de Hodson (*First Bengal European Fusiliers*) était désigné pour cette campagne, et il s'attendait à être rappelé au corps; mais l'expédition ne parut pas assez importante pour qu'on eût recours aux mesures extrêmes.

En revanche, le commandement du corps des Guides venant quelques mois plus tard à vaquer, le Gouverneur-général l'offrit à Hodson, qui ne laissa pas échapper cette occasion de reprendre le harnais. Une pareille mission, après sept ans de service, lui paraissait à bon droit un coup de fortune, et nous le voyons repousser avec dédain l'offre d'échange que lui adressait le Secrétaire de l'administration centrale pour les affaires militaires.

« Eh quoi! s'écrie-t-il, pour 200 livres sterling (5000 fr.) de plus par an, je renoncerais à commander un bataillon d'infanterie et un escadron et demi de cavaliers, avec quatre officiers anglais sous mes ordres!... Non vraiment. Je préfère une selle à un fauteuil de bureau, et la frontière, surtout la frontière de Peshawur, toujours menacée, à cette vie *respectable* de la capitale, vie de promenades en carrosse, de dîners priés, de toilettes, etc. Enfin je préfère l'ambition à l'argent. »

Et, le 1er novembre, il se retrouvait, avec une sorte d'enthousiasme, à la tête de ses chers « Guides, » jadis créés, organisés par ses soins.

Trois cents cavaliers, cinq cent soixante fantassins, mieux qu'un régiment, telle était cette troupe d'élite, qui, vingt-quatre heures après avoir passé sous ses ordres, partait de Peshawur pour aller faire campagne dans le Huzara.

Digitized by Google

« Nous avons tout ce qu'il nous faut pour une jolie petite expédition de montagne, si ce n'est toutefois des ennemis. C'était jadis une condition *sine quâ non* pour faire la guerre ; maintenant on s'en passe à merveille. La forteresse que nous sommes chargés de détruire n'existe plus depuis bien des mois, et nous avons à rétablir, dans un territoire d'où il a été chassé, un de nos alliés indiens, lequel, par malheur, ne veut à aucun prix qu'on l'y rétablisse:... Quant à mon autorité, elle est tant soit peu despotique. J'enrôle et je casse qui bon me semble ; je fais donner les étrivières, j'inflige la prison, je dégrade, j'avance à ma fantaisie tous mes hommes, y compris les officiers indigènes (non les autres),—toutefois avec cette clause restrictive, qu'un seul abus de pouvoir m'ôterait jusqu'au moindre de ces brillants priviléges. Il faut une suprématie de ce genre quand il s'agit de faire marcher des sauvages de race et de langage divers, ramassés depuis les rivages de l'Hindou-Koosh et de l'Himalaya jusqu'aux plaines du Scinde et de l'Hindostan, gens plus enclins à frapper qu'à se plaindre, et plus insoucieux de tuer un homme qu'on ne pourrait l'imaginer dans notre Angleterre civilisée. »

La campagne dont il parlait lui-même avec tant d'insouciance, fut une des plus rudes qu'il eût jamais faites ; elle dura sept semaines, par un temps glacial, au sein de montagnes abruptes, couvertes de forêts, et défendues avec acharnement.

Jusqu'à ce jour, on n'avait pu recueillir aucun détail sur cette expédition du Huzara. La politique du gouvernement anglo-hindou était de représenter la frontière nord-ouest comme parfaitement tranquille, et de reporter toute l'attention sur la guerre qui se faisait à l'autre extrémité de l'Empire.

Seulement,— et peut-être pour dédommager Hodson de cette ingratitude calculée, — on lui offrit le commandement d'un vaste district, l'Euzofsai, formant la majeure partie de

Digitized by Google

la province où les Guides étaient cantonnés. Il fit ses conditions, demandant à cumuler tous les pouvoirs militaires et civils du pays qu'il aurait à régir; on accéda, sans trop de résistance, aux désirs qu'il manifestait, et nous le retrouvons, dès le mois de juin, maître et seigneur souverain d'un petit royaume, ou tout au moins d'un grand-duché [1].

C'était là ce qui lui convenait par excellence, et on le sent à la gaieté avec laquelle il décrit lui-même ses mille et mille travaux. Ils sont racontés avec plus de charme encore, par la compagne distinguée qui en partageait les fatigues et en allégeait le poids. Bien des Parisiennes, — sans vouloir médire d'elles, — trouveront peut-être, en lisant quelques extraits de ses lettres, que mistriss Hodson prenait bien aisément son parti d'une situation compliquée outre mesure. Quant à nous, c'est avec un vrai plaisir que nous reproduisons ces singuliers *tableaux de famille*.

« Janvier 1854.

« Représentez-vous une plaine immense, nivelée comme un tapis de billard, mais beaucoup moins verte, n'étalant, çà et là, pour tout vestige de végétation, que quelque petit massif d'*épines à chameaux*, haut de dix-huit pouces. A l'est, à l'ouest, au sud, le regard ne rencontre pas autre chose; au nord, en revanche, les neiges éternelles de l'imposant Himalaya, étincelant et rayonnant, comme un diadème aux reflets roses, par-dessus la première rangée de ses avant-cimes, dont les mamelons antérieurs avoisinent notre camp. Que diriez-vous, s'il vous fallait vivre en ce désert? Et quels yeux vous ouvririez en voyant nos officiers s'asseoir à table avec leur sabre au côté, leurs pistolets à la ceinture! Le *baby* ne va jamais prendre l'air sans une escorte de cavaliers. Quel bel effet pareil cortége produirait dans Hyde-Park!

« 15 avril.

« Vous me demandez quelques détails sur la vie que nous

1. Le chiffre de la population de l'Euzofsai est donné dans une lettre où Hodson rend compte des ravages que le typhus y exerça en 1853. Du 1er mars au 15 juin, 8352 individus périrent, sur un nombre total de 53 500.

Digitized by Google

menons ici. Eh bien ! je vais vous raconter une de nos journées. A peu de chose près, vous aurez l'histoire de toutes.

« Peu après la première pointe du jour, au son du clairon, William se lève pour se rendre à la parade, et de là au fort qu'il fait construire pour nous abriter ultérieurement. A neuf heures, tout est prêt pour le déjeuner, après lequel William rentre dans la tente qui lui sert de cabinet. Il y reçoit les rapports du régiment, examine les recrues, hommes ou chevaux, écoute les plaintes, règle les différends, etc. Le commandant militaire fait ensuite place au magistrat, et William va s'installer dans la *kutcherry*, c'est-à-dire siéger sur son tribunal, où il juge les affaires civiles, reçoit les pétitions, concilie les intérêts privés (avec plus encore d'*et cætera*). Vous aurez quelque petite idée de ce travail quand je vous dirai que, dans le cours du mois de mars, mon mari a rendu vingt et une sentences en matière criminelle, dans des affaires de meurtre, de coups et blessures destinés à donner la mort, et jugé près de trois cents menus délits, félonies, vols, etc. A deux heures, il vient donner un coup d'œil à sa petite fille et avaler un verre de vin. Bientôt après cinq heures, on prend le thé, après quoi nous demandons les chevaux, et nous voilà en selle jusqu'à huit heures. C'est alors que je vais avec lui visiter les travaux de la forteresse, ceux du jardin, ceux des routes. De temps en temps nous nous détournons de cette ronde quotidienne pour aller déterminer le site d'un village, d'un puits à creuser, la direction d'un cours d'eau.

« Vous comprendrez facilement le bonheur qu'on éprouve à galoper sur ces plaines immenses, par un beau temps bien frais (nos matinées et nos soirées sont encore charmantes), foulant aux pieds un sol émaillé en cette saison de fleurs délicieusement parfumées, et au pied de ces belles montagnes, dont les plus proches revêtent tour à tour toutes les variétés de couleurs que peuvent produire les jeux alternés de la lumière et de l'ombre. De retour au camp, William reçoit encore quelques rapports, et s'occupe d'affaires jusqu'à l'heure du dîner, où nous avons souvent quelques officiers, parfois un convive de passage.

« Lorsque nous sommes en tête-à-tête, à peine le repas fini, nous examinons, nous classons les lettres arrivées dans la soirée, nous en discutons le contenu, nous y répondons même quelquefois séance tenante ; puis je reçois mes instructions pour

Digitized by Google

le lendemain : les documents que j'aurai à copier, la correspondance qu'il faudra mettre à jour, etc. Et maintenant ne pensez-vous pas que la prière du soir et le sommeil sont bien gagnés, qui terminent cette laborieuse journée?

« N'oubliez pas que, pour la construction de son fort, de ses routes, de ses ponts, William a la fabrication de ses briques à diriger, son bois à chercher et à charpenter. Vous verrez qu'il ne manque déjà pas de besogne. Ajoutez-y cependant encore la peine à se donner pour avoir des ouvriers, pour les faire arriver ici, et, une fois arrivés, pour assurer leur nourriture, plus les moyens de la cuisiner eux-mêmes; car plusieurs sont mahométans. Ils mangent de la viande, mais l'animal doit être tué, dépecé, cuit de la main des fidèles. D'autres sont des Hindous qui vivent de grains et de légumes; mais chacun d'eux exige sa *chula*, son foyer séparé, avec son enceinte où il puisse s'enfermer, lui et ses ustensiles. Que si, par hasard, le pied d'un étranger a passé sur sa petite muraille de boue séchée au soleil, il ne mangera ni ne travaillera jusqu'au lendemain. Puis ceux-ci fument, ceux-là détestent l'odeur impure du tabac; les uns ne boivent que l'eau, tandis qu'il faut aux autres des liqueurs spiritueuses, en sorte qu'il n'est pas précisément facile d'ajuster les besoins contradictoires de ces *onze cents* travailleurs.

« Il me tarde bien, je vous assure, que ce *Murdân-kôtee* [1] soit terminé. Mon pauvre mari aura moitié moins de soucis et de fatigue.

« Pour jeter quelque variété dans notre existence, nous avons, les jours de grande fête, quelques *sports* indigènes, tels que jeter la lance au but, ou bien encore le *nazabaze*, qui consiste à enlever d'un coup de lance, en plein galop, un pieu de douze à quinze pouces, fiché en terre, quelquefois à couper en deux, d'un coup de sabre, — toujours au galop, — une orange piquée au bout d'un bambou, haut d'un *yard*. William est très-habile à cet exercice, et manque rarement son orange; mais les lances sont si longues qu'il faut toute la souplesse d'un natif pour les manier sans risque d'un bras démis ou cassé.

« Ces fêtes militaires sont très-pittoresques. Les cavaliers lancés sont comme enveloppés dans un tourbillon de vêtements bariolés, et les spectateurs forment des groupes qui me

1. *Murdân* est le nom du district. *Kôtee* veut dire forteresse.

Digitized by Google

font regretter plus que jamais de n'avoir pas un crayon assez bien doué pour les reproduire sur le papier.

« Le temps a singulièrement contrarié nos travaux de construction. Nous sommes donc encore dans nos huttes et sous nos tentes provisoires. Naturellement, domiciliés ainsi, les chaleurs nous sont particulièrement pénibles. William est accablé de préoccupations, surchargé d'ouvrage; sa santé pourtant est merveilleusement bonne, et il est aussi en train, aussi fou qu'aux plus beaux jours de sa jeunesse. Jamais il n'est si heureux que lorsqu'il a son enfant dans les bras. »

Ce lion des champs de bataille, cet esprit impérieux, ce dompteur d'hommes est, effectivement, le mari le plus tendre, le père le plus affectueux. Une fille lui naît à Rawul-Pindee, au moment où les Guides allaient partir pour châtier les déprédations d'une des plus redoutables tribus de l'Afghanistan (novembre 1853). Hodson, en route déjà depuis plusieurs jours, revient au galop sur ses pas pour bénir l'enfant que le ciel lui donne, et court, à peine l'a-t-il pressé sur son cœur, rejoindre ses compagnons d'armes.

L'ennemi vaincu, il revient, et parle à son père, avec un sourire ému, de cette petite créature née sous la tente.

« Je voudrais, dit-il, que vous vissiez votre petite fille dans les bras de sa bonne. Sa bonne est un soldat afghan du plus farouche aspect.... Que voulez-vous? écrit-il dans une autre lettre; la petite *lady* a des goûts étranges, et qu'elle manifeste avec une effrayante précocité. Elle ne veut être portée par aucune des femmes du pays, et laisse voir une préférence marquée pour la population mâle, dont quelques individus paraissent avoir des titres particuliers à sa faveur. Le planton attaché à son service (notez ceci) ne se lasse jamais de regarder ses *beaux petits doigts blancs*. Elle ne se lasse pas davantage de les fourrer dans sa grosse barbe noire, — grave insulte pour un homme d'Orient, mais que celui-ci supporte avec une sérénité parfaite, grâce à l'affection qu'il lui a vouée. Mes gaillards,— fins matois qu'ils sont, — commencent à savoir se servir

Digitized by Google

d'elle, et quand ils veulent obtenir quelque grâce, la demandent au nom de Lili-Bâbâ (prononcer *Olivia* étant au-dessus de leur courage). Ils savent que ce talisman n'est pas sans puissance.... »

Les enfants de sang européen vivent rarement sous le ciel de l'Inde. Olivia n'échappa point au sort commun. Rappelé auprès d'elle par les symptômes terribles du mal qui allait l'emporter, Hodson vit s'éteindre lentement ce petit être, « devenu, dit-il, par sa grâce et son intelligence précoces, le centre, la lumière de notre foyer. »

Quelques mois plus tard, rendu à la vie active, le jeune proconsul anglais s'inquiète de la tempête qui s'annonçant au loin, assombrit les perspectives de la politique nationale. Les négociations secrètes de la Russie avec Dost-Mohammed, le khan du Čaboul, ne laissent pas de le préoccuper à certain degré. Un aveu lui échappe, à cette occasion, trop singulier pour qu'on n'en tienne pas note.

« Menacé du dehors, Dost-Mohammed est venu lui-même solliciter notre alliance et nos secours. On ne sait encore au juste ce qu'il en attend, on ignore aussi les intentions du gouvernement; une seule chose est certaine, c'est que le jour où ont commencé ses négociations avec nous ouvre une ère fatale pour l'Afghanistan. Dans l'Inde, il nous faut absolument, ou l'abstention totale, ou l'absorption totale. L'histoire du passé montre à toutes ses pages que, tôt ou tard, les liens établis entre nous et les États indigènes sont pour ceux-ci une cause de mort politique. *L'ardeur du soleil n'est pas plus fatale à une goutte de rosée que ne l'est notre amitié, notre alliance, à un souverain asiatique.* »

La fortune fait volontiers expier ses faveurs. Jusqu'en 1855, la carrière de Hodson avait été marquée par des succès exceptionnels; ses envieux, alors, eurent leur tour.

Le pouvoir sans limites accordé aux agents anglais a pour correctif une responsabilité également illimitée, et ces hommes, sous lesquels plient des provinces entières, sont

Digitized by Google

eux-mêmes courbés sous le joug d'une autorité souvent capricieuse, souvent tyrannique.

Accablé de travaux immenses, et chargé, par surcroît, de faire construire une forteresse destinée au corps des Guides, Hodson, paraît-il, laissa quelques irrégularités s'introduire dans le compte rendu des ressources pécuniaires qu'il avait à sa disposition. Ce tort de pure forme, cette erreur de jugement, grossis par des témoignages hostiles, le placèrent en état de suspicion. Une enquête administrative fut ordonnée, et, sans attendre le rapport qui devait en être le résultat, — sans même lire ce rapport quand il leur eût été remis, — les autorités de Calcutta décidèrent que Hodson cesserait de gouverner l'Euzofsai.

En même temps que cette disgrâce éclatante venait le frapper, — disgrâce imméritée, on l'a depuis reconnu, — l'ex-commandant des Guides, — redevenu simple lieutenant, — apprenait la mort de son père. Ce malheur, vivement ressenti, lui rendit odieux, un moment, cet exil volontaire dont il ne devait jamais voir le terme.

Une chute violente vint aggraver encore sa situation.

Tout semblait s'unir pour le décourager; il ne se décourageait pas, néanmoins, et, sous le coup de la disgrâce comme au temps de sa plus grande faveur, dans l'humble rôle de quartier-maître comme dans celui de commandant en chef, déployait pour le bien du service cette merveilleuse activité, ces aptitudes hors ligne, dont il avait déjà donné tant de preuves. Le moment approchait, du reste, où une éclatante revanche allait lui être accordée.

Digitized by Google

III

Prise du Grand Mogol. — Meurtre des Shahzadas.

Vers la fin de 1856, Hodson avait demandé à faire la campagne de Perse, et s'était vu refuser cette *faveur* en des termes presque insultants, le motif étant pris « de ce qui s'était passé lorsqu'il commandait les Guides. » Après deux ans d'injustices patiemment subies, il y avait là de quoi exaspérer la légitime fierté d'un accusé qui se sentait innocent et se savait justifié [1]. Aussi allait-il partir pour Calcutta, bien décidé à toutes les conséquences d'un tel éclat : son départ était annoncé par des lettres datées de Dughsai le 5 mai 1857. Voici ce que nous y lisons :

« Je n'ai que trois voies ouvertes devant moi, pour parler *à la Robert Peel :* — 1° me tuer, 2° abandonner le service et passer à l'ennemi ; 3° forcer le Gouverneur-général à rétracter ses paroles et à me faire des excuses. — J'ai choisi cette dernière. La première était trop « exotique, » et sentait le mélodrame ; la seconde aurait donné trop beau jeu à mes adversaires du Pendjab.... Et, d'ailleurs, l'ennemi pourrait fort bien être battu. »

En conséquence, ses malles étaient faites ; mais fort heureusement il ne partit pas. Cinq jours après qu'il écrivait ces lignes si amères et si dégagées, l'insurrection de Meerut venait lui rouvrir la lice, et donner toute leur valeur à ses services, si gauchement méconnus.

1. Le rapport officiel qui déclarait non fondés les griefs énumérés à sa charge, déposé le 13 janvier 1856, n'avait pas encore été *lu* en mars 1857. On découvrit alors que, intercepté au passage, il n'était jamais parvenu sous les yeux du Gouverneur-général.

Digitized by Google

S'il fût parti avant ce coup de tonnerre, il est à peu près hors de doute qu'il n'eût pas traversé impunément les deux mille cinq cents milles qui le séparaient de la capitale indienne. Tout au contraire, il se trouva littéralement sous la main du commandant en chef (le général Anson), lorsque, revenu précipitamment à Umballa, celui-ci se hâtait d'organiser les forces destinées à marcher sur Delhi. Il choisit immédiatement Hodson pour aide-quartier-maître général de son état-major, et lui donna mission de se composer une garde de cent cavaliers et cinquante fantassins, recrutés à son choix parmi les natifs. « Tout ceci, écrit Hodson, a été fait de la manière la plus flatteuse, et j'ai là un emploi selon mon cœur. »

L'enthousiasme lui est revenu; il reconnaît la gravité de la crise, mais sans douter un instant du résultat. « Non, s'écrie-t-il, nous n'avons pas fourni toute notre carrière. De si noirs nuages que s'obscurcisse le ciel, nous verrons la fin de la tempête. L'étoile de la vieille Angleterre n'en resplendira que plus brillante, une fois l'orage dissipé, et nous nous relèverons plus forts, plus maîtres que jamais. »

Pour premier gage donné à la confiance du général en chef, Hodson entreprit de rétablir les communications entre Kurnaul et Meerut, et de rapporter à Umballa les dépêches du général Wilson. On le connaissait si bien qu'on l'attendait à Meerut, où il arriva, effectivement, après trente heures de voyage, avec son escorte de cavaliers sikhs.

Le fait sembla merveilleux, et un des officiers qui l'ont raconté dans les correspondances publiées depuis, compare Hodson aux héros des temps antiques. « C'est un Amadis de Gaule, c'est un Bayard, dit-il, et non pas un simple officier de notre époque. A l'admiration qu'il inspire, un seul sentiment peut faire contre-poids : c'est la jalousie. »

La jalousie se tait dans les circonstances critiques où les hommes de valeur s'imposent sans le vouloir, en vertu de

Digitized by Google

la nécessité même qui force de recourir à eux. Toujours simple lieutenant d'infanterie, Hodson était à la tête d'un corps de cavalerie irrégulière qui prenait son nom, et qui l'a gardé. Ce qu'on appelle en anglais l'*intelligence-department*, — en bon français : la direction de l'espionnage, — lui était exclusivement confié. Admis au conseil de guerre, appelé à fournir non-seulement des renseignements, mais des idées, des plans d'attaque, il y était écouté à l'égal des vieux généraux.

Peu s'en fallut, une fois arrivé devant Delhi, qu'une de ses audacieuses inspirations, adoptée par le général Barnard, ne fît donner l'assaut dès les premiers jours de juin 1857. — « On sait, dit Hodson à ce propos, que je conseille volontiers des coups de vigueur ; mais on sait aussi que je n'engage à faire que ce que je suis tout le premier disposé à risquer.... Delhi est une place très-forte,... qui veut être enlevée par un *coup de main*, et cela tout de suite, sans quoi nous passerons encore bien des semaines devant ces murs.... » Le plan, mûri avec soin, devait être exécuté. Il n'échoua, selon Hodson, que « par la couardise et la désobéissance positive de....[1], l'homme qui, le premier, a été la cause de la perte de Delhi, et qui maintenant empêche de le reprendre. »

Quand les Anglais, entrés dans Delhi, se trouvèrent, après quatre jours de combat, maîtres du palais de l'empereur, Hodson et ses cavaliers, immobiles pendant l'assaut, sans emploi dans les affaires de rue qui l'avaient suivi, demandaient qu'on les lancât à la poursuite de l'ennemi fugitif. On les dépêcha dans la direction du Kootub, c'est-à-dire au midi de la cité, avec défense expresse de se risquer à portée du feu. Ils gravirent, en conséquence, une petite colline, d'où ils avaient en vue le camp des insurgés sortis de Delhi et restés sous les ordres de Buckt-Khan. Hodson, qui les examinait avec attention, s'assura bientôt

1. Nom laissé en blanc dans le texte anglais.

Digitized by Google

qu'ils se mettaient en retraite, et une forte explosion le confirma dans cette idée. C'étaient, effectivement, leurs munitions qu'ils faisaient sauter avant de fuir.

Après être retourné au galop près du général Wilson, qu'il informa de cette manœuvre, le commandant des irréguliers sollicita et obtint l'autorisation de pousser une reconnaissance dans le camp évacué, ce qu'il fit à la tête de soixante-quinze hommes, non sans se donner le plaisir de sabrer, chemin faisant, bon nombre de maraudeurs, et, — comme il le dit lui-même, — de « personnages à mines suspectes. »

Son expédition fut, d'ailleurs, très-heureuse : il ramena trois canons, des drapeaux, des tambours, et la vaisselle plate d'un des régiments insurgés.

Mis en goût d'aventures, il sollicita dès le lendemain, — et n'obtint qu'à force d'instances, — la permission de courir sus au vieux roi, dont on ne s'occupait guère en ce moment, bien que des négociations eussent été ouvertes avec lui, même avant l'assaut final. Le général Wilson se préoccupait par-dessus tout de « l'embarras » qu'allait lui causer pareille capture. « Je l'assurai, dit Hodson, que s'il était *embarrassé* du roi, c'était bien à la teneur des instructions qu'il le devrait, car, pour mon compte, j'aimerais bien mieux le ramener mort que vif dans la capitale de son Empire[1]. » Et là-dessus, il partit, avec cinquante cavaliers seulement, pour terminer à sa manière les négociations entamées.

Ses pouvoirs allaient jusqu'à garantir la vie et la liberté du souverain détrôné, lequel serait à l'abri de toute insulte personnelle.

C'est à l'un des acteurs de ces scènes étranges que nous allons laisser la parole :

Il faut avoir parcouru, — nous dit-il, — il faut connaître les

1. Lettre du 24 septembre, postérieure de deux jours seulement aux événements qu'elle raconte. Elle est adressée à mistriss Suzan Hodson.

Digitized by Google

ruines à travers lesquelles passa le détachement, pour se faire une idée des dangers auxquels Hodson s'exposait de gaieté de cœur. Arrivés à destination, le commandant et ses hommes se cachèrent dans un vieux bâtiment, à portée du conduit voûté qui donne accès dans la tombe de Humayoun, où chaque matin se rendait le vieux monarque, qui, chaque soir, s'en retournait à sa résidence ordinaire, le Kootub. Deux émissaires furent ensuite envoyés à la *begum* Zeenat-Mahal, par qui passait toute cette diplomatie. Ils lui portaient l'*ultimatum* du général, savoir la vie du roi, celle de son dernier fils, celle de son père (ce dernier mort depuis cette époque).

Après deux longues heures d'attente, pendant lesquelles le commandant déclare avoir subi les plus rudes angoisses qu'il eût jamais connues, ses émissaires revinrent avec une dernière offre. — Le roi ne voulait se remettre qu'entre les mains du capitaine Hodson en personne, et à la condition que ce dernier lui répéterait, de sa propre bouche, les promesses formelles du gouvernement qui lui assuraient la vie sauve. Le capitaine sortit alors, et alla se camper vis-à-vis de la porte du tombeau, se déclarant prêt à recevoir les prisonniers et à confirmer sa promesse.

Représentez-vous la scène, devant ce magnifique portail sculpté, dans l'arceau duquel se découpent les dômes blancs de l'édifice intérieur, et là, au milieu d'une foule d'Indiens, un seul homme blanc, bien décidé à ramener ses prisonniers ou à périr sur place.

Bientôt un cortége apparut, qui sortait lentement de l'enceinte funéraire. Zeenat-Mahal était en tête, dans une de ces voitures closes dont on se sert ici pour les femmes. Lorsqu'elle passa devant nous, son nom fut articulé à voix haute par le *moulvie*. Ensuite, dans un palanquin, venait le roi, vers lequel Hodson poussa son cheval dès qu'il le vit, et auquel il demanda de rendre ses armes. Avant de les livrer, le roi demanda s'il était bien Hodson-Bahadour[1], et s'il consentait à répéter la promesse faite par son messager. Le capitaine répondit affirmativement à ces deux questions, ajoutant que la vie du roi et celle du fils de Zeenat-Mahal étaient garanties, pourvu que le premier se rendît sans causer de troubles ; — puis, avec une emphase particulière, il déclara que si la moindre tentative était faite pour enlever les prisonniers, il tuerait le

1. Hodson-le-Victorieux.

Digitized by Google

roi sur place, ni plus ni moins que s'il s'agissait d'un chien. Le vieillard, alors, rendit ses armes, que le capitaine remit à son cavalier d'ordonnance, sans cesser lui-même d'avoir le sabre nu à la main.

La même cérémonie eut lieu pour le petit prince (Jumma Buckh), et ensuite commença le voyage vers Delhi, voyage qui sembla au commandant durer une éternité tout entière. Les palanquins, en effet, n'avançaient qu'au pas de marche à pied, et avec sa poignée d'hommes, il se voyait entouré de milliers d'individus en armes, dont un seul aurait pu l'étendre mort d'un coup de fusil lâché par derrière. Son ordonnance m'a raconté que c'était merveille de voir l'influence qu'exerçaient sur la foule émue son regard froid, sa physionomie impassible. On eût dit les natifs tout à fait paralysés par cette scène inouïe d'un homme blanc, — pour eux les cinquante *sowars* (cavaliers) ne comptaient absolument pas, — emmenant *seul* leur monarque.

Peu à peu, à mesure qu'on approchait des murs de Delhi, la foule diminuait, et un bien petit nombre suivit jusqu'à la porte dite « de Lahore. » Le capitaine Hodson, devançant de quelques pas le cortége, commanda d'ouvrir. Comme il franchissait le seuil, l'officier de garde lui demanda ce qu'il ramenait ainsi dans tous ces *palkees*. « Rien que le Grand Mogol, » répondit-il simplement, sur quoi l'officier, pris à court, laissa échapper une exclamation dont l'énergie eût pu offenser certaines oreilles délicates. Sortis, à ces mots, du corps de garde, les soldats du poste avaient bonne envie de le saluer d'un hourra, et on ne put les en empêcher qu'en leur donnant à penser que le roi prendrait pour lui ces acclamations honorifiques.

A la porte du palais, le cortége rencontra M. Saunders, promu au gouvernement civil de la ville, et à qui Hodson délivra en bonne forme ses captifs de race royale. « Par Jupiter! s'écria ce magistrat, dont la stupéfaction avait quelque chose de fort divertissant, on devrait, rien que pour ceci, mon camarade, vous donner le commandement en chef de l'armée! »

La remarque du général fut encore plus caractéristique : « Je suis charmé que vous ayez pris votre homme, dit-il au capitaine, mais je ne m'attendais guère à revoir ni vous ni lui. » Les officiers présents ne purent s'empêcher d'applaudir leur camarade, qui fut immédiatement autorisé à choisir,

Digitized by Google

parmi les armes du roi, celles qu'il voudrait conserver en mémoire de cette brillante capture. Il est ainsi devenu possesseur de deux sabres, dont l'un porte gravé sur sa lame le nom de Nadir-Shah, et l'autre le cachet de Jehan-Ghir. Le commandant compte en faire hommage à la reine.

L'expédition qui suivit celle-ci, et qui devait se terminer d'une manière si tragique, a été racontée par un témoin oculaire, le lieutenant Macdowell, commandant en second les *Hodson's-horses*. Les émotions de la journée se reflètent trop bien dans son récit pour qu'il ne perdît pas à être simplement analysé. Il vaut mieux le donner par extraits.

Le 21 septembre, billet de Hodson : *Accourez au plus vite. Amenez cent hommes*. Je pars aussitôt. Il était six heures du matin.... Rendu auprès de lui, il me raconte que les trois princes, ceux qu'on appelait les *shahzadahs* (fils du roi), les chefs de la rébellion, étaient retirés dans un tombeau impérial, à quelques six milles, qu'il veut les aller prendre, et qu'il m'offre de l'accompagner. N'était-ce pas bien obligeant à lui ? Jugez si je refusai. Nous partîmes à huit heures, et, sans hâter le pas, nous nous dirigeâmes vers ce palais funéraire, immense édifice qu'on appelle le *tombeau de Humayoun*.

Là étaient, en effet, les princes avec environ trois mille musulmans de leur suite. Dans le faubourg voisin, il y en avait encore à peu près trois mille autres, et tous armés, ce qui rendait l'affaire assez scabreuse.

Faisant halte à un demi-mille de l'endroit, nous envoyâmes sommer les princes de se rendre sans conditions, sous peine de toutes les conséquences que pourrait amener leur refus. Une bonne heure s'écoula, et le temps me paraissait long ; puis un messager nous arriva qui demandait, de la part des princes, si, quittant leur asile, ils pouvaient compter sur la vie sauve. « Se rendre à discrétion » fut toute la réponse.

Nous attendîmes encore. C'étaient des moments d'anxiété. Une tentative pour les enlever de vive force eût tout perdu, et nous doutions fort qu'ils se décidassent à venir. Nous entendions les clameurs des fanatiques qui (nous le sûmes plus tard) suppliaient les princes de les conduire contre nous. Or nous n'avions que cent hommes, et nous étions à six milles de Delhi.

Digitized by Google

Enfin, s'imaginant, à ce que je suppose, que tôt ou tard ils tomberaient en nos mains, ils prirent le parti de se rendre sans conditions. « Puisque nous avions épargné le roi, nous les épargnerions peut-être aussi, » se disaient-ils sans doute.

Un messager vint nous instruire du parti auquel ils s'arrêtaient.

Nous envoyâmes des hommes à leur rencontre, et, par ordre du commandant, je portai la troupe en travers de la route, pour les recevoir au besoin et les fusiller sans miséricorde, si on essayait de nous les arracher.

Ils parurent bientôt dans un petit *ruth*, ou chariot indien, attelé de bœufs, cinq de nos cavaliers marchant à leur droite, cinq à leur gauche. Derrière eux se pressaient (sans la moindre exagération) de deux à trois mille musulmans. Hodson et moi nous allâmes à leur rencontre, nos hommes demeurant un peu en arrière. Ils saluèrent dès que nous arrivâmes près d'eux, et Hodson, leur rendant leur salut, commanda au conducteur d'avancer.

Nous touchions au moment décisif. La foule, derrière eux, fit un mouvement. Hodson lui fit signe de reculer. J'appelai du sabre notre escadron, qui s'avança aussitôt et vint se placer à l'arrière du chariot, entre les princes et la multitude. Puis, Hodson m'en ayant donné l'ordre, je m'avançai lentement sur les groupes, qui se repliaient les uns sur les autres, non sans nous menacer du regard.

Tout, en ce moment, était suspendu comme à un fil.

Hodson, cependant, retournant au galop du côté du chariot, enjoignait aux dix cavaliers qui formaient l'escorte de hâter un peu la marche des princes, tandis que nous ferions front et contiendrions la foule. Celle-ci se retirait lentement vers le *tombeau de Humayoun*, et nous suivîmes, pas à pas, ce mouvement de retraite. Arrivés à l'intérieur de l'enceinte, les musulmans gravirent les degrés, et allèrent se former dans les immenses jardins en terrasse. On y arrivait par un perron voûté. Laissant nos troupes en dehors, Hodson et moi (je ne le quittais non plus que son ombre), suivis seulement de quatre hommes, nous montâmes ce perron sans descendre pour cela de cheval, et, parvenu en face de ces longues files d'ennemis, il les somma de mettre bas les armes. Il y eut alors un murmure. Le commandant réitéra son ordre sur un ton encore plus péremptoire, et (Dieu sait pourquoi, car, moi, je n'y comprends rien), ils commencèrent à obéir....

Digitized by Google

Nous n'éprouvions nullement le besoin d'avoir leurs armes, et, en des circonstances ordinaires, jamais nous n'eussions risqué notre peau d'une façon si follement téméraire. Ce qu'il nous fallait, à tout prix, c'était de gagner le temps nécessaire pour mettre les princes hors de portée. En cas d'attaque, effectivement, nous ne pouvions tout au plus que nous faire jour vers Delhi, et encore avec peu de chances d'y arriver sains et saufs. Eh bien ! nous restâmes là deux heures d'horloge, rassemblant les armes qu'ils nous livraient ; moi, pour ma part, croyant à chaque instant qu'ils allaient fondre sur nous.

Je ne disais rien, et fumai tout le temps afin de leur montrer combien peu je ressentais d'inquiétude.

Enfin, quand tout fut terminé, les armes réunies, chargées sur une charrette, et quand nous nous mîmes en route, Hodson se tourna vers moi et me dit : « Il est temps de partir. »

Nous nous mîmes en selle avec une lenteur calculée ; la troupe reforma ses rangs, et nous sortîmes à loisir de l'enceinte, suivis par la foule. Notre allure continua d'être la moins pressée du monde, et tout se passait fort tranquillement.

« Pourquoi, m'allez-vous demander, ne chargiez-vous pas ces suivants incommodes ? »

A ceci je répondrai simplement que nous étions cent hommes, et eux six mille. Je n'exagère point ; vous lirez le rapport officiel.

A un mille, à peu près, de notre point de départ, Hodson, me regardant de côté : « Eh bien ! Mac, me dit-il, nous les tenons donc, à la fin ! »

Sur ce mot, un double soupir soulagea nos poitrines oppressées. Jamais de ma vie, non pas même sous le feu le plus terrible, je ne me suis senti en pareil danger. On assure, autour de moi, que c'est l'affaire la plus hardie, la plus aventureuse dont on ait entendu parler depuis des années. Et je ne parle pas de moi, qui tout simplement exécutais mes ordres, mais de Hodson, qui avait tout conçu, tout arrangé.

Maintenant, achevons l'histoire.... Nous rejoignîmes les princes à cinq milles environ de l'endroit où nous les avions pris, et par conséquent à un mille de Delhi. La foule, grossissant toujours, serrait de plus près les chevaux de nos *sowars*, et son attitude devenait de plus en plus hostile.

« Qu'allons-nous faire de ces gens-ci ? me dit tout à

Digitized by Google

coup Hodson. Je crois qu'il vaudrait mieux les fusiller ici même.... Jamais nous ne les ferons entrer là-bas. »

Un neveu du roi, que nous avions avec nous, et dont nous avions fait un témoin à charge, nous avait garanti l'identité de nos prisonniers. De plus, ils s'étaient reconnus eux-mêmes pour ce qu'ils étaient, savoir : Mirza-Mogul, le neveu du roi et le principal promoteur de l'insurrection ; Mirza-Kishere-Sultamet, également un des principaux rebelles, bien connu pour avoir tué, de sa main, des femmes et des enfants européens ; enfin Abou-Buckt, commandant en chef titulaire, et l'héritier présomptif du trône mogol.

Ce dernier est ce même jeune démon qui dépouillait nos femmes en pleine rue, et s'amusait à couper les bras et les jambes de leurs enfants, égouttant le sang des blessures dans la bouche de ces pauvres mères.

Ceci est la vérité littérale.

Il n'y avait pas une minute à perdre. Nous commandâmes à la troupe de faire halte. Cinq cavaliers vinrent se placer en avant du chariot, cinq autres à l'arrière, faisant le vide autour d'eux. Hodson fit descendre les princes, leur ordonna de se déshabiller et de remonter ensuite dans leur chariot, puis il les fusilla de sa propre main....

Avant de les tuer ainsi, parlant à nos hommes, il leur avait expliqué qui étaient ces prisonniers, et par quels actes de férocité ils avaient mérité de perdre la vie.

Cette petite harangue, fort laconique du reste, eut un effet merveilleux. Les musulmans paraissaient frappés de cette application de leur loi du *sang pour sang*, et quant aux Sikhs, ils poussaient littéralement des cris de joie, tandis que la masse populaire s'éloignait en silence et lentement.

A ce moment même, un *sowar* me montra, dans un champ labouré, un homme qui s'enfuyait rapidement, et dont les bras étincelaient au soleil. Le cavalier et moi, nous nous lançâmes après lui, et, l'ayant atteint, je constatai que c'était l'eunuque favori du roi, le même dont les atrocités nous avaient été si fréquemment rapportées. Le *sowar* le sabra sur place, et nous revînmes dans les rangs, charmés d'avoir nettoyé la terre de ce monstre.

Il était alors quatre heures de l'après-midi. Hodson conduisit le chariot, chargé de cadavres, jusqu'au cœur de la ville, où il les fit placer dans une des rues les plus populeuses, afin que chacun pût bien bien les reconnaître.

Digitized by Google

Il est honorable pour le caractère humain que des actions comme celle dont nous venons de reproduire le récit, — parfaitement véridique, il faut le croire, — entraînent avec elles un blâme presque certain. La nécessité a beau les expliquer, la logique a beau les présenter sous le jour le plus favorable : l'âme épouvantée se refuse à toutes ces atténuations de l'horreur instinctive que lui cause le meurtre, accompli de sang-froid sur des êtres qui ne se défendent point.

Il laisse une tache comme celle que lady Macbeth essaye en vain d'ôter à ses mains, cent fois purifiées, toujours sanglantes.

Hodson, pendant les six mois qu'il a survécu à ses victimes, a dû plaider et replaider sa cause devant l'invisible tribunal ou siége le suprême arbitre des actions humaines; mais,— malgré l'attitude résolue qu'il affecte, la courageuse abnégation qu'il oppose au blâme public,— n'est-il pas permis de deviner, sous ce front hardi, quelques pensées amères, et dans cette conscience intrépide, quelques regrets du moins, si ce n'est quelques remords? Avant de répondre, écoutez un de ses plaidoyers. Il est du 12 février 1858. Un mois plus tard, la main vaillante qui l'avait tracé se roidissait pour jamais.

Hodson commence par se justifier d'avoir promis la vie au roi de Delhi *après* l'avoir fait prisonnier. Qu'on démente donc ce bruit calomnieux. La promesse du général Wilson était, de deux jours, antérieure à la capture; on a eu raison de ne pas la marchander. Le nom seul du vieux monarque était un tocsin qui, peu à peu, aurait soulevé tout l'Hindostan. Et que valait, après tout, l'existence d'un vieillard de quatre-vingt-dix ans auprès de toutes celles qu'on rachetait en le déterminant à se livrer?

« Mais, continue-t-il, n'est-il pas étrange que ceux-là même qui me blâment le plus haut pour avoir épargné le roi, m'accusent aussi d'avoir tué ses fils? *Quousque tandem?*... pourrais-je à bon droit m'écrier, moi aussi. Au

Digitized by Google

fond, cependant, je suis complétement indifférent à l'un et à l'autre reproche. Dès cette époque, je pris mon parti de tout ce qu'on pourrait me jeter de censures et d'invectives. J'étais convaincu d'être dans le vrai, et en me préparant à courir le risque *matériel* de l'entreprise, je me bronzais aussi, d'avance, contre les chances diverses qu'elle pourrait *moralement* avoir. Les temps par lesquels nous avons passé, le temps même où nous sommes, ne sont pas de ceux où un homme qui prétend servir son pays doit s'arrêter aux conséquences que peut avoir, pour sa personne privée, l'accomplissement de ce qu'il croit son devoir. »

Ainsi parle Hodson. Son frère, ecclésiastique distingué, un des gradués de Cambridge, lui vient charitablement en aide en citant la lettre de félicitations de M. Montgomery [1], — le même qui depuis a pacifié l'Oude, — et une réponse directe de sir T. Seaton aux questions soulevées par ce drame étrange.

Vous demandez, dit le second de ces éminents personnages, une réponse à ces questions controversées : pourquoi a-t-il garanti la vie du roi ? pourquoi a-t-il exigé des princes qu'ils ôtassent leurs vêtements avant de les tuer ? Il a promis la vie au roi de Delhi parce que tel était l'ordre du général Wilson... Ici, personne ne s'est demandé pourquoi il avait fait déshabiller les princes, — ou, disons plus vrai, — pourquoi il leur a fait ôter leurs vêtements de dessus.

Ce n'était certainement pas, comme l'ont prétendu quelques Français stupides, « pour ne pas gâter le butin [2] ; » car si les habits de dessus répondaient à ceux de dessous, dans lesquels les cadavres ont été enterrés, ils eussent été payés cher à un shilling la pièce.

Hodson les fit déshabiller, tout simplement pour rendre plus effrayantes, et leur mort, et l'exhibition qui suivit devant la *Kotwalee*.

1. Voici textuellement le billet de M. Montgomery, daté du 29 septembre 1857 : « Cher Hodson, honneur à vous, honneur aux cavaliers qui portent votre nom, pour avoir *pris* le roi et *tué* ses enfants ! J'espère que vous en mettrez encore bien d'autres au sac. En toute hâte, votre à jamais. R. MONTGOMERY. »

2. Ces mots incorrects sont en français dans l'original.

Digitized by Google

Quelques personnes demandent aussi « pourquoi il les a tués de sa main? » Je réponds à cette question par une autre : « Quel eût été, sur la foule des assistants, l'effet d'une seule minute d'hésitation, vraie ou simplement apparente? »

IV

Une mission périlleuse. — Derniers combats. — Sicut fur....

Les six derniers mois de cette vie aventureuse sont dignes des années qui les avaient précédés. Pas un jour de repos; une entreprise suit l'autre : des prouesses d'équitation à étonner les plus rudes chasseurs des Trois royaumes. Le capitaine Hodson, qui allait devenir le major Hodson, passait des nuits entières à cheval, et avait fini par dormir en selle. Aucun de ses cavaliers ne faisait le coup de sabre comme lui; pas une lance n'était aussi terrible que la sienne à l'ennemi fugitif. Sa dextérité, son sang-froid, dans ces rencontres corps à corps, excitaient l'admiration de l'armée. « Il me semble le voir encore, écrivait un de ses compagnons d'armes, aux prises avec les plus braves, les plus furieux de ces rebelles, souriant, se moquant, parant les coups les plus terribles du même air qu'il eût écarté un essaim de mouches, et narguant son antagoniste par toute sorte de défis : « Eh bien! est-ce tout?... Recommençons !... Vous dites ?... Et vous appelez cela de l'escrime? »

Le corps des *cavaliers de Hodson* fut séparé en deux pour les opérations qui suivirent la prise de Delhi. Un détachement suivit vers Agra la colonne sous les ordres du colonel Greathed; le reste accompagna celle du brigadier Showers, lancée à la poursuite des troupes fugitives, sor-

Digitized by Google

ties pêle-mêle de la capitale, et qui, on le sait, n'avaient pas osé rester en vue de la petite armée anglaise. Hodson les poursuivit sans relâche pendant tout le mois d'octobre.

En novembre, il obtint un congé de quelques semaines, pour aller, à Umballa, revoir sa femme, séparée de lui depuis six mois entiers. Il profita, d'ailleurs, de ce répit pour pousser avec une extrême activité le recrutement du corps qu'il avait créé. « Je compte, écrit-il, le porter à mille cavaliers avant la fin de l'année. Les plus braves et les mieux nés du pays se pressent sous mon étendard. »

Le 2 décembre, un immense convoi descend vers Cawnpore, où il va ravitailler le camp de sir Colin Campbell. Ce convoi, marchant sur une longueur de quinze milles, n'a pour escorte qu'une colonne mobile de quinze cents hommes. Les *Hodson's-horsemen* y figurent, sous les ordres de Hodson et de son fidèle lieutenant Macdowell. Chemin faisant, on rencontre l'ennemi, ou, disons mieux, on se détourne pour l'aller joindre. On le bat, on le disperse, on le poursuit. Trois combats sont livrés coup sur coup; vingt-cinq canons sont enlevés aux rebelles. Le 27 décembre, on prend la ville de Mynpoorie, où l'on fait halte, et là, on apprend que le commandant en chef est (ou *peut être*), à trente-huit milles seulement, du côté de Goorsahaigunge.

Il s'agit de lui porter des dépêches. Hodson sollicite cette mission plus que difficile.

Le 30 décembre, à six heures du matin, lui et Macdowell se mettent en route, avec une escorte de soixante-quinze *sowars* de leur régiment. A quatorze milles du camp qu'ils viennent de quitter, ils font halte, déjeunent, et laissent cinquante hommes de leur escorte. A dix milles plus loin, à Chibberamow, nouvelle station : n'ayant pas rencontré l'ennemi, ils croient pouvoir laisser encore les vingt-cinq cavaliers qui leur restaient. Quatorze milles à franchir si près de l'armée anglaise paraissaient aux

Digitized by Google

deux officiers une promenade toute simple, même en pays suspect. Malheureusement, à Goorsahaigunge, ils ne trouvent point le commandant en chef. Lord Clyde était à Mermuka-Seraï, leur dit-on, c'est-à-dire à quinze milles plus loin. On ajoutait qu'à deux milles de l'endroit où ils étaient arrivés, stationnait une colonne ennemie de sept cents hommes. Contre ce danger, ils prirent la seule précaution qui fût à leur portée : ce fut de partir pour le quartier-général aussitôt que possible, avant que leur arrivée eût pu s'ébruiter. De fait, ils y arrivèrent sans encombre, mais non sans étonner le général anglais par le récit de leur imprudente équipée.

Sir Colin Campbell retint Hodson et son compagnon à dîner, et, à huit heures du soir, les laissa repartir avec ses instructions pour la marche du convoi.

De Mermuka-Seraï à Goorsahaigunge, le retour eut lieu sans obstacle et sans accident; mais,— à mi-chemin de cette dernière bourgade et de Chibberamow,—les deux intrépides cavaliers rencontrèrent un Indien qui s'était posté sur leur route, tout exprès pour leur donner avis d'un danger imminent. Les vingt-cinq cavaliers restés le matin même à Chibberamow, avaient été attaqués par un corps ennemi, et avaient dû s'enfuir, non sans laisser quelques morts sur la place, quelques prisonniers aux mains des révoltés. Il était à supposer qu'à la suite du combat, une embuscade avait été postée sur la route, pour surprendre les deux chefs dont l'escorte venait d'être ainsi dispersée.

A vingt milles du camp de sir Colin Campbell, à trente milles de leur propre camp, ces nouvelles n'avaient rien de très-particulièrement agréable.

Que faire, cependant? Avancer ou battre en retraite? Le parti de Hodson fut bientôt pris : « Nous aurons toujours le temps de rétrograder!... Au galop ! Il faut essayer de passer outre! » Et c'est ce qu'ils firent, lui et Macdowell, par une noire nuit d'hiver, un temps âpre et glacial, un vent qui les gelait jusqu'à la moelle des os. On sent

Digitized by Google

presque le même frisson en les suivant du regard sur ce chemin semé d'embûches.

....Nous avions, — écrivait Macdowell, — fait passer nos chevaux du milieu de la route pavée sur les bas côtés, où la terre molle amortissait en partie le bruit de leurs pas, et nous avancions en silence, l'oreille tendue à tous les bruits, fatiguant nos yeux à percer l'obscurité, à découvrir, derrière chacun des arbres qui bordaient la route, les formes de l'ennemi qui pouvait s'y être embusqué pour nous envelopper.

Ce fut, je vous assure, un moment de rude anxiété.

Dans le voisinage immédiat de Chibberamow : « Ils sont *là*, » nous dit notre guide, à voix basse, en nous montrant un jardin entouré d'arbres, en face de nous, sur la droite.

De fait, nous distinguions parfaitement un murmure de voix humaines. Était-ce l'ennemi? était-ce un prestige de notre imagination? Je ne saurais le dire.

Nous traversâmes très-lentement et très-silencieusement le village, dans la principale rue duquel nous vîmes le cadavre d'un de nos cavaliers gisant, roide et blafard, au clair de lune. Arrivés à l'autre extrémité, nous renvoyâmes notre fidèle guide, avec ordre de venir nous rejoindre au camp, et, mettant l'éperon au ventre de nos chevaux, nous galopâmes jusqu'à Bewar, en hommes qui savent leur vie en jeu.

Nous y arrivâmes à deux heures du matin. Un détachement de nos cavaliers était venu jusque-là au-devant de nous.

....Tout ce que me dit Hodson, quand nous nous retrouvâmes en sûreté, fut ce simple mot : « Par saint Georges, Mac, je payerais cher une tasse de thé! » Puis il alla tout aussitôt se coucher.

C'est le plus beau sang-froid que j'aie jamais rencontré de ma vie. Nous avions fait, lui et moi, nos soixante-douze milles, lui sur son petit bai-brun, moi sur *Alma*[1].

Le 31 janvier 1858, — après un rude combat livré à Shumshabad (dans le voisinage de Futtehghur), — Hodson, atteint de deux coups de sabre au bras droit, écrivait, de la

1. Lettre du lieutenant Macdowell, datée de Bewar, le 1er janvier 1858, c'est-à-dire du jour même où il venait d'échapper si miraculeusement à la mort.

Digitized by Google

main gauche, pour annoncer la mort de son ami le lieutenant Macdowell, tué dès le début de l'affaire, et à l'âge de vingt-huit ans. Hodson lui-même, mis hors de combat, puisqu'il ne pouvait plus ni tenir son sabre, ni diriger son cheval, se fit traîner vers Cawnpore dans le *dog-cart* d'un de ses amis.

Sir Colin Campbell le soignait, le choyait de son mieux, et annonçait à tous, lui annonçait à lui-même, sa prochaine promotion au grade de colonel.

Mis à ce régime, Hodson fut bientôt rétabli, et, avant la fin de février, on le retrouve sous les murs de Lucknow, dans une chaude mêlée de cavalerie, où il sauva la vie d'un de ses officiers en sabrant le Cipaye qui l'allait percer de sa lance.

Le 11 mars, alors que les Anglais, déjà maîtres des ouvrages extérieurs, se préparaient à attaquer le palais de la Bégum (*Begum's Kothie*), l'intrépide major reçut ordre de se rapprocher, avec sa troupe, des murailles de la cité. Il monta aussitôt à cheval, et laissant ses ordres à son adjudant, prit les devants afin de venir explorer lui-même les terrains les mieux disposés pour y asseoir un campement provisoire.

On lui annonça, chemin faisant, l'assaut qui allait être donné au palais; il y courut, pressé par un irrésistible instinct. « Je viens prendre soin de vous, » dit-il en riant au brigadier Napier, chargé de l'attaque. « Vous ne pouvez vous passer de quelqu'un qui vous surveille. »

Impétueusement livré, l'assaut réussit.

Hodson pénétra dans le palais, par la brèche, avec le général Napier et le reste de l'état-major, mais, en cette mêlée confuse, ils se perdirent de vue.

Quelques instants après, rencontrant des soldats qui cherchaient de tous côtés les Cipayes cachés encore, çà et là, dans les cours cloîtrées et les longs corridors du palais, le commandant des irréguliers se mit machinalement à leur tête.

Digitized by Google

Arrivé à l'angle d'un passage sur lequel ouvrait une cellule obscure : « Tenez, leur dit-il, ou je me trompe fort, ou il y a par ici quelques-uns de ces drôles. »

Or, il ne se trompait pas, et au moment où il mettait le pied sur le seuil de cette espèce de cachot, une balle vint le frapper en pleine poitrine, et lui traversa le corps de part en part.

Il recula de quelques pas en chancelant, et tomba pour ne plus se relever.

Les *Highlanders* qui le suivaient pénétrèrent, baïonnettes basses, dans la cellule d'où était parti le coup; pas un Cipaye n'en sortit vivant.

Ranimé par des stimulants, Hodson vécut encore toute la nuit, mais il ne se dissimulait point que sa blessure était sans remède. A dix heures du matin, l'hémorragie, un moment arrêtée, reprit son cours, et, perdant ses forces d'heure en heure, le blessé mourut trois heures plus tard.

S'il était besoin d'ajouter quelques réflexions à un récit qui peint si bien, et Hodson lui-même, et la race d'officiers dont il fut un brillant spécimen, nous signalerions en lui comme sa qualité supérieure,— toutes les autres, subordonnées à celle-ci, ne servent qu'à la mettre en relief,— le besoin de pouvoir, d'ascendant, de domination, qui, dans toutes les conditions, dans toutes les sphères sociales, fait les pasteurs d'hommes. Hodson aimait l'autorité pour l'autorité; l'exercice de la volonté lui était un besoin. Quand de telles natures abondent en un pays, — et l'Angleterre en est là, — les dangers qu'elles pourraient faire courir à la liberté sont balancés par les obstacles qu'elles jettent sur le chemin de la tyrannie.

Seulement, il est bon que la responsabilité pèse sur ces organisations absolues, que la hiérarchie comprime ce qu'il y a d'excessif dans l'élasticité de leurs ressorts. L'autorité de famille, les souvenirs d'une discipline sévère, le joug de l'opinion, le fouet toujours levé d'une publicité

Digitized by Google

vengeresse, doivent se réunir et se prêter secours pour dompter, contenir, refréner le tyran que renferme tout homme ainsi doué.

Le pays profite alors, sans péril, de cette force qui eût pu servir à sa ruine, et l'homme qui, livré à lui-même, serait peut-être devenu un fauteur de violences, demeure ainsi l'héroïque et docile agent de l'intérêt national, de la volonté de tous.

Digitized by Google

Digitized by Google

CINQUIÈME RÉCIT

LA FUITE DU JUGE EDWARDS

Digitized by Google

Digitized by Google

I

La Révolte dans le Rohilcund. — Un bon serviteur. Le piége évité.

Sur une bonne carte de l'Inde, cherchez, à cent cinquante-deux milles de Delhi, dans la direction de l'est, la ville importante de Bareilly. De ce point, abaissez vers le midi une ligne qui incline légèrement à l'ouest, et vous trouverez la station de Budaon ou Budaouan, un des centres politiques du Rohilcund.

Le Rohilcund lui-même est un district oriental du royaume de Delhi qu'envahit, à la fin du dix-septième siècle, une belliqueuse tribu des Afghans du Kaboul, les Rohillas, et qui est compris dans le territoire borné par le Gange et la Ghogra.

C'est à Budaon qu'un juge de Benarès, dont le caractère ne semble pas moins fortement trempé que celui du major Hodson, M. William Edwards[1], exerçait paisiblement, depuis dix-huit mois, les fonctions, à la fois judiciaires et fiscales, de *magistrate-collector*, lorsque la nouvelle y parvint de la révolte de Meerut.

1. *Personal adventures during the Indian Rebellion in Rohilcund, Futtehghur and Oude*, by William Edwards, judge of Benares; fourth edition, 1 vol. London, Smith Elder and C°., 1859.

Digitized by Google

Huit jours s'étaient à peine écoulés, qu'une sourde agitation se manifestait dans tout le district.

M. Edwards, justement inquiet pour sa femme et ses enfants, les dirigea sans retard vers un de ces établissements qui, profondément abrités dans les gorges de l'Himalaya, devaient rester, jusqu'à la dernière heure, préservés des contre-coups du mouvement insurrectionnel.

Cette précaution, justifiée par l'événement, ne fut pas prise un jour trop tôt, car, pour arriver à Nynee-Tal[1], le but de leur voyage, mistriss Edwards et ses enfants avaient à traverser Bareilly, qu'ils trouvèrent déjà évacuée par toutes les familles européennes.

Huit jours après leur passage éclatait l'insurrection militaire de cette ville, insurrection marquée au coin de la préméditation la plus cruelle et la mieux dissimulée. Les officiers anglais, — trompés jusqu'à la dernière minute par des protestations de fidélité cent fois réitérées, — ne doutèrent point de leurs soldats jusqu'au moment où commença le massacre. A huit heures du matin, le 31 mai 1857, le major Pearson, commandant le 18e indigène, attestait encore l'inébranlable loyauté de ses hommes; à onze heures, un coup de canon avertissait les Cipayes restés dans leurs lignes que le moment d'agir était venu pour eux. Les sentinelles tiraient sur ces mêmes officiers auxquels, cinq minutes plus tôt, elles avaient présenté l'arme avec tout le respect imaginable. Les canons étaient braqués sur les divers points de réunion de l'état-major anglais, et ce fut à grand'peine que, sous l'escorte du 8e de cavalerie, encore indécis, ceux des officiers que les balles n'avaient pas atteints, purent sortir de Bareilly dans la direction de Nynee-Tal.

Une petite colonne de Cipayes, munie d'un canon, les suivait de loin. Les cavaliers du 8e, à quelques milles de la cité, demandèrent eux-mêmes un retour offensif qui leur

1. La station de Nynee-Tal est à quatre-vingt-dix milles au nord de Bareilly.

Digitized by Google

fournît l'occasion de sabrer cet audacieux détachement. On applaudit à leur zèle inespéré ; le capitaine Mackensie les conduisit au feu ; mais à peine se trouvèrent-ils en face de leurs camarades et eurent-ils vu déployer l'étendart vert, symbole de leur foi commune, qu'ils hésitèrent et finirent par passer du côté des rebelles. Le canon amené par ceux-ci fut tourné, à l'instant même, sur le capitaine anglais et le petit nombre de *sowars* encore groupés autour de lui : on leur enjoignit de s'éloigner sous peine de mort, et ils partirent, en effet, au grand galop.

Quant au major Pearson, il avait péri un des premiers.

Ainsi se trouvait accomplie, en quelques heures, la révolte du Rohilcund, dont Bareilly était le centre militaire[1]. Un capitaine d'artillerie indigène devenait chef militaire du pays, et on choisissait pour rajah un juge retraité de la Compagnie, Khan-Bahadour. Ce magistrat, devenu prince, entrait aussitôt en fonctions par un bel et bon procès, intenté, selon toutes les formes, aux deux juges de Bareilly, MM. Raikes et Robertson, qui furent jugés, condamnés et pendus pour crimes dûment qualifiés, sinon prouvés. Avec eux périt le collecteur, M. Wyatt, auteur d'un livre assez curieux, le *Gil Blas hindou*.

A Shahjehanpore, le même jour qu'à Bareilly, l'insurrection se déclarait, et, surpris pendant le service divin, — c'était un dimanche, — presque tous les résidents européens furent égorgés.

A Mooradabad, — bien que fort déconcertés de ne trouver que 2500 l. st. (62 500 fr.) dans la caisse du gouvernement, — les Cipayes, qui d'abord avaient voulu attacher à la

1. Il y avait à Bareilly, le 31 mai, outre le 8e de cavalerie irrégulière, deux régiments d'infanterie indigène, une compagnie d'artillerie à pied, également indigène, et une batterie d'artillerie à cheval ; — à Mooradabad, un régiment d'infanterie indigène et quelques artilleurs à pied ; — à Shahjehanpore, mêmes forces ; — à Almorah, un régiment de Ghourkas (soldats du Népaul) et une compagnie d'artillerie : — six mille hommes, en tout, pour le Rohilcund. Les Ghourkas seuls ne s'insurgèrent point.

Digitized by Google

bouche d'un canon le trésorier si mal en fonds, se laissèrent rappeler qu'ils avaient juré « par les eaux du Gange » de ne pas faire tomber un cheveu de la tête des Européens. Liés par leur redoutable serment, ils se retirèrent avec leur butin, et accordèrent aux résidents deux heures pour quitter la ville. Ceux-ci en profitèrent pour se retirer à Nynee-Tal, où les accompagnèrent quelques poignées de Cipayes, demeurés « fidèles à leur sel. »

Ce dernier épisode se passait le 3 juin 1857.

Rétrogradons de quelques jours, et revenons à Budaon, où nous avons laissé M. Edwards aux prises avec les difficultés croissantes d'une administration de moins en moins obéie.

Le premier acte des insurgés de Mooradabad avait été, selon la coutume généralement adoptée, de donner la clef des champs aux prisonniers. Or, parmi ceux-ci, se trouvait un gentilhomme-bandit, nommé Nujjoo-Khan, sous le coup d'un arrêt de déportation perpétuelle pour une tentative de meurtre suivie d'effet sur la personne d'un magistrat adjoint. — Après avoir échappé, deux années entières, aux conséquences de cette condamnation rendue par contumace, ce notable personnage avait pu être appréhendé, grâce à l'active surveillance de M. Edwards, et, à peine libre, il avait juré de se venger. En toute circonstance, les menaces d'un pareil homme pouvaient être comptées pour quelque chose. Au moment où M. Edwards apprit que sa mort était décrétée par un de ces désespérés qui, naturellement, devait jouer un des premiers rôles dans la rébellion[1], il put se considérer, à son tour, comme condamné sans appel, et, — seul agent du gouvernement en face de onze cent mille administrés plus ou moins hostiles, — il lui fut certainement permis de croire que la sentence sortirait, comme on dit, son plein et entier effet.

1. Nujjoo-Khan est, en effet, devenu un des meneurs de la Révolte. Il n'a été pris que vers le mois d'avril 1858, par le brigadier Jones, après la réoccupation de Mooradabad.

Digitized by Google

Déjà, le 25 mai, il avait eu comme un avant-goût des angoisses et des périls qui allaient l'assaillir. Informé que les mahométans de Budaon voulaient profiter de la solennité religieuse de ce jour-là pour exciter des troubles que l'agitation générale du pays pouvait rendre décisifs, il avait convoqué les principaux d'entre eux à une conférence où ils arrivèrent fort excités, fort arrogants, presque intraitables. Tandis que, profitant de leurs animosités privées, il travaillait à les désunir par d'adroites insinuations, il vit entrer, le débat s'échauffant, un de ses *péons*, Sikh de naissance, mais déjà chrétien de religion, bien que non encore baptisé, et qu'il avait attaché à son service personnel. Wuzeer-Singh — c'était le nom de ce fidèle acolyte — entra sans prononcer un mot, et vint se placer presque inaperçu derrière le fauteuil de son maître. Il avait un *revolver* à la ceinture, et à la main le fusil de chasse de M. Edwards. « Pour la première fois alors, nous dit celui-ci, j'eus pleine assurance que je pouvais compter sur cet homme, en quelque danger, en quelque difficulté que nous fussions placés, lui et moi. »

Grâce à cette réunion des notables mahométans, habilement prolongée, leur fête de l'*Eed* n'amena aucun désordre grave; mais ce n'était là qu'un répit, et le *Magistrate-collector* ne pouvait se faire, à cet égard, aucune illusion. La police indigène, qu'il avait pris sur lui de doubler, ne devait lui offrir, en cas de conflit, aucun élément de résistance militaire. Quant aux Cipayes du 68e, détachés de la garnison de Bareilly pour garder la trésorerie de Budaon, il était plus que probable que, leur régiment venant à s'insurger, ils saisiraient avidement cette occasion de piller la caisse placée sous la protection de leurs baïonnettes.

Le 31 mai, — qui fut, comme on sait, le jour même de l'insurrection du Rohilcund, — quelques lueurs d'espérance étaient venues rasséréner cet horizon si ténébreux. Des nouvelles arrivées du district d'Etah, — situé de l'autre côté du Gange, en face de celui de Budaon, — annonçaient

Digitized by Google

l'arrivée de deux régiments fidèles, à Puttialee, chef-lieu de ce district. Une lettre de Bareilly, émanée des Commissaires en personne, mentionnait le départ d'une compagnie de Cipayes qui, sous les ordres d'un officier européen, venait prêter main-forte au collecteur de Budaon. Sur cette double assurance, M. Edwards et M. Phillips son cousin, — le *Magistrate* d'Etah, arrivé à Budaon depuis quatre jours, — s'étaient tranquillement endormis. Au point du jour, un *chuprassie* (messager) entrait tout haletant dans la chambre du collecteur, et lui annonçait que le cavalier envoyé la veille au-devant de la compagnie annoncée, avait trouvé la route de Bareilly à Budaon couverte des prisonniers délivrés par les rebelles.

Près de quatre mille scélérats se trouvaient, ainsi, déchaînés tout à coup sur la province. Le massacre, l'incendie arrivaient à leur suite, et d'ailleurs un détachement des Cipayes insurgés s'était mis immédiatement en marche vers Budaon, où les attirait l'espérance de piller les deniers publics.

M. Phillips, dix minutes après que ces nouvelles lui eurent été communiquées par son cousin, sautait en selle et partait au galop, escorté par une douzaine de cavaliers, dans la direction du Gange. Sa meilleure, son unique chance de salut était de devancer les rebelles, qui déjà, inévitablement, marchaient sur les passages guéables de ce fleuve, — les *ghauts*, comme on dit dans l'Inde, — et allaient travailler à les rendre infranchissables, soit aux troupes envoyées du dehors, soit aux fugitifs cherchant à quitter le district.

M. Edwards pouvait accompagner son cousin, et la prudence la plus vulgaire lui conseillait hautement de s'éloigner de Budaon avec M. Phillips. Le sentiment rigoureux du devoir lui enjoignait, au contraire, de demeurer à son poste. « Aussi longtemps que le navire était à flot, je m'estimais obligé d'y rester cloué, » dit-il lui-même, et cette métaphore de marin exprime, mieux que toute autre, les

Digitized by Google

idées d'abnégation puisées par la race anglaise à la rude école de l'Océan.

Quelle espérance, pourtant, pouvait-il raisonnablement concevoir ? « J'étais encore à même, répond-il, de préserver la ville du pillage, en empêchant les *convicts* fugitifs d'y pénétrer avant l'arrivée des Cipayes mutinés. » C'était là, effectivement, tout ce qu'il avait à se promettre, et, pour le maintien de cette sécurité provisoire, il n'hésita point à risquer sa vie.

Cependant quelques Européens — rares épaves de la grande tempête indienne — venaient d'instinct se grouper autour de l'unique représentant de l'autorité officielle : — deux planteurs d'indigo, MM. Donald père et fils ; un employé des douanes, M. Gibson ; un commis d'administration avec sa famille, M. Stewart, — chaque nouveau venu apportant son contingent de terreur, son contingent d'embarras, et le danger devenant plus terrible à mesure que grossissait la petite famille européenne, poursuivie de plus de haines, offrant plus de prises à la cupidité. Ces haines dont nous parlons, M. Edwards les signale lui-même.

« Seul, dit-il, j'aurais trouvé dans le district bon nombre d'amis et de protecteurs ; mais ils ne voulaient pas se compromettre pour d'autres que moi, et d'autant moins que quelques-uns des compatriotes ainsi réunis étaient en hostilité réglée avec les gens du pays, pour s'être rendus acquéreurs de propriétés vendues, dans des circonstances rigoureuses, par ordonnance de nos tribunaux civils [1]. »

A midi, après une prière en commun, M. Edwards crut

1. Cet aveu significatif est suivi de phrases encore plus explicites. « C'est au grand nombre de ces ventes pendant les dix ou douze dernières années, c'est aux conséquences de notre système d'impôt, — qui a ruiné l'aristocratie (*gentry*) du pays et dissous les communautés villageoises, — que j'attribue *uniquement* la désorganisation de ce district (Budaon) et de ceux qui l'avoisinent, etc. » — *Personal Adventures*, p. 12 et suiv.

Digitized by Google

devoir remontrer à ses compagnons de péril que, plus tôt ils fuiraient, plus de chances leur seraient acquises. Son devoir le retenait, lui, mais rien ne s'opposait à leur départ; ils n'avaient à consulter que l'intérêt de leur sûreté personnelle. Arguments, instances, tout fut vain. Profondément terrifiés, et comme paralysés par l'effroi, ils refusèrent tous de quitter cette maison protectrice sur laquelle ils appelaient la foudre.

La journée s'avançait, toujours plus sombre. Les avis du dehors devenaient de plus en plus sinistres : soulèvements partiels dans tel ou tel quartier, défection de tel ou tel agent, et les Cipayes de Bareilly plus rapprochés d'heure en heure. Vers quatre heures du soir, l'officier indigène commandant la garde du trésor — une centaine d'hommes — vient, comme de coutume, faire son rapport. Comme de coutume, il déclare que « tout va bien. » Cette fois M. Edwards le prend à part et le presse de questions. Toujours avec l'accent de la franchise la plus entière, toujours avec les formes du respect le plus vrai, l'officier indigène proteste que la prétendue insurrection de Bareilly lui est, ainsi qu'à ses hommes, tout à fait inconnue. « Ils n'ont reçu, ni lui ni eux, aucune communication de ce côté. Il ne croit pas, quant à lui, à ce mouvement insurrectionnel. S'il a quelques craintes, — et telle est aussi l'appréhension de ses soldats, — c'est que la canaille, les *budmashes* de la ville, ne viennent fondre sur eux en tel nombre que toute résistance soit inutile. Pour rendre un peu de cœur aux Cipayes, la présence du Magistrat serait du meilleur effet.... »

Tout ceci, dit sur le ton de la conviction la plus sincère, déroutait complétement les soupçons de M. Edwards, qui finit par se rendre aux bons avis de son interlocuteur ; en effet, après l'avoir envoyé en avant, il allait monter dans son boghey pour se rendre à la trésorerie, lorsque Wuzeer-Singh, — l'honnête et loyal péon, — vint dévoiler à temps le piége tendu à la confiance de son maître.

Digitized by Google

Le fait est que les Cipayes attendaient bien le Magistrat, déjà rangés en bon ordre devant la *kutcherry*, comme pour une revue; mais ils s'apprêtaient à le tuer aussitôt qu'il se serait remis en leurs mains.

C'était chose convenue, depuis le matin, avec un messager des révoltés de Bareilly.

Après une heure et demie d'inutile attente, ne voyant pas arriver leur victime, ils perdirent patience, et se mirent en révolte ouverte. Il leur eût encore été facile de se saisir du collecteur, qui n'avait pas quitté sa maison; mais aucun d'eux ne voulait, sans autre intérêt que celui du meurtre, s'éloigner de la trésorerie, promise au pillage. A six heures, d'horribles cris s'élevèrent de ce côté. Les Cipayes venaient de briser les portes de la prison, située à une centaine de *yards* de leur corps de garde, et de mettre en liberté trois cents malfaiteurs qu'elle renfermait. Au même moment, on annonça l'arrivée des insurgés de Bareilly.

Tout était décidé, irrévocablement et irrésistiblement fini. Le vaisseau ne « flottait » plus.

M. Edwards, quitte envers ses fonctions, ne se devait plus qu'à sa famille et à lui-même. Monté sur un petit *poney* gris du Kaboul, dont, en des jours plus heureux, il avait fait cadeau à sa femme, et dont les précieuses qualités lui étaient connues, il quitta sans trop de hâte sa résidence, vers laquelle les « libérés » de l'heure précédente accouraient déjà en vociférant.

Les deux planteurs d'indigo, MM. Donald, et l'employé des douanes, M. Gibson, s'étaient attachés à sa fortune et le suivaient pas à pas.

On ne nous demandera pas si Wuzeer-Singh fut du voyage.

Digitized by Google

II

Un protecteur. — Nouveaux dangers. — Le Zemindar de Kadir-Chouk.

On a déjà vu que, le 31 mai, Mooradabad n'était pas encore soulevée. Par cette ville, située au nord de Budaon, M. Edwards pouvait arriver aux montagnes et rejoindre sa famille. Malheureusement, pour gagner la route de Mooradabad, il fallait traverser Budaon dans toute sa longueur, ou tourner la ville par un long circuit : c'est à ce dernier parti que s'était arrêté notre Magistrat fugitif, lorsqu'à cent mètres de sa maison, il rencontra un des principaux mahométans du pays, — un riche propriétaire terrien, quelque chose comme un baron féodal, — le cheik ou seigneur de Shikooporah, avec lequel il s'était trouvé en relations assez suivies. Ce puissant personnage, qui parut s'intéresser immédiatement au sort de M. Edwards, le dissuada fortement de s'engager sur des routes peuplées de Cipayes insurgés et de criminels arrachés à leurs prisons. Il lui offrait, en même temps, de le recevoir chez lui, à trois milles de la cité. Cette proposition fut acceptée avec reconnaissance, — quoiqu'elle modifiât, du tout au tout, le plan de voyage d'abord adopté, — M. Edwards espérant qu'il pourrait se tenir caché dans le voisinage de la ville, où il rentrerait aussitôt que les rebelles en seraient sortis, pour y reprendre l'exercice de son autorité.

Le cheik disposé à lui donner asile déclara, il est vrai, ne vouloir étendre sa protection à aucun des autres fugitifs. Cette première objection ne découragea point les compagnons de M. Edwards; ils avaient lieu de croire, ils

Digitized by Google

espéraient du moins, que le cheik se laisserait ramener à des sentiments plus humains.

Il fallut donc revenir sur ses pas, et en longeant les murs de la maison qu'il venait d'abandonner, M. Edwards eut la douleur de la voir au pillage. Ses gens eux-mêmes s'étaient jetés, tout des premiers, sur le butin offert à leur convoitise, et un des Cipayes d'ordonnance du collecteur — celui qu'il regardait comme un des plus dévoués, — était déjà paré de la brillante épée que son maître portait les jours de cérémonie.

Quant à celui-ci, les seuls objets qu'il avait pu emporter dans sa fuite précipitée étaient, avec 150 roupies [1] cachées dans la ceinture de ses deux serviteurs indigènes, un habit de rechange (qui lui fut volé, quelques heures après, par le *groom* auquel il l'avait donné en garde), une bible petit format, et une bourse, particulièrement chère, qu'on venait de lui envoyer d'Angleterre pour l'anniversaire de sa naissance (*a darling may's purse*, dit-il avec une sorte de tendresse), plus l'inévitable montre, et le non moins inévitable *revolver*.

A peine entrés, après une heure de route accomplie sans encombre, dans la cour murée de Shikooporah, et comme ils venaient de mettre pied à terre, les fugitifs virent venir à eux le frère du cheik, chargé de leur notifier respectueusement,—mais en termes absolus,— qu'il fallait ou se séparer ou pousser plus loin. « On n'avait promis abri qu'à M. Edwards : s'il faisait décidément cause commune avec ses compatriotes, trop nombreux pour qu'on pût les recevoir sans danger si près de la ville en révolte, on les cacherait, eux et lui, mais dans un des villages du cheik, situé à dix-huit milles plus loin, et sur la rive gauche du Gange. »

Résolus à ne se point séparer, les quatre Anglais [2] n'a-

1. Trois cent soixante-quinze francs environ.

2. M. Stewart et sa famille n'avaient pu suivre M. Edwards dans sa fuite. Ils ne disposaient que d'une voiture légère, une espèce de tilbury, qui ne pouvait servir que sur les routes régulières. Réduits,

Digitized by Google

vaient plus qu'à obéir. Ils repartirent incontinent, et bien leur en prit. Une heure ou deux après leur départ, quelques cavaliers cipayes, arrivés de Bareilly avec le détachement de l'infanterie insurgée, venaient, à la recherche du collecteur, faire une descente chez le bienfaisant propriétaire qu'on leur avait signalé comme l'ayant pris sous sa protection.

Nos Anglais, cependant, guidés par un des cheiks, traversaient — par les routes les moins frayées — le pays déjà soulevé. Dans tous les villages où ils passaient, les paysans étaient sur pied, armés de sabres et de piques. Avertis d'avance, par précaution, ces fidèles tenanciers accueillaient sans aucune manifestation hostile, et dans un silence de mort, la petite caravane, à la tête de laquelle marchait un de leurs seigneurs.

Ce fut ainsi que, vers minuit, elle atteignit une misérable bourgade nommée Kukorah. Une maison moins délabrée que les chaumières groupées autour d'elle, y servait de pied-à-terre au cheik lorsqu'il faisait une tournée dans ses domaines. Elle fut assignée aux voyageurs, qui passèrent le reste de la nuit en plein air, sur la terrasse de cette humble *villa*. Vers quatre heures, M. Edwards, qui, malgré son excessive fatigue, n'avait pu fermer l'œil, fut averti que s'il voulait ne pas tomber aux mains des *sowars* lancés à sa poursuite, il fallait quitter immédiatement le district de Budaon, et, traversant le Gange, passer dans celui d'Etah. Il y consentit d'autant plus volontiers qu'il espérait, à Puttialee, retrouver son cousin, M. Phillips, en état de lui fournir quelques secours militaires qui le mettraient à même de rentrer à Budaon.

A cinq heures, donc, prenant congé du cheik, les voya-

en conséquence, à se cacher près de Budaon, ils parvinrent à y demeurer impunément, ce qui s'explique par cette circonstance, que c'étaient des *eurasians*, et que leur teint, aussi brun que celui des indigènes, ne les désignait pas à la vengeance ou aux trahisons populaires.

Digitized by Google

geurs repartirent dans la direction du Gange, qu'ils traversèrent sur une barque préparée à cet effet par les soins de leur hôte. En face d'eux, au moment même où ils quittaient le rivage, se rassemblaient des groupes nombreux, préparant une de ces expéditions de maraude appelées *pukars*. Ce sont des espèces de *razzias*, que plusieurs petits villages organisent, à frais communs, pour le pillage et la mise à sac de quelque gros bourg dont la richesse les tente. La barque fut signalée à ces pillards, qui lui envoyèrent quelques coups de fusil, mais sans essayer de la poursuivre. Aussi put-elle aborder, un mille environ au-dessous de l'endroit occupé par les maraudeurs, et les Anglais arrivèrent sans accident à Kadir-Chouk, vieux fort en ruines, situé à deux milles du Gange, où les attendait un nouveau protecteur, un *zemindar* plein de bon vouloir pour la cause anglaise.

Ce beau zèle venait, d'ailleurs, d'être réchauffé par la nouvelle qu'un gros corps de cavalerie était en ce moment à Puttialee sous les ordres d'un officier anglais, M. Bramley. M. Edwards, qui connaissait cet officier, se mit tout aussitôt en communication avec lui; mais la réponse qu'il reçut au bout de quelques heures — Puttialee n'étant qu'à huit milles de Kadir-Chouk — ne confirma pas les espérances qu'il avait pu concevoir. MM. Phillips et Bramley lui faisaient savoir qu'ils avaient à peine quelques *sowars*, avec lesquels ils comptaient essayer de se frayer un chemin vers Agra. Ils l'invitaient, naturellement, à partager leurs chances de salut et à les venir rejoindre aussitôt, ce qu'il fit dans la soirée même du 2 juin.

Le 3 et le 4 furent employés à voir clair dans la situation qui leur était faite, et à préparer leur périlleux voyage. Le 5, avertis par quelques symptômes significatifs, ils éloignèrent de Puttialee la majeure partie du petit détachement qui les avait protégés jusqu'alors. Cette mesure de sûreté personnelle fut prise sous le prétexte d'une caisse publique à préserver du pillage. Les cavaliers désignés

Digitized by Google

partirent, en effet, pour la *tehseeldaree* au secours de laquelle on les envoyait; mais une fois là, — c'est-à-dire à vingt milles de Puttialee, — ils pillèrent eux-mêmes le trésor et se dispersèrent aussitôt. — Cet incident n'avait rien de fort imprévu.

Avec MM. Phillips, Bramley, Edwards et leurs compagnons il n'était resté qu'une vingtaine de cavaliers commandés par un *'ressaldar* (capitaine indigène), lequel répondait de leurs bonnes dispositions.

Fréquemment interrogé par M. Edwards sur les causes du mécontentement qui avait poussé les Cipayes à la révolte, jamais cet officier ne lui parla des « cartouches graissées » ni des craintes ou scrupules inspirés aux soldats anglo-indiens pour le compte de leur religion. Leurs griefs, selon lui, étaient d'un autre ordre. Ils se plaignaient qu'on eût abrégé la durée des congés, qu'on leur fît payer, — contrairement à un de leurs anciens priviléges, — la légère taxe du passage à gué, lorsque, rentrant chez eux, ils avaient des rivières à traverser, et aussi les dépenses de leur séjour dans les *seraïs* établis aux frais de l'État. Ils se plaignaient également de ce qu'on les faisait servir trop loin de leurs pays respectifs.

Quelques heures après le départ des cavaliers suspects, un avis anonyme annonçait à M. Phillips que deux cents Cipayes se dirigeaient sur Puttialee. D'un autre côté, un messager — envoyé, disait-il, par les amis que M. Edwards avait laissés à Budaon — venait avertir ce dernier que, cette station étant évacuée par les rebelles, il pouvait y rentrer sans aucun risque. Un appel si direct à sa fermeté officielle le fit hésiter un instant sur le parti qu'il avait à prendre. Il ne fallut rien moins que les remontrances pressantes et les instances réitérées de ses deux collègues pour le confirmer dans sa première résolution. Il ne se doutait pas, alors, et il apprit seulement plus tard, qu'il échappait à un nouveau piége. Le message supposé n'existait pas, et c'étaient les insurgés de Budaon qui le rappelaient ainsi au milieu

Digitized by Google

d'eux, enragés qu'ils étaient d'avoir laissé échapper leur proie.

En partant de Puttialee,—ce qu'ils firent sans plus de retard, — les trois agents anglais n'étaient pas tellement sûrs des soldats de leur escorte qu'ils n'eussent jugé prudent d'y joindre quelques officiers municipaux indigènes (*thakoors*), dont la présence pouvait, à certains égards, paralyser les mauvaises dispositions des *sowars*. Ceux-ci marchaient en avant, les Européens formaient au contraire l'arrière-garde. Les *thakoors*, placés au centre de la petite colonne, étaient comme interposés, et devaient, sinon défendre les magistrats anglais attaqués par les cavaliers de leur escorte, au moins les prémunir contre un premier choc, une charge à l'improviste.

En de telles circonstances, le moindre incident peut prendre des proportions singulièrement exagérées ; il y eut un moment où nos voyageurs se crurent perdus. Une halte soudaine de la colonne, des cris aux premiers rangs leur parurent le signal de l'attaque prévue et redoutée. Somme toute, il ne s'agissait que d'un cheval vicieux, qui, après avoir jeté bas son cavalier, rebroussait chemin au grand galop, renversant bêtes et gens sur son passage. Un coup de lance mit fin à ses périlleuses fantaisies.

Après avoir marché, toute la nuit, dans la direction de Mynpoorie, les voyageurs se trouvèrent, au petit jour, près d'un fortin situé à quelques milles de la grande voie centrale (*great Trunk road*). Le *zemindar* entre les mains du quel était ce poste, création du régime anglais, allait faire tirer sur le cortége suspect, lorsque M. Bramley, dont il était connu, put montrer à temps son visage et prévenir ainsi un malentendu fatal. Une fois leur identité reconnue, les Anglais furent admis avec leur escorte, et tandis qu'ils prenaient quelques heures de repos, on faisait explorer par une douzaine de batteurs d'estrade la route qu'ils devaient suivre.

Cette précaution ne fut point inutile. Un corps d'in-

Digitized by Google

surgés, infanterie et cavalerie, en route pour Delhi, avait justement fait halte dans le voisinage presque immédiat du petit fort où ils étaient réfugiés. Le *zemindar*, fort inquiet, les pressa de partir aussitôt, leur présence le mettant sous le coup d'une attaque à laquelle il n'était pas en mesure de résister.

Ils quittèrent effectivement leur asile et se décidèrent, après mûre délibération, à regagner un village qu'ils avaient traversé quelques heures auparavant, et où ils comptaient demeurer jusqu'au soir, décidés, la nuit venue, à pousser en avant, nonobstant la présence des insurgés. A l'approche du village, cependant, l'idée leur vint de le faire explorer par un des leurs, dont ils attendirent le retour, cachés dans un petit bois des environs. Cet homme leur rapporta bientôt la nouvelle que deux cents Cipayes, — les mêmes qu'on leur avait signalés comme se dirigeant sur Puttialee, — changeant tout à coup de dessein, étaient justement venus camper en cet endroit. La route se trouvait donc fermée derrière comme devant eux.

Il ne restait qu'une ressource, c'était de se rabattre sur Puttialee par des sentiers de traverse, et, s'il le fallait, à travers les jungles; mais, cette résolution prise, il devenait à peu près indispensable de se débarrasser des *sowars*, dont l'attitude et les propos, de plus en plus insolents, indiquaient, à ne s'y pas méprendre, les dispositions menaçantes. M. Bramley leur notifia donc, par l'intermédiaire du *ressaldar*, que, leurs services n'étant plus requis, ils pouvaient se retirer soit à Furruckabad, soit, à leur choix, dans toute autre direction. Il y eut, après cette déclaration, un instant de terrible anxiété. Les cavaliers, évidemment animés de sentiments fort peu pacifiques, hésitaient sur le parti qu'ils avaient à prendre. Obéiraient-ils purement et simplement ? Tomberaient-ils, au contraire, sur ce petit nombre d'Européens que le sort leur livrait ainsi? Décidés tout à coup, ils firent volte-face et s'éloignèrent.

Les Anglais partirent aussi à l'instant même, mais non

Digitized by Google

dans la direction qu'ils avaient résolu de prendre. Ils attendirent que leurs *sowars* fussent hors de vue, et, seulement alors, marchèrent vers Puttialee. Dans l'après-midi, le hasard les dirigea vers un petit hameau, où ils arrivèrent épuisés par la chaleur et mourant de soif. Un vieillard auquel ils demandèrent un peu d'eau, prenant en pitié leur état misérable, leur apporta du lait et des *chupatties*[1]. C'était un ancien soldat de la Compagnie, pensionné pour ses services dans l'Afghanistan. Jamais on ne put lui faire accepter le prix des modestes provisions qu'il avait mises à la disposition des voyageurs anglais. « Non, disait-il, vous êtes plus misérables que moi. Si jamais votre *raj* (empire) est rétabli, eh bien! alors vous vous souviendrez du petit service que je vous rends aujourd'hui. »

Une fois rentrés à Puttialee, — ils étaient restés en selle vingt heures consécutives, — la nécessité de donner quelque repos à leurs montures y retint nos voyageurs une journée entière. Ils la passèrent à concerter leur départ. Maintenant qu'ils n'avaient plus d'escorte, chacun sentait qu'il fallait disperser un groupe trop nombreux pour marcher de conserve, et sur lequel son importance même devait attirer des poursuites plus acharnés. La séparation fut résolue. MM. Phillips et Bramley se décidèrent à repartir pour Agra. M. Edwards, ne pouvant ni quitter les compatriotes qui s'étaient placés sous sa protection, ni les imposer à celle d'autrui, prit au contraire le parti de revenir à Budaon, d'où il espérait gagner les montagnes.

Ce fut avec ce projet qu'il partit, dans la matinée du 7 juin, en compagnie de MM. Donald et de M. Gibson, se dirigeant vers ce même fort de Kadir-Chouk, qui avait été, après la traversée du Gange, leur première station dans le district d'Etah. Les routes étaient encombrées de paysans en armes qui, profitant de la licence des temps, avaient exécuté, la nuit précédente, un de ces *pukars* dont

1. Gâteaux indiens qui, on l'a déjà vu, tiennent lieu de pain.

Digitized by Google

on a déjà parlé. Ils rentraient chargés de butin, et semblaient à peine prendre garde aux voyageurs européens. Quant aux villageois que ceux-ci trouvaient groupés à l'entrée de chaque bourgade, ils étaient encore moins hostiles. — « Quand votre *raj* sera-t-il rétabli ? quand donc ? dites !... demandaient-ils, en toute révérence, aux Européens fugitifs. Sera-ce dans dix jours ? dans quinze ? voyons !... Nous sommes ennuyés, nous sommes las d'avoir à veiller, à nous garder sans cesse, toujours en alerte, toujours sous le coup du pillage. Ce n'est pas vivre. Il nous tarde que la paix et le bon ordre nous soient rendus. »

En revanche, les favorables dispositions du *zemindar* de Kadir-Chouk s'étaient modifiées, depuis quarante-huit heures. Il était encore assez poli, mais infiniment moins zélé que l'avant-veille. Cependant il promit une barque, et les fugitifs attendaient le moment où ils pourraient de nouveau traverser le Gange, lorsque, de la salle intérieure où ils étaient assis, ils entendirent un voyageur qui, sans se douter de leur présence, dépeignait sous les couleurs les plus sombres l'état où il venait de laisser le district de Budaon. Les villages étaient livrés au pillage. Plusieurs avaient subi les horreurs de l'incendie. Un corps de cavalerie parcourait le pays, cherchant partout le collecteur fugitif. La veille, ce détachement était à Kukorah (l'endroit même où M. Edwards et ses compagnons avaient passé la nuit du 1er au 2 juin). En ce moment, il campait dans un village de la rive opposée, justement en face de Kadir-Chouk.

Ces renseignements, fournis par le hasard, déterminèrent les voyageurs à prolonger quelque peu leur halte ; mais leur hôte, — que contrariait évidemment cette détermination, — limitait de plus en plus l'hospitalité qu'il leur donnait à contre-cœur. Les vivres étaient dispensés d'une main avare, et le soir même, la barque se trouvant prête, il fut déclaré aux voyageurs qu'il fallait se décider à passer le Gange. L'avis était donné sous forme trop péremptoire

Digitized by Google

pour laisser place à la moindre alternative. Ils partirent donc à l'instant même. Malheureusement, le bateau qui les attendait se trouva de dimensions insuffisantes pour les recevoir, eux et leurs chevaux. Après de vains efforts pour se procurer une autre embarcation, il fallut revenir à Kadir-Chouk, et subir la mauvaise humeur du *zemindar*, qui voyait fort à regret rentrer sous son toit ces malencontreux personnages.

Il finit pourtant par s'apaiser, et leur conseilla de renoncer au passage du fleuve. Mieux valait, selon lui, rester dans le district d'Etah, et descendre jusqu'à Furruckabad[1]. De ce côté, les routes étaient libres, et l'insurrection n'avait pas encore bouleversé cette importante station. On devait du moins le croire, au dire du *zemindar*, puisque plusieurs de ses tenanciers, enfermés dans les prisons de Furruckabad, n'avaient pas encore recouvré leur liberté. « Si les drôles étaient libres, ajoutait-il, nous les aurions déjà revus par ici. »

Ces conseils, plus ou moins éclairés, équivalaient à des ordres. Du reste, ils sauvèrent la vie de M. Edwards, qui, rentré dans Budaon, y eût été infailliblement massacré.

Les Cipayes lui en voulaient, tout particulièrement, de ce qu'en vue des événements sinistres qui s'annonçaient, l'intelligent collecteur avait refusé de recevoir les taxes et revenus que les *zemindars* du pays lui apportaient à jour fixe. Par suite de cette mesure si bien justifiée, au lieu de sept à huit *lakhs* de roupies sur lesquels les révoltés avaient compté, la caisse de Budaon en renfermait à peine un et demi, le jour où ils purent s'en approprier le contenu;— et cette déception, pour eux, criait vengeance.

1. Furruckabad est à soixante milles de Budaon, dans la direction du sud-est; — plus bas, dans la même direction, se trouve Cawnpore.

Digitized by Google

III

Le Nawab de Kaïm-Gunge. — L'assassinat de Shumshabad. Le vieux Tehseeldar.

Les malheureux fugitifs ont repris leur chevauchée, sans autre protection que celle de deux guides à pied, fournis par le *zemindar* de Kadir-Chouk.

Vers minuit,—après avoir traversé plusieurs villages où leur présence n'a été saluée par aucun acte d'hostilité,—ils voient, tout à coup, un des conducteurs s'arrêter brusquement. Du geste, il leur commande de faire halte, et, revenu près d'eux, il leur montre, cachée dans un pli de terrain qu'ombrageaient quelques arbres, une troupe d'hommes immobiles et muets. Un instant on a pu les croire livrés au sommeil; mais, relevés soudain, ils accourent au nombre de deux ou trois cents. Nulle chance de fuite pour nos cavaliers, qui, s'ils quittaient une fois leurs guides, se trouveraient absolument perdus dans cette contrée qu'ils parcourent pour la première fois. Il faut donc attendre de pied ferme, et faire face à ce nouveau danger. Par bonheur, cette embuscade, étrangère à la Révolte, n'a été placée en cet endroit que pour préserver d'un *pukar* quelqu'un des villages du district. Les guides répondent hardiment aux paysans que les « sahibs » dont ils dirigent la marche, vont au-devant de quelques troupes envoyées de Furruckabad pour rétablir l'ordre.

Cette explication trompeuse est bien accueillie. Les soldats du gouvernement sont attendus avec impatience par ces populations menacées du pillage.

On se remet donc en route, on traverse le village si bien

Digitized by Google

gardé. Il est plein de gens en armes, mais qui laissent passer paisiblement les voyageurs, examinés aux avant-postes. Deux heures après, M. Edwards et ses compagnons se trouvent sur une route qui conduit en droite ligne à Futtehghur. Leurs guides les quittent alors. Laissés à eux-mêmes, les voyageurs marchent tout le reste de la nuit, sans autre trêve qu'une halte de dix minutes pour abreuver leurs chevaux. Vers huit heures du matin (le 8 juin), ils arrivent devant un gros bourg pathan, appelé Kaïm-Gunge, où un vieux *tehseeldar* indigène les reçoit chez lui sans hésiter. Peu après, cependant, la foule s'amassant autour de la *tehseeldaree*, ce brave homme comprend que sa protection ne suffit pas, et il conduit ses hôtes chez le *nawab*, c'est-à-dire le plus noble, le plus riche et le plus influent propriétaire de la petite cité.

L'hospitalité d'Ahmed-Yar-Khan — c'était le nom de ce gentilhomme — fut d'abord octroyée avec une certaine répugnance. Il fallut plus d'un appel à sa courtoisie, à sa générosité, pour qu'il accordât l'entrée de sa maison aux fugitifs, presque morts de fatigue et de chaleur. Leur promesse de repartir pour Futtehghur, aussitôt qu'on leur aurait procuré une barque en état de les transporter jusque-là, fut évidemment, de tous les arguments qu'ils firent valoir, le plus persuasif. Pendant le repas qu'on leur avait servi sur la terrasse du *nawab*, survint un messager dont quelques paroles, murmurées à l'oreille de ce personnage, modifièrent à l'instant même ses résolutions. « Vous allez, — dit-il à M. Edwards, — partir immédiatement pour Shumshabad, sous une escorte de cinq cavaliers que je vais vous fournir, et que commandera un de mes parents. Arrivés là, vous serez sous la protection du *nawab* Doollah, qui consent à vous recevoir. »

Ahmed-Yar-Khan exigeait, de plus, un certificat signé du collecteur, et attestant les bons procédés dont il avait été l'objet. Cette demande était fort suspecte, la remise de pareils certificats étant, assez communément, le prélude de

Digitized by Google

quelque trahison; mais tout refus était impossible dans les circonstances données.

Les quatre Anglais se remirent donc en route, n'ayant pour garantie que la bonne foi du cavalier pathan placé à la tête de leur petite escorte. Il s'appelait Mooltan-Khan, et les dispositions de cet homme (quelques jours après, il allait se faire tuer dans les rangs des rebelles) ne pouvaient inspirer qu'une médiocre sécurité aux malheureux fugitifs.

« Il vaut mieux éviter les villages.... Au galop, donc, et à travers champs! » telles furent les premières paroles de ce nouveau guide, et, tout fatigués qu'ils fussent, les voyageurs durent le suivre de leur mieux. Cependant, après une course de quatre milles, il fallut bien s'arrêter. M. Gibson et Wuzeer-Singh, montés sur le même chameau, et M. Donald le père, dont le cheval ne pouvait soutenir une si vive allure, étaient restés en arrière.

A peine avaient-ils rejoint, que M. Donald, prenant à part M. Edwards, lui transmit, de la part de Wuzeer-Singh, un renseignement de sinistre augure. Le fidèle péon, — resté dans la cour d'Ahmed-Yar-Khan pendant que son maître déjeunait à l'étage supérieur, — avait entendu les gens du *nawab* et les cavaliers de l'escorte comploter le massacre des quatre Européens, pour le moment même où ils monteraient dans la barque destinée à les emmener.

Ce ne fut pas sans une cruelle angoisse que M. Edwards reçut, de la bouche même de Wuzeer-Singh, la confirmation de cette menaçante découverte. Que faire, pourtant, et que résoudre? Il fallait affronter la trahison préméditée, et le seul moyen de s'en préserver était peut-être de la supposer impossible.

Les scènes qui suivirent l'arrivée des fugitifs chez le *nawab* Doollah nous seront racontées par M. Edwards lui-même.

Nous fûmes reçus, — dit-il, — avec la plus grande civilité par l'intendant du *nawab*, qui, sous une verandah, et entouré d'une

Digitized by Google

foule de clients, s'occupait du règlement de quelques affaires. Il échangea immédiatement plusieurs messages avec son maître, et finit par aller le trouver à l'intérieur de la maison. Je saisis cette occasion de faire passer mes compliments au *nawab*, lui exprimant le désir de le voir et l'espérance qu'il nous procurerait une barque pour Futtehghur. L'homme revint presque aussitôt, disant que le *nawab* ne nous voulait point voir (ce que j'estimai un fort mauvais symptôme), mais que nous aurions, dans le plus bref délai possible, les moyens de nous embarquer. Il me recommanda aussi d'annoncer notre arrivée au *kotwal* (préfet de police) de Futtehghur, et il écrivit pour moi un ordre ou *purvannah*, qu'il me demandait de contre-signer.

Pour sceller cet ordre, je me servis de ma bague à cachet, qui parut exciter une certaine curiosité dans le groupe dont j'étais entouré. Quelques-uns des assistants la voulurent voir; elle fit le tour du cercle, et me fut ensuite restituée en toute civilité.

Il fallait un certain effort pour garder, pendant tout ce temps-là, une contenance enjouée et sereine. Nous y réussîmes, cependant, et nous causâmes sur le ton le plus familier avec les personnes présentes. Au bout d'une heure, environ, nous fûmes conviés à nous rendre dans un *bungalow*, bâti et meublé à l'européenne, où le *nawab* nous avait fait préparer un repas. Notre *kardar* hindou, Mooltan-Khan, et les cavaliers d'escorte nous accompagnèrent dans le *bungalow*, et prirent place à la même table que nous. Je mangeai, par grand bonheur, quelques œufs durcis, qui ne contribuèrent pas médiocrement à me soutenir pendant les dix-huit heures suivantes.

J'allais m'étendre et tâcher de prendre quelque repos, — car j'étais horriblement fatigué, — lorsque mes soupçons se réveillèrent à ces mots de Mooltan-Khan, revenu tout à coup près de moi : « Vous me faites profondément pitié ! »

Je lui demandai pourquoi. Il me répondit qu'aucune barque n'avait été préparée pour nous, et que jamais nous n'arriverions en vie à Futtehghur, à cause de l'état des routes et des villages qu'il fallait traverser.

Tandis qu'il s'expliquait là-dessus, M. Donald le fils, debout auprès de la fenêtre, me cria, tout alarmé, qu'une quantité d'hommes armés se réunissaient autour de la maison et pénétraient dans l'enceinte murée de la cour. Le *kardar*, presque au même moment, se rapprocha de moi, et me dit : « Il

Digitized by Google

faut partir sans perdre une minute.... Si vous restez ici, vous êtes tous morts.... Retournez d'où vous venez, et ne quittez pas d'une semelle les cavaliers qui vous ont accompagnés depuis Kaïm-Gunge! »

Je demandai les chevaux à l'instant même, et nous fûmes bientôt en selle. Comme je sortais de l'enclos, je cherchai des yeux mes deux serviteurs; mais l'encombrement était déjà tel que je ne pus les voir. Mon cheval de rechange, monté jusqu'alors par mon domestique afghan, était devant la porte, et nous suppliâmes M. Gibson de le prendre; mais, fort médiocre écuyer, il préféra remonter sur son chameau. Jusqu'à ce moment, la foule ne nous gênait en rien, et ouvrait passage, devant nous.

M. Donald fils et moi nous trouvions alors en avant, avec Mooltan-Khan, et nous étions à quelque deux cents mètres de la maison, lorsque nous aperçûmes — sous un petit bois en face de nous, et nous barrant absolument la route, — un petit corps de cavalerie. Mooltan-Khan serra aussitôt la bride à son cheval, et nous enjoignit de rebrousser chemin. C'était, disait-il, notre unique chance de salut, attendu que ni lui, ni un seul de ses hommes, ne ferait un pas de plus avec nous. Il ne pouvait être question de nous faire jour en chargeant, à nous quatre, ces maudits cavaliers. En conséquence nous revînmes du côté de l'habitation.

J'étais un peu en avant, et, longeant le mur de l'enclos dont elle est entourée, j'approchais même de la porte, lorsque des cris affreux partirent du sein de la foule, qui se mit à tirer sur nous.

Comment j'échappai, je n'en sais rien, car les balles, tout autour de moi, venaient frapper la muraille.

Il est vrai que mon cheval, effarouché par la fusillade, ruait et se cabrait de telle sorte qu'il était impossible à ces gens de viser ni lui ni moi.

Me retournant pour me rendre compte de ce qui se passait derrière moi, je vis M. Donald le père, la tête nue, essayant de se dégager de la foule, et un certain nombre de ces misérables qui, se jetant sur M. Gibson, le frappaient de leurs bâtons et de leurs sabres. En même temps je vis s'enfuir, au galop, Mooltan-Khan et ses cavaliers, qui décidément nous abandonnaient à notre malheureux sort. Je n'avais d'autre chance que de les rejoindre. Je criai donc à M. Donald le père de me suivre, et, le *revolver* à la main, je lançai mon cheval,

Digitized by Google

à toute vitesse, sur la foule qu'il s'agissait de traverser : elle s'ouvrit à droite et à gauche, et je passai tout auprès de l'infortuné M. Gibson. Je n'oublierai jamais l'agonie peinte sur ses traits, tandis qu'il essayait de se défendre contre les scélérats qui se multipliaient autour de lui. Je ne pouvais, quant à moi, lui être d'aucun secours, et tout au plus me tirai-je d'affaire, grâce à la force et à l'agilité de mon cheval.

Une ou deux fois je fus sur le point de faire feu sur ces drôles ; mais je m'en abstins, et avec raison, car mon arme, braquée sur eux, les tenait mieux à distance que si, après une décharge, ils avaient pu la supposer vide ; tous, alors, se seraient jetés sur moi, me croyant désormais sans défense.

J'eus bientôt franchi les groupes ennemis, et je rejoignis Mooltan-Khan, qui, une fois hors de la portée des balles, avait fait halte. M. Donald le père me suivait de fort près : son cheval était grièvement blessé d'un coup de mousquet à l'arrière-train ; lui-même n'avait pas la moindre égratignure. Le fils de M. Donald arriva presque aussitôt, également intact ; il n'avait pu s'échapper qu'en traversant le village dans toute sa longueur, et grâce à un ravin qu'il avait pu franchir, mais qui avait arrêté court les meurtriers lancés sur ses traces. Un homme vint encore à nous, monté sur mon cheval de rechange ; mais il avait affaire à un animal difficile, qui bientôt le jeta par terre et s'échappa. Je crus bien qu'il était perdu pour moi.

Mooltan-Khan et ses gens ne paraissaient guère ravis que nous eussions échappé ; leur attitude était même assez menaçante. Je m'approchai de notre guide en chef, et lui posant la main sur l'épaule :

« Voyons, lui dis-je, avez-vous une femme, avez-vous des enfants ? »

Il me répondit par un signe affirmatif.

« Et sans doute, repris-je, ils n'ont que vous pour les faire vivre ?

— Oui, dit-il.

— Eh bien ! continuai-je, il en est de même chez moi. Aussi ai-je droit de compter que vous n'êtes pas homme à m'ôter la vie, en les privant ainsi de tout moyen d'existence. »

Il me regarda un instant, et me dit ensuite :

« Soit.... Je vous sauverai, si je puis.... Suivez-moi ! »

Puis il fit prendre le galop à son cheval, et nous nous lançâmes après lui.

Digitized by Google

La bonne volonté de Mooltan-Khan n'écartait qu'une partie du péril, tant qu'on ne pouvait compter sur les mêmes dispositions chez les cavaliers en sous-ordre. L'un d'eux proposait insolemment à M. Edwards un troc de chevaux qu'il fallut décliner avec toute la courtoisie possible. Cet homme, indigné, chercha, sans y réussir, à provoquer le massacre des Européens, et, voyant que ses camarades s'y refusaient, il devança la petite troupe dans un village où elle devait passer, afin d'ameuter les paysans.

Mooltan-Khan devina le projet, et par un habile circuit évita ce danger nouveau. Ses protégés arrivèrent, sains et saufs, à Kaïm-Gunge, où l'on se hâta de les cacher, et où ils apprirent que le malheureux Gibson avait été massacré et mis en pièces immédiatement après leur départ de Shumshabad.

Le *nawab*,—qui sans doute avait cru se débarrasser d'eux pour jamais en les expédiant à son perfide collègue, — n'hésita pas à leur déclarer qu'ils n'avaient rien à attendre de sa protection.

« La désastreuse exhibition du cachet de M. Edwards avait, disait-il, donné l'idée que les voyageurs étaient couverts de bijoux et de pierres précieuses. L'idée de les tuer, pour les dépouiller ensuite, était devenue immédiatement très-populaire à Kaïm-Gunge, et pour le moment il ne fallait songer qu'à partir : dans quelle direction? il l'ignorait. Aucun guide ne se chargerait de les conduire. L'armée anglaise passait alors pour avoir été détruite devant Delhi, et la mort du général en chef, attribuée au choléra, était regardée comme un suicide. »

Bref, le *nawab* n'avait aucun secours à fournir, et tout au plus obtint-on de lui que,—moyennant une cinquantaine de roupies, — il procurât un mauvais bidet à M. Donald, dont le cheval blessé ne pouvait plus mettre un pied devant l'autre.

La situation des fugitifs était plus critique qu'elle ne l'avait jamais été. On leur montrait fermées toutes les rou-

Digitized by Google

tes, hormis celle de Futtehghur, et, laissés à eux-mêmes, ils se savaient hors d'état de gagner cet unique refuge.

Après une ardente prière, adressée en commun à l'Être providentiel qui semblait jusqu'alors avoir veillé sur eux, M. Edwards manda le bon vieux *tehseeldar* qui déjà leur avait été si utile. Lui seul, par ses instantes remontrances, pouvait fléchir le *nawab*. Voudrait-il se charger de cette délicate mission? L'honnête employé y consentit sans trop d'hésitation, mais aussi sans la moindre espérance de succès.

« Si je réussis, dit-il à M. Edwards, vous me reverrez; sinon, je ne reviendrai plus auprès de vous : il me serait trop pénible d'avoir à vous annoncer que toute chance de salut vous est enlevée. »

Frappé de ces tristes paroles, et s'estimant à peu près perdu, M. Edwards remit au *tehseeldar*, avant de le laisser s'éloigner, sa montre et le précieux anneau gravé qui lui avait joué un si mauvais tour, avec mission de les faire passer à sa famille par l'entremise des premiers officiers européens qui viendraient à traverser le district.

Pendant cette conférence décisive, les deux Donald s'étaient endormis, tant leur épuisement était complet, et au bout d'une heure d'attente, M. Edwards lui-même se sentait gagné par le sommeil, lorsqu'il entendit la voix du *nawab* :

« Il est endormi, murmurait-il. Ne le réveillez pas !... il a tant besoin de repos. »

Mais le vieux *tehseeldar* répondait, tout en frappant le plancher de son pied boiteux :

« Il n'est jamais trop tôt pour réveiller un homme quand on lui apporte de bonnes nouvelles. »

Les nouvelles étaient bonnes, effectivement. Le *nawab* avait fini par trouver deux hommes sûrs, alliés de sa famille, qui consentaient à escorter les voyageurs, préalablement déguisés. Il prêtait les costumes nécessaires, et deux heures après on serait en route pour Futtehghur.

Digitized by Google

Par surcroît de bonheur, on venait de retrouver et de ramener le cheval de rechange de M. Edwards, et M. Donald se trouvait ainsi monté comme il convenait à sa pesante stature, tandis que la misérable rosse qu'on venait de lui vendre eût été incapable de le porter une lieue de suite.

Au temps marqué, ce projet de départ s'effectuait de point en point, et, revêtus du costume indigène, — du turban surtout, dont la pose régulière demande une expérience de plusieurs années, — les trois Anglais quittaient Kaïm-Gunge. Leurs habits avaient été brûlés sous leurs yeux, afin qu'il ne restât aucune trace de l'hospitalité compromettante dont le *nawab* se sentait responsable envers ses compatriotes.

IV

Les Cipayes de Futtehghur. — L'asile à Dhurumpore. Wuzeer-Singh de retour. — Kussowrah.

Les vingt-quatre milles qui séparent Kaïm-Gunge de Futtehghur furent franchis en quelques heures de nuit, mais non sans incidents.

Dans des fuites pareilles, tout est danger. Ici c'est une branche d'arbre qui enlève le turban si savamment arrangé sur le front de M. Edwards, et le met ainsi en passe d'être découvert; plus loin, c'est la jument rétive de son guide qui, par ses caprices indomptables, menace de les arrêter net. A mi-chemin, environ, il faut passer entre deux villages, dont l'un est livré aux flammes par les maraudeurs qui sont venus le piller. A la lueur de l'incendie, ils aperçoivent les voyageurs, et, poussant des cris furieux, se précipitent vers la route de manière à les y devancer. De leur côté, les fugitifs lancent leurs chevaux à toute vitesse.

Digitized by Google

La vie est pour eux l'enjeu de la course. Deux cents mètres d'avance les tirent d'affaire, et ils laissent derrière eux, désappointée et rugissante, la canaille altérée de sang et de butin.

Vers huit heures du matin (le 9 juin), ils arrivaient enfin à Futtehghur, où la Révolte s'était déjà propagée, mais sans succès. Six jours auparavant, le 10e d'infanterie (Cipayes) avait donné de graves craintes à ses chefs en refusant de s'enfermer dans la forteresse avec le trésor de la station, qu'on y voulait transporter à l'approche d'une colonne rebelle. On avait dû, faute de moyens coercitifs, subir les exigences des Cipayes et laisser impunie leur indiscipline[1]; mais les résidents civils européens, — qui depuis le 1er juin s'étaient munis de bateaux où beaucoup se retiraient chaque nuit, — justement effarouchés par cette conduite de la garnison, s'étaient embarqués pour descendre à Cawnpore.

Cette fuite, et la disparition de quatre officiers anglais, qui, aux premières menaces de sédition, avaient ignominieusement déserté leur poste, laissaient depuis lors l'esprit des soldats du 10e dans des dispositions assez incertaines. Ils semblaient honteux de leur conduite; mais, en même temps, l'œil ouvert sur toutes les démarches de leurs officiers, « ils les guettaient, dit un témoin oculaire[2], comme le chat guette la souris. »

Le 6, néanmoins, ils prêtèrent serment, par Gunga-Panee[3] et sur le Koran, de demeurer « fidèles à leur sel, » et de défendre, — fût-ce au péril de leur vie, — les officiers restés à leur tête.

1. On alla même jusqu'à promettre aux soldats du 10e une avance de paye, à laquelle, assez naturellement, ils devaient préférer le pillage de la station et du trésor, où se trouvaient alors deux lakhs et demi de roupies (625,000 francs environ).

2. Lettre adressée, le 6 juin, au *Moffussilite*. Elle est citée tout au long dans l'ouvrage de M. Mead, *The Sepoy Revolt*, pages 146 et suivantes.

3. L'eau du Gange.

Digitized by Google

Le 8, les malfaiteurs détenus dans la prison de Futtehghur se mirent en insurrection. Quelques-uns s'étaient débarrassés de leurs fers; ils refusaient de se laisser enfermer la nuit. Le capitaine anglais qui vint, avec un détachement de Cipayes, pour les contraindre à rentrer dans leurs dortoirs, fut assailli à coups de briques et blessé assez grièvement. Ses soldats, pourtant, ouvrirent aussitôt le feu sur les prisonniers insurgés, les réduisirent à l'obéissance, et fusillèrent, séance tenante, les promoteurs de la révolte.

Tel était l'état des choses au moment où M. Edwards et ses deux compagnons arrivèrent, le lendemain même de cette échauffourée, chez M. Probyn, le collecteur du district. Ce magistrat ne se fiait qu'à demi aux bonnes dispositions des Cipayes du 10e, nonobstant les sanglants témoignages de fidélité qu'ils venaient de donner si récemment. Sa femme, partie dès le 3, s'était réfugiée chez un *zemindar* de l'Oude, dont les domaines étaient situés de l'autre côté du Gange, et qui avait spontanément offert sa protection aux Européens menacés. Selon M. Probyn, c'était chez ce riche et puissant propriétaire, nommé Hurdeo-Buksh, que son collègue et les deux Donald devaient se rendre, sans retard, en sa compagnie.

Les fugitifs de Budaon voulaient, au contraire, aller à Cawnpore, — c'était se livrer infailliblement à Nana-Sahib, — et il fallut, pour les détourner de cette résolution, l'arrivée providentielle des premiers bruits de l'insurrection qui venait d'éclater, le 5 juin, parmi les troupes du général Wheeler. Ils voulurent alors partir pour Agra; mais les routes, dans cette direction, étaient obstruées par les colonnes rebelles, qui, de vingt points différents, convergeaient vers Delhi.

Dès lors il ne restait d'autre alternative que de se rendre aux conseils de M. Probyn.

Le 10 juin, dans l'après-midi, M. Edwards et les Donald quittèrent Futtehghur, où ils avaient pris quarante-

Digitized by Google

huit heures de repos, et le même soir, traversant le Gange, ils arrivaient à Dhurumpore, la forteresse de Hurdeo-Buksh, déjà encombrée d'Européens fugitifs. Ceux-ci, établis là depuis plusieurs jours, commençaient à s'y trouver assez mal et assez peu en sûreté. Aussi, en apprenant les marques de dévouement données par la garnison de Futtehghur, projetaient-ils déjà de rentrer en masse dans cette ville, et de s'aller mettre sous la protection du « brave et fidèle 10e, » nonobstant les avis réitérés de M. Probyn. Mieux instruit qu'eux, il ne se fiait que de bonne sorte aux belles protestations et aux serments de ces inconstants et perfides soldats. Ni les sages conseils, ni l'exemple même du collecteur, qui était venu se placer sous la sauvegarde du bienveillant *zemindar* Hurdeo-Buksh, ne réussirent à convaincre les Européens de Dhurumpore qui partirent en masse, dès le lendemain, pour rentrer à Futtehghur. Les Donald se laissèrent entraîner par eux.

Quant à M. Edwards, une inspiration soudaine le retint au moment même du départ. Il fit demander à Hurdeo-Buksh, par l'agent de ce dernier, s'il voudrait bien le comprendre dans les promesses de protection sur lesquelles comptait M. Probyn, et, cordialement invité par le *zemindar* à ne pas quitter Dhurumpore, il tint bon, malgré les lettres qui arrivaient de Futtehghur, et qui l'engageaient toutes à y rentrer.

Il était depuis trois jours seulement dans son nouvel asile, quand Wuzeer-Singh, son fidèle péon, dont il n'avait plus entendu parler depuis le tragique épisode de Shumshabad, vint l'y rejoindre bien à l'improviste. Outre l'argent confié à sa probité, et qui était resté intact dans sa ceinture,—outre le fusil de son maître, dépôt plus précieux encore,—Wuzeer-Singh lui apportait le récit de tout ce qui s'était passé à Shumshabad après leur séparation forcée. Témoin de l'assassinat de M. Gibson, il avait vu son cadavre mutilé rester, après le départ des meurtriers, comme une vile charogne, à la porte même de la demeure

Digitized by Google

du *nawab*. De tous les villages environnants, les paysans accouraient pour en repaître leurs yeux. Cette vue leur arrachait des cris de joie, « et ils se réjouissaient là, disait Wuzeer-Singh, comme à une cérémonie nuptiale. » A la nuit, deux balayeurs,— de la caste immonde par excellence, — étaient venus prendre le cadavre, qu'ils avaient traîné avec des crocs jusque sur un tas de fumier, où il avait été presque immédiatement dévoré par les chiens. Tout cela s'était fait avec le plein assentiment du *nawab* Doollah, auquel avait été conduit, en offrande triomphale, le chameau de M. Gibson. Wuzeer-Singh lui-même, caché dans les bosquets du jardin, y était resté vingt-quatre heures de suite sans aliments, et, découvert en fin de compte, n'avait dû son salut qu'à la pitié d'un subalterne, qui, après l'avoir fait manger, lui indiqua la direction dans laquelle M. Edwards avait dû s'éloigner.

Le lendemain même de l'arrivée de Wuzeer-Singh, c'est-à-dire le 14 juin, la révolte du 10e, prévue et prédite par M. Probyn, fut décidée par l'approche du 41e, insurgé à Seetapore.

Le mouvement de Futtehghur se prononça heureusement de fort bonne heure, et les résidents européens, qui couchaient tous dans le fort, échappèrent ainsi au massacre. Les insurgés adoptèrent au reste, contre toute attente, une marche assez régulière : formés en bon ordre, ils allèrent droit au palais du *nawab* de Furruckabad, déposèrent leurs drapeaux à ses pieds, lui offrirent officiellement de passer à son service, et, lorsqu'il eut accepté, tirèrent en son honneur une salve d'artillerie. L'écho apporta jusqu'à Dhurumpore le bruit de cette canonnade, et ce fut ainsi que les protégés de Hurdeo-Buksh apprirent la désastreuse nouvelle.

A la consternation profonde des gens qui les entouraient, ils purent s'assurer qu'il fallait compter assez peu sur leur dévouement et leur courage.

Il leur fut enjoint, au nom de leur hôte, de se tenir

Digitized by Google

strictement enfermés, et de ne se laisser voir par qui que ce fût. Pendant la première journée de cette réclusion absolue, un singulier bruit frappait constamment leurs oreilles : les murailles retentissaient de coups violents, on entendait crouler des maçonneries; puis ce tapage cessa tout à coup, et nos prisonniers en eurent l'explication la première fois que, le soir venu, on leur permit de prendre l'air sur les terrasses du fort. Ils y virent, en effet, un beau canon de 18, caché naguère dans l'épaisseur des murs, à la suite de la proclamation par laquelle, après l'annexion de l'Oude, il fut interdit aux *taloukdars* de conserver leur artillerie. Quatre autres pièces, de différents calibres, furent amenées le même jour par les chefs de village auxquels le *zemindar* en avait confié le dépôt provisoire ; une autre, de 24, fut déterrée dans un champ, à cinquante mètres d'un arbre qui servait de repère aux enfouisseurs, et toutes six furent promptement montées et mises en batterie dans la cour intérieure. Pour le moment, cela parut suffire; mais on ne cacha pas aux deux magistrats que, si besoin était, on saurait bien où trouver encore quelques-uns de ces engins prohibés.

Ces précautions n'étaient ni vaines ni prématurées. Dès le lendemain, en effet, tout fut en l'air dans la petite forteresse. Des messagers, partis dans toutes les directions, y ramenèrent bientôt les vassaux du *zemindar*, convoqués pour sa défense. Il eut, en quelques heures, autour de lui près d'un millier de paysans bien armés. On avait appris qu'un fort détachement d'insurgés avait traversé le Gange et se dirigeait vers Dhurumpore, attiré par le bruit, — dénué de tout fondement, — que le collecteur de Futtehghur y avait transporté une forte partie des fonds confiés à sa garde.

Hurdeo-Buksh savait pertinemment à quoi s'en tenir sur ce point, mais il insistait, cependant, auprès de ses protégés, pour qu'ils s'éloignassent sans retard; il voulait, si les insurgés venaient chez lui, pouvoir leur prouver, en leur

Digitized by Google

laissant visiter la forteresse, qu'elle ne recélait ni trésors ni trésorier. Du reste, il assurait M. Probyn et M. Edwards qu'ils trouveraient un abri sûr, à trois milles de Dhurumpore, dans un petit village situé derrière la rivière Ramgunga. Des parents à lui les y recevraient sur sa recommandation.

M. Probyn préférait rester, et combattre au besoin les révoltés; mais M. Edwards vit qu'il fallait, de toute nécessité, céder au vœu de leur unique protecteur.

« J'allai donc à lui, dit-il, et, me saisissant de sa main droite, je lui déclarai que nous partirions à l'heure même, s'il se portait garant de notre salut *sur son honneur de Rajpoute*. Il le fit sans hésiter, et avec l'accent le plus cordial. — Mon sang coulera (telles furent ses propres paroles) avant qu'on ne touche à un cheveu de vos têtes! Si je ne suis plus là, naturellement, mon pouvoir, mort avec moi, ne vous servira de rien, et vous n'aurez plus à compter que sur vous-mêmes. — Je savais depuis longtemps que, lorsqu'un chef rajpoute a une fois donné sa main droite et engagé son honneur, on peut pleinement se fier à sa parole. Je persuadai donc à M. Probyn et à sa femme qu'il fallait, sans perdre de temps, nous conformer au désir de Hurdeo-Buksh. »

Les fugitifs partirent à pied, n'emportant avec eux que quelques objets de literie et des vêtements de rechange pour les *quatre* enfants de mistriss Probyn. Cette courageuse mère avait l'un d'eux dans ses bras; M. Edwards s'était chargé du plus jeune; Wuzeer-Singh et le domestique de M. Probyn, des deux autres. M. Probyn, enfin, portait trois fusils sur quatre, et les munitions nécessaires à ce petit arsenal.

Arrivés ainsi, après un mille de marche, sur les bords de la Ramgunga, ils y attendirent longtemps un bateau, et ne traversèrent cette rivière que vers minuit. Deux milles plus loin, ils atteignirent le petit village de Kussowrah, où ils étaient attendus par les *thakoors* de l'endroit, pro-

Digitized by Google

pres oncles de Hurdeo-Buksh, mais d'un rang inférieur, à cause de leur naissance illégitime. Ces nouveaux hôtes, les guidant à travers plusieurs enceintes successives, les conduisirent dans un enclos intérieur où parquaient, parmi quelques chèvres, une jument et son poulain. C'étaient là les quartiers assignés, pour plus de sûreté, aux malheureux fugitifs. Une partie du bétail fut éloignée pour leur faire place, et on leur promit que, dès le lendemain, cette espèce d'étable à ciel ouvert leur serait livrée sans partage. En attendant, il fallut essayer de camper et de dormir sur ce fumier, au sein d'une atmosphère viciée, et dans un état d'agitation morale qui ne permettait guère de se livrer au sommeil.

V

Hurdeo-Buksh. — De Futtehghur à Cawnpore. La Loterie de la mort.

Après une chasse aussi acharnée que celle dont il avait été l'objet, M. Edwards dut nécessairement savourer, — au moins comme trêve, — les cinq jours de repos qui suivirent son installation à Kussowrah. Du 15 au 20 juin, aucune alerte, aucune nouvelle; mais, à l'aurore de cette dernière journée, le bruit sinistre du canon réveilla la petite colonie. Moins expérimentés, les deux collecteurs eussent peut-être pris pour une salve d'honneur ces détonations matinales; mais ils reconnurent à merveille, — au son particulier des pièces chargées à boulet, — qu'il s'agissait de guerre et non de fête.

Effectivement, le siége du fort de Futtehghur venait de commencer, et *trente-deux* Européens, enfermés dans son enceinte avec leurs familles, s'y défendaient héroïquement

Digitized by Google

contre le 10e et le 41e, maintenant réunis sous les ordres du *nawab* de Furruckabad.

Il est à peine nécessaire d'avoir traversé les crises de nos discordes civiles pour comprendre les sentiments des réfugiés de Kussowrah pendant les journées qui suivirent. Désespérés de leur impuissance, ils tentaient par toute sorte de moyens d'entraîner le *zemindar* de Dhurumpore à se prononcer en faveur de la cause anglaise, et à faire une diversion en faveur des assiégés. Hurdeo-Buksh n'était qu'un honnête homme, et nullement un héros ; il avait, d'ailleurs, une excellente excuse dans les dispositions de ses vassaux. « Pour nous défendre, répondit-il à MM. Edwards et Probyn, pour repousser une attaque sur Dhurumpore, nul doute que mes gens ne se battissent volontiers ; mais pas un ne passerait le Gange, si je voulais les conduire contre les révoltés de Futtehghur. » Et comme ils sentaient qu'il disait vrai, les deux collecteurs, réduits au silence, n'avaient plus qu'à mettre en commun leur découragement et leurs ardentes prières.

De temps en temps, pendant ces pénibles journées, un messager, dépêché par eux, se risquait du côté de Futtehghur ; il s'en trouva même un, assez hardi pour pénétrer jusque dans le fort, et rapporter aux deux collecteurs un billet écrit par M. Robert Thornhill, un de leurs collègues. Il les informait qu'attaqués sans relâche depuis quarante-huit heures par les Cipayes, auxquels un grand nombre de Pathans s'étaient venus joindre, les assiégés n'avaient rien à espérer que du ciel et de Hurdeo-Buksh, si, à force de promesses, on pouvait le gagner à leur cause.

M. Probyn tenta un nouvel essai.... par écrit, car le prudent *zemindar* ne voulait plus voir ses protégés ; mais il échoua comme devant.

Deux jours plus tard, les assiégés tenaient encore, grâce à des prodiges d'héroïsme. Déjà le nombre des combattants était bien réduit. La veuve de l'un des morts (un sergent d'artillerie) avait pris courageusement la place de son mari,

Digitized by Google

et s'était fait tuer au même poste, non sans avoir abattu plusieurs des rebelles, du haut du bastion où elle se tenait, le *rifle* à l'épaule. Les survivants combattaient avec la sombre énergie du désespoir, et la triste certitude de combattre en vain. L'ennemi, repoussé dans plusieurs assauts, commençait à miner les remparts, et avait ainsi pratiqué déjà une large brèche, sur laquelle vint se faire tuer, à la tête d'une colonne de Pathans, ce même Mooltan-Khan, qu'on a vu, quinze jours auparavant, se dévouer au salut de M. Edwards.

A partir du 24, plus de nouvelles directes : la canonnade seule, continuant sans interruption pendant deux longues journées, disait que les Anglais tenaient encore; le 27 au matin, elle cessa tout à coup.

« Nous pensâmes tous,—dit M. Edwards,—que la place venait d'être enlevée d'assaut, et nous ne pûmes que nous renvoyer l'un à l'autre un morne regard d'angoisse : nous étions convaincus qu'en ce moment même, nos pauvres amis, hommes, femmes, enfants, étaient sous le couteau d'un ennemi altéré de sang et inaccessible à toute pitié. »

Deux ou trois heures s'écoulèrent ainsi dans une sombre stupeur. Tout à coup le bruit de la grosse artillerie vibre de nouveau. Les détonations sont rapides, irrégulières; elles retentissent dans une autre direction que celle des jours précédents, et toujours sur les bords du Gange, mais bien plus bas que Futtehghur. Qu'était-il donc arrivé d'inattendu?... Les fugitifs de Kussowrah ne l'apprirent complétement que quelques semaines après. Voici ce qui se passait à l'heure même.

Dès le début du siége, les défenseurs de Futtehghur avaient amarré, au pied du fort, trois grandes barques destinées à une tentative suprême, quand tout autre espoir serait perdu. Le 26 au soir, la place étant déclarée intenable, on fit les préparatifs du départ, qu'il fallait effectuer de nuit, afin d'être hors de vue à l'aurore, et d'avoir une certaine avance sur l'ennemi, s'il essayait de poursuivre les

Digitized by Google

fugitifs. Par malheur, encombrés de femmes, d'enfants, de bagages, les chefs de la petite garnison perdirent un temps précieux. Quand le jour parut, les trois barques venaient à peine de démarrer, et voguaient lentement sur des eaux trop basses. Au premier signal d'alarme, parti du camp des assiégeants, elles se rapprochèrent de la rive opposée à celle qu'elles venaient de quitter; mais cette évolution, exécutée avec peu de prudence, amena l'une d'elles, la dernière, sur un banc de sable, où elle s'engrava profondément, à trois milles seulement au-dessous de Futtehghur. Vainement tous ceux qui la montaient se jetèrent-ils à l'eau pour la dégager : elle résista, chargée d'un poids énorme, à tous leurs efforts. Il fallut rappeler la seconde barque, qui dut remonter le courant pour venir au secours et prendre à son bord les fugitifs ainsi arrêtés.

Pendant toutes ces opérations, les heures s'écoulaient, et les Cipayes mettaient le temps à profit pour amener sur le bord du fleuve, en face du banc d'échouage, quatre gros canons qui tirèrent, sans relâche, sur les malheureux équipages.

C'était là l'horrible canonnade qui tenait en suspens les résidents de Kussowrah.

Par bonheur, cette batterie improvisée et mal pointée ne produisit à peu près aucun mal. Le transbordement s'effectua sans accident grave, et les deux barques continuèrent à descendre le Gange; mais quelques milles plus bas, vis-à-vis le village de Singheerampore, l'une d'elles toucha le fond et s'y incrusta solidement. Les Cipayes, — manœuvrant au bord du fleuve de manière à ne point perdre de vue la proie qui venait d'échapper à leur sanglante convoitise, — amenèrent aussitôt deux pièces d'artillerie, et la canonnade du matin reprit de plus belle. En outre, deux grandes barques arrivaient de Futtehghur, chargées de soldats; sous le double feu du rivage et de ces redoutes flottantes, quelques-uns des plus hardis en vinrent à l'abordage.

Un des témoins, un des acteurs de ces horribles scènes

Digitized by Google

les racontait, quelques semaines plus tard, à M. Edwards. C'était M. Jones, autre protégé de Hurdeo-Buksh :

J'étais au départ, — lui disait-il, — dans la troisième des embarcations, et je passai dans la seconde après le premier échouage. A Singheerampore, les paysans, nous voyant ensablés, ouvrirent sur nous un terrible feu de mousquets à mèche. Puis deux canons furent braqués sur nous, et nous mitraillèrent à loisir. J'étais dans l'eau, — soulevant, poussant la maudite barque toujours immobile, — quand j'aperçus les deux bateaux armés qui descendaient en droite ligne sur nous.

Je remontai aussitôt pour prendre ma carabine, restée fort heureusement sous le pavillon de poupe. Au moment où je mettais la main dessus, je vis un Cipaye qui lentement soulevait le *chappur* (la tenture) de la barque, et regardait à l'intérieur. Celui-là ne vécut pas longtemps : je le tuai roide ; mais aussitôt, décharge générale de mon côté.

Un de nos négociants, M. Churcher l'aîné, fut blessé à mort. L'abordage eut lieu ensuite, et *gentlemen*, *ladies*, nous nous jetâmes tous dans le Gange. Ce que je vis en dernier lieu sur notre bateau, ce fut le pauvre M. Churcher, se débattant au milieu d'une mare de sang dans les convulsions de l'agonie, et le capitaine Fitz-Gerald, qui soutenait d'une main sa femme assise sur son genou, tandis que de l'autre, restée libre, il tenait un fusil braqué sur l'ennemi.

Nous avions de l'eau jusqu'à la ceinture, et le courant était très-fort. Le fond se trouvant, d'ailleurs, un sable très-fondant, très-mobile, il était excessivement difficile d'y garder pied. Aussi plusieurs d'entre nous furent-ils bientôt entraînés et noyés.

A peine dans l'eau, j'avais, pour ma part, attrapé une balle qui m'avait entamé l'épaule droite, mais sans briser l'os. Le major Robertson, à quelques pas de moi, résistait au courant, soutenant sa femme d'une main, portant de l'autre leur petit enfant, et, lui aussi, blessé à la cuisse. Mistriss Robertson échappa bientôt à l'étreinte de son mari, et disparut sous l'eau. Robertson, alors, plaçant l'enfant sur ses épaules, se mit à nager dans le courant[1]. Je n'étais plus bon à rien : je songeai

1. Hâtons-nous de dire que le major Robertson fut du très-petit nombre des sauvés; il dut la vie à la protection de Hurdeo-Buksh, ainsi que M. Churcher le cadet.

Digitized by Google

donc à me tirer d'affaire en nageant, soit que je pusse aborder plus bas, ou rejoindre la première barque....

M. Jones rejoignit, en effet, la barque, après avoir alternativement nagé ou *fait la planche* pendant un espace de cinq ou six milles; et il ne fut pas le seul à exécuter ce qui semble, dans les circonstances données, un tour de force presque miraculeux.

Le lendemain, au point du jour, un autre échappé de Futtehghur, M. Fisher, blessé très-grièvement à la jambe, regagna, lui aussi, la barque d'avant-garde, tantôt en se soutenant sur l'eau, tantôt en se traînant sur le rivage. « Il fut hissé à bord plus mort que vif, racontait M. Jones, et tenant les discours les plus incohérents sur sa femme et son fils, tous deux noyés sous ses yeux. »

Le destin de ces deux hommes, si singulièrement arrachés à la mort, devait être bien différent.

M. Jones se trouva si à l'étroit sur la barque, — où se pressaient près de quatre-vingts fugitifs, — qu'il saisit avec empressement l'occasion de la première halte pour descendre dans un village de l'Oude, en face duquel on avait fait escale afin de se procurer quelques vivres, et dont les habitants se montraient favorablement disposés. Une fois à terre, et couché sur un lit de camp (*charpoy*) qu'un des paysans avait mis gracieusement à sa disposition, le pauvre blessé se sentit si à l'aise d'une part, si épuisé de l'autre, que lorsqu'on vint le réveiller de la part du colonel Smith, pour lui enjoindre de rentrer à bord, il n'hésita point à refuser net. Se regardant déjà comme à peu près mort, il demandait qu'on l'abandonnât à son destin, et il résista si bien qu'en fin de compte, la barque partit sans lui.

Or, quelques heures plus tard, elle longeait le territoire de Bithoor, le domaine du terrible Nana-Sahib, dont les échappés de Futtehghur ignoraient encore les abominables trahisons. Les promesses les plus formelles de sauvegarde et de protection, transmises de sa part au colonel Smith, trouvèrent malheureusement créance chez cet honorable

Digitized by Google

officier. Une fois à terre, le massacre commença immédiatement sous les yeux du sanguinaire rajah. « Les femmes et les enfants, dit M. Mead, furent expédiés à coups de sabre et de lance. Les hommes étaient rangés sur une seule ligne, les bras attachés derrière le dos, et maintenus ensemble par de longs bambous passés sous leurs aisselles. Les cavaliers couraient à cheval tout autour de cette longue file de suppliciés, les accablant des plus grossières injures, et savourant par avance les tortures qu'ils allaient leur infliger. Quand ils étaient las d'insulter, l'un d'eux déchargeait son pistolet à la figure d'un des fugitifs, dont la tête brisée s'inclinait alors, sans que le corps pût s'affaisser, soutenu qu'il était, à droite et à gauche, par ceux des condamnés qui restaient debout, et qu'il éclaboussait de son sang ou de sa cervelle. L'assassinat suivant se consommait à sept ou huit pas plus loin, afin de laisser subsister cette hideuse chaîne, et de prolonger l'horrible contact des vivants et des morts[1]. »

Détournons les yeux de ces scènes atroces; elles ne doivent pas nous faire oublier plus longtemps les tristes résidents de Kussowrah, dont la position se trouvait fort aggravée par la prise de Futtehghur.

Leur présence sur les domaines de Hurdeo-Buksh avait été révélée aux chefs de l'insurrection par deux misérables trafiquants venus en persoune de Furruckabad à Kussowrah, sous prétexte de charitable intérêt, mais en réalité pour y constater l'existence de quelques-uns de ces fugitifs dont la tête était mise à prix. Le nawab de Furruckabad, même avant la fin du siége, avait sommé le zemindar de Dhurumpore de lui livrer les deux collecteurs, ou plus simplement de lui envoyer leurs têtes, en échange desquelles il lui ferait remise d'un *lakh* de roupies (250 000 fr.) qu'il le déclarait tenu de verser, pour sa part contributive

1. *The Sepoy Revolt*, chap. x, p. 138. M. Mead porte à cent vingt-sept le nombre des fugitifs de Futtehghur ainsi massacrés. D'après le récit de M. Jones, leur nombre serait exagéré d'un bon tiers.

Digitized by Google

aux impôts du nouveau *raj*. Hurdeo-Buksh, fidèle à sa parole, n'entendait pas livrer ses protégés; mais, en face des dangers immédiats qu'un refus positif pouvait attirer sur lui, il ne se souciait pas non plus de résister ouvertement au nawab. Celui-ci, d'autre part, hésitait devant une expédition contre Dhurumpore, pour laquelle il fallait traverser le Gange, et qui ne pouvait se faire sans artillerie de campagne.

Entre les deux Hindous s'établit alors une sorte de duel diplomatique, où le plus faible, en cédant toujours, travaillait à gagner du temps. « Laissez-moi, — faisait-il dire à ses deux protégés, tenus soigneusement à distance de sa personne,—laissez-moi, sans inquiétude, amuser le nawab par mes excuses dilatoires. Je lui ai mandé que j'entrais dans ses vues, mais que je n'osais agir ouvertement comme son subordonné sans en avoir l'autorisation du gouvernement rétabli à Lucknow par les insurgés, puisqu'avant l'annexion de l'Oude, c'était de ce gouvernement que ressortissait mon autorité féodale. Il s'est payé provisoirement de ces bonnes paroles, et les jours passent, et la saison des pluies arrive. Quand elle sera venue, nous aurons devant nous plusieurs semaines. Le Gange grossi, la Ramgunga débordée, inonderont tout ce plat pays qui s'étend sous vos yeux. Dhurumpore deviendra une île; Kussowrah de même; et les gens de Futtehghur ne songeront plus à nous amener leurs canons. Or, s'ils venaient sans artillerie, nous n'avons pas à les craindre. »

Ce langage n'avait rien que de très-rassurant. Jusqu'à quel point devait-on s'y fier? Question d'autant plus douteuse que les plus proches parents de Hurdeo-Buksh se montraient, depuis le désastre de Futtehghur, malveillants, arrogants, hostiles aux réfugiés. Hurdeo-Buksh lui-même exigeait qu'ils ne parussent jamais hors de l'espèce d'étable où on les avait cachés par son ordre, et où il vint à peine les visiter une ou deux fois. Et encore le jour arriva-t-il où par son ordre les deux vieux *thakoors* notifièrent aux deux collecteurs que de nouveaux dangers exigeaient impérieu-

Digitized by Google

sement des précautions plus rigides encore. Il fallait quitter les bords du Gange, s'enfoncer dans les jungles, et parmi les Aheers. Les nouvelles devenaient de plus en plus désastreuses. Les Européens de Cawnpore avaient péri jusqu'au dernier. Agra était prise. L'armée de Bombay se soulevait. Il fallait donc partir au plus tôt, et s'enfouir dans une solitude encore plus profonde que celle où ils vivaient depuis trois semaines.

Accablés par ces désastreuses nouvelles (dont rien ne leur dénonçait la fausseté), MM. Edwards et Probyn ne pouvaient que subir la volonté de leurs protecteurs; mais quand on voulut leur persuader de laisser les quatre enfants à Kussowrah, l'instinct maternel se révolta. Mistriss Probyn déclara que, vivante, elle ne se séparerait pas d'eux; M. Probyn à son tour ne pouvait abandonner sa femme, et, malgré les instances réitérées des *thakoors*, qui, dans leurs idées indiennes, ne comprenaient pas cet attachement à de petits êtres « qu'on pouvait après tout remplacer, » les fugitifs refusèrent absolument de s'isoler les uns des autres.

Ce fut donc ensemble, — avec Wuzeer-Singh, avec l'*ayah* (la nourrice) et un des domestiques de M. Probyn, l'autre ayant déserté la nuit précédente, — qu'ils partirent au jour choisi par l'astrologue du village. Encore fallait-il, pour assurer l'heureuse influence de cette journée d'élection, qu'un objet appartenant aux voyageurs les précédât sur le chemin, et fût enterré sur un point quelconque du trajet. Une fourchette d'acier fut sacrifiée à cette superstition locale. Notre respect pour les sciences occultes ne nous empêche pas de supposer que l'astrologue sut bien déterrer ce petit ustensile de ménage, quitte, avant de s'en servir, à le purifier de manière ou d'autre.

Kussowrah n'était point, tant s'en faut, un paradis ; mais que dire du misérable hameau, perdu au sein des solitudes, dans lequel furent conduits les malheureux réfugiés? C'étaient quatre ou cinq chaumières délabrées, habitées par

Digitized by Google

de pauvres bergers et par leurs bestiaux. On y était dans le fumier jusqu'à l'orteil, et on y pouvait à grand'peine respirer quelques bouffées d'un air impur. Ferme et courageuse jusqu'alors, mistriss Probyn versa des larmes en présence de ces rebutantes demeures, où elle pressentait que ses enfants ne pourraient vivre. M. Edwards était profondément abattu; M. Probyn, au contraire, tout à fait exaspéré : « Mieux vaudrait, s'écriait-il, nous tuer tout de suite. »

En examinant plus à loisir les masures où il fallait s'installer, M. Edwards finit par découvrir, sous le toit de l'une d'elles, un coin à peu près habitable. Ce galetas était vide, propre et sec. Le toit paraissait à peu près étanche. Huit personnes trouvèrent moyen de s'y caser, avec ordre de n'en sortir sous aucun prétexte, et de ne jamais s'exposer à être vues en regardant elles-mêmes au dehors. La nuit seulement, elles pouvaient se hasarder à respirer l'air libre; mais tant que durait le jour, — un jour de juillet, sous le ciel de l'Inde, — la dimension de ce réduit ne laissait à ceux qu'il renfermait d'autre alternative que de se tenir tour à tour sur le dos, sur le flanc, ou de s'asseoir. Rester debout ou se transporter d'un point à l'autre était littéralement impossible.

« Les pauvres enfants, dit M. Edwards, se trouvaient ainsi dans la plus misérable condition. Nous n'avions pas le droit de leur laisser quitter la chambre, et ils ne pouvaient pas même s'y promener à quatre pattes; ils se montrèrent plus patients qu'on n'aurait pu s'y attendre, et, prenant leur parti, *dormaient beaucoup*. Pour toute nourriture, nous avions un peu de lait et des *chupatties* de l'espèce la plus grossière. Encore, les dimanches, le lait manquait-il, les bergers aheers, ce jour-là, l'appliquant à leur usage. »

Si on ajoute à tout ceci l'incommode familiarité, la curiosité importune de ces grossiers paysans; si on tient compte des misères que les pluies torrentielles allaient apporter par surcroît à la déplorable situation des fugitifs; si l'on veut bien réfléchir que les plus cruelles anxiétés mo-

Digitized by Google

rales aggravaient pour eux le dénûment, la gêne, le malaise matériel, poussés à ce degré inouï, et que les Probyn voyaient dépérir et s'étioler leurs pauvres enfants, privés de mouvement, d'air et d'aliments substantiels; si on songe, enfin, que M. Edwards, séparé des siens, pouvait et devait les croire emportés dans la vaste tourmente indienne, morts peut-être, ou captifs, ou fuyant comme lui-même fuyait quelques jours auparavant; — si l'on résume par la pensée, disons-nous, cette complication de tortures morales et physiques, on aura lieu de s'étonner qu'elles ne se soient pas trouvées au-dessus des forces humaines et du courage humain.

VI

Le Lieu-Désolé. — Mitraillades de Furruckabad. — La mort d'un enfant. — Pages du journal. — Retour à Cawnpore.

Les pluies dont nous venons de parler, et qui aggravaient à certains égards la condition des malheureux proscrits, ils les avaient longtemps attendues, espérées, appelées de leurs vœux. Maintenant encore ils avaient à les bénir. En effet, les prédictions de Hurdeo-Buksh se réalisaient : tous les cours d'eau déversant à la fois leur trop-plein sur le pays inondé, le district de Dhurumpore était devenu un vaste lac, semé çà et là de rares îlots formés par la cime de quelques monticules, sur lesquels, de longue date, existaient les centres de population réfugiés là chaque année, à la même époque. Le pauvre hameau qui abritait M. Edwards et ses compagnons, — il portait un nom singulièrement approprié à leurs idées, *Rungepoorah*, c'est-à-dire le *lieu désolé*, — ce pauvre hameau était, lui aussi,

Digitized by Google

comme un navire à l'ancre sur les flots, navire d'une centaine de mètres carrés. Aussi loin que le regard pouvait s'étendre, au midi, à l'est, à l'ouest, on ne voyait plus que de l'eau, et cette eau, fort profonde à certains endroits, atteignait, là où elle l'était le moins, une hauteur de quatre ou cinq pieds (anglais).

Dans la direction du nord, à trois milles, on apercevait un plateau couvert de hautes herbes : c'était la lisière du jungle, et l'unique pâturage où l'on pût conduire les bestiaux. Bergers et troupeaux s'y rendaient chaque matin et en revenaient chaque soir, littéralement à la nage. C'était une des rares distractions accordées à nos proscrits que de voir les troupeaux reprendre, d'instinct, chacun la direction de son étable, les pasteurs les suivant au lieu de les diriger, et parfois, pour se soustraire aux fatigues de la traversée, se plaçant à califourchon sur les plus robustes des buffles amphibies.

Mistriss Probyn, accablée de soins, avait loué les services d'une vieille femme de Kussowrah (inondé aussi, comme de raison), et c'était en nageant que, chaque matin, cette aide-ménagère se rendait à son poste.

M. Edwards remarque à ce sujet qu'à part ces services mercenaires, la malheureuse Anglaise n'obtint aucun secours, aucune marque de sympathie des personnes de son sexe. Ceci en dit long, ce nous semble, sur l'état de dégradation morale auquel les religions de l'Orient ont réduit la femme.

Le dernier des enfants de M. Probyn, encore au maillot, commençait à dépérir. Le lait de buffle, sa seule nourriture, ne lui passait plus, et jamais ses parents ne purent obtenir qu'on leur envoyât, de Kussowrah, les chèvres laitières qu'ils y avaient achetées et laissées. En général, la situation empirait. On ne répondait plus aux sollicitations pressantes que les fugitifs adressaient chaque jour aux *thakoors*, afin d'être réintégrés dans leur première résidence. Bientôt leurs serviteurs reçurent ordre de ne quitter

Digitized by Google

Rungepoorah sous aucun prétexte. Un charitable brahmine, qui, une ou deux fois, avait consenti gratuitement à faire pour eux le voyage de Futtehghur, fut sévèrement réprimandé par les *thakoors*.

Ce fut néanmoins ce brahmine, nommé Seetah-Ram, qui, un beau jour (le 22 juillet), leur apporta la bonne nouvelle de la marche d'Havelock sur Cawnpore et des premières défaites de Nana-Sahib. Une partie des troupes battues à Pandoo-Nuddee avait fui, dans un complet désarroi, jusqu'à Furruckabad.

Le lendemain 24, une forte canonnade retentit du côté de Futtehghur. On juge de l'émotion qu'elle causa dans le petit groupe des proscrits. Nul doute que ce ne fût là un signal de rescousse ; les Anglais vainqueurs poursuivaient leurs avantages. Hélas ! Seetah-Ram vint, quelques heures après, remplacer ces beaux rêves par une sinistre réalité. Ces détonations, saluées comme gages de délivrance, étaient celles des canons qui venaient de servir au massacre de tous les Européens restés au pouvoir du nawab, et entre autres de trois ou quatre dames faites prisonnières après l'échouage de Singheerampore.

Les victimes de cette triste journée furent au nombre de soixante-cinq, mitraillées de sang-froid ou attachées à la bouche des canons[1]. Dix-huit mois seulement après ces atrocités, le monstre qui en avait assumé la responsabilité devait rendre ses comptes à la justice anglaise : l'exécution du nawab de Furruckabad était mentionnée dans un des bulletins envoyés de l'Inde à la date du mois d'avril 1859.

La panique, au reste, était déjà parmi les rebelles. Le jour même de cette sanglante exécution, sur le simple cri de quelques poltrons : « Voici les Européens, qui arrivent ! » la ville s'était trouvée vide, en quelques minutes,

1. « .... Seetah-Ram nous raconte, dit M. Edwards, que la petite-fille de M. Jones, âgée de neuf ans seulement, ayant comme par miracle échappé sans blessure à plusieurs mitraillades, un Cipaye s'élança sur elle et la mit en morceaux à coups de sabre.

Digitized by Google

tant de ses habitants que des Cipayes réunis autour du nawab. En revanche, les proscrits s'aperçurent immédiatement d'un changement de dispositions très-notable, et tout en leur faveur. Les *thakoors* vinrent les féliciter. Un des anciens de Kussowrah, monté sur un éléphant, leur apporta des friandises. Enfin Hurdeo-Buksh envoya son propre beau-frère pour constater leurs besoins et veiller à ce qu'ils ne manquassent de rien. « Il n'était pourtant pas bien clair, malgré ce revirement, remarque finement M. Edwards, que la défaite du *nana* fût absolument de leur goût. »

Profitant néanmoins de ces dispositions, les deux collecteurs obtinrent de revenir à Kussowrah, ce séjour d'abord tant dédaigné, puis tant regretté. Le beau-frère de Hurdeo-Buksh leur accorda d'autant plus volontiers cette requête, que, disait-il, « les Cipayes de Futtehghur, frappés de terreur, n'étaient plus à craindre. » Ce retour s'effectua le 26 juillet, en bateau, car l'inondation durait encore, et de nuit, car on n'en était pas à négliger toute précaution.

Un triste incident vint jeter un voile de deuil sur cette nuit de délivrance.

Le pauvre petit *baby*, dit M. Edwards, était depuis quelques heures tout à fait épuisé. Sa respiration devenait de plus en plus pénible. Sa mère, dont les soins incessants et l'ingénieuse sollicitude avaient seuls prolongé jusqu'alors sa frêle vie, se procura, non sans difficulté, de l'eau chaude pour un bain qu'elle lui administra, et qui parut le rétablir; ensuite elle le coucha sur un *charpoy* et s'étendit auprès de lui. Elle était à bout de forces, n'ayant pas dormi depuis plusieurs nuits qu'elle avait passées à le tenir dans ses bras; aussi s'endormit-elle immédiatement. J'étais couché moi-même non loin de là, et tout à coup, n'entendant plus cette forte respiration du petit dormeur, je m'approchai du lit pour voir ce qui en était. Pas un mouvement : l'âme innocente s'était envolée.

J'éveillai les pauvres parents, qui, dans leur désespoir, trouvèrent encore à se féliciter que l'enfant fût mort selon les lois de la nature, et n'eût pas péri de la main des assassins. Nous nous agenouillâmes tous, et auprès du petit ca-

Digitized by Google

davre, nous priâmes. Ensuite, vers deux heures du matin, j'allai avec Wuzeer-Singh chercher un endroit sec où la fosse pût être creusée.

Nous eûmes quelque peine à découvrir un pli de terrain, ombragé de quelques arbres, qui n'était pas inondé, et, selon toute apparence, ne devait jamais l'être.

Quand tout fut prêt, le pauvre père prit dans ses bras le petit corps enveloppé d'un linceul, et mistriss Probyn suivit, s'appuyant à moi. Il fallut se presser de lire quelques fragments du service funèbre, car le jour allait naître, et il eût été téméraire à nous de nous montrer en plein soleil hors du village. Aussi nous hâtâmes-nous de coucher l'enfant dans son petit abri, confiant « la poussière à la poussière, les cendres aux cendres, avec un sûr et certain espoir[1]. » Pour moi, je lui enviais presque son immuable repos.

Ce fut quelques jours après, le 2 août, que les fugitifs virent arriver à l'improviste devant eux, — pâle comme un spectre, et sans autre vêtement qu'un morceau de drap roulé de sa ceinture à ses genoux, — ce même M. Jones dont on a lu plus haut les étranges aventures. Il avait été recueilli, lui aussi, par Hurdeo-Buksh et caché dans un des villages environnants ; mais il avait fallu l'éclatant retour de fortune qui rendait la victoire aux Anglais pour qu'on lui permît de communiquer avec ses compatriotes. Ils n'apprirent qu'alors, et par lui, que MM. Robertson et Churcher cadet survivaient également, cachés comme eux dans de pauvres villages aheers.

Les prières de cette journée, — c'était un dimanche, et jamais les proscrits anglais n'avaient manqué de célébrer la solennité chrétienne, — furent particulièrement ferventes. M. Edwards déclare dans son *Journal* qu'il y puisa une confiance, une sérénité depuis bien longtemps bannies de son âme. Quelques heures après, un messager qu'il avait dépêché vers sa femme, et qui, arrêté à Budaon par suite de la trahison d'un ancien *chuprassie* de M. Edwards,

1. *Dust to dust, ashes to ashes, in sure and certain hope...*, paroles textuelles du service liturgique anglican.

Digitized by Google

avait failli périr dans les cachots des insurgés, lui rapporta quelques nouvelles de ce district.

Les mahométans et les Hindous, déjà revenus à leurs inimitiés natives, avaient des rixes presque quotidiennes. A l'entrée de Budaon, un certain nombre de têtes coupées et plantées au bout de pieux fichés en terre, annonçaient assez un régime violent; mais, du reste, presque tous les employés de l'administration anglaise, et ceux-là même qui se recommandaient à la confiance de M. Edwards par d'excellents et longs services, avaient passé sans la moindre hésitation à la paye du nawab. Le messager constatait, d'ailleurs, une singulière différence entre les Provinces du nord-ouest et celles de l'ancien royaume d'Oude. Dans les premières, le système en vigueur, fonctionnant depuis longues années, avait absolument ruiné l'aristocratie territoriale. Tout y était anarchie, confusion sanglante, rapines, meurtres, incendies. Dans l'Oude au contraire, où les zemindars et les taloukdars conservaient à peu près intact leur ascendant quasi-féodal, la Révolte, cantonnée dans les villes, ne s'était pas propagée parmi les populations rurales, qui, détournées d'y prendre part, continuaient paisiblement leur vie régulière et laborieuse.

Les dernières pages du journal de M. Edwards ne comportent pas une longue analyse. Quelques extraits suffiront pour noter ce qu'elles ont de plus saillant.

Mardi 4 août. — Je me promenais aujourd'hui de long en large dans le petit espace laissé libre devant notre unique chambre, lorsque le retour de Rohna, le messager que j'avais fait partir pour Nynee-Tal, est venu réjouir mon cœur. Il me rapportait une lettre de ma femme, datée du 27 juillet, la première que j'aie eue d'elle depuis le 26 mai. Rohna les a vues, elle et Gracey [1], parfaitement bien portantes. Il me raconte qu'à son arrivée il l'a trouvée vêtue de noir, et qu'immédiatement après avoir lu ma lettre, elle a couru mettre une robe blanche....

1. La fille de M. Edwards.

Digitized by Google

Nynee-Tal est sauvé, Agra aussi. Delhi n'est pas pris, mais le sera infailliblement. Le Pendjab et tout le pays inférieur jusqu'à Meerut n'ont vu se produire aucun mouvement sérieux. Depuis le 13 juin, voici les premiers renseignements positifs qui m'arrivent sur l'état du nord-ouest....

J'envoie Wuzeer-Singh dire à Hurdeo-Buksh que j'ai reçu d'excellentes nouvelles de ma femme. Il me répond par des félicitations et des nouvelles encore meilleures. La barque de Futtehghur est arrivée saine et sauve à Allahabah[1]. Agra est renforcée de trois régiments européens et de deux régiments sikhs. Si tout cela est vrai, il faut que Delhi ait succombé, car de tels renforts ne pouvaient venir d'ailleurs..

5 août. — Hier soir, on nous a permis une promenade; c'est la première depuis notre arrivée à Kussowrah.... Aujourd'hui j'ai fait partir une autre lettre pour ma femme. Le messager n'a voulu s'en charger qu'après bien des objections, et lorsqu'il a vu que ce document compromettant, roulé avec soin, tiendrait dans un tuyau de plume bien scellé aux deux bouts, qu'il pourrait placer dans sa bouche et avaler au moindre péril....

J'ai appris par cet homme que les mahométans persécutent déjà les Hindous dans le Rohilcund, tuent les vaches dans l'enceinte de leurs temples, et les empêchent de sonner leurs *sonks*[2]. Les *thakoors* ont en conséquence provoqué le peuple à s'armer et à tomber sur leurs persécuteurs. Si cet appel est entendu, les Hindous, fort supérieurs en nombre, expulseront peut-être l'autre secte, et, cela étant, les Européens ont chance de rentrer dans le Rohilcund....

Que de consolations dans la Bible! Depuis notre retour, mistriss Probyn a reçu une malle d'effets que Hurdeo-Buksh gardait en dépôt à Dhurumpore; sa Bible s'y trouvait. Qu'il nous a été doux de relire ensemble les Psaumes! Il n'est pas de jour où je n'y trouve quelque passage qu'on dirait écrit tout spécialement pour des gens placés dans une situation comme la nôtre, et qui répond à nos sentiments, à nos besoins intellectuels. Ce matin, par exemple, j'ai tiré une consolation indicible des 15e et 20e versets du 25e psaume, et ce soir des versets 5, 6, 7, 12, 13, 14 du 27e[3].

1. Fait malheureusement controuvé, on l'a déjà vu.
2. Cornets à bouquin.
3. Parmi ces versets-talismans, que nous avons eu la curiosité de

Digitized by Google

Jeudi 6 août. — Si telle est la volonté de Dieu, et si ce petit journal arrive jamais à ma chère femme, à mes enfants bien aimés, à tous ceux de la maison, peut-être seront-ils bien aises de savoir comment ma journée se passe.

Je m'éveille au point du jour, ordinairement vers quatre heures, et après la prière je vais me promener dans la cour où les bestiaux sont parqués, aussitôt du moins que le départ des animaux l'a laissée disponible. C'est un espace à ciel ouvert, long de trente à quarante *yards*, et où il nous est loisible de nous promener le matin et le soir. Je prends ainsi un peu d'exercice, à moins que, assis sur un bloc de bois, je ne lise les Psaumes du matin jusqu'à l'heure où le soleil devient gênant. Je me réfugie alors dans ma petite tanière, où Wuzeer-Singh, dès que je suis levé, a soin de transporter mon *charpoy*. Le temps se passe de la sorte jusqu'à ce que l'aspect du ciel me semble indiquer qu'il est dix heures. Nous nous rassemblons alors pour prier en commun et lire les Écritures. Vient ensuite le déjeuner, composé de *chupatties* et de thé, dont, par bonheur pour nous, il nous est échu bonne provision. La caisse qui le renferme appartenait au malheureux Robert Thornhill; il l'avait laissée à Dhurumpore quand il eut la désastreuse idée de rentrer à Futtehghur.

La chaleur, l'irradiation éblouissante, les mouches qui fondent sur nous par myriades, deviennent, à ce moment du jour, presque intolérables. Pour échapper à ces deux derniers fléaux, je me retire ordinairement dans mon obscur réduit, que j'obscurcis encore au moyen de ma couverture tendue devant la seule ouverture par laquelle le jour y pénètre. L'atmosphère y devient bientôt étouffante ; mais je préfère encore respirer cet air épais et ne pas ressentir les cuisantes douleurs d'yeux qu'occasionnent les reflets solaires.... Je lis et relis la Bible, que mistriss Probyn veut bien me prêter quand elle ne s'en sert pas elle-même ; mais, à travers les consolations que cette étude me prodigue, une amère pensée se glisse tou-

relire, on remarque ceux-ci comme plus directement applicables à la situation du juge proscrit : « Ne me livre point au désir de mes adversaires, car de faux témoins et ceux qui ne soufflent que violence se sont élevés contre moi.... N'eût-ce été que j'ai cru que je verrais les biens de l'Éternel en la terre des vivants, *c'était fait de moi*.... Attends-toi à l'Éternel, et demeure ferme, et il fortifiera ton cœur; attends-toi, dis-je, à l'Éternel. » — *Psaumes de David* (versets 12, 13 et 14 du 27e psaume), édit. de David Martin, Paris, 1820.

Digitized by Google

jours : « Ces enseignements, qui vous aideraient à mener une vie chrétienne, ne vous sont plus applicables. C'est à subir la mort en chrétien qu'il faut maintenant vous préparer.... »

Vers trois heures, chaque jour, Wuzeer-Singh vient me trouver. Je lui lis quelques pages des saints livres, et je prie avec lui en hindostani.... Deux heures plus tard, je m'arrange pour prendre un bain dans le hangar à bestiaux situé justement à côté de la maison. Le temps de me rhabiller, et déjà les ombres du soir s'allongent, et le dîner est servi sous la verandah. Ce repas consiste généralement en un plat de riz, des *chupatties*, et une sorte de légume indigène, fort aqueux, dans le genre du concombre, cuit dans son jus.

De temps en temps l'occasion se présente d'acheter, soit un chevreau, soit un mouton, et alors le luxe des côtelettes vient décorer notre table modeste ; mais ceci est fort rare.

A Rungepooraah, ni viande, ni riz. Nous étions strictement réduits à des *poorees* (la pire espèce des *chupatties*) du thé et du lait de buffles. Cette insuffisante alimentation nous rendait faibles et maigres, les enfants surtout.

Le repas, dans de telles conditions, ne se prolonge guère. Nous demeurons ensuite réunis, et passons le temps à bavarder, à moins que nous ne sortions pour aller échanger quelques mots avec les *thakoors*, tandis qu'ils s'occupent à traire leur bétail. Dès qu'il fait nuit, la prière, et ensuite le lit, car nous n'avons aucune sorte d'éclairage, et dès lors rien de mieux à faire qu'à dormir.

Notre sommeil est naturellement fort léger, car l'habitude d'être constamment au guet a donné à nos sens une acuité tout exceptionnelle. Le moindre bruit inusité, — fût-ce le frisson des ailes d'un oiseau voletant sur les arbres voisins, — suffit pour nous réveiller en sursaut. Il se passe rarement une nuit sans que nous entendions fort loin, dans la direction de Lucknow, le bruit de la grosse artillerie. Nous supposons que c'est le feu des troupes qui assiégent la Résidence.

Dimanche 9 août. — Un messager envoyé par Probyn du côté de Cawnpore revient, disant que Lucknow est pris par les insurgés, et Cawnpore bloqué de manière à être bientôt forcé de se rendre. Vérification faite, cet homme nous a trompés indignement. Il est tout simplement resté chez lui après s'être fait payer son voyage.

11 août. — Hurdeo-Buksh nous a déclaré, ce soir, qu'il ne

Digitized by Google

pouvait plus nous garder. Il faut ou que je parte pour Nynee-Tal, ou que j'aille avec les Probyn, qu'il veut expédier par terre à Cawnpore. Des messagers envoyés par lui ont préparé nos stations chez des amis, le long de la route. Jussah-Singh, entre autres, se charge de nous recevoir et de nous faire arriver sains et saufs au camp anglais. Probyn est fort effarouché de ce dernier nom. Jussah-Singh a été, dit-il, un des confédérés de Nana-Sahib. Il a été blessé en combattant contre nous.

Hurdeo-Buksh ne nie rien de tout cela, mais nous n'avons, selon lui, rien à redouter, car Jussah-Singh est un Rajpoute et s'est engagé, vis-à-vis de lui, sur son honneur. D'ailleurs il faut, vaille que vaille, nous en aller. Lucknow une fois pris, on enverra les *aumils* avec des détachements, et toute issue alors sera fermée....

Puisque la question est ainsi posée, nous allons essayer d'entrer en communication avec le général Havelock, pour savoir de lui, après lui avoir exposé notre situation désespérée, quelle voie nous devons préférer, de celles qui peuvent nous conduire vers lui. Seetah-Ram se charge de notre lettre, écrite par Probyn en caractères grecs.

20 août. — Seetah-Ram est revenu ce soir de Cawnpore, mais, à notre amère déception, sans aucune réponse du général Havelock pour Probyn. Arrivé au camp, notre messager s'est remis aux mains de quelques Sikhs, qui l'ont conduit à la tente du général. Sa lettre rendue, on lui a dit d'attendre la réponse. Vingt-quatre heures s'écoulèrent ensuite sans qu'il entendît parler de rien. Le second jour, la colonne partit pour Bithoor, et Seetah-Ram suivit la colonne, mêlé aux domestiques du général Havelock. Vers le milieu du jour, il y eut une bataille où les insurgés furent battus après des pertes sensibles. Après l'action, à laquelle il avait assisté, notre messager essaya de se rappeler au général. Celui-ci était trop affairé pour prendre garde à lui. Le lendemain, nouvelle marche et nouveau combat près de Shedrajpore, après quoi, ordre de se retirer vers Cawnpore. Seetah-Ram, désespérant d'obtenir une réponse, est parti alors pour venir nous retrouver. Havelock étant un de mes vieux amis, je me décide à lui écrire moi-même. Seetah-Ram se charge de cette seconde missive.

21 août. — La petite fille du pauvre Probyn est morte ce matin. Depuis nos privations et nos misères de Rungepoorah, cette enfant n'a fait que languir et s'affaiblir de jour en jour, malgré les soins incessants de sa malheureuse mère. Encore

Digitized by Google

une victime de ces tristes agitations ! Laissée à son développement naturel, cette enfant devait vivre et prospérer; toutes chances étaient pour elle. A mon arrivée à Dhurumpore, rien de plus beau, de plus frais, de plus sain que cette jolie enfant, dont les magnifiques cheveux tombaient à grosses boucles autour de sa tête rose.... La nuit venue, nous l'avons portée auprès de son petit frère. Je n'oublierai jamais l'agonie de ses parents. C'est elle qu'ils aimaient le mieux.

Hurdeo-Buksh nous apporte une proclamation des *subadars* commandant les insurgés de Delhi et de Lucknow, adressée à tous les grands propriétaires de l'Oude. On reproche à ceux-ci de n'avoir pas fait cause commune avec l'armée. Les subadars croient, en conséquence, devoir les avertir du projet formé par les Anglais, qui est, après avoir étouffé l'insurrection militaire, de rassembler tous les hommes de haute caste et tous les balayeurs du pays à un énorme repas, où on les forcera de manger ensemble. Pour éviter cette effroyable catastrophe, qui leur ferait perdre leur caste, ils doivent se soulever à leur tour, et provoquer de tous côtés l'extermination des Européens.

« Je sais tout comme vous, ajoute Hurdeo-Buksh, que ce sont là pures extravagances et absurdités palpables; mais les masses croient à ces sottises, et l'exaspération des classes inférieures augmente à vue d'œil. On m'en veut de vous donner asile, et cette mauvaise disposition s'est aggravée depuis qu'on empêche nos gens, par ordre du nawab, d'aller s'approvisionner à Furruckabad, comme par le passé, soit de sel, soit de sucre, et de bien d'autres denrées encore. Les eaux baissent d'ailleurs, et je vous ai prévenus qu'avec l'inondation expirerait le pouvoir que j'ai eu de vous tenir à l'abri. Il faut donc vous décider à partir, et c'est encore par le fleuve qu'il vous sera le plus aisé de gagner Cawnpore. »

Nous sommes tombés d'accord que ce parti était, en effet, le meilleur, et que nous l'adopterions aussitôt après avoir reçu la réponse du général Havelock.

Lundi 24 août. — Hier soir, au moment de nous endormir, on nous annonce un messager du général Havelock. Nous bondissons de joie à l'espoir de cette réponse si longtemps différée. Encore une chimère ! Le général écrit à Hurdeo-Buksh pour le louer de sa loyauté, de son humanité, et lui promettre une récompense signalée, s'il parvient à nous faire arriver sains et saufs au camp anglais, *dès que l'armée aura repris*

Digitized by Google

Futtehghur. Le messager nous dissuade de descendre le Gange du côté de Cawnpore. Nous serions infailliblement massacrés en route.

25 août. — Un homme arrive de Dhurumpore pour nous dire, de la part de Hurdeo-Buksh, qu'un messager chargé par le zemindar d'explorer le fleuve, rapporte qu'on peut arriver à Cawnpore sans le moindre danger.

La nécessité de concilier ces renseignements et avis contradictoires força Hurdeo-Buksh à différer encore le renvoi de ses protégés.

Le 29 août, Havelock écrivait aux deux collecteurs « de rester où ils étaient.... que tous les chemins étaient infestés de rebelles, et le passage à peu près impossible. » Nonobstant cette lettre, Hurdeo-Buksh, suffisamment rassuré, déclara qu'il les ferait partir dès le lendemain, et de fait, le 30 au matin, par une matinée pluvieuse, un bateau couvert emportait les proscrits, bien dissimulés sous l'habitacle, avec une escorte de onze *matchlockmen* (paysans armés de fusils à mèche). Hurdeo-Buksh avait voulu les mettre lui-même à bord, et c'était un beau-frère à lui qui avait charge de la petite expédition. Pour plus de sûreté, le digne zemindar avait jeté l'embargo sur toutes les barques qui, le long des deux fleuves (le Gange et la Ramgunga), se trouvaient amarrées au territoire sur lequel il avait juridiction. Par ce moyen, il paralysait les poursuites qu'on voudrait diriger de Furruckabad contre les Européens fugitifs.

Ceux-ci n'en coururent pas moins d'assez graves dangers pendant les vingt-sept mortelles heures que dura la traversée mystérieuse.

A plusieurs reprises, hélés du rivage, ils purent se croire dénoncés ou découverts ; mais leur guide, le *thakoor* Perthee-Pal, avait la riposte toujours prête et le mensonge facile.

« Où allez-vous ? lui criait-on d'un village riverain.

— Aux bains de Tirhowah-Pulleah, où je mène la famille de Hurdeo-Buksh.

Digitized by Google

— Arrêtez-vous !

— Je n'ai pas le temps.

— Vous avez des Feringhies à bord. Amenez sur l'heure !

— Je voudrais bien que vous dissiez vrai. Nous les aurions promptement expédiés, et vous donnerions part au butin.... »

Pendant ce dialogue, la barque avait franchi l'endroit périlleux.

Devant Bithoor, — devant ce lieu sinistre dont le nom est irrévocablement associé à celui de Nana-Sahib, — la situation devint plus critique.

Nous commencions à nous féliciter d'être enfin hors de tout danger. Dhunna-Singh lui-même, notre providence [1], écartant le rideau qui nous masquait par devant : « Vous voilà, disait-il, sur vos terres. Venez regarder et respirer un peu. Il n'y a plus besoin de mystère. » Jones allait profiter de la permission, et quitter l'étroit abri où nous avions passé la nuit dans toute la gêne imaginable, lorsqu'au moment où il enjambait par-dessus moi, poussé par un singulier instinct, je lui saisis le pied en le priant d'attendre encore un peu.... Ces mots venaient à peine de franchir mes lèvres, que le rideau antérieur fut brusquement replacé.

Un homme nous hélait du rivage. Dhunna-Singh lui ayant demandé qui il était : « Je suis, répliqua l'autre, un des Cipayes de Jussah-Singh. On m'a donné mission de venir avec quelques-uns des hommes du *nana* chercher par ici quelques-uns de ses effets qu'il a laissés derrière lui, quand il a dû s'éloigner après la prise du fort. »

Dhunna-Singh, par ses adroites réponses, réussit à tromper complétement son interlocuteur, et à lui persuader qu'il était le partisan zélé tant de Nana-Sahib que de Jussah-Singh, son fidèle coopérateur.

Au moment où nous reprenions notre voyage le long de quelques bâtiments élevés, plusieurs coups de fusil partirent successivement, et nous vîmes quelques centaines d'hommes

1. Dhunna-Singh, de Tirhowah Pulleah, était un *zemindar* de l'Oude étroitement lié avec Hurdeo-Buksh, et que les fugitifs avaient pris à bord en passant devant sa forteresse.

Digitized by Google

éparpillés alentour de ces bâtiments. Comme, au reste, nous n'entendîmes siffler aucune balle, il est à croire que ces décharges de mousqueterie avaient lieu tout simplement en l'honneur de la grande fête mahométane du Mohurrum. Il est vraiment singulier que nous ayons réussi à passer complétement inaperçus de ces nombreux soldats, au service de nos plus mortels ennemis.

Au moment même d'arriver, — et lorsque déjà ils entrevoyaient les remparts de Cawnpore, — un simple accident faillit encore les perdre.

Poussée par un coup de vent contraire, et nonobstant les efforts des rameurs complétement épuisés, la barque dévia du côté de l'Oude. Or il se trouvait là, — et ils ne s'en aperçurent qu'alors, — un avant-poste ennemi, chargé d'observer les troupes campées à Cawnpore. Ses tentes étaient visibles, et quand les soldats aperçurent une embarcation qui se rapprochait du rivage sans qu'ils pussent s'expliquer cette manœuvre suspecte, leurs tambours, leurs clairons sonnèrent l'alarme ; on put croire, un instant, qu'ils allaient faire feu sur le bateau dont la présence les inquiétait ; mais il n'en fut rien.

A grand renfort de bras, les fugitifs regagnèrent le milieu du Gange, et bien peu d'instants après, ils voyaient accourir d'autres soldats amorçant déjà leurs fusils pour tirer sur eux..... Heureusement ceux-ci étaient les Sikhs du général Havelock.

Deux heures plus tard, débarquant en face du camp anglais, les proscrits étaient salués de hourras enthousiastes. Les soldats de garde se disputaient le bonheur de soutenir mistriss Probyn, de porter ses enfants, ses bagages, et les heureux fugitifs apparaissaient comme ressuscités devant leurs amis, qui ne pouvaient encore les croire vivants.

Le touchant récit que nous venons de suivre pas à pas est une œuvre sincère et, comme disent nos voisins, véritablement *genuine*. L'auteur s'est évidemment refusé toute

Digitized by Google

espèce d'artifice, même le plus permis, le plus innocent. Aussi sa Relation a-t-elle produit une impression profonde. Quatre éditions, tour à tour épuisées dans le cours d'un an, nous fournissent à cet égard un témoignage irrécusable. Nous comprenons ce succès, et nous en félicitons le public anglais tout au moins autant que nous en félicitons M. Edwards lui-même. Ce public, qu'on a vainement essayé de blaser, est demeuré fidèle à la vérité sérieuse, au bon sens pratique; il distingue au premier coup d'œil, sans qu'il soit aisé de tromper son instinct, de la pierre vraiment précieuse celle qui en reproduit à peu près le poids, la densité, les nuances éblouissantes.

Il aime, d'ailleurs, et il honore le vrai jusque dans la fiction. Le mensonge ne l'amuse que lorsqu'il *joue* à s'y méprendre la réalité. Pour lui faire prendre le change, il lui faut des chefs-d'œuvre comme ceux de Fielding et de Defoë.

En revanche, l'authentique le passionne vite, et, quel qu'en soit l'assaisonnement, il se repaît, avec un insatiable et robuste appétit, de cette nourriture qui profite par dessus toutes : — la *matter of fact*.

Or, comme à ceux qui cherchent avant tout « le royaume de Dieu et sa justice, » il lui arrive que « le reste lui est donné comme surcroît. »

En dressant une enquête, en rédigeant un procès-verbal, en dépouillant un dossier, — et aussi en écrivant, comme M. Edwards, un journal de famille, — il trouve la vérité romanesque, la vérité dramatique. C'est justice.

FIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES.

PREMIER RÉCIT.

MEERUT ET DELHI. — LES MASSACRES DU PENDJAB.

I. Précédents de la Révolte..... 3
II. Premiers symptômes. — Dum-Dum, Barrackpore et Berhampore..... 6
III. Meerut. — La Révolte éclate..... 15
IV. Delhi. — Belle défense de l'arsenal..... 20
V. Le Grand Mogol..... 30
VI. Marche sur Delhi. — Débuts du siége..... 36
VII. Le Pendjab. — Son organisation. — Ses gouvernants. — John Lawrence et John Nicholson..... 45
VIII. Lahore et Mean-Meer. — Ferozepore. — Loudianah. — Umritsur. — La Révolte comprimée partout..... 56
IX. Peshawur. — Les massacres commencent. — Jullundur et Simlah..... 68
X. Jhelum et Sealkote. — Exterminations. — La fièvre du meurtre..... 75
XI. Siége de Delhi..... 88
XII. L'assaut. — Mort de Nicholson. — Delhi reconquis..... 99

DEUXIÈME RÉCIT.

INSURRECTION DE L'OUDE. — LE SIÉGE DE LA RÉSIDENCE.

I. L'annexion de l'Oude. — Conséquences de cette annexion. 109
II. Les trois armées. — Éléments militaires de l'organisation anglo-indienne..... 125
III. Lucknow avant l'insurrection..... 132
IV. Le Soulèvement. — Les rebelles chassés — Exécutions. — Nouvelles révoltes..... 141
V. La défaite de Chinhut..... 152
VI. La Résidence assiégée. — Mort de sir H. Lawrence..... 164
VII. Baba-log et Gora-log..... 173
VIII. Le mois des mines..... 188
IX. Havelock à Lucknow..... 207
X. Le second siége. — Sir Colin Campbell. — Évacuation de la Résidence..... 216
XI. La proclamation du Gouverneur-général..... 223

Digitized by Google

TROISIÈME RÉCIT.

AVENTURES DE « PEN-OF-WAR. » — LA FIN DE LA RÉVOLTE.

I. De Calcutta à Cawnpore 237
II. Le Drame. — Sir Hugh Wheeler et Nana-Sahib..... 244
III. Le siége du Retranchement. — La Trahison. — Les deux barques. — Massacre-House 256
IV. Plume-de-Guerre au camp. — Une station. — La campagne s'ouvre..... 273
V. La marche sur Lucknow. — Préliminaires de l'attaque... 284
VI. Prise des avant-postes. — Un Durbar. — Jung-Bahadour. 301
VII. Sac de Lucknow. — La Chasse aux rebelles..... 311
VIII. Pen-of-War au combat. — Derniers jours de l'insurrection..... 323

QUATRIÈME RÉCIT.

LES CAMPAGNES DU MAJOR HODSON.

I. Un élève de Rugby. — Débuts militaires..... 341
II. Un protecteur. — Voyage au Thibet. — Lieutenant et Roi. Fortunes et disgrâce..... 351
III. Prise du Grand Mogol. — Meurtre des Shahzadas..... 371
IV. Une mission périlleuse. — Derniers combats. — Sicut fur..... 383

CINQUIÈME RÉCIT.

LA FUITE DU JUGE EDWARDS.

I. La Révolte dans le Rohilcund. — Un bon serviteur. — Le piége évité..... 393
II. Un protecteur. — Nouveaux dangers. — Le Zemindar de Kadir-Chouk..... 402
III. Le Nawab de Kaïm-Gunge. — L'assassinat de Shumshabad. Le vieux Tehseeldar..... 412
IV. Les Cipayes de Futtehghur. — L'asile à Dhurumpore. Wuzeer-Sing de retour. — Kussowrah..... 420
V. Hurdeo-Buksh. — De Futtehghur à Cawnpore. — La loterie de la mort..... 427
VI. Le Lieu-Désolé. — Mitraillades de Furruckabad. — La Mort d'un enfant. — Pages du Journal. — Retour à Cawnpore..... 437

FIN DE LA TABLE.

Digitized by Google

PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE ET Cie
Rues de Fleurus, 9, et de l'Ouest, 21

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google